BX
1705
.083
08
1849
SMRS

VIE

DE

FRÉDÉRIC OZANAM

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/viedefrdrico00ozan

Paris 17 mars
1852
L. Jaquinot

VIE

DE

FRÉDÉRIC OZANAM

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE
A LA SORBONNE

PAR

C.-A. OZANAM
SON FRÈRE
CHAPELAIN D'HONNEUR DE SA SAINTETE
MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE
CHANOINE HONORAIRE DE PLUSIEURS DIOCÈSES

PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 15
—
1879

PRÉFACE

Deux grandes et nobles passions se disputèrent la vie entière de Frédéric Ozanam : la charité et les lettres. Elles prenaient leur source dans la foi vive dont son âme était animée : plus il avançait en âge et plus elles devenaient ardentes ; elles suivaient ses progrès dans la vertu.

Artiste, poète, philosophe par nature, ses nombreux travaux littéraires, loin d'apaiser l'ardeur de sa soif pour la science, ne faisaient que l'attiser sans cesse. Il dévorait les livres plutôt qu'il ne les lisait. Les bibliothèques étaient son élément, à tel point qu'après la mort de M. Fauriel, dont il était le suppléant, pensant qu'on pourrait l'envoyer professer en province, il tomba dans une indicible désolation, voyant tout son

avenir compromis par cela seul que, les livres venant à lui manquer, il ne pourrait plus continuer ses savantes recherches. Toutefois, lorsqu'il consultait un ouvrage, il ne se contentait pas de le parcourir à la légère; c'était la plume à la main, prenant des notes. Travailleur consciencieux, il ne traitait jamais une question sans l'avoir examinée sous toutes ses formes, ni sans avoir été jusqu'au fond des choses. Les affirmations ne lui suffisaient point, il lui fallait des preuves. Quant aux citations, il les vérifiait toujours en recourant au texte original.

L'ambition d'acquérir de la gloire devant les hommes n'était pour rien dans cette ardeur inouïe de savoir. Il avouait lui-même, peu de jours avant sa mort, que l'une de ses plus grandes consolations, en quittant la vie, était de n'avoir jamais travaillé pour s'attirer des applaudissements ou des éloges, mais uniquement pour le service de la vérité.

Le but essentiel de toutes ses études était d'éclairer les intelligences où les nuages du doute avaient pénétré, de préserver de ce malheur ceux dont la foi n'avait pas encore été ébranlée. Son cours et ses ouvrages n'étaient pas pour lui une sorte de tournoi littéraire où il cherchât à se faire distinguer, mais plutôt une apologie du christia-

nisme, dont il voulait célébrer les triomphes et prouver la divinité. S'il se passionnait pour les lettres, c'était bien moins parce que la délicatesse de son goût y trouvait un charme inexprimable, que parce qu'il y découvrait une mine inépuisable de preuves éclatantes en faveur de la doctrine catholique et de la céleste mission de l'Église. Il enseignait les lettres pour faire aimer la religion, se plaisant à dire après de Maistre que l'*aiguille fait passer le fil*.

Au reste, il suffit d'ouvrir ses livres pour se convaincre de cette vérité. Ozanam avait choisi le moyen âge, du ve au XIIIe siècle, comme champ de ses investigations. Au milieu de cette époque ténébreuse si fertile en vertus héroïques et en forfaits atroces, en institutions magnifiques comme en guerres sauvages, il sut démêler la part d'œuvres chrétiennes qui revenait à l'Église, tout en condamnant les excès du fanatisme et de l'impiété. Grâce à sa connaissance de plusieurs langues, le flambeau de la vérité put briller à travers les œuvres nébuleuses de la Germanie. Il défricha à la sueur de son front ces siècles barbares, et en fit sortir deux grandes œuvres : la *Civilisation au ve siècle* et les *Études germaniques*.

La civilisation des barbares par le christianisme était le thème favori qu'il avait choisi

pour en faire l'objet de toutes ses veilles et de tous ses travaux. Il s'appliquait à démontrer comment l'Église avait su tirer des ruines romaines et des tribus campées sur ces ruines une société nouvelle, capable de posséder le vrai, de faire le bien, de former des héros, c'est-à-dire de donner des saints.

La civilisation des barbares devait être le premier jalon planté pour éclairer la marche du voyageur lettré qui voudrait avec lui parcourir ces siècles obscurcis par de sombres nuages. Les poètes franciscains et le Dante étaient comme le phare qui indiquait le terme de cette course savante. Déjà, dans une multitude de notes qu'il accumulait depuis vingt ans, il avait préparé en grande partie les matériaux qui devaient combler cette immense lacune et remplir le plan qu'il s'était tracé. Mais Dieu, dont les desseins sont impénétrables, Dieu, dont nous avons tous besoin, et qui n'a besoin d'aucun de nous, s'est déclaré satisfait : il a voulu couronner d'une éternelle gloire l'œuvre d'Ozanam, quoiqu'elle ne fût, pour ainsi dire, qu'ébauchée.

Malgré ses immenses travaux littéraires, malgré la préparation de son cours, le désir de prendre part à la grande et magnifique œuvre de la Propagation de la foi lui inspira plusieurs articles

remarquables recueillis dans les annales. Il s'en fit le collaborateur, leur consacrant pendant plusieurs années son zèle et ses talents.

Le pieux et savant professeur réunissait à une rare érudition le charme d'une éloquence si gracieuse, si pleine d'aménité, que la foule de la jeunesse studieuse se pressait autour de sa chaire; c'est lorsqu'il la voyait suspendue à ses lèvres qu'il en profitait pour darder quelques rayons de sa foi sur l'auditoire qui l'applaudissait. L'*aiguille*, nous le répétons avec lui, *faisait passer le fil*.

Croire est le fondement du christianisme; mais accomplir les œuvres que la foi prescrit en est le complément indispensable. C'est ainsi, en effet, que l'entendait Ozanam. Il disait lui-même: « La religion sert moins à penser qu'à agir, et si elle enseigne à vivre, c'est afin d'enseigner à mourir. » Voilà pourquoi la charité débordant de son cœur dévorait sa vie. Il avait compris cette parole révélée par l'Esprit-Saint : La foi et l'espérance sont des vertus indispensables, mais la charité est la plus noble et la plus grande, la seule qui régnera pendant toute l'éternité; aussi fut-elle sa vertu de prédilection.

Son amour pour les lettres semblait devoir absorber tout son temps et toutes ses forces; pourtant on aurait dit que la charité était son

unique préoccupation. Les obstacles, loin d'arrêter son zèle, ne faisaient que redoubler son ardeur et son courage. Son dévouement pour les pauvres était, on peut le dire, sa passion dominante. Il lui aurait volontiers sacrifié ses succès et sa gloire, d'autant mieux que pour lui c'était l'unique solution du grand problème de la lutte contemporaine entre ceux qui ont trop et ceux qui n'ont pas assez.

En 1832, il écrivait à un de ses cousins : « Je voudrais que tous les jeunes gens de tête et de cœur s'unissent par quelque œuvre charitable, et qu'il se formât pour tous le pays une vaste association généreuse pour le soulagement des classes populaires. » Dans une autre lettre, l'ambition de sa charité va jusqu'à désirer que cette vaste association envahisse non seulement la France, mais l'univers entier; pensée bien digne de celui qui fut l'un des principaux instigateurs et fondateurs de la société de Saint-Vincent-de-Paul. La Providence s'est chargée de réaliser ce vœu qui semblait peut-être présomptueux, en répandant les conférences jusque dans les contrées les plus lointaines. On ne peut nier ici une intervention divine en faveur d'une société qui a pour simple devise : *Ne point se faire voir, mais se laisser voir.*

En 1833, sept pauvres étudiants seulement se réunissaient à Ozanam pour visiter les pauvres et les secourir, et, pendant l'année 1877, toutes les conférences réunies répandaient 7,110,483 fr. dans le sein des indigents. A cette époque, c'est-à-dire quarante-quatre ans après la fondation de la société de Saint-Vincent-de-Paul, la somme des aumônes distribuées depuis son origine montaient au chiffre colossal de 102,873,699 fr.

Toute la vie d'Ozanam se trouve donc résumée dans ces deux mots : amour passionné des lettres comme moyen de développer l'intelligence, et par suite d'éveiller et d'affermir la foi dans les âmes; amour passionné des pauvres comme moyen de conjurer la guerre entre le riche et l'indigent.

Cette vie si courte et si pleine, dont nous avons été l'heureux et continuel témoin, nous allons essayer de l'écrire. Occupé sans cesse depuis plus de cinquante ans à des travaux hagiographiques, il ne sera pas surprenant que notre style en porte le cachet. Au reste, comment pourrait-on ne pas écrire la vie d'Ozanam comme on écrit la vie des saints, puisqu'il en a pratiqué les héroïques vertus? Devant d'aussi rares talents, nous sentons assurément notre insuffisance; il nous a fallu même un certain courage pour en-

treprendre une semblable tâche. Aussi nous appliquerons-nous, le plus souvent possible, à laisser la parole à Ozanam, qui se peint lui-même dans la plupart de ses écrits et surtout dans ses lettres. Nous nous contenterons d'exposer les faits en toute sincérité, croyant faire injure à la droiture et à la modestie de celui qui en est l'objet, si nous nous permettions la moindre exagération. Il suffit, pour sa gloire, de le montrer tel qu'il apparut à tous ceux qui eurent le bonheur de le connaître.

Au milieu d'un siècle qui s'étudie à jeter le mépris et l'outrage à la face du christianisme qu'il ne connaît pas, malgré sa prétendue science, nous espérons que la lecture de la vie d'Ozanam démontrera, comme il le disait lui-même, *qu'on peut être catholique et avoir le sens commun, qu'on peut aimer la religion et la liberté.*

Notre but principal a été bien moins d'exalter les talents, la science et les vertus d'un grand chrétien, que de perpétuer la durée de l'œuvre qu'il avait entreprise, c'est-à-dire éclairer et édifier. Nous ne doutons pas, surtout, que ceux qui furent ses disciples n'accueillent avec bonheur l'histoire de celui qu'ils écoutaient avec un charme incomparable, et qu'ils applaudissaient avec tant d'enthousiasme.

Enfin, notre âge avancé nous montre la tombe s'entr'ouvrant déjà devant nous, et nous aurions manqué à notre devoir en ensevelissant à jamais des souvenirs précieux connus de nous seul. Nous remercions le Seigneur de nous avoir laissé le temps d'élever ce modeste monument à la mémoire de notre illustre frère, et de lui donner, selon notre faiblesse, ce pieux témoignage de notre dévouement et de notre amour.

PRÉAMBULE

Il appartenait aux deux frères de Frédéric Ozanam, plus qu'à tout autre, d'écrire la vie de celui avec lequel ils avaient vécu. L'un d'eux surtout l'avait vu naître, se développer, lui avait donné ses premières leçons, avait posé sur son front les nombreuses couronnes qu'il obtint au collège royal de Lyon, et qui n'étaient qu'un faible prélude de ses glorieux succès dans un avenir prochain. Ce frère l'avait encouragé, soutenu dans ses travaux, et dans les jours difficiles qu'il eut à traverser pour arriver au professorat de la Sorbonne. Il présidait à son mariage et le bénit; enfin, hélas! après l'avoir ramené de Livourne à Marseille, après avoir veillé à son chevet, il recueillit son dernier soupir.

Il eût été consolant sans doute, pour les frères de ce jeune martyr du travail et du devoir, d'être

les premiers à célébrer son éminente piété, son ardente charité; à publier ses œuvres, et à faire bénir sa mémoire; mais ils ont cru devoir résister à cet élan si naturel de leur cœur, en cédant le pas à celle qui partagea les destinées d'un homme qui avait fait son bonheur pendant sa trop courte vie, et qui lui laissait pour héritage ses œuvres et l'honneur de son nom.

A peine avait-elle fermé les yeux à son époux, qu'au lieu de s'abandonner à un désespoir vulgaire et inutile, elle forma le noble et ingénieux dessein de ne pas laisser éteindre sous la pierre du tombeau cette intelligence d'élite, mais de perpétuer en quelque sorte sa vie en publiant ses nombreux travaux. Quelques-uns étaient déjà connus; mais la plus grande partie attendait la dernière main avant d'oser voir le jour.

Mme Ozanam employa près de treize années à préparer une édition complète des œuvres de son mari, avec la bienveillante assistance du regretté Ampère fils, professeur de littérature française au collège de France, et celle de M. Heinrich, aujourd'hui doyen et professeur distingué de littérature étrangère de la faculté des lettres de Lyon.

Pour elle, ce fut un admirable moyen de vivre encore avec celui qui aimait à l'associer souvent à ses travaux. En le relisant, il lui semblait l'entendre; en le faisant connaître toujours davantage, elle jouissait des éloges mérités que

les ouvrages d'Ozanam faisaient refléter jusque sur elle. Noble consolation pour une aussi grande douleur!

Nous avons donc jugé opportun d'attendre le dernier mot des œuvres complètes de notre frère avant d'apporter à notre tour notre tribut d'hommage pour une mémoire si chère. Il nous serait difficile d'exprimer tout ce que nous a coûté ce long et profond silence, d'autant plus que des voix aussi imprudentes qu'injustes se sont de temps en temps élevées pour le blâmer et l'accuser de froideur ou d'indifférence.

Le temps est donc venu de montrer que notre respect, notre déférence pour celle qui s'était chargée de faire revivre Ozanam, ont pu seuls nous fermer les lèvres et retenir notre plume. D'ailleurs les amis qui entouraient la chaire du jeune professeur, ou qui partageaient les œuvres charitables du fondateur de la société de Saint-Vincent-de-Paul, seront heureux de trouver réunis dans un même livre les faits qui sont restés épars dans les nombreuses biographies publiées à la hâte après sa mort, et par là même toutes fort incomplètes.

Nous ne nous dissimulons pas que ce ne soit une tâche délicate et difficile, que d'écrire la vie de son propre frère, surtout lorsque toutes ses œuvres ont été dignes de louange et d'admiration; mais lorsqu'un concert d'éloges public et unanime s'é-

lève de toutes parts pour célébrer les vertus, le talent d'un grand penseur et d'un homme de bien ; lorsque déjà trente à quarante de ses meilleurs amis ont rivalisé d'ardeur pour redire et publier sa science éminente, sa vaste érudition, sa charité sans bornes, ne serait-il pas surprenant et même presque scandaleux que la voix de ses propres frères ne se mêlât pas à de si doux accords, et que seuls ils se vissent condamnés à garder un coupable silence ? Oui, ce silence de leur part serait coupable, parce qu'une foule de détails de cette vie, si prématurément brisée, resteraient sans eux à jamais ensevelis dans le plus profond oubli. Eux seuls, en effet, pourront révéler ce qu'un commerce intime n'a permis qu'à eux seuls de voir, d'entendre et d'observer, soit dans la maison paternelle, soit dans les rapports ou les épanchements fraternels qu'ils n'ont cessé d'avoir avec lui jusqu'à ses derniers moments. Eux seuls furent témoins des jours de son enfance et de sa première jeunesse. Ils le virent au collège, à l'école de droit; plaidant au barreau de Lyon, et préludant à ces hautes études, à ces bonnes œuvres qui plus tard firent de lui le brillant et savant professeur, l'écrivain érudit, bien plus, le créateur d'une société charitable qui compte aujourd'hui ses membres par milliers dans l'univers entier.

Au reste, notre but est, avant tout, de travail-

ler à la gloire de Celui qui est la source et le maître des dons précieux qu'il distribue comme il lui plaît. Ainsi, écrire l'éloge d'Ozanam, c'est chanter à Dieu lui-même un hymne de louanges; car Dieu seul avait orné cette belle intelligence des admirables facultés qui lui permirent d'exercer une si heureuse influence sur la jeunesse de son temps, et qui ont donné à ses écrits une élévation, une solidité et une grâce dont la puissance captivera longtemps les âmes. C'est Dieu encore qui a jeté dans le cœur de son serviteur cette étincelle de charité qui deviendra par le souffle divin un véritable foyer incandescent. C'est le grain de sénevé que le Seigneur a confié aux mains d'un pauvre étudiant. Grâce à sa fidélité, fécondé par la rosée du Ciel, ce petit grain a pu germer, devenir un arbre gigantesque qui couvre les cinq parties du monde, et à l'ombre duquel les âmes généreuses ainsi que les pauvres de Jésus-Christ trouvent un tutélaire abri.

L'amour d'Ozanam pour la famille, le respect et une sorte de culte dont il entourait même ses aïeux, nous ont fait penser que ce serait nous conformer à son esprit que de faire précéder sa vie d'une courte notice sur celle du célèbre mathématicien qui portait son nom, et auquel les liens du sang l'unissaient. Nous ajouterons aussi quelques mots sur son père et sur sa mère, qu'il aimait tant! Faire connaître les qualités et les vertus de ceux

qui lui ont donné la vie, ce sera commencer à faire admirer les siennes ; car il ne perdit rien de ce précieux héritage.

Nous pouvons même dire que la piété filiale de notre frère nous fait un devoir de procéder ainsi. Il s'écrie, en effet, à la fin d'une prière suprême qu'il adressait aux siens dans les derniers mois de sa vie : « Vous qui après moi prierez pour moi, continuez aussi de prier pour mon père et pour ma mère, vous leur devez les bonnes traditions de la maison ; *la bénédiction du Seigneur est sur les familles où l'on se souvient des aïeux.* »

VIE

DE

ANTOINE-FRÉDÉRIC OZANAM

CHAPITRE I

Les aïeux de A.-F. Ozanam.

§ I

Notice sur la vie de Jacques Ozanam, de l'académie royale des sciences et professeur de mathématiques [1].

Jacques Ozanam naquit en 1640, dans la souveraineté de Dombes, à Bouligneux dans la Bresse, département de l'Ain. Son père était riche, et possédait un assez grand nombre de terres; plusieurs charges occupées dans les parlements de province par cette famille

[1] L'accord si contesté de nos jours entre la foi et la science nous a engagé à donner une certaine étendue à la biographie du patriarche de notre famille. Comme Frédéric Ozanam, dont il était l'arrière-grand-oncle, il sut unir à une science éminente une piété vive, sincère et pratique. Nous avons eu la bonne fortune d'avoir entre les mains la plupart des vingt ouvrages qu'il a composés, nous y avons trouvé des détails intéressants et inédits, qui complètent l'éloge de Jacques Ozanam prononcé à l'Académie française par Fontenelle, auquel nous emprunterons plusieurs passages indiqués par des guillemets.

l'avaient illustrée. Juive d'origine, comme l'indique son nom, qui s'écrivait primitivement *Hozanna*, ou plutôt *Hosannam*, selon l'usage hébraïque de mettre au pluriel les noms de famille, elle embrassa le christianisme dès les temps les plus reculés.

D'après une légende et des traditions orales conservées dans la famille, mais auxquelles nous sommes loin d'accorder une véracité irréfutable, le premier Ozanam que l'on connaisse serait venu dans les Gaules avec Jules César et la XXXVIe légion romaine. Après la conquête des Ségusiens, peuple situé entre la Saône, le Jura et les Alpes, il aurait été créé préteur de cette province ; car, « à dater de 337 ans avant Jésus-Christ, « les plébéiens furent admis à la préture. Les préteurs étaient magistrats faisant fonction de grand juge au nom de la république romaine. Ils pouvaient, dans les provinces, cumuler tous les pouvoirs ; alors ils étaient à la fois chefs militaires, civils, législatifs et financiers[1]. »

Ozanam eut en partage un canton couvert de bois et de marais appelé *Bellignum*, dont on aurait fait plus tard le nom de Bouligneux.

Toujours d'après la tradition légendaire, saint Didier, archevêque de Vienne, fuyant la persécution de la reine Brunehaut, dont il avait énergiquement blâmé la vie scandaleuse, se réfugia à Bouligneux. Il y reçut l'hospitalité chez le chef de la famille Ozanam, qui était fort nombreuse ; après avoir converti tout le pays à la religion chrétienne, saint Didier donna le baptême à la

[1] *Dictionnaire de Bouillet.*

plupart de ses habitants, et en particulier à la maison de celui qui l'avait accueilli avec un si généreux empressement. Ce fait important aurait eu lieu dans le mois de juillet 607 ou 608, peu de temps avant la mort du saint archevêque, qui fut poursuivi par les soldats de Brunehaut et assassiné sur les bords de la rivière de Chalarone, près d'un village qui prit dans la suite le nom de Saint-Didier de Chalarone, ou le *Plantay* [1].

Ce fut de cette famille que naquit, au XVIIe siècle, Jacques Ozanam, le mathématicien qui fut l'arrière-grand-oncle de Benoît Ozanam [2], grand-père de Frédéric Ozanam. Il avait « un frère aîné, auquel, d'après les lois qui régissaient alors les successions en France, tous les biens de la famille devaient appartenir. Son père, homme vertueux, voulut compenser autant que possible ce désavantage en faisant donner à son fils cadet une excellente éducation. Il le destinait à l'Église, espérant le pourvoir de quelques bénéfices qui dépendaient de la famille ».

La conduite du jeune homme répondait admirablement à la sainteté de la vocation à laquelle on le destinait. Une mère très pieuse travaillait avec succès à développer ces heureuses dispositions ; ses exemples et ses soins étaient d'autant plus efficaces, que son fils avait

[1] Voir les notes et pièces justificatives n° 1, à la fin du volume.

[2] La lignée de celui-ci se continue de la manière la plus authentique, avec pièces justificatives à l'appui, depuis l'année 1637, jusqu'à nos jours. On trouve encore sur les registres de la paroisse de Bouligneux, et sur ceux des paroisses voisines, plusieurs actes au nom d'Ozanam. Mais il n'a pas été possible de constater le point précis où les noms se rattachent à la famille de Frédéric Ozanam.

pour elle une tendresse extrême. Cependant, loin de se sentir appelé à l'état ecclésiastique, après avoir fait ses humanités d'une manière brillante, il éprouva une invincible répulsion pour la philosophie scolastique, et pour la théologie, qui ressemblait trop à cette dernière; puis, il faut le dire, il avait ouvert quelques ouvrages de mathématiques qui lui avaient révélé tout à coup les vues que la Providence avait sur lui.

Déjà, dans son enfance, son attrait pour ce genre d'étude s'était manifesté, sans qu'il s'en doutât, par le plaisir qu'il prenait à la contemplation des astres. « A dix ou douze ans, il passait quelquefois des nuits dans le jardin de son père, couché sur le dos, pour considérer attentivement les splendeurs et les magnificences d'un ciel bien étoilé. On ne conçoit pas comment la force même de l'habitude peut nous rendre si insensibles à un aussi merveilleux spectacle. »

« L'admiration qui le ravissait en suivant les mouvements des corps célestes, s'enflammait déjà du désir de les connaître, et il en démêlait par lui-même ce qui était à la portée de sa raison naissante. » Il n'avait pas de maître ; mais comme ce goût prononcé que l'on avait remarqué en lui, l'aurait évidemment éloigné des études propres à la carrière qu'on désirait lui faire parcourir, on se gardait bien de le développer et de le cultiver en lui donnant des professeurs versés dans cette science.

Malgré cela, dès l'âge de quinze ans, sans autres ressources que celles de ses réflexions et de ses raisonnements, il composa un ouvrage de mathématiques qui est resté manuscrit, mais où il trouva dans la suite des

choses dignes de passer dans ses ouvrages imprimés. La nature seule, on le voit, sait produire d'illustres écoliers. Il n'eut jamais d'autres conseils ni d'autres secours que ceux qu'il obtint de son professeur de théologie, qui était aussi mathématicien; mais les lumières qu'il en reçut furent bien faibles, car il les lui arrachait en quelque sorte par ses questions réitérées, auxquelles on ne répondait qu'à regret ; encore ces réponses laconiques étaient-elles toujours suivies d'une pressante exhortation à renoncer à une étude qui le détournait de celle qui devait être l'unique objet de son application.

Toutefois, par obéissance pour son père, dont il respectait profondément les volontés, il se résigna à étudier la théologie pendant quatre années, sans pouvoir néanmoins se décider à entrer dans les saints ordres : l'entraînement invincible qu'il éprouvait pour les mathématiques ne lui permit pas de porter plus loin sa déférence ou sa piété filiale.

La mort de son père vint d'ailleurs mettre fin à cette longue épreuve. Il quitta aussitôt la cléricature, et se livra désormais à son étude de prédilection. Il partit pour Lyon, où il se mit à enseigner les mathématiques; ces leçons devinrent sa seule ressource, le seul moyen de pourvoir à son existence. « L'éducation qu'il avait reçue, l'aisance au milieu de laquelle il avait vécu dans sa famille, ne lui permirent pas d'abord de recevoir sans rougir les honoraires, prix de son enseignement ; il eût été assez payé par le plaisir de faire des mathématiciens et de ne parler que de ce qu'il aimait. » Sa délicatesse et son honneur se trouvaient singulièrement froissés d'être réduit à en faire une œuvre mercenaire.

Il lui fallut néanmoins prendre son parti ; car, pendant tout le reste de sa vie, il n'eut pas d'autre moyen de se procurer le pain de chaque jour.

Outre la passion des mathématiques, il avait encore celle du jeu. Il jouait bien et avec bonheur. L'esprit de combinaison pouvait à la vérité un peu aider aux faveurs que lui accordait la fortune ; mais l'innocence contestable et l'inconstance de cette ressource ne lui permettaient pas de compter sur elle, et de s'en faire un moyen régulier d'existence.

Ce fut à Lyon, en 1670, qu'il fit imprimer son premier ouvrage : *Les Tables des sinus, tangentes, sécantes et des logarithmes,* plus correctes que celles d'Ulacq, de Pitiscus et de Henri Briggs. Comme ces tables sont d'un usage très fréquent pour les mathématiciens, dans toutes les branches de cette science, surtout dans la géométrie et dans l'astronomie, il était de la plus haute importance d'en avoir de sûres. Il s'appliqua particulièrement à rendre la construction et l'usage de ces tables faciles à tous ceux qui voudraient s'en servir, ajoutant, pour mieux parvenir à ce but, des théorèmes nécessaires pour la démonstration des problèmes.

Il ne pensait aucunement à quitter la ville témoin de ses modestes débuts, pour aller chercher fortune sur un théâtre où ses remarquables talents auraient pu se montrer avec plus d'éclat, et le conduire à la gloire ou aux honneurs. Il était sans ambition, ne s'occupant de science que par amour pour elle. D'un caractère simple et droit, d'un désintéressement qui se rencontre rarement, surtout chez les hommes qui sont réduits à

demander à leur travail leur pain quotidien, il se préoccupait peu de son avenir, sa passion pour les mathématiques l'absorbait tout entier. Mais s'il prenait peu de soin de ses intérêts personnels, la Providence, comme on va le voir, y veillait pour lui; elle réservait une juste récompense à sa modestie et à son détachement des biens de ce monde.

Deux étrangers auxquels il donnait des leçons lui parlèrent un jour du désappointement qu'ils éprouvaient en ne recevant point une lettre de change qu'ils attendaient de leur pays, et sur laquelle ils avaient compté pour aller à Paris. Ozanam leur demanda quelle était la somme dont ils avaient besoin. Il leur fallait cinquante pistoles (environ cinq cents francs); il les leur prêta aussitôt, sans vouloir de billet. Ces messieurs étaient à peine arrivés à Paris, qu'ils allèrent voir d'Aguesseau, père de l'illustre chancelier, et lui racontèrent ce trait de large désintéressement, de confiante générosité. Touché d'une action qui décelait une âme si noble et un esprit si élevé, d'Aguesseau engagea ces jeunes gens à appeler Ozanam à Paris, leur promettant de s'intéresser vivement à lui, de le faire connaître et de l'aider de tout son pouvoir; cette haute et puissante protection allait devenir pour notre jeune mathématicien une incomparable ressource pour le développement de ses rares facultés. Il devait, en effet, trouver à Paris des livres, des savants avec lesquels il serait mis en rapport, l'Académie des sciences, aux travaux de laquelle il pourrait prendre part, enfin un milieu dans lequel ses ouvrages seraient mieux appréciés.

Aussi ces considérations le décidèrent-elles bientôt à

quitter Lyon. Chemin faisant, tandis qu'il se rendait à la capitale, il lui arriva une aventure fort curieuse. « Il rencontra un inconnu qui lui déclara que, s'il pouvait renoncer au jeu, il ferait fortune à Paris, qu'il y acquerrait une grande réputation, qu'il s'y marierait à trente-cinq ans, et quelques autres choses particulières que l'événement a justifiées. » Ozanam, naturellement ennemi des superstitions et spécialement de l'astrologie, dont on s'occupait beaucoup alors[1], ne prêta qu'une médiocre attention à cette espèce de prédiction; il avait d'ailleurs trop de science et de foi pour ajouter la moindre créance à l'art divinatoire ou à la sorcellerie.

A peine arrivé à Paris, il apprit que sa mère était à toute extrémité. Voulant avoir la suprême consolation de l'embrasser avant sa mort, il vole donc à son chevet, car il avait toujours eu pour elle l'amour le plus tendre. Mais, hélas ! il eut la douleur d'arriver trop tard, elle avait cessé de vivre. Cette bonne mère, de son côté, avait pour ce fils une prédilection particulière; elle avait même le projet de le faire son héritier, mais ses généreuses intentions ne furent pas respectées, et notre pauvre mathématicien ne put rien recueillir de cette succession.

Ozanam quitta alors pour toujours le pays qui lui avait donné le jour, retourna à Paris et n'eut plus aucun rapport avec sa famille, dont il n'avait reçu que le nom. On voit encore dans le village de Bouligneux une partie

[1] On s'en occupait tellement, qu'en plein XVIIe siècle Kejelen, célèbre astronome, tirait l'horoscope du duc de Friedland, et donnait, d'après les astres, une consultation en règle sur la guerre qui menaçait d'éclater entre le pape et la république de Venise. (Faye, *Annuaire du Bureau des longitudes pour* 1878, p. 722.)

de sa maison paternelle. Le premier étage, selon l'usage ancien, surplombait le rez-de-chaussée, ce qui lui donnait un caractère respectable et un aspect d'antiquité.

On a supprimé aujourd'hui cette saillie, pour satisfaire aux lois de l'alignement. Cette maison a, en effet, sa façade sur une route départementale. On connaît dans le pays la série des propriétaires qui s'y sont succédé. Les anciens de l'endroit en conservent la tradition et font remonter sa possession jusqu'au père d'Ozanam, dont le nom est encore très connu et presque populaire à Bouligneux. M. Pingeon en est le propriétaire actuel. Cette habitation n'est plus maintenant qu'une masure construite moitié en bois, moitié en briques; elle est mal entretenue et dégradée. L'arête des toits, qui sont en tuiles couvertes de mousse, s'éloigne singulièrement de la ligne droite, comme nous nous en sommes assuré nous-même en prenant sur place les renseignements que nous venons de consigner ici.

Cependant Ozanam, dès son retour à Paris, parvint à se défaire de sa passion du jeu ; il s'appliqua désormais exclusivement aux mathématiques, qui devinrent son unique moyen d'existence.

Fontenelle, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, dans l'éloge assez détaillé qu'il prononça sur Jacques Ozanam, lui donne lui-même la qualification de *célèbre mathématicien*[1]. Parmi les divers documents que nous y avons recueillis pour retracer la vie

[1] Œuvres de Fontenelle, édition de 1742. Fontenelle était aussi mathématicien, ce qui donne plus de poids à son jugement. Il composa la préface de *l'Analyse des infiniment petits* de l'Hôpital, et donna la *Géométrie de l'infini*, en 1727.

du grand-oncle de Frédéric Ozanam, il est une anecdote d'autant plus précieuse qu'elle nous fournit la preuve de l'admirable pureté de ses mœurs : il était jeune, assez bien fait et d'un caractère très gai, quoique mathématicien, comme il est facile de s'en convaincre en lisant ses ouvrages, surtout ses récréations mathématiques, où il sait mêler aux questions les plus abstraites les problèmes les plus divertissants proposés dans un style fin et enjoué. Si nous rapprochons encore de ces qualités ou de ces dispositions le fonds de droiture et de simplicité qui le distinguait, il est évident qu'il n'en fallait pas tant, à Paris surtout, pour qu'on tendît des pièges à sa vertu.

Une femme qui logeait dans la même maison que lui se faisait passer pour une personne de distinction; elle entreprit de le séduire par ses artifices. Mais le pieux jeune homme ne s'y laissa pas prendre. « Vous avez besoin d'argent, » lui dit-il résolument; elle en convint, et il en fut quitte pour quelques pièces d'or qu'il lui donna par charité. Cet événement toutefois lui donna à réfléchir ; il se défiait de sa faiblesse, malgré sa victoire. Il résolut donc, pour se mettre à l'abri de semblables tentations, de s'engager dans les liens du mariage. Son choix fut digne de la foi et du noble désintéressement qui lui avaient toujours servi jusqu'alors de règle dans sa conduite. Il épousa une femme bien élevée, mais presque entièrement dépourvue des biens de la fortune. Elle l'avait profondément touché par sa douceur, sa modestie et sa vertu. Aussi Dieu bénit-il cette union contractée avec des intentions si droites et si pures. Ses études profondes, ses occupa-

tions multipliées ne l'empêchèrent point de goûter avec celle qui partageait sa destinée et avec ses enfants les joies simples et douces de la famille. Ce bonheur que Dieu réserve aux parents chrétiens, pour les consoler au milieu des vicissitudes et des peines de la vie, est, hélas! bien rare aujourd'hui; il ne se rencontre guère que dans les conditions les plus humbles de la société. Ceux qui appartiennent aux rangs plus élevés ne savent pas apprécier, dédaignent ou ignorent même ces innocentes jouissances. C'est la réflexion de Fontenelle lui-même. « Ozanam eut jusqu'à douze enfants, dont la plupart moururent; il les regrettait comme s'il eût été riche, ou plutôt, ajoute l'illustre académicien, comme ne l'étant pas. Car ce sont les plus riches qui se tiennent le plus incommodés d'une nombreuse famille. »

Son rare mérite ne tarda pas à lui obtenir la chaire de mathématiques à l'Université, et celle de l'École militaire naissante. En temps de paix, les étrangers affluant à Paris, Ozanam avait un grand nombre d'élèves, et ses leçons de mathématiques lui fournissaient un assez joli revenu. L'abondance régnait alors dans son modeste intérieur. Cette abondance toutefois était celle d'un homme qui sait se contenter de peu, et chez lequel tout est ordonné avec une sage économie. Lorsqu'il y avait la guerre, les recettes baissaient; les Français ne venaient point combler les vides laissés par les étrangers absents. La préférence qu'il accordait habituellement à ces derniers avait probablement éloigné de lui ses propres concitoyens; et lorsqu'un pli est pris, on le change difficilement.

D'ailleurs, dans tous les pays, en France surtout,

on apprécie toujours davantage ce qui vient du dehors ou qui n'a pas été produit par le sol que l'on habite. Ce que l'on connaît moins semble avoir plus de charme, parce que l'imagination peut l'embellir à son gré. Alors il employait à composer des ouvrages les loisirs que lui donnait la guerre. Ce n'était pas un calcul d'intérêt, ni un moyen d'accroître ses ressources. Quel dédommagement aurait-il pu attendre d'un livre de mathématiques, dont les éditions ne s'écoulent que lentement? L'amour de la science, un esprit inventif et plein d'activité, des vues et des méthodes nouvelles qui venaient s'offrir à lui, en quelque sorte malgré lui, ne lui permettaient pas de rester en repos.

Il composait avec une extrême facilité, quoique sur des sujets souvent très ardus. Exposant les théorèmes les plus abstraits avec une incomparable lucidité, il avait le talent de simplifier les calculs les plus compliqués. Son premier jet ne demandait jamais de retouche; « ses manuscrits étaient sans ratures ni corrections, et ses éditeurs se louaient fort de la netteté de son écriture. »

« Quelquefois il résolvait les problèmes les plus obscurs et les plus embarrassés en parcourant les rues pour vaquer à ses affaires. On dit même qu'il obtenait parfois de semblables solutions en dormant. Alors il se faisait apporter promptement à son réveil de quoi les écrire; car la mémoire, ennemie presque irréconciliable du jugement, n'était pas, à ce qu'il paraît, en rapport avec les rares facultés dont la nature l'avait doué. »

Ozanam fit imprimer un assez grand nombre d'ouvrages qui eurent presque tous un remarquable succès,

si l'on en juge par le nombre d'éditions qu'ils obtinrent, et par les commentaires dont ils furent l'objet, lorsqu'on les réimprima après sa mort.

Tous sont remarquables par la science profonde, l'originalité avec laquelle les matières sont présentées, la justesse, la clarté et la simplicité de ses raisonnements et de ses démonstrations. On voit que, passionné pour les mathématiques, il aurait voulu en donner le goût à tout le monde, et pouvoir les mettre à la portée de toutes les intelligences, d'autant plus que son amour enthousiaste pour cette science la lui faisait considérer comme nécessaire et même indispensable dans toutes les carrières libérales. Voici, en effet, ce qu'il dit lui-même dans la préface de son *Dictionnaire des mathématiques :* « Où sont les arts et les sciences qui n'aient besoin d'emprunter le secours des mathématiques, ou pour agir, ou pour s'expliquer mille choses qui en dépendent, soit pour leurs opérations, soit pour leur intelligence? La jurisprudence a recours aux proportions, pour tenir la juste balance qui règle les intérêts, les droits, les prétentions et les différends de la vie civile, du commerce et des sociétés. Combien de fois est-elle obligée d'appeler la géométrie à ses jugements, pour diviser des terres litigieuses, pour régler les confins, et pour assigner les héritages dans les partages qui se font!

« N'est-ce point par l'art des combinaisons que la physique a découvert une infinité d'effets surprenants, et réduit à un petit nombre de principes sûrs, fixes, invariables, tant d'expériences qu'elle a faites et qu'elle fait encore tous les jours?

« La nouvelle philosophie ne considère-t-elle pas tous les animaux comme autant de machines par les rapports qu'ont la circulation du sang, les mouvements des nerfs, des muscles et des esprits, et les battements des artères, avec les ressorts mécaniques, l'équilibre des liqueurs, les vibrations des pendules, et les lignes droites, obliques et traversantes qui composent les plans des fibres dans la structure des chairs et dans leurs dispositions ? Ce qui a fait donner à certains muscles les noms de *trapèze* et de *rhomboïde*, noms barbares et énigmatiques pour ceux qui ne sont pas initiés dans les mystères de la géométrie.

« La connaissance de l'astronomie n'est-elle pas même nécessaire à un médecin pour les pronostics et pour donner aux malades des remèdes à propos? C'est sans doute ce qui a engagé tant d'habiles médecins à joindre aux lumières de la physique les lumières des mathématiques, dans lesquelles plusieurs ont excellé.

« Le divin Platon lui-même n'admettait personne dans son école *qu'il ne sût la géométrie*[1]. »

Dans ses récréations mathématiques, Ozanam raconte une anecdote qui vient encore justifier ses convictions sur la nécessité et l'importance de la science à laquelle il avait voué une sorte de culte. Il cite à ce sujet Hégésippus, qui rapporte, au IIIe livre de son récit sur la prise de Jérusalem, la mémorable histoire de Josèphe : « Celui-ci, dit-il, pour éviter la fureur des armes de Vespasien qui dirigeait les opérations de la guerre de Judée, s'était retiré dans une caverne profonde avec

[1] *Dictionnaire mathématique*, p. 1.

quarante braves guerriers. Mais il fut exposé à un plus grand péril parmi les siens que parmi les ennemis. Il était impossible d'échapper à la mort, sans aller se rendre à la discrétion du vainqueur. Mais plutôt que de se soumettre à un si honteux expédient, tous les soldats résolurent de se tuer les uns les autres. Josèphe fit en vain tous ses efforts pour les empêcher de prendre ce parti désespéré. Il feignit donc de consentir à leur tragique dessein, et leur persuada que, pour éviter le désordre ou la confusion qui pourraient survenir s'ils s'entretuaient en foule, il valait mieux se ranger par ordre, et, commençant par un bout, massacrer toujours le troisième, se plaçant lui-même le trente et unième, jusqu'à ce qu'il n'en demeurât qu'un seul, lequel serait obligé de se tuer lui-même. Tout s'exécuta de la sorte, et Josèphe à la fin restant seul, ne se crut point obligé de tenir parole. Il sauva sa vie, parce qu'il était mathématicien. »

Nous ne craignons pas de fatiguer le lecteur par nos citations : faire lire un auteur est le meilleur moyen de le faire connaître. Nous continuerons donc à signaler ici l'importance, la haute estime qu'il accordait à chacune des branches des mathématiques, et nous le ferons d'autant plus volontiers, qu'il va donner lui-même une juste idée de la passion ardente qu'il avait pour cette science : nous puisons dans les différentes préfaces de ses ouvrages.

« L'arithmétique, dit-il, est sans contredit la partie la plus étendue, la plus nécessaire et la plus subtile de toutes les mathématiques. Elle est la plus subtile, parce qu'elle passe au delà des forces de la nature ; elle

trouve plus que le plus grand nombre possible, et moins que l'unité. L'esprit s'élève par l'arithmétique au-dessus de l'imagination même. Il fait des figures que l'imagination ne peut concevoir : il double les solides, il les triple, il les augmente, il les multiplie à l'infini, et infiniment au delà des forces de l'imagination. Ainsi je ne crois pas que les *purs esprits* puissent posséder une connaissance plus vaste que l'arithmétique, quoiqu'ils puissent en pénétrer plus facilement que nous les subtilités, et entrer plus avant que nous dans ses secrets.

« L'arithmétique a cela de particulier, qu'à chacune de ses opérations elle rencontre la perfection que l'on cherche inutilement dans tout le travail des autres arts... Elle est plus libérale qu'eux, elle paye comptant les soins qu'on y prend, en ce qu'elle manifeste d'abord la démonstration de ses opérations, et qu'elle ne fait point de leçon qu'elle n'étale la perfection de ses secrets. »

Quant à l'algèbre, il ne veut pas que ce nom effraye ses lecteurs ; car « ce n'est, selon lui, qu'une méthode de raisonner par le moyen des lettres de l'alphabet qui représentent les quantités dont on considère les rapports ; elle est comme la logique à l'égard de la philosophie ordinaire, ce qui la fait appeler logistique. Cette science est devenue si commune parmi nous, à cause de sa beauté et de sa grande utilité pour toutes les parties des mathématiques, que des dames de la plus haute qualité l'ont bien voulu apprendre : entre autres Mlle la duchesse d'E... la possède à un tel degré de perfection, tant à l'égard des nombres qu'à l'égard de la géométrie, que les plus savants recherchent avec empressement l'honneur de sa conversation. Un exemple si illustre

doit bannir toute sorte de crainte et réveiller les esprits paresseux. »

Voici en quels termes il fait l'éloge de la géométrie : « Quant à son utilité, on peut dire que si les Grecs ont passé pour plus spirituels que les autres peuples, ce n'est peut-être que parce que, par le moyen de cette science, ils ont trouvé le chemin le plus court et le plus assuré pour devenir raisonnables et spirituels... Présentement que l'on s'applique en France à la géométrie plus que jamais, il n'y a pas lieu de douter que les esprits ne prendront un plus grand vol, et qu'ils se perfectionneront davantage. La France doit déjà à cette méthode l'honneur qu'elle a d'avoir donné à tout le Nord et à une grande partie de l'Europe une nouvelle philosophie, dont le célèbre Descartes est l'inventeur.

« Quand la géométrie n'aurait pas cet avantage, et qu'elle laisserait toujours les hommes dans la poussière, on n'en aurait pas moins besoin en toute sorte de professions. Elle est même plus nécessaire aux hommes qui se contentent d'un état médiocre, qu'à ceux qui ont l'ambition de s'élever. On ne peut vivre dans l'état le plus commun qu'on ne mette en usage des mesures de toutes les façons ; c'est l'âme de tous les métiers... »

Ozanam commence ainsi sa préface de la gnomonique universelle : « L'on a toujours considéré les mathématiques comme des sciences très relevées, et dont l'étude est fort utile pour rendre l'esprit juste. L'Écriture sainte parle avec éloge des sciences que Moïse avait apprises des Égyptiens, et Daniel des Chaldéens. Les Pères ont eu aussi beaucoup d'estime pour les mathématiques. Ainsi on ne peut blâmer ces sciences sans

faire tort à la gloire des saints qui les ont louées; et, de toutes ces sciences, la gnomonique est la plus agréable et la plus nécessaire... »

Ces raisonnements ne sont peut-être pas très concluants ; mais ils montrent du moins combien Jacques Ozanam exaltait les mathématiques, et jusqu'où il portait l'amour et l'estime de cette science.

On est tellement habitué aujourd'hui à exclure complètement l'esprit chrétien de tout ce qui n'a pas Dieu ou la religion pour objet immédiat, qu on est agréablement surpris de trouver à chaque pas dans les ouvrages de ce savant des preuves non équivoques de la foi qui l'animait. Il déclare lui-même que son dessein est que *sa physique soit chrétienne, et conduise à Dieu*[1]. On verra du reste, par la suite, que cette pieuse préoccupation se retrouve dans toutes ses œuvres. Toutes, en effet, sont marquées au sceau du christianisme le plus sincère par les citations multipliées qu'il fait des Pères et des auteurs ecclésiastiques. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou de l'immense érudition de l'auteur en ce genre, ou des questions mathématiques et physiques qui se trouvent traitées par des docteurs de l'Église, par des évêques, et par des théologiens célèbres, à la vérité, mais dont on est habituellement porté à ne considérer le talent qu'au point de vue doctrinal et littéraire. Cette association intime et inséparable de toutes les sciences avec les enseignements de la foi, que l'on retrouve dans tous les grands génies, donne le démenti le plus formel à ces esprits étroits et superficiels qui voudraient

[1] *Récréations mathématiques et physiques*, t. IV, p. 56 (édition de 1723).

de nos jours établir un divorce impie entre deux choses que Dieu a indissolublement unies, et que l'homme ne parviendra jamais à séparer légalement, malgré tous les efforts de son orgueil.

Avec les idées modernes qui triomphent aujourd'hui des meilleurs esprits, on ne se serait jamais attendu à rencontrer dans des livres de mathématiques des citations des saintes Écritures, des Pères et des docteurs de l'église; encore moins des réflexions chrétiennes telles, par exemple, que celle-ci : « Quand on considère l'homme par rapport à ses misères, à ses infirmités, à ses passions et à la mort qui le poursuit toujours, on n'a pas une grande idée de sa condition; mais lorsqu'on l'examine par rapport à ce que Dieu a fait pour lui dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, on doit le contempler comme un prodige de la magnificence de Dieu. Le soleil, dont nous venons de voir l'excellence, et qui, selon le calcul de quelques astronomes, est mille fois plus grand que la terre, a été fait exprès pour éclairer l'homme. La terre, qui est si petite en comparaison de ce grand astre, méritait-elle d'avoir pour flambeau un si immense globe de feu et de lumière[1] ? N'y a-t-il pas à craindre que l'homme s'en fasse accroire à la vue de ce que Dieu fait pour lui ? Ce céleste flambeau est si merveilleux que des nations infinies l'ont adoré comme un dieu. Et, parmi les chrétiens, il s'est trouvé un contemplatif qui s'est imaginé que ce que nous appelons le soleil est un trou fait à la voûte du ciel, par où

[1] Cette réflexion acquiert bien plus de force aujourd'hui que l'on a fait de nouvelles découvertes : le soleil n'est pas seulement 1 000 fois plus grand que la terre, mais 1 326 480 fois.

s'échappe un rayon de la gloire que Dieu promet à ses saints[1]. »

Cette alliance de la science avec le christianisme paraissait si naturelle à Ozanam, qu'elle se révèle à chaque instant dans ses écrits. Il est vrai qu'il n'était pas seulement homme de foi, mais qu'il avait un savoir peu commun dans les matières religieuses. On voit aisément que ses quatre années de théologie n'avaient pas été stériles, et qu'il sut en tirer parti au profit de ses nouvelles études et de l'édification de ses lecteurs.

Aussi ce pieux et savant mathématicien cite-t il souvent les divers livres de la sainte Écriture à l'appui de ses raisonnements et de ses preuves. Il ne se contente même pas de rapporter quelques passages de la Vulgate ; il les commente ; il va même jusqu'à se saisir du texte hébreu. S'emparant des expressions de cette langue sacrée, il en fait ressortir la richesse et le sens véritable, ce qui semble démontrer que l'hébreu ne lui était pas étranger, d'autant plus qu'il en reproduit les caractères originaux.

La lecture des saints Pères, des docteurs de l'Église et des divers auteurs ecclésiastiques lui était également familière. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les citations littérales et nombreuses qu'il en fait dans ses ouvrages, indiquant toujours avec un soin scrupuleux le tome, le livre, l'article et jusqu'à la page des différents auteurs où il avait puisé. Il en usait au reste de même pour tous les écrivains qu'il consultait, et dont il exposait la doctrine ou l'opinion ; ce qui prouve

[1] *Récréations mathématiques* de J. Ozanam, t. IV, p. 57 (des phosphores naturels).

qu'il ne lui suffisait pas, en composant, de s'en tenir à de vagues reminiscences, mais qu'il n'admettait que des citations précises et textuelles empruntées aux originaux eux-mêmes. On sera d'autant plus frappé de ce procédé en voyant l'énumération considérable, quoique évidemment bien incomplète, des principaux livres qu'il avait lus.

Les auteurs ecclésiastiques qu'il fait apparaître le plus souvent sont : Tertullien, saint Ambroise, saint Augustin, saint Basile, saint Justin martyr, saint Denis, saint Thomas d'Aquin ; mais il en invoque bien d'autres : un ancien évêque d'Avranches ; Simon Maiole, évêque de Volterra (Naples) ; Tosta, évêque d'Avila; Aresi, évêque très érudit; Fénelon, archevêque de Cambrai. On retrouve ensuite les noms d'une infinité d'ecclésiastiques qui unissaient à une profonde science des saintes lettres de rares connaissances en chimie, en physique ou en mathématiques; tels sont : les P. Kircher, Scott, Tilkowski, tous trois jésuites ; le P. de Sainte-Marthe, bénédictin; le P. Mersenne, minime ; le P. Casatus; Samuel Parkerus, chanoine de Cantorbéry; Harœus, théologien, chanoine de Louvain ; Libertus Fromondus, docteur en théologie et professeur de philosophie à l'université de Louvain ; l'abbé Furetière, etc. etc.

La solide piété dont était animé J. Ozanam ne ressort pas seulement de la lecture assidue et sérieuse qu'il faisait des écrivains les plus illustres que l'Église ait enfantés ; il en donne une nouvelle preuve en laissant éclore sous sa plume les sentiments qui remplissaient son cœur, et dont il trouve l'expression si bien rendue

dans la liturgie catholique, qu'il ne peut résister au bonheur d'en citer quelques fragments. Là encore on peut se convaincre de la connaissance parfaite qu'il avait de toutes les parties de l'office divin.

Lorsqu'il veut prouver, en parlant du soleil, que cet astre est un corps de feu lumineux, après avoir réfuté l'opinion d'Aristote, il démontre sa thèse en prenant à témoin la Genèse, le prophète royal, Jésus fils de Sirach dans le livre de l'Ecclésiastique, Tertullien, saint Ambroise, saint Augustin; puis il s'écrie : « Écoutons maintenant le langage de l'Église, dont *toutes les paroles sont toujours si mesurées*. Or *cette divine épouse du Sauveur,* dans son office, attribue plusieurs fois du feu et des flammes au soleil. C'est ainsi qu'elle s'explique dans l'hymne des vêpres du jeudi :

. . . . qui flammam
Solis rotam constituens [1].

« Dans l'hymne des vêpres du samedi, l'Église dit que le soleil est de feu :

Jam sol recedit igneus [2]. »

Un peu plus loin, après avoir parlé des météores de feu naturels, il traite des météores miraculeux, tels que le buisson ardent, les rayons lumineux qui sortaient du front de Moïse, la colonne de feu qui dirigeait les pas des Israélites dans le désert, l'étoile venue d'Orient pour conduire les mages à Bethléhem ; il les regarde comme

[1] « La flamme dont est formé le disque du soleil. »
[2] « Déjà le soleil de feu se retire. »

de divins phosphores destinés à annoncer d'adorables mystères. Au sujet de ce dernier, il dit : « Enfin l'étoile qui apparut aux trois mages dans l'Orient était un divin phosphore qui éclaira et conduisit les gentils au berceau de Jésus, afin d'y reconnaître et d'y adorer la divinité unie à notre humanité. C'est ce que l'Église chante si pompeusement dans la belle hymne de Laudes au jour de l'Épiphanie :

Quam stella, quæ solis rotam
Vincit decore ac lumine,
Venisse terris nuntiat,
Cum carne terrestri Deum [1]. »

Ailleurs, après avoir démontré que les lueurs qui apparaissent quelquefois dans les ténèbres ne sont autre chose que le produit de quelques matières phosphorescentes, notre pieux auteur ajoute : « C'est dans les ténèbres de la nuit, où l'on ne devrait rien voir, que se font les visions, que se forment les chimères, les spectres, les fantômes, et qu'une imagination dépravée se livre à mille frayeurs, à mille terreurs paniques, à mille alarmes fausses, et craint où il n'y a rien à craindre. C'est sur cela que l'Église demande tous les soirs à Dieu que les fidèles soient à couvert des songes nocturnes et des fantômes de la nuit :

Procul recedant somnia
Et noctium phantasmata [2]. »

[1] « Une étoile qui l'emportait en beauté, et par son éclat, sur le soleil même, annonçait qu'un Dieu se revêtait d'une chair terrestre. »

[2] « Que les songes et les fantômes des nuits fuient loin de nous. »

C'est ainsi qu'Ozanam savait mêler à l'étude des mathématiques, si aride et si abstraite par elle-même, les inspirations les plus douces de la foi.

Il avait aussi le talent de disséminer, à travers ses démonstrations, une multitude d'anecdotes très intéressantes qu'il avait recueillies de ses nombreuses lectures; donnant par là un charme, un attrait incroyables à ses œuvres. Son érudition était immense; tous les anciens auteurs, grecs et latins, historiens, poètes, philosophes, lui étaient familiers. Il les connaissait à fond, et les citait souvent avec un admirable à-propos. Valère Maxime, les Commentaires de César, Tite-Live, Tacite, Lactance, Sénèque, Pline, Lucain, Ovide, Virgile, Horace, Claudien, Ammien Marcellin, Vitruve, Démosthène, Plutarque, Diodore de Sicile, Thucydide, Anaxagore, Euripide, Strabon, Pausanias, Aristophane, Cicéron, Cassiodore, Aristote, Platon, Descartes, Malebranche, Bayle, Roger Bacon, étaient pour lui comme des amis dont la conversation le ravissait. On voit par là qu'il lisait le grec aussi facilement que le latin. Beaucoup d'autres écrivains moins connus, mais fort savants, trouvaient encore en lui un lecteur zélé et intelligent. Nous n'en citerons que quelques-uns, afin de ne pas fatiguer le lecteur, tout en donnant une idée de ses innombrables recherches : Justinien (*corpus juris civilis*), Marsile Ficin, Gaspar Peucer, Jean Vossius, Gonzalès d'Oviédo, naturaliste; Gesner, Julius Obsequens, Ferrari, Boccone, gentilhomme sicilien; Boèce, Vaillant, Rochefort naturaliste; Richard Wallerus, de la Société royale d'Angleterre; Tournefort, Frezier, auteur d'une relation sur les mers du Sud; puis des physiciens,

des mathématiciens, des chimistes, des médecins célèbres : Glauber, Suellus, Regis, Blaise de Vigenère, Borellus, Boyle, Nicolas Papin, Hiérophyle, Jérôme Fabrice d'Acquapendente, Paracelse, Joannes David Rulandus pharmacien ; Thomas Bartholin, surnommé pour sa science le Phosphore de Danemark ; Jean Fabri, Cassini, Homberg de l'Académie royale des sciences, et une multitude d'autres que nous nous abstenons de nommer.

Au reste, le Dictionnaire mathématique d'Ozanam imprimé en 1691, in-4°, l'un de ses premiers ouvrages, donne à lui seul une haute idée de l'étendue de ses connaissances. Nous nous contenterons, à l'appui de notre assertion, de donner ici la table des matières qui y sont traitées :

1° L'arithmétique ; 2° algèbre ; 3° géométrie spéculative et pratique ; 4° cosmographie; 5° astronomie; 6° navigation ; 7° géographie astronomique ; 8° géographie naturelle civile et historique ; 9° théorie des planètes ; 10° hypothèses des éclipses ; 11° optique ; 12° perspective ; 13° gnomonique ; 14° catoptrique; 15° dioptrique; 16° peinture ; 17° mécanique ; 18° statique ; 19° hydrostatique ; 20° architecture ; 21° architecture militaire ou fortifications ; 22° musique.

Ozanam, dans son dictionnaire, a voulu donner seulement une idée générale des mathématiques ; plus tard il composa des livres spéciaux pour traiter, avec développements convenables, chacun des sujets qu'il n'avait qu'effleurés dans ce premier ouvrage. Ce dictionnaire a d'abord le mérite d'être le premier qui ait été fait en ce genre, et de plus il renferme une véritable encyclopédie

méthodique qui suppose de la part de l'auteur une science aussi variée qu'universelle. On a déjà pu voir par les citations que nous avons faites plus haut que, malgré son antipathie pour la philosophie, notre mathématicien n'en connaissait pas moins à fond tous les philosophes de l'antiquité. Leur mérite littéraire n'avait peut-être pas été étranger à cette étude, et l'avait sans doute aidé à surmonter ses répugnances. La littérature exerçait, en effet, sur lui un puissant attrait, si l'on en juge par le nombre et la longueur des passages de Pline, de Cicéron, de Virgile et de plusieurs autres auteurs classiques que l'on rencontre si fréquemment dans ses ouvrages. Il semble s'y complaire et vouloir faire partager son bonheur à ceux qui le liront. C'est une espèce de halte qu'il offre à ses disciples sur la route pénible et monotone des mathématiques. La poésie surtout avait pour lui un charme incomparable : ainsi, lorsqu'il parle des volcans, il ne peut s'empêcher de rappeler ces deux vers des *Géorgiques* relatifs à une éruption de l'Etna :

> Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam
> Flammarumque globos liquefactaque volvere saxa[1].
> (*Georg.* lib. I.)

Au sujet de certains météores lumineux qu'Ozanam explique, et qui brillent sans brûler, il rapporte l'ingénieuse fiction de Virgile, qui représente une flamme légère s'allumant sur la tête de Jules fils d'Enée, sans endommager sa chevelure, et devenant un heureux

[1] « Nous avons vu l'Etna brisant ses fournaises, se répandant comme les flots de la mer, roulant des globes de feu et des pierres fondues. »

augure pour la grande destinée de cet enfant, le futur fondateur de la monarchie romaine :

Ecce levis summo de vertice visus Iuli
Fundere lumen apex, tactuque innoxia molli
Lambere flamma comas, et circum tempora pasci.
Nos pavidi trepidare metu, crinemque flagrantem
Excutere, et sanctos extinguere fontibus ignes [1].

Æneid. lib. I.

« Ces météores ignés, ajoute Ozanam, portent le nom de la chose qu'ils figurent : c'est de là qu'on les appelle dragon, lance, poutre, feu volant, étoile tombante.

« Je ne saurais m'empêcher, dit-il ensuite, de citer encore ici, sur les météores de feu, huit ou neuf beaux vers de Virgile, qui s'étudiait autant à mettre de la physique dans ses vers que j'aimerais à mêler ses vers dans ma physique :

Sæpè etiam stellas vento impendente videbis
Præcipites cœlo labi, noctisque per umbram
Flammarum longos à tergo albescere tractus [2].
. . . . . .
De cœlo lapsa per umbras
Stella facem ducens multâ cum luce cucurrit.
Illam summa super labentem culmina tecti
Cernimus idæâ claram se condere sylvâ
Signantemque vias : tùm longo limite sulcus
Dat lucem, et latè circùm loca sulfure fumant [3].

[1] « Nous avons vu s'échapper de la tête de Jules une lumière qui semblait effleurer ses cheveux sans les brûler, et lui former une couronne. Nous en étions effrayés, et nous voulions secouer sa chevelure enflammée, et jeter de l'eau sur ces feux sacrés pour les éteindre. »

[2] « Souvent aussi, lorsque le vent menace de souffler, vous verrez des étoiles tomber rapidement, et laisser après elles, au milieu des ombres de la nuit, de longues traînées de blanche lumière. »

[3] « Lorsqu'une étoile tombe du ciel pendant la nuit, on dirait

« Scaliger, continue Ozanam, en parlant du *ver luisant*, a employé son talent pour la poésie à composer une énigme fort ingénieuse, tiré du mot grec : πυρόλαμπίδες, qu'Aristote donne à cet insecte luisant et que ce poëte traduit *igniclunes*. Le mot de l'énigme est *ver luisant*.

Non ignis, non stella micans, non candida luna,
Me tamen in cæcâ nonnisi nocte vides.
Sic scribit sapiens, sapiens sibi lumina præfert :
At mihi sic sapio, lumina ponè gero [1]. »

Notre mathématicien, désolé de ne pouvoir expliquer la mystérieuse lumière qui orne si admirablement ces petits insectes, veut du moins se dédommager en citant les poètes les plus distingués. « L'ancien évêque d'Avranches, dit-il, jouit d'une éminente piété, non seulement avec une science ecclésiastique incomparable, mais encore avec la politesse et l'enjouement de la belle poésie, jusqu'à persuader que ses ouvrages en vers ont l'air et les grâces que nous admirons dans Virgile et dans Horace. Son églogue latine sur la lampyris ou le ver luisant a été trouvée d'une beauté achevée. C'est une fiction où il représente la lampyris comme une des compagnes de Diane qui, par ses charmes et sa bonne

une torche éclatante de lumière qui poursuit une course rapide. On croirait, en la voyant tomber sur le haut d'un toit, qu'elle va se cacher dans une touffe de germandrée, et qu'elle montre le chemin qui y conduit. Elle trace alors un sillon lumineux, et répand au loin une odeur de soufre. »

[1] « Je ne suis ni du feu, ni une étoile scintillante, ni la lune à la pâle lueur, et pourtant vous me voyez malgré l'obscurité de la nuit. Le sage qui écrit juge à propos de placer la lumière devant lui, et moi je juge convenable de la placer par derrière. »

grâce dans la danse d'une fête, pénètre dans le cœur du dieu Pan, dont elle ne se délivre que par une fuite précipitée. Elle s'endort de lassitude. Pendant son sommeil, les Dryades lui volent le collier que sa mère lui avait donné. Sa mère lui défend de se présenter devant elle, qu'elle n'ait retrouvé son collier. A la faveur d'une lampe, elle va partout dans les ténèbres de la nuit chercher ce collier qu'elle ne retrouve pas. Diane, touchée du malheur de Lampyris, et pour la dérober à la colère de sa mère, la métamorphose en vers luisant, qui semble toujours, à l'aide de la lumière qu'il porte, chercher son collier dans l'obscurité de la nuit. Cette églogue a trouvé un traducteur d'un grand nom et d'une capacité reconnue, qui l'a donnée au public en magnifiques vers français; je n'en rapporte qu'un petit morceau, afin d'inspirer au lecteur le goût de l'avoir en entier :

Quæ nova per cæcas splendescit noctes
Sepibus in nostris? an ab æthere lapsa sereno
Astra cadunt? tacitis an captant frigora sylvis,
Si quandò ardentis ceperunt tædia cœli?
Non ità, sed duris frustrà exercita matris
Imperiis, sentes lustrat Lampyris opacos,
Si fortè amissum possit reperire monile, etc.

Quel est ce nouveau feu qui luit
Au travers des buissons, malgré l'obscure nuit?
Serait-ce quelque étoile errante?
Ou quelque astre qui, las des cieux,
Dont la demeure est trop ardente,
Vient chercher le frais en ces lieux?
Non, c'est Lampyris, qui, chassée
Par une mère courroucée,

D'un soin vainement assidu,
Avec sa lampe naturelle,
Qui pendant la nuit étincelle,
Cherche encor son collier perdu, etc.

« Il est beau, ajoute Ozanam, de voir de si grands génies employer leurs talents à décrire ces petits insectes, qu'ils n'ont pas jugé indignes de leurs plus sérieuses contemplations [1]. » Nous avons seulement voulu montrer qu'en parcourant les ouvrages d'Ozanam, on ne croirait pas lire des livres de mathématiques, mais qu'on y voit percer à chaque instant l'amour et le goût prononcé pour les belles-lettres.

Quelquefois il ne peut résister lui-même au plaisir d'exposer sa pensée en vers : témoin le problème suivant, qui se trouve dans ses *Récréations mathématiques* (tom. I, p. 176, édit. de 1723) :

« Il arriva qu'un mulet et un âne voyageant ensemble, portaient chacun un certain nombre de barils de vin. L'âne se plaignait d'être trop chargé. Le mulet lui dit : « Vous n'avez pas raison de vous plaindre, car si vous me donniez un de vos barils, j'en aurais deux fois autant que vous ; et si je vous en donnais un des miens, nous en porterions autant l'un que l'autre. » Combien de barils avaient-ils chacun ?

« *Réponse*. Le mulet en avait 7, l'âne en avait 5. »

« On me permettra de mettre ici cette question avec la solution en vers latins :

[1] M. Ampère, le célèbre mathématicien, aimait aussi beaucoup la poésie. Doué d'une très heureuse mémoire, il savait par cœur tous les chefs-d'œuvre de Racine, Corneille, Virgile, etc. De plus, il composa en très bons vers latins toute une classification des sciences, qu'il chargea Frédéric Ozanam de revoir.

Unà cùm mulo vinum portabat asella,
Atque suo graviter ceu pondere pressa gemebat.
Talibus at dictis mox increpat ille gementem :
Mater, quid luges teneræ de more puellæ ?
Dupla tuis, si des mensuram, pondera gesto,
At si mensuram capias, æqualia porto.
Dic mihi mensuras, sapiens geometer, istas,
Non aliter Phœbi nomine dignus eris !

Solutio.

Unam asina accipiens, amittens mulus et unam,
Si fiant æqui, certè utrique antè duobus
Distabant à se. Accipiat si mulus et unam
Amittatque asina unam, tunc distantia fiet
Inter eos quatuor. Muli at cùm pondera dupla
Sint asinæ; huic simplex, mulo est distantia dupla :
Ergò quatuor tantùm, mulusque habet octo.
Unam asinæ si addas, si reddat mulus et unam,
Tunc ignota priùs tibi pondera clara patebunt;
Mensuras quinque hæc, et septem mulus habebat.

Traduction.

« Une pauvre petite ânesse portait du vin, de compagnie avec un mulet, et gémissait de la pesanteur de son fardeau. Le mulet la reprit de ses plaintes en ces termes : « Ma mère, pourquoi pleurez-vous comme un enfant ? Si vous me donniez un de vos barils, j'en porterais deux fois autant que vous ; mais si vous en preniez un des miens, nous en porterions autant l'un que l'autre. » Dites-moi, savant géomètre, le nombre de ces barils, et vous serez digne du nom de Phœbus ! »

Solution.

« Si l'ânesse en recevant un baril, et le mulet en en cédant un, portent l'un et l'autre un poids égal, il existait avant ce changement entre eux une différence de deux barils. Si, au contraire, le mulet en reçoit un que l'ânesse lui donne, la différence entre eux sera de quatre barils. Mais comme alors le fardeau porté par le mulet se trouve le double de celui de

l'ânesse, la différence du nombre des barils qu'ils portent est tout simplement double. L'ânesse ne serait donc chargée que de quatre barils, tandis que le mulet en porterait huit. Si vous ajoutez un baril à ceux que portait primitivement l'ânesse, et si le mulet en cède un, le nombre qu'en portait chacun d'eux, nombre que vous ignoriez d'abord, vous apparaîtra d'une manière évidente. L'ânesse en portait cinq, et le mulet sept. »

« Un jour, deux jeunes gens portaient des œufs. L'un d'entre eux dit à son compagnon : « Donne-moi un de tes œufs. — Non, s'écria l'autre; donne-moi plutôt un des tiens, et alors j'en aurai deux fois autant que toi. » Dites-nous donc combien chacun avait d'œufs? »

Solution.

« Le premier avait autant d'œufs qu'un lustre a d'années; le second en avait autant qu'il y a de planètes. »

« On peut exprimer cette question en différentes manières, ajoute Jacques Ozanam; en voici une en vers saphiques avec sa réponse :

Ova olim juvenes duo ferebant,
Horum sic comitem lacessit alter :
Unum si dederis mihi tuorum
Ovorum; cui mox regessit alter :
Tu si mî dederis unum tuorum
Duplo plura ego bajulabo quam tu.
Dic ergò tulerit quot ova uterque?

Solutio.

Tot prior ova tulit, lustrum quot continet annos.
Posterior vaga quot sidera mundus habet. »

Assurément nous ne citons pas cette poésie comme un chef-d'œuvre; mais tout en nous montrant l'amour

d'Ozanam pour cet art, elle nous découvre l'enjouement de son caractère, au milieu des travaux les plus sérieux et les plus arides, du moins en apparence.

Il est vrai de dire que les fortes et profondes études, en estime autrefois, rendaient le grec et le latin aussi familiers que sa propre langue; le cercle des lectures se trouvait alors singulièrement agrandi. Au lieu de lire seulement, comme aujourd'hui, de faibles traductions, on puisait dans la source première, et l'on trouvait dans les originaux des beautés insaisissables lorsqu'elles passent dans un autre idiome ; semblables à ces fleurs exotiques que l'on arrache à leur pays natal pour les cultiver dans des serres, et qui s'étiolent, perdent leur parfum et deviennent méconnaissables.

Les langues anciennes n'étaient pas les seules cultivées par notre mathématicien. Ses nombreuses citations d'ouvrages anglais et italiens semblent prouver qu'il possédait encore ces deux langues. Quant à la dernière, il est difficile d'en douter. En effet, en parlant de la mouche luisante, qui excitait au plus haut degré son admiration, il donne la traduction presque littérale d'un passage puisé dans un livre italien, composé par un dominicain, intitulé : *Dicerie poetiche del P. F. Tomaso Caraffa domenicano. — Lucciola, C.* 120.

Selon ce bon dominicain, ces charmants insectes sont : *vivace baleno, fiavola alata, animata stella, superni piropi, celesti faville, lumiera spiritosa, pirgoleta cometa, volanti fuochi, nativi lumi.* Ozanam traduit ainsi : « Les mouches luisantes sont des feux célestes qui descendent sur la terre, de petites comètes errantes, des éclairs fixes et consistants, des flambeaux

organisés, des étoiles vivantes, des insectes allumés, des escarboucles qui volent, des étincelles animées, des allumettes naturelles, des lampes suspendues, des chandelles ailées. »

Enfin on trouve encore dans les *Récréations mathématiques,* à l'appui de notre opinion, un *traité des horloges élémentaires,* traduit de l'italien de Dominique Martinelli.

A toutes ces connaissances il joignait un esprit méthodique et pratique. Le but des sciences pour lui était moins les inventions nouvelles et la gloire qui en peut revenir, que de modifier et perfectionner leur application pour les rendre plus utiles. Toutes ses œuvres sont marquées à ce sceau.

Nous n'avons encore parlé des ouvrages de Jacques Ozanam que pour y découvrir les trésors de foi, de piété, d'érudition prodigieuse qu'ils révèlent. Il est temps d'entrer dans quelques détails techniques, et d'énumérer au moins les œuvres de cet esprit si riche et si fécond.

« Elles ne roulent toutes, comme le dit Fontenelle, que sur l'ancienne géométrie, mais approfondie avec beaucoup de travail. La nouvelle n'y paraît point, celle qui par le moyen de l'infini s'est élevée si haut ; elle était beaucoup plus jeune qu'Ozanam. Il est vrai que l'ancienne, qui est moins sublime, moins piquante et même moins agréable, est plus indispensablement nécessaire, et plus sensiblement utile. Elle seule, du reste, fournit à la nouvelle des fondements solides. »

Audierne, mathématicien distingué de XVIIIe siècle, qui a commenté plusieurs ouvrages d'Ozanam, ne craint

pas de déclarer « que rien ne prouve mieux l'utilité et le mérite de tout ce qui est sorti de la plume de cet auteur, que le grand nombre d'éditions qu'on a tirées de ses livres. Il a traité de presque toutes les parties des mathématiques ; et ses écrits ont été souvent l'école dans laquelle se sont formés ces géomètres célèbres qui, étant venus après lui, ont enfin porté cette science au degré de perfection qu'elle a aujourd'hui. » (*Traité de l'arpentage et du toisé.*)

1° Le premier ouvrage que fit paraître Ozanam fut, comme nous l'avons dit, les *Tables des sinus, tangentes et sécantes et des logarithmes des sinus et des tangentes, et des nombres* depuis l'unité jusqu'à 10,000, avec un traité de *Trigonométrie.*

2° En suivant l'ordre des temps, la *Méthode générale pour tracer les cadrans* fut le second ouvrage qu'il publia. Il fut édité la première fois à Paris, sous le titre de *Gnomonique,* en 1673, in-12. Il en parut une seconde édition en 1685, et une troisième en 1701 chez Jombert, sous ce titre : *la Gnomonique universelle ou la Science de tracer les cadrans solaires sur toutes sortes de surfaces, tant stables que mobiles.* A la page 225 de cette dernière, chapitre Ier, au sujet des cadrans portatifs, nous trouverons une réflexion touchante qui montre une fois de plus l'esprit chrétien sous l'influence duquel il composait ses écrits. Il s'agissait de démontrer comment il faut s'y prendre pour tracer un cadran universel sur une croix, et il dit : « Nous commencerons par la *croix de notre Sauveur,* dont nous avons reçu de si grands avantages que nous n'avons rien dont *la mémoire* nous soit *si chère.* »

3° Vient ensuite sa *Géométrie pratique,* contenant la *Trigonométrie théorique et pratique;* la *Longimétrie,* la *Planimétrie* et la *Stéréométrie.* Quatre éditions en 1684 et en 1689, in-12, chez Michallet; en 1736 et 1764, in-12, chez Jombert.

4° *Traité des lignes du premier genre, de la construction des équations*, etc. Paris, 1687, in-8. Nous trouvons dans la *France littéraire* de M. Quérard, relativement à ce livre, la réflexion suivante : « L'auteur servit utilement les mathématiques par cet ouvrage. »

5° *Usage du compas de proportion*, expliqué et démontré d'une manière courte et facile, etc.; six éditions.

L'édition de 1748, qui est celle que nous avons sous les yeux, renferme l'approbation flatteuse qui suit : « M. Bélidor, censeur royal, ancien professeur de mathématiques aux écoles d'artillerie de la Fère, etc.: J'ai lu, par ordre de Mgr le chancelier, les œuvres de M. Ozanam, contenant le *Dictionnaire,* le *Cours et les Récréations mathématiques*, un *traité d'arpentage,* la *Géométrie pratique,* l'*Usage du compas de proportion,* la *Méthode pour lever les plans* et les *Éléments* d'*Euclide.* Les ouvrages de M. Ozanam ayant servi jusqu'ici d'*école* à presque tous ceux qui se sont appliqués aux mathématiques depuis qu'elles ont été regardées en Europe comme la base de toutes les sciences, il y a apparence que cette nouvelle édition de ses œuvres sera aussi bien reçue du public que l'ont été les précédentes. » (Paris, 24 février 1746. — Bélidor.)

L'éditeur Charles-Antoine Jombert, libraire du Roy pour l'artillerie et le génie, qui a imprimé plusieurs fois

presque toutes les œuvres de notre mathématicien, lui rend le témoignage suivant, relativement à son *traité sur l'usage du compas de proportion,* dans la préface de ce livre : « L'estime particulière et l'empressement que le public a toujours témoigné pour les ouvrages de M. Ozanam, m'engage à donner aujourd'hui une nouvelle édition de son *traité sur l'usage du compas de proportion...*

« On a joint à ce volume un petit livre assez rare du même auteur, qui a pour titre : *Usage de l'instrument universel;* ces deux ouvrages ayant également pour objet de résoudre promptement et sans calcul les problèmes les plus ordinaires de la géométrie pratique. »

Ceux qui ont parlé de l'instrument universel avant M. Ozanam l'avaient fait si légèrement qu'on lit dans la préface : « Cet instrument peut désormais passer pour nouveau, parce qu'on n'en avait enseigné l'usage que pour lever un plan ; notre auteur l'a rendu universel pour toutes les opérations de la géométrie pratique. Il est vrai que la difficulté d'avoir ces instruments bien justes l'avait fait négliger de son temps ; mais M. Ozanam en ayant fait exécuter par d'habiles ouvriers, les différentes expériences qu'il a faites ensuite avec ceux-ci lui ont si bien réussi, qu'il assure que cet instrument est le plus exact de tous ceux qui ont été inventés jusqu'à présent pour travailler sur le terrain, et qu'il est même plus commode que les autres, en ce qu'il ne faut savoir ni trigonométrie ni arithmétique pour s'en servir. Ce volume est terminé par un *traité de la division des champs,* que M. Ozanam avait joint à celui de l'*usage du compas de proportion.*

L'utilité de ce dernier traité est trop connue et trop fréquente dans la géométrie pratique et dans l'arpentage, pour qu'il soit nécessaire de s'étendre davantage là-dessus. »

6° *Dictionnaire de mathématiques* publié en 1691, in-4°, à Paris, chez Michallet. Nous avons parlé à la page 26 de l'importance de cet ouvrage et des connaissances immenses qu'il suppose dans celui qui en est l'auteur.

7° *Cours de mathématiques* qui comprend toutes les parties de cette science les plus utiles et les plus nécessaires à un homme de guerre, et à tous ceux qui veulent se perfectionner dans les mathématiques; cinq volumes in-8°. Ces 5 volumes contiennent : tom. I, *Introduction* aux mathématiques, les Éléments d'Euclide ; tom. II, l'Arithmétique, la Trigonométrie, les Tables des sinus ; tom. III, la Géométrie et les Fortifications ; tom. IV, la Mécanique et la Perspective ; tom. V, la Géographie et la Gnomonique. Nous en connaissons trois éditions.

8° *Méthode de lever les plans et les cartes de terre et de mer ;* trois éditions.

9° *Traité de la fortification régulière,* contenant les méthodes anciennes et modernes pour la construction et la défense des places; in-8°, à Paris, 1693 et 1720, chez Jombert ; deux éditions.

10° *Récréations mathématiques et physiques,* avec un *traité des horloges élémentaires.* Cet ouvrage est celui où se peignent le mieux l'esprit et le caractère de notre mathématicien. Il y trouvait, en effet, un moyen de rendre l'étude des mathématiques agréable, et de

la faire aimer. On voit à chaque instant percer, dans le seul énoncé de ses problèmes, cette gaieté fine et naïve qui ne l'abandonnait jamais; et on y retrouve l'utilité pratique qu'il tenait à donner à toutes ses œuvres. Ce livre a eu six éditions.

M. Quérard, dans sa *France littéraire*, dit, à l'occasion de cet ouvrage, « qu'il est beaucoup plus ample que ceux qui avaient déjà paru sous le même titre; qu'il contient la solution d'une foule de problèmes d'arithmétique, de géométrie, d'optique, de gnomonique, de mécanique, de pyrotechnie, etc. On y trouve encore un *traité des horloges élémentaires* (ou dont le moteur est le feu, l'air, l'eau et la terre), traduit de l'italien (de Dominique Martinelli); une dissertation sur *les lampes perpétuelles;* enfin un ample recueil de tours de gobelets et d'escamotage, qui pouvait offrir quelque intérêt avant la publication des ouvrages de Decremps, Guyot et Pinetti.

« Depuis l'édition de Grandin, un savant, homme d'esprit (M. de Montucla), a fait de ces récréations un livre tout neuf par la multitude d'articles ajoutés, élagués, ou substitués dans l'édition qu'il a donnée. »

11° *Nouvelle Trigonométrie* pour calculer toutes sortes de triangles rectilignes, etc. Paris, chez Jombert, 1698, in-12.

La Trigonométrie sphérique et rectiligne de Ulacq, corrigée et augmentée. Paris, chez Jombert, 1728, in 8°, et 1765.

12° *La Perspective théorique et pratique*. Paris, 1693, chez Jombert, in-8°. *Id.*, 1720; deux éditions.

13° L'*Arithmétique*, où toutes les opérations de cette

sciences sont démontrées par une méthode fort simple, et appliquées aux finances et à la marchandise. Paris, chez Jombert, 1720.

14° *Méthode facile pour arpenter et partager toutes sortes de superficies, et pour toiser la maçonnerie, les vuidanges des terres, etc.*

15° *Nouveaux Éléments d'algèbre*, ou Principes généraux pour répondre à toutes sortes de problèmes mathématiques, etc. Amsterdam, 1702, in-8°. « Leibnitz jugeait cet ouvrage supérieur à la plupart des traités d'algèbre. (*Journal des savants*, année 1703.) Il en parlait aussi avantageusement dans son *Commercium epistolicum* avec Bernoulli, à cause de quelques méthodes algébriques utiles dans la réduction des quantités irrationnelles. »

Fontenelle qualifie cet ouvrage de *grand traité d'Algèbre.*

16° La *Géographie* et *Cosmographie* qui traitent de la sphère, etc. 1711, in-8°.

17° *Traité de la végétation*, cité dans les *Récréations mathématiques* (tom. IV, ch. IV, des *Météores de feu*, p. 68, édit. de 1723).

18° Ozanam a donné une édition augmentée des *Éléments* d'*Euclide*, avec un *Commentaire* du P. Millet de Challes, savant mathématicien.

19° Notre mathématicien a encore publié une édition, augmentée de la *Géométrie pratique* et du *Traité de la sphère de Boulanger.*

20° On a encore de lui quelques *Mémoires* dans le Recueil de l'Académie des sciences et dans le *Journal des savants.*

21° Enfin, il a laissé en manuscrit un *Traité de l'analyse de Diophante*, qui se trouvait dans la bibliothèque de d'Aguesseau.

On voit, par ce que nous venons de dire de ses œuvres, combien il aimait le travail.

Il jouissait d'un excellente santé; car il put continuer jusqu'à l'âge de soixante-dix-sept ans, et même, pour ainsi dire, jusqu'à sa dernière heure, de s'occuper de ses ouvrages et de ses leçons.

« A l'âge de soixante et un ans, c'est à-dire en 1701, il perdit sa femme, et, avec elle, tout le repos, le bonheur de sa vie.

La guerre qui s'alluma aussitôt après pour la Succession d'Espagne, le réduisit à une position fort triste, en le privant des élèves étrangers. Ce fut à cette époque qu'il entra dans l'Académie royale des sciences, « où il voulut bien prendre la qualité d'*élève*, qu'on avait dessein de relever par un homme de cet âge et de ce mérite », ainsi que le dit Fontenelle, dans son éloge d'Ozanam. Au reste, on donnait autrefois le nom d'*élèves* aux membres adjoints des Académies des sciences et des inscriptions. Il y avait dix élèves dans celle des inscriptions, et vingt dans celle des sciences.

« Nous ne craignons pas de comparer à un des plus grands sujets qu'aient eus l'Académie, un simple *élève*, tel qu'était M. Amontons. Le nom d'*élève* n'emporte parmi nous aucune différence de mérite; il signifie seulement moins d'ancienneté, une espèce de survivance. » (Fontenelle.)

Aussi, tous les ouvrages de notre mathématicien imprimés après 1701 portent-ils sur leur titre pure-

ment et simplement : « Par M. Ozanam, de l'Académie des sciences, et professeur de mathématiques. » Ce qui semble d'autant mieux prouver que l'on n'établissait aucune différence entre l'*élève* et le titulaire, c'est que tous les livres étant soumis à l'approbation du garde des sceaux, celui-ci aurait réclamé, si la qualification eût été ambitieuse et inexacte. Fontenelle va jusqu'à dire que « l'Académie regarda comme une gloire de le posséder, » et il ajoute « qu'elle eut la douleur de ne pas pouvoir l'en récompenser d'une manière utile ».

« Dans sa pénible situation, Ozanam montra plus que du courage ; il fit preuve d'une résignation et d'une patience vraiment chrétiennes. Il ne perdit même pas sa gaieté naturelle, ni une sorte d'enjouement qui le délassait d'autant mieux, qu'il s'y livrait sans aucune affectation. » C'était chez lui, non seulement le fruit d'un heureux caractère, mais encore celui d'une bonne conscience et de l'innocence de sa vie.

Sans être averti par aucun malaise ni par aucune faiblesse, « il eut un tel pressentiment de sa mort, que des seigneurs étrangers l'ayant prié de leur donner des leçons de mathématiques, il leur refusa, alléguant pour raison qu'il allait mourir. »

« Le dimanche 3 avril 1717, il alla le matin se promener, selon sa coutume, au jardin du Luxembourg ; de retour chez lui (rue de Seine, *aux Deux-Anges*, faubourg Saint-Germain [1]), il dîna avec appétit, et, à trois heures après midi, il se trouva mal, et demanda à se

[1] On trouve sur l'édition de 1685, de son ouvrage intitulé : *Table des sinus, tangentes et sécantes...*, cette indication : *A Paris, chez l'auteur, rue de Seine, aux Deux-Anges*, faubourg Saint-Germain.

coucher. Sa seule domestique voulut aller chercher son fils aîné, qui était sorti; mais il dit qu'il ne pourrait pas venir assez tôt; et, peu de temps après, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, dont il mourut en moins de deux heures, à l'âge de soixante-dix-sept ans. »

Cette fin si calme, si pleine de sérénité, ne nous surprend pas. Jacques Ozanam, naturellement simple et modeste, avait une vertu solide, éclairée et surtout pratique. La religion n'était pas pour lui un hors-d'œuvre ou un accessoire. Ses grandes et profondes études n'étaient, vis-à-vis des pensées chrétiennes qui le préoccupaient tout entier, que des satellites qui gravitaient et circulaient autour d'une planète. Tous ses ouvrages le témoignent hautement. Sa dévotion était douce et ne dédaignait pas certaines pratiques que les hommes renvoient trop souvent aux femmes, et qui sont malheureusement moins en usage chez les mathématiciens.

Malgré sa science éminente dans les matières religieuses, il aimait à dire « qu'il appartenait aux docteurs de Sorbonne de disputer, au pape de prononcer, aux mathématiciens d'aller au paradis en ligne perpendiculaire ».

Enfin, on voit, par ses écrits, qu'il aimait la sainte Église de toute son âme, et qu'il lui était sincèrement soumis et dévoué. Aussi son obéissance filiale à celle qu'il respectait et regardait comme sa mère, jointe aux connaissances qu'il avait en astronomie, ne lui permit jamais de croire à l'astrologie judiciaire, et encore moins de s'y appliquer, quoique cette prétendue science fût fort à la mode de son temps. « Il refusait

courageusement tout ce qu'on lui offrait pour l'engager à tirer des horoscopes; car presque personne ne sait combien on gagne à ignorer l'avenir. »

« Une fois seulement il se rendit aux désirs d'un comte de l'Empire, qu'il avait bien averti de ne pas le croire. Il dressa, par le moyen de l'astronomie, le thème de sa nativité; puis, sans employer les règles de l'astrologie, il lui prédit tous les bonheurs qui lui vinrent à l'esprit. En même temps le comte fit faire aussi son horoscope par un médecin, fort entêté de cet art, et qui s'y croyait fort habile; celui-ci ne manqua pas d'en suivre exactement et avec scrupule toutes les règles. Vingt ans après, le seigneur allemand apprit à Ozanam que toutes ses prédictions s'étaient accomplies, et pas une de celles du médecin. Cette nouvelle lui fit un plaisir tout différent de celui qu'on prétendait lui faire. On voulait l'applaudir sur son grand savoir en astrologie, et on le confirmait seulement dans la pensée que ce n'était qu'une science purement illusoire. »

Pendant près d'un siècle, ses œuvres n'ont cessé d'être réimprimées, commentées; et, quoique les mathématiques aient fait d'immenses progrès et de nombreuses découvertes depuis son époque, quelques savants, par ignorance sans doute, proposent encore aujourd'hui, pour la solution de certains problèmes, des méthodes qu'ils croient nouvelles, et que l'on retrouve tout entières dans les ouvrages de Jacques Ozanam. Depuis plus de deux cents ans, son nom est resté celèbre; il est inscrit dans toutes les biographies des hommes illustres. Ses livres se rencontrent, non seulement dans les bibliothèques publiques de tous les pays,

mais dans un grand nombre de bibliothèques particulières Ses *Récréations mathématiques* surtout sont connues de presque tous les hommes instruits et lettrés. Aussi Mlle de Montpensier, princesse souveraine du pays où il était né, appelait Jacques Ozanam l'*honneur de sa Dombes.*

En 1789 paraissait un livre intitulé : « *L'Année française*, ou Vie des hommes qui ont honoré la France, par leurs talents ou par leurs services, et surtout par leurs vertus, pour tous les jours de l'année, » par M. Manuel, avec cette épigraphe :

Suum cuique decus posteritas rependit.
La postérité rend à chacun l'honneur qui lui est dû.
(TACITE.

(A Paris, chez Noyon l'aîné et fils, libraires, rue du Jardinet.)

On trouve dans cet ouvrage la vie de Jacques Ozanam, puisée en grande partie dans les œuvres de Fontenelle. On voit déjà, dans ce même livre, un almanach où les noms des hommes célèbres ont remplacé ceux des saints. Le nom d'Ozanam y est signalé au 3 avril. Voici le mois complet ; on y rencontre les diverses illustrations dont notre savant mathématicien partage la gloire :

AVRIL

1. Bayard.
2. Lesdiguières.
3. *Ozanam.*
4. Delisle.
5. D'Ablancourt.
6. J.-B. Rousseau.
7. Saint-Évremont.
8. L'abbé Prévost.
9. Schabot.
10. Gaston de Foix.
11. Carré.
12. Bossuet.
13. Henri de Rohan.
14. De Feuquières.
15. De la Faye.
16. De Palissy.

17. Dubreuil.
18. Dangeau.
19. De Lanoue.
20. Couplet.
21. La Serre.
22. Destouches.
23. Tournon.
24. Nollet.
25. Buttet.
26. Camus.
27. Chamousset.
28. René, Cte de Provence.
29. De Saint-Pierre.
30. Vauban.

Enfin, la renommée de Jacques Ozanam était encore assez grande, au commencement de notre siècle, pour qu'il ait été placé parmi les noms illustres qui figuraient dans le nouveau calendrier républicain, comme dans le précédent, au lieu des saints assignés auparavant à chaque jour de l'année. Nous avons, en effet, trouvé un almanach, portant en tête ces mots : *Almanach des honnêtes gens*, l'an Ier du *règne de la raison, pour* 1801. L'année commence par le mois de mars, auquel on avait donné le nom de *Princeps*. Le mois d'avril, qui lui succède, portait le nom d'*Alter*. C'est dans ce dernier que se trouve le nom d'Ozanam, en compagnie de celui des personnages les plus célèbres; nous n'en citerons que quelques-uns, parmi lesquels on ne verra pas sans tristesse celui de Notre-Seigneur figurant comme un homme ordinaire.

AVRIL OU ALTER

3. Jésus-Christ!
6. Socrate.
7. Platon.
8. Bacon.
12. Bossuet.
15. Pindare. Tasse.
17. Proclus. *Ozanam*.
20. Cervantès.
21. Numa Pompilius.
22. Racine.
24. Vincent de Paul.
25. Louis IX.
28. Shakespeare.
29. Abbé de Saint-Pierre.
30. Lucain. Sénèque.

§ II

Notice sur les aïeux paternels et maternels de Frédéric Ozanam.

AÏEUX PATERNELS

Benoît Ozanam, grand'père de Frédéric Ozanam, naquit à Bouligneux, le 7 juin 1729. Il était fils de Pierre Ozanam et de Claudine Catinel; sa sœur Hélène mourut supérieure d'un couvent d'Ursulines à Montluel, près de Lyon. Son père lui fit faire ses études au collège de Bourg-en-Bresse, et lui procura la charge de notaire royal à Chalamont, en 1756. Puis on le nomma conseiller du roi, châtelain royal et capitaine de la ville, et mandement de Chalamont, l'un des douze châtelains de Dombes [1]. Il reçut ensuite successivement les provisions : de châtelain de la seigneurie de Blachères; de la baronnie de Belvey, et des terres et seigneuries de Dompierre, les Policardières et Biard, de Châtenay-en-Dombes; des seigneuries de Marlieu, Saint-Germain-de-Renon, Montrosard, la ville et dépendances; des justices et seigneuries de Bresse et Dombes, dépendantes de l'abbaye royale de Chassagne; des terres et seigneuries de Saint-Nizier-le-Désert et de Laveize.

[1] Les *châtelains royaux*, dans l'ancienne législation, étaient juges du premier degré de la justice royale. Ils connaissaient en première instance des différends des particuliers en matière civile et criminelle, ainsi que l'appel des sentences des hauts justiciers. (Dictionnaire de Bescherelle.)

Benoît Ozanam se maria, le 20 septembre 1762, avec Élisabeth Baudin, dont la mère, Gabrielle de Saillans, voyait remonter sa généalogie, avec pièces justificatives, jusqu'en 1512, époque à laquelle le roi Louis XII anoblit Jean de Saillans[1], seigneur de Saint-Julien. Il fut fait gentilhomme ; ses armoiries étaient : d'*azur, au château de trois tours d'or, à la porte de sable, au chef d'argent, au lion naissant de gueule, armé et lampassé d'or, un casque pour sommier,* avec cette devise : *Dieu l'a permis*[2].

Benoît Ozanam remplit pendant quarante-cinq ans les diverses charges dont nous avons parlé. Il en fut dépouillé par la révolution de 1793. Pendant la Terreur, il fut mis en prison comme royaliste, et demeura onze mois enfermé, avec toute la noblesse de la Bresse dans le monastère des Bénédictins d'Ambronay. Il fut nommé plus tard commissaire du gouvernement pour le canton de Chalamont.

[1] La petite ville de Saillans, en Dauphiné, est située dans le département de la Drôme, à quelques lieues au sud-est de Valence. C'est un chef-lieu de canton, arrondissement de Dié, population de 4 535 habitants.

[2] Elisabeth Baudin, grand'mère de Frédéric Ozanam, était alliée à la famille de Noël, conseiller au parlement de Dombes ; à celle de M. Valentin de Plantier, lieutenant général du bailliage de Bourg, mort préfet du département du Nord, et à celle de M. Populus, avocat célèbre de Bourg et député aux états généraux en 1789. C'est par cette dernière alliance que Frédéric Ozanam se trouvait petit cousin de M. Populus, conseiller à la cour impériale de Lyon, et de M. Ernest Falconnet, aujourd'hui conseiller à la cour de Paris, et fils d'une sœur de ce dernier. Ces détails serviront à expliquer les raisons pour lesquelles le père de Frédéric voulait le faire entrer dans la magistrature, et l'intéressante correspondance qui s'établit entre M. Ernest Falconnet et Ozanam, dont nous citerons plusieurs lettres à ce parent, qui était devenu pour lui un ami intime.

Il eut trois fils et une fille; l'aîné seul de ses enfants survécut: ce fut Jean Antoine, père de Frédéric Ozanam. Il lui fit faire ses études chez les Oratoriens au collège de Bourg, et le destinait à la magistrature. Mais l'impitoyable réquisition de 1793 lui enleva ce fils unique, qui fut appelé à prendre les armes. A son retour de la guerre d'Italie, il le maria à Lyon, avec la fille de Mathieu Nantas, marchand de soie.

Benoît Ozanam mourut quelques mois après, d'une goutte remontée; il ne fut malade que pendant quarante-huit heures, et expira le jeudi 27 novembre 1800, à trois heures du matin, à l'âge de soixante et onze ans.

D'une taille élevée, très robuste, très énergique, et pourtant d'une affabilité qui lui conciliait tous les cœurs, il avait la confiance entière de tous ceux qui le connaissaient; il était le confident et le conseiller de tous les gens du pays qui avaient quelque affaire importante à traiter.

Sa femme, Élisabeth Baudin, née en 1736, était petite de taille, extrêmement vive, et d'une grande piété. Nous avons eu le bonheur de retrouver son nom et le montant de ses offrandes annuelles sur plusieurs anciens registres de diverses confréries dans les archives de la paroisse de Chalamont, de 1775 à 1792[1].

Nous lisons encore dans une lettre qu'elle écrivait à son fils le 21 avril 1803, dix jours seulement avant sa mort, le passage suivant:

« Pour moi, je suis toujours enrhumée, surtout la nuit, ce qui est le plus fatigant; cela m'a maigrie

[1] Nous y avons vu les comptes de la confrérie du Saint-Sacrement de l'année 1782, réglés et paraphés par son mari Benoît Ozanam.

singulièrement. Le jour cela va encore bien. Je n'ai pas laissé que de *faire mon carême en plein et de jeûner tous les jours*. Dieu m'a donné des forces. » Elle avait alors soixante-sept ans !

Sa vertu ne se bornait pas à de simples pratiques de piété : semblable à la femme forte dont le livre des Proverbes nous trace si admirablement l'image, elle s'occupait de son intérieur, et travaillait avec une activité à peu près inconnue aux dames de nos jours. La plupart du temps elle filait au rouet [1]; les provisions de linge qu'elle avait amassées dans ses armoires, et qui ont suffi à plusieurs générations, étaient l'œuvre de ses mains. Elle mourut après cinq jours de maladie, d'une péripneumonie aiguë, à Chalamont, le 21 avril 1803.

La maison qu'habitait Benoît Ozanam, et dans laquelle se trouvait son étude, existe encore à Chalamont ; nous l'avons visitée. C'est une des plus belles maisons de la vieille ville. Elle se trouve près de la grande place, à l'angle formé par la grande rue, qui sert aujourd'hui de route départementale, et d'une petite rue qui conduit à l'hôpital.

L'église est presque en face. Le premier étage et le grenier surplombent le rez-de-chaussée, suivant l'ancien usage. Nous avons été profondément touché d'apprendre que l'on donnait encore aujourd'hui le nom de chambre de Mme Ozanam à celle qui a été spécialement habitée par elle. Cette propriété a cependant passé par plusieurs mains depuis trois quarts de siècle.

[1] *Filer au rouet* était, à cette époque, l'occupation des personnes de distinction. Aussi voit-on, dans les collections de meubles anciens, des rouets enrichis d'ivoire et d'autres ornements précieux.

AÏEUX MATERNELS

MATHIEU NANTAS ET MARTHE-ÉTIENNETTE RICHARD

Le premier Nantas que nous connaissions était laboureur à Lavala, près de Saint-Paul-en-Jarret; il donna le jour, en 1666, à Étienne Nantas, négociant à Saint-Chamond; celui-ci se maria à Claudine Ginet.

Jean-Baptiste Nantas naquit de ce mariage au mois d'août 1699, et épousa au mois d'août 1736 Benoîte Joassard de Saint-Chamond. Il en eut trois enfants : Mathieu Nantas, né le 10 août 1737, à Lyon; Antoine Nantas, né le 25 mai 1742 : ce second fils se fit religieux à la Grande-Chartreuse, près Grenoble, et devint plus tard prieur des Chartreusines de Prémol, en Dauphiné; il mourut le 28 octobre 1802, des suites d'une morsure de vipère, après trois ans de souffrances; enfin ces deux frères eurent une sœur, Pierrette Nantas, qui mourut en 1799.

Mathieu, l'aîné des trois enfants de Jean-Baptiste Nantas et grand-père de Frédéric Ozanam, se maria le 14 septembre 1773, dans la chapelle des Confalons de la paroisse de Saint-Pierre, avec Mlle Marthe Étiennette Richard, fille de Louis Richard, fabricant d'étoffes de soie.

Mathieu Nantas, marchand de soie, fut élu capitaine enseigne du quartier du plâtre à Lyon, en 1780; il exerça ces fonctions avec un dévouement et un courage remarquables, surtout pendant le célèbre siège de la ville. Il tenait même sévèrement à ce que son fils, Jean-Baptiste, qui n'avait alors que dix-neuf ans, rem-

plît avec exactitude ses devoirs de garde national pendant cette cruelle période, malgré les dangers imminents auxquels il se trouvait exposé. Son dévouement et son courage lui valurent la prison après le siège. Sa femme et son fils l'y suivirent; tous ses biens furent séquestrés. Il aurait été mis à mort, ainsi que sa femme, sans aucun doute, s'ils n'avaient réussi à s'évader et à passer en Suisse [1].

Son fils, Jean-Baptiste Nantas, emprisonné comme son père, pour avoir porté les armes contre la république pendant le siège de Lyon, fut moins heureux que lui. Il ne put parvenir à s'échapper, et devint une des nombreuses victimes qui furent mises à mort aux Brotteaux, à coups de mitraille, en 1794. A la première décharge, ils tombèrent tous; alors les bourreaux soupçonneux, pensant que quelques-uns pourraient bien se cacher vivants parmi les morts, s'écrièrent : « Que ceux qui ne sont pas morts se relèvent : la République leur pardonne. » Une vingtaine de blessés se relevèrent, mais une seconde décharge les acheva sans miséricorde ! Leurs ossements sont religieusement conservés dans les caveaux du couvent des R. P. capucins.

Mathieu Nantas fut administrateur de l'Hôtel-Dieu de Lyon de 1784 à 1786. Il était sur le point d'être nommé échevin de cette ville, dignité qui entraînait avec elle les titres de noblesse, lorsque la révolution de 93 éclata. Il reçut à sa table en 1794 le général Bona-

[1] Il se retira à Echallens, petit village du canton de Vaux, avec sa femme, ses enfants et son frère le chartreux. Il y obtint des lettres de bourgeoisie datées du 31 avril 1794. Il ne rentra à Lyon qu'après la terreur de 1795.

parte (plus tard Napoléon Ier), lorsque celui-ci passa à Lyon pour se rendre en Égypte.

Du mariage de Mathieu Nantas avec Marthe-Étiennette Richard naquirent quatre enfants : 1° Amélie-Benoîte Nantas, née en 1774, mariée avec Louis Haraneder, négociant à Saint-Jean-de-Luz; 2° Jean-Baptiste Nantas, né le 6 mars 1775, dont nous avons parlé plus haut; 3° Marie Nantas, née le 15 juillet 1781; 4° enfin, Annette Nantas, née en 1786, morte le 14 février 1803, à l'âge de dix-sept ans.

Mathieu Nantas mourut le 16 mai 1815, à la suite d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Sa femme, Marthe-Étiennette Richard, le suivit huit ans après, le 24 octobre 1823, âgée de soixante-sept ans.

Marie, troisième enfant de Mathieu Nantas, épousa Jean-Antoine Ozanam; elle fut la mère de Frédéric Ozanam; une courte notice sur ces deux derniers personnages nous paraît nécessaire pour compléter les préliminaires dont nous avons cru devoir faire précéder le récit de la vie de notre illustre frère.

JEAN-ANTOINE OZANAM ET MARIE NANTAS

PÈRE ET MÈRE DE FRÉDÉRIC OZANAM

Ce ne fut qu'après douze ans de mariage que Benoît Ozanam vit naître son fils aîné, Jean-Antoine, le seul qui ait survécu. Ce fils naquit le 19 juillet 1773. En 1784, c'est-à-dire à l'âge de onze ans, on le mit au collège de Bourg, où il fit ses études avec succès jusqu'en rhétorique; en 1790 et 1791, il étudia la philosophie à Lyon,

au séminaire de Saint-Irénée, qui était agrégé à l'université de Valence. De 1792 à 1793, son père le plaça chez un de ses alliés, M. Populus, receveur de l'enregistrement à Bourg. Nommé en 1793 receveur à Pont-d'Ain, il ne put aller occuper son poste ; la réquisition le força à prendre les armes. Appelé d'abord au huitième bataillon de l'Ain, à Châtillon-sur-Chalaronne, en octobre 1793, on le nomma bientôt sergent-major, puis capitaine de la cinquième compagnie. Mais il ne tarda pas à obtenir d'entrer dans la première compagnie du premier régiment de hussards, dit de Berchiny. Il y était incorporé depuis environ trois mois, lorsque son régiment en garnison à Bourg reçut l'ordre de partir pour Vienne en Dauphiné. La première étape était à Meximieux ; Chalamont était presque sur sa route, et sa mère y habitait. Il ne résista pas au bonheur de l'embrasser en passant ; mais il la trouva plongée dans la désolation la plus profonde. Son mari avait été dénoncé, arrêté et mis en prison dans la maison de détention d'Ambronay, près de Bourg ; c'était le vestibule de l'échafaud. Ozanam est hors de lui ; il apprend que le comité de surveillance se réunit ce jour-là même ; il y court armé, avec deux hussards qui l'avaient accompagné, et somme le pistolet à la main les membres de cette assemblée de lui délivrer un ordre pour faire mettre son père en liberté. Il l'obtint par cette brusque intimidation ; mais les membres du comité, revenus de leur terreur, s'empressent d'expédier un contre-ordre qui annule complètement la pièce qu'on leur avait arrachée par force. Notre excellent père avait mis dans cette démarche audacieuse plus de cœur et de courage

que de prudence; car elle aurait pu devenir fatale à celui même qu'il voulait sauver; heureusement il n'en fut rien : la mort de Robespierre vint rendre la liberté aux prisonniers.

Après avoir travaillé quelque temps dans les bureaux du quartier-maître en qualité d'écrivain de l'état-major, il fut nommé fourrier, puis il partit pour l'armée d'Italie.

Le 3 juin 1795, il fut fait maréchal-des-logis en chef, et peu de temps après sous-lieutenant. Il assista aux batailles les plus importantes et les plus célèbres de cette campagne : à Mondovi, Fombio, Lodi, Pavie; au passage du Mincio, où son colonel fut tué à côté de lui. Ce fut là qu'il fit prisonnier le prince della Catholica, général-major de la cavalerie napolitaine. A Castiglione, il fut blessé au poignet gauche; à Roveredo, il reçut à la tête une balle qui lui enleva la peau et une touffe de cheveux. Il prit part aux combats de Bassano, Saint-Georges, Arcole, Rivoli, de la Favorite, du passage du Tagliamento. Ce fut là que l'aide de camp du général Dugas fut tué à ses côtés, lui-même reçut un coup de feu au coude, et s'empara d'un étendard des uhlans de Krasinsky. Il alla le présenter à Bonaparte; celui-ci lui demanda son nom, et lui promit qu'il se souviendrait de lui. La bonne volonté du général en chef fut malheureusement sans résultat.

Ferdinand IV, roi de Naples, ayant déclaré la guerre à la France, quatre compagnies du régiment des hussards de Berchiny furent détachées et envoyées à cette nouvelle campagne.

Le général Brune remplaçait alors Berthier dans le

commandement de l'armée d'Italie. On eut bientôt raison des Napolitains. Le général Mack avec son état-major se rendit prisonnier de guerre; Ozanam fut chargé de les conduire à Bologne, puis il alla rejoindre le reste de son régiment à Roveredo.

La paix est de nouveau rompue entre la France et l'Autriche au congrès de Rastadt. Scherer, ministre de la guerre, est nommé général en chef de l'armée d'Italie. Ozanam prend encore part aux batailles de Mugnano, de la Trebbia et de Novi. Cette campagne fut malheureuse. Mais Bonaparte, revenu d'Égypte et nommé premier consul, rassembla à Dijon une armée de soixante mille hommes, passa l'année suivante le grand Saint-Bernard et reconquit, à Marengo (14 juin 1800), l'Italie, que nous avions perdue.

Dans le courant de l'année 1799, Ozanam sollicita et obtint avec beaucoup de peine sa démission, après avoir refusé le grade de capitaine, qu'on lui proposait dans le deuxième régiment de chasseurs. Nous avons une huitaine de lettres qu'il écrivit à ses parents, pendant qu'il était à l'armée. Elles sont remplies des sentiments du plus profond respect et de la plus tendre affection.

Malgré toutes les privations et les souffrances qu'il eut à endurer pendant les six années qu'il passa au service, sa gaieté naturelle ne se démentit pas un seul instant. On la voit toujours percer, même au milieu du récit des plus dures épreuves auxquelles il fut soumis.

De temps en temps, il y mêle des réminiscences des psaumes et des hymnes qu'il chantait au collège. C'est ainsi qu'en se réjouissant de la délivrance de son

père, sorti de prison, et de l'enthousiasme avec lequel il avait été accueilli à son retour à Chalamont, il dit en parlant de ceux qui l'avaient dénoncé : *Peccator videbit, et irascetur; dentibus fremet, et tabescet.* Ailleurs, en rassurant ses parents sur sa santé, il leur écrit : « Vous me reverrez, je l'espère, avec tous mes membres, et, au lieu de prononcer le *Nunc dimittis...*, vous répéterez en me voyant : *Gloria Patri et Filio...* Je dis souvent le *Moraris, heu! nimis diu, moraris, optatus dies. Videre te, amare te...* On tuera le veau gras, et l'on ne pensera plus qu'à vivre ensemble, tant qu'on pourra. »

Ces projets si doux, si consolants pour son cœur ne purent, hélas ! se réaliser. Il voulait se créer une position, et il espérait y réussir en embrassant la carrière commerciale. Cette détermination l'obligea à se fixer à Lyon. Il y était à peine depuis un an qu'il se maria à Marie Nantas, le 22 avril 1800. Cette même année, il perdit son père. Trois ans plus tard, sa mère mourut aussi. Au chagrin profond que lui causèrent ces pertes cruelles vinrent se joindre des revers de fortune qui l'obligèrent à quitter le commerce. Il se retira à Milan avec sa femme, les deux enfants qu'elle lui avait donnés, et une domestique, Marie Cruziat, que nous nommons ici parce qu'elle fut un modèle, unique peut-être, de fidélité, de dévouement et de constance. Elle passa, en effet, soixante-douze ans au service de notre famille, sans aucune interruption. Elle avait quatre-vingt-sept ans lorsque nous reçûmes son dernier soupir.

Ozanam avait à peine terminé ses études classiques

qu'il s'était senti un goût prononcé pour l'art de guérir. Il n'avait renoncé à cette espèce de vocation que par déférence pour son père, qui voulait le faire entrer dans la magistrature. Mais une fois à Milan, ne trouvant aucune position qui lui offrît les ressources nécessaires pour subvenir aux besoins de sa famille, ses anciennes idées se réveillèrent, et le célèbre chirurgien Marc-Antoine Petit de Lyon, ancien major de l'Hôtel-Dieu, et intime ami de notre famille, contribua singulièrement à le décider à embrasser cette nouvelle carrière. Cet habile chirurgien avait été appelé à Milan pour opérer une cataracte. Il recommanda Ozanam à plusieurs professeurs de l'université de Pavie, entre autres à l'illustre Scarpa, puis à plusieurs médecins distingués des hôpitaux de Milan. Plein de courage, d'ardeur et d'intelligence, Ozanam se met à l'œuvre, il travaille seize heures par jour, et au mois de décembre 1810, après avoir passé tous ses examens à Pavie, il y est reçu docteur en médecine, *à pieni voti e con laude*, c'est-à-dire, « à l'unanimité, avec éloges. »

Il avait alors trente-sept ans. Il ne laissa pas, pour cela, d'étudier encore avec le même zèle et la même assiduité; tous les jours il suivait des cliniques dans les hôpitaux de Milan, et publiait, vers 1812, en italien des observations cliniques sur la doctrine médicale du professeur Rasori. Ce livre eut deux éditions.

Il avait déjà envoyé à la Société de médecine de Lyon, en 1811, un mémoire sur cette question, mise au concours : « De l'influence des maladies organiques des viscères du bas-ventre sur ceux de la tête et de la poitrine. » Le prix était une médaille d'or; il l'obtint. Ce

succès l'engagea à concourir de nouveau, l'année suivante, pour un prix proposé par la société de médecine de Montpellier, sur cette question : « Des maladies chroniques qui influent spécialement sur la poitrine. » Son mémoire fut encore couronné. Ces deux dissertations étaient écrites en latin, langue qui à cette époque était encore celle des sciences.

Le 23 avril 1813 il vit naître son cinquième enfant, Frédéric-Antoine, celui dont nous avons entrepris d'écrire la vie, et dont le nom devait être un jour l'honneur de sa famille.

La guerre de Russie touchait à sa fin désastreuse, lorsque les hôpitaux de Milan se remplirent de militaires malades et blessés, tant français qu'italiens et prisonniers autrichiens. Ozanam se dévoua avec générosité, et leur prodigua ses soins. Il les assista même de ses faibles ressources. Le prince Eugène Beauharnais, alors vice-roi d'Italie, en reconnaissance de ses services, lui fit remettre la décoration de l'ordre de la Couronne de fer du royaume d'Italie, le 8 avril 1814.

Cependant, après les traités de 1815, les Autrichiens ayant repris possession de la Lombardie, Ozanam ne voulut pas se courber sous leur joug; il revint à Lyon, où sa femme comptait encore de nombreux parents. Il y arriva en octobre 1816. L'année suivante, il concourut pour une place de médecin à l'Hôtel-Dieu, et ses efforts furent couronnés de succès. Suppléant jusqu'en 1823, il devint titulaire cette même année, au 1er octobre, et accomplit ses dix années de services.

Il fit alors paraître un ouvrage important, intitulé : *Histoire médicale générale des maladies épidémiques*

contagieuses qui ont régné en Europe, depuis les temps les plus reculés, et notamment depuis le XIVe *siècle, jusqu'à nos jours.* Il avait travaillé pendant six ans en Italie à cette grande nosographie, puisant les matériaux à Milan dans la magnifique bibliothèque de Brera, et à Pavie dans celle de l'Université. Cet ouvrage eut d'abord cinq volumes in-8°. Une seconde édition, quoique imprimée seulement en quatre volumes, offrit de notables additions, surtout relativement au choléra-morbus, qui commençait alors à pénétrer en Europe.

Cette histoire des épidémies, justement appréciée par les professeurs de l'École de médecine de Paris, a été souvent citée avec éloge dans leurs leçons.

Il fit publier à Paris, chez Dentu, un volume in-8° sur la *dernière campagne de l'armée franco-italienne sous les ordres du prince Eugène Beauharnais, en* 1813 *et en* 1814. Ce livre parut en 1817, sans le nom de l'auteur, et eut beaucoup de succès.

La même année, il faisait imprimer à Lyon un opuscule qui avait pour titre : *Conseils aux bonnes mères.*

Au milieu de tous ces travaux, il fut soumis à une bien cruelle épreuve. Élisa, l'aînée de tous ses enfants, âgée de dix-huit ans, atteinte d'une méningite aiguë, expira après dix jours de maladie. Cette perte fut d'autant plus douloureuse pour Ozanam, que cette jeune fille était un modèle de piété et de vertu. Elle avait un jugement, une raison au-dessus de son âge. Sa gaieté spirituelle et pourtant naïve faisait la joie de la maison. Remplie de moyens, elle parlait fort bien l'italien et l'anglais, dont elle connaissait parfaitement

la littérature. Avec une mémoire remarquable elle montrait une grande aptitude pour les sciences. Elle dessinait d'après la bosse et d'après nature; peignait la miniature et le paysage à l'aquarelle avec beaucoup de talent.

Deux ans après, on érigea à Lyon une école secondaire de médecine, et un concours fut ouvert pour une chaire de matière médicale. Ozanam se mit sur les rangs. A la suite d'une lutte brillante, il fut nommé professeur suppléant; mais il ne crut pas devoir accepter cette position secondaire, et donna immédiatement sa démission.

En 1823 et 1824, il présenta à l'Académie royale des sciences de Lyon deux mémoires : l'un *sur la nature des émanations insalubres qui s'exhalent des marais;* l'autre sur l'*action des émanations marécageuses sur l'économie animale*. Ces questions de haute médecine lui obtinrent deux mentions honorables.

Le 3 décembre 1824, il vit naître son quatorzième et dernier enfant, du nom de Charles, aujourd'hui médecin à Paris.

Il soumit encore, en 1825, à l'Académie royale des sciences de Lyon un mémoire sur *le décreusage des soies sans acide ni alcali,* qui lui valut une médaille d'or de trois cents francs.

A la fin de l'année 1829, il publia un volume in-8°, intitulé : *Mémoire statistique pour servir à l'histoire de l'établissement du christianisme à Lyon, depuis le* IIe *siècle de l'Église jusqu'à nos jours*. Une mention honorable décernée par l'Académie de Lyon fut le prix de cet intéressant travail. Il obtint encore en 1830, de la Société pour l'instruction élémentaire, une mention honorable pour un mémoire sur l'*utilité des machines*.

L'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Lyon lui accorda, en 1832, une médaille d'or de trois cents francs, pour un savant et intéressant mémoire sur la *statistique de Lyon et du département du Rhône, depuis le* 1er *octobre* 1823 *jusqu'au* 31 *décembre* 1833.

En outre, il envoya un grand nombre d'articles au Journal général de médecine, à celui des sciences médicales, au Journal des voyages, au Recueil industriel, manufacturier; aux archives du département du Rhône, à la Biographie universelle de Michaud, et aux divers journaux de Lyon. On a encore quatre ou cinq in-folio et une quarantaine de volumes in-8°, écrits de sa propre main.

D'une activité infatigable, aimant avec passion les sciences, la littérature et les arts, il lisait beaucoup, et, grâce à son heureuse mémoire, son érudition était aussi étendue que variée. La chimie surtout fut l'objet de ses plus sérieuses études, ce qui le mit à même de traiter d'une manière brillante plusieurs questions de médecine légale d'une délicatesse extrême.

En 1812, on lui décerna le diplôme de *membre associé* de la Société de médecine de Lyon; il en devint *membre titulaire* vers 1822. En 1828, il fut agrégé à la Société de minéralogie d'Iéna, et nommé *membre correspondant* de la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles; en 1829, membre correspondant de l'Académie des sciences et belles-lettres, dite *del buon gusto,* de Palerme; en 1833, *membre correspondant* de la Société polytechnique de Paris.

Plein de courage, d'honneur et de dévouement, Ozanam ne se laissa jamais abattre; les difficultés, le

malheur, ou les revers de fortune ne purent jamais triompher de son énergie; son esprit, fécond en ressources, sut toujours surmonter tous les obstacles, et, malgré les rudes épreuves auxquelles il fut soumis, il trouva moyen de donner une excellente éducation à ses enfants.

Travailleur incomparable, non content d'écrire, de visiter ses malades, il servit encore de répétiteur à ses trois fils Alphonse, Frédéric et Charles. Il aimait trop ses enfants pour s'en séparer en les mettant en pension. Sa principale et plus agréable distraction, au milieu de tant de travaux, consistait en quelques réunions de famille, ou en promenades avec sa femme et ses enfants.

Les nombreux soucis de sa vie agitée ne purent jamais altérer ni assombrir sa gaieté naturelle. Aussi son commerce agréable le faisait rechercher de tous ceux qui le connaissaient. Il aimait à raconter les nombreuses anecdotes que sa mémoire avait recueillies dans ses lectures multipliées. La vivacité impétueuse de son caractère ne l'empêchait pas d'avoir un excellent cœur. La musique était un de ses délassements les plus doux; il jouait même assez bien de plusieurs instruments.

Ozanam était sincèrement et profondément religieux. En quittant les hussards, quoique fort jeune encore, il avait déjà lu, d'un bout à l'autre, la Bible de dom Calmet. Tous les soirs, la prière se faisait en famille; souvent même une lecture de piété suivait la prière. Comme membre de la confrérie du Saint-Sacrement, il se faisait honneur de porter publiquement un cierge à la procession de la Fête-Dieu. Grâce à ses soins, ses malades recevaient les secours de la religion, lorsque

leur vie était gravement menacée; parfois il allait lui-même avertir le prêtre qu'il croyait le plus capable de remplir cette délicate mission. Sa charité pour les pauvres était sans bornes : pendant quinze années, il fut gratuitement leur médecin dans la paroisse de Saint-Pierre à Lyon, les assistant souvent, non seulement de ses soins, mais encore de sa bourse. Maintes fois il procura des ressources aux pauvres malades, après les avoir guéris à l'hôpital, et leur trouva des moyens d'existence au sortir de l'hospice. Le secret de ses bonnes œuvres était si bien gardé, que sa femme elle-même les ignorait presque toujours.

Au reste, la médecine était à ses yeux une espèce de sacerdoce qu'il aurait voulu pouvoir toujours exercer, sans autre rémunération que celle que donne la conscience, par le témoignage d'un devoir accompli. On l'entendait souvent répéter que, pour en remplir dignement les sublimes fonctions, il fallait être disposé à donner sa vie pour ses malades, si les circonstances rendaient ce sacrifice nécessaire. Plus d'une fois le généreux docteur joignit l'exemple au précepte, soit dans les épidémies, soit au milieu des émeutes.

Comment s'étonner, après ce que nous venons de dire, de l'espèce de culte que Frédéric rendait à son père; de l'estime qu'il avait pour sa science et ses talents; de l'amour si tendre dont il l'entourait! Cette vie si laborieuse dont il avait été témoin allait devenir le modèle de la sienne. Mais, hélas! ses forces devaient le trahir.

Le docteur Ozanam, malgré ses fatigues et ses chagrins, avait toujours joui d'une excellente santé; un

accident seul semblait pouvoir triompher de ce robuste tempérament. Malheureusement ce déplorable accident eut lieu, et fut la cause de sa fin prématurée. Le 12 mai 1837, à la tombée de la nuit, il prit l'escalier qui descendait à une cave, pour celui qui montait à l'étage où l'appelaient ses affaires.

Il tomba sur la tête, et ne survécut qu'environ quatre heures à cette épouvantable chute. Le jour même, tout en dînant, il disait : « La mort n'est rien; mais les jugements de Dieu sont redoutables. » Heureusement il était prêt à y paraître, car il y avait à peine trois ou quatre jours qu'il s'était confessé, et Dieu lui donna le temps de recevoir les derniers sacrements, dont il avait lui-même procuré le bienfait à plusieurs de ses malades; il n'avait encore que soixante-quatre ans.

Après avoir fait connaître quel fut le père de Frédéric Ozanam, il est nécessaire aussi de dire quelque chose de sa bonne et sainte mère, dont il parle lui-même si souvent avec tant d'effusion de cœur dans ses lettres. Lorsqu'on veut faire connaître un homme, il est important de montrer le milieu dans lequel s'est faite son éducation, de découvrir les principes qui y ont présidé, et de produire surtout les modèles sur lesquels il s'est formé.

Née le 15 juillet 1782 à Lyon, Marie Nantas, mère de Frédéric Ozanam, passa son enfance au milieu des horreurs de la révolution. Elle était à Lyon, lorsqu'on en fit le siège, obligée de se cacher dans les caves de la maison pour se mettre à l'abri des bombes; elle vit son père et sa mère traînés en prison, avec son frère, qui fut plus tard massacré aux Brotteaux. Elle alla re-

joindre ses parents, échappés comme par miracle à la guillotine, et les retrouva en Suisse, dans le petit village d'Échallens, près de Lausanne. Ce fut là que, pendant l'émigration, elle fit sa première communion. Ce précieux souvenir nous a engagé à faire le pèlerinage d'Échallens afin de prendre un croquis de la pauvre petite église où elle accomplit cette grande action. Nous le conservons avec un religieux respect dans nos papiers de famille. Le bon curé suisse qui l'instruisait lui répétait souvent avec une ineffable bonté cette douce parole, qu'elle n'oublia jamais, et dont le fidèle écho a souvent frappé nos oreilles : *Nous irons les deux, nous irons les deux en paradis* [1].

Au retour de l'émigration, elle reçut chez elle, sous la direction de sa mère, une éducation solide, pratique, peut-être un peu trop austère, selon l'usage de cette époque ; elle avait au reste, pour la consoler au milieu de ses petits chagrins, sa sœur Annette, qui, étant à peu près du même âge, était élevée avec elle, et recevait les mêmes leçons ainsi que les mêmes réprimandes. La rare amabilité et la douce gaieté de cette charmante enfant laissa au cœur de Marie Nantas un délicieux parfum que les années ne parvinrent jamais à faire évanouir [2].

[1] Voir la note II à la fin du livre.

[2] Les arts d'agrément n'avaient pas été négligés. On lui avait fait apprendre le dessin. Mais l'utile tenait le premier rang ; et on l'avait formée à faire par elle-même tous les objets de toilette et d'habillement qui pouvaient lui être nécessaires. Les malheurs qui l'éprouvèrent plus tard ne se chargèrent que trop de lui montrer la sagesse de cette conduite.

Mariée, en 1800, à Jean-Antoine Ozanam, elle partagea pendant trente-sept ans toutes les peines et les épreuves qui furent comme le tissu de leur existence. Son courage et sa constance ne se démentirent jamais.

Les tristes conditions dans lesquelles elle avait passé son enfance, les malheurs qui la poursuivirent avec une rare persévérance, une santé assez délicate, la portaient naturellement à voir presque toujours l'avenir sous de sombres couleurs. La moindre chose excitait ses inquiétudes.

La délicatesse de sa conscience, qui allait quelquefois jusqu'au scrupule, venait encore ajouter à ses tourments. Mais elle supporta ses chagrins et ses peines avec tant de foi, de courage et de patience, qu'ils ne servirent qu'à la rendre plus parfaite, à multiplier ses mérites.

Malgré cette invincible propension à voir tous les événements présents ou futurs du côté le plus inquiétant, elle ne laissait pas d'avoir un caractère doux et aimable, et porté à la gaieté.

La vivacité qui lui était naturelle s'échappait bien quelquefois en rares saillies; mais elle la comprimait aussitôt, et l'égalité de son humeur n'en souffrait en aucune manière. Ce qui montre surtout sa haute vertu, c'est qu'elle garda toute sa vie la même domestique, qui n'était pourtant pas exempte de ces défauts d'humeur et de formes qu'on ne supporte plus aujourd'hui, et pour lesquels les serviteurs sont immédiatement congédiés.

Marie Nantas, quoique élevée dans une honorable

aisance, regarda toujours comme un devoir essentiel de partager la vie laborieuse de son mari ; à cette époque, avoir plusieurs domestiques était un luxe que bien peu de personnes se permettaient, quelle que fût d'ailleurs leur position de fortune. Dans tous les cas, celle de notre mère ne le lui eût pas permis. Elle y suppléa par son dévouement et son activité. Souvent souffrante par suite de ses nombreuses grossesses, elle se levait néanmoins tous les jours, au plus tard, à sept heures du matin. La simplicité de sa toilette ne lui preniat que peu de temps. Aussitôt elle voyait par elle-même ce dont il était nécessaire de se pourvoir pour les besoins du ménage, puis elle aidait à rétablir l'ordre et la propreté dans la maison. Pendant la journée elle travaillait à l'entretien du linge et des vêtements ; avant la mort de sa fille, qui l'assistait avec tant de zèle dans les soins de son intérieur, jamais ni modiste ni couturière ne furent employées chez elle. Toute la journée se passait ainsi au travail jusqu'à neuf heures du soir, qui était le moment fixé pour le souper.

L'ordre le plus parfait régnait dans sa petite comptabilité. Tous ces soins ne l'empêchaient pas de s'occuper avec une incomparable et scrupuleuse assiduité de ses enfants. Elle avait vainement essayé à plusieurs reprises de les nourrir elle même ; ce n'était qu'après avoir fait de nouvelles et infructueuses tentatives pour accomplir ce devoir, qu'il fallait bien se résigner à chercher une nourrice. C'était notre excellente mère qui s'occupait presque uniquement de ses enfants pendant le premier âge, et qui leur faisait essayer les pre-

miers pas. Plus tard elle leur apprenait à lire et à écrire; son bonheur était surtout de leur donner les premières leçons de piété et de religion. Le soir elle les faisait coucher sous ses yeux, les habituant à le faire avec modestie, et leur dictait la manière de donner son cœur à Dieu. Enfin, pour nous endormir dans de saintes pensées, elle nous disait quelques mots de Dieu, de la sainte Vierge, du bon Ange ou des Saints, entremêlant ses douces paroles de ces baisers de mère qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme et qui l'embaument pour toujours.

Lorsque ses enfants étaient arrivés à un âge plus avancé, elle profitait de toutes les circonstances, de tous les événements, pour faire pénétrer dans leur âme les vertus pratiques et pour graver dans leurs cœurs les grands principes de la vie chrétienne.

Elle surveillait tous leurs petits travaux, leur apprenait à étudier avec suite et avec méthode. Le temps était réglé pour le travail, les récréations, les repas et le sommeil à l'égal d'une communauté.

C'était elle-même qui conduisait ses enfants à l'église tous les dimanches, leur inspirait le respect qu'ils devaient au lieu saint, leur apprenait avec une admirable patience à suivre la messe. Dès que ses fils étaient en état d'aller comme externes au collège royal de Lyon, loin de se croire déchargée des soins qu'elle devait leur donner, sa sollicitude au contraire ne faisait que s'accroître. Elle s'appliquait à les prémunir contre les dangers qu'ils pouvaient courir dans le contact incessant et inévitable avec des jeunes gens mal élevés ou de mauvaises mœurs. Sa vigilance redoublait alors d'activité, et

sa tendresse ingénieuse découvrait tous les moyens de savoir ce qui se passait dans leur cœur.

Lorsque nous fûmes successivement obligés d'aller à Paris pour nos études, notre bonne mère ne crut pas qu'il ne lui restât plus autre chose à faire que de nous donner de bonnes lettres de recommandation et de prier. Sans doute elle priait avec une ferveur incomparable pour ses fils absents, exposés aux séductions du monde; mais sa tendresse nous suivait partout et prenait tous les moyens possibles pour connaître l'emploi de notre temps, les personnes avec lesquelles nous nous mettions en rapport. Elle nous avait aussi spécialement recommandé à des mentors qui auraient pu à la rigueur lui donner des informations sur notre compte. Se confiant toutefois à la franchise à laquelle elle nous avait habitués, nos lettres lui suffisaient. Il fallait lui écrire au moins tous les huit jours, et entrer dans les détails les plus minutieux. Ses réponses ne se faisaient point attendre. C'est ainsi qu'elle dirigeait notre conduite, même de loin, et nous faisait subir la douce influence de ses excellents conseils.

On peut juger de l'amertume de son chagrin, lorsqu'elle perdit sa fille Élisa à l'âge de dix-huit ans. Celle-ci, en effet, était devenue la compagne de sa mère, partageant ses soucis et ses inquiétudes, comme ses joies et ses espérances.

Cependant cette perte cruelle n'abattit pas le courage de notre bonne mère, et, quoique privée de cette aide si utile, son ouvrage doublé ne l'effraya pas; elle sut lui tenir tête. Il est vrai qu'elle n'avait pas un salon ouvert à jour fixe pour recevoir, et qu'elle ne faisait

que les visites impérieusement réclamées par ses devoirs de société. Sa seule récréation était une promenade en famille, le dimanche après l'office, ou une soirée passée ce même jour chez quelques parents avec son mari et ses enfants.

Il semble qu'un travail si assidu devait complètement absorber son temps. Mais il y avait tant d'ordre dans ses occupations, tous ses instants étaient si bien ménagés, que, sans nuire à ses devoirs, elle pouvait encore assister tous les jours au saint sacrifice de la messe, faire des œuvres de charité, et entre autres visiter plusieurs pauvres à domicile. A Lyon, les indigents habitent ordinairement les cinquième et sixième étages, ce qui rend leur accès difficile et fort pénible, surtout pour les personnes déjà avancées en âge. Pendant les dernières années de sa vie, notre mère était promptement essoufflée, ce qui l'obligeait de s'arrêter et de s'asseoir sur l'escalier pour reprendre haleine. Aussi son mari lui avait-il défendu de monter plus haut que le quatrième étage.

De son côté, comme Ozanam éprouvait quelquefois des étourdissements, sa femme lui avait intimé la même défense.

Un jour, étant allés séparément, et à l'insu l'un de l'autre, visiter un pauvre malheureux malade, ils se rencontrèrent et se prirent tous deux en flagrant délit. Tous deux avaient désobéi; tous deux se pardonnèrent et revinrent ensemble, faisant valoir chacun de leur mieux les circonstances atténuantes, mais contents d'avoir accompli une bonne œuvre.

Il existe à Lyon une société de *veilleuses*, composée

de pauvres ouvrières, qui vont, à tour de rôle, passer gratuitement la nuit auprès des femmes malades et indigentes que des raisons particulières empêchent d'entrer à l'hôpital. Cette intéressante société est partagée à peu près en autant de sections qu'il y a de paroisses dans la ville. Chaque section est dirigée par deux ou trois dames qui appartiennent elles-mêmes à une société de bonnes œuvres. La mère de Frédéric Ozanam, faisant partie de cette dernière association, avait été placée à la tête de la section des veilleuses de la paroisse de Saint-Pierre, composée de trente-deux personnes environ. Elle les réunissait tous les quinze jours pour leur adresser une instruction, et pour entretenir dans leur âme le zèle nécessaire à l'accomplissement de leur touchante et pénible mission. Toutefois, ces petites allocutions, pour être utiles, demandaient à être préparées avec soin. Pour cela, il fallait au moins en écrire le sommaire; c'est ce que faisait, en effet, Mme Ozanam. Aussi avons-nous recueilli un volume in-8° des plans qu'elle avait tracés de sa main sur presque toutes les parties de la doctrine chrétienne [1]. Mais, dans une vie si occupée, comment trouver le temps nécessaire pour ce travail? Il y a des moments qu'on appelle perdus; elle n'en perdait jamais, et les utilisait pour son œuvre. Au besoin, son sommeil était abrégé; et, si elle s'était couchée pour obéir à son mari, qui craignait que ces veilles prolongées ne nuisissent à la santé de sa

[1] Nous avions fait relier respectueusement ces notes avec les noms de trente-deux veilleuses qu'instruisait notre bonne mère. Malheureusement ce précieux volume a été brûlé dans l'incendie de Saint-Cloud, par les Prussiens, lors du siège de Paris.

femme, celle-ci s'efforçait de chasser le sommeil de ses paupières, pour préparer mentalement l'instruction prochaine.

Toutes les années, on donnait une retraite à la société des dames dont nous avons parlé. Pour mieux en profiter, notre bonne mère faisait l'analyse des exhortations qui la frappaient davantage, écrivant ses résolutions, ainsi que les pieux sentiments qu'elle éprouvait.

Tant de travaux finirent par épuiser une santé déjà si fort ébranlée par de nombreuses grossesses[1], et par des chagrins de toute espèce. Des maux de tête violents vinrent, pendant les trois dernières années de sa vie, se joindre aux autres indispositions qu'elle éprouvait déjà depuis longtemps.

Malgré toutes ses souffrances, sa sensibilité et sa tendresse conservèrent toute leur vivacité et leur douce expansion. Cependant sa vue baissait de jour en jour. Elle se soumit à ce nouveau sacrifice avec une résignation et une patience admirables. Ne pouvant presque plus lire, surtout pendant la dernière année de sa vie, elle récitait le chapelet plusieurs fois par jour avec une grande dévotion.

Il semblait que la mesure de ses peines ici-bas devait être comble, et pourtant, la plus douloureuse épreuve l'attendait encore, et vint fondre sur elle, tandis qu'elle était dans ce triste état. Son mari fut victime du déplorable accident dont il a été question plus haut; elle le perdit en quelques heures.

Elle ressentit profondément le coup terrible qui la

[1] Elle eut quatorze enfants.

frappait ; et souvent elle versait des larmes amères, et poussait des soupirs déchirants en disant : *Mon pauvre ami, mon pauvre Oza !* (Nom amical qu'elle donnait à son mari.) Au milieu de ces angoisses, la nature livrait un rude combat à sa foi ; mais sa foi triomphait, et elle s'écriait : *O mon Dieu, que je suis malheureuse ! mais pourtant, combien je vous bénis de m'avoir donné de si bons fils !...*

Peu à peu ses forces diminuèrent, on fut obligé de ne plus la laisser sortir seule, et ses fils étaient heureux de servir de bâton de vieillesse à celle qui les avait si souvent portés entre ses bras pendant leur enfance.

Enfin, arriva le moment où les forces lui manquèrent pour sortir. Ce fut pour elle une grande privation de ne pouvoir plus assister aux saints offices, et surtout d'être forcée de s'abstenir de la sainte communion, qu'elle avait l'habitude de recevoir deux ou trois fois par semaine. Mais le divin Sauveur, qu'elle avait souvent visité dans la personne de ses pauvres, vint à son tour lui rendre visite de temps en temps. Il voulut encore la récompenser ainsi de lui avoir sacrifié un de ses fils, en le consacrant à son service ; car c'était lui qui avait la consolation d'apporter le pain céleste à celle qui l'avait nourri e le-même à la sueur de son front !...

Cependant Dieu avait fait à cette âme si parfaite la grâce de la délivrer entièrement de ses scrupules, et de lui accorder la paix, la joie d'une bonne conscience, que sa sainte vie avait si bien méritées. Mais ses maux de tête augmentant tous les jours, sa maladie empira rapidement.

Dès lors, ses deux fils aînés ne la quittèrent plus. Ils passaient tour à tour la nuit à son chevet; on lui donna les derniers sacrements. Son plus jeune fils revint bientôt de la pension, pour recevoir avec nous les derniers adieux et la dernière bénédiction de notre bonne mère. Elle nous avait souvent témoigné le désir, et demandait toujours à Dieu d'avoir la suprême consolation d'être entourée de ses trois fils, lorsqu'elle rendrait le dernier soupir. Elle conserva jusqu'à la fin sa présence d'esprit, une sérénité d'âme qui montrait assez sa confiance en Dieu, et tout ce qu'elle avait à attendre de sa bonté pour une vie passée dans l'exercice des plus hautes vertus. Son agonie fut courte; car depuis longtemps, par ses épreuves et ses souffrances, elle avait satisfait à la justice divine. Elle ne soupirait plus qu'après le bonheur d'être unie à Dieu, et de retrouver dans son sein l'époux qu'elle avait tant aimé sur la terre.

Enfin, le 14 octobre 1839, à l'âge de cinquante-huit ans seulement, elle quitta la terre, pour s'envoler au ciel, où elle prie pour ses enfants, comme elle le faisait tous les jours ici-bas.

Sur la tombe où ses restes mortels sont réunis à ceux de son mari, ses fils ont fait graver l'inscription suivante, qui résume si bien la vie de leurs parents, et les espérances qui seules peuvent adoucir leurs douleurs :

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem; in die malâ liberabit eum Dominus.

Bienheureux celui qui a l'intelligence des souffrances de l'indigent et du pauvre. Le Seigneur le sauvera au jour redoutable (du jugement). — Ps. XL, 2.

Tel est le sang qui a coulé dans les veines de Frédéric Ozanam; avec ce sang généreux s'inoculèrent dans son âme tous les sentiments élevés d'amour passionné du devoir, de dévouement, de charité chrétienne, de solide piété, qui firent de lui cet homme éminent dont nous allons nous efforcer de retracer la vie. Sans doute il ne reçut pas des mains de la Providence tout ce qui devait illustrer son nom; son mérite personnel y eut une grande part; mais il puisa toutefois, au sein de la famille qui lui donna le jour, les éléments de noblesse, de grandeur d'âme, et de ce beau caractère, qui furent l'objet de l'admiration de ses contemporains, et qui laisseront longtemps encore les plus honorables souvenirs. Quant à lui, il travailla avec un rare courage à féconder ces dons précieux, pour les mettre au service de la vérité et de la vertu. Au milieu de ses succès et de la gloire qui couronnait ses efforts, il sut toujours reconnaître tout ce qu'il devait à ceux qui, marchant les premiers, lui avaient ouvert le difficile sentier qui conduit à la vraie science, à l'honneur et à la sainteté.

« Mon père, écrit-il à un de ses amis, ne vous était pas connu; mais vous me connaissez, moi, son fils; et si jamais votre bienveillance a trouvé en moi quelque chose qui ne vous déplût pas, c'était de lui, de ses conseils, de ses exemples, qu'elle me venait [1]. »

Il rend à sa mère le même témoignage : « C'était elle dont les premiers enseignements m'avaient donné la foi, elle qui était pour moi une image vivante de l'Église,

[1] *Lettres*, t. I, p. 222.

notre mère aussi, elle qui semblait aussi la plus parfaite expression de la Providence [1]. »

Il a voulu se montrer à la hauteur des grands et sublimes modèles qu'il trouvait dans ses aïeux, et répondre dignement à ce que devaient attendre de lui un père si distingué par ses talents, une mère si éminemment vertueuse.

Ces considérations, nous l'espérons, feront comprendre à nos lecteurs l'importance que nous avons attachée aux notices biographiques qui servent d'introduction à la vie de Frédéric Ozanam. Loin de nous la vile pensée d'étaler ici, à notre profit, l'éloge présomptueux de nos proches. C'est l'histoire même d'Ozanam que nous avons commencée, en réunissant en quelque sorte les rudiments qui ont contribué à former son cœur, son dévouement, et son talent pour la sainte cause de la vérité et de la charité.

Ainsi, lorsqu'on veut étudier un fleuve qui enrichit et embellit les contrées qu'il parcourt, se fait-on un devoir de remonter à sa source, de décrire les régions élevées où il prend naissance, et les divers affluents qui lui apportent le tribut de leurs eaux.

[1] *Lettres*, t. I, p. 318.

CHAPITRE II

Vie de Frédéric Ozanam, enfant et écolier.

§ I

Frédéric Ozanam enfant.

L'étoile éclatante de Napoléon Ier commençait à pâlir. Après les désastres de sa campagne de Russie, et malgré les victoires qu'il avait remportées l'année suivante en Allemagne, à Lutzen, à Bautzen, Wurschen, la Prusse, la Suède, l'Autriche même l'abandonnèrent, et s'allièrent à la Russie contre la France. Le docteur Ozanam, auquel on avait proposé une position avantageuse dans le corps médical de la grande armée, et qui l'avait refusée, était établi à Milan depuis quatre ans avec sa jeune famille, attendant le dénouement du drame gigantesque qui devait opérer une révolution complète dans les destinées de son pays.

Ce fut au milieu de ces commotions politiques que naquit, le 23 avril 1813, Antoine-Frédéric Ozanam, dans la rue *San Pietro a l'Orto*. Il fut baptisé à l'église

Santa Maria dei Servi, qui a été détruite depuis, pour être rebâtie un peu plus loin, au fond d'une petite place qui s'ouvre sur le *Corso dei Servi*.

Il était le cinquième enfant du docteur Ozanam. Mais deux d'entre eux avaient déjà cessé de vivre, après quelques jours seulement d'existence. Il ne restait donc alors qu'Élisa, l'aînée de tous, et Alphonse, le troisième, celui qui écrit aujourd'hui ces mémoires, et qui avait neuf ans de plus que son frère.

Frédéric était né avec une constitution délicate. Aussi sa première enfance fut-elle soumise à de rudes épreuves. Mais si les forces physiques ne lui arrivèrent que tardivement, son intelligence fut en revanche des plus précoces, et sa langue se délia de bonne heure. Avant qu'il pût marcher, souvent on l'asseyait sur une table, pendant que nous récitions nos leçons, entre autres les *Fables de la Fontaine*. Il prêtait une attention soutenue à notre récitation, devenant alors pensif et sérieux. Aussi retenait-il sans peine des tirades entières de ces vers charmants, dont la poésie lui souriait déjà, et dont l'harmonie favorisait encore son heureuse mémoire. Bien plus, il en comprenait parfaitement le sens moral, et il allait jusqu'à en faire de très justes applications. Il avait à peine deux ans, lorsque son père, s'amusant avec lui, fit rouler une pièce de monnaie jusqu'à ses pieds, en lui disant de la lui renvoyer. Mais Frédéric, prenant un petit air rusé, répondit : *Non, non, le gros renard s'en saisit*. Il craignait, en la renvoyant, de perdre son petit trésor.

Notre bonne sœur Élisa, qui avait alors quatorze à quinze ans, avait remarqué avec bonheur la vivacité de

cette jeune intelligence qui devançait les années, elle mit tous ses soins à la développer. Elle enseignait à Frédéric les éléments de l'histoire sainte, de la géographie, puis quelques fables choisies. Entre autres, elle lui fit apprendre celle des *Deux Pigeons*. Il la récita le jour de la fête de notre mère, avec un sentiment, une expression et une grâce admirables pour son âge; il avait alors cinq ans.

Dès sa plus tendre enfance, il eut une droiture et une sincérité à toute épreuve. Jamais le moindre mensonge ne vint flétrir ses lèvres. Sa raison précoce lui faisait prêter une oreille attentive à la voix de sa conscience; il était, en ce point, d'une délicatesse qui allait quelquefois jusqu'au scrupule. Aussi avait-il une horreur extrême de l'apparence même d'un péché. Un soir, sa bonne l'ayant, par mégarde, découvert en le changeant, il s'écria aussitôt avec une sorte de d'effroi : *Prends garde, tu vas me faire offenser Dieu.*

Dans ses jeux, il ne se serait jamais rendu coupable de la moindre tricherie. Il poussait déjà si loin les sentiments d'honneur, que, quoique mal pourvu de force et d'adresse, il ne voulait jamais, dans ses luttes enfantines, s'avouer vaincu, encore moins crier : *Merci!*

Sa sensibilité pour ceux qui souffraient et pour les pauvres se manifesta, pour ainsi dire, dès le berceau. Notre mère était à la campagne, seule avec ses enfants; notre fidèle domestique, que Frédéric aimait beaucoup, était restée à la ville avec notre père. Cette pauvre fille eut une fluxion de poitrine, on la saigna; mais le pansement s'étant dérangé pendant la nuit, elle perdit beau-

coup de sang. Cependant Frédéric, en proie à l'une des maladies qui éprouvèrent si violemment son enfance, poussait, une nuit, des cris déchirants, que rien ne pouvait calmer.

A bout de ressources, notre excellente mère s'avisa de lui raconter les douleurs de sa bonne bien-aimée, et de lui parler de l'abondance de sang qu'elle avait perdu. Aussitôt ses cris s'apaisent comme par enchantement, et si ses larmes ne tarissent pas, ce n'est plus sur ses propres souffrances qu'il les répand ; il semblait les avoir complètement oubliées ; mais c'est sur le malheur de sa chère bonne.

Il commençait à peine à bégayer, lorsqu'un matin, pendant l'hiver, alors qu'il était chaudement enveloppé dans son lit, il entendit un pauvre ramoneur qui criait dans la rue : *Spazza camino,* cri usité à Milan, pour annoncer la présence des enfants qui offrent leurs services pour ramoner les cheminées : Frédéric se mit aussitôt à dire à son père, d'un ton plein de compassion pour le malheureux petit ramoneur : *Spazza camino, pauvre petit !*

Dès sa plus tendre enfance il avait l'air de réfléchir sérieusement, fronçant son front, comme il en prit l'habitude plus tard, lorsqu'il se livrait aux plus profondes études ; puis il faisait avec ses doigts des triangles, des carrés, ou toutes autres figures, qui affectaient des formes géométriques ; ce qui faisait dire à son père, par manière de plaisanterie, qu'il serait un jour le digne successeur de son grand-oncle, Jacques Ozanam, le mathématicien.

A Lyon, en 1819, le 3 juin, Frédéric Ozanam, âgé

alors d'environ six ans, tomba dangereusement malade. Il eut une fièvre typhoïde des plus graves, qui le mit à deux doigts de la mort. Son père, se défiant de ses propres lumières, dans une circonstance aussi délicate, recourut à celles de ses confrères. Il appela en consultation les docteurs Levrat et Martin aîné. Ces messieurs lui déclarèrent, après un examen sérieux, qu'il devait voir, comme eux, qu'il n'y avait plus rien à espérer, et qu'on devait se résigner à voir expirer bientôt le malade. Le pauvre enfant délirait, avait les yeux tournés, la mort était sur ses lèvres. Notre bonne mère, et son amie intime, Mme Accarias, eurent la pensée de recourir à l'intercession de saint François Régis, auquel on venait d'ériger une chapelle spéciale dans la paroisse de Saint-Polycarpe. Toute la famille s'unit à ses prières. On se procura une relique du saint : on la suspendit au cou du pauvre moribond, et l'on commença une neuvaine.

Tandis que nous implorions ainsi l'assistance du Ciel avec toute la ferveur dont nous étions capables, Frédéric continuait à faire entendre des paroles incohérentes, entremêlées de réminiscences sur les notions cosmographiques qu'on lui avait données. Tout à coup, au milieu de son délire, il demanda à boire de la bière. La chose parut d'autant plus étrange, qu'il avait toujours témoigné une profonde répugnance pour cette boisson. Notre père, qui lui prodiguait tous ses soins, reconnaissant le premier effort de la nature, lui fit donner cette boisson. L'enfant but sans difficulté, et dès lors la maladie céda complètement. La convalescence fut très longue, mais enfin le jeune malade recouvra une

santé parfaite; il n'éprouva depuis lors aucune indisposition grave, jusqu'à l'âge d'environ trente-cinq ans. Il se fortifia même au point de pouvoir soutenir, sans inconvénient sérieux, les travaux de cabinet les plus rudes, les plus multipliés, et des veilles malheureusement trop fréquentes et trop prolongées, ainsi que nous le verrons plus tard.

Une fois remis de cette fièvre grave, Frédéric commença l'étude du latin. Son père et son frère aîné lui en donnèrent les premières leçons jusqu'à la sixième. Il entra alors au collège royal de Lyon, comme externe, à l'âge de dix ans, et longtemps encore nous lui servions de répétiteur.

§ II

Frédéric Ozanam écolier.

L'abbé Rousseau, proviseur au collège royal de Lyon depuis 1817 jusqu'en 1828, en avait heureusement la direction lorsque Ozanam y fut envoyé. Celui-ci ne pouvait entrer sous de meilleurs auspices. Ce vénérable ecclésiastique unissait, en effet, à une bonté, à une affabilité qui lui gagnaient tous les cœurs, cette fermeté et cet esprit de justice si nécessaires, surtout pour ceux qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse. Grâce à sa capacité, à ses lumières et à son zèle, on vit bientôt l'état moral du collège faire les plus heureux progrès; sa situation financière s'améliora

même notablement. Il sut aussi donner aux études une intelligente et puissante impulsion. Ce fut sous cette sage administration que se formèrent un grand nombre d'ecclésiastiques distingués, et d'hommes remarquables par le talent avec lequel ils ont occupé les positions les plus élevées [1]. Nous avons eu nous-même la bonne fortune de faire nos études au lycée de Lyon pendant cette heureuse période, aussi nous saisissons avec empressement cette occasion d'exprimer notre sincère reconnaissance au prêtre modeste et dévoué qui entoura notre jeunesse de sa paternelle sollicitude.

M. Legeay, professeur honoraire à la faculté de Grenoble, fut d'abord chargé de la classe de grammaire au collège de Lyon ; plus tard il y professa les belles-lettres. Ozanam eut le bonheur de l'avoir pour maître. Il rencontra en lui cette perspicacité, ce tact si rares qui font discerner au professeur le genre et la portée d'esprit de ses élèves, et qui lui inspirent le moyen de cultiver avec succès les heureuses dispositions qu'ils ont reçues de la Providence. Si le disciple sut apprécier celui dont il recueillait avec avidité les leçons, nous devons le dire encore plus à la louange de M. Legeay qu'à celle de Frédéric, le maître daigna toujours accorder les soins les plus assidus et sa bienveillante estime à son élève. On peut en juger par l'*Étude biographique* qu'il a bien voulu publier lui-même en 1854 sur *Ozanam*. Nous

[1] Nous pouvons nommer ici entre plusieurs autres : Mgr Devoucoux, évêque d'Evreux ; M. l'abbé Servant, curé de Saint-Georges, à Lyon, et chanoine honoraire de la métropole ; M. l'abbé Desgeorges, supérieur des missionnaires diocésains de Lyon ; M. Fortoul, qui devint ministre de l'instruction publique et des cultes ; Ozanam, professeur de littérature étrangère à la Sorbonne, etc.

allons faire à cet intéressant travail de larges emprunts, d'autant plus qu'il est presque le seul trésor où nous puissions retrouver les premiers essais littéraires de ce remarquable écolier. Au reste, M. Legeay lui-même, ne consultant que sa constante affection pour son élève, nous a généreusement autorisé à moissonner dans son champ au profit de Frédéric Ozanam.

Nous commencerons donc par déclarer avec lui qu'Ozanam « était du petit nombre de ceux dont un maître prudent doit ralentir l'ardeur ». La délicatesse de sa constitution, si fort disproportionnée à son zèle pour l'étude, rendait encore cette précaution plus nécessaire. Ce qui frappa tout d'abord son professeur, ce fut la justesse de son esprit, la netteté, la précision, la concision de son style dans les analyses qu'il faisait des leçons verbales, dont il savait déjà reproduire toute la substance avec une singulière sobriété de paroles. On serait étonné de voir avec quelle intelligence il écrivait dès lors ses résumés d'histoire sainte et d'histoire ancienne.

Pour donner une idée de cette faculté spéciale qu'il possédait à un si haut degré dès son jeune âge, qu'il nous soit permis de citer ici une des analyses qu'il écrivait à treize ans, après avoir assisté aux conférences qu'un illustre missionnaire, aujourd'hui Son Éminence le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, donnait avec tant de succès aux élèves du collège de Lyon, en 1826[1].

[1] M. Legeay a précieusement conservé les devoirs et les compositions de Frédéric Ozanam, et c'est dans cette riche collection qu'il a choisi ses citations.

SERMON SUR LA CONVERSION

« *Ne tardes converti ad Dominum; ne differas de die in diem, ne in die vindictæ suæ disperdat te.*

« Ne tardez pas à vous convertir au Seigneur; ne différez pas de jour en jour, de peur qu'il ne vous perde au jour de sa vengeance.

« C'est le Prophète, ou plutôt c'est Dieu qui vous parle par ma bouche, et qui vous adresse ces paroles. Oui, convertissez-vous, tandis qu'il en est encore temps, de peur que vous ne le puissiez plus quand vous le voudriez. Vous ne pouvez pas avoir, pour revenir à la sainte doctrine du Seigneur, une occasion plus favorable que ces précieux jours de retraite.

« Nécessité de marcher dans les voies de Dieu, et de se hâter d'y rentrer, si on a eu le malheur de s'en éloigner : deux réflexions qui vont se partager cette instruction.

« Qu'est-ce que la loi du Christ? C'est une loi d'amour et de charité; elle a civilisé le monde. Comparez ce qu'était le monde avant Jésus-Christ, et ce qu'il a été après. Cette loi sainte est le plus grand bienfait que la créature ait reçu du Créateur. Jésus-Christ lui-même l'a apportée au monde, et elle a été scellée de son sang et du sang de tous les martyrs; nous lui devons nos hommages et notre obéissance, comme nous devons nos adorations à son divin auteur. Dieu veut que nous la suivions, et, par un singulier privilège de la grâce divine, nous ne pouvons être heureux, même ici-bas, qu'en la suivant. O jeunes gens, apprenez donc à aimer

le joug du Seigneur. Il est aisé à porter, il est plein de douceur. Cette loi divine vous enseigne tous vos devoirs; elle vous apprend à réaliser toutes les espérances que votre famille et la patrie fondent sur vous.

« Ne pourrait-on pas attendre quelque temps pour revenir à Dieu; mais quel moment pourrait être plus propice que ces saints jours de prières et de bénédictions? Vous le savez, l'avenir est bien incertain. Mille circonstances imprévues peuvent vous surprendre et vous ôter les moyens d'un retour vers Dieu. Y a-t-il rien de plus incertain que la vie? Qui peut compter sur le lendemain? Vous vous garderez bien de livrer à de pareilles chances l'affaire si importante de votre salut. D'ailleurs, ne l'oubliez jamais, la volonté de la conversion est une grâce que Dieu n'accorde pas toujours. Si vous aviez le malheur d'abuser des grâces qu'il vous accorde aujourd'hui, vous auriez bien à craindre de ne pas les obtenir quand vous les réclameriez. Si vous ne voulez pas vous convertir quand vous le pouvez, vous ne le pourrez plus quand vous le voudrez. C'est la punition que Dieu inflige souvent à ceux qui ont méconnu les grâces qu'il leur a faites. Oui, sans doute, la miséricorde de Dieu est grande, mais sa justice aussi est infinie. Ne semble-t-il pas que sa gloire et l'ordre du monde demandent qu'il refuse une grâce dont le pécheur s'est montré indigne, en fermant l'oreille à toutes ses instances?

« Jeunes chrétiens, vous reviendrez au Seigneur, qui vous appelle par son ministre. Quelle serait notre douleur si, tandis que nous voyons tant de pécheurs rentrer dans les voies du salut, vous nous refusiez cette

consolation. C'est en vous préparant à être toute votre vie de bons chrétiens, que vous vous disposerez à être de bons citoyens, et à vous conduire honorablement dans toutes les carrières où vous pourrez être appelés. » (Mars 1826. — Ozanam.)

Frédéric n'excellait pas moins dans les traductions que dans les analyses. Lorsqu'il faisait une version de Thucydide, de Tacite, d'Homère ou de Virgile, il rendait la pensée de ses modèles avec une scrupuleuse exactitude, s'efforçant de conserver jusqu'à leurs tournures de phrases, autant toutefois qu'elles étaient compatibles avec le génie de la langue française. Il cherchait à se pénétrer des inspirations qui avaient conduit la plume de l'auteur, pour les faire passer dans sa traduction; et, grâce aux expressions vives et animées que la richesse de son esprit lui suggérait, il parvenait à reproduire son texte sous une forme telle, qu'on aurait pris facilement son travail pour l'original. Il conserva toute sa vie cette fidélité consciencieuse qu'il apportait dans ses versions, et nous l'avons souvent entendu déclarer qu'il regardait comme coupables de faux ceux qui, faisant passer un ouvrage d'une langue dans une autre, se permettaient de le faire librement, c'est-à-dire en se contentant d'employer des périphrases, au lieu de s'astreindre au sens littéral.

Les exercices littéraires qui lui souriaient davantage, et dans lesquels il réussissait le mieux, étaient ceux qui avaient la religion et le patriotisme pour objet. Souvent la forme poétique lui semblait être le seul moyen qui pût mettre ses expressions d'accord avec l'enthou-

siasme et la noblesse de ses pensées. Aussi trouvait-il un charme particulier à imiter tous les rythmes dont les poètes de l'antiquité nous ont laissé des exemples.

Nous citerons d'abord, avec M. Legeay, un morceau dans lequel Ozanam se montre profondément ému d'une grande infortune. On sait que Marie-Antoinette, la malheureuse reine, avant de monter à l'échafaud, eut la pensée d'écrire à Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI. Voici ce qu'il lui fait dire dans ce moment suprême :

Scribere vix licitum : nunc ultima verba sororis
Accipe, cara soror. Non posthàc ampliùs unà
Flebimus; aut lacrymas, solatia blanda doloris,
Miscentes confundemus ! sententia dicta est !
En foribus lictor adest, et voce cruentâ
Me vocat ad lethum : jamjam funesta parantur
Instrumenta necis. Rapior de carcere ; turpem
Ad mortem infelix trahor. At quid turpia dicam
Supplicia ? Ad clarum victrix incedo triumphum,
Cui dux præcessit per terras rex miser olim,
Cœlestis nunc aulæ hospes civisque beatus,
Dilectus conjux. Cujus fortissima certum est
Corda referre illo præsentis limine mortis.
Hoc unum exanimat nullius conscia culpæ
Pectora, quod natum natamque ità linquere cogor.
Ecquid agent miseri ? quâ vi, quo robore tanta
Sustineant mala ? Sola, soror, tu spes mihi restas.
Ergò tuis illos curis commendo, fidemque
Quam, seu dùm nobis felix fortuna faveret,
Seu dùm nos casu premeret soliique ruina,
Nobis servasti, miseris non, alma negabis !
Ex te constantem discent virtutis amorem :
Ex aliis eheu ! duros didicêre labores !
Altera tu mater, mentes formare tenellas
Curabis, grandesque animos juvenilibus annis

Sufficias, tuque adversâ durare docebis
Fortunâ, et numquam rebus turgere secundis.
Quod si fata ferant ut quondam sceptra paterna,
O fatale jugum! pacataque regna resumant,
Semper Galliam ament; vindictæ nulla cupido
In placidis animis surgat; pulsoque dolore,
Ne maneat memori antiquum sub pectore vulnus.
Antè oculos semper mitis sit patris imago,
Exemplumque meum. Præsertim sit quoque Christus,
Qui moriens sævis Patrem tortoribus ipse
Exorans veniam petiit... Sed cardine aheno
Insonuere fores; jamque à lictore reposcor,
Supremumque vale jam non tua dicere cogor.

Le savant professeur qui nous a conservé cette pièce, et auquel nous l'empruntons, l'a traduite ainsi :

« Chère sœur, à peine me permet-on d'écrire; recevez mes derniers adieux et mes suprêmes recommandations. Nous ne pourrons plus pleurer ensemble. Mêler nos larmes était du moins pour nous une consolation. C'en est fait, la sentence est prononcée; le bourreau est à la porte, sa dure voix m'appelle à la mort. On est aux apprêts du supplice. On m'arrache de la prison pour m'entraîner à une mort infâme! mais que dis-je, infâme? Non, non, je vais au triomphe où m'a précédée mon époux, naguère malheureux roi sur cette terre, aujourd'hui heureux élu du ciel; mon cher époux, dont je suis décidée à imiter le courage dans ce fatal moment. Ma conscience ne me reproche rien; mais une chose me déchire le cœur : c'est d'être forcée d'abandonner ainsi mon fils et ma fille. Malheureux, que vont-ils devenir? où prendront-ils assez de force et d'énergie pour supporter tant de maux? Il ne me reste que vous, ô ma sœur! je vous les remets entre les mains; je les confie à vos soins. Bonne comme vous l'êtes, vous ne nous refuserez pas dans cette circonstance la sollicitude et les attentions que vous avez toujours eues pour nous dans l'adversité

comme dans les jours prospères. Apprenez-leur à aimer la vertu ; d'autres, hélas ! leur auront appris à souffrir les plus grands maux. Vous serez pour eux une seconde mère ; vous formerez au bien leur âme encore si tendre. Vous leur inspirerez un grand courage dès le jeune âge. Ils sauront, grâce à vos leçons, qu'il ne faut pas plus se laisser abattre dans le malheur que s'enorgueillir dans la prospérité. S'il leur est donné un jour de ressaisir le sceptre de leurs pères, qui n'est bien souvent qu'une triste servitude, et de voir refleurir la paix publique sous leur autorité, qu'ils aiment toujours la France ; qu'ils aient toujours un esprit de mansuétude ; que jamais le moindre désir de vengeance n'entre dans leur pensée ; qu'ils ne songent jamais aux outrages faits à leur famille ; qu'ils aient constamment sous les yeux l'image de leur père, toujours si bon, et l'exemple de ma résignation. Qu'ils aient surtout leurs regards élevés vers le Christ, qui, en mourant, demanda pardon à son Père pour ses bourreaux... Mais j'entends les verrous rouler sur leurs gonds, l'exécuteur m'appelle. Adieu, ma sœur ; adieu pour toujours. Je ne puis plus rien vous dire... »

Laissons maintenant ces tristes et sombres souvenirs, pour mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques strophes alcaïques qu'Ozanam composa comme pour rivaliser avec l'Antienne *Regina cœli, lætare,* que l'Église chante pendant le temps pascal. Il exprime les sentiments du tendre amour et de la confiance filiale qu'il avait pour la sainte Vierge. Nous puisons ce morceau à la même source que le précédent :

Regina claris sideribus nitens,
Demitte luctum, pectore noxias
Dispelle curas ; terge vultus
Fletibus assiduis rigatos.

Nunc plaudat omnis Christiadum cohors;
Nunc blanda cantet fistula cum lyrâ.
Cœlique resplendens juventus
Carminibus resonet canoris.

O Virgo, pectus lætitiæ tuum
Hic trade, longis functa laboribus
Cordi salubrem affer medelam,
Et veteres remove dolores.

Qui vult vocari virginis integræ
Divina proles, victor ab hostibus
Et morte prostratâ triumphans
Æthereas repetivit arces.

Sedem Paternam prævius attigit,
Matremque clemens in gremium vocat,
Hic ille quem palo dolebas
Sanguineæque cruci revinctum.

I, Virgo, nati læta sinum pete,
Et casta sacras oscula per genas
Confige, formosis in aulis
Virgineâ redimita lauro.

Sed tu tuorum sis memor, ô pia,
Nostri memento, votaque flammea
Profunde : non natus parenti
Omnipotens veniam negabit.

OZANAM.

Voici la traduction de M. Legeay :

« O Reine couronnée des étoiles brillantes des cieux, mets fin à ta tristesse, repousse le chagrin loin de ton cœur, et essuie les larmes dont fut baigné ton visage. Qu'aujourd'hui toute la cour céleste applaudisse; que les plus ravissantes harmonies charment les élus, et que les chœurs des anges fassent entendre leurs plus doux accents. — Et toi, ô Vierge, laisse

enfin pénétrer la joie dans ton cœur trop longtemps déchiré, et ne songe à ta douleur que pour mieux goûter le bonheur d'en être délivrée.

« L'Homme-Dieu qui a voulu naître d'une vierge immaculée a vaincu ses ennemis et terrassé la mort; il est ressuscité. Il est de retour dans les tabernacles éternels. Il te précède dans le palais de son Père, et celui que tu as vu avec tant de douleur attaché à une croix rougie de son sang, appelle maintenant sa mère à ses côtés.

« Il te précède, ô Vierge; hâte-toi d'aller auprès de lui, et, ceinte aussi de la couronne du triomphe, va lui prodiguer ta tendresse au radieux séjour. Mais, ô tendre Mère, n'oublie pas ceux que tu as aimés ici-bas; daigne songer à nous; sois l'interprète de nos vœux, car un fils tout-puissant ne peut rien refuser à sa mère. »

Quoique les sujets sérieux et graves fussent davantage dans ses goûts, comme nous le verrons à mesure que nous avancerons dans l'étude de ses travaux, il ne dédaignait pourtant pas les fictions aimables et gracieuses. Il se plaisait à dérider de temps en temps son front, trop souvent soucieux. On jugera s'il ne réussissait pas aussi bien dans ce genre que dans les autres. Nous prendrons toujours dans le même répertoire une idylle adressée à une alouette prise dans un piège :

Tu quoque versiculis celebrabere, cassita, nostris;
  Et dicet casus nostra camæna tuos.
Tu nuper celso dulces ex æthere cantus
  Fundebas; nunc te carcer acerbus habet.
Te lætus larga armentis jam pascua spondens
  Durave aratra parans audiit agricola.
Audiit ipse tuæ Lycidas modulamina vocis,
  Tibiaque est cantus sæpè secuta tuos;
Et victus Lycidas vocis tibi præmia cessit,
  Tibiaque est modulis exsuperata tuis.

Tu matutino recreasti carmine campos,
  Dùm premeret procerum lumina fessa sopor,
Juxtà radices quercûs procumbere pastor
  Assuevit, liquidos te modulante sonos;
Et teneros ovium fœtus mollesque juvencas
  Linquere, concentûs captus amore tui.
Saltantes et sæpè choros duxêre puellæ
  Et pressêre levi florida rura pede.
Et Galatæa jocans calamos inflare Menalcam
  Jussit, et alba olli lilia pollicita est.
Te flores dicente novos et ruris honores,
  Lætus frugiferos messor adivit agros.
Ipse etiam sudore madens Mavortis alumnus
  Constitis ad voces, dulcis aluda, tuas.
Sed tu collectis siluisti frugibus anni,
  Et capta es laqueis, otia blanda trahens.
Talibus exemplis monitus contagia turpis
  Pigritiæ pellam, lethiferumque malum.

OZANAM.

C'est toujours M. Legeay qui traduit :

« Petite alouette, tu seras aussi le sujet de mes vers, et ma muse chantera tes vicissitudes. Naguère tu faisais entendre ta voix au plus haut des airs, aujourd'hui te voilà confinée dans une humble et étroite prison. Le laboureur était ravi de t'entendre, soit qu'il songeât à envoyer ses bœufs de l'étable aux pâturages, soit qu'il se préparât à creuser son sillon. Le pasteur était charmé de tes mélodieux accents, et essaya plus d'une fois de les imiter sur sa flûte. Mais plus d'une fois aussi il s'avoua vaincu, et il te céda le prix de sa douce harmonie. C'est toi qui charmais les campagnes de ton chant matinal, tandis que les heureux de la terre étaient encore engourdis dans le sommeil. Attentif à tes accords si gracieux et si variés, le berger laissait paître en paix ses jeunes agneaux et ses tendres génisses, et allait s'asseoir au pied du chêne. Au signal de tes chants les jeunes filles du hameau dansèrent souvent en

cadence sur l'herbe fleurie des prés, et Galatée défia Menalque d'entrer en lice avec toi. Tu chantais les grâces nouvelles de la nature, et la fête des fleurs : alors le moissonneur entrait gaiement dans ses blés mûrs. N'a-t-on pas vu à ta voix le terrible nourrisson de Mars suspendre sa marche, et essuyer la sueur de son visage? Mais quand la moisson était finie, tu as cessé de chanter, et tes loisirs t'ont conduite dans le piège. Oh! crois-le bien, je profiterai de la leçon, je fuirai la honte et les dangers de la paresse. »

Nous ne savons si nous nous faisons illusion, si l'amour fraternel nous aveugle; nous voudrions faire un choix au milieu des différents morceaux déjà choisis par le professeur d'Ozanam, dans le riche recueil qu'il a le bonheur de posséder; mais nous sommes semblable à un homme qui, parcourant un jardin pour y composer un bouquet, s'arrête devant chaque fleur, se laisse séduire par l'éclat de ses couleurs et la suavité de ses parfums. Il cueille, cueille toujours, estimant que la dernière l'emporte encore en beauté sur toutes celles qu'il a déjà récoltées. On pardonnera au reste à des frères ce que l'on a déjà pardonné si facilement à celui dont la bienveillance a tressé la couronne à laquelle il nous a permis de porter la main, non pour l'effeuiller, mais pour en faire apprécier de plus en plus, s'il est possible, la valeur par une publicité plus étendue.

Nous continuerons donc à citer l'excellente étude de M. Legeay sur les travaux de son disciple. Nous trouvons dans ce charmant parterre l'églogue suivante, intitulée : *Le Sage à la campagne*.

Sapiens in villâ.

Salvete, luci, tuque pium nemus !
Salvete, pulchri floribus hortuli !
  Tandem solutum me tumultu
    Urbs nitidis nigra reddit arvis.

Me grata longis fata negotiis
Tandem expeditum per placidos vocant
  Campos, ubi faustos recessus
    Umbriferos et agros revisam.

Hic ergò lenis sollicitas quies
Curas levabit, cordis et intimam
  Pacem reducet, blandaque ægris
    Otia pectoribus reponet.

Videtis ut jam refulgeat aurea
Aurora cœlo; mollibus ut rosis
  Cingat caput, flavoque curru
    In viridantia rura pergat !

O blanda sedes ! ô placidum nemus !
Quam dulce musas et sapientiam
  Sub frigido exercere luco,
    Et studiis recreare mentem !

Quam dulce juxtà littora rivuli
Per mollem arenam membra reponere
  Vel roscidis antris jacere,
    Socraticosque ciere manes !

Bellator atrox per medias cædes
Quærat madentem sanguine gloriam;
  Famamve lætetur perennem
    Versibus obtinuisse vates.

Sub nigra tristis tecta palatii
Et regis imos aulicus ad pedes
  Irrepat, et vanos honores
    Turpis artibus aucupetur.

Non nostra fumus pectora futilis
Seducet unquàm : non ego munera,
Non copiam quæro molestam,
Non solidi grave pondus auri.

I nunc, profanum vulgus, et improbas
Inquire gazas; thuraque pinguia
Impone Fortunæ per aras,
Et nitidum venerare Plutum.

Ridens agellus, fructibus et rosis
Distinctus hortus, limpidus et latex,
Carique amor constans amici
Me satis efficient beatum.

OZANAM.

Traduction :

« Salut, bois touffus, bocages qui inspirez la piété! Salut, jardins émaillés de fleurs. Je suis enfin libre de travaux, et la sombre ville me renvoie à la lumière des champs. Il est doux le destin qui me dégage des affaires, et me rappelle au sein d'une paisible campagne, où je puis revoir des ombrages frais et de gracieuses retraites. Là un doux repos calmera mes soucis, ramènera la paix dans mon cœur, et me fera goûter de délicieux loisirs. Voyez-vous comme la brillante aurore anime les cieux; comme sa tête est couronnée de roses, comme elle s'avance sur son char d'or, pour prendre possession des vertes prairies! O riant séjour, ô pacifique asile! qu'il est doux de s'enfoncer dans l'ombre épaisse de la charmille ou du taillis, et là de charmer par le culte des muses et de la sagesse les heures qui fuient sans qu'on s'en aperçoive! Qu'il est doux de s'asseoir sur la verte pelouse près du lit d'un ruisseau, ou de se reposer dans une grotte encore humide de la rosée du matin, pour y évoquer les souvenirs de l'école de Socrate! Que le guerrier brave la mort pour y chercher une gloire souillée de sang : que le poète, pour atteindre la renommée, pâlisse sur ses vers et leur consacre de longues veilles : que

l'ambitieux aille ramper dans les cours; qu'il épuise tous les artifices de l'intrigue pour parvenir à de vains honneurs, non, non, mon cœur ne sera point enivré de cette fumée. Que m'importent ces faux biens, une stérile abondance, et beaucoup d'or! Va, profane vulgaire, recherche tant qu'il te plaira de déplorables trésors, rends tes hommages à Plutus, et couvre de riches offrandes les autels de la Fortune. Pour moi, voici ce qui me suffit pour être heureux : un petit enclos d'un aspect riant, un jardin où je voie des fruits et des fleurs, une source vive et pure, et le cœur d'un ami fidèle. »

Il composa sur le mètre de la strophe saphique, en l'honneur de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, une pièce de vers, dont les naïves peintures semblent être un reflet de la beauté antique.

On y voit les élans de son âme vers le ciel, on y sent les battements de son cœur, embrasé par la contemplation de ce grand mystère :

Ecquis ardentes graditur per auras
Veste fulgenti radians, et ore
Flammeo sacros jaculatus ignes
    Fertur ad astra ?

Insidet vultu rutilante fulgur,
Fronte majestas veneranda splendet,
Atque divinum coma flava latè
    Spirat odorem.

O dies cunctis celebranda sæclis!
O decus tanti nitidum triumphi,
Quo redit cœlis trepidumque Christus
    Proterit orcum.

Jamque consurgens miseras relinquit
Arduus terras, procul et jacentes
Despicit montes, patriasque cœli
    Tendit ad arces.

Qualis horrendas tumuli tenebras
Vicit, et mortis nigra vincla rumpens
Tartari clarus spoliis, revisit
Limina vitæ.

Non honor tantus sequitur coruscas
Luminis flammas, ubi sol micantem
Fulgidus currum regit, atque lætum
Recreat orbem.

Quid fremis frustrà, Satanas? quid orcus
Horridum frustrà gemit? en triumphat
Ille qui portas Erebi necisque
Regna refregit.

Ecce felices animæ sequuntur
Liberatorem, celebrantque lætis
Cantibus, gaudentque choro frequenti
Ducere regem.

OZANAM.

Traduction :

« Quel est celui qui, au milieu de la splendeur du jour, s'élève ainsi vers les cieux? Sa robe est étincelante de lumière, il rayonne lui-même d'un éclat divin. D'éblouissants éclairs partent de son visage; la majesté brille sur son front, et de sa chevelure sacrée s'exhale au loin un parfum céleste. O jour à jamais mémorable! ô magnifique et glorieux triomphe!

« Le Christ foule de son pied l'enfer dompté, et monte radieux au séjour de son Père. En prenant son essor, il quitte notre malheureuse terre; il jette encore ses regards sur nos montagnes qui s'abaissent au-dessous de lui, et il approche du trône paternel. Telle était sa gloire et sa splendeur, lorsque, vainqueur de la mort, il ressuscita, emportant avec lui les dépouilles du séjour infernal. Le soleil n'a point autant d'éclat, lorsqu'au milieu d'un jour serein il lance des flots de lumière, et ranime le monde de ses feux. En vain l'esprit ténébreux frémit; en vain l'infernale demeure pleure les pertes qu'elle a faites. Le triomphe de celui qui a brisé les portes du trépas est irrésistible. Les justes qu'il a sauvés suivent leur libéra-

teur; ils célèbrent ses louanges par des chants d'allégresse et lui font un cortège digne de leur roi. »

En 1826, c'est-à-dire à l'âge de treize ans, il fit les vers suivants, sur la mort héroïque du chevalier d'Assas :

Assas eques pro exercitûs salute se morti devovet.

Armorum strepitu fervens, Martisque tumultu
Dudùm flagrabat tristi Germania bello;
Et procul à patriâ Gallorum invicta juventus
Mille novas metere ardebat per prælia lauros.
Ecce Borussorum confestim exercitus ingens
Gallica castra parat sub nigrâ invadere nocte
Atque novam telis victricibus addere famam.
Obscurum propè castra fuit nemus, horrida densis
Quod nox velabat tenebris : hic nulla coruscam
Sidera vibrabant lucem, nec candida cæcos
Luna viatoris gressus splendore regebat.
Hanc sylvam insidiis hostes circumdare gaudent;
Festinant læti : vino somnoque sepultos
Jam sperant Gallos passim sine lege jacere.
Jam se victores credunt, jam cæde futurâ
Lætantur, jamque incautâ sub mente triumphant.
Spes haud vana quidem, certissima origo triumphi,
Gallica si in bello sciret dormire juventus!
At contrà, vigiles Galli sensêre dolosas
Insidias, properantque viros demittere mille,
Qui sylvam latè explorent hostesque requirant.
Imperat his, multis lectus de millibus unus,
Assas eques, carpitque viam per opaca locorum,
Scrutanturque nemus tacitasque interrogat umbras.
Sed dùm præcurrit solus, lentèque sequentes
Ante volat turmas dentisque vagatur in umbris,
En subitò à latebris prorumpunt agmina : « Sta, vir,
Inclamant, quem nos... si compellare sequentes

Auderes turmas... » Simul omnes vulnera circùm
Lethifera intentant; sed frustrà : interritus heros
Mille neces videt instantes, patriæque salutem
Vitæ ipsi præfert. Extemplò voce sonorâ :
« Hostis adest, Arverna phalanx; » nec plura locutus,
Procumbit, vitamque simul cum sanguine fundit. »

OZANAM.

Dévouement du chevalier d'Assas.

« Depuis longtemps l'Allemagne était le théâtre d'une lutte sanglante et était désolée par la guerre. Un invincible essaim de jeunes Français brûlaient de combattre, et de cueillir sur la terre étrangère les lauriers de la victoire. Les Prussiens de leur côté n'ont point oublie la renommée qu'ils se sont faite. Ils songent à attaquer le camp des Français à la faveur des ténèbres, et veulent se signaler par un nouveau fait d'armes.

« Près du camp il y avait une espèce de forêt: les ténèbres y sont profondes; ni l'éclat des astres, ni la lumière de la lune ne peuvent y guider les pas du voyageur. Les ennemis dressent là une embuscade, et déjà ils se félicitent du succès. Ils s'imaginent qu'ensevelis dans le vin et le sommeil, les Français sont couchés çà et là, en pleine sécurité. Ils se croient sûrs de la victoire, et déjà même ils jouissent dans leur cœur d'un triomphe anticipé. La victoire, en effet, était certaine, et leur espoir n'eût pas été trompé, si les jeunes Français savaient dormir au sein de la guerre. Mais ils ont au contraire pressenti le piège; non seulement ils veillent, mais ils ont envoyé mille hommes pour sonder la forêt, l'éclairer, y chercher les ennemis. Un guerrier d'élite, le chevalier d'Assas, les commande; il entre à leur tête dans ces lieux ténébreux. Il pénètre partout, interroge les ombres et le silence. Mais au moment où il s'avance seul, bien loin des siens, errant sans précaution dans cette épaisse nuit, soudain une troupe nombreuse sort d'une embuscade : *Halte-là,* disent-ils; *si tu dis un seul mot, vois...* En même temps leurs bras sont levés, leurs baïonnettes l'entourent et le menacent d'une mort certaine.

« C'est en vain : le héros intrépide voit mille morts; mais au-dessus de la vie est son devoir, et le salut de la patrie. Alors, sans hésiter : *A moi, d'Auvergne,* s'écria-t-il d'une voix retentissante, *voilà l'ennemi !* Il n'en put dire davantage, et il tomba baigné dans son sang. »

Quoique cette composition nous paraisse déjà remarquable pour un enfant, soit par l'élévation des sentiments, soit par l'énergie et la fermeté de l'expression, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer bien autrement l'ode que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Ozanam la fit la même année que la pièce précédente, c'est-à-dire à l'âge de treize ans. On y trouve déjà le poète, le penseur profond, le philosophe chrétien, tel que ses œuvres de l'âge mûr nous ont appris à le connaître, et quand on aura lu ce morceau, on ne sera plus surpris de ce qui a été dit de lui : *Ozanam n'a jamais eu de jeunesse.*

De vitæ brevitate.

Qualis tremendus fulminis armiger,
Ubi vagantes prospicit alites,
Cœli ruit velox ab arce,
Et celere rapit ungue prædam :

Aut qualis olim carcere olympico,
Ut clara primùm signa dedit tuba,
Pernix equus cursu volucri
Emicat, assequiturque metam,

Sic, ô amici, non reparabiles
Labuntur anni : sic procul effugit
Ridens juventas, tristem et senectam
Præcipiti pede tempus affert.

Frenare fatum nulla potest mora :
Non ipsa virtus, non humiles preces,
Non victimæ centum valebunt
Indomitam cohibere mortem.

Velut nivoso culmine montium
Per saxa torrens spumeus irruit,
Quercusque disjectas domosque
Abripit, oppositasque moles,

Sic vita promptâ dulcis abit fugâ;
Vix prima cœpit surgere luminis
Aurora; cœlo lucet ab alto
Vesper, et horrida nox propinquat.

Infaustus eheu! vix homo languidas
Cunas relinquit, jam tremulo pede
Pressit sepulcrum, vixque nascens
Jam moritur, repetitque finem.

Frustrà coronis tempora cingimus,
Frustrà fragrantes cùm violis rosas
Nectimus, curasque dulci
Diluimus tetricas falerno.

Frustrà triumphans pulvere martio
Exsultat heros per medias neces,
Lætusque laurorum decoras
In patriam segetes exportat :

Frustrà disertus carminibus sibi
Poëta nomen nobile consecrat,
Et gaudet æternis perennem
Versibus obtinuisse famam :

Linquenda tellus, famaque, vitaque,
Linquenda conjux, et teneri simul
Nati et sodales : nosque cunctos
Regna manent tenebrosa Ditis.

Quin ergò dulcem quærimus intimæ
Mentis quietem? quin Superum brevi
Dono utimur, virtuteque annos
Assiduâ colimus fugaces?

Eheu! sodales, credite, credite:
Festina pennis hora citis ruit,
Et nos brevi pernice cursu
Acta trahet, rapietque secum.

OZANAM.

Ode sur la brièveté de la vie.

« Voyez l'aigle impétueux, armé des foudres du dieu du tonnerre, voyez-le s'élancer du haut des cieux sur de timides oiseaux et enlever rapidement sa proie; ou voyez l'ardent coursier, dès que le son de la trompette a donné le signal, se précipiter dans l'arène olympique, et arriver aussi vite que l'éclair: avec la même rapidité, ô mes amis, s'écoulent nos années pour ne plus revenir. Ainsi fuit loin de nous la douce jeunesse, et le temps se hâte de nous conduire aux vieux jours. Rien n'arrête la marche de nos années. Le destin est inexorable, rien ne l'empêche de frapper ni la vertu, ni les humbles prières, ni les innombrables victimes que vous aurez immolées. De même qu'un torrent grossi par la fonte des neiges tombe en écumant du sommet des montagnes, se fait jour à travers les rochers et entraîne avec lui les arbres et les maisons qui s'opposent à son passage, aussi précipitamment fuit la douce vie; à peine la première aurore s'est-elle levée que déjà l'étoile du soir brille au ciel, et amène la nuit sombre. O malheur de l'homme! oui, à peine il a cessé de languir et de pleurer dans son berceau, qu'il approche en tremblant du lieu de sa sépulture. Il finit et meurt quand à peine il a commencé à vivre. En vain nous nous pressons de couronner nos fronts, de tresser la violette avec la rose odorante, et de noyer nos soucis dans un doux falerne; en vain le guerrier a bravé la mort pour trouver la gloire dans les batailles, et est revenu avec joie couvert de lauriers dans sa patrie; en vain le poète

s'est fait un nom par une œuvre digne des grands maîtres, et croit avoir solidement fondé sa renommée. O plaisirs passagers! ô gloire éphémère! il faut laisser là cette terre et la renommée de la vie elle-même. Tendre épouse, chers enfants et bons amis, il faut tout quitter; et nous devons tous aller au séjour des ombres. Oh! que ne cherchons-nous surtout le repos de l'âme pendant les courts instants où la vie nous sourit; que ne mettons-nous à profit ce don céleste pour pratiquer la vertu? Croyez-le bien, mes chers amis, croyez-le bien; le temps a des ailes pour s'envoler et fuir; il ne tardera pas à nous emporter avec lui. »

Cette appréciation de la vanité des biens de ce monde, qu'une éducation éminemment chrétienne avait fait si profondément pénétrer dans le cœur d'Ozanam, dès l'âge le plus tendre, ne fit que s'affermir de plus en plus, à mesure qu'il avançait dans la vie, et au milieu même de ses nombreux succès. Aussi, lorsqu'une mort prématurée vint briser sa carrière, il ne fut point surpris, il était prêt, et les espérances qu'il avait placées bien au-dessus des sommets les plus élevés de la gloire humaine, ne furent pas trompées. Lui-même dans ses derniers jours, et presque au seuil de l'éternité, se rendait ce consolant témoignage : « Si une chose me console de quitter la terre, disait-il, avant d'avoir fait ce que j'ai voulu, c'est que je n'ai jamais travaillé pour les louanges des hommes, mais pour le service de la vérité. »

Dès la classe de seconde, il s'exerçait encore, quoique rarement, à tourner quelques vers français, lorsque les circonstances l'inspiraient; ainsi, ayant à écrire une légende sur le bouclier d'une statue de la Victoire, qu'il

suppose avoir été élevée par un prince breton, au milieu d'une forêt, voici l'inscription qu'il y met :

Je suis la déesse puissante
Qui guide au combat les guerriers.
Chère aux mortels, mais peu constante,
J'aime à couronner de lauriers
Le front des nobles chevaliers.
Qui que tu sois, si tes voyages
Un jour t'amènent dans ces bois,
Arrête, et rends-moi tes hommages,
Car je fais le destin des rois.

Ce fut à cette époque, c'est-à-dire vers l'âge de quinze ans environ, qu'il écrivit un petit volume, renfermant un recueil de vers latins, de toute mesure, sur les sujets les plus variés. On y trouve de véritables petits poèmes. Nous n'en signalons qu'un seul, où le jeune poète, plein d'un aimable enthousiasme pour la religion et la liberté, chante la gloire des généreux Français partant pour la délivrance de la Grèce. Ce recueil était tout simplement un monument de sa reconnaissance, offert à son père et à sa mère, à l'occasion du jour de l'an. Au frontispice, on lisait :

Optimo patri, filialis amoris et reverentiæ pignus.

« Au meilleur des pères, témoignage d'amour et de respect filial. »

Au-dessous était dessinée d'une main peu exercée, une lyre, avec cette modeste devise :

Parvula, sed felix, si tibi grata fuit.

« Elle est petite, mais elle sera fortunée, si elle vous est agréable. »

Une page faisait pendant à la précédente ; on y lisait une autre dédicace, écrite en français ; car, cette fois, c'était à sa mère qu'il s'adressait :

« A une mère chérie, témoignage de reconnaissance et de respect. »

Une épître en vers latins, adressée à son excellent père, sert d'introduction à son petit livre ; elle se termine par ce distique :

Tu ne primitias nostrorum sperne laborum ;
Neu nobis judex, sed pater esse velis,

« Ne dédaignez pas ces prémices de mon travail ; veuillez être non pas pour moi un juge, mais un père. »

Sur la page opposée, il écrivait ces lignes à sa mère :

« Chère maman, c'est encore cet écolier étourdi, qui vient vous rompre la tête avec son latin. Prenez-vous-en à votre indulgence ; vous l'avez accoutumé à croire que tout ce qu'il fait pour vous, peut vous être agréable. D'ailleurs, il vous paye de sa monnaie. C'est le seul présent que sa bourse lui permette de vous offrir, recevez-le avec les vœux que forme pour vous votre fils. FRÉDÉRIC OZANAM. »

Ce fut l'année suivante, lorsqu'il était en rhétorique, c'est-à-dire en avril 1828, qu'il composa en vers français une sorte de *lamentation de Jérémie*, et en vers latins, la traduction d'un *sonnet du Tasse à ses chattes*, que nous plaçons immédiatement après :

Jérémie sur les ruines de Jérusalem.

Le bras du Tout-Puissant s'était appesanti,
Son glaive avait frappé ; le cruel ennemi

Prédit par le prophète à Solyme coupable
Avait porté partout sa fureur redoutable.
Le temple démoli, les autels renversés,
Dans des fleuves de sang leurs débris dispersés,
Un peuple tout entier traîné dans l'esclavage:
Partout le deuil, l'effroi, la mort et le carnage.
Les lynx, les vautours errant sur les remparts
Pour dévorer les corps sur les créneaux épars,
Le rocher de Sion brisé par le tonnerre,
Ces désastres affreux annonçaient à la terre
D'un horrible forfait l'horrible châtiment.
Cependant les captifs s'éloignaient lentement
Et vers les murs d'Assur s'avançaient en silence,
Déplorant du Seigneur la trop juste vengeance;
Ainsi s'accomplissait l'ordre de l'Éternel.
Mais pourtant au milieu du peuple criminel
Un mortel élevé dès sa tendre jeunesse
Dans la crainte de Dieu, la vertu, la sagesse,
Zorobabel, traîné par de cruels soldats,
Partageait des malheurs qu'il ne méritait pas.
Jeune encore, il allait dans un dur esclavage
Voir bientôt se flétrir les roses de son âge.
Il eût voulu du moins pour la dernière fois
Saluer ces foyers, le palais de ses rois;
Le temple de son Dieu, la tombe de son père,
Le champ de ses aïeux, et leur humble chaumière,
Les rives du Jourdain, et ces monts sourcilleux
Qui furent tant de fois les témoins de ses feux.
Des gardes aussitôt trompant la vigilance,
Plus léger que le daim, il s'enfuit et s'élance,
Retourne sur ses pas, et bientôt apparaît
Dans ces lieux que son œil à peine reconnaît.

Adieu, chère Sion, adieu, brillants portiques
Maintenant abattus.
Adieu, sacrés autels, adieu, fêtes antiques,
Vous ne serez donc plus!

Je ne reverrai plus ces fleurs et ces couronnes
Et ces dons précieux
Que les fils de Lévi suspendaient aux colonnes
Dans des jours plus heureux !

Et ces pontifes saints dont la haute sagesse
Unie à la douceur
Chaque jour dans le temple instruisait la jeunesse
A servir le Seigneur !

Vous ne me verrez plus parcourir nos montagnes,
Bois profonds du Carmel,
Un ennemi farouche a pillé vos campagnes,
C'en est fait d'Israël !

Gelboé, Jéricho, vos roses sont flétries,
Et vos tristes vallons
Ravagés par les feux de nombreux incendies
Ont pleuré leurs moissons !

Et toi, plus lentement roule tes eaux plaintives,
O torrent de Cédron,
Tu ne reverras plus se former sur tes rives
Les danses de Sion ;

Et vous de mes aïeux demeure funéraire,
Adieu, sacrés tombeaux !
O mes pères chéris ! puisse votre poussière
Y dormir en repos !

Je ne reviendrai plus chaque jour y répandre
Le tribut de mes pleurs.
On ne me verra plus le matin y suspendre
Des guirlandes de fleurs.

Ou la mort ou l'exil, l'exil et l'esclavage ;
Un vainqueur courroucé :
Voilà donc désormais le funeste héritage
Que vous m'avez laissé !

Mon luth reste muet; autrefois consacrée
A chanter le plaisir,
Ma voix dès à présent à la douleur livrée
Ne sait plus que gémir.

Il disait, et les pleurs inondaient son visage.
Cependant au milieu de ce désert sauvage
Un vieillard près de lui se dirige à pas lents,
Son front chauve est courbé sous le fardeau des ans.
Il a vu cent hivers, cultivant la sagesse,
Et toujours le Seigneur protégea sa vieillesse
Contre les vains efforts des peuples et des rois;
Lui-même lui prêta son tonnerre et sa voix,
Lui-même le sauva des maux de sa patrie,
Il le tira des fers : son nom est Jérémie.
Jérémie! il s'avance; alors Zorobabel
Se retourne et croit voir le père d'Israël,
Abraham, ce vieillard, ce juste vénérable,
A qui son Dieu promit une race innombrable,
Qui, triste maintenant sur les murs de Sion,
Vient pleurer son malheur, pleurer sa nation.
Il se jette à genoux sur le sol funéraire,
Et, prosternant son front, il baise la poussière.
Le prophète s'approche, et, lui tendant la main,
Le relève aussitôt, le presse sur son sein.
« O mon fils, lui dit-il, reconnais Jérémie,
Qui pleure comme toi les maux de sa patrie;
Approche, asseyons-nous sur ces marbres brisés,
Ensemble contemplons ces remparts renversés,
Et du Dieu tout-puissant admirons la vengeance. »
Il disait : avec lui Zorobabel s'avance,
Tous deux se sont assis, le prophète inspiré
Exhale en gémissant ce langage sacré :

Le cèdre du Liban qui portait dans la nue
Son front audacieux,
Est tombé; maintenant sa tige est abattue,

Et ses rameaux qui jusqu'aux cieux
Semblaient aller braver la foudre
Ont été mis en poudre.
Le lis de Bethléem a perdu sa blancheur,
La rose n'a plus sa fraîcheur;
Toi-même tu verras s'écouler ta jeunesse,
Tu verras s'éclipser ta force et ta vigueur,
Et ta beauté n'est qu'une fleur
Que flétriront bientôt les ans et la vieillesse.
Tout passe sous le ciel,
Je t'en prends à témoin.
Qu'as-tu donc fait de ta puissance?
Tu fus si grande aux jours heureux
Où tes princes religieux
Adoraient le Seigneur, imploraient sa clémence.
La victoire suivait leurs pas,
Et Jéhovah lui-même armé de son tonnerre
Les précédait dans les combats.
Mais depuis que Sédécias
Osa d'une main téméraire
Briser son joug et renverser ses lois,
Le Seigneur offensé, dans sa juste colère,
Frappa ce peuple ingrat qu'il avait tant de fois
Couvert de son bras tutélaire.
Ses vierges, ses vieillards conduits dans l'esclavage
Déplorent en vain leur malheur;
Tous subissent le joug d'un ennemi vainqueur,
Et Sion pleure son veuvage.
Où j'entendais des hymnes solennels,
Je n'entends plus que le silence;
Et sur ces saints autels
Où reposait l'arche de l'alliance,
Je ne vois plus que des monstres muets,
Qui, tous gorgés de sang et de carnage,
A de nouveaux repas vont exercer leur rage.
Où sont ces rois d'un peuple criminel?
Où sont ces princes d'Israël,

Qu'hier encor dans leur palais superbe
Je vis marcher avec splendeur?
Tous ont desséché comme l'herbe
Qu'abat la faux du moissonneur.
Adore maintenant, adore tes idoles
Infortuné Sédécias!
Sans doute elles pourront, ces déités frivoles,
Arracher tes fils au trépas;
Mais de leur sang déjà la terre s'est rougie
A ton aspect et sous tes yeux.
Tu ne reverras plus la lumière des cieux;
La clarté du soleil à jamais t'est ravie.
Applaudissez, fiers ennemis;
Édom, Assur, Ninive, Babylone,
Applaudissez, vos vœux sont accomplis.
Le Tout-Puissant a brisé notre trône,
Lui-même a guidé vos soldats,
Qui, soutenus de sa puissance,
Sans le savoir ont servi sa vengeance.
Lui-même arma leurs bras,
Fit marcher devant eux la mort et l'épouvante,
Et dans Jérusalem tremblante
Lui-même conduisit leurs pas.
Oui, Seigneur, tu frappas cette ville rebelle:
Heureuse, si toujours attentive à ta voix
Elle eût été fidèle!
Tout passe sous les cieux, les peuples et les rois;
Ta parole, ô mon Dieu, reste seule éternelle!

Il disait: la douleur l'interrompt à ces mots,
Il soupire, il gémit, il éclate en sanglots,
Mais bientôt il reprend d'une voix solennelle:

De ces tristes débris que l'éloquente voix
Demeure dans ton cœur profondément gravée,
Que le deuil de Sion, que le sort de ces rois,
Que Babylone enfin de son sang abreuvée,

T'apprennent à quel prix l'homme peut du Seigneur
Insulter la grandeur.

Mais quel astre inconnu vient frapper ma paupière?
Du secret avenir le voile est déchiré.
Je vois un jour brillant, des torrents de lumière,
De célestes clartés mon cœur est enivré,
J'y sens renaître enfin l'allégresse et la joie :
Le Destin se déploie.

Où vont-ils ces guerriers? au travers des déserts,
Je les vois s'avancer vers nos tristes collines,
Comme l'aigle superbe ils ont fendu les airs,
Ils relèvent Sion du milieu de ses ruines,
Le temple reparaît, et les remparts détruits
Sont déjà reconstruits.

Mais quel nouveau soleil éclatant à leur tête
Éclaire de ses feux les tribus d'Israël?
Il présage déjà la fin de la tempête,
C'est toi..., c'est toi, mon fils..., heureux Zorobabel
Qui conduis en ces lieux ces bataillons fidèles;
Vents, prêtez-leur vos ailes.

Console-toi, Sion, essuie enfin tes pleurs,
Je vois fumer l'encens sous tes sacrés portiques;
Ton peuple a pour jamais oublié ses douleurs,
Il revient dans le temple entonner ses cantiques,
Et présenter à Dieu les prémices des champs
Désormais florissants.

Et toi, reine superbe, altière Babylone,
Où chercher ta grandeur, où chercher tes débris!
Le Seigneur en courroux a brisé ta couronne,
Ton trône est renversé, nos vœux sont accomplis.
Mais toi, Jérusalem, garde de méconnaître
Ton Sauveur et ton Maître.

Il dit : Zorobabel, par ces mots consolé,
S'empresse de revoir son peuple désolé,
Et, béni par la main du sage Jérémie,
Va reprendre ses fers et quitte sa patrie.

Les sonnets du Tasse à ses chattes.

Traduction en vers latins.

Qualis, quum piceis horrida nubibus
Tempestas rabidi per maris ingruit
Fluctus terrificos, nauta tumens polo
Quærit sidera flammeo,
Sic cum me tenebris carceris asperi
Sors claudit miserum, quæro gemens tuos,
O feles, oculos, sidera quæ velut
Umbrarum in medio micant.
Feles quin etiam te sequitur minor
Ursam ceu sequitur noctibus in nigris
Majorem Ursa minor. Lumina vos mea,
Feles, vos amor et meus!
Vos servent superi verbere fustium,
Pascantque egregio lacteque carneque :
Lucem sed misero vos date, talia
Chartis dum noto carmina.

Traduction française :

« De même que lorsque la tempête couvre le ciel d'une nuit sinistre, et soulève les flots avec un bruit épouvantable, le matelot tremblant cherche à travers les nuages en feu les étoiles qui doivent diriger sa marche; ainsi, au fond de ce ténébreux cachot où l'adversité m'a si malheureusement jeté, je cherche tes yeux, ô belle chatte, et il me semble en les voyant que j'aperçois l'étoile polaire qui rend l'espérance au milieu de l'orage. Je vois encore un autre petit chat, et je crois alors avoir devant moi la grande et la petite Ourse! O chats! lumière de mes travaux, ô chats, que je vous aime!

« Que Dieu vous garde des coups de bâton! que le Ciel vous donne en abondance et la viande et le lait! mais éclairez-moi pour écrire ces vers [1]. »

Mais au milieu de ces charmants exercices de littérature et de poésie, qui aurait pu croire que les tentations du doute eussent jamais pu assaillir cette âme droite, simple, naïve, et en même temps si éclairée? Comment le démon de l'incrédulité osa-t-il jamais s'attaquer à ce cœur si fortement trempé par une éducation éminemment chrétienne, et par les exemples touchants de foi et de charité qui l'entouraient dans sa famille?

La divine Providence lui ménagea sans doute cette épreuve, pour rendre son âme plus compatissante envers ceux qui seraient soumis aux tourments par lesquels il avait lui-même passé. Elle voulait encore lui indiquer, en quelque sorte, la voie qu'il devait suivre, et les études spéciales auxquelles elle le destinait.

Quoique Ozanam n'ait jamais éprouvé dans sa foi de défaillance positive, voici ce qu'il nous dit lui-même des luttes cruelles qu'il eut à souffrir :

[1] Texte du Tasse :

Come nell'Ocean s'oscura in festa
Procella il rende torbido e sonante,
Alle stella onde il pola e fiammeggiant
Cosi io mi volgo, o bella gatta, in questa
Fortuna avversa, alle tue luci sante,
E mi sembra due stelle aver davante
Che tramontana sia nella tempesta.

Veggio un'altra gattina, e veder parm
L'Orsa maggior colla minore, o gatte,
Lucerna del mio studio, o gatte amate.
Se Dio vi guardi dalla bastonate,
S'el ciel voi pasca di carne e di latte,
Fate mi luce a scriver questi carmi.

« Au milieu d'un siècle de scepticisme, Dieu m'a fait la grâce de naître dans la foi; il me prit sur les genoux d'un père chrétien et d'une sainte mère; il me donna pour première institutrice une sœur intelligente, pieuse comme les Anges qu'elle est allée rejoindre. Plus tard, les bruits d'un monde qui ne croyait point, vinrent jusqu'à moi. Je connus toute l'horreur de ces doutes qui rongent le cœur pendant le jour, et qu'on trouve la nuit sur un chevet baigné de larmes.

« L'incertitude de ma destinée éternelle ne me laissait pas de repos. Je m'attachais avec désespoir aux dogmes sacrés, et je croyais les sentir se briser sous ma main. C'est alors que l'enseignement d'un prêtre philosophe me sauva. Il mit dans mes pensées l'ordre et la lumière; je crus désormais d'une foi assurée, et, touché d'un bienfait si rare, je promis à Dieu de vouer mes jours au service de la vérité, qui me donnait la paix [1]. »

Que de fois cet excellent frère nous a fait la confidence des terribles angoisses qui désolèrent son âme à l'époque où il allait entrer en philosophie! « Ah! me disait-il souvent, on m'accuse quelquefois de traiter avec trop d'indulgence et de douceur ceux qui n'ont pas la foi; lorsqu'on a passé par les supplices du doute, on se ferait un crime de rudoyer les malheureux auxquels Dieu n'a pas encore accordé la grâce de croire. » Ces paroles furent la règle de toute sa vie militante. Aussi, l'un de ses plus illustres biographes, le P. Lacordaire,

[1] Voir t. I, *Œuvres complètes*. Introduction *de la Civilisation au* v^e^ *siècle*, p. 2.

consacre-t-il les lignes suivantes à signaler l'admirable délicatesse de sa charité.

« On a beau lire les pages qu'il nous a laissées, on a beau se rappeler ses actes et ses discours, on n'y découvre ni la colère qui se venge, ni l'amertume qui s'accroît en se répandant, ni le mépris qui brave, ni l'ironie qui se moque, sous prétexte d'instruire ou de corriger. Sans abaisser jamais l'Église devant le monde, il tient d'une main généreuse, parce que c'est la charité qui la guide, le sceptre tout-puissant. Il plaint plus qu'il n'accuse, il pardonne plus qu'il ne condamne, et, toujours invincible sous le bouclier, il tempère dans son épée la force qu'il y sent, de peur d'achever la mort en quelque âme qui peut encore revivre[1]. »

Ce fut au milieu de ces généreux combats que sa foi livrait au doute, à l'âge de quinze ans, c'est-à-dire dès 1829, que surgit dans son âme meurtrie, mais toujours pleine de courage et d'ardeur, une pensée qui ne le quitta plus, et qu'il poursuivit jusqu'à son dernier soupir; la pensée qui présida, ou plutôt qui inspira toutes ses œuvres : prouver la divinité de la religion par l'histoire. Déjà il formait le dessein de composer un ouvrage qui devait avoir pour titre : *Démonstration de la vérité de la Religion catholique, par l'antiquité des croyances historiques religieuses et morales.* Il voulait, sans doute, venir ainsi en aide aux esprits que la foi n'avait pas encore suffisamment éclairés, et qui seraient visités par les mêmes épreuves dont il eut le bonheur de sortir vainqueur.

[1] *Œuvres complètes*, t. I, p. 150.

Un prêtre, aussi modeste que distingué, qui ne visa jamais à la célébrité, M. l'abbé Noirot, professa la philosophie pendant vingt ans au collège de Lyon, avec un rare succès. Ozanam eut le bonheur de l'avoir pour maître, et c'est à lui qu'il dut l'affermissement complet de sa foi. Il saisissait toutes les occasions de proclamer cet inestimable bienfait, et d'en exprimer sa profonde reconnaissance. Il écrivait à M. Fortoul : « Quel ami, ce bon M. Noirot ! sa bonté est toujours la même. A lui, reconnaissance éternelle [1]. »

Nous habitions Lyon à cette époque, et nous nous rappelons les mauvaises querelles que des esprits étroits suscitèrent contre cet éminent professeur, parce qu'il ne suivait pas dans son enseignement les routes battues jusqu'alors. On aurait voulu de lui une exposition directe, claire et positive des vérités chrétiennes. Pour un séminaire, nous l'avouons, cette méthode pouvait être la plus simple et la meilleure; mais, pour des jeunes gens qui vivent au milieu du monde et de l'atmosphère empoisonnée de ses préjugés, la marche suivie par M. Noirot était plus habile, plus sage et plus sûre.

Il finissait par où l'on aurait voulu qu'il commençât; car le dogme, dans toute sa pureté, était le terme nécessaire de ses argumentations. Il conduisait ainsi insensiblement, et avec art, ses élèves à admettre les principes chrétiens, sans qu'ils s'en doutassent, et sans qu'ils eussent le temps de se mettre sur la défensive. Lorsqu'à la suite d'ingénieux et savants raisonnements il

[1] *Lettres*, t. I, p. 14.

les avait amenés à une conclusion dogmatique, par exemple, à celle de l'*existence de Dieu*, il leur disait avec une pieuse malice : « Vous voyez, Messieurs, que le philosophe le plus profond et le plus exercé finit par découvrir, après de longues et pénibles études, tout juste ce que sait le petit enfant qui a appris son catéchisme. »

Il ne répondit du reste, aux accusations calomnieuses qu'on élevait contre lui, que par un silence digne d'un philosophe chrétien, et surtout en formant des hommes tels qu'Ozanam, Blanc Saint-Bonnet, le poète Laprade, aujourd'hui l'un des quarante de l'Académie française; Bouchacourt, ancien chirurgien de l'hôpital général de la Charité à Lyon; Artaud, qui fut médecin des aliénés de l'Antiquaille, dans la même ville; le peintre Janmot, et tant d'autres, qui ont dû à l'enseignement de M. l'abbé Noirot le bonheur de conserver leur foi, et des principes religieux au milieu des travaux et des lettres qui leur ont valu une juste célébrité.

M. Cousin ne se trompait donc pas, lorsqu'il proclama un jour le saint prêtre qui obtenait sans bruit d'aussi éclatants succès : *le premier professeur de France*.

« M. Noirot, dit M. J.-J. Ampère[1], procédait avec les jeunes gens par la méthode socratique. Lorsqu'il voyait arriver dans sa classe de philosophie un rhétoricien bouffi de ses succès, et aussi plein de son importance que pouvait l'être Eutydème ou Gorgias, le Socrate chrétien commençait, lui aussi, par amener son jeune

[1] Notice biographique, *Journal des Débats*, 9 et 12 octobre 1853.

rhéteur à convenir qu'il ne savait rien; puis, quand il l'avait, pour son bien, écrasé sous sa faiblesse, il le relevait, en cherchant avec lui, et en lui montrant ce qu'il pouvait faire. L'influence que ce maître habile exerça sur Ozanam décida de toute la direction de ses pensées. »

Cet incomparable professeur avait le talent de faire aimer les études sérieuses, en se faisant aimer lui-même, au point d'attirer souvent autour de sa chaire les élèves qui avaient terminé leur cours de philosophie. Il devenait alors leur ami et leur conseiller dans les travaux divers qu'ils entreprenaient chacun selon le don qu'ils avaient reçu de la Providence.

Le jeune Ozanam usa et abusa souvent de tant de bonté. Sa confiance dans son excellent maître était sans bornes; il n'entreprit et ne fit paraître aucun de ses ouvrages sans l'avoir consulté en détail sur le plan et les différentes parties de ses écrits. Souvent même, M. Noirot poussa la bienveillance jusqu'à prendre cet obscur écolier pour compagnon de ses promenades, aux bords escarpés et silencieux de la Saône, dans les environs de Lyon (c'était ordinairement au midi de la ville, à *la Quarantaine* et *aux Étroits*); et là ils philosophaient ensemble sans s'apercevoir de la rapidité avec laquelle le temps leur mesurait ses heures.

Voici les doux souvenirs que le temps du collège avait laissés dans le cœur d'Ozanam; il les a consignés lui-même dans une lettre qu'il écrivait de Paris à sa mère, le 16 mai 1834 : « J'aime beaucoup à me rappeler tout ce que je sais de ma vie, depuis mon enfance. Souvent nous parlons de ce temps avec Chaurand. Le collège y

fait un épisode amusant, et la première communion, une scène touchante, dont les traits les plus minutieux sont profondément empreints dans ma mémoire. Puis, les premières jouissances de l'étude, les incertitudes, les recherches, la saine et fortifiante philosophie de l'abbé Noirot, et, au milieu de tout cela, bien des amitiés commencées sur les bancs des classes, et qui continuent encore. Ballofet, Falconnet, Henri; tous nos jeux, depuis l'arche de Noé et les soldats, jusqu'aux promenades sentimentales, et aux sérieuses parties d'échecs... Vos douces paroles, quand je travaillais sur la table près de vous, vous consultant sur mes thèmes, quand j'étais en sixième, et vous lisant mes discours français quand j'étais en rhétorique. Les conseils et quelquefois les gronderies bienveillantes de papa, les longues courses faites avec lui, ses histoires que j'écoutais avec tant de plaisir; ce frère aîné si occupé par ses missions, et qu'on ne voyait que de temps en temps; ce petit frère que j'ai vu naître et grandir [1]. »

Ozanam était arrivé au terme de ses études classiques. Chaque année, à la distribution des prix, recommençaient pour lui de nouveaux triomphes. Que de fois n'avons-nous pas eu la joie de déposer sur son front ces couronnes, qui n'étaient qu'un faible prélude des éclatants succès qui l'attendaient sur un théâtre bien autrement vaste et relevé !...

Cette période de la vie de notre bien-aimé frère s'arrête à son examen pour le baccalauréat : à seize ans et demi, il était bachelier ès lettres.

[1] *Lettres*, t. I, p. 100.

CHAPITRE III

Ozanam passe deux années dans l'étude d'un avoué à Lyon.

1830

Le père d'Ozanam, heureux témoin des brillants succès de son fils, le destinait à la magistrature, plusieurs de ses aïeux paternels s'y étant distingués. « Je désire, disait-il, dans des Mémoires qu'il nous a laissés, en faire un avocat, ou plutôt un conseiller, un juge dans quelque cour royale. Il a des sentiments délicats, purs et généreux, et il sera un magistrat éclairé et intègre. J'ose espérer qu'il sera notre consolation dans notre vieillesse ; au sortir du collège, où il fait actuellement sa philosophie, il étudiera la pratique du barreau, chez un homme de loi, de là il ira faire son droit à Dijon ou à Paris. »

Quoique Ozanam se sentît peu de goût pour la carrière dans laquelle son père désirait le faire entrer, il se soumit avec docilité aux désirs d'une autorité pour laquelle il manifesta toujours le plus profond respect, et il entra comme clerc dans l'étude de M. Coulet, l'un des avoués les plus distingués du barreau de Lyon. Toute-

fois, le père d'Ozanam était trop intelligent, et il avait trop la connaissance du cœur humain, pour croire que le genre de travail réservé à son fils dans son nouvel état pût suffire à l'activité dévorante de sa rare intelligence.

Pour faire diversion aux éternelles et fastidieuses copies de l'avoué, il lui donna un maître de dessin et un professeur d'allemand. Il ne se doutait pas assurément du parti précieux que Frédéric devait tirer un jour de ces dernières leçons.

Mais ce n'était pas encore assez pour satisfaire l'avidité de savoir qu'éprouvait notre jeune clerc. Son grand ouvrage : *la Démonstration de la religion catholique par l'antiquité des croyances historiques, religieuses et morales,* n'avait cessé de le préoccuper depuis le moment où il en avait conçu le plan. Il y voyait une sorte d'apostolat encore plus qu'une œuvre littéraire. Ses études philosophiques avaient développé et précisé davantage ses premières conceptions. Elles lui avaient encore mieux fait comprendre les lumières qu'il pourrait faire briller au fond de ces consciences enfouies, pour ainsi dire, dans les ténèbres du scepticisme. Il s'agissait d'arracher des âmes à l'aveugle incrédulité, triste héritage du siècle dernier; ce but était trop élevé et trop généreux pour ne pas remplir d'enthousiasme un cœur comme celui d'Ozanam. Il vit dès l'abord, d'un coup d'œil sûr et profond, les nombreux travaux préliminaires qu'exigeait de lui sa noble entreprise; il ne s'en laissa pas effrayer; au milieu des insipides ennuis que lui causaient les copies des minutes dont l'accablait la nombreuse clientèle de son patron, il mettait la main à son

œuvre; il s'y préparait en étudiant l'hébreu, et même le sanscrit, cette langue sacrée de l'Inde, non point pour faire parade d'érudition, mais pour connaître plus à fond les religions primitives, dans lesquelles il voulait puiser les preuves de sa démonstration.

Maintes fois, surtout pendant les nombreux voyages que nous faisions au moment des vacances, il nous exposait ses projets et ses plans; puis, à notre tour, nous lui donnions nos avis et nos conseils. Tantôt nous l'engagions à rétrécir son cadre, qui nous paraissait trop vaste pour ne pas dépasser les forces et la durée d'une vie d homme; d'autres fois nous l'exhortions à ne pas perdre un temps précieux dans des recherches profondes trop lointaines, trop minutieuses, et qui, malgré leur intérêt particulier, devaient finir par épuiser sa sève, sans qu'il en pût retirer beaucoup de fruits pour le travail qu'il entreprenait. Ses idées sur le *progrès par le christianisme*, encore peu précises à cette époque, nous faisaient surtout craindre, par les généralités dans lesquelles elles flottaient, qu'elles ne portassent quelque atteinte à l'immutabilité des dogmes chrétiens; le caractère sacerdotal dont nous étions revêtu, nos années, bien plus nombreuses que les siennes, nous autorisaient à lui recommander en ces matières délicates une prudence, de laquelle, au reste, il ne s'est jamais départi. Il ne publiait, en effet, aucun ouvrage, sans l'avoir soumis préalablement à l'examen sérieux de quelque théologien; il aurait volontiers sacrifié ses opinions les plus chères et ses pages les plus éloquentes, plutôt que de s'exposer à émettre sciemment une proposition même hasardée. Son attachement inviolable à

la foi catholique, qu'il s'efforça de servir toute sa vie, le trouva toujours sur ce point d'une scrupuleuse docilité.

Nous possédons sur le grand travail dont il est ici question, de nombreux cahiers; mais il suffira de donner un aperçu de ce gigantesque dessein dont Ozanam changea la forme plus tard [1].

Nous tenons d'autant plus à tracer les grandes lignes de l'immense édifice qu'il se proposait de construire, qu'elles renferment en quelque sorte le résumé de tous ses travaux, et la pensée mère qu'il ne cessa de cultiver pendant sa vie entière. Sans doute il songeait à cet important dessein esquissé dès sa jeunesse lorsqu'il disait vingt ans après : « Le moment est venu de tenir à Dieu les promesses de mes dix-huit ans. »

C'était en effet à dix-huit ans, c'est-à-dire en 1831, qu'il exposait en détail, à l'un de ses parents, du même âge que lui, le fameux projet qu'il avait conçu dès les premières années qu'il avait passées au collège. Pour être plus exact, nous citerons les paroles mêmes du jeune auteur de cette lettre : « Courage, disait-il à son cousin, nous ne construirons pas toujours en l'air ; au milieu de cette atmosphère vaporeuse qui enveloppe notre avenir, je vois s'élever, de jour en jour je le vois de plus près, un monument grandiose, non plus *fondé sur le sable*, comme dit le bon Descartes, mais *sur le roc et l'argile*. Tu me comprends à demi-mot, et tu vois que j'en viens à notre sujet favori, à notre ouvrage.

[1] Nous donnerons plus loin, dans l'ordre chronologique de sa vie, le plan définitif de son travail qu'il a tracé lui-même. Il se trouve dans l'introduction placée à la tête du premier volume de ses œuvres complètes.

« Oh ! pour celui-là, ce n'est point un rêve de jeune homme; non, c'est un penser fécond déposé dans notre esprit, pour s'y développer sans cesse, et se produire ensuite au dehors sous une forme magnifique. Là dedans, est notre avenir, notre vie entière. Là, viennent converger toutes mes pensées, tous mes projets, toutes mes rêveries; et puisque tu veux que je t'en trace le plan, le voici :

« Depuis que j'ai réfléchi sur le sort de l'humanité, une idée principale m'a toujours frappé; de même qu'une fleur contient dans son sein les germes innombrables des fleurs qui doivent lui succéder, de même le présent, qui vient du passé, contient l'avenir. Si donc il est vrai que l'humanité va subir une recomposition nouvelle à la suite des révolutions qu'elle éprouve, il faut reconnaître que les éléments de cette synthèse définitive doivent se retrouver dans le passé; car on ne saurait admettre que la Providence ait laissé le genre humain assis durant six mille ans à l'ombre de l'erreur et de la mort, sans lumière et sans appui.

« En appliquant cette formule à la religion, nous dirons que l'homme étant un être essentiellement religieux, et la religion étant essentiellement nécessaire à son développement intellectuel et moral, il est impossible qu'il soit resté un siècle seulement dans l'ignorance ou dans l'erreur sur un sujet aussi grave; d'un autre côté, pouvait-il, par ses propres forces, arriver bientôt à la vérité religieuse? Non, puisqu'au bout de quatre mille ans, Aristote et Platon, les deux plus grands génies qui aient jamais existé, étaient encore bien loin de posséder des idées pures; et ce qu'il y a

de mieux dans Platon, ce sont les traditions qu'il a copiées. D'ailleurs, les besoins physiques, absorbant l'attention, ne laissaient point de part aux réflexions philosophiques. Enfin, il est prouvé que sans éducation l'homme reste confiné dans le monde matériel, qu'à l'éducation seule il appartient de l'élever aux idées morales. Cette éducation transmise de père en fils, de qui la tenait-il? De la preuve d'une révélation primitive.

« Donc cette question de droit: *Quel est l'avenir religieux de l'humanité?* se développe, s'éclaircit, et fait place à cette question de fait : *Quelle fut la religion primitive?*

Nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo.

« Ici il faut s'armer de courage et de résolution pour d'immenses recherches : car voici que nous allons faire le tour du monde. Il s'agit de décrire toutes les religions des peuples de l'antiquité, et des peuples sauvages (lesquels sont aussi à notre égard *antiques, primitifs*). Il s'agit de réunir dans un vaste tableau toutes les croyances, et leurs phases; j'appelle ce premier travail : *Hiérographie.*

« Nous avons acquis la connaissance des faits, il faut en déterminer les rapports; il faut reconnaître la généalogie, la parenté des religions diverses, comment les *croyances mères* se sont divisées en sectes, en branches multipliées; cette œuvre, je la nomme *Symbolique.* Enfin, il reste à chercher les causes de cette innombrable variété. Il faut exprimer chaque mythe pour en découvrir l'esprit et le sens; découvrir, sous le voile de

l'allégorie, le fait ou le mystère qui s'y cache; et, mettant d'un côté tous les éléments secondaires, variables, relatifs aux temps, aux lieux, aux circonstances, recueillir, comme l'or au fond du creuset, l'élément primitif, universel : le christianisme; ceci est l'*herméneutique*.

« Et ces trois sciences, l'une de faits, la seconde de rapports, la troisième de causes, se confondent en une seule, que je nomme *Mythologie*.

« Élaborée ainsi dans un ordre analytique et rationnel, cette science, arrivée à son terme, peut se présenter sous la forme de synthèse ou d'histoire.

« Alors s'offriraient aux regards, sur le premier plan : la création de l'homme, et la révélation primitive, puis le péché et la corruption de la croyance; enfin les développements et les subdivisions de chacune de ces sources altérées, et la permanence de la tradition de la loi mosaïque jusqu'au jour du Christ.

« Et là, si la mort ou la vieillesse ne nous ont point encore arrêtés, là s'élève la grande figure du christianisme dans toute sa splendeur. Le Christ, la philosophie de sa doctrine, présentée comme la loi définitive de l'humanité, puis sa glorieuse application pendant dix-huit siècles, et enfin la détermination de l'avenir.

« Magnifique trilogie, ou viendraient se retracer l'origine du christianisme, sa doctrine, son établissement, ou, si tu veux, le laborieux enfantement de l'humanité, l'exposition de la loi qui doit la régir, et ses premiers pas dans cette loi divine.

« Tu comprends que ce travail nécessite une connaissance assez approfondie : de la géographie, de l'his-

toire naturelle de chaque pays, de l'astronomie, de la psychologie, de la philologie, de l'ethnologie.

« Car la connaissance des révolutions, des langues et des peuples, servira de donnée et de contre-épreuve à l'histoire des révolutions religieuses; et d'ailleurs, comme les révolutions du monde physique et du monde social, ainsi que les passions du cœur, viennent tour à tour se réfléchir dans les croyances, il faut savoir les démêler, et il faut les connaître.

« Ne te décourage pas, cependant; il y a derrière nous bien du travail terminé : le *Mithridate* d'Adelung, la *Symbolique* de Creuzer, les travaux de Champollion, d'Abel Rémusat, d'Eckstein, de Schlegel et de Gœrres, nous offrent des mines riches à exploiter. D'ailleurs, nous sommes deux, et nous pourrons même nous joindre des collaborateurs : j'ai là-dessus un projet que je te communiquerai de vive voix. Enfin, *à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire,* et plus l'œuvre est difficile, plus il sera beau de l'accomplir [1]. »

A la suite de cette lettre, un peu longue à la vérité, mais qui révèle le plan immense qu'Ozanam avait formé si jeune encore, nous ne pouvons résister au plaisir de montrer avec quel enthousiasme il embrassait son sujet, affrontant les incalculables travaux auxquels l'obligeait la tâche qu'il s'était donnée. Nous trouvons l'expression des saints transports de son âme en contemplant l'œuvre qu'il méditait, à la fin d'une lettre écrite quelques mois avant celle que nous venons

[1] *Œuvres complètes d'Ozanam. Lettres*, t. I, p. 15 et suivantes. Lettre à M. Ernest Falconnet, aujourd'hui conseiller à la cour d'appel de Paris.

de citer. Elle était adressée à deux de ses anciens camarades de collège. Il savait qu'à Paris ils étaient exposés au souffle pernicieux du matérialisme, et son zèle s'efforçait de les en préserver.

« Ébranlé quelque temps par le doute, dit-il, je sentais le besoin invincible de m'attacher de toutes mes forces à la colonne du temple, dût-elle m'écraser dans sa chute ; et voilà qu'aujourd'hui je la retrouve, cette colonne, appuyée sur la science, lumineuse des rayons de la sagesse, de la gloire et de la beauté ; je la retrouve, je l'embrasse avec enthousiasme, avec amour. Je demeurerai auprès d'elle, et de là j'étendrai mon bras ; je la montrerai comme un phare de délivrance à ceux qui flottent sur la mer de la vie. Heureux si quelques amis viennent se grouper autour de moi ! alors nous joindrions nos efforts, nous créerions une œuvre ensemble, d'autres se réuniraient à nous, et peut-être un jour la société se rassemblera-t-elle tout entière sous cette ombre protectrice ; le catholicisme, plein de jeunesse et de force, s'élèverait tout à coup sur le monde ; il se mettrait à la tête du siècle renaissant, pour le conduire à la civilisation, au bonheur ! O mes amis, je me sens ému en vous parlant, je suis tout plein de plaisir intellectuel ; car l'œuvre est magnifique, et je suis jeune. J'ai beaucoup d'espoir, et je crois que le temps viendra où j'aurai nourri, fortifié ma pensée, où je pourrai l'exprimer dignement[1]. »

Dans l'étude de l'avoué chez lequel Ozanam travaillait, il y avait malheureusement, comme presque par-

[1] Lettre à M. Hippolyte Fortoul et à M. H***, étudiants en droit. *Œuvres complètes d'Ozanam. Lettres*, t. I, p. 7.

tout, des jeunes gens sans foi et sans mœurs. Ils eurent le bon goût, à leur sens, de raconter à leur nouveau camarade l'histoire dégoûtante de leurs orgies, et de vomir contre la religion tous les blasphèmes et les railleries sacrilèges qu'ils avaient puisés dans les mauvais livres dont ils faisaient leurs immondes délices. Mais ils ignoraient avec quel rude jouteur ils allaient se mesurer. Ils ne tardèrent pas toutefois à le connaître; entre des libertins ignorants et le jeune athlète qu'ils avaient pris à partie, et dont la foi robuste venait de s'affermir encore à l'école d'une philosophie solidement chrétienne, la lutte ne pouvait rester un instant douteuse. Quoique infiniment plus jeune que ses adversaires, il les eut bientôt réduits au silence. Il les fit rougir de leur vie licencieuse, répondit à leurs objections et à leurs difficultés avec une force et une érudition si nouvelles pour eux, qu'ils en furent en quelque sorte atterrés et confondus. Ils se croyaient des géants, comme Goliath, ils avaient pitié de la jeunesse de ce nouveau David, mais, comme lui aussi, ils reçurent une pierre au milieu du front. Dès lors, les propos licencieux ne se tinrent plus qu'à voix basse, à la manière des écoliers qui ont peur de la férule du maître, et toute polémique religieuse fut abandonnée. Celui qu'ils avaient tenu d'abord pour un enfant, fut désormais entouré de leur respect et de leur estime. Ozanam lui-même nous racontait avec bonheur, à cette époque, tous les détails de ce premier combat et de cette première victoire. C'est ainsi qu'il commença à s'exercer aux luttes qu'il eut à soutenir plus tard; car, toute sa vie, il se fit l'infatigable champion de la foi et de l'Église.

Cependant Ozanam copiait, copiait toujours ses malheureuses minutes, et nous ne savons trop si son patron y trouvait son compte; car, habitué à écrire très fin et très serré, il devait oublier que pour les rôles on suit une méthode tout opposée. Nous ne répondrions même pas qu'il ne s'y glissât quelques incorrections; son corps, en effet, était bien à l'étude; mais tout en grossoyant ses actes, sa brillante imagination et l'activité dévorante de son esprit l'entraînaient bien loin de là. Il disposait, par exemple, l'ensemble d'un poème épique en vers latins sur la *prise de Jérusalem par Titus*, il composait quelques articles, ou quelque sujet de poésie, pour une revue mensuelle qui paraissait à Lyon, sous le nom de l'*Abeille*.

Déjà, pendant les dernières années qu'il passa au collège, Ozanam avait donné plusieurs pièces de sa composition à ce recueil philosophique et littéraire que M. l'abbé Noirot et M. Urbain Legeay avaient pris sous leur bienveillant patronage, pour stimuler l'émulation de leurs élèves. Nous aurions pu citer plus tôt quelques-uns des morceaux que nous allons transcrire; mais nous ne voulions pas y revenir deux fois, et l'ordre chronologique ne devait point d'ailleurs en être sensiblement troublé.

N'oublions pas ici que nous sommes historien avant tout; quelle que soit l'admiration bien naturelle, il faut en convenir, que nous professons pour les œuvres de notre frère, nous sommes loin de les proposer toutes comme des chefs-d'œuvre; seulement il nous a paru nécessaire, pour bien faire connaître l'homme distingué dont nous écrivons la vie, de produire de distance en

distance un certain nombre de ses écrits, de telle sorte que l'on puisse suivre, en quelque manière pas à pas, les progrès de son talent, et mieux juger des fruits qu'il recueillait de ses études et de ses nombreux travaux. Nous empruntons encore à M. Urbain Legeay, qui les a religieusement recueillis, les détails dans lesquels nous allons entrer relativement à la part active que prit Ozanam dans la rédaction de l'*Abeille*, surtout pendant les années 1829 et 1830 [1].

Les morceaux que nous allons citer auront au moins l'avantage de montrer d'une manière de plus en plus frappante quelles furent dès lors les tendances de son esprit. Les convictions religieuses et les inspirations philosophiques sont l'âme de tout ce qui sort de sa plume, elles se manifestent par des dissertations spéciales d'une certaine étendue.

Ainsi, dans les premiers articles, il indique rapidement, mais avec une énergique précision, les raisons fondamentales qui établissent solidement l'importance de la philosophie; puis, après avoir essayé de déterminer le nombre, la portée et l'emploi des facultés intellectuelles, il trace, dans une suite de petits traités fort substantiels, l'histoire analytique de la philosophie à partir du moyen âge, les époques antérieures ayant déjà été traitées dans les précédentes livraisons de l'*Abeille*, par M. Fortoul, son condisciple et son émule [2]; puis il montre très bien, avec une concision remarquable, que

[1] *Étude biographique sur Ozanam*, par M. Urbain Legeay, p. 25 et suivantes.

[2] On sait que M. Hippolyte Fortoul devint plus tard ministre de l'instruction publique.

la vérité de la religion chrétienne est prouvée par l'analogie de toutes les croyances; cette analogie, il la trouve 1° dans les histoires sacrées de toutes les nations, et dans leurs traditions historiques; 2° dans leurs dogmes religieux, et dans les mystères qu'ils admettent; 3° dans l'unité de leur morale; 4° dans les caractères du culte extérieur qu'ils rendent à la Divinité.

On voit qu'il prélude déjà au vaste plan qu'il exposait dans une lettre que nous avons citée plus haut, adressée à son cousin M. Ernest Falconnet. Il y a dans ces différentes pièces, que nous désirerions mettre toutes sous les yeux du lecteur, le cachet d'une verve tout à fait originale; nous donnerons seulement ici la dernière.

« Enseigner à l'homme son origine, lui révéler son Créateur, lui dicter ses devoirs, c'est une grande partie des bienfaits de la religion, mais non pas tous. Le dogme nourrit l'intelligence, le précepte dirige la volonté; mais l'intelligence et la volonté ne font pas tout l'homme. Unie par des rapports mystérieux à des organes matériels, l'âme de l'homme a besoin d'agir sur eux; elle agit en effet. Une pensée grande, une affection forte qui remplit notre esprit, a besoin de s'exprimer au dehors, et elle s'exprime par la parole, le geste, ou l'action. Réciproquement, le corps modifié réagit sur l'âme, les impressions des sens modifient l'intelligence ou la volonté, les affections de l'âme se réfléchissent dans les actes du corps, et les modifications du corps se réfléchissent à leur tour dans les manières d'être de l'âme.

« Ainsi, les pensées religieuses auront besoin d'une expression sensible; elles se réfléchiront dans les pratiques, et les pratiques religieuses nourriront les senti-

ments pieux dans l'âme : et quand il fut dit à l'homme de servir Dieu de toutes ses forces, ce commandement s'adressa au corps comme à l'esprit.

« Or cette utilité, cette nécessité des pratiques religieuses que nous venons de reconnaître rationnellement, fut spontanément avouée dès les premiers âges du monde; partout le culte eut ses cérémonies, ses pompes; la pensée de Dieu, son expression.

« O vous à qui la prière semble un hommage inutile, regardez, et voyez tous ces peuples à genoux devant Celui qui les a créés; entendez ce concert immense, cette vaste harmonie qui monte vers le ciel ! L'univers matériel était sans voix, parce qu'il était sans intelligence; l'univers matériel était sans culte, sans adorateur, et pourtant ce culte était dû. L'intelligence de l'homme prête une voix à la matière pour louer Dieu. Conçue dans les profondeurs du cœur humain, la prière s'exprime sensiblement par la parole. Au milieu du silence de la nature, elle s'élève seule; mais au nom de la nature entière, elle s'élève vers le Tout-Puissant. Ainsi l'homme, roi de la création terrestre, en est en quelque sorte le pontife; il la représente devant Dieu, quand il prie.

« A son tour, chaque grande famille d'hommes a sa représentation religieuse. Distraite, par leurs opérations continuelles, du culte dû au Créateur, les hommes ont parmi eux des personnages dont la mission est de prier pour tous, et tandis que chaque être raisonnable exerce un culte privé au nom de la nature, le prêtre exerce un culte public au nom de la société.

« Partout se retrouve ce double ministère. Quel est

le peuple qui ne prie pas? quel est le peuple qui n'a pas ses prêtres? Les nègres, les Cafres, les Mongols ont leur liturgie et leur clergé barbare. Empereur et pontife, le souverain de la Chine représente deux fois son peuple, devant Dieu et devant les hommes.

« Les Scaldes inspirés, les Scandinaves, chantaient des hymnes solennels au dieu du tonnerre et à la déesse de la mort. Poètes, philosophes et pontifes, les druides exerçaient un triple empire sur l'esprit de nos ancêtres. Les Perses eurent leurs mages; et dans une obscurité mystérieuse s'instruisaient les prêtres d'Égypte et les gymnosophistes.

« Quand les peuplades sauvages de l'Amérique se préparent à leurs chasses lointaines, de toutes les extrémités des bois immenses, les membres d'une même tribu se réunissent pour implorer ensemble le grand Esprit. Il semble que l'humeur indépendante et sociable qui caractérise ces fiers enfants de la solitude ait disparu tout à coup, lorsqu'on les voit se réunir à leurs frères du désert, pour invoquer Celui à qui appartiennent les bêtes des forêts et qui peut bénir leurs fatigues, lorsqu'on voit ces guerriers farouches et indomptables, prosternant leurs fronts vers la terre, murmurer tout bas leur prière naïve que le patriarche de la horde adresse pour eux au maître de la vie.

« Mais voici un rapport encore plus remarquable : l'homme reconnaît qu'il doit hommage à Dieu pour les biens qu'il en a reçus, et cet hommage solennel s'opère par l'immolation d'une victime, par l'oblation des prémices de tous les êtres. Voilà la sublime théorie du sacrifice; voilà la pratique mystérieuse de tous les

hommes, depuis le pontife chaldéen qui consacrait un feu perpétuel et des aromates, jusqu'au druide qui immolait son semblable; depuis le Cafre sauvage qui entasse des pierres devant la maison des esprits malfaisants, jusqu'à l'Américain qui offre les prémices de sa chasse, partout l'homme rend à son Dieu le culte d'immolation, comme un témoignage éclatant de soumission et de dépendance.

« Comme on avait offert à l'Éternel les premiers-nés des animaux et les plus belles des fleurs, on lui consacra aussi des arbres, des forêts, des champs, des temples. La Grèce eut ses terrains sacrés, ses bois dédiés aux dieux, ses arbres voués à telle ou telle divinité. Les Romains adoptèrent la même pratique; et ceux dont la gloire remplissait le monde, les dominateurs de la terre, s'interdisaient à eux-mêmes l'entrée du temple de la Bonne Déesse[1]. Rome était la déesse de la terre, et les dieux avaient dans Rome des autels, des lieux sacrés, comme marque de leur souveraine puissance.

« C'était dans les forêts antiques, pleines d'une horreur mystérieuse, que les nations gauloises se réunissaient pour leurs sacrifices terribles. Contemplez le tableau poétique qu'en a fait l'auteur de la *Pharsale :* « Les oiseaux du ciel n'osent se reposer sur les rameaux, et les bêtes sauvages n'y choisissent jamais leur repaire. Le vent n'a jamais frémi sous ces ombrages sacrés; jamais n'y tombèrent les feux du tonnerre. L'eau des fontaines est noire, et les simulacres informes des dieux sont des troncs informes dépouillés de leurs branches;

[1] *Sacra Bonæ maribus non adeunda Deæ.* (Tibulle.)

à cet aspect, on pâlit, on est saisi de terreur, et ce qui redouble l'effroi, c'est que ces dieux que l'on craint, on ne les connaît pas. On disait même que souvent la terre tremblait, et que des voix sortaient des antres; que les ifs renversés se relevaient, que des lueurs soudaines apparaissaient dans l'ombre, et que des dragons embrassaient des chênes dans leurs replis; les peuples n'approchent point de ces lieux, pas même pour leurs cérémonies; mais les dieux y font leur demeure. Le prêtre lui-même frémit en y entrant; il tremble d'y rencontrer le maître suprême de la forêt[1]. »

« Tacite parle de cette horreur religieuse qui régnait dans les bois sacrés des anciens Germains; et l'on sait que, de nos jours encore, les derniers restes des idolâtres du Nord, les Lapons, ont leurs lieux sacrés, leurs lacs divins et leurs montagnes saintes.

« Au temps de l'enfance du monde et des mœurs patriarcales, alors qu'on n'avait point encore élevé de temples au Seigneur, on offrait le sacrifice sur des rochers, sur des pierres, qui dès lors revêtaient un caractère sacré. Qu'il était beau de voir la famille errante et souvent dispersée se réunir autour de l'autel du désert, et le vénérable patriarche, pontife des anciens jours, élever ses mains et ses vœux vers le ciel! Qu'elle était éloquente la voix de ces hommes rassemblés au milieu de la solitude, pour invoquer le Dieu trois fois saint!

« Ainsi je vois partout des lieux sacrés, autour desquels les hommes se réunissent pour adorer; partout semble gravé, en caractères ineffaçables, le précepte

[1] Lucain, *Pharsale*, l. III.

qui ordonne de prier ensemble. Et remarquons ici une vue magnifique de la Providence : il fallait un point de réunion pour former la société ; il en faut un pour la maintenir ; ce point central, la religion le présente : c'est un temple, un autel, une cérémonie : tous ceux qui ont participé au même sacrifice sont amis ; tous ceux qui ont mangé de la même victime sont frères. Le prêtre, le pontife est le pasteur du peuple : la société s'établit, elle se fortifie. Les hommes pouvaient-ils mieux se rassembler qu'autour de leur Créateur et de leur maître ?

« Un autre but est à remarquer dans tous les sacrifices anciens et modernes : la victime était chargée des péchés du peuple ; le sacrifice purifiait celui qui l'offrait ; et ce dogme de la réversibilité, dont une plume éloquente a donné le majestueuse théorie (De Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*), ce dogme a son unité dans le consentement unanime des peuples. On vit même, et l'on voit encore chez les nations idolâtres, des hommes se charger des crimes de leurs concitoyens : les Décius se vouaient aux dieux infernaux pour sauver leur patrie ; et un chevalier romain, pour apaiser les dieux, s'élançait tout armé, dans un abîme ouvert au milieu du forum.

« La purification s'effectuait encore par le baptême d'eau et par le baptême de sang ; on effaçait ses péchés, soit en se plongeant dans une eau pure, soit en se faisant asperger du sang d'une victime. Tel était le préliminaire de toute cérémonie importante, de l'initiation, de l'expiation, de la consécration. Lorsqu'un Romain était élu pontife, il fallait qu'il fût entièrement arrosé

du sang d'un taureau ; il offrait le sacrifice appelé *Taurobole*.

« L'aveu des fautes est aussi regardé partout comme un des plus sûrs moyens de les effacer. La pratique de la confession est extrêmement commune au Japon et dans l'Inde. Elle le fut aussi parmi les anciens. *On se confessait*, dit Voltaire, *dans la celébration de tous les anciens mystères. La confession est une chose très excellente, un frein imposé au crime, dès la plus haute antiquité*[1]. Quelle est la religion qui n'a pas ses jours de jeûne et ses jours de réjouissance, ses pompes et ses douleurs? Quelle est celle qui n'a pas ses serments, ses engagements sacrés, qui ne consacre pas les grandes époques de la société et de la vie humaine? Partout elle appose son sceau aux traités de paix. Elle bénit les étendards de la guerre, elle sanctifie l'obéissance des peuples, et soutient le trône des rois. Elle a ses oracles et ses prophètes qui annoncent l'avenir ; elle accueille l'homme au berceau, elle lui dit de croître et de multiplier, elle l'accompagne au cercueil, et veille sur sa tombe. Le Juif et le Romain, le Mexicain et l'habitant de l'Inde célèbrent la fête des morts.

« Ainsi, la même conformité générale que nous avons remarquée dans les croyances, se retrouve encore dans les pratiques : partout une seule foi, un seul culte ; et, tandis que quelques formes ont varié par l'influence de la différence des climats, des mœurs, de la civilisation, partout le fond reste le même : grand et mémorable sujet pour l'observateur philosophe de

[1] *Dictionnaire encyclopédique*. Article *Curé de campagne*.

méditer sur l'origine de l'homme, sur l'origine de la religion[1]. »

Cette pièce laisse sans doute quelque chose à désirer, quant à l'exactitude théologique des expressions; mais il ne faut pas oublier que l'auteur n'avait encore que dix-sept ans. D'ailleurs, les rectifications de langage n'affaibliraient en rien cette thèse; elle n'en conserverait pas moins cette largeur de vue, cette lucidité et cette richesse de preuves qui en font le mérite.

Parmi les autres morceaux en prose que l'*Abeille* de Lyon dut à la plume d'Ozanam encore si jeune, le discours de Villiers de l'Ile-Adam aux chevaliers de Rhodes est digne d'être remarqué; mais nous signalerons plus particulièrement encore le discours qu'il suppose tenu par Witikind à Charlemagne; d'abord, parce que nous nous rappelons qu'il fit une profonde sensation parmi les jeunes lecteurs de l'*Abeille;* puis surtout, parce qu'il semble que c'est le prélude des savantes études auxquelles il se livra plus tard sur l'*état des Germains avant le christianisme,* et sur la *civilisation chrétienne chez les Francs;* pourtant, il était encore en rhétorique, et n'avait que quinze ans et demi lorsqu'il composa la pièce qu'on va lire :

« Magnanime vainqueur, dit le héros saxon, si vous voyez aujourd'hui devant vous ce même Witikind dont le nom a plus d'une fois peut-être retenti à vos oreilles, vous ne croirez pas sans doute que ce soit pour faire l'aveu d'une faute ou pour justifier ma conduite passée. A Dieu ne plaise que je me repente jamais d'avoir combattu pour mon pays! à Dieu ne

[1] *Abeille française*, t. VI, liv. XXXIII (septembre 1830), p. 187.

plaise que je croie jamais avoir besoin de justifier devant Charlemagne le dévouement à la patrie et à la liberté! Non certes, jamais un si grand prince n'a méprisé le courage, même dans un ennemi; jamais il n'a refusé à la vertu guerrière la justice qui lui est due, et c'est cette pensée qui redouble en ce jour mon espoir et mon assurance.

« Oui, prince, j'ai combattu contre vous; ainsi me l'ordonnait l'honneur, le devoir, l'amour de mon pays. Ces motifs ont été l'âme de mes succès, et m'ont soutenu dans mes revers; ce sont eux qui m'ont rendu le défenseur de la liberté germanique; ce sont eux qui m'ont mérité l'amour de mes compatriotes, et, j'ose le penser, l'estime de mon vainqueur; ce sont eux enfin qui m'excitent aujourd'hui à venir implorer votre clémence.

« Enfin, la patrie épuisée ne peut plus résister; ses forces sont abattues, ses ressources anéanties, ses champs ravagés, ses villes détruites, ses plus braves guerriers étendus dans la poussière, ses dieux même brûlés avec leurs prêtres sur leurs propres autels. Elle voit la victoire s'attacher à vos pas; elle est contrainte de reconnaître qu'un Dieu est avec vous; et déjà l'espérance, ce dernier bien des mortels, est prête à l'abandonner.

« Pour moi, le spectacle de tant de maux m'a déchiré le cœur; je n'ai pu supporter cet aspect, et je me suis écrié : « O mon pays, jusqu'ici j'ai su te servir, je saurai encore te sauver: braves Saxons, chers compatriotes, j'ai dû vous défendre. Je ne vous abandonnerai pas dans vos malheurs. Si Charles est conduit par un Dieu, sans doute Charles est généreux. J'irai, je me présenterai devant lui; mes prières le fléchiront, et bientôt une douce paix viendra vous consoler des désastres de la guerre; » voilà ce que mes compatriotes ont entendu de ma bouche.

« Maintenant donc, ô prince, laissez-vous toucher par nos malheurs; soyez sensible, et que la compassion trouve accès dans votre âme. Assez de sang a été répandu; assez longtemps les champs des Saxons ont été le théâtre du carnage. Songez combien de vos preux ont péri dans ces malheureuses guerres.

Songez combien la France a perdu de braves guerriers. Loin de repousser nos offres, gémissez sur des lauriers qui vous ont coûté si cher, gémissez sur des victoires qui vous ont été si funestes, et accordez-nous une paix qui fera le bonheur et de votre royaume et de notre nation.

« Mais si votre colère n'est pas encore assouvie, s'il vous faut encore une victime, prince, prenez ma vie; je la dévoue de bon cœur pour mon pays. Sachez cependant que c'est peu d'inspirer de l'effroi quand on n'inspire point d'amour, et que les âmes nobles des Saxons ne cèdent point à la terreur, mais se gagnent par des bienfaits. Loin d'éteindre les feux de la guerre, mon sang ne ferait que les allumer davantage; ma chute serait encore le signal des combats; mes cendres crieraient vengeance, et des milliers de bras se lèveraient pour effacer cette injure par la victoire ou par la mort. Il vous faudrait laver dans le sang vos mains déjà sanglantes, et vous seriez conduit à la dure nécessité de vous rendre un objet de haine non seulement pour les hommes, mais même pour votre Dieu.

« Oui, prince, j'ai appris que ce Dieu vous conseillait, vous ordonnait de pardonner à vos ennemis; j'ai appris que votre religion sainte a pour principes fondamentaux la miséricorde et la clémence, et qu'elle s'est établie non par le glaive, mais par la persuasion. Plein d'admiration pour une doctrine si sublime, j'ai résolu de l'embrasser, et j'ai compté sur votre secours : j'ai espéré que vous me tendriez la main pour me tirer des ténèbres, et que votre clémence me donnerait deux fois la vie, l'une en me pardonnant, l'autre en me faisant chrétien.

« C'en est fait, je veux briser mes idoles, je veux devenir l'adorateur de ce Dieu dont je fus l'ennemi. Pourrez-vous alors me refuser votre amitié, vous que votre foi oblige à chérir tous vos frères? pourrez-vous ne pas m'accorder votre confiance, lorsque fidèle à votre Dieu, je vous aurai juré la même fidélité? Et s'il vous faut un garant de ma parole, ma vie passée est un gage certain de ma conduite à l'avenir. La même constance que j'ai montrée dans le service de mon pays, je la montrerai dans le vôtre. Je me dévouerai à vos intérêts comme

je me suis dévoué à ceux de mon pays. Je ferai plus, je m'efforcerai de concilier ces intérêts jadis si différents; je seconderai vos desseins de civilisation auprès de mes compatriotes; je leur ferai connaître votre grandeur et votre bonté. Votre clémence achèvera en peu de jours ce que vos armes n'ont pu terminer dans vingt ans de combats. Vous reconnaîtrez sans peine que les bienfaits sont plus efficaces que les rigueurs; que l'humanité a plus de pouvoir sur les cœurs que la cruauté, et qu'il est plus facile de se les attacher par la bonté que de les contraindre par l'oppression.

« Enfin, prince, la postérité attend de vous ce que vous allez faire pour vous juger; votre renommée est entre vos mains. Il ne tient qu'à vous de la ternir par la barbarie, ou d'en relever l'éclat par la clémence. Une seule parole va vous gagner l'admiration de l'univers, ou bien vous rendre un objet de mépris pour les hommes ou de haine pour votre Dieu. C'est à vous de considérer si vous aimez mieux votre nom chéri ou détesté, comblé de bénédictions ou accablé d'opprobres, couvert de gloire ou d'infamie [1]. »

Les essais poétiques d'Ozanam sont peut-être plus remarquables encore. Sans parler du gracieux compliment qu'il adressa vers la fin de 1829 à la princesse qui visita Lyon (la duchesse d'Angoulême), nous possédons plusieurs pièces qui sont dignes d'être citées. Nous nous arrêterons d'abord à celle qui a pour sujet le désespoir des Maures chassés de Grenade. Voici cette composition :

Sur ces murs étonnés pour la première fois
Grenade la superbe a vu briller la croix.
De vingt rois sarrasins Grenade la patrie,
Des fils de Mahomet délicieux séjour,
Grenade a vu dans un seul jour,
Ses croissants abattus, et sa gloire flétrie.

[1] *Abeille française*, t. II, liv. X (septembre 1828), p. 316.

Des guerriers castillans le glaive redouté
A fait trembler le Maure en son dernier asile;
Le Maure, dépouillant un orgueil inutile,
Courbe aux pieds du vainqueur son front épouvanté.

Gonzalve a triomphé du fier Abencérage,
Et, libre enfin après sept cents ans de combats,
L'Espagnol a vu fuir ces farouches soldats
Qui des bords de la mer jusqu'aux rives du Tage
Naguère allaient porter le deuil et le trépas.

Tandis que les chrétiens de la cité déserte
Inondaient les tristes remparts,
La plaine d'alentour apparaissait couverte
D'une foule d'enfants, de femmes, de vieillards :
Des pleurs arrosaient leur visage;
Vers la belle Grenade ils tournaient leurs regards,
Et leurs pas se pressaient vers le lointain rivage.

Seul et désespéré, le rejeton des rois
Qui fit trembler trois ans ce peuple sous ses lois,
Le jeune Boabdil, abreuvé d'infamie,
Errant, abandonnait son trône et sa patrie.
La rage dans le cœur et les larmes aux yeux,
Il prononça, dit-on, ces funèbres adieux :

Adieu, ville des rois, demeure glorieuse,
Adieu, magnifique cité,
Superbes minarets, terre délicieuse,
Alhambra, séjour enchanté!

Merveilleux Alhambra, palais aux cent portiques,
Brillant asile des plaisirs,
Que j'aimais, égaré sous tes voûtes antiques,
Rêver de nobles souvenirs!

Qu'ils étaient beaux ces jours de bonheur et d'ivresse,
Où, ceint de mes guerriers vainqueurs dans les combats,
J'entendais retentir les clameurs d'allégresse,
D'un peuple qui baisait les traces de mes pas!

Les princes de l'Afrique enviaient ma puissance;
Et quittant sans regret leurs sauvages déserts,
Pour admirer ma gloire et ma magnificence,
On les vit traverser les sables et les mers.

Dans mes ports, sur les eaux, j'avais mille corsaires;
Mon sérail était plein de belles prisonnières;
L'Orient m'envoyait des parfums et de l'or;
Les rançons des chrétiens remplissaient mon trésor,
Et mes jours s'écoulaient ainsi qu'un fleuve immense
Qui, dans un beau vallon couronné d'abondance,
Roule paisiblement ses flots voluptueux...
Insensé que j'étais! je me croyais heureux.

J'ai péché.., La tempête
S'entasse sur la tête
Du plus heureux des rois.
Voici venir la foudre
Qui va réduire en poudre
Ma gloire et mes exploits.
Mahomet abandonne
Ses fidèles élus,
Allah ne sera plus
L'appui de ma couronne;
En vain fume l'encens;
Allah dans sa colère
Rejette la prière
De ses tristes enfants,
Et dans les mains des mécréants
Lui-même a remis son tonnerre.

Allez, ô vil troupeau dont je fus le pasteur!
Insensible à la gloire, insensible au malheur,
Allez mourir esclave aux rives étrangères.
Cherchez loin de Grenade un moins fatal destin,
Heureux de retrouver sur le sol africain
Un asile assuré, des amis et des frères.

Moi, jadis votre roi, j'irai dans les déserts,
J'irai cacher ma honte et pleurer mes revers.
On ne me verra point mendier un asile
Dans des lieux où jadis on redoutait mon nom.
Je veux seul, toujours seul, disputer au lion
Son repaire inconnu, son empire stérile.
Je ne vous verrai plus, bords charmants du Xénil,
Bords charmants, beaux vallons où je régnais naguère;
Théâtres passagers de ma gloire éphémère,
Adieu, souvenez-vous du jeune Boabdil.
Adieu, ville des rois, demeure glorieuse;
Je mourrai loin de toi, je mourrai dans l'exil;
Adieu, bel Alhambra, terre délicieuse!
Adieu, souvenez-vous du jeune Boabdil.

Il dit, et par trois fois roula dans la poussière
Son front où s'asseyait l'orgueil;
Trois fois il déchira ses vêtements de deuil,
Et d'inutiles pleurs mouillèrent sa paupière [1].

Nous trouvons encore dans le même recueil un dithyrambe sur le génie de Carthage, puis une pièce de vers d'une assez longue étendue, intitulée : *Agar, ou la Prophétie accomplie.* Nous citerons seulement le *chant de guerre* adressé aux Français, contre les Algériens, comme la contre-partie du morceau précédent :

I

Français, assez longtemps tous vos foudres de guerre
Sont restés assoupis dans le sein de la paix;
Levez-vous, il est temps de montrer à la terre
Que vous êtes toujours Français.

[1] *Abeille française*, t. V, liv. XXV (janvier 1830), p. 851.

Détachez ces fusils suspendus aux murailles,
Et ces sabres rouillés dans leurs fourreaux poudreux.
Oh! comme j'aime à voir le drapeau des batailles
Se déployer devant nos preux!

Courage, vieux guerriers, vos têtes vénérables
S'ombrageront encor du casque des combats;
Vous pourrez ceindre encor ces glaives redoutables,
Ces glaives dont s'armaient vos bras.

Et vous, venez aussi, jeunesse florissante,
Le laurier croît toujours dans le champ de l'honneur.
Courage, il reste encore une palme brillante
Pour parer votre front vainqueur.

La gloire vous appellé aux terres étrangères;
Peuple de saint Louis, levez-vous, armez-vous :
C'est la perfide Alger, la ville des corsaires,
Qu'il faut écraser sous vos coups.

II

Les voyez-vous, gorgés des richesses du monde,
Engraissés de rapine, ils désirent encor;
Et leurs légers vaisseaux vont attendre sur l'onde
Nos riches vaisseaux chargés d'or.

Un peuple de forbans dans sa coupable ivresse
Dévore nos trésors entassés dans sa main :
Un peuple de forbans s'abreuve d'allégresse,
Et des Français manquent de pain!

Et depuis trois cents ans nos princes tributaires,
Se courbant lentement aux pieds de ces tyrans,
Rachètent à grand prix de la main des corsaires
La liberté de nos marchands.

Pourquoi nourrir ainsi cette infâme avarice?
Et qu'avons-nous besoin de ces viles rançons?
Les Français n'ont-ils pour se rendre justice
Et des soldats et des canons?

Oui, l'honneur vous appelle aux terres étrangères;
Peuple de saint Louis, levez-vous, armez-vous :
C'est la perfide Alger, la ville des corsaires,
Qu'il faut écraser sous vos coups.

III

Les méchants! on a vu leurs navires rapides,
S'élancer au-devant des faibles voyageurs,
Et les nochers d'Alger portent leurs mains avides
Sur vos filles et sur vos sœurs.

Hélas! et maintenant, malheureuses captives,
Dans le sérail impur d'un forban odieux,
Jour et nuit vers le ciel montent leurs voix plaintives
Et vers vous se tournent leurs yeux.

Entendez-vous les cris de ces pauvres esclaves?
Ce sont tous des chrétiens qui vous tendent les bras :
Ils vous conjurent tous de briser leurs entraves,
Et vous ne les entendez pas!

Et vous pouvez encor porter l'ignominie
De vos frères laissés aux mains des mécréants!
Vous voyez d'un œil sec votre triste patrie
Vous redemander ses enfants!

La France vous appelle aux terres étrangères;
Peuple de saint Louis, levez-vous, armez-vous:
C'est la perfide Alger, la ville des corsaires,
Qu'il faut écraser sous vos coups.

IV

Aveugles criminels, ils vont à leur ruine
Sans lever le bandeau qui couvre leurs regards :
Ils n'ont pas vu la guerre et la famine
Planer autour de leurs remparts.

En vain, pour les sauver, un roi clément et sage,
En signe de pardon leur a tendu la main;
Ces écumeurs de mer, dans l'excès de leur rage,
L'ont repoussée avec dédain.

Ils ont mis leur espoir dans leurs murs formidables.
A l'abri de leurs murs ils s'endorment en paix.
Mais quand donc a-t-on vu des remparts imprenables,
Imprenables par des Français?

Déjà l'ordre suprême est émané du trône :
Marchez, vaillants guerriers, le signal est donné.
Allez exterminer cette autre Babylone;
Allez, car son heure a sonné.

Votre roi vous appelle aux terres étrangères;
Peuple de saint Louis, levez-vous, armez-vous :
C'est la coupable Alger, la ville des corsaires,
Qu'il faut écraser sous vos coups.

V

Faites gronder sur eux les feux de la tempête;
Faites tomber soudain leurs plus fermes soutiens :
Il est temps de montrer aux enfants du Prophète
Tout ce que peuvent des chrétiens.

Renversez, détrônez l'imposteur de Médine,
Abattez ce croissant qui fit trembler les rois.
Soldats du Dieu vivant, sur ces murs en ruine
Plantez l'étendard de la croix.

Le Ciel entre vos mains a remis son tonnerre;
Devant vous marchera l'ange exterminateur;
Et Dieu fera pleuvoir les traits de sa colère
Sur le peuple blasphémateur.

Vous allez immoler la sanglante victime;
Le sacrifice est prêt, vous allez l'accomplir;
Vous montrerez qu'il est un Dieu vengeur du crime,
Et des Français pour le servir.

Votre Dieu vous appelle aux terres étrangères;
Peuple de saint Louis, levez-vous, armez-vous;
Et la perfide Alger, la ville des corsaires,
Alger va tomber sous vos coups [1].

Nous terminerons ces différentes citations par la pièce de vers suivante qu'il adressa à son père, pour le 1er janvier 1831 :

La nouvelle année.

Ainsi le voyageur au bord de la rivière
Dépose son bâton et s'assied sur la pierre,
Et le front incliné vers l'onde qui s'enfuit,
D'un regard de ses yeux l'accompagne et la suit.

Ainsi, lorsque, entraînant nos faibles destinées,
S'écoulent flot à flot les jours et les années,
Pour regarder passer le rapide courant,
Je m'assieds sur le bord et je rêve un instant.

Adieu, vous qui fuyez d'une fuite infinie,
Premiers ans de bonheur, premiers ans de ma vie,
Tels que de vieux amis qui s'en vont pour jamais,
Recevez en partant quelques mots de regrets.

[1] *Abeille française*, t. V, liv. XXIX (mai 1830), p. 415.

Avec vous s'en iront vos plaisirs et vos fêtes,
Vous effeuillez les fleurs dont se paraient vos têtes,
Vous emporterez tout, tout jusqu'à la douleur;
Mais vous n'emportez pas la mémoire du cœur.

La mémoire d'un fils, elle est longue et sincère;
Le plus profond de l'âme en est le sanctuaire.
En vain le temps s'écoule, elle brave son cours;
Les ans peuvent passer, elle reste toujours.

Et toi, bénis sois-tu, nouvel an qui t'avances,
Qui t'avances chargé de vœux et d'espérances.
Viens-tu faire lever sur les pauvres humains
Un soleil plus brillant et des jours plus sereins?

Écoute ma parole, oh! donne, je t'en prie,
Le bonheur et la paix à ma belle patrie,
Rapproche les esprits, étouffe dans tes bras
Le démon renaissant du sang et des combats.

A ceux dont je tiens tout, dont la sage tendresse
Entoura mon enfance, entoura ma jeunesse,
Donne-leur un bon vent pour les conduire au port,
Et remplis-leur de miel la coupe jusqu'au bord.

Donne à moi, leur enfant, la force et la lumière
Pour fournir sans tomber une longue carrière.
Fais-moi porter des fruits que je puisse à mon tour
Leur offrir pour payer un peu de mon amour.

Nous ne croyons pas avoir trop insisté sur ces premiers essais, sur ces bégaiements du génie. Nous voulions montrer ce qu'Ozanam faisait à dix-sept ans. Déjà on y voit le germe de toutes ces qualités éminentes qui s'épanouirent et se développèrent bien autrement plus tard sous la parole du professeur et sous la plume de l'écrivain. Pensées profondes, philosophiques, style

toujours coloré d'images vives et saisissantes, souvent énergique et concis; sans autre prétention que celle d'exprimer ses idées telles qu'il les a conçues et qu'il les sent lui-même, et de communiquer à ceux qui le lisent ou qui l'entendent, l'enthousiasme dont la sincécérité de ses convictions l'anime presque habituellement. Enfin, par-dessus tout, la défense de sa foi et de sa patrie qui le préoccupe sans cesse et lui inspire, dès l'âge de quinze ans, le plan de l'ouvrage dont nous avons parlé, défense au service de laquelle il a voué son talent et sa vie. C'est là qu'Ozanam est tout entier, tel qu'il s'est montré depuis sa plus tendre jeunesse jusqu'à son dernier soupir, sans se démentir un seul instant.

Il n'avait que dix-sept à dix-huit ans, et déjà il marchait dans les rues d'un air distrait, feuilletant souvent un vieux livre qu'il parcourait avec une avidité dévorante; absorbé dans les pensées qui l'occupaient, souvent il heurtait, sans le savoir, les personnes qui se rencontraient sur son passage. Au reste, il avait la vue très basse, ce qui contribuait singulièrement à multiplier ces petites mésaventures, dont il s'empressait de s'excuser avec beaucoup d'humilité. Ce fut une habitude de toute sa vie; son ardeur pour l'étude, et l'économie avare de son temps, en étaient les principaux motifs.

Vers cette époque, c'est-à-dire à la fin de 1830, les saint-simoniens envoyèrent à Lyon quelques-uns de leurs prédicateurs. Ces hommes ne manquaient point de talent : ils ne se contentaient pas d'exposer leur nouvelle doctrine de vive voix, ils avaient des livres tels que l'*Exposition de la doctrine de Saint-Simon, — Ta-*

bleau de la religion saint-simonienne, — Nouveau Christianisme. Ils avaient comme moyen de publicité des revues et des journaux : *le Précurseur, le Globe.* Néanmoins ils firent bien peu de prosélytes dans une ville aussi solidement chrétienne que Lyon, comme l'écrivait Ozanam à deux de ses amis : « Le saint-simonisme, leur disait-il, ne prend point ici, et l'on n'en pense généralement pas d'une manière favorable [1]. » Nous nous rappelons fort bien les avoir vus avec leur uniforme assez prétentieux, parcourant les rues de la ville, attelés quelquefois à une charrette à bras, faisant eux-mêmes leur déménagement, tandis que les gens du peuple les regardaient en pitié, et répétaient avec malice le fameux principe de ces sectaires : *à chacun selon sa capacité.* Comment de pareils apôtres auraient-ils pu ébranler à Lyon la foi que saint Pothin et saint Irénée étaient venus y implanter au prix de leur vie, et que quatre-vingt mille martyrs avaient scellée de leur sang? Aussi, le bon sens populaire et le ridicule ne tardèrent pas à faire justice de la nouvelle doctrine.

Toutefois, les beaux discours et les écrits de ces novateurs avaient attiré l'attention de quelques curieux, et causé une certaine émotion dans les esprits légers ou peu éclairés. Leurs doctrines si favorables aux passions, devenaient facilement l'objet des conversations. Ozanam fut souvent pris à partie par les jeunes gens avec lesquels ses travaux le mettaient en rapport, et brisa plus d'une lance avec eux. La fierté de sa foi était profondément blessée des sarcasmes qui venaient si souvent frap-

[1] *Œuvres complètes d'Ozanam. Lettres*, t. I, p. 10.

per son oreille. Il rougissait d'entendre un ennemi aussi méprisable parler si haut. D'autre part, il voyait l'âme de plusieurs s'ouvrir au doute. Il ne put plus se contenir, et, malgré son extrême jeunesse, il n'hésita pas à descendre dans la lice, pour défier des adversaires d'une habileté reconnue, et rompus depuis longtemps à ce genre de controverse.

Il commença par faire insérer dans leur Journal, *le Précurseur,* n° 11 et n° 14, quelques articles d'une dialectique tellement serrée, qu'après avoir promis de répondre, messieurs les saint-simoniens trouvèrent plus prudent de se taire. *Le Globe* avait fait la même promesse, qu'il se garda bien aussi de tenir.

Ozanam, cependant, ne s'en tint pas là; il ne faisait rien à demi. « L'à peu près, disait-il plus tard, ne devrait jamais satisfaire une conscience chrétienne, quand il s'agit de défendre la vérité. » C'était déjà sa devise, ce fut la règle de toute sa vie. Il entreprit donc une réfutation sérieuse et méthodique de la nouvelle religion. Il l'intitula : *Réflexions sur la doctrine de Saint-Simon.* C'était une brochure d'une centaine de pages, qu'il publia en avril 1831. Il le dit lui-même, les articles qu'il avait lancés dans *le Précurseur* n'étaient que le *germe* de ces réflexions. Nous indiquerons brièvement le plan de cet opuscule et la nature de ses preuves; quelques courtes citations feront juger de l'élévation et de la vigueur qui caractérisaient déjà son style. On verra qu'il commence, dès son premier essai, par appliquer la méthode qu'il suivra constamment plus tard dans ses œuvres les plus sérieuses et les plus importantes.

L'histoire sera le trésor inépuisable où il cherchera toujours ses meilleures preuves. Il discute les faits. A force de recherches scrupuleuses et sincères, il les dépouille des nuages ou des fables dont la mauvaise foi se plaît trop souvent à les envelopper, et il en fait jaillir la vérité.

Il examine d'abord le système historique ou critique qui sert de base à la doctrine de Saint-Simon, puis il jette dans le creuset son système *dogmatique et organique.*

Il débute, dans sa première partie, en donnant l'appréciation du christianisme par Saint-Simon, avec les paroles mêmes de ses apôtres. Il lui oppose aussitôt l'exposition abrégée, mais d'une lucidité parfaite, de la foi catholique, indiquant les sources où il l'a puisée : le livre des *Proverbes* et l'*Ecclésiastique*, l'*Évangile selon saint Jean*, les épîtres de saint Paul ; saint Justin, *Apologie ;* saint Clément, *Stromates ;* Origène, *Contre Celse ;* saint Augustin, *De quantitate animæ,* etc.; Fénelon, *Existence de Dieu ;* Bossuet *Connaissance de Dieu et de soi même,* etc.

Quelque concluant que fût ce parallèle, ce n'était qu'un préambule ; il voulait traiter la question d'une manière plus sérieuse. Suivons-le dans cette lutte brillante, heureux présage des succès éclatants qu'il obtint pendant tout le reste de sa trop courte carrière.

1° La doctrine saint-simonienne invoquait l'histoire, pour prouver que la religion primitive de l'homme était un fétichisme grossier. Ozanam ouvre l'histoire à son tour, et répond aux assertions vagues et gratuites de ses adversaires par des faits positifs et des citations

nombreuses d'auteurs célèbres. Il démontre jusqu'à l'évidence, par les autorités les plus respectables, que le monothéisme pur, c'est-à-dire une sorte de christianisme primitif, a été, contrairement aux enseignements de Saint-Simon, la religion originelle de l'humanité, et que le peuple juif seul la conserva dans toute son orthodoxie première, parce que, seul, il fut le gardien fidèle des traditions du genre humain.

2° Notre jeune controversiste prend ensuite la défense du christianisme, que les apôtres de la nouvelle doctrine « regardent comme usé, et tombant en ruines, ne répondant plus aux besoins de l'homme, méconnaissant les nécessités physiques en jetant l'anathème sur la *chair,* et par conséquent sur l'industrie...; condamnant à l'oubli les sciences, les arts et la vie sociale; absorbant toutes les facultés de l'homme dans la contemplation de mystères surannés et d'un culte ridicule. La raison, ajoutaient-ils, a jugé la loi qui lui était imposée, elle l'a trouvée trop lourde... [1] »

A ces accusations banales, vides de sens, à ces affirmations sans preuves, Ozanam répond par une dialectique serrée, accable ses contradicteurs sous le poids de témoignages historiques multipliés et écrasants. Il développe la doctrine évangélique, cite à l'appui le langage des Pères, celui des conciles, comme aurait pu le faire un théologien consommé. Ses nombreuses lectures lui fournissent ensuite une page entière des noms les plus illustres de religieux, de prêtres, d'hommes pleins de foi et de

[1] *Doctrine de Saint-Simon. Exposition*, 1re année, séances 5, 13, 14, 15, etc. *Enseignement central,* p. 19, 24. *Le Globe, passim. Le Précurseur,* 6 et 10 mai.

savoir auxquels les sciences, les arts et l'industrie doivent leurs plus éclatants succès. Tous ces développements sont exposés avec une conviction, un enthousiasme, une sainte fierté qui donnent à son style une éloquence, une vie, une force irrésistible.

3° Les disciples de Saint-Simon avaient appelé au secours de leur cause l'*époque actuelle :* « Les croyances, disaient-ils, vont s'affaiblissant de jour en jour ; le temps vient où il n'y aura plus de foi dans le monde. Le protestantisme et la philosophie ont enlevé à l'Église sa vieille autorité. Les catholiques sont obligés de reconnaître qu'ils ont ignoré la perfectibilité humaine... » Ozanam les suit sur ce nouveau terrain. Après des considérations philosophiques très élevées, opposant aux vues étroites de ses adversaires un large et judicieux examen de l'état actuel du catholicisme dans le monde entier, il en vient aux chiffres des statistiques, et prouve d'une manière irréfutable que, depuis Luther, le nombre des catholiques, bien loin d'être diminué, s'est accru de trente-cinq millions.

Il y a trente-sept ans qu'Ozanam adressa cette réponse aux saint-simoniens ; il pourrait aujourd'hui leur parler d'une manière bien autrement concluante. Depuis cette époque, en effet, le catholicisme a marché comme un géant. En Amérique, en Angleterre, en Hollande, au pôle nord, en Océanie, en Afrique, en Chine et en Cochinchine ses progrès sont incalculables. De nos jours, surtout, nous assistons à l'un des plus beaux spectacles qu'ait jamais offerts le christianisme. Blessé au cœur par les attaques dirigées contre le saint-siège, nous voyons le monde catholique tout entier s'émou-

voir : les évêques accourent à Rome de tous les points de l'univers, ils s'y réunissent en juin 1867, au nombre de plus de cinq cents ; ils sont suivis de plus de vingt mille prêtres, et vont aux pieds du saint-père témoigner de leur fidélité et de leur dévouement [1].

Les simples fidèles ne le leur cèdent en rien. Aux dangers courus par leur père commun, les peuples se lèvent en masse, forment des meetings, votent avec enthousiasme des adresses au souverain pontife, et sollicitent avec un zèle incomparable l'appui de leur gouvernement pour leur sainte cause. Ils font plus, ils ouvrent largement leurs bourses pour venir en aide à la pauvreté du trésor pontifical ; enfin, non contents de donner leurs biens, ils se livrent eux-mêmes : l'élite de la jeunesse des deux hémisphères prend les armes, accourt et se fait gloire de donner son sang avec sa vie pour défendre les droits et la personne du successeur de saint Pierre. Jamais, depuis les croisades, on n'a vu dans la chrétienté un élan si généreux, si universel.

Mais revenons au travail d'Ozanam, et jetons encore un coup d'œil sur sa deuxième partie, sur l'examen qu'il fait du *Système dogmatique et organique de Saint-Simon.*

1° Il considère la religion saint-simonienne en elle-même : ses *dogmes* et son *organisation.* Après avoir exposé un rapide abrégé de cette doctrine, d'après les maîtres eux-mêmes, dont il cite les propres paroles, il n'y trouve qu'un mauvais plagiat de Spinosa, un panthéisme complet avec toutes ses conséquences ab-

[1] Le concile du Vatican, en 1870, a offert un spectacle bien autrement accablant pour ceux qui proclament que l'Église catholique se meurt.

surdes et immorales, des contradictions à chaque pas, enfin, l'abrutissement de la nature humaine, à laquelle on avait pourtant promis d'inaugurer son progrès. Puis, pour toute consolation à la mort, « un sort qui est un mystère; l'homme confondu, absorbé dans le sein du *grand Tout,* de la divinité, participera au développement général de l'univers [1]. »

Le jeune contradicteur montre, avec une énergie mêlée quelquefois d'une juste indignation, les abîmes où vont se précipiter les docteurs de la nouvelle doctrine.

Il passe à l'*organisation saint-simonienne*. Il prouve aisément, avec les seules lumières du *sens commun,* que la politique de Saint-Simon est une rêverie que la raison désavoue; que sa logique aboutit au pyrrhonisme, que sa morale se résume dans la conception épicurienne de l'intérêt, et que le panthéisme est le fond de sa métaphysique.

2° Ozanam attaque ensuite l'*origine de la doctrine de Saint-Simon*. De nombreuses citations des philosophes grecs démontrent que la religion prétendue nouvelle, que l'on proclame inspirée, se compose des débris assemblés de ces conceptions helléniques auxquelles s'entremêlent parfois quelques vues de J.-J. Rousseau, de l'abbé de Saint-Pierre et des souvenirs lointains de la théocratie juive. Le nouveau révélateur vient ensuite donner une sorte de vie à ce corps fait de systèmes surannés, incohérents, modifiés d'après les exigences de l'époque; il emprunte alors au catholicisme quelques-unes de ses idées sublimes et créa-

[1] *Tableau de la religion saint-simonienne*, *Enseignement central. Le Précurseur* du 19 mai et du 1er juin. *Le Globe*, *passim.*

trices, comme le plan de la hiérarchie religieuse, le précepte de l'amour, de l'association universelle. Mais Saint-Simon est poursuivi jusque dans ses derniers retranchements ; il est convaincu d'avoir imaginé une religion dont le but était de servir de *juste milieu* entre le christianisme, qui lui paraissait trop haut, et le paganisme, qui était placé trop bas.

3° Pour mieux faire sentir l'absurdité de cette nouvelle doctrine, notre jeune écrivain en suppose l'*application* au sein de l'humanité. Dans quelques lignes pleines de feu et d'une logique impitoyable, il fait ressortir avec une ironie accablante les monstruosités et les ridicules impossibilités qui seraient les conséquences nécessaires de l'établissement du saint-simonisme.

Voici la conclusion :

« Nous avons jeté sur la doctrine saint-simonienne un coup d'œil scrutateur. Elle se présentait à nos regards comme fondée sur le principe de la perfectibilité humaine, comme appuyée sur un système historique, que les faits vérifient, comme appelée par les besoins de l'humanité ; elle s'annonçait vraie dans ses dogmes, neuve et révélée dans son origine, fertile et bienfaisante dans ses résultats, et l'histoire la dément, la conscience de l'humanité la réprouve, le sens commun repousse ses dogmes ; sa révélation est une fable, sa nouveauté est une déception ; son application enfin, qui tendrait à détruire toute science et toute morale, serait désastreuse, si elle n'était impossible, et contradictoire avec son principe ; elle ferait reculer le genre humain bien loin en arrière du point où il se trouve aujourd'hui. »

Il oppose ici à la doctrine qu'il vient de juger la récapitulation abrégée de tout ce qu'il dit en faveur du catholicisme, et finit en ces termes :

« Ainsi se développaient à mes yeux ces grandes vérités ; des pensées pleines de consolations et d'espérances s'offraient à moi, et je me sentais pressé de dire ce que mon âme éprouvait. Je sais que mon langage est bien faible et mon esprit bien débile encore : ce n'est pas d'un jeune homme de dix-huit ans qu'on a droit d'attendre une œuvre parfaite. Si donc j'ai failli, si bien des méprises m'ont échappé, attribuez-le, lecteur, non pas à ma cause, mais à ma jeunesse et à mon impuissance... ; et, si je vous parais avoir soutenu dignement la lutte, sachez donc ce que pourraient les catholiques eux-mêmes, quand leurs enfants ne craignent pas d'entrer en lice. »

L'événement se chargea de rendre justice à cette vigoureuse et solide réfutation. Les docteurs et les adeptes n'y répondirent rien ; et bientôt ces superbes parleurs, qui annonçaient les funérailles prochaines du catholicisme, rentrèrent eux-mêmes dans le néant d'où ils étaient sortis.

Cette brochure valut à son jeune auteur de nombreuses félicitations à Lyon, il en reçut même de Paris. Voici, en effet, ce qu'il écrivait à l'un de ses parents, en septembre 1831 : « J'ai reçu de M. de Lamartine une lettre très flatteuse, et de l'*Avenir* (journal de Lamennais), un rapport très honorable sur mon ouvrage (*Réflexions sur les doctrines de Saint-Simon*). Je te le dis, parce que je sais que tu t'intéresses à tout ce qui m'intéresse, et parce que, dans cette petite brochure,

j'ai jeté le germe de l'idée qui doit occuper notre vie[1]. »

Voici l'éloge que M. J.-J. Ampère, de l'Académie française, fait lui-même de cet opuscule dans la notice biographique qu'il écrivit sur Frédéric Ozanam : « A peine âgé de dix-huit ans, il fut en état de publier une brochure *contre le saint-simonisme*, écrit où l'on sent la jeunesse de l'auteur, mais qui néanmoins mérite d'être cité à cause du sentiment sincère et courageux qui poussait un jeune homme inconnu à entrer en lice contre une secte qui renfermait des hommes de talent, et dont les prédications avaient eu un certain succès. Cet écrit est encore remarquable en ce qu'on y trouve déjà en germe la plupart des qualités qui se sont depuis développées chez Ozanam : un goût vif, bien que novice encore, pour l'érudition puisée aux sources les plus variées, de la chaleur, de l'élan, et, avec une conviction très arrêtée sur les choses, une grande modération envers les personnes. J'aime à y signaler cette libéralité de vues qui lui faisait reconnaître des sympathies même hors du camp pour lequel il combattait, et honorer généreusement, par exemple, dans ce livre, catholique s'il en fut, les luttes que la philosophie spiritualiste soutenait contre le matérialisme. »

Nous partageons complètement les jugements de l'illustre académicien. Nous respectons assurément les motifs de la délicatesse qui ont fait regretter à quelques-uns des biographes d'Ozanam, de retrouver dans ses œuvres complètes les *Réflexions sur la doctrine de*

[1] *Lettres*, t. I, p. 21.

Saint-Simon, et quelques autres opuscules de sa jeunesse. Au point de vue du style et de certaines citations, d'une application un peu hasardée, ils ont assurément raison. La disparate entre ces premiers essais du débutant et ce qui est sorti de la plume du professeur consommé, est sans doute on ne peut plus frappante; mais plusieurs seront heureux de trouver le prélude de ses grands travaux, de constater ainsi par eux-mêmes les pas de géant qu'il fit dans la carrière des lettres, et les immenses progrès que l'on peut réaliser par des études sérieuses et opiniâtres.

Quant à nous, notre rôle d'historien nous faisait un devoir de signaler à nos lecteurs ce premier combat d'Ozanam contre l'erreur. Le zèle, l'ardeur, la vivacité de la foi qu'il y a déployée, nous le font connaître, dès sa jeunesse, tel qu'il fut pendant tout le reste de sa vie.

Toutefois, malgré l'orthodoxie incontestable des moyens qu'il emploie dans cet écrit pour la défense de sa cause, nous sommes obligé de convenir qu'il exagère souvent les pensées généreuses et le spiritualisme de son époque, et qu'il prend presque pour des réalités des espérances bien lointaines encore. L'ardeur de ses désirs lui créait sans doute ces douces illusions, bien pardonnables à son âge, d'autant plus qu'elles révélaient un cœur passionnément chrétien.

CHAPITRE IV

Ozanam étudiant en droit à Paris.

De 1831 à 1833.

Ozanam n'était encore que dans sa dix-neuvième année, lorsque arriva pour lui le triste moment où il allait quitter pour la première fois le toit paternel, le centre et l'aliment de toutes ses affections, le foyer de sa piété et de sa vertu. La tendresse extraordinaire qu'il avait pour sa famille, et la défiance extrême de sa faiblesse, qui donna toujours à son caractère une teinte mélancolique, peuvent nous aider à comprendre ce que son cœur dut souffrir en se séparant des siens, pour aller à Paris commencer ses études à l'École de droit.

Le fragment suivant de l'une des premières lettres qu'il écrivit à sa mère, après son arrivée dans la capitale, nous peint toutes les tristesses de son âme; la date est du 7 novembre 1831 : « Ma gaieté passagère, écrit-il, a totalement fait naufrage ; à présent que me voilà tout seul, sans distraction, sans consolation extérieure, je commence à sentir toute la tristesse, tout le vide de ma position. Moi, si habitué aux causeries familières,

qui trouvais tant de plaisir et de douceur à revoir chaque jour, réunis autour de moi, tous ceux qui me sont chers, qui avais tant besoin de conseils et d'encouragements, me voilà jeté, sans appui, sans point de ralliement, dans cette capitale de l'égoïsme, dans ce tourbillon des passions et d'erreurs humaines. Qui se met en peine de moi? Les jeunes gens de ma connaissance sont trop éloignés de mon domicile, pour que je puisse les voir souvent. Je n'ai, pour épancher mon âme, que vous et le bon Dieu. Mais ces deux-là en valent bien d'autres[1]. »

En arrivant à Paris, Ozanam se logea dans une modeste chambre garnie, et prit ses repas dans une de ces rares pensions où l'on observe fidèlement les abstinences prescrites par l'Église.

Ces arrangements étaient pris à peine depuis quelques jours, lorsqu'il alla rendre une visite d'honnêteté à M. Ampère, membre de l'Institut, qu'il avait vu à Lyon avec M. Périsse. Après lui avoir fait un accueil très cordial, l'illustre physicien lui adressa quelques questions sur sa situation à Paris, sur le prix de sa pension. Puis, se levant tout à coup, il le conduisit dans une chambre très agréable, occupée jusqu'alors par son fils, et là : « Je vous offre, lui dit-il, la table et le logement chez moi, au même prix que dans votre pension; vos goûts et vos sentiments sont analogues aux miens, je serai bien aise d'avoir l'occasion de causer avec vous. Vous ferez connaissance avec mon fils, qui s'est occupé de littérature allemande; sa bibliothèque sera à votre

Lettres de Frédéric Ozanam, t. I, p. 23.

disposition. Vous faites maigre, nous aussi ; ma sœur, ma fille et mon fils dînent avec moi, ce sera pour vous une société agréable : qu'en pensez-vous? » Un pareil engagement était pour Ozanam une incroyable bonne fortune. Toutefois, son profond respect pour l'autorité paternelle lui fit différer une acceptation définitive, jusqu'à ce qu'il eût consulté son père, dont la réponse affirmative ne pouvait pourtant être douteuse.

C'est ainsi que, pendant deux ans, il devint l'hôte et le commensal de M. Ampère, dont le fils devait continuer à l'égard d'Ozanam, par une sorte d'hérédité, l'aimable et utile patronage. Le célèbre mathématicien, l'homme peut-être le plus remarquable de son temps, se prit d'estime et d'affection pour le jeune étudiant que la Providence lui avait envoyé ; il conversait souvent avec lui ; sa simplicité, sa bonhomie, mais surtout sa science universelle donnaient le plus haut intérêt à sa parole. Doué d'une mémoire prodigieuse, il possédait l'histoire à merveille, il savait par cœur tous les plus beaux morceaux de Virgile, de Racine et de Corneille [1]. Il lisait avec autant de plaisir une dissertation sur les hiéroglyphes qu'un recueil d'expériences de physique et d'histoire naturelle. Il avait appris le latin tout seul.

Pendant deux ans il s'exerça à faire des vers latins, afin de parvenir à composer sous cette forme une classification générale des sciences. Il prenait Ozanam à part dans son cabinet pour l'aider dans cette entreprise que

[1] Pendant sa dernière maladie, à Marseille, la religieuse qui veillait à son chevet lui proposa de lui faire la lecture de quelques passages de l'*Imitation de Jésus-Christ :* « N'en prenez pas la peine, ma sœur, répondit-il, *je la sais par cœur.* »

des noms techniques rendaient d'une difficulté presque insurmontable. Ils travaillaient ainsi ensemble, et l'on a conservé des pages écrites à moitié par l'un et par l'autre. Notre jeune étudiant nous a souvent entretenu de ce travail commun, et nous nous rappelons qu'il était dans l'admiration devant l'élégance et l'harmonie de cette poésie d'un genre si nouveau. Mais la science n'était pas seule à donner à ce doux commerce le charme qui ravissait le cœur d'Ozanam; l'éminente piété de M. Ampère venait souvent s'y mêler, pour y répandre ses parfums. « Leurs entretiens, dit le Père Lacordaire, amenaient dans l'âme du savant, à propos des merveilles de la nature, des élans d'admiration pour leur auteur; quelquefois, mettant sa tête entre ses deux mains, il s'écriait tout transporté : « Que Dieu est grand, Ozanam, que Dieu est grand !... »

Un jour, accablé par le découragement, qui était sa tentation la plus habituelle, Frédéric entra dans l'église de Saint Étienne-du-Mont, pour répandre devant le Seigneur son âme désolée; il venait puiser au pied des saints autels le courage qui lui manquait, et que ne refuse jamais Celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui pliez sous le fardeau de la vie, et je vous soulagerai. » Mais voilà que dans un coin retiré, parmi les *bonnes femmes*, un homme agenouillé priait dans un profond recueillement... Ozanam l'avait reconnu; il contemplait l'illustration de toute une époque, prosternée devant Dieu. Il se prit à rougir de sa lâcheté, et la foi dont s'honorait l'immortel génie d'Ampère, vint raffermir son courage ébranlé, consoler sa tristesse; il sortit tout renouvelé.

Cependant, malgré toutes les bontés, malgré les attentions délicates dont l'entourait la famille dans laquelle il avait le bonheur de vivre, il s'y trouvait étranger, et dans une sphère qui n'était pas la sienne. Voici comment il exhalait lui-même sa douleur dans une lettre à sa mère, datée du 23 décembre 1831 : « Vous êtes bien bonne de vous inquiéter de mes soirées du dimanche. Le dimanche soir se passe souvent comme les autres jours; c'est-à-dire qu'après avoir causé une heure ou deux, je vais m'enfermer dans ma chambre, et je m'y désennuie comme je peux. Oh ! je vous assure que vous me manquez bien, surtout dans ces moments-là. Les lieues qui sont entre vous et moi me semblent bien longues; je pense à ma bonne ville de Lyon, à ceux que j'y ai laissés et que j'aime tant. Je pense à ces soirées des dimanches d'hiver que je passais au milieu de vous, sous l'aile de la famille, devisant avec mon cher Falconnet de mille choses, ou jouant avec lui la fine partie de piquet, qui était quelquefois agréablement interrompue par le vin blanc et les marrons. Aujourd'hui, plus de tout cela... plus de causeries ni d'épanchements, plus de fêtes. J'ai laissé passer inaperçue la douce solennité de l'enfance, ce 6 décembre, la journée du bon saint Nicolas, que nous fêtions naguère de si bon cœur. Je ne m'en suis souvenu que le lendemain, et je me suis souvenu aussi qu'il y avait un terme à toutes ces joies enfantines, et que les plaisirs naïfs, domestiques, ne sont point pour celui qui vit dans l'isolement de la capitale.

« Ainsi, je verrai passer le jour de l'an, ce jour tant aimé; je le verrai célébrer autour de moi par une fa-

mille heureuse; un bon père accablé de caresses, près d'un foyer où je ne m'asseois qu'à titre d'hospitalité. Je verrai tout cela, et moi aussi je songerai que j'ai un excellent père, que j'ai une mère chérie et des frères bien-aimés, et que je ne les embrasserai pas. Oh! si vous saviez tout ce que ces réflexions ont d'amer pour mon âme! Dieu est généreux sans doute de m'avoir adouci l'exil par la société où je me trouve placé; mais Dieu fait bien toute chose: il a bien vu que le mal du pays me ferait souffrir, beaucoup souffrir, et que faible comme je suis, il me faudrait bien des consolations pour me soutenir jusqu'au bout[1]. »

Lors de son arrivée à Paris, Ozanam avait un ardent désir d'obtenir une audience de M. de Chateaubriand. Ce ne fut pas sans émotion qu'il aborda le célèbre auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs;* sa timidité naturelle, qui augmentait encore lorsqu'il s'agissait d'approcher les célébrités qu'il avait l'ambition de connaître, lui fit chercher un moyen de se présenter avec plus d'assurance. Il savait qu'un vénérable chanoine de la cathédrale de Lyon, M. Bonnevie, connaissait particulièrement l'homme éminent auprès duquel il voulait se frayer un accès.

L'excellent abbé, malgré ce grand air sacerdotal de l'ancien clergé français, que rehaussait encore chez lui la majesté de sa taille élevée et de ses cheveux blancs, avait le secret d'attirer à lui les jeunes gens: son affabilité et sa bienveillance faisaient bientôt évanouir la timidité que la solennité de sa prestance aurait pu inspirer; en un mot, il aimait la jeunesse.

[1] *Lettres d'Ozanam*, t. I, p. 42.

Il fut donc facile d'obtenir de lui une lettre de recommandation qui devait ouvrir pour Ozanam la porte de l'illustre écrivain. Après avoir conservé plusieurs semaines cette lettre précieuse, renvoyant tous les jours le moment d'en faire usage, il se décida enfin, le premier jour de l'an 1832 : à midi précis, il sonne en tremblant au modeste hôtel habité par l'une de nos plus grandes gloires contemporaines. M. de Chateaubriand revenait d'entendre la messe. Les louanges et les honneurs n'avaient point fasciné le cœur de celui que Charles X, à Prague, appelait *une puissance de ce monde;* aussi la lettre de son ami, l'humble chanoine de Lyon, eut-elle tout son effet. Le jeune étudiant fut accueilli avec une extrême bonté; toutefois M. de Chateaubriand ne se borna pas à lui adresser quelques questions sur ses projets, ses études, ses goûts, il lui demanda s'il se proposait d'aller au spectacle. Ici nous cédons la parole au Père Lacordaire, qui a si bien exprimé ce que notre chère frère nous a maintes fois raconté lui-même :

« Ozanam hésitait entre la vérité et la crainte de paraître puéril à son interlocuteur; sa mère, en effet, lui avait recommandé de ne pas mettre les pieds au théâtre. Il se tut quelque temps, par suite de la lutte qui se passait en son âme; M. de Chateaubriand le regardait toujours, comme s'il eût attaché à sa réponse un grand prix. A la fin, la vérité l'emporta, il avoua la défense de sa mère, et l'auteur du *Génie du Christianisme* se penchant vers Ozanam, pour l'embrasser, lui dit affectueusement : *Je vous conjure de suivre le conseil de votre mère; vous ne gagneriez rien au théâtre, et vous pourriez y perdre beaucoup.*

« Cette parole, ajoute le Père Lacordaire, demeura comme un éclair dans la pensée d'Ozanam, et lorsque quelques-uns de ses camarades, moins scrupuleux que lui, l'engageaient à les accompagner au spectacle, il s'en défendait par cette phrase décisive : *M. de Châteaubriand m'a dit qu'il n'était pas bon d'y aller.* Il y fut pour la première fois en 1840, à l'âge de vingt-sept ans, pour entendre *Polyeucte.* Son impression fut froide; il avait éprouvé, comme tous ceux dont le goût est sûr et l'imagination vive, que rien n'égale la représentation que l'esprit se donne à soi-même dans une lecture silencieuse et solitaire des grands maîtres.

« Ce ne fut pas le seul fruit qu'il retira de cette visite. Le charme qu'elle avait laissé dans sa mémoire lui révéla l'importance de l'accueil fait aux jeunes gens par des hommes qui leur inspirent de l'admiration; et lorsque lui-même eut franchi les bornes de l'élévation commune, lorsqu'il fut applaudi d'un grand auditoire, honoré et recherché, il se souvint de ses jours obscurs, et se donna généreusement à la jeunesse qu'on lui recommandait de toutes parts, ou qui venait d'elle-même se présenter à lui. Cinq fois par semaine, c'est-à-dire tous les jours où il n'avait point à paraître devant le public, sa porte leur était ouverte de huit à dix heures du matin. Il les recevait avec grâce, s'entretenait longtemps avec eux, et, quoique dévoré souvent par l'ardeur du travail qu'ils avaient interrompu, rien en lui ne laissait percer l'impatience ou le regret. Il se sentait prêtre devant ces âmes, et, comme saint Paul, débiteur de toutes. La religion seule a ce patriciat, le plus haut et le dernier de tous, qui attire vers la gloire en

la rendant affectueuse, et lui fait des clients qui n'ambitionnent que d'aimer ce qu'ils admirent[1]. »

Nous avons été souvent l'heureux témoin de l'exercice de ce zèle et de cette charité vraiment apostolique d'Ozanam. Nous dirons même que ce dévouement exerça plus d'une fois notre patience, étant obligé, par le respect qu'il nous imposait, d'attendre pendant de longues heures quelques moments d'entretien que nous désirions avoir avec notre bien-aimé frère.

Tout en travaillant consciencieusement à l'étude du droit, il savait trouver du temps pour une foule d'autres occupations. Le commerce des hommes éminents dont la maison de M. Ampère était le rendez-vous, les bibliothèques qui lui étaient ouvertes, et surtout celle de l'Institut que son aimable protecteur lui avait rendue accessible, toutes les fois qu'il voulait y aller : en fallait-il davantage pour attiser en quelque sorte l'ardeur du savoir qui le dévorait ?

C'est ainsi qu'il continua l'étude de l'hébreu et du sanscrit commencée à Lyon ; qu'il traduisit de l'allemand un opuscule curieux de Bergmann sur la religion du Thibet, et un livre thibétain dont le même auteur avait fait la version en allemand. C'était une Genèse, un système cosmogonique, où sont fortement empreintes les traces de la révélation.

Il lisait avec plaisir les ouvrages de M. Ballanche, quoiqu'il y eût reconnu un certain nombre d'erreurs sur la philosophie de l'histoire ; mais les grandes idées qu'y développe l'éminent écrivain le ravissaient. Il ne

[1] *Frédéric Ozanam*, par le P. Lacordaire, note biographique, p. 23.

pouvait surtout parler de la *Vision d'Hébal* sans manifester le plus vif enthousiasme. M. Ballanche était son compatriote, il avait fait sa connaissance chez M. Ampère; sa douceur et sa modestie l'avaient séduit au moins autant que son talent.

Ozanam suivait encore des cours : celui d'économie politique de M. Decoux, plein de profondeur et d'intérêt, de vérité et de vie. On y voyait un homme qui avait une grande connaissance de la plaie qui ronge la société, et du remède qui seul peut la guérir.

Un travail aussi continu ne semblait compatible qu'avec une vie solitaire. Il n'en était rien, pourtant. Malgré son air pensif et distrait, malgré son humeur mélancolique, qui était le fruit de sa constante application aux études les plus sérieuses, de ses découragements et de sa conscience trop souvent inquiète, Ozanam fut le condisciple le plus aimable; des saillies spirituelles et pleines de gaieté assaisonnaient fréquemment ses conversations, comme il est facile de le voir dans plusieurs de ses lettres. Il avait même horreur de la solitude complète, et il disait en plaisantant, « qu'il n'avait pas de plus mauvaise société que lui-même. »

Toutefois, le charme de son commerce ne se bornait pas à quelques bons mots; il était plein de charité pour ses amis. Pendant le choléra de 1832, il se montra admirable de dévouement pour ceux d'entre eux qui avaient été atteints par le fléau. L'abbé Duchesne, l'ancien curé de Notre-Dame-des-Champs, mort aujourd'hui, fut de ce nombre. Il nous a raconté qu'étant fort malade, Ozanam, qui lui faisait de fréquentes visites, lui apporta quelques volumes pour le distraire. C'é-

tait les trois pestes les plus célébrées par la littérature : *Thucydide et la peste sous Périclès;* plus celle de *Lucrèce* et celle de Milan, dans *les Fiancés* de Manzoni.

A l'époque où l'épidémie exerçait ses plus grands ravages, où il mourait jusqu'à treize cents personnes par jour, il resta sur la brèche, alors que tout le monde fuyait, et il écrivit à sa mère fort inquiète une lettre des plus touchantes, qui malheureusement n'est pas parvenue jusqu'à nous, mais que cette excellente mère lisait à toutes ses amies avec des larmes d'un indicible attendrissement. Il s'efforçait de la rassurer sur son propre sort, en lui disant que le fléau, qui avait envahi avec une sorte de fureur la rue qu'il habitait, avait néanmoins respecté tout le côté où se trouvait la maison de M. Ampère avec lequel il demeurait encore. Puis il ajoutait ces paroles du xc^e^ psaume que l'on récite à Complies : « Mille tomberont à votre gauche, et dix mille à votre droite ; mais la *mort* n'approchera point de vous..., parce que *vous avez dit :* Seigneur, vous êtes mon espérance, et que vous avez choisi le Très-Haut pour votre refuge. »

Sa confiance et sa charité reçurent, en effet, leur récompense, car il sortit de cette épidémie sans avoir éprouvé la moindre indisposition.

Ozanam s'était lié avec plusieurs jeunes gens qui unissaient à des talents peu communs et à des sentiments élevés un dévouement sans bornes à la cause du catholicisme. Ils se trouvaient ensemble aux leçons des professeurs rationalistes, et toutes les fois que ces messieurs se permettaient d'élever la voix contre la révélation, des voix catholiques s'élevaient pour ré-

pondre. Deux fois Ozanam fut chargé par ses condisciples d'adresser leurs objections écrites à ces tristes champions de l'erreur. Mais ce fut principalement au cours de M. X*** qu'ils réussirent admirablement. Deux fois il avait attaqué l'Église, la première, en traitant la papauté d'institution passagère, née sous Charlemagne, mourante aujourd'hui. La seconde en accusant le clergé d'avoir constamment favorisé le despotisme. Leurs réponses lues publiquement, produisirent le meilleur effet, et sur le professeur, qui en vint presque jusqu'à se rétracter, et sur les auditeurs, qui ne ménagèrent pas leurs applaudissements.

Après ces premières escarmouches, ces jeunes gens, généreux athlètes de la foi, livrèrent un combat plus sérieux au cours de philosophie professé alors par M. Jouffroy. Jouffroy, l'un des plus illustres rationalistes de cette époque, avait osé attaquer la révélation. Ozanam sentit s'éveiller en lui toute la fierté d'une âme blessée dans ce qu'elle a de plus cher au monde, dans ses croyances; il adressa au professeur quelques observations par écrit : le philosophe promit d'y répondre. Il attendit quinze jours, pour préparer ses armes sans doute, et au bout de ce temps, sans lire la lettre, il l'analysa à sa manière, et essaya de la réfuter. Ozanam, voyant qu'il était mal compris, présenta une seconde lettre à M. Jouffroy; celui-ci n'en tint pas compte, il n'en fit point mention, et il continua ses attaques, jurant que le catholicisme répudiait la science et la liberté. Alors les jeunes catholiques dont nous avons parlé se réunirent; ils dressèrent une protestation où étaient énoncés leurs vrais sentiments; elle fut revêtue

à la hâte de quinze signatures et adressée à M. Jouffroy. Cette fois, il ne put se dispenser de lire cette pièce. Le nombreux auditoire, composé de plus de deux cents personnes, écouta avec respect la profession de foi des signataires; le philosophe s'agita en vain pour y répondre; il se confondit en excuses, assurant qu'il n'avait pas voulu attaquer le christianisme en particulier, qu'il avait pour lui une haute vénération, qu'il s'efforcerait à l'avenir de ne plus en blesser les croyances. Mais surtout il se vit forcé de constater un fait bien remarquable et bien encourageant pour ses jeunes adversaires : « Messieurs, dit-il, il y a cinq ans, je ne recevais que des objections dictées par le matérialisme. Les doctrines spiritualistes éprouvaient la plus vive résistance; aujourd'hui, les esprits ont bien changé, l'opposition est toute catholique. »

Dès ce jour, les professeurs de la Sorbonne devinrent plus mesurés dans leur langage, et mirent plus d'impartialité dans leurs jugements. Ozanam les fit reculer par les armes de la science dont ils croyaient avoir seuls le monopole. C'est ainsi qu'ils apprirent à connaître celui qui plus tard devait s'asseoir au milieu d'eux, et devenir leur collègue.

Afin d'offrir à la jeunesse chrétienne un antidote contre les doctrines rationalistes de l'enseignement universitaire, Ozanam et ses amis obtinrent de M. l'abbé Gerbet une série de conférences. L'on put dire alors que la lumière brillait dans les ténèbres. Tous les quinze jours, le jeune prêtre donnait une leçon, dont l'objet était la philosophie de l'histoire. Après trois séances seulement, la salle ne pouvait déjà plus con-

tenir les auditeurs. Outre ces jeunes gens, avides des vérités chrétiennes, qui s'y pressaient en foule, on y voyait bon nombre de célébrités de l'époque, telles que MM. de Potter, de Sainte-Beuve, Ampère fils, recevant avec transport les enseignements de la foi catholique, présentés, il est vrai, avec une élévation de pensées et une modestie qui enlevaient tous les suffrages, sans les avoir cherchés.

Cette parole douce, simple, et en même temps pleine de noblesse et de conviction, formait un contraste frappant avec celle des professeurs universitaires de l'époque. Ceux-ci, gonflés d'orgueil, ayant une haute idée d'eux-mêmes, méprisant les autres, affichaient avec audace leur amour-propre dans leurs discours, leurs écrits, leur geste, leur tenue, et dans toute leur personne. On les voyait briguer les applaudissements de la jeunesse qui les écoutait. Ils se posaient en oracles, et, chaque jour pourtant, des contradictions, des absurdités, des aveux involontaires leur échappaient. Faut-il s'étonner si l'humble orateur chrétien, inspiré par le souffle divin de la vérité, faisait pâlir ces tristes champions de l'erreur?

C'est à ces savantes et pieuses conférences qu'allaient se retremper les jeunes étudiants qui défendaient si généreusement leur foi. Ils y goûtaient le bonheur de voir leur cause soutenue par la vertu et le talent, puis en s'affermissant eux-mêmes dans la saine doctrine, ils apprenaient aussi les ressources variées de la stratégie chrétienne. Ils en sortaient pleins d'ardeur et de dévouement, et prêts à se mesurer courageusement avec les ennemis du catholicisme.

La lutte qu'ils avaient engagée à la Sorbonne contre les professeurs, devant un nombreux auditoire, et qui fut le début de celle que soutint Ozanam pendant toute sa vie en faveur de la vérité, avait profondément ému ceux de ses condisciples qui ne partageaient pas ses principes. Plusieurs d'entre eux, parmi lesquels se trouvaient quelques saint-simoniens, jetèrent un défi aux défenseurs du dogme catholique. Ozanam et ses amis relevèrent le gant. Une tribune fut improvisée chez le vénérable M. Bailly, à l'ancien local de la Société des bonnes études, dont nous parlerons plus tard. Les combattants entrèrent dans l'arène. Les uns défendaient leur incrédulité attaquée, les autres prouvaient l'antiquité et la divinité de leur foi. Un jury d'honneur prononçait à qui appartenait la victoire. Tout se passait avec un ordre et une convenance que l'on n'aurait jamais cru pouvoir attendre de la part de jeunes gens échauffés par des discussions dont l'objet touchait à tout ce qu'il y a de plus intime, aux convictions les plus profondes. Souvent, dans ses épanchements fraternels, Frédéric nous a entretenus de ces premiers faits d'armes, et nous possédons même les notes de l'un de ces tournois religieux. Quelque imparfaites qu'elles soient, elles pourront donner une idée de la science précoce que déployaient les combattants des deux partis. On y verra aussi les ménagements, l'urbanité et l'enjouement même qui présidaient à leurs controverses. Nous nous bornerons à indiquer le plan, et à citer quelques passages.

Un M. B*** avait entrepris de prouver la dissolution du catholicisme par l'histoire des révolutions et par

l'anarchie actuelle de ses doctrines. Voici la réponse d'Ozanam à ses adversaires :

« Quand les sauvages d'Amérique s'apprêtent à de sanglants combats contre leurs frères de la solitude, ils entonnent un chant de guerre solennel, ils publient leurs victoires futures, et comptent par avance les chevelures de leurs ennemis. Telle est, d'après les récits des voyageurs, la coutume des Hurons et des Iroquois. Telle aussi paraît être la coutume de M. B***.

« En présence de la polémique qu'il va commencer, un enthousiasme pindarique s'empare de son âme ; il ne nous a annoncé qu'une escarmouche, et voilà qu'il compare notre humble discussion à la lutte merveilleuse de David et du géant Goliath. »

Après un exorde enjoué et spirituel, il rappelle les objections multipliées de son adversaire sur des sujets complètement disparates, et, après avoir montré l'espèce d'habileté de cette tactique, il s'empare de la principale difficulté qui lui est signalée, et circonscrit adroitement, à son tour, le terrrain sur lequel doit se livrer le combat.

« M. B***, dit-il, prétend que le catholicisme a fini son œuvre, et qu'il est aujourd'hui plongé dans l'anarchie et dans une cruelle insouciance pour le bonheur du genre humain ; c'est dans ce champ clos que nous allons le suivre. »

Ozanam proclame d'abord que l'Église ne réside pas seulement dans son chef, dans ses docteurs et dans ses prêtres ; mais qu'elle embrasse encore tous ceux qui confessent la foi catholique, et qui prient avec un même cœur. Il décrit ensuite, dans un style brillant et élevé,

comment l'Église, dont le germe avait été arrosé par le sang des persécutions, s'est dilatée et s'est assise sur les ruines de l'empire romain tombé en décrépitude. Il montre le christianisme recueillant, de la vieille civilisation devenue stérile, le legs magnifique de la science et des arts, pour le transmettre aux nations barbares qui viennent à lui, comme des enfants à leur père. Pendant la longue période du moyen âge, c'est le clergé qui consacre les cloîtres à la conservation des anciens livres, et qui sauve les lettres d'une entière décadence.

« Au sortir de ces temps d'ignorance, continue-t-il, ce fut encore l'Église qui répandit la première les sciences et les arts dans toutes les classes de la société. Elle sut inspirer tous les genres de génie, et bientôt apparurent tous les chefs-d'œuvre de la poésie, de la peinture, de la sculpture et de l'architecture. Rome, surtout, leur ouvrit toutes les portes de ses basiliques et de ses palais. Les papes couronnaient le Tasse et Raphaël; le catholicisme créait le Dante et Michel-Ange. Puis des prêtres et des moines illustrèrent alors la science et les arts : Copernic, chanoine de Frauenburg, qui professait cent ans avant Galilée le système astronomique supposant l'immobilité du soleil; Pétrarque, Caldéron, Métastase, poètes du premier ordre; Fra Bartholomeo, qui donna des leçons à Raphaël; Angelo di Fiesole, l'émule de Pérugin. Léon X, de la famille des Médicis, ne donna-t-il pas son nom à un siècle? Le sacerdoce n'a pas découvert l'Amérique; il a fait plus, il l'a civilisée en la rendant chrétienne. Quelle branche des connaissances humaines a échappé aux Jésuites? Le moine Tournefort a attaché son nom à une classification des plantes en botanique,

et le chanoine de Notre-Dame, Haüy, n'a-t-il pas été l'un des minéralogistes et l'un des physiciens les plus illustres? La littérature n'a-t-elle pas eu Corneille, Bossuet, Fénelon, Maury et tant d'autres? Le clergé n'a donc jamais laissé échapper de ses mains le sceptre de la science; s'il l'a partagé avec les laïques, c'est librement et volontairement pour travailler à l émancipation intellectuelle du genre humain.

« Mais M. B*** pousse un cri de triomphe à la vue de la réforme, qui détache un si bel anneau de la chaîne catholique, comme si saint Paul, au berceau du christianisme, ne s'était pas écrié : *Oportet hæreses esse.* Les hérésies ne durent qu'un temps. L'arianisme est mort au bout de trois siècles; le protestantisme à son tour est décrépi, et s'en va en dissolution. Il est partout débordé, étouffé par le catholicisme, en Angleterre, en Allemagne, en Amérique...

« Qu'on ne vienne pas nous dire maintenant que notre religion s'en va, et qu'elle ne pèse pas pour la plus petite affaire dans les questions sociales. Qu'on ne vienne pas nous dire que nos temples sont déserts; mais qu'on lise ce témoignage rendu à la vérité par un organe de l'opinion philosophique, l'*Europe littéraire.*

« Et que sert après cela de venir au milieu des nations, et de dire d'une grande voix : Le catholicisme est mort!... Que sert cette oraison funèbre, que depuis dix-huit siècles on répète à satiété à nos oreilles? Depuis dix-huit siècles; car, ne vous y trompez pas, cette objection est vieille comme la vérité; elle date du temps des Apôtres; eux aussi, on les traitait d'agonisants :

Quasi morientes, et eux, ils n'ont pas répondu; ils ont conquis le monde... »

Nous prions le lecteur de ne point oublier le but que nous nous sommes proposé, en mettant sous ses yeux un extrait de cette petite harangue. Ce n'est point un morceau d'éloquence que nous avons voulu offrir à son admiration, ce ne sont que des idées jetées à la hâte sur le papier, et destinées à servir de canevas à une sorte de plaidoyer en faveur du christianisme. Nous n'avons eu d'autre intention que celle de montrer, par un exemple, ce qu'étaient les conférences établies par la jeunesse chrétienne des écoles pour la défense de leur foi; et, comme Ozanam en était un des principaux champions, il entrait dans les devoirs de son historien de le peindre par lui-même dans ce genre de combat.

Nous devons dire encore que la lutte devint si vive et si pressante, qu'elle alarma la sollicitude du vénérable M. Picot, fondateur du journal l'*Ami de la Religion;* son âge, sa science, la juste considération dont il était entouré, pour les services qu'il rendait à la cause de la foi, dont il était presque seul alors l'intrépide défenseur dans les feuilles publiques, tout, en un mot, lui donnait un certain droit d'intervenir dans cette polémique un peu aventureuse; du moins sa vieille expérience lui faisait-elle pressentir les dangers que pouvait courir une si sainte cause entre des mains encore novices, et dont les avocats étaient, à la vérité, pleins de bonne volonté, mais fort peu versés dans les études théologiques indispensables, surtout lorsqu'il s'agit de controverses religieuses. M. Picot crut donc utile d'insérer dans son journal un avertissement, afin de mettre fin à ces dis-

cussions, dont les avantages ne lui semblaient pas balancer les dangers.

Ozanam, fort de la droiture de ses intentions et animé d'un zèle un peu juvénile, lui adressa une réponse ferme, peut-être même un peu vive, et dans laquelle il eût sans doute mieux fait de ménager ce vieux défenseur de la foi. On voyait qu'il le tenait pour un homme d'un autre âge, et pour un de ces anciens royalistes qui ne croyaient pas que l'autel pût se passer du trône. Il s'élevait surtout avec une sorte d'indignation contre le blâme infligé à des jeunes gens qui avaient le mérite de défendre hardiment l'Église leur mère, malgré leur petit nombre, dans un temps où elle était attaquée de toutes parts. Enfin, il reprochait à M. Picot de s'être montré leur adversaire, lorsqu'il aurait dû au contraire les encourager, en applaudissant à leur générosité et à leur dévouement. Il exigea que sa réponse parût dans un numéro de l'*Ami de la Religion :* satisfaction qui ne lui fut point refusée.

CHAPITRE V

Origines de la société de Saint-Vincent-de-Paul.

(1833)

Nous avons, pour ainsi dire, assisté à la naissance de la société de Saint-Vincent-de-Paul, et nous sommes heureux de pouvoir donner sur son origine des détails d'autant plus authentiques, que notre illustre frère, dans nos rapports intimes, n'a jamais cessé de nous entretenir de l'œuvre qui était l'objet de ses affections les plus vives et de ses constantes préoccupations.

Cette association, qui lui était si chère, tient, en effet, une place des plus importantes dans toute sa vie; et son zèle pour la servir ne s'arrêta que sur le seuil de l'éternité, c'est-à-dire qu'il y travailla sans cesse, avec une ardeur incomparable, pendant plus de vingt ans. On ne s'étonnera donc pas que celui qui écrit la vie de cet ouvrier infatigable, consacre deux longs chapitres à l'intéressante histoire de la société de Saint-Vincent-de-Paul [1].

[1] Nous ne croyons point sortir de notre sujet en donnant ici l'histoire de la société de Saint-Vincent-de-Paul, puisque les membres les plus éminents qui la dirigent déclarent eux-mêmes qu'Ozanam *est celui*

Le zèle que déployaient, pour la défense de leur foi, les jeunes chrétiens membres de la conférence d'histoire dont nous venons de parler, leur mérita une faveur à laquelle ils étaient loin de s'attendre. Un reproche, ou plutôt une sorte de défi qui leur fut adressé dans leurs réunions, devint la source d'où jaillit, pour ainsi dire, la société de Saint-Vincent-de-Paul. C'est à des faits pareils que l'on reconnaît les œuvres divines de Celui qui a tout créé de rien. Mais laissons la parole à Ozanam, qui fit lui-même le récit de cet événement dans un discours prononcé en 1853, devant la conférence de Florence.

« Nous étions alors, dit-il, envahis par un déluge de doctrines philosophiques et hétérodoxes qui s'agitaient autour de nous, et nous éprouvions le désir et le besoin de fortifier notre foi au milieu des assauts que lui livraient les systèmes divers de la fausse science. Quelques-uns de nos jeunes compagnons d'études étaient matérialistes ; quelques-uns saints-simoniens ; d'autres fouriéristes ; d'autres encore déistes. Lorsque nous, catholiques, nous nous efforcions de rappeler à ces frères égarés les merveilles du christianisme, ils nous disaient tous : Vous avez raison, si vous parlez du passé. Le christianisme a fait autrefois des prodiges, mais aujourd'hui le christianisme est mort. Et en effet, vous

qui a le plus contribué à sa fondation et à son développement. Parler des origines et des progrès de cette société, c'est donc écrire la vie de celui qui lui a consacré tout son zèle et toutes ses forces. Cet historique, qui se trouve au reste en grande partie dans le manuel de la société de Saint-Vincent-de-Paul, donnera à nos lecteurs une idée exacte du but de cette association, de son esprit, de ses œuvres, de son importance et de son organisation.

qui vous vantez d'être catholiques, que faites-vous? Où sont les œuvres qui démontrent votre foi, et qui peuvent nous la faire respecter et admettre? Ils avaient raison, ce reproche n'était que trop mérité [1]. Ce fut alors que nous nous dîmes : Eh bien ! à l'œuvre ! et que nos actes soient d'accord avec notre foi. Mais que faire? que faire, pour être vraiment catholique, sinon ce qui plaît le plus à Dieu? Secourons donc notre prochain, comme le faisait Jésus-Christ, et mettons notre foi sous la protection de la charité. »

Ozanam sortait de l'une des conférences d'histoire dont nous avons parlé dans le chapitre précédent; la polémique religieuse en avait été le principal objet. C'était celle où les jeunes philosophes avaient sommé les étudiants catholiques de montrer leurs œuvres à l'appui de leur foi. Il se retirait tout pensif et tout triste, réfléchissant à la justesse de l'espèce de défi que leurs adversaires leur avaient jeté, lorsqu'il rencontra au seuil de la porte l'un de ses condisciples, M. Letaillandier, qui était aussi profondément affecté de ce qu'il venait d'entendre : *Que faut-il donc faire pour être vraiment catholique?* se dirent-ils. *Ne parlons pas tant de charité, faisons-la plutôt, et secourons les pauvres.*

Le soir même, honteux d'avoir compris si tard la charité pratique, tous deux portaient de leurs propres mains, à un pauvre de leur connaissance, le peu de bois qui leur restait pour se chauffer pendant les derniers jours de l'hiver. Telle fut l'étincelle qui devait,

[1] Voir la note nº III.

peu de temps après, embraser la société de Saint-Vincent-de-Paul du feu divin de la charité.

MM. Ozanam et Lallier se réunirent presque aussitôt chez M. Lamache, l'un de leurs condisciples, qui demeurait à l'hôtel Corneille. On y parla de la conversation qui avait eu lieu avec M. Letaillandier, et dans laquelle l'on s'était demandé s'il ne serait pas possible d'avoir une réunion chrétienne consacrée, non à des discussions, mais à des œuvres de charité. On ne décida rien de précis. Il ne fut pas donné suite à cette idée ce jour-là. On se promit seulement de continuer à se voir pour agir d'un commun accord, dans la conférence d'histoire.

Cependant il se faisait au fond du cœur de cette jeunesse chrétienne un travail mystérieux, dont tous avaient conscience, sans savoir encore quelle en serait la manifestation. Au bout de quelques jours, c'était au printemps 1833, on s'était donné rendez-vous petite rue des Grès, dans la chambre d'étudiant de M. Serre, parce qu'on s'y trouvait moins à l'étroit. On s'entretint d'abord de la conférence d'histoire [1] et des luttes que l'on y soutenait; mais, par une inspiration spéciale du divin Esprit, la pensée d'une réunion exclusivement chrétienne s'empara de la petite assemblée, et l'un de ses membres s'écria : *Fondons une conférence de charité.*

Ce membre pourrait bien être Ozanam, et ce qui

[1] La conférence d'histoire existait chez M. Bailly avant l'arrivée d'Ozanam à Paris. Cet excellent homme avait établi des conférences de droit, d'histoire et de philosophie qui se tenaient chez lui. Ozanam, y ayant été admis, en devint le coryphée et l'un des plus ardents recruteurs.

porterait à le croire, c'est qu'après une année de combats dans la conférence d'histoire, n'ayant fait aucune conquête, malgré des travaux inouïs, et même en se reprochant de sacrifier l'étude de son droit, il disait à ses amis : *Il manque quelque chose pour que Dieu bénisse notre apostolat, ce sont les œuvres de charité.*

Quoi qu'il en soit, personne ne remarqua quel fut celui qui s'était écrié : *Fondons une œuvre de charité,* et le souvenir s'en évanouit si promptement, que jamais aucun des plus anciens membres ne put se le rappeler.

Lorsque ces mots : *Fondons une conférence de charité,* furent prononcés, chacun se demandait : « Qu'est-ce que peut bien être une conférence de charité ? » Cette sortie inattendue surprit tous les membres de l'assemblée ; mais elle répondait si bien aux sentiments et aux besoins de tous les cœurs, que sans avoir une idée bien précise de ce qu'ils allaient entreprendre, il fut décidé qu'on irait prendre des conseils auprès de la sœur Rosalie, supérieure des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, de la rue de l'Épée-de-Bois, et que, pour mettre aussitôt la main à l'œuvre, on lui demanderait l'indication de quelques familles pauvres à visiter.

Toutefois, pleins d'ardeur et de bonne volonté, ils eurent assez d'humilité pour se défier de leurs propres lumières dans une entreprise si nouvelle pour eux ; et il est bien permis de croire que ces humbles sentiments furent en grande partie la source des bénédictions que le Ciel répandit sur leur œuvre. Ils choisirent donc d'un commun accord, pour conseiller et pour guide, le vénérable

M. Bailly, qui voulut bien accepter le rôle important de président ; ce fut Ozanam qui fut chargé de ce message[1].

On se rendit en conséquence chez M. Bailly, pour causer avec lui du projet qui avait été formé. Il accueillit avec empressement ces ouvertures, encouragea Ozanam et ses amis, et leur offrit les bureaux de la *Tribune catholique*, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, (aujourd'hui rue Saint-Sulpice, dont elle était alors le prolongement), pour y tenir leurs réunions.

L'entretien d'Ozanam avec M. Letaillandier fut le germe de la société de Saint-Vincent-de-Paul; la réunion de l'hôtel Corneille commença à la développer ; la petite réunion tenue chez M. Serre la mûrit; l'entrevue avec M. Bailly acheva de réaliser l'œuvre si pieusement méditée, et vint combler les vœux les plus ardents de notre excellent frère.

La conférence de charité était fondée! Elle s'installa au mois de mai 1833, en profitant de la bienveillante hospitalité de celui qui devait désormais la présider.

Elle était composée de huit membres [2], tous très jeunes; un seul avait un peu plus de vingt ans. Leurs noms étaient : MM. Ozanam, Letaillandier, Devaux, Lamache, Lallier, Clavé... Mais aucun de ces huit pre-

[1] Voir la note n° IV relative à M. Bailly.

[2] *Manuel de la société de Saint-Vincent-de-Paul*, IIe partie, p. 339. Ozanam, dans le discours qu'il adressa à la conférence de Saint-Vincent-de-Paul de Florence, dit : « Vous voyez devant vous un des *huit étudiants* qui, il y a vingt ans, en mai 1833, se réunirent pour la première fois sous la protection de saint Vincent de Paul, dans la capitale de la France. » Nous ne pouvons en citer que six, le nom des deux autres est resté inconnu.

miers membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul n'a travaillé autant qu'Ozanam à la constituer, à la développer, à lui inspirer l'esprit du saint patron qu'elle allait choisir pour la protéger ; ce qui a toujours fait regarder Ozanam comme l'un de ses principaux fondateurs.

Il fut convenu, dès le premier jour, qu'on visiterait les pauvres chez eux. Jaloux en quelque sorte de leur trésor, ces huit jeunes gens n'avaient pas l'intention d'ouvrir à d'autres les portes de leur réunion. Mais Dieu en avait décidé autrement. L'association peu nombreuse d'amis intimes qu'ils avaient rêvée, allait devenir le noyau d'une immense famille de frères, qui devaient se répandre sur une grande partie du globe.

La charité chrétienne qui avait décidé la naissance même de la Société décida encore son accroissement. M. L*** avait un ami intime, digne à tous égards d'être admis dans ce petit cénacle : il le présenta. C'était M. Delanoue, jeune poète de grande espérance, qui devait, hélas ! quitter bientôt la vie. On craignit d'abord que ce nouveau venu, connu seulement de M. L***, ne diminuât quelque chose de l'intimité et de l'aménité des relations qui existaient depuis longtemps entre les membres ; néanmoins il fut reçu, et dès lors on fut moins difficile pour les admissions. A la fin de l'année scolaire ils étaient dix-sept ou dix-huit.

Les séances commençaient et s'achevaient par la prière ; on faisait une courte lecture de piété, le plus ordinairement sur l'*Imitation* de Jésus-Christ, ou sur la vie de saint Vincent de Paul, puis chacun rendait compte de la visite de ses pauvres ; on faisait la distri-

bution des bons, et l'on terminait toujours par une modeste quête.

Chacun des associés eut bientôt une famille pauvre à visiter; on lui portait des bons achetés à la sœur Rosalie, la conférence n'étant pas assez riche pour en avoir en son nom. Mais ces quêtes faites dans les réunions auraient été bien insuffisantes, si Ozanam et quelques autres, par des traductions et des articles insérés dans la *Tribune catholique*, n'eussent apporté quelque argent pour aider à leur charité. Ce fut encore l'excellent M. Bailly qui leur ouvrit les colonnes de ce journal. Aucun des articles pourtant n'était ce qu'on appelle *payé*. On travaillait pour la gloire. Mais il arrivait que M. Bailly, au moment de la quête, laissait tomber ostensiblement cinq ou six pièces de cinq francs dans la bourse, en les donnant comme le fruit de la collaboration de quelques-uns des membres de la conférence au journal.

Enfin, ils choisirent saint Vincent de Paul pour leur patron. L'humilité et la charité sans bornes de ce grand saint, sa simplicité, sa droiture, sa prudence, son affabilité pour tous, répondaient si bien à l'esprit dont voulait se pénétrer la nouvelle Société, qu'elle crut ne pouvoir trouver un meilleur modèle ni un plus puissant protecteur.

M. Bailly, premier président des Conférences, connaissait M. Faudet, curé de Saint-Étienne-du-Mont, dont il était le paroissien; il gagna facilement sa confiance en faveur de la Société naissante, et M. Faudet n'hésita pas à confier à celle-ci la visite de quelques familles pauvres de sa paroisse.

La montagne de Sainte-Geneviève pourra compter désormais une gloire de plus : après avoir été témoin des vertus héroïques de sainte Clotilde et de la patronne de Paris, dont elle conserve religieusement le précieux tombeau, elle sera fière aussi d'avoir servi de berceau à la société de Saint-Vincent-de-Paul. Il ne serait point surprenant que Geneviève, présidant du haut des cieux aux destinées de la capitale, ait inspiré l'institution de cette œuvre admirable en réparation de tout le mal qui rayonne de Paris sur l'univers entier. Ce fut peut-être en reconnaissance de ce bienfait que les fondateurs choisirent Nanterre pour le but de leur premier pèlerinage, comme nous le verrons bientôt.

Pendant les premières années de la Société, M. Bailly fut le seul intermédiaire entre elle et l'autorité ecclésiastique ; il en était fort apprécié, et se fit vis-à-vis d'elle le garant du bon esprit qui animait les membres des conférences. Ses démarches, pour faire accepter l'œuvre nouvelle, furent nombreuses et réitérées. Il finit par obtenir que l'assemblée générale de 1838 se tînt sous la présidence de M. l'abbé Jammes, vicaire général de Paris. Ce résultat fut considéré comme d'une importance capitale pour la société de charité.

Sur la fin de 1834, le nombre des membres allait toujours croissant (ils étaient une centaine [1]). Cette conférence, après avoir quitté la rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, tenait ses séances dans une des salles du rez-de-chaussée de la maison n° 11, place

[1] *Lettres d'Ozanam*, deuxième édition, t. I, p. 136.

de l'Estrapade, à côté de l'ancien local de la société des bonnes études. Mais la salle ne tarda pas à être comble. Ces progrès devinrent si rapides, que certains membres furent presque effrayés de cet accroissement si prompt et si considérable. On alla jusqu'à mettre en question si le cercle des admissions pourraît être encore élargi. La société de Saint-Vincent-de-Paul, depuis qu'elle avait ouvert ses rangs à la jeunesse chrétienne, ayant pour but avant tout de soutenir et affermir la foi des jeunes gens qui viennent compléter leurs études dans la capitale, devant rendre les admissions aussi faciles que possible, elle n'exigea comme condition que la pratique des devoirs les plus essentiels du chrétien. Les œuvres de charité, les bons exemples des confrères et surtout la grâce divine se chargeraient de conduire ces jeunes âmes à une plus haute vertu. L'un des membres les plus anciens, M. de La Perrière, aujourd'hui doyen de la faculté des lettres de l'Université catholique de Lyon, plaida cette cause avec une si profonde conviction, avec tant de chaleur, qu'on abandonna le local habituel pour passer à l'ancien amphithéâtre des Bonnes-Études, qui pouvait contenir plus de trois cents personnes.

Cependant, le mois suivant (décembre 1834), on émit la question de savoir s'il ne serait pas à propos de diviser la réunion en deux conférences. Cette proposition souleva aussitôt une agitation très vive parmi les membres de la Société. L'esprit de sincère fraternité qui régnait entre eux avait resserré si étroitement les liens d'ami-

[1] *Lettres d'Ozanam*, t. I, p. 133.

tié qui les unissaient, que la seule pensée d'une séparation les révoltait. Ozanam, toutefois, avait prévu la nécessité prochaine d'une division en plusieurs sections [1] qui auraient périodiquement une assemblée commune. Cette division, en effet, devenait indispensable; car les séances de la Société, vu le nombre des membres qui y prenaient part, n'étaient plus consacrées qu'à la distribution des bons, et on n'avait plus le temps d'entrer dans aucun détail sur la visite des pauvres. Le nombre des opposants était considérable, et les discussions pour et contre la division s'entre-croisant, il était impossible d'arriver à résoudre la question. Alors M. Bailly fit nommer une commission composée de trois membres de chacun des deux partis. Le bureau de la Société assistait aux réunions de la commission, mais comme simple témoin, et sans exercer la moindre influence sur les décisions qu'elle pourrait prendre. La discussion fut très chaude et dura plusieurs jours; il y eut de véritables plaidoyers fort remarquables. Enfin, à la dernière séance tenue dans la soirée du 31 décembre 1834, on ne s'entendait plus, et les esprits étaient on ne peut plus surexcités [2].

Cependant la nuit s'avançait; les douze coups de minuit annonçaient le commencement d'un nouveau jour et d'une nouvelle année. M. Bailly conjura les jeunes membres de mettre fin à une discussion si longue et peut-être trop animée. Alors MM. de La Perrière et Ozanam se levèrent et se donnèrent l'accolade la plus

[1] C'était également la pensée de la sœur Rosalie et de M. le Prévost.

[2] *Lettres d'Ozanam*, t. I, p. 284.

fraternelle en se souhaitant la bonne année. Tous les autres les imitèrent, et l'on se sépara après être convenus que, sans se diviser encore, la Société se partagerait en deux sections, pour hâter la distribution des bons. Et, pour mieux ménager les esprits, M. Bailly fournit lui-même un second local voisin de celui où l'on tenait ordinairement les séances. Mais à mesure que la distribution des bons avait lieu, et on la faisait rapidement, ceux qui les avaient reçus allaient rejoindre la section restée à l'amphithéâtre.

Cette mesure prudente et habile prépara heureusement une séparation plus complète que la nécessité allait imposer ; plusieurs mêmbres, en effet, demeurant assez loin de la rue de l'Estrapade, trouvaient peu commode de s'y rendre. Cette circonstance donna lieu à l'établissement d'une conférence dans la paroisse de Saint-Philippe-du-Roule. Sa fondation est due à M. Clavé, à M. Catruffo, son premier président, et à M. l'abbé Maret, alors vicaire de la paroisse, aujourd'hui évêque de Sura et primicier des chanoines de Saint-Denis.

Fut-elle le premier essaim sorti de la réunion mère ? Nous ne saurions l'affirmer, car vers le même temps, une nouvelle section vint se fixer sur la paroisse de Saint-Sulpice. M. Gossin, qui devint plus tard président général de la société de Saint-Vincent-de-Paul, venait de fonder celle de Saint-François-Régis. Il avait loué, rue Cassette, un local pour y tenir les séances, et réunir les pauvres le dimanche. Il consentit à y recevoir la nouvelle conférence sous le vocable de Saint-Sulpice[1].

[1] M. Lallier, l'un des huit fondateurs de la société de Saint-Vincent-de-Paul, affirme que la conférence de Saint-Philippe du Roule fut

Cependant, conformément au principe établi par la Société, de ne point fonder de conférence et de ne pas exercer le zèle de ses membres dans une paroisse sans l'agrément du pasteur qui en a la charge, le président de ce second rejeton fit une démarche auprès de M. le curé de Saint-Sulpice, comme les fondateurs de la Société auprès du curé de Saint-Étienne-du-Mont. On le pria de vouloir bien accueillir cette nouvelle œuvre dans sa paroisse, et de permettre aux jeunes gens qui s'en occupaient de s'y réunir sous son patronage. La société de Saint-Vincent-de-Paul, qui avait humblement grandi dans l'ombre, était entièrement inconnue de ce digne pasteur. La nouveauté de cette association, la jeunesse de la plupart de ceux qui la composaient alors, firent une impression peu favorable sur M. le curé, qui reçut plus que froidement le pauvre président. Cependant il lui adressa quelques questions. Ses réponses parurent le satisfaire, et sa modestie le toucha profondément. Aussi, à peine la conférence de Saint-Sulpice avait-elle quitté la maison de M. Bailly pour s'installer rue Cassette, que M. le curé vint un soir surprendre les membres qui la composaient, et leur offrir, avec la plus grande bonté et la plus grande générosité, un local vaste, commode, éclairé à ses frais dans les dépendances de son église, pour y tenir leurs séances, *afin*, ajouta-t-il, *de ne rien distraire de leur recette*

le premier rejeton de celle de Saint-Étienne-du-Mont. MM. Chaurand et de Maubout, deux des plus anciens membres de la Société, assurent, de leur côté, que ce fut la conférence de Saint-Sulpice, qu'ils ont présidée successivement, qui se sépara la première. Le *Manuel de la Société*, IIe partie, p. 34, l'indique également, et nos souvenirs sont complètement d'accord avec ces dernières assertions.

pour les pauvres; car rue Cassette on payait un loyer.

Les rapports entre les trois conférences étaient fréquents. Il fallait fondre ensemble les divers éléments qui les composaient, pour les animer du même esprit, et conserver l'unité malgré la division des membres en plusieurs sections, et la variété des œuvres auxquelles ils s'appliquaient.

On réunissait de temps en temps les trois conférences, et M. Bailly présidait cette assemblée générale. Ozanam, qui dirigeait les travaux de la conférence de Saint-Étienne-du-Mont, faisait dans ces circonstances d'inimitables comptes rendus.

La réunion de Saint-Sulpice avait eu successivement à sa tête MM. Jules de Maubout, Chaurand et le Prévost. Nous avons consacré à ce dernier une note [1]. Il fut, en effet, l'un des membres les plus actifs et les plus influents de la société de Saint-Vincent-de-Paul, et l'ami intime d'Ozanam.

L'état des esprits à cette époque, mais non point le désir de l'indépendance, donnèrent à la société de Saint-Vincent-de-Paul un caractère exceptionnel et purement laïque. Jusqu'alors toutes les associations de ce genre ne s'étaient établies que sous la direction de l'autorité ecclésiastique diocésaine. Leurs règlements lui étaient soumis et devaient être revêtus de leur approbation; un prêtre était ensuite préposé pour en assurer l'exact accomplissement, pour surveiller les œuvres et présider aux intérêts de la Société : c'était une sorte de confrérie.

[1] Voir à la fin du volume.

Lorsque la Providence eut multiplié d'une manière si imprévue les membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul, les fondateurs, s'inspirant de l'esprit de leur saint patron, bien loin de vouloir innover et devancer les desseins de Dieu, s'appliquèrent à les étudier et s'efforcèrent de les suivre.

Or tout homme qui se trouvait alors comme nous au sein de la capitale doit se rappeler les défiances, les préjugés, quelque injustes qu'ils pussent être, dont la jeunesse d'alors était circonvenue. Les mauvais journaux, après avoir dénigré les jésuites dans les pamphlets qui remplissaient tous les jours leurs feuilles, s'acharnaient à diffamer la religion et tout ce qui s'y rattachait; à les entendre, tout prêtre était un jésuite, et toutes les œuvres dirigées par un ecclésiastique étaient marquées au sceau d'une impitoyable flétrissure, comme la société de Jésus, dont elles étaient réputées la ténébreuse invention, et un moyen plus ou moins politique de s'assurer une influence ambitieuse.

Cependant, quel but se proposaient les premiers membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul, dès qu'ils crurent voir que le Seigneur ne voulait point que le flambeau de leur charité fût placé sous le boisseau, mais bien en un lieu élevé, afin qu'il pût y attirer à lui les âmes de la jeunesse chrétienne? Nous trouvons ce but parfaitement exprimé dans une lettre écrite par Ozanam lui-même, une année plus tard, à l'un de ses amis. Cette lettre est datée de Lyon, le 4 novembre 1834 :

« Le but que nous nous proposons à Paris n'est pas absolument le même que celui que vous vous proposez,

je pense, en province. A Paris, nous sommes des oiseaux de passage, éloignés pour un temps du nid paternel, et sur lesquels l'incrédulité, ce vautour de la pensée, plane pour en faire sa proie. Nous sommes de pauvres jeunes intelligences, nourries au giron du catholicisme, et disséminées au milieu d'une foule inepte et sensuelle; nous sommes des fils de mères chrétiennes, arrivant un à un dans des murs étrangers, où l'irréligion cherche à se recruter de nos pertes. Eh bien! il s'agit avant tout que ces faibles oiseaux de passage se rassemblent sous un abri qui les protège, que ces jeunes intelligences trouvent un point de ralliement pour le temps de leur exil, que ces mères chrétiennes aient quelques larmes de moins à répandre, et que leurs fils leur reviennent comme elles les ont envoyés. Il importait donc de former une association d'*encouragement mutuel* pour les jeunes gens catholiques, où l'on trouvât amitié, soutien, exemple; où l'on rencontrât, pour ainsi dire, un simulacre de la famille religieuse dans laquelle on avait été nourri; où les plus anciens accueillissent les nouveaux pèlerins de la province, et leur donnassent une espèce d'hospitalité morale. Or le lien le plus fort, le principe d'une amitié véritable, c'est la charité; et la charité ne peut exister dans le cœur de plusieurs sans s'épancher au dehors; c'est un feu qui s'éteint faute d'aliments; et l'aliment de la charité, ce sont les bonnes œuvres [1]. »

Il est évident que lorsque les premiers membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul formèrent la réso-

[1] *Lettres*, t. I, p. 133.

lution de se livrer aux œuvres de charité, il n'y avait pour eux aucune obligation d'en informer l'autorité ecclésiastique, ni d'obtenir son approbation pour exécuter leur pieux dessein. Il nous paraît également certain que, pour atteindre le but qu'ils se proposaient, ils ne pouvaient suivre les anciens errements, ni se conformer aux usages suivis jusqu'alors. Les préventions qu'inspirait à cette époque le clergé aux chrétiens médiocrement instruits et peu pratiquants, auraient été tout d'abord un motif de répulsion pour les jeunes gens sur lesquels on voulait précisément exercer une salutaire influence. Ils n'auraient jamais voulu entrer dans une société qui eût été aussitôt regardée comme une œuvre jésuitique, si l'on avait pu même seulement soupçonner que les prêtres en étaient les instigateurs. Au reste, à défaut de préjugés, le respect humain les en aurait éloignés; les quolibets et les railleries les plus offensantes ne leur auraient assurément pas manqué, si le clergé avait eu la haute main sur cette association. On oublie trop que les peuples ne sont pas faits pour les institutions, mais les institutions pour les peuples, et que par conséquent leur forme doit varier selon les besoins de l'époque pour laquelle elles sont créées, pourvu toutefois qu'il n'y ait rien, ni dans leur but ni dans les moyens qu'elles emploient pour y parvenir, qui soit contraire à la foi, aux mœurs et au gouvernement de l'Église. C'est à ce dernier point de vue surtout que la société de Saint-Vincent-de-Paul semblait, au premier abord, déroger aux usages séculaires de la sainte Église, qui n'avait jusqu'alors autorisé aucune association catholique sans lui imposer un directeur spirituel ecclésiastique.

Il faut d'abord remarquer que, quoique cette jeune société n'eût pas cru devoir suivre les anciens usages établis pour toutes les confréries, par les motifs que nous avons indiqués plus haut, jamais pourtant elle ne s'était placée en dehors de l'autorité ecclésiastique. Jamais ses conférences ne s'étaient introduites dans aucun diocèse sans l'assentiment de l'Ordinaire; jamais elles ne s'étaient réunies dans aucune paroisse sans le consentement du curé. Celui-ci était toujours instamment prié, comme nous l'avons dit plus haut, d'assister le plus souvent possible aux séances, et toujours aussi ses avis et ses conseils étaient accueillis avec une humble déférence.

La Providence, d'ailleurs, dévoilant peu à peu ses desseins, semblait vouloir répandre cette pieuse association dans l'univers entier. Il fallait donc, pour conserver l'unité d'esprit, un centre unique d'action et un même règlement pour tous; or il est facile de comprendre que cette unité aurait été immédiatement rompue, si chaque évêque eût organisé les conférences de son diocèse, et refondu leur règlement, selon qu'il l'aurait jugé convenable.

Au reste, ce qui coupe court à toute difficulté sur ce point, et ce qui démontre d'une manière péremptoire que les fondateurs n'ont pas fait fausse route, c'est l'approbation que la société de Saint-Vincent-de-Paul a reçue de deux souverains pontifes, Grégoire XVI et Pie IX, qui ont trouvé bon qu'elle prît et gardât le caractère d'*œuvre laïque*, humble auxiliaire du clergé, mais *non soumise à sa direction,* et jugé qu'ainsi constituée, elle pourrait servir utilement les intérêts de

la religion en protégeant et développant la foi de ses membres par l'exercice de la charité. En outre cent treize archevêques ou évêques ont également joint leurs suffrages à celui du Saint-Siège[1].

Tels sont les souvenirs certains et positifs que nous ont laissés les fréquents entretiens que nous avons eus avec Frédéric Ozanam relativement à l'origine et à l'établissement de la société de Saint-Vincent-de-Paul. Notre mémoire sur ce sujet est d'autant plus fidèle, que nous avons eu des rapports multipliés avec plusieurs des premiers membres de cette pieuse association, qui tous avaient été témoins des faits que nous venons de rapporter, et qui tous nous en ont unanimement attesté la vérité. Nous pourrions ajouter ici en notre nom ces paroles de saint Pierre et de saint Jean, que l'on retrouve au chapitre IVe des *Actes des Apôtres: Nous ne pouvons pas ne pas proclamer ce que nous avons vu et entendu.*

Nous suivrons dans le chapitre suivant les progrès et les développements de la société de Saint-Vincent-de-Paul. Nous parlerons aussi avec quelques détails de sa constitution, de ses œuvres et des faveurs spirituelles dont elle a été l'objet de la part du Saint-Siège.

Toutefois, avant de terminer ce que nous avions à dire sur les origines de la Société, nous croyons devoir à la mémoire d'Ozanam de signaler la part importante qu'il a eue dans la fondation de cette œuvre, qui, étendant aujourd'hui ses bienfaits dans le monde entier, sera assurément, avec la Propagation de la foi, l'une

[1] *Manuel de la société de Saint-Vincent-de-Paul*, IIe partie, édition de 1873.

des plus grandes gloires de la France et de l'Église catholique au XIXe siècle.

Nous recueillerons, dans les lettres mêmes d'Ozanam, quelques passages qui montrent que Dieu le prédestinait à la création d'une société de jeunes gens dont la mission serait de travailler à la gloire de Dieu et à la défense de la religion par la pratique des œuvres de charité. Nous lisons en effet, dans plusieurs lettres écrites à l'un de ses cousins en arrivant à Paris, et deux ans avant la fondation des conférences, les paroles suivantes : « J'espère parvenir à fonder la réunion dont je t'avais parlé; j'ai déjà des données pour cela [1]. Tu n'ignores pas combien je désirerais m'entourer de jeunes gens sentant, pensant comme moi; or je sais qu'il y en a beaucoup; mais ils sont dispersés comme l'or sur le fumier, et difficile est la tâche de celui qui veut réunir les défenseurs autour d'un drapeau [2]. — Tu sais quel était avant mon départ de Lyon l'objet de tous mes vœux. — Tu sais que j'aspirais à former une réunion d'amis travaillant ensemble à l'édifice de la science, sous l'étendard de la pensée catholique [3]. »

Toutes ces paroles d'Ozanam montrent assez quelle était depuis longtemps sa grande préoccupation : fonder une association de jeunes gens chrétiens qui se soutiendraient mutuellement contre les dangers des mauvaises doctrines et la corruption des mœurs, et qui s'efforceraient d'exercer une influence salutaire sur

[1] *Lettres*, t. I, p. 35, 20 novembre 1831.
[2] *Ibid.*, p. 45, 18 septembre 1831.
[3] *Ibid.*, p. 71, 19 mars 1833.

la jeunesse étudiante. Tel était déjà, dès son arrivée dans la capitale, le but qu'il poursuivait avec une incomparable ardeur.

Sans doute il n'avait encore aucune idée arrêtée sur ce que pourrait être cette association, ni sur les moyens qu'elle pourrait prendre pour atteindre son but; mais il étudiait la situation, il observait les événements, afin de découvrir la route qui pourrait le conduire au résultat auquel il aspirait depuis si longtemps.

L'un de ses essais fut d'exploiter en ce sens la conférence d'histoire dont nous avons parlé plus haut, et de laquelle sortit enfin le germe de la société de Saint-Vincent-de-Paul. La divine Providence avait béni ses vœux, elle daigna même enchérir de beaucoup sur ses espérances. Enfin, tandis que ce travail de la divine charité s'opérait et fermentait en quelque sorte dans son cœur, ses talents éminents, ses convictions profondément religieuses et son esprit de tolérance lui avaient donné un tel ascendant sur tout son entourage, qu'on voulait faire de lui une sorte de *chef de la jeunesse catholique* des écoles. C'est lui-même qui l'avoue, et son humilité s'en plaint dans une lettre adressée à l'un de ses parents [1].

Nous pourrions encore ajouter que plusieurs de ses amis eurent sans doute comme lui la première pensée de témoigner de leur foi par la pratique des œuvres de charité; mais que bientôt chacun d'eux, ayant terminé ses études à Paris, retourna dans sa province, et ne fut plus à même de s'occuper de l'organisation

[1] *Lettres*, t. I, p. 88.

générale de la société qui venait à peine de sortir de son berceau. Il en est un pourtant dont le zèle ne se ralentit point même après avoir quitté la capitale ; c'était M. Lallier, qui, chargé des fonctions de secrétaire général, continua de faire les circulaires et de composer les rapports.

Ozanam, au contraire, ayant été obligé de passer plusieurs années dans la capitale pour compléter ses études, et étant revenu s'y fixer définitivement après une absence qui ne fut pas de longue durée, ne cessa de travailler par ses conseils aux constitutions, au règlement de la Société, et à y maintenir l'unité et l'esprit éminemment chrétien qui avait présidé à sa fondation. Il était loin toutefois de s'en prévaloir [1].

Voici ce qu'il disait lui-même dans le discours qu'il prononça à la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, à Florence, dans la séance du 30 janvier 1853 : « J'ai besoin de vous dire que ce n'est point par mon mérite personnel que je suis devenu vice-président du conseil général de Paris, mais uniquement à cause de mon ancienneté. Vous voyez, en effet, devant vous un des huit étudiants qui, il y a vingt ans, en 1833, se réunirent pour la première fois, sous la protection de saint Vincent de Paul, dans la capitale de la France.

[1] Nous devons à la vérité de dire que ce qu'on peut appeler les constitutions de la société de Saint-Vincent-de-Paul se trouve dans le règlement, et surtout dans les considérations qui le précèdent et qui le suivent.

Ces considérations ont été en entier écrites par M. Bailly, en sa qualité de président, à la fin de l'année 1835, en même temps que M. Lallier, secrétaire de la conférence, rédigeait les articles du règlement, qui sont simplement la reproduction des usages constamment suivis par la conférence depuis son origine.

L'association peu nombreuse d'amis intimes que nous avions rêvée devint dans les desseins de Dieu le noyau d'une immense famille de frères, qui devaient se répandre sur une grande partie de l'Europe. Vous voyez que nous ne pouvons pas nous donner véritablement le titre de *fondateur;* c'est Dieu qui a voulu et qui a fondé notre société [1]. »

Si en dehors de ces huit étudiants il y avait eu quelqu'un qui, animé d'une pensée créatrice, eût trouvé et associé les premiers éléments de cette société, Ozanam assurément se fût empressé d'en proclamer le nom; la délicatesse de sa conscience et son humilité profonde lui en auraient fait un devoir.

Voici maintenant les appréciations de ceux qui ont le mieux connu Ozanam, et qui ont partagé ses sollicitudes et ses travaux dès l'origine de l'œuvre.

On lit dans le bulletin de la société de Saint-Vincent-de-Paul du mois d'août 1853 : « La perte qui nous menaçait depuis quelque temps s'est consommée. M. Ozanam, notre bien-aimé confrère, vice-président du conseil général de notre chère société, l'un de ceux qui avaient vu ses commencements, qui *avaient le plus contribué à sa fondation et à son développement,* est mort le 8 septembre, jour de la Nativité de la sainte Vierge, qu'il avait beaucoup aimée et priée; elle a reçu son âme au ciel, nous l'espérons, en ce beau jour. »

Dans la circulaire de M. Baudon, président général de la Société, nous trouvons encore ces paroles : « Je

[1] *Mélanges,* t. II, p. 41 et 43.

ne veux ni ne dois tarder plus longtemps à m'entretenir avec vous de nos chères conférences et de la perte douloureuse qu'elles viennent de faire dans la personne de M. Ozanam, vice-président général de notre société, et *l'un de ses fondateurs*. Cet événement tient une trop grande place dans notre vie charitable pour que je ne m'y arrête pas avec vous. M. Ozanam *a pris une part si décisive à sa fondation*, il a tant *influé* sur son bon esprit, que sans répéter trop souvent son nom, ce que son humilité semble encore me défendre du fond de son tombeau, comme elle l'eût fait de son vivant, nous serons encore avec lui par ce qu'il y a de plus noble dans nos cœurs et de plus généreux dans nos dévouements[1]. »

La *Gazette de Lyon* du 25 mars 1856 nous dit à son tour : « S'il est vrai que la société de Saint-Vincent-de-Paul a été fondée par plusieurs, il n'est pas moins vrai que *Frédéric Ozanam a une action prépondérante et décisive* dans cette *création*. C'est lui qui a partagé avec un autre étudiant (M. le Taillandier, de Rouen) l'idée d'une réunion dont les membres uniraient à leur foi pratique des œuvres de charité. C'est lui qui a usé d'*initiative* pour amener la réalisation de ce projet; c'est lui qui a décidé la plupart des premiers coopérateurs à faire acte de dévouement envers les pauvres, aucun d'entre eux n'ayant appartenu à des associations antérieures. » Cette note avait été signée le 20 mars par MM. F. Alday, J. Arthaud, C. Biétrix, A. Bouchacourt, Chaurand, J. Freney,

[1] *Bulletin de la société de Saint-Vincent-de-Paul*, décembre 1853, p. 349, 350.

L. Janmot, A. Lacour, L. Lacuria, P. de La Perrière, E. Rieussec, tous membres de la *première conférence* de Paris, sur la paroisse de Saint-Étienne-du-Mont. Adhésions des 20 et 21 mars de MM. Aimé Bouvier, à Bourg, et Henri Pessonneaux, à Paris.

Enfin M. Devaux de Trivière (Calvados), un des huit premiers membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul, déclare dans une de ses lettres qu'Ozanam fut le premier qui lui parla de la société qu'on se proposait d'établir, et qu'il le considérait comme en étant le *fondateur*.

En citant ces divers témoignages des membres les plus anciens de la Société, nous n'avons pas l'intention de trancher la question, qui ne le sera jamais d'une manière absolue, grâce à l'humilité profonde des pieux fondateurs de cette œuvre admirable. Nous ne voulons point déchirer le voile dont leur modestie a cru devoir s'envelopper; nous avons pensé seulement que nous ne devions pas taire cet hommage rendu à celui qui avait consumé sa vie au service de la jeunesse, des pauvres et des malheureux.

CHAPITRE VI

Développement, organisation, œuvres de la société de Saint-Vincent-de-Paul.

Nous abandonnerons pour quelques instants l'ordre chronologique de la vie d'Ozanam pour achever d'esquisser l'histoire de la société de Saint-Vincent-de-Paul.

Dès qu'Ozanam eut reconnu le doigt de Dieu dans l'accroissement si rapide de la société de Saint-Vincent-de-Paul, il comprit que la petite association de charité des huit étudiants qui en avaient eu la première pensée, pourrait peut-être commencer à réaliser le dessein qu'il méditait déjà depuis longtemps : *la réconciliation de ceux qui n'ont pas assez avec ceux qui ont trop, au moyen des œuvres de charité.* En effet, à l'âge de vingt et un ans il écrivait à l'un de ses cousins : « Trop jeunes pour intervenir dans la lutte sociale, avant de faire le bien public, nous pouvons essayer de faire le bien de quelques-uns; avant de régénérer la France, nous pouvons soulager quelques-uns de ses pauvres. *Aussi je voudrais que tous les jeunes gens de tête et de cœur s'unissent à quelque œuvre charitable, et qu'il se formât par tout le pays une vaste association généreuse pour le soulagement des classes populaires*[1]. »

[1] *Lettres*, t. I, p. 14.

La fidélité d'Abraham aux ordres de Dieu lui mérita cette magnifique promesse : « Je ferai sortir de toi une grande nation, et je te bénirai et je glorifierai ton nom, et tu seras béni. »

Nous sommes loin, sans doute, de vouloir mettre sur la même ligne nos huit étudiants avec le saint patriarche Abraham; mais ne semble t-il pas qu'une bénédiction semblable, quoique dans des proportions infiniment plus modestes, ait été répandue sur la société naissante de Saint-Vincent-de-Paul?

Ozanam entrevoyait lui-même le développement de cette petite société et la multiplication de ses membres, lorsqu'il écrivait à un de ses amis : « Ne doutons pas que saint Vincent de Paul n'ait eu une vision anticipée des maux et des besoins de notre époque. Il n'était pas homme à fonder sur le sable, ni à bâtir pour deux jours. La bénédiction du quatrième commandement est sur la tête des saints; ils honorèrent leur Père céleste, ils vivront longuement. Une immortalité terrestre leur est décernée. C'est pourquoi les Augustin, les Benoît, les Bruno, les François, qui dorment depuis quinze, douze, huit, six siècles dans la poussière, ne cessent pas d'avoir leur postérité spirituelle, leurs représentants, debout au milieu des ruines du passé. L'astre de saint Vincent de Paul, monté plus tard sur l'horizon, n'est pas destiné sans doute à fournir une moins longue carrière. Marchons à sa lueur. Honorons aussi notre père en la personne de ce *patron* si digne d'amour, *et nous vivrons longtemps*. Nous verrons peut-être un jour les enfants de notre vieillesse trouver un large abri sous cette institution dont nous avons vu

les frêles commencements. Autour de nous montera, toujours croissant, le flot de la génération catholique, et nous apercevrons le moment où il débordera pour inonder et renouveler la face de notre pauvre patrie[1]. »

Convaincu désormais qu'il entrait dans les desseins de la Providence de répandre le plus possible la nouvelle association, non seulement dans toute la France, mais encore dans tout l'univers catholique, Ozanam y mit tous ses soins et y employa tout son zèle, jusqu'à son dernier soupir, comme nous le verrons plus tard.

Le jour où la *conférence de charité* prit la résolution de se scinder en plusieurs sections particulières, la Société reçut une impulsion nouvelle. Chaque conférence devint un centre où les recrues furent faciles. Aussi, bientôt après la division dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, la pieuse association put compter quatre conférences : celles de Saint-Étienne-du-Mont, de Saint-Sulpice, de Saint-Philippe-du-Roule et de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle.

Cependant, parmi les jeunes gens qui composaient la première conférence de Paris, plusieurs, après leurs études achevées, retournèrent dans leurs provinces, et fidèles au souvenir de leurs amis, sûrs du bonheur qu'on trouve à faire avec d'autres un peu de bien, ils se rapprochèrent pour fonder, sur le modèle de Paris, de nouvelles réunions de charité.

La Société s'établit d'abord dans les villes où les facultés appelaient une nombreuse jeunesse, ensuite dans les grands centres de population ; puis elle s'étendit

[1] *Lettres*, t. I, p. 291.

aux localités de moindre importance, et pénétra enfin jusque dans les villages.

Plusieurs conférences, pour accroître le nombre de leurs membres, eurent l'heureuse idée d'admettre comme aspirants les enfants qui avaient fait leur première communion. Ils eurent le droit d'assister aux séances, d'accompagner les membres actifs dans leurs visites, et de devenir membres actifs à leur tour à l'âge de dix-huit ans.

En 1837, la Société comptait dans la capitale deux cent trente-sept jeunes gens; elle avait créé des conférences à Nîmes, à Lyon, à Nantes, à Rennes, à Dijon, à Toulouse et même à Rome. En 1838, elle en fonda à Nancy, à Metz, à Langres, à Lille, à Quimper. En 1851, il y avait en France quatre cent quinze conférences établies dans trois cent onze communes.

Partout les évêques applaudirent à l'établissement des conférences dans leur diocèse; ils les honorèrent de leur protection, assistèrent à leurs réunions solennelles, bénirent leurs travaux et encouragèrent leurs efforts.

Le 30 janvier 1853, dans un discours prononcé à la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, à Florence, Ozanam disait : « A Paris seulement nous sommes deux mille, et nous visitons cinq mille familles, ou environs vingt mille individus, c'est-à-dire le quart des pauvres que renferment les murs de cette immense cité. Les conférences, en France seulement, sont au nombre de cinq cents, et nous en avons en Angleterre, en Espagne, en Belgique, en Amérique et jusqu'à Jérusalem. C'est ainsi qu'en commençant humblement on peut arriver à faire de grandes choses, comme

Jésus-Christ, qui de l'abaissement de la crèche s'est élevé à la gloire du Thabor. C'est ainsi que Dieu a fait de notre œuvre la sienne, et l'a voulu répandre par toute la terre en la comblant de ses bénédictions [1]. »

Le zèle ardent dont Ozanam était animé surtout pour le salut des jeunes gens, et les sentiments de tendresse qu'il éprouvait pour les pauvres, ne lui laissaient, pour ainsi dire, aucun repos. S'il voyageait pour se délasser de ses fatigues, ou s'il allait demander à un ciel plus clément ou à un établissement d'eaux minérales le rétablissement d'une santé usée par ses nombreux travaux, sa première préoccupation et celle qui dominait toutes les autres, était d'établir une conférence partout où il n'y en avait pas, et où il séjournait. Quelquefois même il se détournait de sa route et faisait d'assez longues excursions pour atteindre ce but si désiré.

Accablé par la maladie en 1853, quelques mois à peine avant sa mort, il n'entreprit pas moins de réhabiliter en Toscane la société de Saint-Vincent-de-Paul, arrêtée dans son berceau par le gouvernement du grand-duc, qui ne pouvait pas croire à sa sincérité. Mais la Providence veillait sur l'œuvre de son fidèle serviteur. Elle amena la grande-duchesse à Pise pendant que Frédéric s'y trouvait, et il suffit d'une entrevue pour dissiper toutes les craintes et pour gagner complètement la cause d'une société qui devait être un puissant moyen de salut pour l'Italie [2].

[1] Pour plus de détails sur l'établissement des conférences, soit en France, soit à l'étranger, voir le manuel de la société de Saint-Vincent-de-Paul, p. 341 et 350, 2e partie, édition de 1873.

[2] Pour les détails de cette entrevue, voir chap. XXII.

Plus tard, trois mois à peine avant sa mort, il entreprenait encore le voyage de Sienne, dont l'université réunissait de nombreux jeunes gens, afin d'essayer d'y fonder aussi des conférences. Plus loin nous donnerons les détails et les développements relatifs à ces derniers efforts de son zèle. Mais ce n'était pas assez pour lui de propager sa chère société de Saint-Vincent-de-Paul; ce qui importait surtout pour assurer la durée de cette œuvre, c'était de travailler à son organisation et de faire pénétrer dans le cœur de ses membres l'esprit qui animait son saint patron. Voici ce qu'il écrivait sur ce dernier sujet à l'un de ses amis : « Il faudrait insister sur les caractères de l'humilité et montrer comme elle doit exclure cet orgueil collectif qui se cache souvent sous le nom d'amour de corps, et ces manifestations imprudentes à l'égard des étrangers, sous prétexte d'édification et de prosélytisme. D'une autre part, on remarquerait que le secret n'est point la forme nécessaire de l'humilité véritable, que souvent même il lui est contraire; car on ne tait guère que ce que l'on croit important, et l'on se dédommage entre soi de l'admiration que l'on ne peut pas rechercher au dehors.

« Ainsi, ne *point se faire voir, mais se laisser voir,* telle pourrait être notre formule, et c'est à peu près celle qu'on rencontre parmi les maximes d'un grand apôtre de la charité, saint François de Sales [1]. »

Ce fut cet esprit de modestie et d'humilité qu'il s'appliqua toujours à faire pénétrer dans l'âme de tous ceux qui composaient cette pieuse association, et l'on peut dire qu'il est devenu, en effet, le caractère spé-

[1] *Lettres d'Ozanam*, t. I, p. 265.

cial de la société de Saint-Vincent-de-Paul. Aussi dans la plupart de ses comptes rendus ne trouve-t-on presque jamais de nom propre désignant les membres qui s'occupent des différentes œuvres confiées à leur zèle.

Mais ce qui importait surtout, c'était de conserver l'unité d'esprit et d'action entre les différentes conférences établies, soit en France, soit à l'étranger. Ozanam s'y employa toujours de tout son pouvoir, comme on le voit par ses lettres. Il exprime partout le désir de resserrer cette confédération d'hommes de bonne volonté, en établissant entre eux des relations régulières, afin qu'ils se connaissent, s'encouragent, se soutiennent mutuellement par la force de l'exemple et de la prière.

Pour obtenir cet heureux résultat, on établit d'abord des réunions générales où les diverses conférences venaient se retremper, et l'on s'occupa ensuite de tracer un règlement commun.

La première des assemblées générales eut lieu le 21 février 1836. Les présidents des quatre conférences alors existantes y firent leur rapport, et le président général y lut les considérations préliminaires du règlement, ainsi que le règlement lui-même, reproduction fidèle des usages suivis depuis l'origine. Les considérations préliminaires, œuvre de M. Bailly exclusivement, furent accueillies avec le plus vif et le plus respectueux assentiment.

La Société sortait par là de son obscurité primitive ; le besoin d'établir entre les conférences un lien plus étroit, depuis qu'elles s'étaient multipliées dans Paris, se fit vivement sentir. Aussi les présidents de chacune

d'elles se rassemblèrent de temps en temps pour délibérer sur les œuvres communes et les intérêts de tous. Ces réunions, qui n'avaient lieu d'abord que tous les trois mois, se répétèrent plus fréquemment et finirent par devenir hebdomadaires. Elles maintinrent une union intime et permanente entre toutes les conférences de la capitale.

Ce conseil, qui prit le nom de conseil général, eut alors sa caisse spéciale alimentée en grande partie par le dixième des recettes des conférences de Paris, et par des dons volontaires; elle fut destinée uniquement à venir au secours des conférences momentanément embarrassées. Aussi le conseil ne se permit-il jamais de prendre la moindre somme sur cette caisse commune pour soulager des infortunes privées. A mesure que la société de Saint-Vincent-de Paul se répandait, des conseils analogues à celui de Paris s'établissaient dans les villes où se trouvaient plusieurs conférences, et les conférences rurales du voisinage de ces villes en relevaient aussi.

Enfin, l'un des moyens les plus efficaces pour le maintien de l'unité fut l'action du *conseil général,* auquel se rattachèrent tous les conseils particuliers de chaque ville.

Confondu d'abord avec le *conseil de Paris,* il s'en distingua plus tard par la raison même du développement de la Société, et on lui assura des attributions générales.

Il fut chargé de décider de l'admission des conférences dans la Société, comme le font les conférences pour l'admission individuelle de leurs membres. Son but, sa mission sont, en réunissant les lumières de

tous, de les mettre au service de chacun; de prévenir les difficultés; d'empêcher que, faute de communications régulières, les conférences ne devinssent étrangères les unes aux autres, et que les traditions de fraternité chrétienne ne se perdissent entre elles; de donner son avis aux conférences qui lui en demanderaient; de faire connaître les œuvres qui présentent plus d'inconvénients que d'avantages, et celles qui doivent assurer les sympathies de la Société; d'aider au moyen de sa caisse celles des conférences qui, atteintes de nécessités particulières, ou trop récentes encore pour avoir des ressources suffisantes, lui demandent du secours pour leurs pauvres, ainsi qu'il a été dit plus haut; de s'adresser, dans les circonstances graves, dans des cas extraordinaires, à la charité de la Société tout entière, comme il le fit, en 1840, pour venir en aide aux conférences établies dans les pays où l'inondation du Rhône avait causé le plus de ravages; comme il le fit en 1846, lors de l'inondation de la Loire; en 1847, pour venir au secours de l'Irlande décimée par la famine et la maladie; en 1848, lors de la crise industrielle, et, plus tard, de nouveau pour venir encore au secours de la malheureuse Irlande [1].

Outre le conseil général et les *conseils particuliers* dont nous venons de parler, on établit des *conseils centraux*, qui relient les conférences d'un ou plusieurs diocèses; enfin les *conseils supérieurs*, qui ont pour circonscription un pays tout entier, ou une fraction considérable de pays. Du reste, ces deux dernières catégories se ressemblent beaucoup et ne se différencient

[1] Extrait du *Manuel de la société de Saint-Vincent-de-Paul.*

que par des nuances peu appréciables en théorie, et qui sont plutôt du domaine de la pratique [1].

Après s'être établie dans un grand nombre de villes de France, la société de Saint-Vincent-de-Paul passa les frontières pour s'installer à Rome. Plusieurs Français s'y trouvaient; ils se groupèrent autour d'un ecclésiastique; c'était en 1836. Ils avaient commencé leurs réunions et leurs visites, lorsqu'au bout de quelques mois le choléra les dispersa. La Société reprit dans la capitale du monde chrétien une vie nouvelle, plus forte et plus persévérante, en 1842, à la suite des prédications du R. P. de Ravignan, pendant l'hiver. A la fin de 1851, la Société avait fondé quatre conférences pour les Romains, et une pour les étrangers placés sous la direction du cardinal-vicaire; en 1859 on en comptait quinze. Elles se rattachaient au centre commun de la Société d'une manière aussi intime que celles de France. Le père de Villefort, jésuite, fut un de ses protecteurs. Nous verrons plus loin, dans le tableau synoptique, la statistique complète des conférences qui furent successivement créées en Italie, en Angleterre, en Irlande, en Belgique, dans les Pays-Bas, en Suisse, en Allemagne, en Turquie, en Espagne et en Amérique. Ce qui devint pour la Société la source d'une prospérité nouvelle fut la bienveillance avec laquelle l'œuvre fut accueillie par le pape Grégoire XVI. Par deux brefs en date des 10 janvier et 12 août 1845, le souverain pontife accorda des indulgences à tous les membres de la Société, et donna ainsi la plus haute consécration et l'approbation la plus solennelle à la

[1] Extrait d'une lettre de M. Baudon du 13 mars 1878.

Société. Il daigna même étendre ses faveurs sur les bienfaiteurs de la Société, recommanda celle-ci telle qu'elle existe, avec sa *forme laïque,* quoique sa constitution fût nouvelle jusqu'à un certain point dans l'Église. Enfin, en 1852, le conseil général et les conseils supérieurs de l'étranger ayant demandé avec instance un cardinal protecteur de la Société, Pie IX le leur accorda et nomma à cet effet Son Éminence le cardinal Fornari, remplacé après sa mort par le cardinal Roberto-Roberti.

Non content de lui avoir concédé cette insigne faveur, le pape Pie IX ordonna que les insignes reliques renfermées dans la basilique de Saint-Pierre fussent exposées à la vénération des fidèles dans la chapelle du Saint-Sacrement; puis il annonça que le 6 décembre 1854 il irait offrir le saint sacrifice, en présence de ces reliques, à l'intention des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, et distribuerait lui-même le pain de vie aux membres des conférences.

Le président général de la Société, un des vice-présidents généraux et quatre cents membres assistèrent au saint sacrifice et communièrent de la main du souverain pontife. Après la messe, le saint-père voulut que les conférences se chargeassent de distribuer de sa part 13 500 fr. aux pauvres de Rome, à l'occasion de la fête de l'Immaculée-Conception.

Le pape porta si loin sa bienveillance qu'il promit de venir présider lui-même, dans la salle consistoriale, l'assemblée générale des conférences de Rome, après les fêtes de Noël. Mais la nouvelle de cette faveur insigne s'étant répandue au loin, on vit accourir à cette

assemblée les conférences de onze villes d'Italie, une de Suisse, une d'Allemagne, vingt-trois de France, une de Turquie, une du Canada, et le 5 janvier 1855, veille de l'Épiphanie, le saint-père présida l'assemblée indiquée dans la salle du consistoire au Vatican.

Le saint-père prononça à haute voix la prière, prit place sur son trône, puis il permit à M. Baudon, président général de la Société, de déposer aux pieds de Sa Sainteté le rapport de la société de Saint-Vincent-de-Paul, et de lui remettre la liste des conférences représentées dans l'assemblée générale. Ce rapport, rédigé par le président général et traduit en italien, fut lu par Mgr Borromée Arese, vice-président du conseil supérieur de Rome et maître de chambre de Sa Sainteté (il est aujourd'hui cardinal, archiprêtre de la basilique Vaticane et préfet de la fabrique de l'église de Saint-Pierre).

Le saint-père écouta avec le plus vif intérêt la lecture de ce rapport, et, se levant au milieu de l'émotion générale, prononça à l'assistance les paroles suivantes :

« Ce n'est pas la moindre, assurément, des consolations qu'a éprouvées notre cœur pendant les jours qui viennent de s'écouler ; ce n'est pas la moindre, dis-je, de me trouver au milieu de vous, fils bien-aimés, qui, fortifiés et enrichis par la grâce divine, cette grâce que nous a acquise le rédempteur des hommes, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et sous la protection de saint Vincent de Paul, qui a prêché et exercé avec une ardeur merveilleuse les œuvres de charité, avez entrepris de mettre en pratique le commandement que ce même Sauveur appelait un commandement nouveau : *Mandatum novum do vobis.* Ce com-

mandement nouveau, il l'exprimait ainsi : Aimez-vous les uns les autres, et aimez vos frères, non pour les qualités personnelles ou les dons de la nature que Dieu a répandus sur quelques-uns d'entre eux; mais aimez-les uniquement parce que chacun de vos frères, fût-il le dernier parmi les derniers des hommes, est toujours mon image. En vous consacrant à la pratique de ce commandement, vous vous êtes placés sur un un terrain où le monde lui-même ne craint pas de venir pour admirer le bien dont Dieu vous fait les instruments. Chose étrange, en vérité, et pourtant incontestable, le monde, tandis qu'il déprécie toute autre vertu, est prodigue de louanges pour les œuvres de charité! L'humilité, la chasteté, le zèle apostolique ne sont à ses yeux que bassesse, résistance aux lois de la nature, aveugle fanatisme. Ce n'est que pour admirer les effets de la charité que le monde s'unit à vous. Protestants, incrédules, mauvais catholiques confondent ici leurs sentiments avec ceux des vrais justes, et portent aux nues les œuvres charitables qui s'accomplissent parmi vous.

« Que Dieu soit béni de vous avoir ouvert la voie où s'exercent non seulement les œuvres de miséricorde qui soulagent le corps, mais encore celles qui regardent la sanctification de l'âme. Et comme ces œuvres, pour produire un grand fruit, doivent être bien ordonnées, c'est avec une vive satisfaction que j'ai trouvé, dans le rapport qui vient d'être lu, l'intention constante de vous maintenir en parfait accord avec ceux qui, établis par Dieu pour être les sentinelles de son peuple, veillent nuit et jour à sa sanctification, et

d'écouter leurs conseils. Je vous bénis encore parce que je vois que vous voulez en outre mettre en pratique cet enseignement du Sauveur : Que celui qui est le premier parmi vous se fasse le serviteur des autres, et comme il le dit lui-même : Je ne suis pas venu au monde pour être servi, mais pour servir.

« Que Dieu bénisse donc vos bonnes intentions, votre bonne volonté; que, pour tous les jours à venir, il vous encourage à accomplir le bien.

« Et puisque le monde de jour en jour se refroidit davantage et persévère dans les œuvres d'iniquité, vous, au contraire, animez-vous et réchauffez-vous toujours de plus en plus pour pratiquer les œuvres de charité, de cette charité dont le monde admire la surface, sans s'apercevoir que, lorsqu'elle est exercée comme elle doit l'être parmi nous, elle peut se comparer à une mer immense qui reçoit dans son sein toutes les vertus comme autant de fleuves tributaires, et où affluent non seulement l'humilité, la chasteté et le zèle, mais l'obéissance, la mortification, la patience, et toutes les vertus qui font la perfection et la beauté de notre divine religion.

« Animés par cette foi, embellis par ces vertus, allez donc au milieu du monde, de ce monde que l'on peut bien appeler un cadavre enseveli dans les ombres de la mort, et après avoir pleuré sur les péchés que commettent ceux qui l'aiment, après avoir prié afin que Dieu opère le plus grand des miracles, la conversion des pécheurs, tous pénétrés de charité, criez ce mot avec la voix de Jésus-Christ : Sors de la tombe, et reviens de la mort du péché à la vie de la grâce,

des ténèbres de l'erreur à la lumière de la vérité, de la fange du vice aux purs sentiers de la vertu.

« Afin que vous puissiez mieux accomplir ces œuvres excellentes de charité, je vous bénis au nom du Père éternel, qui nous a aimés d'une éternelle charité, et qui, lorsque notre premier père perdait la sainte innocence et transmettait d'avance à tous les siens la faute originelle, nous aima au point de signer dans ce moment même le miséricordieux décret de notre rédemption.

« Je vous bénis au nom de Jésus-Christ, qui nous a aimés jusqu'à verser la dernière goutte de son sang précieux pour effacer de nos âmes la marque de notre éternelle condamnation.

« Je vous bénis au nom de l'Esprit-Saint, et je prie le père des pauvres, le dispensateur des biens célestes, le consolateur des affligés de vouloir bien répandre sur vous un rayon de sa divine lumière, afin qu'éclairés et sanctifiés par cette lumière, vous puissiez ramener dans le droit chemin les âmes auxquelles vous prodiguez vos bienfaits, et qui se sont écartées des voies de la vertu.

« Je vous bénis au nom de la très sainte Trinité, et que cette bénédiction vous accompagne tous les jours de votre vie; qu'elle s'étende sur tous ceux qui coopèrent aux œuvres de charité, soit à Rome, soit en Italie, soit en Europe, soit dans l'univers entier.

« Je vous bénis pour le temps de votre course mortelle et pour l'heure dernière de votre vie, afin qu'après elle vous soyez bénis de Dieu pendant l'éternité. »

Cette bénédiction de Pie IX répandue sur la société de Saint-Vincent-de-Paul fut pour elle la source d'une merveilleuse fécondité. Voici quelle était à cette époque

(17 avril 1855) la statistique et le nombre des conférences de la Société :

France				1360
Allemagne	Autriche			14
	Bavière			20
	Grand-duché de Hesse-Darmstadt			4
	Grand-duché de Luxembourg			4
	Duché de Mecklembourg-Schwérin			1
	Duché de Nassau			3
	Prusse	Prusse septentrionale	25	174
		Prusse rhénane	92	
		Westphalie	24	
		Duché de Posen	33	
	Saxe			2
	Villes libres			3
Belgique				374
Danemark				1
Espagne				229
Grèce				1
Iles Britanniques	Angleterre		59	137
	Écosse		20	
	Irlande		57	
	Iles Ioniennes		1	
Italie	États de l'Église			53
	Piémont		35	105
	Duché de Gênes		39	
	Sardaigne		2	
	Savoie		29	
	Royaume Lombardo-Vénitien			38
	Duché de Modène			7
	Duché de Parme			4
	Grand-duché de Toscane			29
	Malte			1
Pays-Bas				105
Suisse				31
Turquie d'Europe				1
Asie	Turquie d'Asie			1
	Indes Orientales			2
Afrique	française	Algérie		6
		Sénégal		1
		Bourbon		5
	anglaise	Cap de Bonne-Espérance		1
		Ile Maurice		4
Amérique	États-Unis			30
	Mexique			19
	Colonies anglaises	Canada		35
		Nouvelle-Écosse		1
		La Trinité		1
	Colonies françaises	Antilles françaises		4
		Guyane française		1
	Uruguay			1
Océanie, Australie				1
			TOTAL	2 814

Tels étaient les fruits obtenus au bout de vingt-deux ans, avec le secours de la grâce divine, par le zèle de huit pauvres étudiants, premiers fondateurs de la société de Saint-Vincent-de-Paul.

Nous aurions désiré mettre en regard de cette statistique celle de l'état où se trouve aujourd'hui cette œuvre admirable, pour faire mieux ressortir les faveurs célestes que la bénédiction de Pie IX a attirées sur elle. Mais depuis les mesures prises par M. le duc de Persigny, dont nous parlerons bientôt, on n'a pas jugé à propos de continuer ce genre de compte rendu. L'humilité, qui est le caractère essentiel de la société de Saint-Vincent-de-Paul, y trouve son compte ; car il est rare que dans les dénombrements il ne se cache pas un peu d'orgueil, sous le prétexte spécieux d'une mesure d'ordre ; l'exemple de David suffit pour nous instruire sur ce sujet.

Toutefois nous devons dire à la gloire de Dieu, et en témoignage de notre reconnaissance envers le très regretté pontife qui a daigné bénir notre œuvre, le nombre des conférences a bien plus que doublé de 1855 à 1876. On peut en juger en comparant les chiffres des secours distribués dans chacune de ces années, ainsi qu'on peut s'en convaincre par le tableau ci-joint des dépenses de la Société depuis son origine.

En 1855, elle versait dans le sein des pauvres 3 123 883 fr., et en 1876, 6 679 392 fr., c'est-à-dire 431 626 fr., plus que le double de 1855.

La multiplication des conférences, au reste, n'est pas le seul fruit que la Société ait recueilli de la bénédiction du saint-père. Le développement dans leur sein

de l'esprit de zèle, d'une énergie et d'une vitalité peu communes, démontre des progrès que les chiffres ne sauraient révéler, et qui pourtant sont la preuve la moins équivoque de la prospérité d'une œuvre aussi étendue que la nôtre. Comment ne pas reconnaître que la divine Providence la comble de ses faveurs, lorsqu'on voit que parmi les nombreux présidents de conférence l'immense majorité est composée d'hommes remarquables par leur prudence, leur tact, leur sagacité, leur zèle intelligent autant que par leurs vertus?

Nous joignons à ces réflexions le tableau des dépenses de la Société depuis son origine. Il ne sera pas sans intérêt de suivre année par année les progrès des immenses charités répandues dans l'univers entier par les membres des conférences. Nos chiffres ont été puisés dans les comptes rendus du bulletin où ils sont inscrits chaque année.

Mais auparavant disons un mot sur les sources auxquelles les conférences puisent les secours qu'elles répandent dans le sein de leurs pauvres, et sur l'administration des fonds qu'elles parviennent à réunir. Il est important d'entrer dans ces détails pour éclairer les personnes étrangères à la Société et qui n'en connaissent pas les usages. Les ressources des conférences consistent d'abord et avant tout dans les quêtes hebdomadaires faites entre leurs membres. Puis viennent les loteries, les bazars, les ventes, et dans les grandes villes les sermons de charité. Enfin, les dons extraordinaires achèvent de compléter le total des recettes. Toutefois, s'il y a lieu de se féliciter des sommes recueillies, il n'est pas moins à remarquer que ces

sommes, considérables lorsqu'elles sont totalisées, sont bien faibles chacune isolément.

Quant au maniement des fonds, chaque conférence est maîtresse absolue des siens, et les emploie dans la paroisse ou la ville où elle est établie. Il n'y a nulle part de concentration des fonds recueillis par chaque conférence : non seulement ils ne sortent pas du pays qui les a donnés, mais ils ne sortent même pas de la ville où on les a recueillis. Chaque conférence reçoit le plus qu'elle peut ; chacune dépense suivant ses recettes, de façon à ce que le zèle soit davantage excité par les besoins locaux. Il n'y a d'exception que pour les grandes calamités, et pour les frais généraux de la Société, qui se montent en moyenne de 5 à 8 000 francs par an ; ils sont couverts par les aumônes volontaires et toutes libres de chaque conférence. Ces frais sont compris dans le chiffre de Paris.

En outre, il est à remarquer que les conférences ont pour principe de ne pas thésauriser et de dépenser au fur et à mesure qu'elles reçoivent. Si le 1er janvier, époque où se rendent les comptes, les conférences ont en général un excédant, c'est qu'elles ont recueilli à l'entrée de l'hiver des fonds plus abondants qui doivent se dépenser pendant la mauvaise saison. Au mois de mai ou de juin ces excédants disparaissent presque tous ; il n'est même pas rare qu'ils fassent place à des déficits momentanés [1].

[1] *Bulletin de la société de Saint Vincent-de-Paul*, t. VIII, p. 299.

Chiffre des secours et charités distribués par la société de Saint-Vincent-de-Paul, depuis sa fondation jusqu'à 1877 *inclusivement.*

Années.	fr.	c.
1833 } 1834 }	2,485	80
1835.	3,414	10
1836.	7,543	47
1837.	16,265	41
1838.	31,325	61
1839.	51,598	57
1840.	96,669	31
1841.	142,088	04
1842.	232,356	94
1843.	322,631	59
1844.	447,024	67
1845.	562,667	»
1846.	680,265	21
1847.	998,784	43
1848.	818,804	33
1849.	978,498	10
1850.	1,317,581	»
1851.	1,512,297	»
1852.	2,383,940	»
1853.	1,276,152	»
1854.	2,248,964	»
1855.	3,123,883	»
1856.	3,160,727	»
1857.	2,905,495	»
1858.	3,114,175	»
1859.	3,714,360	»
1860.	4,300,746	»
A reporter.	34,450,742	58

Années.		fr.	c.	
	Report. .	34,450,742	58	
[1] 1861.		3,716,400	»	approximativt.
1862.		3,716,400	»	»
1863.		3,716,400	»	»
1864.		3,500,000	»	»
1865.		3,132,033	»	
1866.		2,579,217	»	
1867.		3,101,315	»	
1868.		2,764,093	»	
1869.		3,840,032	92	
1870.		2,967,701	97	
1871.		4,141,247	48	
1872.		4,332,187	37	
1873.		4,692,474	27	
1874.		5,711,537	36	
1875.		6,046,884	30	
1876.		6,679,792	»	
1877.		7,110,483	»	
	Total. .	106,198,941	25	

Nous devons indiquer maintenant à quelles œuvres charitables sont dépensées les sommes que nous venons de signaler; en d'autres termes quelles sont les œuvres diverses auxquelles se livrent les membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul, selon les besoins spéciaux des localités où ils se trouvent.

L'œuvre principale et privilégiée des conférences est de visiter les pauvres à domicile. Chaque membre visite toutes les semaines deux ou trois familles.

[1] Ces quatre années correspondent à l'époque où le duc de Persigny intenta un procès à la société de Saint-Vincent-de-Paul. Il n'y eut pas de comptes rendus dans le bulletin pendant ces quatre ans. Nous y avons suppléé en prenant la moyenne.

Lorsque les pauvres viennent à mourir, on a coutume de faire prier pour eux; quelques membres sont désignés pour suivre, avec son ancien visiteur, le convoi du malheureux décédé; la conférence fait célébrer une ou deux messes pour le repos de son âme.

Les conférences, en cherchant les moyens de multiplier leurs aumônes, eurent l'heureuse pensée d'établir des vestiaires où l'on réunit les vieux vêtements, les vieux meubles, etc., qui, sans valeur pour ceux qui les donnent, sont précieux pour les indigents. Elles ont organisé des services médicaux; les pauvres sont gratuitement soignés dans leurs maladies; des abonnements pris chez les pharmaciens leur assurent tous les médicaments dont ils ont besoin. Mais elles s'appliquent surtout à procurer de l'ouvrage à ceux qui en manquent.

De cette dernière pensée naquit l'œuvre du patronage.

En 1835, la Société, qui jusqu'alors avait pris à sa charge quelques orphelins des familles visitées par les conférences, s'adressa à la société des Amis de l'enfance, spécialement établie pour l'éducation des enfants pauvres, en 1831.

Elle les plaça dans une maison d'apprentissage interne, qui se trouvait sous les auspices de l'archevêque de Paris, et que dirigeaient les frères des Écoles chrétiennes. De cette œuvre développée et perfectionnée peu à peu naquit celle des *apprentis*, qui, commencée avec trente enfants, étendait ses bienfaits, en 1859, sur sept maisons et onze cents apprentis adoptés par les conférences de Paris.

Au reste, les œuvres de la société de Saint-Vincent-de-Paul embrassent à peu près tout l'ensemble des misères de la vie humaine. Voici l'énumération des œuvres principales auxquelles elle prend une part directe, en suivant l'ordre indiqué par la marche de la vie humaine :

Crèches, salles d'asile;

Patronage des orphelins;

Placement des enfants pauvres chez les laboureurs;

Patronage des écoliers, instruction des enfants pour la première communion;

Patronage des jeunes savoyards; patronage des apprentis;

Patronage des enfants dans les manufactures;

Instruction des jeunes gens;

Patronage des jeunes libérés;

Patronage des compagnons, patronage des ouvriers;

Propagation de l'instruction chrétienne pour les soldats des garnisons, bibliothèque-école;

Avocat des pauvres;

Instruction des pauvres, réunion de la sainte famille, bibliothèques, almanachs, écoles d'adultes;

Secours extraordinaires, mendiants, pauvres honteux, réfugiés;

Voyageurs;

Visite des prisons, condamnés à mort;

Visite des hôpitaux;

Asiles pour vieillards, maison de Nazareth, soins aux mourants, funérailles des pauvres.

Telles étaient les œuvres de pure et universelle charité auxquelles se livrait la société, lorsque le duc

de Persigny, ministre de l'intérieur sous l'empire, adressa à tous les préfets, en date du 16 octobre 1861, une circulaire qui élevait contre la Société quatre griefs; elle accusait :

1° La société de Saint-Vincent-de-Paul d'être devenue une sorte d'association occulte, constituée sous la forme des sociétés secrètes;

2° Le conseil général de prélever sur les conférences un budget dont l'emploi reste inconnu;

3° Le conseil général ou supérieur et les conseils centraux ou provinciaux de s'imposer aux conférences locales, de s'arroger le droit de les gouverner, d'intervenir sans utilité dans la distribution de leurs aumônes, et de les dépouiller du droit d'élire leurs présidents;

4° L'action du conseil général et des conseils centraux, sous l'apparence d'encourager les efforts particuliers des conférences, de tendre à les faire servir d'instruments à une pensée étrangère à la bienfaisance, et son organisation de ne pouvoir s'expliquer par l'intérêt seul de la charité.

La société n'eut pas de peine à répondre et à prouver :

1° Qu'elle n'avait rien d'occulte et de secret; que ses règles, ses institutions, ses actes, ses comptes, ses noms, ses lieux et ses heures de réunion étaient publics;

2° Quant au prélèvement fait par le conseil général sur les conférences d'un budget dont l'emploi resterait inconnu, que l'article 38 du règlement de la Société porte que la caisse centrale est alimentée par des dons, par des quêtes, par les offrandes envoyées par chaque

conférence; qu'ainsi ces dons étaient entièrement facultatifs; que leur but est de payer les frais de correspondance et d'administration, et surtout de venir en aide aux conférences pauvres; que ces dons ne s'étaient jamais élevés au delà de 9 à 10 000 francs, tandis que le nombre des conférences s'élevait à trois mille quatre cent six, et que l'ensemble des ressources dont elles avaient disposé en 1860 avait atteint près de 5 000 000 de francs;

3° Quant au troisième grief, la société répondit que l'organisation hiérarchique s'était faite d'elle-même et par la force des choses, par le développement naturel et spontané de l'œuvre, dans laquelle les conférences unissent les membres; les conseils particuliers unissent les conférences d'une même ville; les conseils centraux unissent les conférences isolées et les conseils particuliers; enfin le conseil général sert de lien à toutes les parties de la Société, dont il forme le centre;

4° Enfin, quant au grief *suivant lequel la Société n'avait de la bienfaisance que l'apparence, et n'était organisée qu'en vue de la faire servir à la politique,* il fut répondu que l'une des règles fondamentales de la Société portait : « La société de Saint-Vincent-de-Paul est toute de charité; la politique lui est tout à fait étrangère; » que ce fut le dernier conseil de M. Bailly, qui avait présidé pendant seize ans, dans la circulaire qui contenait ses adieux; que le même conseil lui fut donné par le second président, M. Gossin, dans sa première circulaire du 15 août 1844; par le troisième président, en 1849; dans l'instruction sur les devoirs du président qui leur est spécialement des-

tinée et qui est restée leur guide constant; enfin par l'un des fondateurs de la Société, resté jusqu'à sa mort vice-président du conseil, l'illustre Ozanam, qui, au plus fort des ardeurs politiques de l'année 1848 comme au mois de mai 1853, accablé par le mal dont il mourut peu après, rappelait aux membres de la Société qu'elle ne devait avoir aucune action, aucune couleur, aucune tendance politique, même indirecte et éloignée[1], maxime que les présidents de la Société, organes de son conseil général, avaient proclamée, répétée, commentée constamment, partout, à toute époque.

La Société, dans sa réponse au ministre, achevait sa démonstration en prouvant d'une manière péremptoire :

1° Qu'un premier obstacle à toute action politique de sa part c'était que les ressources pécuniaires de la Société n'étaient pas centralisées, et qu'ainsi le conseil général manquait d'un élément indispensable aux menées politiques, l'argent ;

2° Que tout était public, instructions, comptes rendus des œuvres et de l'emploi des fonds, assemblées générales, réunions particulières, et qu'il était impossible de faire de la politique dans des conditions pareilles ;

3° Que la Société était ouverte à tout le monde ; qu'on comptait dans les conférences des hommes appartenant à toutes les opinions, et qu'au moment où paraissait la circulaire il existait dans le personnel des bureaux des mille cinq cent quarante-neuf conférences de France

[1] *Bulletin de la Société*, 1849 et 1853. C'est ainsi que la parole d'Ozanam a servi à défendre sa chère société, même après la mort de celui qui l'avait prononcée.

près de neuf cents fonctionnaires publics de tout ordre;

4° Que la Société n'était pas seulement française; qu'à ses mille cinq cent quarante-neuf conférences il fallait en ajouter mille huit cent cinquante-sept existant hors de France, n'acceptant le lien qui les unissait au conseil général qu'à la condition que celui-ci resterait absolument étranger à toute cause et à toute action politique, et que *les ramifications étendues par le conseil général au delà des frontières de France*, loin d'être un danger, comme on semblait le croire, étaient en réalité une raison de sécurité.

Un dernier point restait à traiter vis-à-vis du ministre, qui, dans le cas où les conférences locales *exprimeraient le désir d'avoir, à Paris, près du siège du gouvernement, une représentation centrale*, se réservait de prendre les ordres de l'empereur, pour décider sur quelles bases et d'après quels principes cette représentation centrale pouvait être organisée.

Le conseil répondit à cet égard que la plupart des conférences consultées avaient fait connaître leur vœu unanime, demandant le maintien du conseil général, estimant qu'il ne pourrait disparaître sans entraîner la destruction de la société de Saint-Vincent-de-Paul, quelques-unes même ayant été jusqu'à se dissoudre volontairement, comme conséquence obligée de la dissolution du conseil général.

Le conseil ajoutait que la société de Saint-Vincent-de-Paul étant avant tout une institution catholique, croyant aux bienfaits d'une étroite union entre ses membres, maintenue par l'union des règles, par la communion des œuvres et des prières, l'existence d'un

conseil général était d'une absolue nécessité ; qu'il était nécessaire pour agréger les conférences ou les exclure, nécessaire pour les mettre en relation, nécessaire pour faire connaître les œuvres nouvelles, conseiller les unes, dissuader des autres ; nécessaire pour faire profiter les conférences des faveurs spirituelles dues aux souverains pontifes, comme récompense de leur dévouement pour les pauvres ; nécessaire enfin comme dépositaire, gardien et interprète des règles et des usages sans lesquels la Société ne peut conserver son caractère propre.

Que si le ministre entendait par la réorganisation du conseil général l'autorisation légale du gouvernement, il accepterait avec gratitude une solution de ce genre, puisqu'il n'avait jamais violé la loi, et qu'à toutes les demandes qu'il avait faites d'une autorisation légale le gouvernement avait toujours répondu : « Vivez, nous nous contenterons de vous tolérer. »

Que s'il s'agissait pour le gouvernement d'intervenir dans la nomination des membres du conseil, la réalisation de cette pensée était impossible ; qu'elle altérerait le caractère et le but de l'œuvre en en faisant une œuvre administrative et officielle ; que les susceptibilités nationales briseraient immédiatement le lien qui unissait la Société aux conférences étrangères si le conseil général avait un caractère administratif et officiel ; que le saint-père avait trouvé bon que la société de Saint-Vincent-de-Paul prît et gardât le caractère d'œuvre laïque, et que, de même, l'association devait tenir à conserver son caractère de société libre, indépendante, uniquement dévouée à deux grands intérêts so-

ciaux, *la réconciliation du riche et du pauvre et la pacification des partis.*

Le mémoire du conseil général ayant été remis au ministre, et les conférences consultées par lui ayant continué à demander avec unanimité le rétablissement du conseil général, tel qu'il avait été constitué jusqu'alors, vers la fin de 1861, le gouvernement fit connaître verbalement au président du conseil général les conditions qu'il imposait à la reconstitution de ce conseil, et dont la principale était la nomination par décret impérial du président général de la Société, dans la personne du cardinal Morlot, archevêque de Paris.

Le conseil général en conféra avec le cardinal, qui déclara ne pouvoir accepter ces propositions en ce qui le concernait, et le conseil écrivit par la voie de son président, M. Baudon, au préfet de police, que d'après toutes les considérations que nous avons énumérées plus haut, et qu'il rappelait dans sa lettre datée du 15 février, le conseil ne pouvait accepter la condition posée à l'autorisation du conseil général, et que le cardinal lui-même, frappé des inconvénients qui résulteraient du principe de la nomination par le gouvernement du président d'une société libre et privée, avait déclaré ne pas accepter la présidence offerte.

Nonobstant ce refus, une circulaire appela les conférences à voter sur la question suivante :

« Les conférences désirent-elles avoir à Paris un conseil général formé de la plupart des membres de l'ancien comité, mais ayant pour président supérieur un haut dignitaire de l'Église nommé par l'empereur,

ou préfèrent-elles continuer à fonctionner isolément, comme elles y sont autorisées aujourd'hui ? »

L'immense majorité des conférences opta pour le second système, quel que fût le regret de subir un isolement contraire à leurs vœux. Il faut ajouter que cette proposition avait été transmise aux conférences sans qu'aucune ouverture eût été faite aux membres du conseil général frappé par la circulaire du 16 octobre, et dont aucun n'aurait accepté cette combinaison qui portait une atteinte aussi radicale à la Société [1].

A l'occasion de ce procès, Mgr Dupanloup, cet intrépide défenseur du droit et de la justice, prit la défense de la société de Saint-Vincent-de-Paul avec son courage et son éloquence si connus. Après avoir cité une grande partie d'une lettre qu'Ozanam écrivait, en novembre 1836 [2], à l'un de ses amis, et dans laquelle il exposait le but et l'esprit de la Société, l'illustre prélat s'écrie :

« Je ne résiste pas au bonheur de laisser raconter la

[1] Tout ce que nous venons de dire des œuvres et de l'organisation de la société de Saint-Vincent-de-Paul a été puisé dans le manuel et dans le bulletin de la Société. Souvent même nous les avons cités littéralement pour plus d'exactitude. Nous leur avons également emprunté la statistique des conférences établies en France et à l'étranger, ainsi que le chiffre des aumônes répandues chaque année par la Société depuis son origine. Quant aux accusations adressées par M. de Persigny contre cette œuvre de charité, nous avons cru devoir recourir au mémoire présenté à M. le ministre de l'intérieur au nom du conseil général de la société de Saint-Vincent-de-Paul, dont nous avons rapporté brièvement la défense. Nous ajouterons encore que nous nous sommes aussi aidé de l'article : *Société de Saint-Vincent-de-Paul*, qui se trouve dans le *Dictionnaire encyclopédique* traduit de l'allemand, par M. l'abbé Goschler, qui, du reste, a eu recours aux mêmes sources que nous.

[2] *Lettres*, t. I, p. 214.

formation toute naturelle d'une si belle œuvre par un de ceux que Dieu y a employés, qui n'a pas écrit, — puisqu'il n'est plus, hélas! — pour le besoin d'une cause que sa mémoire, à défaut de sa parole, protège et recommande. On ne me reprochera pas, j'en suis sûr, la longueur de cette lettre admirable de cœur et de charité chrétienne; elle dit d'ailleurs, avec un accent de vérité irrécusable et dans toute la sincérité d'un familier épanchement, ce qu'est au vrai la société de Saint-Vincent-de-Paul, si méconnue, si calomniée en ce moment, et ce qu'est ce conseil général brisé par la circulaire[1]. »

Le président général, M. Baudon, prit dès lors des mesures qu'il serait trop long de rapporter ici. Elles parvinrent à maintenir les rapports fraternels entre les conférences : la Société conserva son esprit et continua de progresser.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans parler d'une œuvre d'un nouveau genre dont Ozanam fut l'un des principaux promoteurs. Profondément affligé de voir que le jour de la fête du Saint-Sacrement on refusait à Paris d'accorder un triomphe public au Dieu de l'Eucharistie, il résolut de s'en dédommager en allant avec quelques amis assister à la procession qui a lieu dans les villages qui entourent la capitale. Les doux souvenirs que lui rappelait la patrie de sainte Geneviève, et peut-être aussi la pensée que sa chère société de Saint-Vincent-de-Paul avait pris naissance à l'ombre du tombeau de cette patronne de Paris, lui

[1] *Les Sociétés charitables et les francs-maçons, et la circulaire du 16 octobre* 1861, par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans.

firent choisir Nanterre de préférence aux autres bourgs des environs. Mais outre les consolations que sa foi désirait recueillir de cette touchante cérémonie, il se proposait aussi d'édifier les bons habitants de ce petit pays, pensant avec raison qu'ils seraient fiers de servir de cortège au saint Sacrement en compagnie de jeunes gens d'aussi bonne mine et appartenant aux classes élevées de la société. Il espérait leur montrer encore par là que la religion n'est pas uniquement le partage des bonnes femmes, des simples et des petits. Une trentaine d'amis s'empressèrent de le suivre dans ce pieux pèlerinage. La plupart étaient membres de la société naissante de Saint-Vincent-de-Paul [1].

Ce fut aussi dans ce même but qu'au jour de la fête de leur saint patron ils se rendirent à Clichy-la-Garenne, pour avoir l'honneur de porter sur leurs épaules les reliques de leur saint protecteur [2].

Non seulement cette double initiative est devenue un usage dans la société de Saint-Vincent-de-Paul, mais encore les conférences de plusieurs villes, sous la même inspiration, envoient chaque dimanche une petite caravane de leurs membres pour assister aux offices les plus délaissés des paroisses suburbaines.

Pendant le temps libre qui sépare les exercices religieux, ils se mêlent aux gens du pays, prennent part à leurs jeux, et s'efforcent ensuite de les entraîner avec eux à l'église pour y chanter ensemble les louanges de Dieu.

L'exposé historique que nous venons de faire de la

[1] *Lettres d'Ozanam*, t. I, p. 81.
[2] *Id.*, p. 205.

société de Saint-Vincent-de-Paul nous montre avec quelle intelligence et quelle sagesse le plan en a été conçu, avec quel zèle et quelle charité il a été mis en œuvre. Nous tenions à faire connaître ses rapides et incomparables succès, dont on ne peut refuser une bonne part à l'heureuse influence qu'Ozanam a exercée et exerce encore sur les membres de la Société. C'est ainsi que, lorsqu'ils veulent se retremper dans l'esprit primitif de l'œuvre, ils ont souvent recours aux discours qu'il a tenus et aux écrits qu'il a laissés sur ce sujet. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir les manuels de la Société et les circulaires des présidents généraux. Revenons maintenant sur nos pas, et suivons Ozanam pendant ses vacances de 1833.

CHAPITRE VI

Voyage en Italie.

(1833)

Malgré son ardeur à s'occuper d'œuvres de zèle et de charité, Ozanam était pourtant loin de négliger les études sérieuses qu'il était venu faire à Paris. Les lettres et la philosophie l'emportaient singulièrement dans ses goûts sur l'aride étude des lois. Aussi, tout en donnant à celle-ci les heures que l'obéissance à la volonté paternelle l'obligeait à lui accorder, son attrait irrésistible l'amenait toujours, comme malgré lui, à ses travaux favoris, auxquels il employait une bonne partie de son temps.

Notre père voyait cette prédilection avec peine; il en murmurait quelquefois. Ce fut bien autre chose lorsqu'il apprit qu'Ozanam n'avait point passé le second examen de droit d'une manière aussi brillante qu'il l'aurait désiré. Le candidat n'avait eu que deux boules blanches et une rouge. Cette malencontreuse boule rouge lui était reprochée toutes les fois que notre père éprouvait quelque mécontentement, ou lorsqu'il le voyait s'occuper de littérature.

Que Frédéric eût mérité ou non le jugement sévère de ses examinateurs, ce qui est certain, c'est qu'il était bien difficile, malgré toute son aptitude et son assiduité au travail, qu'il pût, avec un égal succès, mener de front les études nécessaires pour passer un examen de droit et celles qu'exigeaient de lui les rudes et sérieuses épreuves de la licence ès lettres auxquelles il se préparait de longue main; d'autant plus qu'il joignait à toutes ces occupations, comme accessoires, un bon nombre d'articles pour la *Revue européenne* et pour différents journaux. De plus, il était membre de plusieurs conférences, où souvent il avait à parler, etc.

Les vacances de 1833 étaient arrivées; Ozanam, comme chaque année, regagnait avec bonheur sa chère ville de Lyon. Il allait y retrouver son père, sa mère, ses frères, un bon nombre d'anciens amis, tout ce qui était, en un mot, l'objet de ses plus tendres affections.

Outre le bonheur de revoir sa famille et ses amis, une autre bonne fortune l'attendait. Notre père avait résolu de faire cette année un voyage en Italie, avec sa femme et ses deux fils aînés, Frédéric et nous. Il voulait à la fin de sa carrière revoir encore ces lieux charmants qu'il n'avait parcourus qu'à la hâte, soit à la tête de son régiment, pendant la guerre sous la république française, soit plus tard, en s'occupant d'affaires. D'autre part, notre mère désirait ardemment passer quelque temps auprès d'une sœur déjà avancée en âge qui résidait à Florence. Pour notre frère, c'était un complément d'éducation qui devait jeter au fond de sa belle intelligence et de son cœur

les germes féconds qui se développèrent plus tard dans ses leçons comme dans ses œuvres, et plus particulièrement dans son livre sur la philosophie du Dante. Pour nous, ce voyage nous souriait à tous les points de vue : déjà prêtre depuis quelques années, la perspective de visiter tant de lieux illustrés par les plus grands saints, de voir Notre-Dame-de-Lorette, Rome surtout, que nous avions déjà admirée, il est vrai, trois ans plus tôt, mais où nous n'avions passé que quatre ou cinq jours; cette perspective nous ravissait d'autant plus que ce voyage, qui devait durer deux mois, allait se faire en famille.

Nous partîmes tous les quatre au commencement de septembre 1833. Nous prîmes la route de Turin par le mont Cenis. Ozanam n'avait encore que vingt ans. De là nous nous rendîmes à Milan, ville qui nous était chère à tous, car nous y avions passé sept années, de 1809 à 1816; elle était plus particulièrement chère à Ozanam, parce qu'il y retrouvait son berceau. Il voulut voir la rue *Santo Pietro à l'Orto,* où il était né, puis l'église *Santa Maria de' Servi,* où il avait été baptisé. Ce dernier souvenir est toujours précieux pour un chrétien. Il le fut bien plus encore pour la foi vive de celui qui venait de fonder la société de Saint-Vincent-de-Paul. Frédéric se prosterna profondément dans cette église pour remercier Dieu de la grâce de l'avoir admis au nombre de ses enfants, pour renouveler les promesses de son baptême.

Ce voyage offrait pour nous d'autant plus d'intérêt qu'à chaque pas notre excellent père, qui avait fait la guerre d'Italie au temps de la république, nous

montrait les anciens champs de bataille où lui-même avait combattu : Pavie, Lodi et le pont d'Arcole, qu'il avait traversé sous le feu de l'ennemi, Pizzighettone, etc.

A Bologne, Ozanam visita l'université, ses musées, sa bibliothèque, avec d'autant plus d'empressement qu'après l'université de Salerne elle était la plus ancienne et la plus célèbre de toute l'Italie[1]. C'était là que le galvanisme avait été découvert, et que, vers 1440, le premier cadavre fut disséqué par Mondini, donnant ainsi la première base scientifique à l'étude de l'anatomie. Plusieurs femmes y avaient occupé avec distinction des chaires de droit, de philosophie, d'anatomie et de chirurgie. Au XIVe siècle, Novella remplaçait son père dans sa chaire de jurisprudence ; Gaëtana Agnesi professait les mathématiques ; le président de Brosses parle avec admiration de cette illustre femme. Il la vit soutenir une thèse en latin et dans les différentes langues de ses interlocuteurs. Elle finit ses jours en 1799, au service des vieillards des deux sexes que le prince Trivulzi avait réunis, au nombre de cinq cents, dans un hospice spécial fondé à ses frais à Milan en 1771. L'illustre Clotilde Tambroni occupa encore à l'université de Bologne une chaire de langue grecque jusqu'en 1798. Enfin le cardinal Mezzofanti, qui parlait au moins une quarantaine de langues, sans compter une multitude de dialectes, en fut aussi l'un des professeurs les plus

[1] Elle renfermait cinq facultés : théologie, philologie, mathématiques, droit, médecine ; elle possédait quarante chaires ; mais aujourd'hui un bon nombre sont vacantes, surtout depuis la révolution de 1793.

distingués. Il n'en fallait pas tant à Ozanam pour lui faire parcourir les cloîtres et les portiques de la vieille université avec un enthousiasme et un respect dignes des nobles souvenirs qu'ils lui rappelaient.

Après quelques jours passés à Bologne, notre mère partit directement pour Florence afin d'y rejoindre sa sœur; la revoir était l'unique but de son voyage, et quoiqu'elle prît le plus vif intérêt à tout ce que la nature, les arts et les sciences ont répandu de richesses et de beautés sur cette terre privilégiée d'Italie, son cœur l'emporta sur le puissant attrait que lui offraient ces nobles et innocents plaisirs. Quant à nous trois, nous prîmes la route de Rome par les bords de l'Adriatique et par Lorette. Avant d'arriver à ce célèbre pèlerinage, nous voulûmes visiter Ancône et le magnifique arc de triomphe élevé sur la jetée en l'honneur de Trajan, qui avait fait agrandir le port. Ce monument est l'un des mieux conservés de ce genre. La ville était occupée depuis 1832 par une garnison française, qui s'y était établie à l'occasion de l'entrée des Autrichiens dans les États romains, sous prétexte de réprimer les révoltés. Depuis plusieurs jours l'italien était la seule langue qui bourdonnait sans cesse à nos oreilles. A peine arrivions-nous sous les murs d'Ancône que nous entendons un commandement : *En avant, marche,* d'une voix si nettement française, qu'à ces accents, qui nous rappelaient la patrie, notre cœur tressaillit; nous étions heureux d'entendre et de voir des compatriotes à deux cents lieues de notre pays, sur une terre étrangère.

Quelques heures nous suffirent pour voir Ancône. Une

vingtaine de kilomètres à peine nous séparaient de Lorette ; nous avions hâte de nous y rendre. Des cœurs chrétiens ne peuvent approcher de ce saint lieu sans ressentir une profonde émotion. Au reste, ce site ravissant semble avoir été tout particulièrement privilégié du ciel : la fécondité du sol qui produit presque sans culture, des ombrages délicieux, la douceur du climat, une vue splendide qui s'étend indéfiniment sur les flots limpides et argentés de l'Adriatique ; on croirait retrouver le jardin de délices destiné à nos premiers parents avant leur désobéissance. Serait-ce le Verbe de Dieu, *par qui tout a été fait*[1], qui aurait voulu disposer ainsi ce riche écrin pour y placer l'un des plus précieux joyaux de la sainte Église, la maison où Marie reçut le jour, et où lui-même s'incarna dans son sein? ou bien toutes ces merveilles, que la nature épanouit en ce lieu avec tant de prodigalité aux yeux des hommes, ne seraient-elles pas un rayonnement symbolique des richesses spirituelles que renferme cet incomparable sanctuaire ? Quoi qu'il en soit, un charme indicible s'empare du voyageur dès qu'il foule de son pied cette terre bénie ; plus il avance, plus il voit s'effacer les vains préjugés qui auraient pu faire naître en lui quelques doutes sur l'authenticité de cette relique insigne[2] ; mais c'est surtout lorsqu'il est prosterné dans la *Santa Casa* que le chrétien se sent inondé, et comme absorbé par une paix profonde et par les plus délicieuses émotions. Aussi Ozanam, pénétré de la sainteté de ce lieu, s'em-

[1] Joan. IV, 3.
[2] Voir la note n° VI.

pressa-t-il de se confesser, ce qui lui fut facile; car dans la basilique qui sert de reliquaire à la *Santa Casa* et qui la renferme, on trouve des confesseurs qui parlent toutes les langues de l'univers, afin que les pèlerins de tous les pays puissent y trouver les secours spirituels qu'ils y viennent chercher. Nous eûmes le bonheur de sentir, en quelque sorte, le Verbe divin s'incarner entre nos mains sur l'autel, au milieu de la maison même ou dix-huit cents ans auparavant il s'était fait chair dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie. Frédéric répondait aux prières de l'adorable sacrifice, et il voulut y participer plus intimement encore en recevant la sainte communion avec les sentiments de la plus grande ferveur. A l'exemple des bonnes gens, nous fîmes tous deux le tour de la *Santa Casa* en marchant sur nos genoux. Ozanam était si profondément touché, qu'il ne pouvait se décider à quitter ce lieu de bénédiction. Il le fallait pourtant, car les jours de notre voyage étaient comptés.

Nous reprîmes donc la route de Rome par Foligno et l'Ombrie. Nous parcourions une délicieuse vallée formée par l'un des replis des Apennins, lorsque nous vîmes se dérouler au milieu de ce ravissant paysage une procession des plus pittoresques. Le doux souvenir que Frédéric en conserva, et dont nous nous entretînmes souvent ensemble, nous engage à en retracer ici un faible tableau.

Une trentaine de pénitents, dont le premier portait une croix et les autres des cierges, ouvraient la marche; puis venaient neuf capucins; six avaient des cierges à la main. Le père gardien, revêtu d'une chape, tenait

avec un grand respect une relique de la très sainte Vierge ; deux autres en dalmatique soutenaient les pans de la chape. Derrière eux on voyait s'élever sur un brancard simple, mais orné avec goût, une statue de Notre-Dame des Sept-Douleurs d'environ quatre pieds de hauteur. Elle était revêtue d'une robe de soie brune enrichie de dorures ; un cœur d'argent percé de sept glaives était suspendu à son cou, et se détachait avec avantage sur ce fond de couleur sombre. Un élégant baldaquin surmontait le tout, et quatre pénitents étaient chargés de ce précieux fardeau. Quelques hommes avec des flambeaux entouraient la statue. Une cinquantaine de bons paysans chantant des hymnes, à peu près autant de femmes récitant le chapelet formaient le reste du cortège. Ajoutez à cette description sommaire les costumes si admirés que portent les habitants de ces campagnes, puis le recueillement et la dévotion sincère qui présidaient à toute cette religieuse cérémonie, et vous comprendrez aisément qu'il y en avait assez pour graver en traits ineffaçables ce touchant spectacle dans l'imagination si poétique et dans le cœur si chrétien d'Ozanam.

Que le lecteur ne s'effraye point : nous n'avons pas l'intention de l'entraîner à notre suite de ville en ville, en remettant sous les yeux la description des monuments ou des objets d'art qui s'y rencontrent, ni de refaire ici un nouveau guide en Italie. Un seul désir, une seule pensée nous préoccupent : faire connaître Ozanam, et ne parler que des circonstances qui furent pour lui dans ce voyage l'occasion de manifester la vivacité de sa foi, son ardente passion pour les lettres et pour les arts.

Enfin nous arrivons à Rome : la basilique de Saint-Pierre a notre première visite. Là, nous voyons encore Frédéric prosterné et profondément absorbé au lieu que l'on nomme la confession de Saint-Pierre. Implorant dans une fervente prière le prince des apôtres et lui demandant ce que lui-même demandait à Notre-Seigneur : *Adauge nobis fidem*[1] : *Augmentez notre foi !* Il sentait d'autant plus ce besoin, qu'il vivait depuis deux ans à Paris dans une atmosphère où cet élément de vie devenait de plus en plus rare, et que lui-même avait été entouré un moment de ténèbres ; puis il suppliait celui qui avait eu la mission de paître les agneaux, d'étendre sa houlette bénie sur la société naissante qu'il avait placée sous le patronage de saint Vincent de Paul.

La permission de rendre une visite au pape nous avait été facilement accordée. Mais il fallut bien des démarches pour nous obtenir l'exemption d'une coutume encore en usage à cette époque à la cour pontificale, relativement au costume exigé des laïques pour être reçus en audience par le saint-père. Cependant, après avoir parlementé plusieurs jours, nous obtînmes que l'on passerait sur l'irrégularité de cette étiquette. Grégoire XVI nous reçut avec une bonté toute paternelle ; pour Frédéric, ce fut un avant-goût de l'accueil exceptionnel qu'il devait en recevoir plus tard dans un second voyage.

Il nous serait difficile de dire avec quel intérêt Ozanam visita la bibliothèque Vaticane. Les six interprètes

[1] Luc. XVII, 5.

qui ont chacun leur bureau dans la salle d'entrée et qui sont toujours prêts à répondre à tous ceux qui désirent les consulter, firent sur lui, dès l'abord, une profonde impression. Deux d'entre eux expliquent la langue latine, deux autres la langue grecque, un l'hébreu, et un dernier l'arabe et le syriaque.

En parcourant ces salles immenses, dont les armoires fermées cachaient à ses yeux les précieux trésors qu'elles recélaient dans leurs flancs, il se promettait bien de les faire ouvrir un jour, pour y puiser des richesses qui n'avaient pas encore été exploitées. Cette bibliothèque surpasse, en effet, toutes celles que possède l'Italie, par le nombre des manuscrits grecs, latins, italiens et orientaux, et par le recueil des éditions du xve siècle.

Nous ne parlerons pas des vives impressions qu'éprouva Ozanam en visitant les monuments de Rome païenne, ou ceux de la Rome moderne et chrétienne, les chefs-d'œuvre que les arts ont répandus à pleines mains soit dans les palais, soit dans les églises. La chambre et le tombeau de Torquato Tasso, en particulier, le touchèrent profondément; il croyait presque voir et entendre l'illustre poète de l'Italie. C'était, en effet, bien moins sa curiosité qu'il cherchait à satisfaire, lorsqu'il contemplait toutes ces merveilles, qu'une étude sérieuse à laquelle il s'appliquait, autant que le peu de jours que nous avions à passer à Rome le lui permettait. Les nombreuses lectures qu'il avait faites, les cours qu'il avait suivis à l'École des chartes, à Paris, le mettaient à même de déchiffrer les inscriptions anciennes; les différents livres dont il s'était

entouré, et qu'il parcourait chaque soir pour éclairer sa course du lendemain, lui permirent de voir avec fruit ce dont un voyage précipité laisse à peine quelques traces chez un touriste vulgaire.

Comme Lyonnais, nous fîmes une visite au cardinal Fesch, qui était encore alors archevêque titulaire de la métropole des Gaules. Ce prince de la sainte Église ne se contenta pas de nous accueillir avec bienveillance, il voulut lui-même nous faire les honneurs de sa magnifique galerie de tableaux, et nous retint encore à dîner. On voyait dans son salon un buste magnifique de Napoléon Ier, son neveu. Il était en beau marbre blanc; une couronne de laurier en or reposait sur son front. Sur la table autour de laquelle nous prîmes place, toute la vaisselle plate était surmontée de l'aigle impériale. Au moment où nous nous retirions, le cardinal remit à notre père une assez belle somme d'argent pour les malades de l'Hôtel-Dieu de Lyon, dont ce dernier était le médecin.

Nous ne tardâmes pas à prendre la route de Florence pour aller rejoindre notre mère. Un seul jour fut donné à Sienne, au grand regret d'Ozanam, qui aurait désiré faire une plus ample connaissance avec l'antique université de cette ville fondée en 1203. Aussi se promit-il que ce ne serait que partie remise.

Florence fut la ville, où se prolongea le plus notre séjour; nous y restâmes près d'un mois. Une excellente tante nous y donna la plus cordiale hospitalité. Les douceurs de la vie de famille, jointes au vif intérêt qu'offre naturellement l'une des plus belles et des plus célèbres cités du monde, expliquent suffisamment la préférence

donnée à la capitale de la Toscane, pour y passer la meilleure partie de nos vacances. On comprend, d'ailleurs, que la patrie des Médicis, du Dante, de Boccace, de Machiavel, de Guichardin, d'Améric Vespuce, de Cimabué, de Brunelleschi, d'André del Sarto, et d'un grand nombre de peintres qui ont formé l'école florentine ; que la ville qui donna plusieurs papes à l'église, entre autres Léon X, devaient avoir un attrait particulier pour Ozanam. Ce mois passé à Florence jeta dans son âme le germe de l'ardent amour qu'il conserva pour l'Italie jusqu'à son dernier soupir. Ce fut là qu'il puisa cette verve avec laquelle il développa plus tard l'histoire philosophique et littéraire de l'Italie au XIIIe siècle, au siècle du Dante ; ce fut là surtout qu'il s'inspira d'une sorte de passion pour ce grand philosophe et pour ce poète sublime dont il étudia les doctrines lumineuses pendant tout le reste de sa vie. On peut dire que c'est depuis ce séjour à Florence que l'image du Dante le poursuivit partout. La *Divine Comédie* devint dès lors pour lui une mine d'une richesse inépuisable, et si l'on considère attentivement l'ensemble de ses travaux, on verra facilement que la méditation de la philosophie catholique au XIIIe siècle fut, pour ainsi dire, le foyer générateur de toutes ses œuvres. Aussi la philosophie du Dante fut-elle le sujet de sa thèse pour le doctorat ès lettres, et comme la première pierre du majestueux édifice qu'il se proposait d'élever, bien moins pour sa propre gloire que pour celle de Dieu et du catholicisme.

Dante, qui s'était signalé dans la guerre des Guelfes contre les Gibelins, dont il avait épousé la cause avec une incomparable ardeur, fut nommé l'un des princes ou

magistrats suprêmes de Florence. Mais la division s'étant mise entre les Gibelins eux-mêmes, Dante fut exilé de sa patrie, et, peu après son départ, condamné à être brûlé vif. Il erra depuis de ville en ville, lutta contre la misère et alla mourir à Ravenne. Ce fut pendant son exil qu'il composa le célèbre poème de la *Divine Comédie*, le premier qui ait été écrit en langue italienne ; jusque-là on n'écrivait qu'en latin. On conçoit maintenant l'espèce de culte expiatoire dont Florence entoure la mémoire d'un homme dont elle méconnut le génie, et qui est devenu l'une de ses plus grandes gloires. Tout ce qui reste de lui dans cette ville, qui eut l'honneur de lui donner le jour, est devenu l'objet de la vénération publique. Le toit qui le vit naître, la pierre même sur laquelle il avait coutume de s'asseoir, à la place du Dôme, et qui porte encore son nom : *Il sasso di Dante ;* l'espèce d'apothéose qui lui a été décernée, en le faisant représenter par la main du Giotto, vêtu d'une robe triomphale et le front couronné, sous l'un des portiques de l'église métropolitaine, et presque entre les saints patrons de la cité, tous ces monuments, tous les honneurs qu'on vient de lui accorder ne sont-ils pas une sorte de réparation solennelle et permanente qui proteste depuis plus de cinq siècles en faveur de l'illustre exilé?

Tels furent les précieux souvenirs qui évoquèrent en quelque sorte l'âme du Dante dans l'esprit d'Ozanam. Peut-on s'étonner maintenant du zèle ardent qu'il déploya dès lors pour faire mieux connaître, dans ce génie du XIIIe siècle, celui qui fut la personnification la plus complète du moyen âge?

Inutile de dire ici avec quel enthousiasme notre frère s'attacha à visiter tous les chefs-d'œuvre dont les arts ont enrichi la ville de Florence.

Nous terminerons le récit de ce voyage par une petite anecdote dont la lecture ne sera peut-être pas sans utilité pour les Français qui entreprennent le voyage d'Italie. Un grand nombre de nos touristes reviennent de cette terre classique du catholicisme plus scandalisés qu'ils n'ont été édifiés. La légèreté proverbiale de notre esprit et la précipitation du voyage ne permettent qu'un coup d'œil superficiel sur les choses et les hommes. La présomption incomparable qui nous fait regarder notre patrie comme étant le type de la perfection, et nous porte à condamner brutalement tout ce qui ne se fait pas ailleurs comme chez nous, sans tenir compte ni des usages, ni de l'influence du climat des pays différents du nôtre ; la propension naturelle, surtout, à ne remarquer que les défauts et presque jamais ce qu'il y a de louable : telles sont les sources ordinaires des jugements téméraires et erronés qui sont trop souvent la matière des conversations de nos voyageurs. Ozanam lui-même ne fut pas à l'abri de ce travers, car il nous raconte qu'étant allé à Florence se confesser à un bon père carme qui s'appelait Moïse, et s'étant accusé d'avoir un peu médit de l'Italie, le pieux vieillard lui fit cette réflexion pleine de sens et de justesse : « Lorsque vous allez dans un pays étranger, ne faites pas comme les balais, qui ne ramassent que les ordures. »

En quittant Florence, nous gagnâmes Livourne, après avoir visité Pise en passant. Nous nous embar-

quâmes pour Gênes, et nous revînmes à Lyon par Turin et le Mont-Cenis.

Ces vacances, les plus riches en souvenirs qu'Ozanam ait jamais passées, le remplirent d'une nouvelle ardeur pour ses œuvres de zèle, comme pour ses études, qu'il voulait faire servir à la gloire de la sainte Église et au salut des âmes. Son pèlerinage à Notre-Dame-de Lorette, puis au tombeau des saints Apôtres, avait affermi désormais sa foi ; sa charité y avait trouvé un foyer divin auquel elle s'était embrasée d'un nouveau feu. Aussi, dès son retour à Paris, il mit la main à l'œuvre avec un courage et une activité sans bornes.

CHAPITRE VIII

Établissement des conférences de Notre-Dame. — Université de Louvain. — Rapports avec M. de Lamartine.

(1834)

Nous avons parlé plus haut des conférences que M. Gerbet avait instituées en 1832, en faveur de la jeunesse chrétienne, pour servir de contrepoison aux doctrines rationalistes que plusieurs universitaires se plaisaient à répandre dans leurs cours. Les heureux succès qu'avaient obtenus ces conférences inspirèrent naturellement la pensée de donner un développement plus ample à un enseignement capable de détruire les déplorables effets des leçons données par l'université. Les mêmes étudiants catholiques qui avaient déjà combattu les erreurs historiques de M. Jouffroy, ces généreux défenseurs de leur foi dans la conférence d'histoire, ceux qui avaient encore posé les premières assises de la société de Saint-Vincent-de-Paul et qui allaient à Nanterre s'édifier et édifier leurs frères, nous les voyons encore prendre l'initiative si importante et

si considérable des conférences de Notre-Dame. Semblables à ces preux des temps chevaleresques, qui, sous l'influence constante de la dame de leur pensée, ne reculaient devant aucun obstacle pour lui prouver leur dévouement; ainsi ces pieux jeunes gens, justement émus de la gloire de la sainte Église, imaginaient chaque jour en son honneur quelque nouvelle entreprise; ils la poursuivaient avec une infatigable persévérance malgré toutes les difficultés qui ne manquent jamais de surgir, surtout dès qu'il s'agit de faire le bien. Ce fut encore, comme toujours, Ozanam qui, sans le chercher, mais par la seule influence qu'exerçaient son zèle et son mérite, fut placé à la tête de la députation que la jeunesse catholique adressa à Mgr de Quélen, pour obtenir les conférences de Notre-Dame.

Voici les détails que nous trouvons à ce sujet dans une note insérée à la page 49 du premier volume des lettres d'Ozanam :

« Une pétition couverte de cent signatures fut remise à Monseigneur dans les premiers jours de 1833 (juin) par MM. Ozanam, Lejouteux et de Montazet, petit-neveu de l'archevêque de ce nom, tous trois étudiants en droit. Monseigneur les reçut avec une très grande bonté, les fit causer longtemps. Ils exposèrent le projet qu'ils étaient venus soumettre : on proposa quelques noms, ils insistèrent sur l'état des esprits. Monseigneur leur dit qu'il s'occuperait de leur demande, et qu'il croyait que le moment n'était pas loin où la religion sortirait triomphante de la lutte. « Oui, disait-il, j'en « ai le pressentiment, quelque chose de grand se pré- « pare, Dieu se ménage une victoire éclatante. » Puis

il bénit ces trois jeunes gens, et, les embrassant avec effusion, il leur dit : « J'embrasse en votre personne « toute la jeunesse catholique. » L'année suivante on avait un vague espoir que Monseigneur donnerait suite à la demande des conférences. Les mêmes étudiants rédigèrent une seconde pétition pour les solliciter de nouveau. Cette fois elle fut couverte de deux cents signatures. MM. Ozanam, Lallier et Lamache furent délégués pour la porter. Ils eurent leur audience le 13 février 1834. Ils exposèrent encore à Monseigneur le désir d'un enseignement qui sortît du ton ordinaire des sermons, où l'on traiterait les questions qui préoccupaient alors la jeunesse, où la religion serait présentée dans ses rapports avec la société, et répondrait au moins indirectement aux principales publications de France et d'Allemagne. Ils insistèrent encore pour avoir le P. Lacordaire, qui leur était connu par *l'Avenir* et le procès de l'école libre ; ce jeune prêtre avait pour lui les vives sympathies de la jeunesse. Monseigneur ne voulut pas s'expliquer, et, sur les instances de ces jeunes gens, il finit par leur dire qu'il espérait les contenter, qu'il allait tenter un essai. En ce moment la porte s'ouvrit, et M. de Lamennais parut. Monseigneur s'avançant au-devant de lui, l'embrassa, le prit par la main, et se tournant vers ces jeunes gens : « Voilà, « Messieurs, l'homme qui vous conviendrait si la fai- « blesse de sa voix lui permettait de se faire entendre ; « il faudrait ouvrir les grandes portes pour laisser en- « trer la foule, et la cathédrale ne serait pas assez « vaste pour contenir tous ceux qui accourraient au- « tour de la chaire. — Oh ! moi, maintenant, Mon-

« seigneur, répondit tristement M. de Lamennais, ma « carrière est finie. »

« Les trois étudiants se retirèrent après avoir remis à Monseigneur un mémoire rédigé par Ozanam.

« C'était une sorte de programme des questions que la jeunesse catholique désirait voir traiter dans les conférences de l'église Notre-Dame.

« En voici le texte précis :

Pétition adressée à Monseigneur de Quélen au nom des étudiants catholiques.

« Monseigneur,

« Quand l'année dernière quelques jeunes gens catholiques témoignèrent à Votre Grandeur le désir d'entendre de la chaire de vérité une prédication spéciale, destinee à encourager la foi de ceux qui croient encore, et à la ranimer dans ceux qui ne croient plus, vous daignâtes les accueillir avec une paternelle bonté. Votre cœur les avait compris, et ils rapportèrent à ceux de qui ils étaient envoyés des paroles de consolation et d'espérance.

« Jusqu'ici cette espérance n'a pu se réaliser, et pourtant les mêmes besoins subsistent aujourd'hui, rendus plus sensibles par une longue attente.

« En poursuivant pendant une année encore les études par lesquelles la Providence veut que nous passions, plus que jamais nous avons pu reconnaître combien elles sont sèches pour le cœur et stériles pour l'intelligence, quand l'esprit religieux ne vient pas les animer. Plus que jamais nous avons senti la nécessité

d'un enseignement chrétien qui sanctifie pour nous la science et nous la montre comme la sœur de la foi.

« L'avidité générale aujourd'hui des jeunes intelligences pour les études sérieuses n'ayant point trouvé l'aliment qu'elle cherchait dans de vains systèmes que chaque jour voit changer, et que la raison abandonnée à elle-même élève et détruit, la religion seule, avec sa sagesse immuable, peut combler ce vide. Déjà nous avons éprouvé une consolation bien douce à voir plusieurs de nos condisciples revenir à cette lumière dont ils ne s'étaient éloignés que parce qu'ils ne la connaissaient pas. Oh! si nous pouvions voir cet exemple suivi par toute cette jeunesse des écoles, à laquelle il ne manque pour aimer le christianisme que d'en savoir la beauté; cette jeunesse, Monseigneur, que vous auriez voulu bénir tout entière, ce jour où vous bénissiez quelques-uns d'entre nous qui vinrent vous parler d'elle!

« Dans cette vue nous venons renouveler à Votre Grandeur la demande que nous lui avions soumise.

« Il est un âge où l'homme, revenu de ses premiers enchantements, et quelquefois de ses premières erreurs, éprouve le besoin d'une doctrine certaine qui, d'une part, affermisse son intelligence, coordonne et vivifie ses premières études en les rattachant à un ordre d'idées supérieur, et, d'un autre côté, prépare sa vertu en lui traçant les règles de cette vie sociale où il va prendre une position définitive.

« La religion seule peut lui donner cette virilité d'âme nécessaire pour accomplir sa mission. Voilà pourquoi nous eussions désiré des conférences où l'on ne

se fût pas borné à entrer dans le détail des preuves de fait du christianisme, à démontrer l'authenticité de ses titres, à réfuter les objections vulgaires déjà tombées dans le mépris, mais où on l'eût développé dans toute sa grandeur, dans son harmonie avec les aptitudes et les besoins de l'individu et de la société. Là trouveraient leur place : une philosophie des sciences et des arts qui nous découvrît dans le catholicisme la source de tout ce qui est vrai et de tout ce qui est beau, afin qu'à cette source chacun de nous vînt puiser suivant ses forces et sa vocation ; enfin une philosophie de la vie qui, sondant les problèmes de l'existence humaine, expliquât à l'homme son origine, dirigeât sa marche et lui fît envisager sa fin. Nous eussions désiré que cet enseignement fût tombé de la chaire sacerdotale, parce que sur les lèvres du prêtre se trouve une grâce qui fortifie et qui convertit. A tous la porte serait ouverte, et ceux qui errent et ceux qui croient, confondus dans la même enceinte, simples auditeurs, recueilleraient en silence la parole sacrée, germe qui grandirait dans leur cœur, fécondé par la méditation. Peut-être au milieu de ces jeunes gens réunis autour des mêmes autels naîtrait un fraternel amour, qui les rapprocherait d'abord, et qui, s'épanchant ensuite, irait chercher l'indigence au dehors et lui porter secours.

« Alors, de toutes ces âmes rassurées par la foi ou consolées par la charité, s'élèverait un concert de louanges pour Dieu, de filiales reconnaissances pour l'Église, et de bénédictions pour celui qui aurait été l'auteur de tout ce bien, pour vous, Monseigneur.

« Nous avons l'honneur d'être, Monseigneur, de

Votre Grandeur, les très humbles et très obéissants serviteurs et fils dévoués en Jésus-Christ. »

Suivent les signatures.

« Le lendemain matin, un journal ayant parlé de cette visite et de la pétition, MM. Ozanam et Lallier, désolés de cette indiscrétion, se rendirent à l'instant chez Monseigneur, qui pardonna bien volontiers, et, prenant leurs deux têtes dans ses bras, il les embrassa paternellement, puis il les reconduisit à la porte de son salon en leur disant qu'ils y trouveraient les sept prédicateurs auxquels il avait confié l'enseignement qu'ils demandaient; il les engagea à s'entendre avec eux et à leur exposer ce qu'ils désiraient.

« Ce que désiraient ces jeunes gens, ce n'était pas les sept prédicateurs choisis par Monseigneur; on ne fut pas d'accord sur les questions à traiter, et bientôt la discussion fut si vive qu'on ne s'entendit plus.

« Mgr de Quélen ouvrit lui-même, le 16 février 1834, la première conférence de Notre-Dame, qui fut suivie de sept autres. Malgré le talent incontesté des sept prédicateurs, cet enseignement sans unité eut peu de succès, et, pendant ce temps, la foule se pressait dans la chapelle du collège Stanislas autour de l'abbé Lacordaire. Les personnes les plus distinguées, les plus éminentes se disputaient le bonheur de l'entendre. L'enceinte devenant trop étroite pour donner accès à ce nombreux auditoire, on escaladait les fenêtres et l'on y restait suspendu pour écouter le jeune et éloquent orateur. Enfin, le 8 mars 1835, Lacordaire prit

possession de la chaire de Notre-Dame, pour la plus grande gloire de Dieu[1]. »

A l'avent de 1834, l'autorisation de reprendre les conférences de Stanislas ayant été refusée à Lacordaire, celui-ci écrivit à M. de Montalembert : « L'obéissance coûte; mais j'ai appris de l'expérience qu'elle est tôt ou tard récompensée, et que Dieu sait ce qui nous convient. La lumière vient à qui se soumet comme à un homme qui ouvre les yeux. » Et à Mme Swetchine : « Je suis aujourd'hui on ne peut plus calme et heureux. Je m'abandonne tout à fait à la Providence, qui jusqu'ici ne m'a pas manqué, et a su mieux que moi ce qui m'était bon. »

« Au mois de janvier 1835 (c'est Lacordaire lui-qui a dicté les lignes suivantes quelques semaines avant sa mort), je traversais le jardin du Luxembourg; je rencontrai un ecclésiastique qui m'était assez connu; il m'arrêta et il me dit : « Que faites-vous? il faudrait « aller voir l'archevêque et vous entendre avec lui. » A quelques pas de là, un autre ecclésiastique qui m'était beaucoup moins connu que le premier m'arrêta pareillement et me dit : « Vous avez tort de ne point « voir l'archevêque; j'ai des raisons de penser qu'il « serait bien aise de s'entretenir avec vous. »

« Cette double invitation me surprit; accoutumé que j'étais à un peu de superstition du côté de la Providence, je me dirigeai lentement vers le couvent de Saint-Michel, non loin du Luxembourg, où l'archevêque demeurait alors.

[1] Note à la suite de la lettre XVI, t. I des *Lettres*, p. 92.

« Ce ne fut point la portière qui vint m'ouvrir, mais une religieuse de chœur qui me voulait du bien, « parce que, disait-elle, tout le monde m'en voulait. » Monseigneur, selon ce qu'elle m'apprit, avait absolument défendu sa porte; « mais, ajouta-t-elle, je vais « le prévenir, et peut-être vous recevra-t-il. » La réponse fut favorable, et, en entrant chez l'archevêque, je le trouvai qui se promenait dans sa chambre, avec un air triste et préoccupé. Il ne me donna qu'un faible témoignage de bienvenue, et je me mis à marcher à ses côtés sans qu'il proférât une parole. Après un assez long intervalle de silence, il s'arrêta tout court, me regarda d'un œil scrutateur et me dit : « J'ai le dessein « de vous confier la chaire de Notre-Dame; l'accepte- « riez-vous? »

Cette si brusque ouverture, dont le secret échappait entièrement à l'abbé Lacordaire, ne lui causa aucune ivresse. Il répondit à l'archevêque que le temps était bien court pour se préparer; mais après vingt-quatre heures de réflexion qui lui avaient été accordées, il accepta.

Le succès de l'abbé Lacordaire fut immense.

Dès la première conférence, la bataille fut gagnée dans l'esprit de l'archevêque et aussi dans l'auditoire.

Un cri, dont l'accent sincère et profond fit tressaillir l'assemblée tout entière comme un courant d'étincelle électrique, s'était échappé de la poitrine de l'orateur et avait décidé la victoire :

« Pourquoi ai-je pris la parole dans cette enceinte? Si je jette les yeux autour de moi, je découvre des

fronts de tous les âges, des cheveux qui ont blanchi dans les veilles de la science, des visages qui portent la trace de la fatigue des combats, d'autres qu'animent les douces émotions des études littéraires, de jeunes hommes, enfin, qui viennent de cueillir à peine la troisième fleur de la vie. Assemblée, assemblée, dites-moi : que me demandez-vous? la vérité? Vous ne l'avez donc pas en vous, vous la cherchez donc, vous voulez la recevoir, vous êtes venus ici pour être enseignés ! »

L'œuvre des conférences de Notre-Dame était définitivement fondée, et la voie à suivre pour la continuer avec fruit était tracée. Le P. de Ravignan n'hésita pas à s'y engager à son tour, lorsqu'il succéda à Lacordaire, en 1837.

Le P. de Ravignan eut la gloire de conserver un auditoire que Lacordaire retrouva fidèle quand il reprit ses conférences, revêtu du froc dominicain, auditoire que le P. Félix a captivé pendant dix-sept ans, et qu'attirent encore au pied de la chaire de Notre-Dame le P. Monsabré et le P. Matignon.

Nous sommes en 1878, et l'œuvre a commencé en 1835. Elle a donc déjà quarante-trois ans d'existence. N'oublions pas de rapporter que le P. de Ravignan, qui aimait les âmes et qui en était aimé, a complété cette œuvre des conférences par la *retraite de la semaine sainte,* retraite suivie de la communion générale de Notre-Dame, le jour de Pâques.

On sait le bien que produisit pendant dix années ce nouveau genre de prédication, auquel on donna le nom de conférences, parce que généralement il em-

pruntait la forme de la controverse plutôt que celle de l'exposition de la doctrine. Malgré sa jeunesse, Lacordaire eut le talent de réunir, dès le début, un immense auditoire qui remplissait les vastes nefs de Notre-Dame, et le talent plus rare encore de le conserver toujours aussi nombreux jusqu'au dernier jour, quoique son enseignement ait été interrompu pendant plusieurs années à différentes reprises.

Non seulement il attirait au pied de sa chaire les notabilités de la science, des lettres et de la magistrature, mais il exerçait surtout une influence prodigieuse sur la jeunesse des écoles; c'était à eux surtout qu'il s'adressait. Il avait été presque leur condisciple; il savait mieux que personne le danger que courait leur âme au milieu des doctrines impies si généralement répandues à cette époque. On voyait dans les élans de son cœur qu'il éprouvait pour eux une tendresse toute fraternelle.

Ces conférences étaient devenues comme le rendez-vous et le point de ralliement des étudiants. Les uns y allaient pour s'instruire et s'édifier, les autres par curiosité, pour y entendre un orateur d'un talent incontestable, et parfois ils y recevaient des lumières célestes qui les disposaient à accueillir la parole divine avec plus d'estime et de respect, et qui les réconciliaient avec une religion pour laquelle ils n'éprouvaient auparavant que de l'aversion et du mépris.

Ozanam n'eut pas seulement le mérite d'avoir contribué à une institution capable de contre-balancer les funestes effets des mauvaises doctrines sur la jeunesse qui venait demander la science aux écoles de la ca-

pitale; mais il s'efforçait encore, avec plusieurs de ses amis, d'attirer aux conférences une foule d'auditeurs sur lesquels il exerçait lui-même une heureuse et salutaire influence. Il faisait plus : afin de leur aplanir les difficultés et pour les mettre à même d'entendre mieux et plus commodément l'orateur, il arrivait à Notre-Dame deux ou trois heures avant la conférence, et s'établissait gardien d'un nombre considérable de places. Il les cédait ensuite aux étudiants qu'il avait invités à venir, et dont le zèle n'aurait pas été assez ardent pour les retenir plusieurs heures à l'église jusqu'à l'arrivée du prédicateur.

Le dévouement d'Ozanam ne se ralentit point avec les années, et malgré la préférence qu'il accordait sous plusieurs rapports au P. Lacordaire, il n'en fut pas moins l'auditeur le plus assidu du R. P. de Ravignan, dont il savait apprécier aussi le solide talent, quoiqu'il le trouvât moins brillant et moins inspiré que le fils de saint Dominique. Il continua toujours jusqu'à la fin de sa vie son apostolat auprès des jeunes étudiants, les entraînant par ses exhortations, mais encore plus par ses exemples, à venir entendre la divine parole. C'était surtout pendant la retraite de la semaine sainte qu'il redoublait de zèle, parce que les sujets qu'on y traitait avaient une action plus décisive sur les âmes. Le plus beau jour pour lui était le jour de Pâques. Il ne manquait jamais à la communion générale; il recueillait souvent alors l'heureux fruit de ses charitables poursuites, en voyant s'asseoir à la table sainte un certain nombre de ceux qu'il avait enrôlés pour assister aux conférences, et qui auparavant négligeaient l'accomplissement de leurs

devoirs religieux les plus essentiels. Il sortait ensuite plein de joie, puis voulant en quelque sorte faire partager son bonheur à ses pauvres, il allait les visiter pour les réjouir par de bonnes et édifiantes paroles; mais aussi en leur portant du pain ou même quelques douceurs.

Telle fut l'origine de ces célèbres conférences de Notre-Dame, qui depuis quarante-trois ans se sont constamment soutenues avec un nouvel éclat, mais surtout avec un succès toujours croissant pour l'honneur de la religion et pour le bien des âmes.

Nous trouvons dans la préface que le P. Lacordaire a placée à la tête de ses conférences, la raison de cet enseignement spécial dont l'élévation dépasse peut-être la portée de certaines intelligences. Il l'expose d'une manière si lumineuse que nous croyons utile de citer ici au moins une partie de ses éloquentes paroles :

« On a demandé quel était le but pratique de ces conférences. Quel est, a-t-on dit, le but de cette parole singulière, moitié religieuse, moitié philosophique, qui affirme et qui débat, et qui semble se jouer sur les confins de la terre et du ciel? Son but, son but unique, quoique souvent elle ait atteint par delà, c'est de préparer les âmes à la foi, parce que la foi est le principe de l'espérance, de la charité et du salut, et que ce principe, affaibli en France par soixante ans d'une littérature corruptrice, aspire à y renaître et ne demande que l'ébranlement d'une parole amie, d'une parole qui supplie plus qu'elle ne commande, qui épargne plus qu'elle ne frappe, qui entr'ouvre l'ho-

rizon plus qu'elle ne le déchire, qui traite enfin avec l'intelligence et lui ménage la lumière, comme on ménage la vie à un être malade et tendrement aimé. Si ce but n'est pas pratique, qu'est-ce qui le sera sur la terre? Pour nous qui avons connu la douleur et le charme de l'incrédulité, quand nous avons versé une seule goutte de foi dans une âme tourmentée de la magie de son absence, nous remercions et bénissons Dieu, et ne l'eussions-nous fait qu'une fois dans notre vie, au prix et à la sueur de cent discours, nous remercierions et nous bénirions encore. D'autres, si ce n'est nous, d'autres viendront après; ils feront mûrir l'épi, ils le cueilleront sous leur faucille. Le Seigneur l'a dit: *C'est un autre qui sème, et un autre qui moissonne*[1]. L'Église n'a pas une seule sorte d'ouvriers, elle en a de toute trempe... Il ne s'agit pas de suivre les règles de la rhétorique, mais de faire connaître et aimer Dieu; ayons la foi de saint Paul et parlons le grec aussi mal que lui[2]. »

Le but que se proposait le P. Lacordaire est aussi celui qu'ont poursuivi constamment les orateurs qui lui ont succédé. Ce n'est pas un médiocre triomphe pour l'Église que cet admirable spectacle de quatre mille hommes se pressant autour de la chaire de vérité, chaque année, pendant six dimanches consécutifs et pendant les six jours de la semaine sainte. Aucune tribune, que nous sachions, n'a réuni un auditoire aussi nombreux, aussi imposant par sa gravité, par

[1] Joan. IV, 37.

[2] *Conférences de Notre-Dame de Paris*, par le P. Lacordaire, préface, p. 9.

sa science et par le respect religieux avec lequel il écoute. Que d'âmes droites et loyales ont été éclairées par la lumière divine de cette sainte parole! Que de préjugés sont tombés! que de retours sincères où l'indifférence et les plus ardentes passions ont été vaincues! puis toutes ces éclatantes victoires couronnées par cette magnifique communion pascale qui réunit en un commun banquet cinq à six mille hommes de tout âge et de toutes conditions!

Voilà l'œuvre dont Ozanam a été encore l'un des principaux instigateurs, et puisque les saintes lettres affirment que *celui qui contribue à la conversion d'un seul pécheur et sauve son âme, efface par là même toutes ses propres fautes, quelque nombreuses qu'elles puissent être*[1], avec quelle pureté de cœur Ozanam se sera-t-il présenté au souverain Juge, et quelle doit être sa gloire dans la bienheureuse éternité!

Les études sérieuses auxquelles se livrait Frédéric avec une incomparable ardeur; la société de Saint-Vincent-de-Paul, dont il était l'âme; les conférences de Notre-Dame, à l'établissement desquelles il avait singulièrement contribué; les lettres multipliées qu'il adressait à ses amis pour provoquer les conseils dont il se sentait le besoin, ou pour soutenir la foi de ceux qu'il croyait chancelants : toutes ces occupations ne suffisaient pas encore à l'activité dévorante de son esprit, ou plutôt à sa charité sans bornes.

Les évêques de Belgique avaient fondé une univer-

[1] Ép. de S. Jacq., v, 20.

sité catholique soutenue par des actionnaires. Les actions étaient seulement d'un franc par année, payables pendant cinq ans, ou de cinq francs une fois payés. Ozanam, comme nous le voyons par une lettre qu'il écrivait, en mai 1835, à l'un de ses amis, s'occupa activement de trouver des souscripteurs pour cette œuvre, à laquelle il portait un sérieux intérêt.

Cette institution fut accueillie avec le plus vif empressement en Belgique, pays profondément religieux. L'impiété s'en émut ; quelques bandes d'étudiants de Louvain allèrent vociférer des injures sous les fenêtres des deux évêques, et remplirent un journal de leurs invectives.

La jeunesse catholique de l'université de France, indignée de cette conduite, y opposa une protestation qui fut insérée dans la *Gazette de France*, l'*Univers religieux* et trois journaux belges. Nous la reproduisons ici, parce qu'elle montre l'esprit qui animait à cette époque la jeunesse catholique, et parce qu'elle fut entièrement écrite par Ozanam :

« L'épiscopat belge vient de fonder une université libre et catholique.

« *Université catholique :* Cette nouvelle devait être un sujet de joie pour l'Église, heureuse de voir s'élever dans son sein un témoignage de plus de sa maternelle sollicitude, un monument de plus de l'immortelle alliance de la science et de la foi, un démenti de plus à ceux qui vont annonçant la mort prochaine du christianisme.

« *Université libre :* Ce devait être un sujet d'orgueil pour tous les amis de la nationalité belge, fiers de voir

fonder sur un sol si longtemps asservi une institution vierge de toute protection étrangère, vierge de toute intervention gouvernementale, se soutenant par ses propres forces, digne d'un peuple véritablement ami des lumières et de la liberté.

« Cependant quelques jeunes gens de l'université de Louvain (nous nous plaisons à croire que c'est le plus petit nombre), égarés sans doute par les préjugés d'une éducation irréligieuse, ont accueilli cette institution naissante par des outrages publics et multipliés. Vociférations ignominieuses, injures de carrefour, ils n'ont rien épargné pour étouffer dès le berceau la noble pensée de leurs évêques, pensée féconde pour l'avenir.

« Nous étudiants catholiques de l'université de Paris, à cause de la solidarité qui semble unir des hommes de même âge, parlant une même langue, livrés aux mêmes études, nous protestons contre la conduite de nos condisciples de Louvain. Nous renions, au nom de la jeunesse studieuse, les excès commis par quelques-uns de ses membres; nous disons que ceux qui ont agi de la sorte ne sont ni les champions de la liberté, ni ceux de la science; enfants arriérés du XVIIIe siècle, en dehors du progrès de nos jours, la chose qu'ils ont faite n'est digne ni de leur époque ni de leur pays. Nous protestons encore au nom de ceux mêmes qui ne partagent pas nos croyances, mais qui veulent le développement de tous les grands desseins, de toutes les intentions généreuses, de toutes les œuvres utiles. Nous disons que si les étudiants de Louvain n'avaient pas confiance dans la destinée de l'université catholique, ils devaient la laisser tomber d'elle-même, et l'entourer

du moins d'un respectueux silence : c'était par l'émulation du travail qu'ils devaient chercher à la surpasser, et non pas par de vaines insultes : on ne crie que quand on a peur.

« Nous disons enfin que, tout en reconnaissant les bienfaits de l'université à laquelle nous appartenons, et envers laquelle nous ne serons jamais ingrats, nous envions à nos frères de Belgique le bonheur de pouvoir recevoir le pain de la science d'une main connue, de la même main qui distribue le pain de la parole sainte; nous leur envions de posséder un enseignement fondé sur une base solide, à l'abri de l'incertitude des systèmes; de pouvoir entendre parler le langage des lettres humaines sans entendre blasphémer les choses divines; de ne pas être obligés, comme nous, d'écouter avec défiance les discours des maîtres, et d'en faire deux parts : celle de l'erreur et celle de la vérité. *Nous espérons qu'un jour la France jouira du même bienfait.*

« En attendant, afin de témoigner de nos sympathies et de nos respects pour l'œuvre sainte et généreuse des évêques de Belgique, nous nous empressons de prendre des actions pour la soutenir. » (15 avril 1834.)

Suivaient les signatures en grand nombre [1].

Les vacances de 1834 restèrent profondément gravées dans la mémoire, et encore plus dans le cœur d'Ozanam. Ce fut, en effet, à cette époque qu'il eut l'honneur de faire la connaissance de M. de Lamar-

[1] Extrait des *Lettres de Frédéric Ozanam*, t. I, p. 108, 2e édit.

tine, dont il avait tant admiré les œuvres, surtout son livre des *Harmonies*[1].

Laissons-le raconter lui-même cette première entrevue. M. Dufieux, l'un de ses meilleurs amis, s'était chargé de l'introduire auprès du grand poète. Ils partirent ensemble un dimanche matin pour Mâcon. « Nous y arrivâmes le soir, dit Ozanam, après avoir parcouru un pays charmant : là nous apprîmes que M. de Lamartine était à son château de Saint-Point, à cinq lieues de Mâcon, dans les montagnes. Le lundi donc, après déjeuner, nous nous mîmes en route sur un léger char à bancs que conduisait un petit Phaéton en guenilles, et nous suivîmes le chemin de l'antique et célèbre abbaye de Cluny. Puis, quand nous eûmes de loin aperçu les ruines de cette vieille maison de Dieu, nous détournâmes à gauche, dans la grande et belle vallée où est située la demeure du grand homme. Sur un mamelon, au pied des montagnes, est un hameau que dominent une église quasi-gothique et un ancien château ; c'est Saint-Point. Ce château appartenait jadis au redouté comte de Saint-Point, rival en cruautés du baron des Adrets. Ce hameau était, il y a vingt ans, une réunion de paysans grossiers, ignorants et mauvais. M. de Lamartine a apporté la civilisation dans ces lieux. Il a réparé, embelli, étendu le château ; il a fait reconstruire le clocher de l'église ; il a acheté une maison pour y établir un hôpital et des écoles ; il a fait établir des routes pour ouvrir des communications

[1] Ozanam avait eu déjà quelques rapports de lettres avec M. de Lamartine, en 1831. Il avait reçu de ce dernier une épître très flatteuse l'occasion d'une pièce de vers qu'il lui avait adressée.

entre le village et le grand chemin; il fait, à l'heure qu'il est, élever un pont magnifique sur un ravin. Ces bienfaits ont attiré de nouveaux et nombreux habitants dans la vallée; de blanches maisons s'élèvent de toutes parts, tout respire l'aisance et le contentement; les mœurs sont devenues douces et pures, et l'étranger, allant visiter le poète, rencontre de braves gens qui s'offrent à lui servir de guides officieux. Nous voici donc à la porte de ce château. Un porche élégant, de forme gothique, en décore l'entrée; trois tours seigneuriales lui prêtent un majestueux aspect. Nous franchissons le seuil du salon : Mme de Lamartine nous accueille avec la plus grande bonté. C'est une dame très respectable, très bonne et très pieuse; elle est Anglaise, et convertie à la religion catholique. Ce jour-là, il y avait précisément à Saint-Point beaucoup de monde, et entre autres une famille d'Anglais, et nous vîmes, à notre grand désappointement, que nous ne pourrions pas jouir sans partage de la société de celui que nous venions chercher. Cependant M. de Lamartine arriva; il témoigna à Dufieux une amitié toute particulière, et me reçut moi-même d'une manière tout à fait affable. Il nous emmena tous deux dans un pavillon où nous causâmes à trois, près de deux heures. Il nous exposa ses grandes et généreuses idées politiques, ses belles théories littéraires; il s'informa beaucoup de la jeunesse des écoles et de l'esprit qui l'animait, et me parut plein d'espérance pour l'avenir. Ses idées s'enchaînent avec une logique très solide; son langage est brillant, figuré; il semble philosophe encore plus que poète par la pensée, et plus poète que philosophe par la parole. J'ai rarement vu

un homme réunir plus de qualités. Agé de quarante-trois ans, il porte sur sa figure l'empreinte de la douleur supportée avec dignité, de la gloire acceptée avec modestie; son front est très large, ses yeux grands et vifs, l'arc de sa bouche gracieux et sévère à la fois, ses traits maigres et sa taille haute.

« A table et au salon, il m'a paru rempli d'amabilité; il nous a instamment priés de passer une huitaine de jours auprès de lui; et comme nous ne le pouvions pas, il nous a fait promettre d'aller le voir à Paris cet hiver. Nous avons dîné, passé la nuit, et le lendemain il nous a menés visiter ses deux autres maisons de Milly et de Monceaux. Le long du grand chemin, les paysans le saluaient d'un air d'affection; il les abordait et causait avec eux, leur demandant des nouvelles de leurs vendanges, de leurs intérêts, de leurs familles; aussi semblaient-ils l'aimer beaucoup, et les petits enfants couraient après lui en criant : « *Bonjour, monsieur Al-* « *phonse!* » A Monceaux, je trouvai de Pierreclau; nous dînâmes ensemble, et le soir nous prîmes congé de notre hôte illustre, et nous retournâmes dans notre obscurité. La vue de cet homme m'a vivement frappé; bien qu'avant d'arriver chez M. de Lamartine j'eusse lu et relu certain chapitre de l'*Imitation* contre le respect humain, j'étais véritablement fasciné en considérant à quelle hauteur le génie et la vertu peuvent porter une créature comme nous [1]. »

L'année suivante, Ozanam ne manqua pas de se rendre à l'invitation que lui avait faite M. de Lamar-

[1] *Lettres d'Ozanam*, 1 vol., p. 126, 2e édit.

tine, d'aller le voir lorsqu'il serait à Paris. Mais c'était surtout à la chambre des députés qu'il aimait à l'entendre; il en revenait enthousiasmé. « J'ai entendu M. de Lamartine à la chambre, écrivait-il à son ami Velay; qu'il était grand et beau ce jour-là! que son discours était plein de gravité, d'éclat et d'harmonie! Qu'il était loin de ce vague et de ces théories vaporeuses qu'on lui a reprochés! Il était simple, il était logicien, il était généreux, il était charitable; lui seul représentait la charité chrétienne dans cette discussion [1]. »

Ozanam admirait le talent éminent de M. de Lamartine, mais il n'en était pas pourtant un admirateur aveugle.

De même qu'il avait su, dès 1831, se tenir à l'écart des fausses doctrines de M. de Lamennais, dont il paraissait pourtant être l'un des admirateurs les plus enthousiastes, ainsi sut-il condamner, dans le *Jocelyn* du grand poète [2], les idées qui blessaient sa foi; ce qui ne l'empêchait pas tout à la fois de rendre justice aux beautés nombreuses qui se rencontrent dans cet ouvrage; mais, chose remarquable, car ce fut toujours le caractère dominant des critiques que se permettait quelquefois Ozanam, jamais une parole d'amertume n'effleura ses lèvres. Tout en blâmant les opinions contraires à l'enseignement de l'Église, il fut toujours plein de charité pour ceux qui avaient le malheur de les professer. C'est ainsi qu'à l'occasion du livre de M. de Lamartine dont nous venons de parler, il cherchait à excuser celui qui l'avait écrit : « Ce grand poète, disait-il, est en même

[1] *Lettres*, t. I, p. 140, 2e édit.
[2] Ce livre fut mis à l'*index* en 1836.

temps si impressionnable, qu'en traversant l'Asie il s'est imprégné d'une partie de ses idées et de ses tendances. Il donne des louanges extrêmes à l'Alcoran, et à force d'optimisme et de tolérance il sort évidemment de l'orthodoxie. Parce que des ordres avaient été donnés pour qu'il fût bien reçu, parce que les pachas et les chefs des tribus l'ont accueilli en grand seigneur, menacés qu'ils étaient de perdre la tête s'ils y manquaient, sa belle âme, qui ne sait pas soupçonner le mal, s'est laissé prendre à ces dehors, et s'est éprise d'admiration pour les mœurs orientales. Cependant le mal n'est pas sans remède, car ce n'est que l'exagération d'une bonne qualité. D'ailleurs ce livre ne renferme pas une apostasie formelle, mais il est évident que le ciel de la Palestine s'est reflété avec toutes ses ardeurs dans l'âme limpide du poète. Le temps effacera ce qu'il y a d'impur dans cette image [1]. » Maintes fois nous avons entendu Ozanam tenir ce même langage.

Pour achever ce que nous avons à dire de ses rapports avec M. de Lamartine, qu'il nous soit permis de faire violence un instant à la chronologie, et d'arriver de suite aux vacances de l'année 1836, pendant lesquelles nous passâmes quelques jours chez notre ami commun M. de Maubout, aux environs de Mâcon. Un jour, nous nous étions mis tous trois en route par une charmante matinée pour aller visiter les ruines de l'ancienne et célèbre abbaye de Cluny, lorsque chemin faisant nous rencontrâmes M. de Lamartine. Il nous invita tous trois à dîner avec lui à Monceaux. M. et Mme de La-

[1] *Lettres d'Ozanam*, t. 1, p. 156, 2e édit.

martine nous y firent le plus gracieux accueil; une société nombreuse et des plus distinguées s'y trouvait réunie. On parla beaucoup de philosophie, de littérature, et nous fûmes témoins de la considération dont on entourait Ozanam, lorsqu'à son tour il prenait la parole. Nous remarquâmes, dans cette circonstance, combien le grand poète faisait bon marché de la philosophie en comparaison de la politique. Il nous répéta plusieurs fois qu'il n'était pas philosophe; mais on voyait qu'il tenait singulièrement à être estimé pour un profond politique. Tous les lauriers que lui avaient mérités ses admirables poésies pâlissaient même pour lui devant la renommée qu'il se promettait comme homme d'État.

CHAPITRE IX

Ozanam étudiant à Paris, en 1835. — Vacances. — Voyage à la Grande-Chartreuse. — Il écrit l'opuscule intitulé : *Les Deux Chanceliers d'Angleterre.*

(1835)

Revenons maintenant à l'année 1835; nous retrouvons Ozanam à Paris, étudiant consciencieusement son droit par obéissance, mais s'efforçant d'en déjouer l'aridité par des recherches historiques et philosophiques qui puissent lui expliquer les raisons pour lesquelles les différents articles de nos codes avaient été composés. A ce travail, il en joignait un autre non moins sérieux. Il voulait obtenir le diplôme de licencié ès lettres, qui devait lui servir de prélude pour celui de docteur auquel il aspirait. Il fut donc obligé, comme il le dit lui-même dans une de ses lettres, de repasser son Burnouf (grammaire grecque), de revoir une foule d'auteurs et toute l'histoire, dont plusieurs parties étaient encore presque neuves pour lui. Il subit cette épreuve au mois d'avril avec tout le succès désirable. A ce moment, la *Revue européenne* languissait

et se trouvait sur le point de s'éteindre, si déjà elle n'était à peu près morte. Les rédacteurs s'adressèrent à Ozanam pour la ressusciter, en le priant de composer une nouvelle introduction qui pût la remettre à flot. Il accomplit cette mission délicate avec une rare habileté, et avec un talent qu'on ne pouvait soupçonner de la part d'un jeune homme de vingt-deux ans.

Cependant les vacances s'approchaient; la fête de notre bonne mère, qui se célébrait le 15 août en famille, et toujours avec une grande solennité, n'était pas éloignée, et Ozanam soupirait avec un bonheur incomparable après ce jour, que personne n'aimait plus que lui. Il ne voulait pour rien au monde manquer à cette réunion si précieuse pour son cœur. Mais, malgré toute sa bonne volonté, il lui arriva, comme presque toujours, de se trouver en retard. Il ne partit de Paris que le 12 août, et à cette époque il fallait trois jours pour aller jusqu'à Lyon. Il fut obligé de s'arrêter à Mâcon le matin 15, jour de l'Assomption, pour entendre la sainte messe. Il espérait trouver ensuite une voiture pour faire dans la journée les douze dernières lieues qui le séparaient encore du toit paternel. Mais une déception l'attendait; il ne trouva d'autre moyen de transport que celui dont tous les fils d'Adam sont pourvus dès leur naissance, et il lui fallut passer ce grand jour de l'Assomption à cheminer à pied sur la route poudreuse. Enfin, à quelques lieues de Lyon, il trouva une mauvaise voiture qui l'amena vers huit heures du soir au sein de la famille. Lui seul manquait au rendez-vous, et chacun s'affligeait de son absence : père, mère, frères, oncle, tante, cousines,

tous étaient là. Aussi le bonheur et la joie furent-ils à leur comble lorsque Ozanam fit son entrée au milieu de nous, au moment où on désespérait de le voir arriver. Ce fut à l'occasion de cette fête de famille qu'il composa, pour notre mère bien-aimée, une pièce de vers en l'honneur de Marie, dont quelques passages seulement ont été conservés :

Je vis la sainte Vierge en toute sa splendeur.
Des séraphins chargés des trésors du Seigneur
Sur elle répandaient des trésors d'allégresse ;
Et son front rayonnait d'une si douce ivresse,
Que parmi tous les saints réunis dans ce lieu,
Il n'en était aucun d'aussi semblable à Dieu.
L'archange qui jadis lui porta la nouvelle
Qu'il lui naîtrait un fils, se tenait devant elle,
Debout, et, déployant ses ailes d'or, chantait.
Et le chœur des élus tout entier s'agitait,
Et, du ciel enchanté remplissant les espaces,
Mille voix répétaient : Salut, pleine de grâces !

Ajoutons ici un petit épisode : en partant de Paris, Frédéric monta en diligence avec une famille allemande, composée du père, de la mère et de plusieurs enfants. On s'était arrêté à un relais ; une jeune fille de bonne mine apparut sur le seuil d'une porte : aussitôt le père de famille, voyant en face de lui un jeune homme, crut pouvoir, en s'adressant à lui, se livrer à quelques grossières plaisanteries exprimées en mauvais français, au sujet de la jeune personne. En quelques mots Frédéric lui ferma la bouche, puis jusqu'au soir on ne dit plus rien. Mais pendant la nuit il s'établit entre les membres de la famille allemande une longue conver-

sation dans laquelle ils se moquaient à qui mieux mieux de la modestie et de la retenue de leur jeune compagnon de voyage. Comme ils avaient parlé dans leur langue, ils ne se doutaient pas que Frédéric comprenait tout ce qu'ils disaient. Celui-ci, tout en ayant l'air de s'abandonner au sommeil, profita de ce temps pour préparer en bon allemand deux ou trois phrases à l'adresse du père de famille, et, le jour venu, lui dit en termes sévères et bien choisis qu'il devrait rougir de tenir de pareils discours devant sa femme et ses enfants. On comprend l'embarras et l'étonnement de ces voyageurs en voyant que Frédéric les avait parfaitement compris; dès lors, aux moqueries succédèrent des paroles d'excuses et des marques d'estime. On arrivait à Mâcon; notre frère y descendait pour assister à la sainte messe; son interlocuteur le suivit, et, pour signer la paix, lui offrit un rafraîchissement que Frédéric ne put accepter, car il se disposait à faire la sainte communion pour sa mère en l'honneur de l'Assomption de la très sainte Vierge. Mais, à son arrivée à Lyon, cet étranger fut encore bien plus étonné, lorsqu'il entendit le jeune étudiant causer en pur italien avec un petit décrotteur qui lui demandait l'aumône. En effet, malgré sa jeunesse, Frédéric venait de parler trois langues.

Depuis longtemps nous avions formé le projet de visiter ensemble la Grande-Chartreuse près Grenoble. Ces vacances nous permirent d'accomplir ce pieux pèlerinage. Nous partîmes à pied un beau matin, et nous allâmes coucher à la Frette, petit village dont nous connaissions le curé, et qui est à soixante-quatorze kilomètres de Lyon. Le lendemain, la fatigue de la course énorme de

la veille ne nous permit pas de dépasser Voiron. Ce ne fut que le troisième jour que nous pûmes commencer l'ascension de la montagne élevée au cœur de laquelle se trouve la Chartreuse. Ozanam, d'après les récits qu'on lui en avait faits, croyait n'y trouver que de sublimes horreurs, des torrents, des précipices, un désert affreux. Il fut tout étonné d'y rencontrer au contraire une solitude délicieuse, une nature magnifique, une végétation luxuriante et majestueuse, de riches prairies, des forêts où la verdure du hêtre se mêle à la noirceur du sapin, des rochers entremêlés de rosiers, des ruisseaux tombant en élégantes cascades sur un lit de gazon et de mousse; de tous côtés des touffes de campanules bleues, de larges et gracieuses fougères semblables à des palmiers nains, de grands troupeaux sur les montagnes, des oiseaux dans les bois, et là, dans le vallon, le monastère majestueux et grandiose, la Grande-Chartreuse, le chef-lieu général de l'ordre, fondé en ce lieu même par saint Bruno; enfin les charmantes chapelles de Notre-Dame, à *Casaliban,* et de Saint-Bruno, avec leurs fontaines et leurs souvenirs de sept cents ans. Dans ce nid solitaire, soixante-huit moines, moines véritables, descendant sans interruption de leur fondateur, soumis à une règle austère, passant le jour dans le silence de la méditation, et une partie de leurs nuits dans le chant des psaumes. Là on ne se souvient plus du tumulte du monde et de la lutte des systèmes; il règne un parfum de vieux christianisme, de prière, de sainteté, de quiétude. Nous avons assisté aux matines chantées à onze heures du soir dans leur chapelle solitaire. Nous avons entendu ce concert de soixante voix

innocentes montant vers le ciel, sollicitant les célestes miséricordes à l'heure où les crimes se multiplient dans nos grandes villes, et où les vengeances de Dieu se préparent.

De la Grande-Chartreuse nous allâmes visiter le Grand-Som, montagne très élevée, d'où l'on domine le Dauphiné, une partie de la Savoie, et d'où l'on découvre toute la chaîne des Alpes. Nous avions de la neige jusqu'aux genoux, et les traces des loups étaient fraîchement empreintes tout à l'entour de nous. Nous descendîmes ensuite à Grenoble par le Sapey, et pendant toute la journée les plus admirables points de vue vinrent encore ajouter au charme de notre voyage [1].

Ce fut encore pendant les vacances de 1835 qu'Ozanam composa l'opuscule auquel il donna pour titre : *Les Deux Chanceliers d'Angleterre.*

Avant de nous occuper de cet ouvrage, il n'est pas inutile de faire connaître à nos lectenrs les efforts multipliés et opiniâtres qu'imposèrent toujours à Ozanam ses travaux littéraires, les recherches innombrables et scrupuleuses que demandait de lui la délicatesse de sa conscience ; les difficultés de style que lui créait la finesse de son goût pour rendre sa pensée avec précision et clarté, enfin pour ménager toutes les susceptibilités de ceux pour lesquels il écrivait. Voici ce qu'il confiait lui-même à l'un de ses meilleurs amis sur ce sujet : « J'ai travaillé un mois à mon *Saint Thomas de Cantorbéry* et n'ai encore fait que quelques pages [1]. » Un peu plus tard, il lui disait dans une lettre : « Vous aurez su quelles

[1] *Lettres*, t. I, p. 167, 171, 2e édit., *passim.*
[1] *Ibid.*, p. 182.

ont été mes lenteurs dans l'élaboration de cet interminable article ; mais ce que vous n'avez pu savoir, ce sont les peines, c'est le travail qu'il m'a demandé. J'avais grandement raison de reculer devant la difficulté du sujet ; il s'est trouvé que l'histoire de saint Thomas de Cantorbéry avait été traitée par trois ou quatre auteurs modernes, entre lesquels Hume, Thierry et Michelet, qui l'ont défigurée chacun dans l'intérêt de son système, et il a fallu rétablir contre eux la vérité. Il s'est trouvé que la querelle du saint et du roi d'Angleterre roulait sur plusieurs points de droit canon dont on n'avait pas la moindre idée. Il s'est trouvé que cette histoire particulière se liait à l'histoire générale de l'époque, et il a fallu bouleverser les anciennes chroniques d'Angleterre, les annales de Baronius, etc. Enfin, j'avais à craindre de tomber, tantôt dans un style ascétique que les gens du monde n'eussent pas compris, tantôt dans des idées mondaines, des idées philosophiques ou politiques qui eussent peut-être scandalisé les gens de bien. Je ne pouvais donc pas faire un pas en avant sans m'entendre crier : *Gare!* Je suis resté des jours entiers dans ma chambre sans pouvoir écrire une ligne.

« Enfin, Dieu merci, je suis arrivé au terme, et hier j'ai envoyé la fin. Je crains d'avoir mutilé, abîmé une histoire magnifique, pleine d'utiles leçons pour le siècle présent. Ce n'était pas un article qu'il fallait faire sur saint Thomas, c'était un livre ; mais pour cela il fallait que le livre fût bon.

« Dieu sait du moins que j'ai eu l'intention de bien faire, et que deux fois, étant allé à Fourvières, je me suis agenouillé devant l'autel de saint Thomas de Can-

torbéry, et lui ai demandé, avec le peu de ferveur dont je suis capable, de m'assister dans un travail entrepris à sa gloire[1]. »

Ozanam, à l'exemple des saints, observa toute sa vie une pieuse pratique, celle de demander au Ciel des lumières lorsqu'il commençait son travail de chaque jour, et surtout lorsqu'il rencontrait sur sa route des difficultés ou des obscurités devant lesquelles sa science et ses talents étaient impuissants.

Ce fut dans ces conditions et dans ces sentiments si chrétiens qu'il se mit à l'œuvre, et qu'il acheva l'opuscule dont nous allons essayer de donner une esquisse rapide. Ce n'est pas une analyse de ce petit travail que nous allons faire; c'est l'esprit dans lequel il a été conçu et accompli que nous désirons faire connaître.

Les réflexions sur la doctrine de Saint-Simon, qu'Ozanam avait fait paraître quatre ans avant l'ouvrage dont il est ici question, nous l'ont déjà montré comme un jeune écrivain qui voulait se dévouer à la grave et laborieuse carrière de défenseur de la vérité, et engager au service de la cause catholique tout ce qu'il avait d'âme et de talent. Ce fut le but unique de tous ses travaux, de tous ses cours, de tous ses livres.

Le parallèle qu'établit Ozanam, par la double étude historique sur Bâcon et saint Thomas de Cantorbéry, qui tous deux avaient habité le même pays, porté la même simarre, qui tous deux avaient été doués d'un beau génie, ne devait pas avoir seulement pour but d'intéresser le lecteur en piquant sa curiosité, et en accomplissant une sorte de tour d'adresse littéraire. Les

[1] *Lettres*, t. I, p. 187, 2e édit.

vues de l'auteur s'élevaient bien plus haut : c'était de mettre en regard le philosophe et le saint, le grand homme selon le monde avec le grand homme selon le christianisme. Il voulait comparer deux ordres d'idées entièrement différentes, entre lesquels le choix serait de la plus haute importance. Il se proposait de faire mesurer deux types : l'un représentant la terre avec toutes ses petitesses, toutes ses misères; l'autre reflétant le ciel avec ses grandeurs et ses vertus, afin d'inspirer le mépris de l'un et l'estime de l'autre. Enfin il désirait faire apprécier, d'une part, ce que la science, la philosophie, la libre pensée, ont pu faire de l'homme le plus éminent par ses talents, son génie et le rôle important qu'il a joué, mais abandonné aux seules ressources de l'esprit humain; puis montrer, d'autre part, ce que le secours divin, mérité par la pratique des plus rares vertus, peut opérer dans un homme qui pourtant ne tient pas le premier rang entre les sages du catholicisme; car il est dans l'Église des têtes ceintes de plus riches auréoles que celle de saint Thomas.

François Bâcon de Vérulam est celui qui fixe d'abord l'attention du jeune écrivain. Ozanam commence par jeter d'abord un coup d'œil rapide sur l'état des esprits au point de vue philosophique, à l'époque où cet homme célèbre apparut sur la scène. C'est, pour ainsi dire, le fond du tableau sur lequel il va peindre le portrait du grand penseur. Il commence par en calquer l'esquisse sur ses œuvres mêmes, dont il donne une courte analyse. Il expose avec une admirable lucidité, en quelques pages, les découvertes, les vues profondes, les aperçus qui devaient, au dire de Bâcon,

ouvrir aux sciences, aux lettres, à la philosophie, à la politique même une ère nouvelle. Il groupe, avec une érudition, un talent remarquables, toutes les œuvres de ce génie créateur, pour y saisir la pensée mère qui les inspire, et après en avoir fait ressortir le prodigieux mérite, avec une impartialité digne du noble caractère qui distingua toujours Ozanam, il déduit des principes émis par l'illustre philosophe les dangereuses erreurs dont ils devaient être l'infaillible source. Tout en rendant justice à la haute intelligence de l'auteur, à son immense savoir, à ses incroyables travaux, il ne se laisse séduire ni par l'éclat de son style, ni par la poésie qui préside souvent à l'exposition de ses pensées, ni par l'enthousiasme de ses ravissantes visions. Fidèle au but qu'il se proposait en établissant un parallèle entre Bâcon et saint Thomas, il relève avec soin dans le premier tout ce qui pouvait révéler en lui quelque sentiment religieux. Mais, hélas! malgré toute son impartialité, il se trouve forcé, en retraçant la vie du philosophe, de dire aussi ce que fut cet homme dans les positions éminentes qu'il occupa, et dans ses rapports avec les souverains et les grands personnages de son pays.

Voici comment Ozanam lui-même résume, à la fin du portrait de Bâcon, ce qu'il a dit sur sa vie politique et publique. « Nous l'avons trouvé, dit-il avec douleur, faisant dès sa jeunesse l'apprentissage de la servitude des cours; il se traîna pendant quarante ans dans les fangeux sentiers du pouvoir, tressaillant d'espérance ou de crainte à la parole d'une reine capricieuse ou d'un monarque imbécile, et ne s'arrêtant jamais ni devant le crime ni devant l'ignominie. C'est lui qui traçait pour

son usage de si odieuses maximes, qui mendiait des bienfaits et trahissait son bienfaiteur. C'est encore lui qui exerça une si funeste influence sur les destinées de son pays, qui reçut un affront retentissant et mérité, qui ne sut point couronner ses cheveux blancs de l'honneur d'une infortune noblement portée, et laissa planer sur son tombeau de sinistres souvenirs. »

C'est en gémissant que notre jeune auteur écrit ces tristes lignes, et elles le conduisent à se poser cette question importante : « Qui nous dira comment l'intelligence et la volonté peuvent former entre elles une si bizarre alliance, que l'une aperçoive le bien, et que l'autre choisisse le mal. » Il y répondra en montrant, par la vie de saint Thomas de Cantorbéry qu'il va tracer, que cette sorte d'extravagance n'est point une loi fatale à laquelle tous les hommes soient sujets, puisqu'il en est plus d'un chez qui toutes les puissances de l'âme s'associèrent dans une harmonie parfaite, par la pratique des vertus, pour montrer à l'humanité qu'elle ne doit point désespérer d'elle-même.

Nous venons de voir les tristes fruits enfantés par la philosophie livrée à ses propres forces; le génie et le talent, quelque éminents qu'ils soient, ne pourront jamais lui faire produire autre chose ; la philosophie n'étant qu'une conception humaine, grande, magnifique si l'on veut, mais à peu près impuissante, n'a qu'une bien faible action sur la volonté, et l'expérience ne montre que trop, par ses défaites honteuses et journalières, qu'elle est incapable de lutter avec quelque succès contre les passions si impérieuses de notre pauvre humanité.

La religion, au contraire, est une conception divine, et par conséquent une puissance, car ce que Dieu conçoit, il le veut; aussi elle communique à ceux qui se soumettent à son aimable joug une énergie et un courage d'autant plus efficaces et victorieux, qu'ils en observent les lois avec plus d'amour et de générosité. Saint Thomas de Cantorbéry en est un exemple frappant.

Pour faire mieux ressortir les services éminents que saint Thomas rendit à l'Église, et les vertus héroïques dont la foi sut enrichir son âme, Ozanam débute, comme pour Bâcon, par dépeindre à grands traits l'état politique des différents peuples de l'Europe, et la situation particulière dans laquelle se trouvait l'Église vis-à-vis des nations et des divers gouvernements au XIIe siècle. C'est sur cette scène que va paraître le héros chrétien mis en parallèle avec l'illustre philosophe.

L'impartialité de l'auteur ne lui permet pas de passer sous silence les faiblesses que l'on avait cru remarquer dans la conduite de Thomas Becket à son entrée dans la vie publique.

Quelques personnes, en effet, l'avaient jugé alors ardent, impétueux, changeant volontiers de séjour, point ennemi du plaisir, avide surtout de renommée. Elles ignoraient l'innocence de ses mœurs, les larmes silencieuses qu'il versait, quand son grand cœur étouffait sous les insignes de la richesse et du pouvoir. Mais elles l'avaient vu, après l'imposition des mains qui fait les diacres, et qui leur communique les dons de l'Esprit-Saint, déployant autour de lui une magnificence presque royale, trouvant dans son palais doré les

hommages de nombreux et nobles vassaux, marchant environné d'hommes d'armes. Envoyé à la cour de France, pour conclure une négociation difficile, il avait étonné les peuples par son faste, et les hommes d'État par son habileté. Plus d'une fois, sous les drapeaux de son maître, lui-même avait conduit ses tenanciers militaires. Il avait guerroyé, non sans quelque bonheur, devant les murs de Toulouse et de Cahors; un jour même il avait jouté contre un chevalier français et remporté une brillante victoire. Tel avait apparu tout d'abord le chancelier Becket, le futur archevêque de Cantorbéry.

Mais à peine Thomas fut-il revêtu de la haute dignité à laquelle Henri II l'avait appelé, que le héros chrétien commença à se montrer. Il s'enferma dans le monastère des chanoines réguliers de sa cathédrale, et se prépara aux luttes terribles qu'il prévoyait bien avoir à soutenir pour remplir les devoirs de sa charge, par le silence de la cellule, par la méditation des livres sacrés, par des veilles et de longues prières. De toutes ses magnificences, il n'en conserva qu'une seule, celle de l'aumône. Toutes les dîmes qu'il percevait, et tous les revenus de l'église passaient dans le sein des pauvres, pour lesquels il avait conçu un immense amour, et qu'il se plaisait à servir de ses propres mains.

La guerre ne tarda pas, en effet, à éclater; d'une part c'était Henri II, un tyran qui voulait se mettre au-dessus de toutes les lois divines et humaines pour satisfaire sa haine et son orgueil; de l'autre, c'était un saint qui défendait la liberté religieuse de son pays et les institutions mêmes de l'Église universelle.

Aussi ce différend, qui n'avait d'abord été qu'une querelle individuelle, prit-il bientôt les proportions d'une persécution ouverte entre l'un des princes les plus puissants et les plus redoutés de son époque, et la société chrétienne tout entière, qu'il osa attaquer en la personne même de son chef suprême, le pape Alexandre III.

Nous n'entrerons pas avec l'auteur dans les détails de cette lutte à outrance ; nous ne ferons pas ressortir l'humilité profonde, le courage, l'énergie héroïque et l'ardent amour pour Jésus-Christ que déploya le saint archevêque de Cantorbéry pendant les sept années que dura son exil. Souvent il fut abandonné par tous les puissants personnages qui semblaient devoir le protéger contre la persécution dont il était victime. Dieu seul et son vicaire sur la terre étaient alors ses uniques soutiens.

Ce fut pendant cette terrible épreuve que se montra dans tout son éclat la beauté de ce grand et sublime caractère. Il sut, en effet, supporter avec une résignation et une constance admirables les déceptions les plus amères ; et jamais sa profonde humilité, son inaltérable patience ni son inébranlable fermeté ne se démentirent un seul instant.

Il se prépara ainsi au martyre. Il s'y attendait dès le jour où il fut forcé d'accepter la charge pastorale. Mais lorsqu'il eut fait sa paix avec Henri II, et qu'il retourna dans sa patrie, il n'eut plus aucun doute sur le sort qui lui était réservé. Il dit à ses amis en partant : « Je vais mourir en Angleterre. » Peu de temps après, en effet, la tempête s'éleva plus furieuse que jamais. Le

jour même où il devait donner sa vie pour sauver les droits de l'Église, il aurait pu fuir, et tous ses clercs l'y exhortaient avec larmes; mais il s'y refusa avec un invincible courage. Quatre conjurés, avec leurs hommes d'armes, frappèrent à coups redoublés les portes du monastère pour en forcer l'entrée, au moment où Thomas se rendait aux vêpres de la cathédrale. Le saint archevêque resta impassible et continua à s'avancer lentement à travers les cloîtres, marchant, comme à l'ordinaire, le dernier de tous. Il était à peine arrivé aux marches de l'autel que les conjurés parvinrent jusqu'à lui. Il s'écria alors : « Je reçois volontiers la mort, si dans l'effusion de mon sang l'Église peut trouver la paix et la liberté. » Il se mit à genoux, et proféra cette dernière prière : « Je recommande à Dieu, à la bienheureuse Marie, aux saints patrons de ce lieu, et au bienheureux martyr saint Denis, mon âme et la cause de l'Église. » Alors trois coups d'épée s'abattirent sur lui et lui donnèrent la couronne du martyre, le 29 décembre 1171.

Ordinairement celui qui succombe sous les coups de son adversaire est réputé vaincu; mais dans l'ordre surnaturel, tout est en opposition directe avec la sagesse humaine : c'est le faible qui triomphe du fort, c'est le dernier qui est mis au premier rang; et depuis que Jésus-Christ a vaincu le monde en mourant sur la croix, victime de ses ennemis, le sang des martyrs a toujours été regardé comme la preuve et le sceau de la victoire du droit sur la force brutale.

« Le sang de saint Thomas paya, en effet, la rançon de l'Église. L'Église reconquit sa liberté. Son tombeau

fut placé entre elle et les rois comme un abîme que ceux-ci n'osèrent franchir, et il y eut une longue trêve. Henri II lui-même s'humilia et abjura les prétentions qui avaient engagé la lutte fatale. »

Saint Thomas de Cantorbéry, en donnant sa vie pour la défense des droits de l'Église, empêcha donc l'Angleterre de se précipiter dans le schisme ; et ce fut l'union de ce royaume avec la sainte Église qui sauva ses universités à peine écloses, et qui permit à la civilisation chrétienne de pénétrer dans ses mœurs encore pleines d'une barbarie que les haines de race et les guerres d'extermination ne pouvaient manquer de nourrir.

L'héroïque résistance de saint Thomas ne fut pas seulement le salut de l'Angleterre ; il fut encore celui de toute l'Europe, en l'arrachant à un fléau qui menaçait alors tous les peuples, l'incorporation de l'Église dans le système féodal. L'Église seule ne reconnaissant aucune suzeraineté, restant complètement indépendante, conservait toute son autorité, et forçait la féodalité à se tenir dans ses limites, sous peine d'être bientôt repoussée, non sans un notable danger pour son honneur comme pour son crédit.

Ozanam, après avoir ainsi tracé le tableau de la vie de ces deux grands hommes, Bâcon de Vérulam et saint Thomas de Cantorbéry, arrive à la conclusion de son œuvre : « Souvenons-nous maintenant de Bâcon, dit-il, et mesurons dans notre pensée ses œuvres et sa gloire avec la gloire et les œuvres de saint Thomas ; pesons dans la même balance les cendres des deux chanceliers. »

L'histoire de Bâcon est celle du plus grand nombre

des philosophes, qui tous nous ont fait connaître ce qu'on peut attendre du rationalisme en fait d'honneur et de liberté. Il sacrifia sa personnalité et son génie aux passions et aux caprices des têtes couronnées dont il s'était résigné à être le docile instrument.

L'histoire de saint Thomas est celle de beaucoup d'entre les saints; une juste et religieuse indépendance fut le caractère dominant de cette noble vie.

Ce ne sont donc plus deux hommes qui sont en présence, ce sont deux types : c'est le philosophe et c'est le saint... « Et maintenant vous avez devant vous deux grandes figures : le rationalisme a fait l'une, le catholicisme a fait l'autre; c'est à vous de voir auquel des deux vous voulez livrer votre âme. »

Ce travail avait paru d'abord par fragments dans la *Revue européenne*, où il avait été inséré en plusieurs fois; c'était pour elle qu'il avait été originairement fait. Quelques amis d'Ozanam jugèrent que ces pages pouvaient prétendre à une publicité plus étendue que celle de ce recueil, et engagèrent le jeune auteur à réunir ces articles épars pour en faire une brochure. Il y consentit, mais à la condition de mettre son début sous la responsabilité d'autrui. M. E. de Coux, ancien rédacteur en chef de la *Revue européenne*, voulut bien se charger de recommander cet ouvrage aux lecteurs chrétiens, dans un avertissement publié en tête de cette brochure qui parut en 1836, imprimée chez les frères Périsse.

CHAPITRE X

Ozanam encore étudiant en 1836. — Son zèle pour le salut de la jeunesse. — Son amour pour les pauvres.

(1836)

Ozanam, en 1836, faisait encore à Paris une dernière année d'études. Il l'employa à préparer ses examens et sa thèse de docteur en droit; et pour faire diversion à ces travaux qui avaient pour lui peu d'attraits, il composait en même temps sa thèse de littérature pour obtenir le grade de docteur ès lettres, auquel il aspirait depuis longtemps.

Quoiqu'il éprouvât pour les lettres une sorte de passion, il lui en coûtait tant néanmoins pour écrire, qu'il avouait lui-même avoir en elles des amies bien sévères, faisant payer fort cher leur familiarité, et qui ne pourraient jamais être pour lui un délassement. Il se reprochait le tort qu'elles avaient pu faire aux études du droit, pensant que s'il avait consacré exclusivement à ce travail les cinq années de son séjour à Paris, il aurait pu obtenir au barreau

un rang qu'il ne pouvait plus espérer d'atteindre. Mais il ne pouvait se décider à dire un éternel adieu à ses études littéraires, qui, malgré leurs épines, ne laissaient pas d'avoir pour lui un charme incomparable.

Pendant toute cette année, il ne cessa de porter un regard inquiet sur son avenir, sur la nécessité prochaine où il allait se trouver de prendre une position définitive. D'un côté, il lui paraissait bien dur de rester confiné dans l'étroite sphère du *forum*. D'autre part, il craignait, en continuant ses travaux littéraires, de causer bien des peines à son père, pour lequel il avait la plus tendre affection, et qui redoutait toujours que l'amour de son fils pour les lettres ne vînt tromper un jour les espérances qu'il avait conçues en le destinant au barreau. Cette alternative était pour son âme si délicate un sujet continuel des plus poignantes angoisses.

Il écrivait à l'un de ses amis intimes : « Tout en reconnaissant dans le passé de ma vie cette conduite providentielle que je ne me lasse pas d'admirer, je ne puis m'empêcher de jeter un regard défiant et un peu sombre sur l'avenir. Le moment de se choisir une destinée est un moment solennel, et tout ce qui est solennel est triste. Je souffre de cette absence de vocation qui me fait voir la poussière et les pierres de toutes les routes de la vie, et les fleurs d'aucune. En particulier, celle dont je suis le plus près maintenant, celle du barreau, m'apparaît moins séduisante. J'ai causé avec quelques gens d'affaires; j'ai vu les misères auxquelles il faudrait se résigner pour obtenir d'être

employé, et les autres misères qui accompagneraient l'emploi. On a coutume de dire que les avocats sont les plus indépendants des hommes ; ils sont au moins aussi esclaves que les autres, car ils ont deux sortes de tyrans également insupportables : les avoués au commencement, et les clients plus tard[1]. »

Cependant, au milieu de ces perplexités, et malgré toutes ses répugnances à suivre la voie dans laquelle son père tenait à le faire entrer, il ne s'abandonnait pas au découragement ni au murmure. Écoutons-le dans une lettre pleine d'épanchement à l'un de ses meilleurs amis : « Il me semble que je suis résigné à faire la volonté de Dieu, quelque humble rôle, quelque douloureuse mission qu'il me prépare; mais que cette volonté me soit connue! que je ne sois plus, comme je le suis depuis cinq ans, divisé contre moi-même, c'est-à-dire faible, impuissant, inutile... Si ce n'était le sentiment de mon indignité morale, je désirerais beaucoup que cette vie finît bientôt, et que le jour succédât à ce crépuscule nébuleux dans lequel je marche enveloppé, sans savoir sur quelle pierre mon pied se pose, ni vers quel but ma course se dirige[1]. »

Il est difficile de trouver plus d'humilité et plus de résignation chrétienne dans un cœur livré à de si cruelles angoisses. Quelquefois, pour calmer ses anxiétés sur son avenir, il se disait à lui-même ce qu'il avait dit à d'autres qui s'inquiétaient à l'excès sur leur

[1] *Lettres d'Ozanam*, t. I, p. 209, 2e édit.

[2] *Ibid.*, p. 200.

future destinée : « Tout est pour moi ténèbres, incertitude ; mais qu'importe, pourvu que je sache ce que je dois faire demain ? à quoi sert que je connaisse quels seront mes devoirs dans six mois d'ici ? Est-il nécessaire que le voyageur voie le but à découvert, et ne lui suffit-il pas, pour éviter les obstacles, de voir toujours à dix pas devant lui [1] ? »

Mais ce qui soutenait surtout son courage, c'était la foi vive qu'il avait puisée dans le cœur et sur les genoux de sa mère ; cette foi qui illuminait de plus en plus son âme, à mesure que ses études devenaient plus profondes, ses prières plus ferventes. Il allait souvent aussi la retremper et l'affermir au banquet eucharistique, où le divin Maître, devenant le confident de ses tristesses, le fortifiait et le consolait. Ce sacrement d'amour, tout en vivifiant sa foi, embrasait encore son cœur d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu et pour l'exaltation de la sainte Église. De là cette charité éclatante pour le salut des jeunes gens et pour les pauvres, qui fut l'âme de toutes ses pensées comme de tous ses travaux pendant sa vie entière. Ce feu divin rayonne et jaillit de chacune des pages qu'il a écrites : il brûle, pour ainsi dire, les feuilles de la plupart de ses lettres, car il s'efforçait de faire partager à ses amis les sentiments généreux qui l'animaient, et il aurait voulu en faire autant d'apôtres.

Il est parfois si vivement inspiré que son style alors s'élève jusqu'au lyrisme ; témoin, entre beaucoup d'autres, cette page qui rend si bien les élans habituels

[1] *Lettres*, t. I, p. 89, 2e édit.

de son âme : « C'est à nous, catholiques, de ranimer la chaleur vitale qui s'éteint, c'est à nous de recommencer l'ère des martyrs ; c'est chose possible à tous les chrétiens ; être martyr, c'est donner sa vie pour Dieu et pour ses frères, c'est donner sa vie en sacrifice ; que le sacrifice soit consommé tout d'un coup comme l'holocauste, ou qu'il s'accomplisse lentement, et qu'il fume nuit et jour comme les parfums sur l'autel. Être martyr, c'est donner au Ciel tout ce qu'on a reçu : son or, son sang, son âme tout entière. Cette offrande est entre nos mains, ce sacrifice nous pouvons le faire ; c'est à nous de choisir à quels autels il nous plaira de le porter, à quels autels nous irons consacrer notre jeunesse et les temps qui la suivront, à quel temple nous nous donnerons rendez-vous : au pied de l'idole de l'égoïsme, ou au sanctuaire de Dieu ou de l'humanité. » Puis, après avoir comparé l'humanité de nos jours au voyageur qui se rendait de Jérusalem à Jéricho, et qui avait été blessé et dépouillé par les voleurs, il s'écrie : « A notre tour, faibles Samaritains, profanes et gens de peu de foi que nous sommes, osons cependant aborder ce grand malade, peut-être ne s'effrayera-t-il pas de nous ; essayons de sonder ses plaies et d'y verser de l'huile ; faisons retentir à son oreille des paroles de consolation et de paix. Et puis, quand ses yeux seront dessillés, nous le remettrons entre les mains de ceux que Dieu a constitués les gardiens et les médecins des âmes ; qui sont aussi, en quelque sorte, nos hôteliers dans le pèlerinage d'ici-bas, puisqu'ils donnent à nos esprits errants et affamés la parole sainte pour nourriture et l'espérance d'un monde meilleur pour abri. Voilà ce qui nous est proposé, voilà

la vocation sublime que la Providence nous a faite[1]. »

La charité si expansive d'Ozanam ne se consumait pas pourtant en phrases sonores et stériles. Ce qu'il disait aux autres, il se le disait à lui-même ; il faisait plus, il le mettait en pratique.

Parmi les œuvres qu'il regardait comme l'aliment nécessaire de sa charité, celle qui avait ses préférences était la visite des pauvres. Elle était à la portée de tous, elle devint la source de presque toutes les autres œuvres, si variées pourtant, qu'entreprit dans la suite la société de Saint-Vincent-de-Paul, telles que celles des apprentis, du vestiaire, des loyers, des bibliothèques, des fourneaux, etc... Aussi ce fut celle à laquelle se livrèrent tout d'abord les membres de la Société, comme nous l'avons dit au chapitre VI.

Ozanam y voyait d'immenses avantages pour les pauvres et pour leurs visiteurs. Pour les pauvres, car les riches, ou du moins ceux qui étaient dans l'aisance, se rapprochaient ainsi des indigents et de ceux qui étaient dans la misère. C'était à ses yeux le moyen le plus efficace de conjurer la lutte toujours menaçante entre la puissance de l'or et la puissance du désespoir. Il pensait qu'étant jeunes encore, et d'une condition médiocre, le rôle de médiateurs leur serait plus facile. En allant s'asseoir de temps en temps au triste foyer de la misère, en prenant part aux peines et aux chagrins qui en sont l'inséparable cortège, en ajoutant à quelques bonnes paroles de consolation un secours pour les besoins les plus pressants, on pouvait espérer, en effet, de voir s'apaiser

[1] *Lettres*, t. I, p. 144, 2e édit.

cette irritation hostile de ceux qui n'ont pas assez contre ceux qui ont trop. Dans ces charitables visites, on pouvait apprécier l'état moral et religieux de ceux dont on acceptait en quelque sorte la tutelle, par amour pour Notre-Seigneur, et juger des moyens les plus convenables pour les ramener à la vertu et aux saintes pratiques de la religion. On y trouvait l'avantage de voir de ses propres yeux le véritable degré de misère matérielle qui régnait dans la pauvre famille, et d'y mesurer les aumônes qu'on pouvait y répandre. Enfin, on adoucissait par une ingénieuse délicatesse ce qu'une honorable susceptibilité pouvait avoir à souffrir en recevant la charité; et souvent le bienfait destiné au corps ouvrait aussi le cœur, en le disposant à accueillir favorablement les pieux avis que le visiteur cherchait à y faire pénétrer; car c'était là le but essentiel auquel devaient tendre tous les membres de la Société.

Pour ceux-ci, d'autre part, outre les mérites dont ils enrichissaient leur âme en versant dans le sein des pauvres une part de leurs économies, en leur consacrant les loisirs qu'ils auraient pu donner au repos ou à d'honnêtes délassements, en triomphant des répugnances de la nature pour pénétrer dans des réduits infects, où parfois ils étaient reçus plus que froidement, ces visites avaient l'avantage pour eux de devenir une source féconde des plus salutaires réflexions.

En effet, lorsqu'on voit de près les malheurs et les souffrances de tant de pauvres familles, comment oserait-on se plaindre des légères épreuves que la Providence nous envoie? Le murmure, au contraire, fait place à la reconnaissance, et l'on rend grâces à Dieu de

nous avoir épargnés. On comprend mieux les vicissitudes de la fortune, et l'on se détache de plus en plus des biens de la terre.

Ce fut sans doute dans la visite des pauvres qu'Ozanam puisa l'admirable désintéressement qu'il pratiqua toute sa vie, et dont il nous a laissé lui-même l'incontestable témoignage dans une lettre écrite à un ami intime à l'âge de vingt-trois ans, au moment où une brillante carrière s'ouvrait devant lui. « Je professe, lui disait-il, que c'est folie de consumer ses jours à accumuler ce bien dont on ne jouira pas; folie même d'entasser pour ses enfants, car les enfants qui voient se former derrière eux un monceau d'or, sont furieusement tentés de s'y asseoir et de se croiser les bras; et leur préparer une fortune, c'est bien souvent les convier au péché de paresse, et puis les enfants ne sont quelquefois qu'un respectable prétexte ; soulevez le voile, et vous verrez l'égoïsme, l'égoïsme qui trouve dans la propriété un moyen d'étendre et de prolonger en quelque sorte la personnalité, qui est bien aise d'avoir beaucoup autour de soi dans le présent, et de laisser beaucoup après soi dans l'avenir... J'ai envie de rendre grâces à Dieu de m'avoir fait naître dans une de ces positions sur la limite de la gêne et de l'aisance, qui habituent aux privations sans laisser absolument ignorer les jouissances, où l'on ne peut s'endormir dans l'assouvissement de tous les désirs, mais où l'on n'est pas distrait non plus par les sollicitations continuelles du besoin. Dieu sait, avec la faiblesse naturelle de mon caractère, quels dangers auraient eus pour moi la mollesse des conditions riches ou l'abjection des classes

indigentes. Je sens aussi que cet humble poste où je me trouve me met à portée de mieux servir mes semblables [1]. »

La sensibilité exquise d'Ozanam fit naître de bonne heure dans son âme une tendresse vraiment fraternelle pour les pauvres. Ceux qu'il visitait devenaient pour lui comme des membres de sa famille. La foi vint perfectionner ces heureuses dispositions. La lecture et la méditation de la vie de saint Vincent de Paul et de saint François d'Assise les éleva encore jusqu'à une sorte d'enthousiasme, je dirais presque de passion pour la pauvreté. C'est ce qui explique ce désintéressement dont nous venons de parler; car, disait-il, « le propre de l'amour est de s'assimiler autant qu'il est en soi les choses aimées. »

Le lecteur jugera si notre cœur de frère nous inspire ici la moindre exagération, en lisant les lignes suivantes qu'il envoyait à un de ses amis : « Si nous ne savons pas aimer Dieu comme l'aimaient les saints, sans doute ce nous doit être un objet de reproche ; mais encore notre faiblesse doit y trouver quelque ombre d'excuse, car il semble qu'il faille voir pour aimer, et nous ne voyons Dieu que des yeux de la foi, et notre foi est si faible! Mais les hommes, mais les pauvres, nous les voyons des yeux de la chair; il sont là et nous pouvons mettre le doigt et la main dans leurs plaies, et les traces de la couronne d'épines sont visibles sur leur front; ici l'incrédulité n'a plus de place possible, et nous devrions tomber à leurs pieds, et leur dire avec

[1] *Lettres*, t. I, p. 207, 2e édit.

l'apôtre : *Tu es dominus et Deus noster,* vous êtes nos maîtres, et nous serons vos serviteurs; vous êtes pour nous les images sacrées de Dieu que nous ne voyons pas, et, ne sachant pas l'aimer autrement, nous l'aimons dans vos personnes [1]. »

Ozanam était si convaincu de cette vérité, que lorsqu il visitait ses pauvres, c'était toujours le chapeau à la main, et il ne les quittait pas sans leur dire, bien plus par esprit de foi que par politesse : « Votre très humble serviteur. »

La société de Saint-Vincent-de-Paul, pendant tout le temps qu'il passa à Paris, devint pour lui un moyen précieux de combler jusqu'à un certain point le vide désolant que laissait dans son cœur l'éloignement de la famille. Il trouvait, dans les réunions hebdomadaires, des amis chrétiens dans le sein desquels il pouvait répandre son âme, en leur faisant partager sa joie et ses peines; et il s'y était préparé en même temps un vaste vaste champ pour l'exercice de son zèle. C'était là surtout qu'il usait de toute l'influence que lui donnaient ses talents et son mérite, pour accomplir l'œuvre qui le préoccupa toute sa vie, s'emparer de la jeunesse des écoles pour affermir sa foi, pour la prémunir contre les fausses doctrines, et pour l'entraîner, par son exemple, dans les sentiers étroits de la vie chrétienne. C'était encore là que se dilatait son cœur en faveur des pauvres, et que son ingénieuse charité savait découvrir de nouveaux moyens de soulager leur misère, et de parvenir jusqu'à leur âme, pour les ramener à la vertu.

[1] *Lettres,* t. I, p. 218, 2e édit.

Nos lecteurs pourront voir dans la note n° VII, à la fin du volume, l'heureuse influence qu'exerça sur Ozanam M. l'abbé Marduel, qui fut son père spirituel pendant de longues années.

CHAPITRE XI

Ozanam soutient sa thèse de docteur en droit. — Il apprend la mort de son père. — Ses plaidoiries. — Il est nommé professeur de droit commercial à Lyon. — Il soutient à Paris sa thèse de docteur ès lettres. — Ses innombrables travaux.

(1836 à 1838)

Le père d'Ozanam, tout joyeux de voir approcher le moment si désiré où son fils allait faire son entrée au barreau de Lyon, s'empressa de lui préparer d'avance, dans notre appartement, une grande et belle chambre qui pût lui servir de cabinet. Il la meubla avec soin, et disposa surtout une bibliothèque, dans laquelle il se hâta de porter une partie des livres de la sienne, heureux de pouvoir s'en dépouiller en faveur du jeune avocat qui devait arriver à Lyon, pour y faire bientôt son stage et sa résidence : ses rêves les plus chers lui paraissaient sur le point de se réaliser.

Cependant, quoique très sensible au bonheur que se promettait son père, et à celui qu'il rêvait lui-même en revenant au sein de sa famille, Ozanam ne

pouvait s'empêcher de regretter Paris, le berceau de la société de Saint-Vincent-de-Paul; il y laissait tant d'amis!

Il fallait dire adieu aux conférences de Notre-Dame, aux rapports qu'il avait avec les hommes les plus distingués dans les sciences et dans les lettres, aux bibliothèques qui lui étaient si utiles pour ses recherches, et où il savait découvrir des trésors. Mais il avait passé sa thèse de docteur en droit au mois d'avril. (Il la soutint le mardi 30 de ce mois, en 1836; les sujets étaient : Droit romain : *De interdictis;* droit français : *De la prescription à l'effet d'acquérir.*) Il ne lui restait plus aucune raison à alléguer pour rester dans sa chère capitale. Il revint donc à Lyon par obéissance, à l'époque des vacances de 1836.

Pendant ce temps de repos nous fîmes ensemble plusieurs petits voyages. Nous allâmes visiter les hauts fourneaux et le laminage de Lorette près de Rive-de-Gier, la fabrique royale d'armes de guerre à Saint-Étienne, en Forez. Notre frère Charles, aujourd'hui docteur en médecine, mais alors très jeune encore, nous accompagnait dans cette excursion, et fit avec nous son premier voyage pédestre.

Peu de jours après, nous étions encore avec Ozanam à Verzé, près de Màcon, chez notre ami Jules de Maubout, et nous nous rendions à l'invitation de M. de Lamartine dont nous avons parlé au chapitre VIII.

Cependant, tout en se résignant à sacrifier ses répugnances pour l'agitation des affaires, ses goûts paisibles et ses rêves d'études, par respect pour la volonté de son père, Frédéric reçut un conseil qui semblait conci-

lier les penchants de son esprit et les exigences de sa position. Plusieurs personnes recommandables et importantes de la ville de Lyon conçurent l'idée d'obtenir du gouvernement l'établissement d'une chaire de droit commercial dans leur ville et d'y faire nommer Ozanam.

Les démarches nécessaires pour réaliser ce projet, et le désir qu'il nourrissait depuis longtemps de soutenir sa thèse de docteur ès lettres, l'obligèrent à faire le voyage de Paris. Il y était encore lorsque survint le terrible accident qui nous enleva en quelques heures notre excellent père, le 12 mai 1837. Nous en avons donné quelques détails dans sa biographie au commencement de ce livre.

Malgré tous les ménagements que nous avions pris pour lui faire connaître son malheur, Ozanam lut de suite à travers les nuages dont on l'avait enveloppée l'affreuse vérité qu'on s'efforçait en vain de lui dissimuler. Il n'y avait encore à cette époque ni télégraphe électrique, ni chemin de fer de Paris à Lyon; aussi ne put-il arriver près de nous que cinq à six jours après ce déplorable événement. Ce fut seulement en tombant entre nos bras qu'il acquit l'horrible certitude du coup qui venait de le frapper.

Il faudrait connaître l'exquise sensibilité du cœur de cet excellent fils, la haute estime et surtout le tendre amour dont il entourait son père, pour avoir quelque idée de la douleur amère et profonde dont son âme fut inondée. Habitué en quelque sorte à vivre à l'ombre de son père comme sous le regard protecteur de la Providence, à se reposer entièrement sur lui pour la

direction de sa vie, à tout faire pour lui témoigner son dévouement et sa reconnaissance, il ressentit d'autant plus vivement ce vide affreux qui s'était fait autour de lui avec la rapidité de la foudre. Sa résignation chrétienne et sa confiance inébranlable en Dieu purent seules mettre un peu de baume sur la plaie profonde qu'il venait de recevoir [1].

A ce chagrin si poignant vinrent se joindre encore des inquiétudes sérieuses sur l'état alarmant de la santé de notre pauvre mère, accablée de tristesse, et atteinte depuis longtemps déjà de violents maux de tête qui ne la quittaient pas. Puis il fallut s'occuper de la modeste succession de notre pauvre père et essuyer tous les ennuis, toutes les lenteurs que nécessitent les intérêts d'un mineur. Notre frère Charles, en effet, n'avait alors qu'une douzaine d'années. Pouvait-on trouver quelque chose de plus cruel, pour une âme brisée par la douleur, que d'être forcée de s'occuper de mille détails exigés par les lois en pareille circonstance : et ce fut Frédéric, en sa qualité de docteur en droit, sur lequel retomba en grande partie le soin de ces pénibles affaires.

A peine sorti de tous ces douloureux embarras, Ozanam vit fondre sur lui des préoccupations et des inquiétudes de toute sorte. On ne comprend même pas comment sa santé, déjà si éprouvée par le chagrin, par un travail opiniâtre, et d'ailleurs si délicate, ait pu résister à tant de sollicitude.

Quant à nous, occupé à donner des missions, nous étions souvent retenu loin du toit maternel. Notre jeune

[1] Voir les *Lettres*, t. I, p. 237, 244, 247, 249, 253.

frère, Charles, placé à l'institution ecclésiastique des Minimes, y continuait ses études ; par conséquent Ozanam restait seul auprès de notre mère, témoin désolé de sa profonde affliction, et des progrès lents et continuels de sa maladie. Cependant, autant qu'il nous était possible, nous nous réunissions tous trois autour d'elle pour la distraire, et nous tâchions aussi de consoler un peu le pauvre garde-malade. A cette triste fonction venaient se joindre les soucis de l'administration d'une fortune bien peu considérable, il est vrai, mais dont le lot principal était une maison que régissait mon père, et qu'Ozanam essaya de régir lui-même pendant un ou deux ans.

Ce travail ne tarda pas à lui révéler l'insuffisance du revenu pour les besoins de la famille. Il comprit alors mieux que jamais de quelle importance devaient être pour lui les démarches commencées pour l'établissement d'une chaire de droit commercial à Lyon ; il fallait obtenir d'y être nommé.

Ce n'était pas chose facile, grâce à la complication des rouages administratifs. Six pouvoirs différents devaient se mettre d'accord pour arriver à la conclusion. C'étaient : la chambre de commerce de Lyon, le ministère et le conseil royal de l'instruction publique, le conseil municipal de Lyon, le ministère du commerce et celui de l'intérieur. Enfin, ce ne fut qu'au commencement de 1839 que le conseil municipal nomma définitivement Ozanam professeur de droit commercial à une majorité de vingt-quatre voix sur trente-six.

Tout cependant n'était pas terminé. Il fallait encore que la nomination fût confirmée par le ministre de

l'instruction publique, qui alors était M. Cousin. Celui-ci, pendant tous les débats de cette affaire, avait proposé à Frédéric une chaire de philosophie à Orléans. Cette perspective souriait sans doute beaucoup au futur professeur, parce qu'elle lui promettait une carrière exclusivement intellectuelle et paisible; mais dans le triste état où se trouvait notre mère, il ne pouvait pas l'abandonner. Il opta donc pour la chaire de droit commercial.

Voici la lettre que M. Cousin lui répondit à cette occasion :

« 6 juillet 1839.

« Mon cher Ozanam, je ne vous ai pas répondu, tant que je n'avais rien de net à vous dire. Aujourd'hui je viens vous annoncer que, dans le conseil d'hier, il a été arrêté que vous seriez nommé à la chaire de droit commercial. J'aurais bien mieux aimé vous voir dans mon régiment, mais je n'en désespère pas, et, en tout cas, je suis sûr qu'avec moi, ou sans moi, vous servirez toujours la vraie philosophie. Ne m'oubliez pas trop; car vous êtes sûr de trouver toujours en moi... un ami. »

Il fallut deux ans pour parvenir à cet heureux résultat; et encore est-il probable que ce succès se serait fait attendre bien plus longtemps, sans les ardentes prières que notre bonne mère adressait tous les jours à Dieu pour la réussite de cette affaire. Il n'est même pas de sacrifice auquel elle n'eût consenti pour être exaucée; il lui semblait que sa guérison en dépendait. Elle

nous aimait tellement qu'elle oubliait toutes ses douleurs pour ne se préoccuper que de ce qui nous intéressait.

Cependant, au milieu de tant de sollicitudes, Ozanam ne restait pas oisif. Les membres du conseil de la Propagation de la foi, voulant donner un nouvel élan à cette œuvre si belle et si imposante, le prièrent de se charger de la rédaction des Annales. Ils comptaient avec raison sur sa piété, sur son talent pour relever cette revue, et faire mieux apprécier les services immenses que rend aux missions étrangères cette œuvre éminemment catholique; un certain nombre d'articles furent très-remarqués; entre autres, un compte rendu des recettes et des dépenses, malgré l'aridité du sujet, et une notice sur l'établissement de la propagation de la foi que l'on trouve dans ses œuvres complètes [1]. »

Il continua cette rédaction des Annales pendant plusieurs années, et ne l'abandonna que lorsque de nouvelles et graves occupations vinrent mettre des bornes à son dévouement, en l'arrachant à Lyon pour le conduire à Paris, d'où il envoya pourtant encore quelques articles.

Au reste, ce travail n'était qu'un faible accessoire de ceux qui se disputaient son temps. Une fois les affaires de la famille réglée, Ozanam, malgré toutes ses répugnances, ne tarda pas à se faire inscrire au tableau des avocats du barreau de Lyon. Bientôt, selon l'usage, comme un débutant, il fut chargé d'office de la défense

[1] T. VIII, 2e vol. des *Mélanges*, p. 23.

d'un accusé trop pauvre pour se donner un avocat. On comprend aisément que celui qui aimait tant les pauvres, plaidât la cause de son client, en déployant toutes les ressources de son talent incontestable, et avec toutes les émotions d'un cœur aussi sensible que l'était le sien, surtout à l'endroit des déshérités de la fortune. Le magistrat chargé de soutenir l'accusation, et blasé sans doute par l'habitude de la chicane, bien loin d'apprécier la sincérité et l'ardeur consciencieuse du défenseur, se prit à le railler, et à lui dire avec ironie qu'il avait tort de prendre au sérieux un rôle qu'on ne lui faisait jouer que pour la forme. Ozanam fut indigné, et dans une réplique pleine de feu, quoique mesurée, il reprocha vivement à ce magistrat incongru de faire si bon marché de la justice ainsi que de la dignité du barreau, et de le prendre pour un histrion. Le malheureux accusateur public était loin de s'attendre à une pareille sortie, surtout de la part d'un jeune homme de vingt-quatre ans. Les juges eux-mêmes approuvèrent cette leçon donnée à cet imprudent collègue ; nous en connaissons même un qui, après l'audience, vint serrer la main du jeune avocat et le féliciter de sa bonne action.

Il ne voulut jamais consentir, comme le font souvent ceux qui débutent, à s'entendre avec un avoué qui aurait pu lui procurer un bon nombre de clients. Il était trop délicat sur la justice des causes qu'on lui proposait pour s'engager à plaider la première venue. Aussi sa clientèle ne fut-elle pas très nombreuse. Cependant il plaida plusieurs fois, soit en police correctionnelle ou au tribunal civil, soit au tribunal de commerce ou

aux assises. Nous nous souvenons qu'à ces dernières il eut à défendre un malheureux sourd-muet accusé d'un crime capital, et qu'après de longs et difficiles débats il eut le bonheur de le voir renvoyer complètement acquitté. Nous nous rappelons même avoir été témoin des marques de reconnaissance que ce pauvre homme vint exprimer à Frédéric, aussitôt après avoir été rendu à la liberté.

Le jeune avocat donnait aussi des consultations, rédigeait des mémoires pour des contestations entre commerçants. Des étudiants en droit allaient encore chez lui prendre des leçons.

Les émotions de la plaidoirie n'étaient pas pour lui sans charmes ; mais les rapports avec les gens d'affaires lui découvraient tant de bassesses et d'injustices de leur part que sa délicatesse ne pouvait s'y plier. « La justice, disait-il, est le dernier asile moral, le dernier sanctuaire de la société présente. La voir entourée d'immondices, c'est pour moi une cause d'indignation à chaque instant renouvelée ; ce genre de vie m'irrite trop, je reviens presque toujours du tribunal profondément ulcéré ; je ne puis pas plus me résigner à voir le mal qu'à le souffrir [1]. »

Ozanam, dans une autre de ses lettres, exprimait encore ainsi les motifs de ses répugnances intimes pour la profession qu'il se voyait forcé d'embrasser. « Je ne m'acclimate point dans l'atmosphère de la chicane : les discussions d'intérêts pécuniaires me sont pénibles ; il n'est pas de si bonnes causes où il n'y ait des torts réci-

[1] *Lettres*, t. I, p. 254, 2e édit.

proques ; il n'est pas de plaidoyer si loyal où il ne faille dissimuler quelques points faibles. Il existe des habitudes d'hyperbole et de réticence dont les plus respectables membres du barreau donnent l'exemple, et auxquelles il faut s'assujettir. Toutes les figures de rhétorique sont réduites en action devant les tribunaux, qui n'entendent plus que ce langage. Il est convenu qu'on doit demander deux cents francs de dommages-intérêts quand on en veut cinquante ; que le client ne saurait manquer d'avoir raison en toutes ses allégations, et que l'adversaire est un drôle. Exprimez-vous en termes plus raisonnables, vous passez pour avoir fait des concessions ; vous vous êtes avoué vaincu ; les confrères vous en font des reproches ; le client se prétend trahi ; et si vous rencontrez dans le monde un des juges qui ont siégé dans l'affaire, il vous dit en vous abordant : Mon cher, vous êtes trop timide[1] ! »

Au milieu de tant d'occupations, une seule distraction agréable lui restait, c'étaient ses travaux littéraires ; il préparait ses thèses de docteur ès lettres.

Vers la fin de 1838, il se rendit de nouveau à Paris afin d'y compléter les épreuves nécessaires pour obtenir le diplôme désiré. Le sujet de sa thèse latine était : *De frequenti apud veteres poetas heroüm ad inferos descensu.* C'est-à-dire : « Sur la fréquente fiction de la descente des héros aux enfers chez les poètes de l'antiquité. » Elle était dédiée à son père. Dans sa thèse française, il traitait : *De la Divine Comédie et de la philosophie du Dante.* Elle était dédiée à M. de La-

[1] T. I, p. 275, 2e édit.

martine, à M. Ampère fils, et à M. Noirot, son ancien professeur de philosophie.

Cette épreuve fut entourée d'une pompe inaccoutumée : outre un public très nombreux, neuf professeurs de la faculté des lettres y assistaient ; plusieurs d'entre eux pourtant ne l'étaient plus comme titulaires, tels que M. Villemain et M. Cousin. M. de Lacretelle, qui avait alors soixante-quatorze ans, et qui ne résigna sa chaire qu'à quatre-vingt-sept ans, était au nombre des examinateurs. Il était professeur d'histoire à la faculté des lettres de Paris depuis 1809 ; son cours était un des plus suivis. Il posa à Ozanam cette question : « Quels ont été au XVIe siècle les maîtres de la langue française et de la littérature ? » Frédéric, dans sa réponse, plaça en tête saint François de Sales, puis, par ordre de date, avec leurs caractères divers, Rabelais, Michel Montaigne, Charron, Étienne Pasquier, etc... Alors le vieux professeur, qui n'avait probablement jamais lu saint François de Sales, se récria sur la priorité donnée à ce dernier. Ozanam donna ses raisons [1]. M. de Lacretelle multiplia ses objections, mais il tombait souvent à faux, et son contradicteur, le serrant de près, ne laissait rien passer sans le relever.

Cependant la lutte s'échauffait. A l'occasion de la littérature, on ne tarda pas à mettre en jeu les convictions. On ne pouvait amener Frédéric sur un terrain qui lui assurât mieux la victoire : philologie aussi bien que

[1] Ses raisons étaient si vraies, si concluantes, qu'elles furent comme le prélude du jugement que porta quarante ans plus tard le souverain pontife, en proclamant saint François de Sales *docteur de l'Église*.

science de l'expression; philosophie comme doctrine de fond; origine de notre langue, ses oscillations au xve siècle, ses sources dans les idiomes grec, latin, germanique, et jusqu'aux racines émanées des langues orientales; tout fut exploité par le candidat avec une surabondance et surtout avec une verve incomparables. Le vieux professeur aux abois s'arrêta, forcé de ne plus revendiquer autre chose que le respect dû aux cheveux blancs.

D'autre part, l'argumentation sur le Dante eut un tel succès, que M. Cousin intervint en s'écriant avec enthousiasme : *Monsieur Ozanam, il est impossible d'être plus éloquent que vous.* Ces paroles, qui exprimaient si bien l'admiration de tous les auditeurs, furent couvertes des applaudissements unanimes de l'assemblée. Jamais thèse ne fut passée d'une manière plus brillante.

Mais ces merveilleux succès ne pouvaient faire oublier à Ozanam que sa mère soupirait après son prompt retour; aussi ne tarda-t-il pas à revenir à Lyon, heureux de pouvoir réjouir notre bonne mère par la nouvelle de ses triomphes littéraires; puis il reprit en toute humilité ses modestes occupations.

Cependant, quoique surchargé de travail, son amour des belles-lettres lui faisait oublier ses fatigues, pour se livrer à la composition de plusieurs articles d'une certaine importance adressés à différentes revues. Nous nous contenterons d'en indiquer quelques-uns qu'on retrouve dans ses œuvres complètes, septième et huitième volume, intitulés *Mélanges : Droit public. — Des biens de l'Église,* 1837. — *Origines du*

droit français cherchées dans les symboles et formules du droit universel. — Critique de l'ouvrage de Michelet, 1837. — *Du protestantisme dans ses rapports avec la liberté,* 1838, etc.

Ce n'est pourtant pas encore tout; à ces incroyables travaux il faut encore joindre ceux qu'imposait à Ozanam son dévouement sans bornes pour sa chère société de Saint-Vincent-de-Paul. Il était encore étudiant en droit à Paris, lorsqu'on établit à Lyon une des premières conférences de province. A peine était-il revenu se fixer en cette ville, qu'il fut nommé à l'unanimité président général des conférences déjà fondées, et de celles qui ne devaient pas tarder à en augmenter le nombre. Il ne s'agissait point pour lui d'un simple titre honorifique et d'une sinécure. En effet, ce ne fut pas sans peine que la société de Saint-Vincent-de-Paul put obtenir à Lyon le droit de cité, nous en avons été nous-même témoin. Voici ce qu'en écrivait Frédéric à l'un de ses plus intimes amis : « Il n'est pas possible de se faire illusion, la Société a rencontré des défiances partout. Si à Lyon elle n'a jamais encouru le blâme de l'autorité ecclésiastique, si même quelques prêtres vénérables l'ont encouragée, elle n'a pas cessé d'être l'objet des vexations de beaucoup de laïques : gros bonnets de l'orthodoxie ; Pères de concile en frac et en pantalons à sous-pieds; docteurs qui prononcent entre la lecture du journal et les discussions du comptoir, entre la poire et le fromage; gens pour qui les nouveaux venus sont toujours les mal venus, pour qui tout ce qui arrive de Paris est présumé pervers; qui font de leur opinion politique

un treizième article du symbole; qui s'approprient les œuvres de charité comme leur chose, et disent modestement en se mettant à la place de Notre-Seigneur : « Quiconque n'est pas avec nous est contre nous. » Vous ne sauriez croire les mesquineries, les vilenies, les arguties, les minuties, les avanies dont ces gens-là, avec la meilleure foi du monde, ont usé contre nous. Les plus estimables ont été entraînés par la foule, et nous avons dû souffrir beaucoup de ceux mêmes qui nous aimaient! Au reste, nous n'avons pas à nous plaindre, quand nous avons affaire à un monde où M. Lacordaire est anathématisé, M. de Ravignan déclaré inintelligible, et l'abbé Cœur suspect.

« Chaurand et moi, comme principaux fondateurs et directeurs de l'œuvre, nous avons été constamment sur la brèche, et ce rôle nous fatigue beaucoup; il en reste toujours un peu d'aigreur dans l'esprit, et la charité souffre des conversations qu'on est obligé d'avoir à ce sujet. D'un autre côté, il y a une responsabilité attachée à nos charges, si modestes qu'elles soient; les fautes que l'on commet sont doublement graves lorsqu'elles peuvent retomber sur les œuvres qu'on dirige. Les chefs des associations pieuses devraient être des saints pour attirer sur elles les grâces de Dieu. Souvent je me demande comment j'ose bien, moi si faible et si mauvais, demeurer le représentant d'un si grand nombre de bons jeunes gens. C'est pourquoi j'aspire à l'époque où il me sera possible de me décharger de la présidence. Si Letaillandier vient ici, nous le porterons à l'unanimité; car il y a, et c'est peut être le

seul bien positif que nous ayons fait, un attachement extrême des membres lyonnais à *leurs amis, même inconnus, de Paris*[1]. »

A ces sollicitudes pour les conférences lyonnaises, il faut encore ajouter celles qui le préoccupaient pour l'organisation générale et pour le développement de la société de Saint-Vincent-de-Paul. Aussi dans la plupart de ses lettres est-il question de cette charitable association. On y voit qu'il écrivait souvent aux membres les plus influents pour leur communiquer ses idées et les moyens qu'il croyait les plus propres à entretenir l'union, l'activité et la vie dans les conférences multipliées et dispersées. Il n'épargnait ni sollicitude ni fatigue pour inspirer à la direction générale de la Société l'esprit primitif des fondateurs et surtout celui de leur saint patron saint Vincent de Paul, dont il s'efforçait de se pénétrer lui-même. Nous pourrions, à l'appui de notre affirmation, invoquer le témoignage de plusieurs de ses lettres; nous nous bornerons à citer les passages suivants de l'une d'entre elles. « Notre petite société de Saint-Vincent-de-Paul est devenue assez considérable pour être regardée comme un fait providentiel, et ce n'est pas sans quelque raison que vous y occupez une place qui a de l'importance. Ne vous y trompez pas, secrétaire général, vous êtes, après M. Bailly, l'âme de la Société ; c'est de vous que dépend l'union des diverses conférences, et de l'union, la vigueur et la durée. Voyez donc que de grands devoirs vous sont imposés, et l'activité est le premier de tous.

[1] *Lettres*, t. I, p. 288.

« Soyez souvent présent aux assemblées particulières; voyez de temps à autre les présidents ; tenez la main aux réunions du conseil de direction ; stimulez quelquefois le calme trop grand du président du conseil général; ne négligez pas la correspondance avec les conférences de province. Si vous m'en croyez, lorsqu'une conférence a manqué d'écrire à l'époque fixée, vous lui écrirez vous-même un peu avant l'époque suivante pour l'engager à être plus fidèle au rendez-vous. Ne laissez pas non plus attendre trop longtemps les circulaires. Celle que vous m'adressâtes il y a deux mois était fort bien et répondait à un besoin urgent. La visite des familles n'est point si facile qu'on se l'imagine; les instructions à ce sujet sont d'une extrême utilité, il serait bon d'y revenir. Nous avons ici (à Lyon) des conférences qui ont admirablement réussi à obtenir dans leurs familles un empire salutaire ; d'autres qui ont été victimes de leur excessive bonté. Quelques exhortations de votre part leur seront profitables ; ce qui vient de Paris jouit d'une grande autorité : *Major a longinquo reverentia*. Je n'approuve pas moins votre intention de nous entretenir dans une prochaine lettre, non point précisément du sermon de charité, qui est une question toute parisienne, mais de l'esprit extérieur de la Société, de l'absence du secret et de la nécessité de rester obscur. Il serait bon de poser ce principe : que l'humilité est obligatoire pour les associations comme pour les individus, et l'appuyer par l'exemple de saint Vincent de Paul, qui réprimanda sévèrement un prêtre de la Mission pour avoir nommé la compagnie : *Notre sainte compagnie. Servi inutiles sumus*, tel est le témoignage

que doivent se rendre ceux qui s'unissent pour servir Dieu et les hommes [1]. »

On voit, par ces citations, qu'Ozanam fut bien l'un des principaux fondateurs de la société de Saint-Vincent-de-Paul. Pour s'en convaincre mieux encore, il faudrait lire en entier les lettres dont nous n'avons détaché que quelques fragments.

[1] *Lettres*, t. I, p. 263.

CHAPITRE XII

Ozanam perd sa mère; ses inquiétudes sur sa vocation. — Son cours de droit commercial. — Son concours pour l'agrégation à une chaire de littérature à la Sorbonne.

(1839 à 1840)

Vers le milieu de l'année 1839, Ozanam fut encore obligé d'aller passer quelques jours à Paris pour l'entier achèvement de ses affaires; il y dut rester jusqu'au 11 du mois d'août.

Le jour même qui fut celui de son départ de la capitale, notre mère prenait une crise qui la forçait à se mettre au lit, et quand Frédéric arriva, la veille de l'Assomption, ce fut pour la trouver souffrant d'excessives douleurs, atteinte d'une fièvre ardente, donnant enfin de vives appréhensions. De notre côté, nous venions de terminer à Autun une retraite que nous donnions à Saint-Andoche aux sœurs du Saint-Sacrement, lorsque, sur un avis des plus alarmants du médecin, nous partîmes aussitôt en poste, voyageant toute la nuit dans une anxiété inexprimable, craignant sans cesse d'arriver trop tard. Pour le grand jour

de l'Assomption, les trois frères se trouvaient réunis au chevet de leur mère mourante; car notre frère Charles, revenu de sa pension, entrait en vacances. Hélas! ce jour autrefois si joyeux, parce qu'il était celui de la fête de notre excellente mère, n'était plus rempli pour nous que de menaces funèbres. Quel désolant rapprochement!

Toutefois, pendant quelque temps, une amélioration survenue dans l'état de notre chère malade sembla nous laisser un peu d'espoir; mais espoir trompeur! deux mois après nous étions orphelins [1].

La perte de notre mère plongea Ozanam dans une angoisse inexprimable; pour en avoir une idée, il faudrait lire les lettres LXe et LXIe qu'il écrivait à ce sujet à deux de ses meilleurs amis. Nous nous permettrons d'en détacher un seul passage qui pourra faire juger de la désolation de son âme. « C'était elle, disait-il, dont les premiers enseignements m'avaient donné la foi; elle qui était pour moi comme une image vivante de la sainte Église, notre mère aussi; elle qui me semblait la plus parfaite expression de la Providence; aussi je crois me sentir à peu près comme les disciples devaient être après l'ascension du Sauveur, je suis comme si la Divinité s'était retirée d'auprès de moi. Il me semble par moments, vous l'avouerai-je, que la foi m'échappe avec celle qui en fut pour moi l'interprète, et que je demeure seul dans mon néant. Oh! demandez pour moi au Seigneur qu'il m'envoie, comme à ses disciples, orphelins aussi, l'Esprit qui console, le Paraclet! Je

[1] 14 octobre 1839.

voudrais seulement obtenir la force nécessaire pour achever mon pèlerinage de quelques années, peut-être quelques jours, et pour finir enfin comme a fini ma mère [1]. »

Au moment de choisir un état, voyant ses parents jeunes encore, il avait accepté, pour leur complaire, la profession du barreau, malgré toutes ses répugnances. A peine avait-il pris tous ses grades, que son père lui manqua et ne put jouir de ses sacrifices. Il tente alors une nouvelle carrière pour concilier les exigences pécuniaires de sa position avec les soins de sa mère qu'il ne pouvait pas quitter ; et lorsque, après deux ans, il obtient sa nomination de professeur de droit commercial, et qu'il se dispose à s'acquitter de ses nouvelles fonctions, sa mère ne profitera pas de ce qui a été fait pour elle. Ce double et sévère désappointement renversa tous ses desseins, et le jeta, à l'égard de sa vocation, dans les incertitudes les plus douloureuses.

Ozanam cependant n'avait pas attendu jusque-là pour se préoccuper de son avenir, et pour chercher à connaître les desseins de Dieu sur lui. Il parle souvent dans ses lettres de ses incertitudes à ce sujet. Il avait recours à la prière ; il consultait la volonté de ses parents, et étudiait attentivement les événements et les diverses circonstances qui entouraient sa vie. L élévation de ses pensées et l'innocence de son cœur faisaient briller à ses yeux l'éclat céleste de la virginité. Il n'admettait pas que les filles d'Ève eussent seules le monopole de cette angélique vertu, et il alléguait, à l'appui de son opi-

[1] *Lettres*, t. I, p. 245.

nion, les exemples de Notre-Seigneur et du disciple que Jésus aimait. Puis il recommandait la lecture de la doctrine de saint Paul à ce sujet. « N'est-ce pas, disait-il, la plus belle fleur qui soit cultivée dans le jardin de l'Église? Ne serait-on pas heureux de l'emporter au ciel? » Il regardait le mariage comme un égoïsme à deux, dont tout le zèle et l'activité se bornent en général au cercle étroit de la famille. Son âme, dont les aspirations étaient si élevées, si larges et si généreuses, s'indignait presque en pensant que l'homme abdique beaucoup de sa dignité et de sa liberté d'action, le jour où il s'enchaîne au bras de sa femme. Il était loin cependant de faire de ces principes une loi universelle. Il savait trop bien que le Saint-Esprit souffle où il veut, et que tous ne sont pas appelés à l'état le plus parfait. Mais lui, en particulier, n'y était-il pas appelé? telle était la grande question qui le préoccupait.

L'abbé Lacordaire, qui était un ami d'Ozanam, venait d'abandonner les brillantes conférences qu'il donnait à Notre-Dame de Paris, pour entrer au noviciat des pères dominicains à la *Quercia*, en Italie. Son but était de rétablir en France l'ordre célèbre de Saint-Dominique. Il écrivit plusieurs lettres à Frédéric, et ne lui cachait pas qu'il éprouverait une joie bien vive s'il pouvait un jour l'appeler mon frère et mon père.

Ces bonnes paroles ne pouvaient tomber sur une terre mieux préparée à les recevoir. Aussi Ozanam s'empressa-t-il de lui demander des prières pour obtenir la grâce de connaître sa vocation et de l'arracher à ses incertitudes, qui le rendaient malheureux à l'excès. Il alla même jusqu'à le prier de lui faire connaître les

règles de son ordre; car, ajoutait-il, « si Dieu me voulait appeler à lui, je ne vois pas de milice dans laquelle il me fût plus doux de le servir que celle où vous êtes engagé[1] ! »

Ce fut au milieu de ces inquiétudes et de ces tourments que survint la mort de notre mère bien-aimée. Rien ne nous détache plus des intérêts temporels que la perte de nos proches. D'autre part, Frédéric n'avait sollicité la position honorable qu'il venait d'obtenir que parce que son amour pour sa mère lui en faisait un devoir. Aujourd'hui sa liberté lui était rendue. Tout semblait, par conséquent, aplanir les difficultés, jusqu'alors insurmontables, qui s'opposaient à ses goûts et à son attrait pour la vie religieuse; la Providence paraissait le conduire comme par la main chez les frères prêcheurs. Nous nous rappelons même qu'un jour le P. Combalot nous dit : « J'aimerais mieux voir Ozanam monter dans la chaire de vérité que dans celle de l'université. »

Frédéric n'était pourtant pas aussi libre qu'il semblait l'être. De tous les côtés lui arrivaient les avances les plus flatteuses. M. Cousin lui faisait de sérieuses instances pour l'attirer et l'attacher à l'enseignement universitaire. D'autre part, M. de Montalembert le pressait de contribuer activement à la rédaction d'une nouvelle publication qu'il fondait. « Je vous en supplie, lui écrivait il, donnez-nous donc quelques fragments de vos travaux, quelques éclats du monument que vous sculptez; je vous demande ce service comme à un ami et

[1] *Lettres*, t. II, p. 330.

à un frère d'armes, sur la sympathie duquel je compte comme vous devez compter sur moi. »

Mais ce qui entravait surtout sa liberté, c'était ce titre de professeur de droit commercial si laborieusement conquis. Il ne pouvait, sans manquer à ses devoirs, rompre brusquement les liens étroits que la création de cette chaire venait de former entre lui et la ville de Lyon. D'ailleurs sa vocation à la vie religieuse ne lui paraissait pas encore assez évidente pour qu'il crût devoir se porter à une pareille extrémité. Il aima donc mieux attendre que les événements et les circonstances éclairassent davantage la voïe par laquelle la Providence devait le conduire. D'ailleurs il était résolu à ne pas s'occuper de la question d'*état* avant la fin des vacances de cette année, car, disait-il, « je dois bien à la mémoire de ma pauvre mère une année de deuil. »

Ozanam se décida donc à commencer son cours, et le 16 décembre 1839 il prononçait son discours d'ouverture.

Il écrivait, à ce sujet, avec sa modestie habituelle, à l'un de ses amis : « Mon discours a réussi ; les deux leçons suivantes ont été un peu compromises par cette hésitation de parole dont je ne puis me défaire ; néanmoins on n'est pas mécontent, et la salle, qui contient deux cent cinquante personnes, ne suffit pas. »

Le discours d'ouverture dont nous venons de parler se retrouve dans les œuvres complètes d'Ozanam[1]. Il fut imprimé aussitôt après avoir été prononcé. Il donne une idée de la hauteur à laquelle il sut élever un sujet qui semblait par lui-même d'une incomparable aridité.

[1] *Mélanges*, t. II, p. 405.

Ce cours ne fut professé que pendant l'année scolaire 1840. Il compte quarante-sept leçons. Les notes qui en sont restées ont été publiées par les soins de M. Foisset, conseiller à la cour d'appel de Dijon. Voici comment ce jurisconsulte éminent juge ces notes et les travaux d'Ozanam sur le droit : « On ne connaîtrait pas Ozanam tout entier, si on ne le connaissait comme juriste. En effet, la première pensée de jeune homme avait été de consacrer sa vie au barreau d'abord, puis à l'enseignement de la science des lois. Il donna donc à l'étude du droit une part notable ; j'ai presque dit : les meilleures années de sa jeunesse.

« Mais le droit, pour lui, n'était pas ce qui fait au palais le praticien, ce n'était pas seulement l'application des textes juridiques aux affaires de chaque jour; le droit, c'était avant tout une branche de la philosophie, une portion de l'histoire, c'était même un côté de la littérature.

« Lorsqu'en 1839 une chaire municipale de droit commercial fut créée en faveur d'Ozanam dans sa ville natale, il monta dans sa chaire à vingt-six ans, armé de toutes pièces sur la philosophie comme sur l'histoire, et sur la théorie positive de la portion de la science qu'il était chargé d'enseigner.

« Profondément pénétré de la mission de professeur, il ne s'était point efforcé d'accumuler dans son cours les problèmes juridiques; il ne s'y perdit point dans d'intarissables discussions d'espèces controversées; il aimait mieux enseigner des principes que des doutes, inculquer les règles du droit, et en faire comme toucher du doigt la sagesse, que d'initier ses auditeurs, ce sont

ses termes, « au double scandale de l'obscurité des lois « et de la contrariété des jugements. »

« Mais il était prêt sur la jurisprudence des arrêts, comme sur tout le reste. On peut en juger par les notes qu'il avait préparées pour la moitié de ce cours trop tôt interrompu. Nous les publions avec confiance; ce ne sont que des notes, sauf de courts et rares fragments qui s'en détachent, a dit si bien M. Ampère, comme des figures terminées avant le reste dans l'esquisse d'un maître. Ce ne sont que des notes, et pourtant quelle étendue, quelle élévation, quelle lumière! Il n'y a là que les grandes lignes du sujet; mais elles y sont toutes, et plus elles sont nues, mieux elles découvrent l'ensemble et les principales divisions du vaste horizon qu'elles embrassent. Ainsi dégagées de tout accessoire, elles en dessinent, elles en font ressortir les contours avec une pureté de traits pleine de relief et de vigueur.

« Quel dommage qu'un travail semblable eût été perdu! Certes, parmi les notes extraites des papiers de Klimrath, on en a publié (et je ne m'en plains pas) qui sont bien au-dessous de la valeur de celles-ci; j'ose dire qu'on y retrouvera tout Ozanam, son érudition si sûre, son esprit si largement ouvert et si pénétrant; son cœur si droit, et même quelques éclairs de son éloquence. Tout y est, comme le fruit est dans les fleurs [1]. »

Ce cours fut assidûment suivi par des auditeurs sérieux qui prenaient des notes et qui adressaient des

[1] Foisset, Préface aux notes d'un cours de droit commercial, *Œuvres complètes d'Ozanam*, t. VIII, p. 283.

lettres au professeur. Ces succès étaient dus aux soins que mettait Ozanam à vivifier l'enseignement de la lettre des codes par leur esprit, par des considérations historiques et économiques. Son ascendant sur son auditoire était tel, que c'était merveille de voir un jeune homme de vingt-six ans inspirant à des négociants, bien plus âgés que lui pour la plupart, l'amour et le respect de leur profession, et par conséquent l'observance des devoirs qu'elle impose, et obtenant leurs applaudissements, malgré les vérités quelquefois sévères qu'il se croyait obligé de leur adresser.

A ce travail si considérable déjà vint s'ajouter encore celui de composer un livre avec sa thèse sur le Dante; il l'intitula : *Dante et la philosophie catholique au* XIIIe *siècle*[1]. Il s'occupa donc de retoucher certains passages qui avaient subi des critiques raisonnables. Plusieurs fragments de saint Bonaventure et de saint Thomas furent traduits pour contribuer à détruire le préjugé de l'obscurantisme et du servilisme catholiques; il reproduisit en français six chapitres des œuvres philosophiques de Dante qui jusqu'alors n'avaient pas encore paru dans notre langue; enfin le jeune auteur ajouta des notes, des éclaircissements, et une dissertation sur les antécédents poétiques de la *Divine Comédie*.

Les seules distractions et le seul repos que se permettait Ozanam, c'était la visite de ses pauvres, les réunions de la société de Saint-Vincent-de-Paul, sa correspondance avec ses amis, et quelques réunions cordiales auxquelles le conviaient ses parents et ses con-

[1] *Œuvres complètes d'Ozanam*, t. VI.

naissances qui cherchaient à l'arracher à sa solitude et à sa profonde tristesse. Encore trouvait-il que les repas et les soirées, quoique passées dans un cercle étroit de sociétés intimes, lui enlevaient bien des heures de travail, et ne lui permettaient pas même de se recueillir aussi sérieusement que de coutume, quand il était rentré dans le silence du cabinet.

Parmi ces fêtes, nous en citerons une qui inspira à Ozanam quelques vers dont les pensées sont si délicates, si chastes et si pieuses que nous ne résistons pas au plaisir de les faire connaître à nos lecteurs. Il s'agissait du mariage de l'un de ses meilleurs amis. Ces noces étaient célébrées entre deux familles respectables et vraiment chrétiennes. Rien de la tumultueuse joie d'une fête mondaine, pas de danses ; des vers, de la musique, des conversations animées, des larmes d'émotion, et comme un souvenir d'Isaac et de Tobie, comme une image de Cana. Tel était le fond du tableau sur lequel allait apparaître la suave et céleste allégorie du jeune poète :

Les deux Anges gardiens.

C'était fête, le ciel se couronnait de gloire :
A genoux, et voilés de leurs ailes d'ivoire,
Deux anges se tenaient en présence de Dieu,
Et leur voix s'éleva seule dans le saint lieu :
« Seigneur, vous le savez, dans ce chœur angélique
« Qui répète à vos pieds un éternel cantique,
« Une sainte amitié nous rapprocha d'abord.
« Vous aimiez de nos voix l'indivisible accord,
« Toujours nous partagions les mêmes ministères,
« Et longtemps, sous vos yeux, nous vécûmes en frères ;

« Puis, lorsque tous les deux, sur terre descendus,
« Il nous fallut veiller sur deux de vos élus,
« Vous promîtes, Seigneur, qu'un jour leurs destinées
« Viendraient se réunir en nos mains fortunées.
« Ce qui s'est fait depuis, vous ne l'ignorez pas.
« Il fallut séparer notre sort et nos pas.
« L'un de nous s'arrêta près d'une jeune fille,
« Fleur qu'abrita longtemps l'ombre de la famille,
« Qui, s'épanouissant loin des sentiers battus,
« Se parfuma bientôt de grâce et de vertu.
« A l'autre fut donnée une tâche plus rude :
« Il suivit un chrétien aux luttes de l'étude,
« Aux écoles du siècle, où souvent la raison
« Au vin de la science a mêlé le poison ;
« Où souvent, enivrés de voluptés amères,
« Les fils à leur retour ont fait pleurer leurs mères.
« Lui, d'austères pensées il nourrissait son cœur;
« Il crut, et défiant tous les vents de l'erreur,
« Telle qu'il la reçut, il rapporta son âme,
« Lampe dont la tempête a respecté la flamme.
« Et maintenant, Seigneur, si votre volonté
« Tous deux nous ramena dans la même cité,
« C'est qu'il est temps de voir vos promesses remplies,
« Il est temps de confondre ensemble ces deux vies,
« D'associer nos soins, et d'unir sans retour
« Ces justes pour lesquels a veillé notre amour.
« Nous étendrons sur eux nos ailes fraternelles;
« Ensemble ils s'essayeront à des vertus nouvelles;
« La paix et le bonheur joncheront leurs chemins,
« Les pauvres béniront l'aumône de leurs mains,
« Et leurs enfants, pieux et bons comme nous sommes,
« Iront multipliant le bien parmi les hommes. »
Ils se turent, et Dieu parla : « Je vous bénis,
« Mes bien-aimés, dit-il, allez, soyez unis. »

2 janvier 1840.

Quinet était à cette époque professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Lyon. Ozanam, ayant appris que cette chaire allait devenir vacante prochainement, sentit se ranimer en lui toute son ardeur pour les études et les travaux littéraires. Il pensa qu'il pourrait cumuler les deux professorats. Il y voyait une compensation vis-à-vis de l'aridité du droit commercial. Le recteur de l'académie de Lyon, M. Soulacroix, était de cet avis; enchanté des succès qu'avait obtenus déjà le cours de droit commercial, il insistait fortement pour la nomination d'Ozanam à la place de M. Quinet.

Notre jeune professeur n'avait pas perdu le souvenir du mot de M. Cousin : *J'aurais mieux aimé vous voir dans mon régiment, mais je n'en désespère pas. Ne m'oubliez pas trop, car vous êtes toujours sûr de trouver en moi un ami.*

Il partit donc pour Paris et alla rendre une visite à M. le ministre de l'instruction publique, qui l'accueillit de la manière la plus cordiale et la plus affable. Après l'avoir fait déjeuner à sa table, il s'informa de sa position et de ses vues, et lui exprima l'intention de le nommer à la chaire de M. Quinet l'année suivante. Il y mit pourtant une condition, il venait d'établir un concours pour l'agrégation; ce tournoi littéraire devait avoir lieu à Paris pour la première fois; il s'agissait d'une place d'agrégé à la chaire de littérature étrangère de la Sorbonne; l'époque était fixée au mois de septembre suivant. « Ce n'est pas, ajouta M. Cousin, que vous puissiez espérer d'y être nommé, car vous avez de redoutables concurrents qui se préparent depuis plus d'un an, et vous n'avez que

cinq ou six mois pour vous mettre en mesure; mais je désire que ce premier concours soit brillant, et que le plus grand nombre de jeunes gens qui ont du talent s'y présentent. Si vous voulez bien me donner cette preuve de bonne volonté, je vous nommerai à Lyon. »

Nous tenons ces paroles de la bouche même de Frédéric. Au reste, M. le ministre lui fit répéter cette invitation au concours par plusieurs amis, par le recteur de l'académie de Lyon, enfin par une lettre formelle, en sorte qu'il lui était impossible de s'y soustraire. D'ailleurs, de graves personnages l'y engageaient fortement.

Cependant la difficulté du programme, hérissé des plus épineux textes grecs, lui faisait craindre de ne pouvoir arriver à une préparation même superficielle. Il se mit néanmoins à l'œuvre et commença à travailler son concours d'agrégation, malgré le découragement que lui faisait éprouver l'immense étendue des matières qui devaient être l'objet de ses études. Aussi, au lieu d'un voyage de touriste, rêvé depuis longtemps, qu'il se proposait de faire en Suisse et en Allemagne, il lui fallut faire une excursion d'une autre nature à travers les aspérités de la littérature grecque, parmi les innombrables créations des lettres latines, françaises et étrangères; celles-ci comprenaient l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol: voyage intellectuel qui n'eût pas été sans charme pour lui s'il avait pu le faire à loisir. Mais au lieu de pouvoir savourer avec délices les doux parfums qui s'élèvent de tant de beautés, il lui fallut cueillir en courant ce qui lui paraissait le plus utile pour atteindre son but, « pour en faire non plus une couronne,

mais en quelque sorte un lourd fardeau, puis le soumettre aux profondes élaborations de la chimie littéraire, les infuser, les analyser, s'assimiler comme un breuvage la plus grande quantité possible de réminiscences, et arriver tout saturé de grec, de latin, d'allemand, devant la docte université, à l'effet d'y faire preuve d'un savoir quasi universel, et de pouvoir discuter *de omni re scibili*[1]. »

Si à ces études urgentes, multipliées et précipitées, nous joignons le travail simultané que lui imposait la préparation de son cours de droit commercial, et toutes les autres occupations dont nous avons parlé dans le chapitre précédent et au commencement de celui-ci, on se demande comment avec un labeur aussi varié de dix-huit heures par jour pendant cinq ou six mois, il a pu ne pas succomber à tant de fatigues, surtout au milieu des anxiétés, des sollicitudes et des tristesses qui dévoraient son âme.

Enfin, à l'époque fixée, il fallut se rendre à Paris; nous l'accompagnâmes à la voiture pour soutenir son courage. Il était dans un état d'agitation difficile à décrire; ses veilles, ses travaux excessifs, la conviction où il était qu'il ne réussirait pas, lui donnaient une sorte de fièvre qu'un voyage de trois jours en de pareilles conditions était loin de pouvoir calmer[2].

[1] Lettre, t. I, p. 389.

[2] Les juges de ce concours solennel étaient: 1° M. *Leclerc*, doyen de la faculté, président. Il devait interroger sur la littérature en général. — 2° M. *Alexandre* avait à examiner sur la langue et la littérature grecques; — 3° M. *Patin*, sur la langue et la littérature latines; — 4° M. *Fauriel*, sur les quatre littératures étrangères, anglaise, allemande, italienne, espagnole; sur lesquelles Ozanam fut seul à fournir carrière complète; — 5° Enfin, M. *Ampère*, professeur au collège de France, pour la littérature française.

A peine arrivé, les épreuves pour les candidats commencèrent. Ils étaient sept : « on les réunit dans une salle de la Sorbonne, et là, sous clef, ils avaient devant eux huit heures pour une dissertation latine *sur les causes qui arrêtèrent le développement de la tragédie chez les Romains* »

Ozanam possédait la question; « mais, n'étant pas habitué à composer vite, il était aux abois quand sonna l'heure fatale, et il dut donner un brouillon dont la rédaction lui paraissait laisser beaucoup à désirer. » Même aventure le lendemain pour la dissertation française : *De la valeur historique des oraisons funèbres de Bossuet.*

« Les auspices lui paraissant peu favorables, il se serait retiré du concours si quelques encourageantes indiscrétions de l'un des juges ne lui eussent donné à entendre que ses compositions avaient réussi.

« Venaient ensuite trois argumentations distinctes à des jours différents, et de trois heures chacune environ, sur des textes grecs, latins et français, donnés vingt-quatre heures d'avance. — En *grec*, Ozanam dut expliquer un chœur d'*Hélène*, d'Euripide, et un fragment de la *Rhétorique* de Denis d'Halicarnasse (dans sa modestie il s'accuse d'avoir fait peu de philologie et beaucoup de phrases) : *Hélène* envisagée comme caractère poétique et mythe religieux ; histoire de l'art oratoire à Athènes et à Rome. — En *latin*, un fragment de *Lucain* et un chapitre théologique de *Pline :* discussion sur le rôle de César et sur les révolutions des doctrines religieuses chez les Romains. En *français*, *Philémon et Baucis*, de la Fontaine, et le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, par Montesquieu; ici quelques

conjectures un peu hardies sur les causes de l'abdication de Sylla, et une comparaison qui lui paraissait plus téméraire encore, de Montesquieu comme publiciste, avec saint Thomas d'Aquin. Cette saillie assez vive de catholicisme, aussi bien que deux ou trois autres, ne déplurent ni à l'auditoire ni au jury; elles leur parurent même fort originales.

« A la suite de cette épreuve, vint l'interrogatoire sur les quatre littératures étrangères. Dante, les auteurs espagnols, Shakespeare et Klopstock, furent tour à tour expliqués avec succès.

« Restaient deux leçons sur des sujets différents pour chaque concurrent, et désignés par le sort, l'un vingt-quatre heures, l'autre une heure d'avance. Le sujet de littérature ancienne fut pour Ozanam : *L'histoire des scoliastes grecs et latins.*

« Ceci semblait une méchanceté du sort, et l'on savait si bien que le candidat n'était nullement au courant de cette spécialité philologique, que la lecture du billet fut accueillie par un rire général de malice, et peut-être un peu de vengeance par les nombreux universitaires qui composaient le public. Frédéric se croyait perdu, et bien qu'un de ses rivaux, M. Egger, lui eût fait passer d'excellents livres, avec une générosité au-dessus de tout éloge, cependant, après une nuit de veille et une journée d angoisses, il arriva plus mort que vif, au moment de prendre la parole. N'espérant plus rien de lui-même, il fit un acte d'espérance en Dieu, tel que jamais il n'en forma de plus vif, et jamais non plus il ne s'en trouva mieux. Il parla sur les scoliastes pendant sept quarts d'heure avec une assurance,

une liberté dont il s'étonnait lui-même; il parvint à intéresser, à émouvoir même, à captiver, non pas seulement les juges, mais l'auditoire, et se retira avec tous les honneurs de la guerre, ayant mis les rieurs de son côté.

« Enfin la dernière séance était plus facile; il eut à parler *de la critique littéraire au siècle de Louis XIV*. Il prit encore ses aises, se donna carrière au sujet de l'influence funeste exercée par l'école janséniste sur la poésie française, et trouva le moyen de signaler les services rendus à la langue par saint François de Sales. Il craignait d'avoir brisé les vitres, mais tout fut pris au mieux.

« Le scrutin définitif, fait d'après la moyenne des rangs obtenus dans les diverses épreuves, fit sortir Ozanam le premier; et à son grand étonnement, dans ce résultat, il ne fut pas nécessaire de tenir compte des littératures étrangères, c'est-à-dire que pour les lettres classiques seulement, il avait été placé au-dessus de ses six concurrents, dont plusieurs réunissaient pourtant à de profondes études une improvisation coulante, vive et gracieuse[1]. » Ce triomphe fut accueilli par des applaudissements unanimes, non seulement des auditeurs, mais même de ses rivaux[2].

[1] Extrait de la lettre LXXI, t. I, p. 413.

[2] Nous donnons ici un extrait du rapport adressé au ministre de l'instruction publique par M. Victor Leclerc, doyen de la faculté des lettres et président du concours d'agrégation.

« 3 octobre 1840.

« Monsieur le Ministre,

« Trois concurrents ont dès l'abord, dans ces diverses épreuves,

Dieu lui avait fait la grâce d'apporter dans cette lutte une foi qui, même quand elle ne cherche pas à se produire au dehors, anime la pensée, maintient l'harmonie dans l'intelligence, la chaleur et la vie dans le discours; c'est uniquement à cette sainte disposition qu'il rapportait ces merveilleux succès, les attribuant entièrement à la divine Providence. Dès lors il crut y voir l'indication des desseins de Dieu sur lui, c'est-à-dire de sa vocation véritable, et le fruit des prières qu'il adressait à Dieu depuis tant d'années pour con-

une supériorité qui leur a été quelquefois disputée vivement, mais qu'ils ont cependant presque toujours conservée.

« M. Ozanam, déjà connu, comme ses deux rivaux dont les noms suivent, par les plus honorables épreuves de notre faculté, a semblé aux juges mériter le premier rang, moins par ses connaissances classiques, fort étendues sans doute, mais égales peut-être chez d'autres, que par sa manière large et ferme de concevoir un auteur ou un sujet, par la grandeur de ses commentaires et de ses plans, par ses vues hardies et justes, et par un langage qui, alliant l'originalité à la raison, et l'imagination à la gravité, paraît éminemment convenir au professorat public. Seul des candidats, il a fait preuve d'une étude grammaticale et littéraire des quatre langues étrangères indiquées au programme, l'italien, l'espagnol, l'allemand et l'anglais.

« M. Egger, qu'un prix remporté à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et des services distingués dans les collèges de Paris, avaient signalé de plus près à notre attention, est, avant tout, un philologue très savant et très habile; mais la rapidité de sa pensée, la vivacité de sa parole, et l'immense avantage qu'il a obtenu dans la composition française, qui a fait partie de ce concours, prouvent qu'il est appelé à joindre au mérite de savoir beaucoup le talent d'être écouté.

« M. Berger, esprit plus calme et plus froid, aussi incapable de commettre une faute de goût que de se tromper dans l'interprétation d'un texte difficile, porte à un degré singulier la netteté et la précision du langage : on ne peut appliquer aux lettres avec plus d'art et d'élégance la rigueur des études philosophiques.

« C'est ainsi que le concours qui vient de commencer sous vos auspices une ère nouvelle pour les facultés, ne sera peut-être pas surpassé de longtemps. »

naître sa volonté. Ce fut aussi l'avis de plusieurs personnes éclairées qu'il consulta à ce sujet.

A peine le résultat du concours fut-il proclamé, que l'un des juges, M. Fauriel[1], professeur de littérature étrangère à la Sorbonne, demanda et obtint qu'Ozanam le suppléât dans cette chaire dès l'ouverture du cours, son âge et ses infirmités l'obligeant à prendre quelque temps de repos.

[1] M. Fauriel, mort en 1844, à soixante-douze ans, possédait un grand nombre de langues. Il fut nommé, en 1831, professeur de littérature étrangère à la faculté de Paris. Il remplit avec une grande distinction cette chaire qui avait été créée pour lui. Il donna en 1833 *l'Origine des épopées chevaleresques*, en 1836 *l'Histoire de la Gaule méridionale sous les conquérants germains*, qui le fit admettre la même année à l'Académie des inscriptions. Il laissa en mourant une *Histoire de la poésie provençale*, publiée en 1846, et des travaux analogues sur les littératures italienne et espagnole; notamment des *Études sur Dante*, publiées en 1854. Ses écrits se font remarquer par la finesse des aperçus et la nouveauté des découvertes, non moins que par l'érudition. M. Guigniaut a lu, en 1861, à l'Académie des inscriptions une notice sur Fauriel. (*Dictionnaire universel d'histoire et de géographie* de Bouillet, 23e édit).

Voyez pour plus de détails le chapitre XVIIe de ce livre, p. 410.

CHAPITRE XIII

Voyage d'Ozanam sur les bords du Rhin. — Son mariage.

(1841)

La nomination d'Ozanam à la suppléance de M. Fauriel, et le conseil qu'on lui donna de faire un cours de littérature allemande au moyen âge, à commencer par les *Niebelungen* ou *le livre des Héros*, le décidèrent à faire un voyage sur les bords du Rhin, théâtre de toute cette poésie barbare, germanique, franque, à l'étude de laquelle il allait se livrer.

Après les travaux si rudes et si multipliés qu'il venait de soutenir, un repos et une distraction d'une dizaine de jours paraissaient bien nécessaires, et pourtant Ozanam ne regardait pas ce petit voyage comme une partie de plaisir. S'il n'avait consulté que son cœur, il aurait bien préféré revenir de suite à Lyon, revoir ses frères et ses amis pour leur annoncer lui-même de vive voix les succès qu'il venait d'obtenir, leur raconter toutes les péripéties de son concours, et s'épancher auprès d'eux. Pour lui, cette course rapide sur

les bords du Rhin n'était ni un délassement, ni une affaire de santé, mais un cas de conscience littéraire, et par conséquent un devoir. Il partit pour Bruxelles; mais n'ayant jamais voyagé seul en dehors de la France, la nature reprit le dessus. Pendant plus de vingt-quatre heures, il se laissa aller à une tristesse invincible, en pensant au sacrifice qu'il imposait à son cœur.

D'autre part, ce genre d'excursion à vol d'oiseau était loin de satisfaire un esprit comme le sien, ennemi juré des études superficielles. Ne pouvant donc rien approfondir, il se résigna à des vues d'ensemble qui ont bien aussi leurs avantages. Un observateur, en effet, a bientôt jugé du caractère et de l'esprit d'un peuple à l'aspect de l'architecture des monuments et des habitations d'une ville, à la tenue de ses habitants, et même jusqu'à un certain point à la configuration du sol environnant. L'œil perçoit moins de détails, mais il plonge sur un horizon plus large et par là même moins trompeur.

C'est ainsi qu'Ozanam, à la vue de la rapidité des communications de la Belgique avec la France, l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre, reconnut la prospérité prodigieuse du commerce dans ce petit royaume. La visite des principales églises, leur luxe religieux, le nombre et la piété des fidèles lui apprirent qu'il foulait un sol plein de foi. Malines et ses tours archiépiscopales, ses ateliers de charité, ses écoles chrétiennes de commerce fondées par le cardinal Engelbert Stercks, prédécesseur de Mgr Deschamps, lui témoignèrent de la parfaite alliance qui unit en Belgique l'industrie et la

religion. Mais Louvain, avec son université catholique dotée de quarante chaires, d'une bibliothèque de cent trente mille volumes, de trois collèges où les étudiants trouvent un asile pour leurs mœurs, en même temps que d'inappréciables secours pour leur instruction, Louvain lui fit voir comment l'Église, quand elle est maîtresse d'elle-même, sait inspirer le patriotisme et répandre la science. »

Après un trajet rapide, et une station trop courte à Aix-la-Chapelle au tombeau de Charlemagne, dont toute la majesté repose sous une simple pierre noire sur laquelle on lit ces seuls mots d'une simplicité sublime : *Carolo Magno*, il arrive à Cologne. La cathédrale, à cette époque, n'offrait aux yeux attristés que le chœur, la moitié d'une tour, et le tiers en hauteur des murs et des piliers. Les fondateurs, se défiant du courage de leurs successeurs, en contemplant le plan gigantesque qu'ils avaient entrepris, et craignant qu'on ne diminuât, pour l'achever, les proportions de leur église, bâtirent d'abord le chœur et la tour méridionale du portail, laissant à leurs neveux le soin de combler la lacune immense qui existait entre l'un et l'autre.

Cependant les habitants de Cologne, pour montrer qu'ils ne perdaient pas l'espoir d'achever un jour l'œuvre magnifique de leurs ancêtres, entretinrent pendant près de six siècles une grue sur la tour commencée. Enfin, grâce à une société instituée par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, après avoir été fondée en 1248, elle fut à peu près achevée en 1861. Lorsque Ozanam la vit, il aurait volontiers composé une élégie

à son sujet, et, au peu d'activité des travaux, il jugeait que dans sept ou huit cents ans on pourrait en finir. Quelles auraient été sa joie et son admiration, s'il eût pu la voir aujourd'hui terminée, lui qui l'admettait déjà comme le chef-d'œuvre du genre gothique, alors qu'elle n'était encore, pour ainsi dire, qu'ébauchée!

C'était à Aix-la-Chapelle, mais surtout à Cologne, que commençait véritablement le voyage littéraire de notre nouvel agrégé. Aussi il serait difficile de dire avec quelle ardeur il parcourut pendant un jour entier cette dernière ville, toute peuplée des souvenirs du moyen âge.

Après avoir admiré les beautés ravissantes de la cathédrale, il visita Sainte-Marie-du-Capitole, Saint-Géréon, Sainte-Ursule, Saint-Cunibert, les Saints-Apôtres, Saint-Martin, Saint-Séverin, etc., les vieilles murailles qui entourent la ville et les tours antiques qui la défendaient. « Et pourtant, se disait-il, les hommes qui avaient construit toutes ces merveilles étaient des Germains du VIIIe au XIe siècle, arrière-petits-fils de Clovis. Deux cent cinquante ans de christianisme avaient suffi pour les initier aux plus délicats comme aux plus sublimes mystères de la véritable beauté. Le génie allemand, son passage de la barbarie à la civilisation, ne pouvaient laisser de plus glorieuses traces. » Sous ce point de vue, le pèlerinage d'Ozanam, comme il l'avait prévu, lui devenait fort utile pour ses études futures.

« Après avoir vu Mayence, Francfort et Worms, l'Allemagne du moyen âge aura passé sous ses yeux; car c'était là, c'était à Cologne et à Aix-la-Chapelle que

se couronnaient et se déposaient les empereurs, que se tenaient les diètes, que s'organisaient les croisades. Les noms de Charlemagne, des Othon, des Henri, des Frédéric reparaissent partout où s'élève une pierre historique; et il n'y a pas une pierre, pas un rocher qui n'ait son histoire, sa tradition, sa fable ou sa légende. »

Rien n'était plus propre à préparer Ozanam aux cours qu'il se proposait de faire à son début à la Sorbonne, que la contemplation des sites qui allaient s'offrir à ses regards, de Cologne à Mayence et à Francfort. « C'était une nature entièrement différente de la France, de la Suisse et de l'Italie. Un fleuve large, profond, limpide, et cependant d'un beau vert de mer; sur les bords, des montagnes qui ne forment point un encaissement continu, tour à tour en saillie ou en retraite, sévère par moments, et quelquefois laissant entre elles de gracieuses échappées de vue sur les contrées voisines. Partout des stratifications bizarres, des colonnades de basalte, de distance en distance des rochers gigantesques aux formes les plus capricieuses. »

Notre jeune voyageur, en glissant, pour ainsi dire, sur le fleuve, aperçut Xanten, patrie de Siegfried, un des héros du *Niebelungen,* et celle de saint Norbert, fondateur des Prémontrés; la colline de Lurley, célèbre par ses échos, et les cavernes de Kedrich, que les mythes ont peuplées d'*elfes* et de *nains.* « Il est surtout un espace d'environ six lieues où les sinuosités des eaux semblent former plusieurs lacs successifs au milieu des rochers arrondis en bassin. Là, le moyen âge se retrouve tout entier et tout d'abord dans une série de châteaux,

de chapelles et de petites villes admirablement conservés; Rheinfeld, Saint-Goar, Oberwesel, Bacharach; l'enceinte de murs crenelés, les tours et les portes sur la rivière, le donjon sur le tertre voisin, la grande église collégiale ou paroissiale, tantôt romane, tantôt gothique; les calvaires, les saints sépulcres; rien ne rappellerait les ravages du rationalisme moderne, sans les couvents sécularisés qu'on rencontre, et sur le frontispice desquels l'ignoble enseigne d'une auberge a remplacé le signe sacré du salut[1]. »

Dans sa course rapide, Ozanam avait à peine le temps de saluer ces intéressantes apparitions du passé; mais il s'efforçait, dans sa promenade solitaire, d'emporter du moins par la pensée ce que ses regards abandonnaient; aussi revint-il l'imagination enrichie des plus merveilleux tableaux.

Nous attendions son retour avec une impatience égale au moins à celle qu'il avait de nous revoir, et de nous dire, non pas les impressions d'un voyage qui n'était à ses yeux qu'un épisode, mais surtout celles que lui avaient fait éprouver son concours et son triomphe. Sa profonde humilité, sa défiance de lui-même, sa droiture pleine de simplicité, lui faisaient attribuer ses succès, comme nous l'avons dit, à une protection spéciale de la Providence; mais il ajoutait, dans un épanchement tout fraternel : « J'avais pris à la lettre la parole de M. Cousin, et je pensais qu'en aucun cas je ne pouvais avoir quelque chance d'être nommé. Ce fut un bonheur pour moi de me trouver dans cette situation

[1] Extrait de la lettre LXXI, t. I, p. 400 et suiv.

d'esprit; convaincu que je n'avais rien à risquer, j'ai parlé avec plus de hardiesse, j'ai émis mes opinions religieuses plus carrément, ce qui a donné, au dire même de mes juges, quelque chose de *fort original* à la manière dont j'ai traité les sujets qui me sont échus par la voie du sort. C'est à ces circonstances particulières que je dois en grande partie l'heureux résultat de mon concours. »

Ozanam allait atteindre l'époque qu'il s'était fixée pour décider sa vocation. Il avait adressé à Dieu de ferventes prières pour la connaître; il avait observé avec soin les événements de l'année qui venait de s'écouler, et la conduite de la Providence à son égard. Or, il était advenu que les diverses démarches qu'il avait faites pour parvenir à sa nomination de professeur de droit commercial avaient aussi établi des rapports assez fréquents entre lui et M. Soulacroix, recteur alors de l'académie de Lyon. Frédéric fut ravi de la bonté avec laquelle il en fut accueilli. Ils s'estimèrent bientôt mutuellement; de l'estime ils passèrent à la sympathie et même à l'affection.

M. Soulacroix était un de ces hommes rares, surtout à cette époque, qui, pleins de droiture et de franchise, ne sont jamais plus heureux que lorsqu'ils peuvent rendre quelque service. Il ne craignait pas de montrer ouvertement ses sentiments religieux en accordant sa protection aux frères et aux sœurs des écoles primaires, malgré l'espèce de persécution occulte que le ministère de l'instruction publique avait insinué d'exercer à leur égard.

M. Soulacroix avait une jeune fille qu'il avait élevée

avec le plus grand soin au sein de sa famille. Il avait lui-même orné son esprit de toutes les connaissances littéraires que ses talents et son éminente instruction le mettaient à même de lui donner. Mme Soulacroix, à son tour, femme d'un grand mérite, d'une intelligence peu commune, d'un commerce on ne peut plus affable, et surtout animée d'une foi vive, l'avait initiée à tous les travaux utiles et d'agrément, qui ne sont pas la partie la moins importante de l'éducation d'une jeune personne. On lui avait donné en outre les meilleurs maîtres de musique, et on était arrivé à développer d'une manière remarquable ses talents dans cet art. Tel était le trésor dont M. Soulacroix était jaloux, et qu'il ne voulait confier qu'au plus digne.

Depuis près d'un an, plusieurs des amis d'Ozanam l'engageaient à se marier. Nous avons dit plus haut la répugnance extrême qu'il éprouvait à abdiquer, en grande partie, selon lui, sa liberté et sa dignité, en s'engageant dans les liens du mariage; et il écrivait à l'un de ses intimes, qui, suivant son expression, était sur le point de *passer la ligne :* « Sans doute, elle est triste et vide cette existence que vous menez; mais le travail peut la remplir et la religion la consoler. Dieu et la science, la charité et l'étude, n'est-ce donc point assez pour enchanter votre jeunesse [1]? »

Mais voici cependant que cet austère anachorète, malgré ses nombreux travaux et la foule d'amis dont il était entouré, malgré les œuvres charitables que sa chère société de Saint-Vincent-de-Paul le mettait à même de pratiquer, ne pouvait plus supporter la solitude où

[1] *Lettres*, t. I, p. 318.

il se trouvait réduit depuis la mort de notre bonne mère. Il sentait le besoin d'avoir auprès de lui quelqu'un qui pût partager quelquefois ses joies, mais bien le plus souvent ses inquiétudes et ses tristesses. Il reconnaissait lui-même, et le redisait à qui voulait l'entendre, que la solitude lui pesait horriblement. Il ne pouvait vivre sans avoir un cœur dans lequel il pût épancher le sien. Un dévouement en quelque sorte intermittent comme celui des bonnes œuvres ne pouvait suffire à la générosité de son âme; il lui en fallait un qu'il pût exercer à chaque instant, et auquel se rattachassent toutes les préoccupations de son existence.

Il écrivait à l'un de ses amis, longtemps même avant l'époque de sa vie où nous nous trouvons : « Il me semble que j'éprouve depuis quelque temps les symptômes avant-coureurs d'un ordre nouveau de sentiment, et je m'en effraye. Je sens en moi se faire un grand vide que ne remplissent ni l'amitié ni l'étude. J'ignore qui viendra le combler: sera-ce Dieu, sera-ce une créature? Si c'est une créature, je prie qu'elle ne se présente que tard, quand je m'en serai rendu digne. Je prie qu'elle apporte avec elle ce qu'il faudra de charmes extérieurs pour qu'elle ne laisse place à aucun regret; mais je prie surtout qu'elle vienne avec une âme excellente, qu'elle apporte une grande vertu, qu'elle vaille beaucoup mieux que moi, qu'elle m'attire en haut, qu'elle ne me fasse pas descendre; qu'elle soit généreuse, parce que souvent je suis pusillanime; qu'elle soit fervente, parce que je suis tiède dans les choses de Dieu; qu'elle soit compatissante enfin, pour que je n'aie pas à rougir devant elle de mon infériorité.

Voilà mes vœux, voilà mes rêves, mais rien ne m'est plus impénétrable que mon propre avenir[1]. »

Cinq ans après cette lettre ses vœux étaient exaucés; ses rêves, son idéal, devenaient une réalité.

Quoique longtemps indécis sur sa vocation, Ozanam cherchait pourtant à se mettre en mesure dans le cas où la Providence l'appellerait au mariage. C'était en grande partie dans ce but qu'il avait sollicité la faveur de remplacer M. Quinet dans sa chaire de littérature française à Lyon, afin qu'en cumulant cette chaire avec celle de droit commercial, il pût se donner une position sortable. Mais les démarches nécessaires pour arriver à ses fins avaient naturellement rendu ses relations avec le recteur de l'académie, M. Soulacroix, encore plus fréquentes qu'auparavant. Ce fut alors que M. l'abbé Noirot, l'ancien professeur de philosophie de Frédéric, et resté toujours son ami, pénétrant les pensées de son ancien élève, prit sur lui de parler au recteur, et de lui montrer une alliance possible entre sa fille et le jeune professeur. Le bon accueil qu'il reçut le décida à parler à Frédéric. Celui-ci, plongé tout entier dans ses livres polyglottes, pour la préparation de son concours, resta tout étonné de cette ouverture, à laquelle il était loin de s'attendre. Cependant, croyant voir une marque de la volonté de Dieu dans cette manifestation qu'il n'avait provoquée en aucune manière, il alla dès lors voir de loin en loin M. Soulacroix sous divers prétextes, dans l'espoir d'entrevoir au moins celle qu'on lui proposait comme pouvant un jour partager sa destinée.

Après plusieurs pourparlers qui eurent lieu par l'en-

[1] *Lettres*, t. I, p. 179.

tremise bienveillante de M. Noirot, il fut arrêté que les choses se décideraient d'une manière définitive après le concours d'Ozanam. Ce concours devenait en quelque sorte pour lui ce qu'étaient autrefois les tournois pour nos anciens preux chevaliers : la dame de ses pensées devait en être le prix. Ce fut peut-être bien ce qui contribua à l'inspirer si heureusement pendant ses diverses épreuves, et l'une des causes de son incomparable succès. On comprendra encore mieux maintenant ce que dut lui coûter la décision qu'il prit de différer son retour à Lyon pour faire son voyage des bords du Rhin.

Frédéric revint donc à Lyon en triomphateur : il avait remporté deux victoires : l'une à Paris au sein de l'université, l'autre à Lyon au sein de la famille Soulacroix. Mais comme il n'y a pas ici-bas de bonheur sans mélange, l'obligation où il se trouvait d'accepter la suppléance de M. Fauriel dérangeait tous ses plans, et brisait bien des liens d'affection. Il fallait, en effet, renoncer à la chaire de droit commercial et à la succession de M. Quinet pour devenir simple suppléant, position bien moins avantageuse, et cela à la veille de se marier ; il fallait surtout qu'il s'éloignât de ses frères, de tous les membres de sa famille et de ses nombreux amis. Il hésitait donc dans son choix. Mais M. Ampère fils, qui avait été un de ses juges au concours de l'agrégation, combattit vivement ses doutes ; il lui dit que sa place était à Paris, et qu'un avenir brillant et utile l'y attendait. Ozanam se rendit aux raisons pressantes d'un tel ami, d'autant mieux qu'il n'en pouvait méconnaître la justesse.

M. Soulacroix, tout fier des éclatants succès de celui

qu'il allait bientôt appeler son fils, approuva complètement la décision d'Ozanam, et s'empressa de lui accorder la main de sa fille. On prit jour, et à défaut d'un père et d'une mère que nous pleurions encore, et qui auraient vivement applaudi à cette heureuse alliance, comme aîné de la famille, nous allâmes présenter solennellement Frédéric à son futur beau-père. Il nous attendait dans son cabinet. L'entrevue fut des plus cordiales; une bonté aussi noble que simple illuminait son visage. Après quelques paroles affables, il nous pria de passer dans l'appartement où nous attendaient à leur tour, avec une émotion facile à comprendre, Mme Soulacroix et sa fille, qui allait devenir la fiancée de Frédéric. Après une conversation de félicitations mutuelles, nous allions nous retirer, lorsque M. Soulacroix, à l'exemple des anciens patriarches, le cœur débordant de joie, prit les mains des deux futurs époux, les enlaça l'une dans l'autre entre les siennes, et consacra ainsi ce nœud qui devait se resserrer pour toujours un peu plus tard.

Amélie était le nom de celle qui devait faire le bonheur de Frédéric. Nom dont la douceur répondait admirablement à la finesse et à la délicatesse de ses traits, comme à l'amabilité de son caractère. Nom d'autant plus harmonieux à nos oreilles qu'il était aussi celui d'une de nos tantes devenue en quelque sorte pour nous une seconde mère depuis que nous étions orphelins. Deux frères de la fiancée complétaient cette excellente famille. Tous deux, plus jeunes que leur sœur, achevaient leurs études au collège royal de Lyon sous les yeux de leurs parents.

Ozanam n'avait que quelques jours de répit avant

de retourner à Paris pour commencer le cours auquel l'avait appelé M. Fauriel. Il aurait bien voulu assurer entièrement son bonheur avant son départ, mais le temps manquait, et la cérémonie de son mariage fut remise, à son grand déplaisir, à la fin de l'année scolaire, c'est-à-dire à six grands mois de là. Il tâcha de se dédommager de ce triste contretemps, soit en multipliant ses visites, soit en assistant presque chaque soir aux doux concerts que lui donnait sa fiancée, avec plusieurs accompagnateurs, d'un talent distingué, qui en relevaient encore mieux le charme. Frédéric en sortait ravi et profondément séduit. Sur le point de retourner à Paris, il écrivait à l'un de ses meilleurs amis : « Que de choses à vous dire, et comme cette cruelle question de vocation, si longtemps incertaine, s'est tout à coup dessinée ! En même temps que la Providence me rappelle sur le terrain glissant de la capitale, elle semble vouloir m'y donner un ange gardien pour consoler ma solitude. Je pars en laissant conclue une alliance qui se terminera à mon retour. J'aurais eu recours à vos conseils si les événements ne se fussent précipités avec une impérieuse rapidité. Je recours maintenant à vos prières. Que Dieu me conserve, pendant cet exil de six mois, celle qu'il semble m'avoir choisie, et dont le sourire est le premier rayon de bonheur qui ait lui sur ma vie depuis la perte de mon pauvre père ! Vous me trouverez bien tendrement épris ; mais je ne m'en cache pas, encore que je ne puisse m'empêcher quelquefois d'en rire. Je me croyais le cœur plus bronzé ! »

Une correspondance des plus suivies s'établit bientôt

entre les futurs époux, et plus d'une fois Ozanam mit sa muse à contribution pour mieux rendre les hymnes que son cœur chantait. Il serait difficile de dire les nombreux messages qui nous furent alors confiés par les futurs époux. Nous nous en acquittions d'autant plus volontiers, qu'outre le bonheur que nous procurions à nos deux fiancés, nous avions le doux avantage de retrouver une sœur digne de nous consoler jusqu'à un certain point de celle que nous avions perdue.

Après trois mois d'un brillant début à la Sorbonne, Frédéric revenait à Lyon, bien moins glorieux de ses succès littéraires que de ceux qu'il avait obtenus au sein de la famille Soulacroix. Les vacances de Pâques lui permettaient de préluder encore pendant quelques jours au bonheur complet qui devait se réaliser trois mois plus tard. Cette lune de miel anticipée ne pouvait durer, hélas! pour lui, qu'un ou deux quartiers; sa chaire le rappelait à Paris. Il fallut partir; mais c'était sa dernière épreuve, et il allait bientôt voir se lever l'aurore des beaux jours qui lui étaient promis. Ausssi fit-il diversion aux travaux sérieux qu'exigeait son cours, en unissant à la préparation de ses leçons celle de la corbeille de noce. C'est ainsi qu'en se préoccupant de cette union sur laquelle il faisait reposer la félicité de sa vie entière, il en savourait, pour ainsi dire, l'avant-goût. Le temps passait rapide; l'apogée du bonheur approchait. Enfin, plus heureux que Jacob, qui avait travaillé quatorze ans pour obtenir la main de Rachel, six mois de fatigues lui suffirent pour mettre le comble à ses vœux.

Ce fut le 23 juin 1841, que notre frère Frédéric-

Antoine Ozanam, à l'âge de vingt-huit ans, épousa Mlle Marie-Joséphine-Amélie Soulacroix, qui n'avait pas encore atteint sa vingt et unième année. Son père, comme nous l'avons dit, était M. Jean-Baptiste Soulacroix, recteur de l'académie de Lyon, et sa mère, avant son mariage, portait le nom de Zélie Magagnos.

Une lettre qu'Ozanam adressait à un ami intime, quatre ou cinq jours après son mariage, décrira bien mieux que nous ne pourrions le faire la cérémonie religieuse de cette heureuse union, que M. Terme, alors maire de la ville, avait tenu à sanctionner lui-même comme contrat civil.

« Les grandes choses auxquelles s'intéressait votre affection se sont accomplies. Mercredi dernier, 23 juin, à dix heures du matin, dans l'église de Saint-Nizier, votre ami était à genoux ; à l'autel était son frère aîné élevant ses mains sacerdotales, et au pied son jeune frère répondant aux prières liturgiques. A ses côtés vous auriez vu une jeune fille, blanche et voilée, pieuse comme un ange, et déjà elle me permet de le dire, attendrie et affectueuse comme une amie. Plus heureuse que moi, ses parents l'entouraient, et cependant tout ce que le Ciel m'a laissé de famille ici s'y était donné rendez-vous ; et mes anciens camarades, mes frères de Saint-Vincent-de-Paul, de nombreuses connaissances, remplissaient le chœur et peuplaient la nef. C'était beau, et les étrangers que le hasard amenait s'en sont trouvés profondément émus. Quant à moi, je ne sais plus où j'étais, je retenais à peine de grosses mais délicieuses larmes, et je sentais descendre sur moi la bénédiction divine avec les paroles consacrées.

« Ah ! mon cher ami, vous le compagnon des temps laborieux, vous le consolateur des mauvais jours, que n'étiez-vous là ! je vous aurais prié, vous aussi, comme le bon Pessonneaux, de donner votre signature à l'acte commémoratif de cette grande fête ; vous aussi je vous aurais présenté à la charmante épouse qui m'était donnée. Vous aussi elle vous aurait salué de ce gracieux sourire qui enchantait tout le monde. Et depuis, depuis cinq jours que nous sommes ensemble, quel calme, quelle sérénité dans cette âme que vous connaissiez si inquiète et si ingénieuse à se faire souffrir !

« Je me laisse être heureux, je ne compte plus les moments ni les heures. Le cours du temps n'est plus pour moi... Que m'importe l'avenir ? Le bonheur dans le présent, c'est l'éternité..., je comprends le ciel.

« Aidez-moi à être bon et reconnaissant ; chaque jour, en me découvrant de nouveaux mérites dans celle que je possède, augmente ma dette envers la Providence... Quelle différence d'avec ces jours où vous me vîtes si triste à Paris ! »

CHAPITRE XIV

Ozanam va aux eaux d'Allevard pour sa santé. — Il entreprend aussi le voyage d'Italie et de Sicile pour ses études.

(1841)

Après tant de travaux et d'émotions, il n'aurait pas été étonnant que la santé d'Ozanam eût été profondément ébranlée. Mais le bonheur dont son âme venait d'être inondée, la paix intérieure dont il jouissait à la suite de tous les troubles et les incertitudes qui l'avaient si longtemps tourmenté, exercèrent sur lui une influence des plus favorables, et le remirent bientôt de toutes ses fatigues. Cependant, quoique assez bien portant d'ailleurs, il était atteint d'une laryngite assez rebelle pour le menacer de ne pas pouvoir reprendre son cours au commencement de l'année scolaire. On lui conseilla, pour le guérir, les eaux d'Allevard. Il s'y rendit avec sa chère Amélie, et bientôt nous allâmes l'y rejoindre nous-même, avec notre frère Charles, qui était en vacances. Souffrant du même mal de larynx,

à la suite de prédications prolongées, tout nous engageait à essayer le même traitement.

Le petit village d'Allevard est situé au fond d'une vallée des plus pittoresques, qui offre aux malades et aux touristes de charmantes excursions. Les moins ingambes se contentent d'aller s'asseoir au *bout du monde*, sorte d'impasse formée par d'énormes rochers que l'on croirait avoir été entassés par les Titans. Des filets d'eau jaillissent des fentes de ces rocs jetés au hasard les uns sur les autres ; tandis que de légères feuillées, qui tamisent discrètement les rayons du soleil, achèvent de donner à ce rendez-vous des promeneurs une délicieuse fraîcheur sans trop d'humidité.

Ceux dont la respiration est encore facile, et dont les jambes ne sont pas compromises, font l'ascension du *Brâme-Farine,* montagne assez élevée qui sépare le vallon d'Allevard de la magnifique vallée de Grésivaudan ; et après avoir joui d'une des plus belles vues que l'on puisse avoir, ils se dédommagent de la fatigue qu'ils ont éprouvée à la montée, en descendant dans une sorte de traîneau rustique habilement dirigé par de bons paysans qui y trouvent leur petit profit Trois autres principales excursions attirent la curiosité des voyageurs : d'abord le château où naquit, en 1476, l'illustre chevalier Bayard. Il domine toute la vallée de Grésivaudan ; ensuite les ruines de la chartreuse de Saint-Hugon, située dans une gorge qui va s'ouvrir dans la belle vallée dont nous venons de parler. Cette chartreuse, hélas ! n'est plus aujourd'hui qu'une pauvre maison où les malades vont prendre des bains de petit-lait ; mais ce qui rend surtout ce site sauvage très re-

marquable, c'est un pont de pierres qui, par une seule arche des plus hardies, réunit les deux montagnes qui forment la gorge en laissant apercevoir au-dessous de lui un ravin de cent mètres de profondeur, ce qui l'a fait surnommer le *pont du Diable*. Enfin, la course la plus longue est celle des *Sept-Laux* ou sept lacs. On ne peut guère faire ce petit voyage qu'à l'aide de l'équipage de la sainte Famille, c'est-à-dire à dos d'âne ou de mulet. Après avoir suivi pendant cinq à six heures le vallon d'Allevard, on rencontre un petit village au pied d'une haute montagne. A mesure que l'on monte, on voit disparaître peu à peu la végétation; les oiseaux eux-mêmes ne s'y montrent plus. C'est un désert, on n'y rencontre que des rochers arides dont l'arrangement capricieux forme d'immenses vasques où se concentre l'eau des pluies; ce sont de véritables lacs; de là le nom des *Sept-Laux*, qui désigne leur nombre.

On nous pardonnera ces détails, peut-être trop nombreux, pour un voyage de si peu d'importance, si l'on tient compte du vif intérêt que mit Ozanam à toutes ces excursions.

Nous avions déjà visité ensemble la Grande-Chartreuse quelques années avant. Les souvenirs précieux qu'il en avait gardés l'engagèrent à faire partager à sa femme les pieuses impressions qu'il y avait recueillies. A la fin de la cure d'eau minérale, nous partîmes tous quatre pour ce religieux pèlerinage; mais peu au courant des distances, la nuit nous surprit dans un petit village du nom de Saint-Pancrace. L'excellent curé du lieu voulut absolument nous

donner l'hospitalité. Nous attendions le point du jour avec impatience pour reprendre notre route vers la Grande-Chartreuse; mais, ô déception! une pluie diluvienne vint y mettre obstacle; elle continua pendant quarante-huit heures, et comme les jours de notre absence étaient comptés, il fallut renoncer à nos projets, rebrousser chemin et rentrer à Lyon.

Ozanam, en effet, avait à entreprendre un voyage bien autrement important que celui dont il vient d'être question. Les études et les travaux auxquels il voulait se livrer lui faisaient en quelque sorte un devoir de visiter l'Italie. Sans doute, la douceur de la température qu'il allait trouver pouvait singulièrement contribuer à achever la guérison de son larynx, déjà commencée par les eaux d'Allevard, et c'était aussi un immense bonheur pour deux nouveaux époux de visiter ensemble, sous un ciel si pur, un pays enchanteur; toutefois ces motifs, aux yeux de Frédéric, ne furent tout au plus qu'un accessoire quant à sa décision; son but unique était de s'instruire en vérifiant par lui-même ce dont il devait parler, et qu'il devait écrire plus tard.

Les deux jeunes époux partirent donc pour Marseille vers le milieu de septembre, et, après une courte entrevue avec les parents de la famille de Mme Soulacroix qui habitaient cette ville et que mon frère ne connaissait pas encore, ils s'embarquèrent le 18 pour Naples. Ils rompirent la monotonie de la traversée en relâchant à Gênes. Le 23 du même mois ils arrivèrent à leur destination.

Rien ne nous semble plus propre à rendre les impressions qu'Ozanam ressentit en visitant Naples et ses

environs, que de transcrire ici la lettre qu'il nous adressait à la date du 3 octobre :

« Voici dix jours écoulés depuis notre arrivée à Naples. Le court espace de temps pour visiter tant de merveilles expliquera, justifiera peut-être notre silence... Quoi de plus fantastique, en effet, que cette longue suite de tableaux qui se sont succédé devant nous, remuant avec eux tant de pensées et de souvenirs? D'abord une nature admirable et qui dépasse toutes les conjectures de l'imagination. Ce golfe de Naples, et les deux autres de Gaëte et de Salerne, tous trois si bien dessinés, tous trois déployant avec majesté les harmonieux contours de leurs rivages, de leurs promontoires et de leurs îles. Partout une végétation ardente, tropicale; des arbres verts et des plantes grasses, se mêlant aux ombrages épais et à la fraîche culture des pays du Nord. Les vignes suspendues en festons innombrables aux peupliers, pour laisser place au-dessous à des récoltes plus modestes de millet et de maïs; des bois d'orangers avec des buissons de myrtes et d'aloès, puis un ciel si pur, une lumière si transparente, que les formes des objets s'y découpent avec une netteté parfaite, et semblent plus voisines à l'œil trompé. Sur cette voûte toujours bleue, un seul nuage blanc flotte du côté du midi : c'est la fumée du Vésuve, dont la masse imposante occupe le premier plan, tandis qu'à perte de vue l'horizon est formé par la chaîne orgueilleuse de l'Apennin.

« Sur cette scène si richement décorée apparaissent tour à tour les civilisations successives qui l'animèrent, l'embellirent, et quelquefois aussi la désolèrent.

Voilà, aux confins de la Calabre, l'antique Pœstum. Ses temples, que nous ne nous lassions pas de regarder, annoncent par leurs proportions gigantesques, par la simplicité grandiose de leur architecture sans ornements, la première époque des colonies grecques : c'est encore la grossièreté des Étrusques, et c'est déjà l'art sévère des Doriens. Surtout c'est l'ouvrage d'un peuple encore pénétré des sentiments religieux, tout corrompu qu'il est, et qui fait plus pour les dieux que pour ses magistrats et ses histrions. Plus tard il n'en sera pas de même, et voici Pompéi, où les temples, réduits aux plus mesquines dimensions, s'effacent devant la grandeur et l'opulence des habitations particulières. Cette prodigieuse quantité de marbres, de mosaïques, de peintures; cette variété infinie d'instruments, d'ustensiles, de meubles, d'ornements ciselés, sculptés avec la plus extrême délicatesse, tout cela montre à la fois les raffinements d'un art avancé et d'un égoïsme insatiable de jouissances.

« Le théâtre d'Herculanum, si merveilleusement conservé dans sa sépulture de lave, m'a extrêmement intéressé en me faisant comprendre ce que je ne m'étais jamais bien figuré, la mise en scène des tragédies anciennes. La beauté de cet édifice et de l'amphithéâtre de Pouzzoles, les immenses ruines des villas, des thermes, des piscines, des aqueducs, sur la côte de Baïa, montrent bien le caractère dominant de l'architecture romaine, qui ne fut jamais grande que pour les lieux de plaisir ou les travaux d'utilité matérielle. L'un et l'autre se trouvent réunis au plus haut degré dans le palais de Tibère, à Capri, d'où l'œil du tyran

pouvait planer en même-temps sur le plus délicieux paysage du monde et sur toutes les tentatives de ses ennemis. Mais ces vastes constructions dont tant de restes subsistent encore, et dont les pierres arrachées ont suffi à bâtir la grande église du Gesù, par quels moyens mécaniques ont-elles pu s'exécuter à cette hauteur presque inaccessible, ou plutôt, combien de milliers d'esclaves ont versé leurs sueurs pour faire cet asile aux turpitudes impériales?

« Telle était la destinée humaine à ce moment où la rédemption se préparait. En effet, quelques années encore, et l'Apôtre touchera au port de Pouzzoles. Ces lieux auront leur page dans le livre sacré : à la suite du premier évêque, plusieurs iront mourir l'un après l'autre dans les arènes, où les trappes encore ouvertes laissent voir les cages des bêtes féroces. Nous avons baisé le sol où coula le sang de saint Janvier et de ses compagnons; quelques jours auparavant nous étions descendus aux catacombes, où furent recueillis leurs ossements. Comme on se sent le cœur serré dans ces galeries sépulcrales ! comme on y reconnaît avec une respectueuse joie les rendez-vous sacrés des premiers fidèles, l'emplacement de l'autel et du baptistère, et le lieu d'où la voix du prêtre se faisait entendre au peuple !

« L'Église ne restera pas longtemps ensevelie dans ces ténèbres funéraires. A la première aurore de liberté qui luit pour elle, elle se pare, elle se couronne, elle se donne de riches sanctuaires. C'est ainsi qu'à Saint-Janvier on voit, dans la chapelle de Sainte-Restitute, les restes de l'ancienne cathédrale érigée sur les colonnes

du temple d'Apollon, et des débris de mosaïque du VIIe siècle. Plus tard, sous les princes normands s'élève la basilique actuelle avec sa façade gothique et ses nefs en ogives. Mais surtout j'y ai examiné avec le plus grand intérêt un oratoire situé derrière le chevet de l'édifice, et fondé par la famille des Minutoli. Là, au pied d'un autel couronné d'un dais richement sculpté, se trouvent les tombeaux de ces vieux patriciens, depuis l'an 1200 jusqu'à 1500 environ. Eux-mêmes sont peints sur le mur du pourtour, agenouillés, les uns avec les insignes de l'épiscopat, les autres sous leurs armures de chevaliers, tous les mains jointes et la figure pieuse. Au-dessus, et comme pour consoler ces images de la mort, un des vieux maîtres de l'école napolitaine a peint la passion du Sauveur. Le mérite artistique et historique de ce monument a été reconnu par le goût éclairé du cardinal-archevêque qui en fait poursuivre activement la restauration.

« Que cette Italie naissante du IXe au XIIIe siècle était belle! quel énergique élan de foi, de courage, de génie! En même temps que Naples secouait l'odieuse dépendance des empereurs grecs, toutes les petites cités éparses sur la côte imitaient cet exemple et rivalisaient de bravoure et d'activité. Alors de nombreux vaisseaux apportaient les richesses de l'Orient aux habitants d'Amalfi, république puissante, qui comptait parmi ses plus chères conquêtes le corps de l'apôtre saint André. Aujourd'hui nous l'avons vue solitaire et dépeuplée, suspendue à ses rochers pittoresques. Du haut du couvent des Capucins, sous la voûte d'une grotte immense, nous regardions à la lueur de la lune les flots jeter leur

blanche écume sur le rivage où jadis ils portaient tant de gloire et de trésors. A Salerne aussi, nous avons vénéré la tombe de Grégoire VII, qui vint y trouver un dernier abri, lorsque seul il combattait pour la liberté du christianisme et l'affranchissement de la patrie italienne.

« Malheureusement ces temps furent courts, et à dater de cette époque commencent les traces des invasions et les dominations étrangères qui se disputèrent les Deux-Siciles. C'est à Capri le château de l'empereur Frédéric Barberousse, rivalisant avec celui de Tibère ; c'est auprès de la place du Marché, dans l'église de Sainte-Croix, le billot sur lequel le dernier descendant de la dynastie allemande, Conradin, périt à seize ans, par les ordres de Charles d'Anjou, frère de saint Louis. Ce prince et ses successeurs ont élevé le Château-Neuf, dont les vieilles tours féodales dominent le port. Le palais de la reine Jeanne rappelle cette femme sanguinaire qui, meurtrière de son époux, perdit par ses crimes l'empire de la France en Italie. Alors commença l'ascendant de l'Espagne : d'opulentes fondations dans les monastères, des palais plus somptueux qu'élégants, les noms même de Médine et de Tolède, etc., donnés aux rues de la ville, rappellent la dynastie castillane. Elle devait pourtant finir un jour, et faire place à nos fleurs de lis, qu'on retrouve avec la famille des Bourbons sur le trône napolitain. Ces dernières vicissitudes de l'histoire, ce sceptre tour à tour balancé entre des peuples rivaux, ce déchirement du pays par les armes de l'étranger, sont autant de mystères qui ne s'expliquent pas encore. Mais ceux des époques antérieures se sont si complète-

ment dénoués, la Providence a si bien montré son doigt dans les destinées anciennes de cette contrée, qu'on peut être sûr de la reconnaître tôt ou tard dans ses révolutions modernes[1]. »

Le 9 octobre, Ozanam partait pour la Sicile. Nous le laisserons encore faire lui-même la relation de son voyage, écrit quelques jours à peine après son retour à Naples, sous l'influence des admirables spectacles qu'il venait de contempler; on jugera mieux par là des fruits qu'il savait retirer des nombreuses pérégrinations qu'il entreprenait au profit de ses études historiques, philosophiques et littéraires :

« Ce qu'on disait, il y a vingt ans, des brigands de la Sicile, après avoir cessé d'être vrai, grâce à une sage organisation, a recommencé cette année. Partout, sur notre passage, c'étaient des récits de vols et d'assassinats qui effrayaient très sérieusement nos guides. Défense aux aubergistes de laisser partir les voyageurs avant le jour. De loin en loin des rassemblements de troupes pour intimider les bandits, et pourtant sans cesse de nouveaux crimes. Nous avons eu le bonheur d'échapper à tous ces périls, que nous croirions imaginaires, si les magistrats les plus graves ne nous en avaient assuré la réalité. La litière, véhicule souverainement incommode, les auberges où il pleuvait par le plancher, une nourriture détestable, tout ce qui pouvait nuire, ne nous a causé qu'une très passagère fatigue, dont cinq jours de repos nous ont parfaitement remis. Enfin, depuis quelque temps, des ouragans terribles règnent

[1] *Lettres*, t. I, p. 430, 2e édit.

dans ces parages; des navires ont péri vendredi dernier dans le golfe même de Naples, et nous venons d'avoir la plus heureuse traversée.

« Les inconvénients nombreux que je viens de résumer, font qu'un voyage de Sicile ne saurait être une affaire d'agrément. Nous le savions d'avance, et s'il ne se fût agi que de santé et de plaisir, assurément jamais nous ne l'aurions entrepris. Mais il en est autrement si l'on se propose pour but l'étude d'abord, puis ensuite les hautes jouissances qui l'accompagnent. L'Italie, déflorée par les récits d'innombrables touristes, défigurée et corrompue par le contact des étrangers, dépouillée de beaucoup de ses monuments par les guerres dont elle a été le théâtre, et par le mauvais goût dont elle a été l'école, l'Italie ne saurait être étudiée complètement que dans cette île où se sont réfugiées ses vieilles mœurs, ses vieilles traditions, sa vieille langue. Là, les temples grecs sont debout, et couronnés de leurs beaux portiques, mieux qu'à Athènes et à Thèbes. Le génie des Doriens règne encore sur Agrigente, et quand on s'assied au milieu des ruines de Syracuse, on sent se remuer autour de soi toute l'histoire. Rome a marqué son empreinte aussi puissamment dans l'amphithéâtre de Catane qu'au Colisée. Le palais moresque de la Ziza éternise, comme Grenade et Cordoue, la gloire passagère des Arabes. C'est à Montréal, parmi les splendeurs de son admirable basilique, c'est là seulement qu'on peut concevoir l'éclat chevaleresque et la foi religieuse des Normands qui reconquirent ces contrées, puis tout l'art du moyen âge; la peinture préludant par de gigantesques mosaïques à ses futures merveilles;

l'architecture réunissant les deux styles byzantin et gothique, pour des créations dont aucun autre lieu n'offre l'exemple. Partout de vieux tableaux sur bois à fond d'or, conservés avec un respect ailleurs inconnu. Enfin une nature admirable dans sa sauvage et virginale beauté. Le phare de Messine et le golfe de Palerme éclipseront toujours dans mes souvenirs les tableaux si vantés de Baïa et de Castellamare [1]. »

« Le voyage de Sicile nous a coûté plus de fatigues et de temps que nous n'avions calculé; et cependant nous ne saurions regretter ni le temps, ni les fatigues, ni les dépenses : ces choses nous ont été bien payées en émotions, en études, en souvenirs.

« Nous avons vu de près cette nature africaine, si différente de la nôtre, et qui, à Naples encore, ne se montre que de loin. Toute la végétation tropicale : les figuiers de Barbarie et les aloès gigantesques, renfermant d'une muraille infranchissable des jardins où viennent le cotonnier, le caroubier, le papyrus et la canne à sucre; de véritables paradis terrestres où toutes les variétés du cédrat, du citron et de l'orange, se pressaient avec leurs fruits dorés; les bords de la mer couverts de palmettes, le myrte et le laurier-rose en fleur, le long des chemins; enfin, de temps à autre, le grand palmier élancé dans les airs avec sa couronne de feuilles, et les grappes de dattes suspendues au-dessous. Tout cela encadré dans le détroit de Messine; au pied de l'Etna, dont le front est couvert de neiges; au fond de l'admirable golfe de Palerme, dont les beautés sauvages effacent pour moi les beautés si chantées de Naples.

[1] *Lettres*, t. I, p. 430, 2e édit.

« Mais c'est surtout l'antiquité, l'antiquité grecque, bien moins connue que l'antiquité romaine, c'est là ce que j'allais chercher en Sicile, et mon attente n'a pas été trompée. Partout, des restes nombreux : de vieilles colonnades soutiennent les voûtes des églises modernes ; les débris d'un tombeau s'élèvent tristes et désolés au bord du chemin ; ou bien un grand pilastre solitaire est resté debout sur le rivage, et résiste depuis deux mille ans à l'effort destructeur des vagues et des siècles.

« Notre premier jour de voyage nous a conduits au pied de l'ancienne Taormine. A une hauteur qui semble inaccessible, se montrent de vieux murs, des sépultures, des vestiges de gymnases et de bains, et par-dessus tout un magnifique théâtre. La roche même creusée en demi-cercle formait les gradins qu'on avait ensuite recouverts de marbre. Un double portique était construit au-dessus; en face des gradins était la scène, c'est-à-dire une estrade portée par des soubassements de marbre, et fermée par un mur qui formait le fond et, pour ainsi dire, la décoration immobile du spectacle. Ce mur, orné de corniches et de sculptures, avait des niches pour les statues des dieux, des colonnes, et trois grandes portes par où entraient les acteurs. Trente mille personnes pouvaient trouver place dans l'enceinte, bâtie néanmoins avec un art si habile que la voix se fait entendre sans peine jusqu'aux derniers rangs. En même temps que l'oreille pouvait ainsi s'enivrer de toutes les harmonies de la poésie et de la musique, on n'avait pas oublié le plaisir des yeux : l'horizon embrassait une perspective immense. D'un côté les rivages sinueux et les promontoires de la Sicile, le détroit et les dernières

côtes d'Italie, et de l'autre le volcan, son large cône et ses deux pentes chargées de verdure, que des courants de laves traversent en tous sens; puis une mer étincelante et azurée qui fuit dans le lointain et va baigner les côtes de la Grèce; en sorte que chacun des flots qui venait expirer ici semblait apporter aux colons un souvenir de la mère patrie, et le théâtre de Taormine paraissait n'être que l'écho des théâtres d'Olympie et d'Athènes.

« Quelques jours après nous étions à Syracuse, nous visitions le temple de Minerve, devenu aujourd'hui cathédrale chrétienne, mais conservant encore ses colonnes, antérieures à cinq cents ans de notre ère. Nous admirions les remparts construits en pierres immenses superposées sans ciment; les souterrains qui recélaient les vivres, les munitions, les chevaux; la citadelle encore debout, le seul monument grec de ce genre et de cette importance qui existe encore. Nous sommes descendus dans les carrières d'où ces masses énormes avaient été détachées, et où les traces encore visibles du ciseau font connaître les procédés hardis et laborieux des anciens ouvriers. Là aussi, des milliers d'esclaves, des prisonniers de guerre, des chrétiens avaient été jetés pour mourir. On y visite une grotte acoustique célèbre, sous le nom d'*Oreille de Denys*, qu'on suppose faite pour porter au tyran les paroles et les gémissements de ses captifs. Je la crois plutôt destinée aux mystères de quelque oracle, et à tromper par un jeu surprenant la crédulité du peuple.

« Mais notre profonde, notre plus solennelle impression, c'était la vaste étendue de terrain occupée par la base des édifices détruits et par des tombes, c'était la

fatalité exterminatrice qui passa sur cette ville autrefois composée de cinq parties, dont une seule est habitée aujourd'hui. Ennemie, longtemps heureuse, d'Athènes et de Rome, rivale de Tyr et de Carthage, elle est aujourd'hui assise dans le silence et la solitude, comme ces cités coupables maudites par Isaïe et pleurées par Jérémie. Ses deux vastes ports ne sont plus sillonnés que par des barques de pêcheurs, et à terre, aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne découvre que le rocher calcaire, mal caché par le gazon, creusé, taillé en tous sens, pour servir de fondation aux demeures, et d'asile aux dépouilles d'un peuple de quinze cent mille âmes. Si affligeant que soit ce spectacle, il captive pourtant, en même temps qu'il accable; il est grandiose, il est instructif; et l'on voudrait avoir assez de loisir et assez de larmes pour y méditer les éternelles illusions de l'orgueil humain.

« Je ne vous parlerai pas des rencontres et des incidents de la route, bien qu'elle nous ait conduits par Lentini, autrefois *Leontium*, patrie de plusieurs hommes illustres, et remarquable encore par des vestiges bien conservés de sa grandeur déchue. Mais toutes mes espérances, tous mes rêves se sont réalisés à Agrigente. Il est impossible que nulle part le génie grec se révèle avec plus de pureté et de splendeur.

« Figurez-vous, sur le penchant de la montagne, un vaste plan incliné vers la mer, et terminé de trois côtés par une chute brusque : ces rochers, taillés à pic par la main des hommes, sont devenus une muraille gigantesque. Au-dessus, et dans toute sa longueur, étaient rangés au poste d'honneur, et comme un se-

cond rempart, les sépultures des grands citoyens et les temples des divinités. De ces derniers, huit existent encore ; l'un, consacré peut-être au culte sacré de Cérès, est demeuré intact, aussi complet dans toutes ses parties que pouvaient l'exiger les observances liturgiques, aussi correct, aussi pur que pourrait le souhaiter l'art le plus sévère. Les lignes de sa façade se dessinent avec précision, la lumière se joue merveilleusement sous ses péristyles, et la seule chose que le temps y a faite, c'est la couleur chaude et dorée de la pierre qui achève de l'embellir.

« Auprès, un autre édifice, consacré à Junon, conserve trente colonnes encore droites sur un large et majestueux soubassement ; puis, c'est le temple d'Hercule, dont le plan est à peine reconnaissable au milieu d'un monceau de ruines.

« A côté, le temple de Jupiter Olympien, le plus grand que l'architecture grecque eût jamais construit ; il jonche le sol de ses colonnes et de ses pilastres abattus ; les pâtres s'abritent dans la cavité des cannelures ; et un géant de pierre qui semble avoir servi de cariatide couvre un espace de trente pieds. Ensuite vient le temple de Léda, et celui de Castor et Pollux, dont trois colonnes et une partie du fronton se maintiennent avec toute la fraîcheur d'un ouvrage d'hier, et avec une perfection de détails que les anciens connurent seuls. Enfin ceux de Minerve et de Proserpine sur les hauteurs occupées par la citadelle ; ceux de Vulcain et d'Esculape du côté de la plaine ; et une tour carrée du style le plus élégant, bâtie pour immortaliser un cheval vainqueur aux jeux du Cirque.

« Ainsi toutes les grandes inspirations du génie, et en même temps toutes ses folies; tous les progrès de l'art, depuis l'austère nudité des premiers monuments, jusqu'à la parure quelquefois trop riche des derniers. Et quand l'admiration s'est épuisée devant ces prodiges, on apprend que le sol qui les porte, que le rocher où fut fondée Agrigente, où s'agitait une population de huit cent mille habitants, est entièrement vidé à l'intérieur par des excavations qui se croisent en tous sens, travail colossal et dont le but est encore ignoré, ville souterraine et ténébreuse, encore plus étonnante que celle qui se déployait si opulente à la face du soleil.

« Sur ces lieux, dont j'avais grand'peine à me détacher au bout de vingt-quatre heures, j'ai pris beaucoup de notes, et, rapprochées des souvenirs de Pœstum, elles donnent des idées exactes du système architectural des Grecs, si étroitement lié avec le caractère de leur religion et de leur poésie. Les ruine de Sélinunte et de Ségeste ont achevé pour moi ces études. A Sélinunte on peut dire les corps de trois grands temples étendus, avec tous leurs membres brisés, sur une colline solitaire. On y a trouvé une série de bas-reliefs qui, passant de la grossièreté la plus barbare jusqu'au mérite le plus achevé, présentent l'histoire entière de la sculpture. A Ségeste, ce sont encore un dernier temple dans un état de complète conservation, et un théâtre d'où règne la plus enchanteresse perspective.

« On ne finirait pas, si on se laissait aller à ses souvenirs; et pourtant je ne vous ai rien dit du point de vue le plus intéressant de ce voyage, de la Sicile chrétienne. Son histoire commence aux catacombes de Syra-

cuse, grandes comme celles de Rome et de Naples, où une église creusée dans le roc conserve encore la sépulture de saint Martin, premier évêque de l'île. Ensuite, de tous côtés ce sont d'antiques vierges peintes sur bois à fond d'or, avec des lettres grecques. Ce sont des couvents de l'ordre de Saint-Basile, où la liturgie de Constantinople est encore suivie; en un mot, de nombreux vestiges de l'Église d'Orient, lorsque, unie encore à la communion romaine, elle ne rivalisait que de science et de vertu. Viennent alors les Sarrasins, et leur tyrannie de deux siècles a laissé des monuments embellis de tout le luxe de l'architecture moresque. Mais un jour, au retour des croisades, une bande de chevaliers normands renverse l'empire des infidèles, et fonde une nouvelle monarchie qu'affermissent d'incroyables exploits. Les trophées de leurs victoires sont les basiliques élevées par leurs rois : épargnées par les ravages du temps, elles ont gardé toute l'originalité et toute la grandeur de leur caractère. La cathédrale de Montréal, et à Palerme la chapelle du palais, toutes deux resplendissantes de mosaïques, alliant la légèreté des ogives gothiques à la gravité des formes byzantines, sont les types d'un art qui ne se retrouve plus hors de là.

« Là aussi, un culte filial conserve, sans oser les altérer, ces legs précieux d'un autre âge. La vieille foi et les vieilles mœurs n'ont pas non plus abandonné les peuples : rien n'est plus célèbre que l'enthousiasme avec lequel sont honorées sainte Agathe, sainte Lucie, sainte Rosalie. Un soir, dans une jolie bourgade des bords de la mer, après que l'angélus avait sonné la clôture des

églises, nous avons vu les habitants aller en procession, aux portes fermées de chacune d'elles, saluer le saint Sacrement d'un dernier hommage. D'autres fois nous avons rencontré, à la table de quelque vénérable propriétaire, une hospitalité toute patriarcale; ou bien, à notre passage dans un hameau, descendus de la litière, on nous entourait, on nous entraînait dans de pauvres maisons, on nous mettait de petits enfants sur nos genoux, pour avoir une bonne parole et des caresses. Enfin dans les monastères nous avons vu des hommes éminents et excellents; quelquefois une instruction qui me confondait; toujours une politesse qui enchantait Amélie. Longtemps elle reparlera des capucins de Syracuse et des bénédictines de Catane[1]. »

Le 4 novembre, les jeunes époux étaient de retour à Naples après un voyage des plus heureux et des plus intéressants; le lendemain ils partaient pour Rome; ils ne purent y passer qu'une quinzaine de jours. Le devoir d'être à son poste pour ouvrir son cours ne permettait pas à Ozanam de séjourner plus longtemps, et cependant il lui eût fallu au moins dix jours de plus pour utiliser sa présence dans l'intérêt de ses études. Il aurait voulu établir des relations avec un certain nombre de personnages dont les lumières pouvaient lui venir en aide. La bonté et la prévenance dont il fut l'objet de la part de ceux qu'il put visiter, lui firent regretter d'autant plus d'être forcé de brusquer son départ.

Il est vrai que l'activité de nos deux voyageurs sut

[1] *Lettres à M. et Mme Soulacroix*, p. 438 et 443, 2e édit.

bien profiter de ces trop courts instants Quoique, à ce moment de l'année, le souverain pontife ne donnât pas d'audience aux étrangers, Grégoire XVI les reçut. Il les dispensa du cérémonial ordinaire; il alla même jusqu'à les faire asseoir auprès de lui, ce qui est absolument contraire à l'étiquette ordinairement prescrite, et il leur dit avec une ineffable bonté : « Asseyez-vous, vous êtes mes enfants, je suis votre père; laissons de côté les cérémonies pour le moment, et causons un peu. » Frédéric lui offrit un exemplaire de son travail sur le Dante, et lui parla de ses recherches. Le Saint-Père, fort instruit, et parfaitement au courant de ce sujet, indiqua à notre frère, qui croyait avoir épuisé la matière, un ouvrage qui lui était inconnu, et où il pouvait encore trouver de nouveaux matériaux pour compléter son livre. Puis il étendit ses mains vénérées, et bénit les nouveaux époux et leur famille absente.

Ils reçurent aussi le patriarcal accueil du cardinal Pacca, dont le front octogénaire avait essuyé, sans jamais fléchir, toutes les tempêtes politiques et religieuses de la première république et du premier empire. Ils virent et entendirent encore l'illustre cardinal Mezzofanti, cet homme étonnant qui parlait presque toutes les langues connues. Mais surtout ce ne fut pas en vain qu'Ozanam s'agenouilla aux tombeaux des saints Apôtres, et qu'il pria devant la simple dalle qui couvre les restes de saint Pierre; ce ne fut pas en vain qu'il descendit aux catacombes, comme dans les entrailles de Rome catholique. Si le voyage de Sicile est de quelque utilité pour faire connaître l'antiquité, le séjour de Rome l'est encore bien davantage pour

l'intelligence du christianisme. Frédéric sentit une nouvelle vie circuler dans sa pensée, et ses idées, un peu épuisées par les travaux de son cours, se ranimèrent et s'élargirent.

Le 23 novembre, nos voyageurs traversèrent Florence pour aller s'embarquer à Livourne. Le 28 ils touchaient à Marseille, et arrivaient bientôt à Lyon.

CHAPITRE XV

Ozanam s'installe à Paris, reprend son cours qu'il continue pendant le courant de l'année, en professant en même temps la rhétorique au collège Stanislas.

(1842)

Ozanam ne séjourna que peu de jours à Lyon. Il avait hâte de s'établir à Paris avec celle qu'il regardait désormais comme son ange gardien, et qui devait soutenir son courage au milieu de ses perplexités sans cesse renaissantes; il était surtout pressé de recommencer son cours. Il avait loué un modeste appartement dans la rue de Grenelle-Saint-Germain. Le meuble le plus précieux du nouveau ménage était un beau piano choisi dans les ateliers du célèbre facteur Pleyel. Que de fois cet admirable instrument, résonnant avec un charme indicible sous des doigts habiles et délicats, parvint à dérider le front habituellement soucieux de notre cher Frédéric! Il n'était pas musicien, mais il aimait la musique, et elle exerçait sur lui une profonde influence.

Pendant l'année 1842, Ozanam continua pour son

cours le même sujet qu'il n'avait, pour ainsi dire, qu'effleuré en 1841 ; c'est-à-dire qu'il traita encore des *Niebelungen*, puis de la poésie lyrique des *Minnesinger*, de la poésie didactique, allégorique, épique, dramatique, et de la décadence de la poésie. Les dernières leçons de cette année portèrent sur les prosateurs, c'est-à-dire les chroniqueurs, les publicistes et les philosophes scolastiques ; en un mot, le sujet de ses leçons pendant cette année, comme pendant la précédente, fut la *littérature allemande au moyen âge*, l'histoire générale de la littérature allemande du XIIe au XVe siècle, et l'étude spéciale des principaux ouvrages qu'ellè a laissés.

Pendant cette année, il publia un assez long article sur les *Niebelungen* et sur la *poésie épique*, que l'on retrouve dans ses œuvres complètes [1].

Il ne nous paraît pas suffisant, pour faire connaître le talent qu'Ozanam déployait dans son cours, de donner ici une sorte de table des matières qu'il étudiait avec ses disciples. Nous invoquerons donc, pour en avoir une idée plus compléte, les appréciations qu'en ont laissées les deux hommes les plus capables d'en juger.

« Ceux qui n'ont pas entendu professer Ozanam, dit M. Ampère, ne connaissent pas ce qu'il y a de plus personnel dans son talent. Préparations laborieuses, recherches opiniâtres dans les textes, science accumulée avec de grands efforts, et puis improvisation brillante, parole entraînante et colorée, tel était l'enseignement d'Ozanam. Il est rare de réunir au même degré les deux

[1] T. VIII, p. 187.

mérites du professeur, le fond et la forme, le savoir et l'éloquence. Il préparait ses leçons comme un bénédictin, et les prononçait comme un orateur; double travail, dans lequel s'est usée une constitution ardente, et qui a fini par le briser. »

Nous joignons à ce jugement celui du P. Lacordaire sur les leçons d'Ozanam. « Ceux-là seuls qui ont dit leur âme devant un auditoire savent les tourments de la parole publique, tourments qui arrachaient à Cicéron ce cri plaintif : « Quel est l'orateur qui, au moment de parler, n'a « senti ses cheveux se raidir et ses extrémités se glacer? » Ozanam, plus qu'un autre, était sujet au mal de l'éloquence; défiant de lui-même, il se préparait à chacune de ses leçons avec une fatigue religieuse, amassant des matériaux sans nombre autour de sa pensée, les fécondant par ce regard prolongé de l'intelligence qui les met en ordre, et enfin leur donnant la vie dans ce colloque mystérieux de l'orateur qui se dit à lui-même ce qu'il dira demain, ce soir, tout à l'heure, à l'auditoire qui l'attend. Ainsi armé, tout pâle cependant, et défait, Ozanam montait à sa chaire. Il n'y avait rien de bien ferme et de bien accentué dans son début; sa phrase était laborieuse, son geste embarrassé, son regard mal sûr et craignant d'en rencontrer un autre; mais peu à peu, par l'entraînement que la parole se communique à elle-même, par cette victoire d'une conviction forte sur l'esprit qui s'en fait l'organe, on voyait de moment en moment la victoire grandir, et lorsque l'auditoire lui-même était sorti de ce premier et morne silence, si accablant pour l'homme qui doit le soulever, alors l'abîme rompait ses digues, et l'éloquence tombait à flots

sur une terre émue et féconde. Des applaudissements sincères répondaient à l'orateur, et, tout palpitant d'un bonheur acheté par huit jours de travail et par une heure de verve, il retournait chez lui retrouver la peine qui est la condition de tout service et l'instrument de toute gloire.

« Il n'est pas ordinaire qu'un homme érudit soit un homme éloquent. La patience nécessaire à l'investigation des livres et des antiquités s'allie mal au feu qui jaillit d'une pensée créatrice... Ozanam, par un don singulier, possédait à la fois l'éloquence et l'érudition. L'une lui était aussi naturelle que l'autre. Il pouvait toute une nuit veiller dans les régions abstraites d'une langue ensevelie ou d'une œuvre inconnue, et le lendemain écrire des vers, préparer un discours, s'échauffer solitairement dans la contemplation directe du vrai et du beau. Non seulement l'une et l'autre faculté lui appartenaient de naissance, mais l'une et l'autre étaient éminentes chez lui. Il était grand dans la poudre avec la pioche du mineur, et grand dans la lumière avec le simple regard de l'esprit. Cela lui donnait sa physionomie, mélange de solidité et d'enthousiasme jeune et ardent. »

Ce fut en cette année, 1842, qu'eut lieu pour la première fois la communion générale à Notre-Dame. Dès 1837, époque à laquelle le P. de Ravignan commença ses conférences, ce saint et savant religieux regardait la retraite comme devant en être le couronnement nécessaire. La prudence le fit attendre jusqu'en 1841 ; et cette année-là même, afin de ne point rendre l'œuvre ancienne responsable du succès incertain de l'œuvre

nouvelle, on les sépara entièrement. La retraite commença à l'Abbaye-au-Bois; mais l'auditoire, qui était immense, la fit transporter à Saint-Eustache. On n'osa pas encore la terminer par la communion générale; ce fut l'année suivante, 1842, que se réalisa cette grande pensée du P. de Ravignan.

On peut juger de la joie et du bonheur qu'éprouva Ozanam, l'un des principaux instigateurs des conférences de Notre-Dame, lorsqu'il y vit chaque soir, pendant toute la semaine sainte, plus de six mille personnes assister à la retraite prêchée par le P. de Ravignan; surtout lorsqu'il prit part, le saint jour de Pâques, à la communion générale qui dura une heure, quoique donnée par deux prêtres, et où l'on voyait, fraternellement réunis à la sainte table, de nobles et riches personnages couverts de décorations, et des pauvres misérablement vêtus; des militaires, des élèves de l'École normale et de l'École polytechnique, des enfants, mais surtout des étudiants en grand nombre. Jamais, pendant le reste de sa vie, il ne manqua à ce pieux rendez-vous, à moins que la maladie ne le forçât à aller demander la santé à quelque contrée lointaine. Nous avons dit plus haut que son action de grâces, le jour de Pâques, ne se terminait pas au pied des saints autels; mais en sortant de Notre-Dame, pénétré de reconnaissance pour les trésors divins dont son âme venait d'être enrichie, il allait visiter à son tour les membres souffrants de son céleste bienfaiteur, il versait dans leur sein les secours dont sa charité pouvait disposer.

Pendant cette année, Ozanam, tout en faisant son

cours, posait les premiers jalons et rassemblait les matériaux d'un livre qu'il voulait écrire sur les origines, les traditions, les institutions des peuples germaniques, et sur leur établissement dans l'empire romain. Ce livre devait avoir pour titre : *Les Germains avant le christianisme*, et ne parut que cinq ans plus tard. Son but principal était de « montrer que l'Allemagne est redevable de son génie et de sa civilisation tout entière à l'éducation chrétienne qui lui fut donnée ; que sa grandeur fut en proportion de son union avec la chrétienté ; qu'elle n'eut de puissance, de lumières, de poésie, que par une communication fraternelle avec les autres nations européennes. Que, pour elle comme pour tous, il n'y eut et il n'y aura de véritables destinées que par l'unité romaine, dépositaire de toutes les traditions temporelles de l'humanité, comme des desseins éternels de la Providence. Il lui semblait de quelque utilité de faire voir comment, réduits à eux seuls, les Germains n'étaient que des barbares ; comment par les évêques et par les moines, par la foi romaine, par la langue romaine, par le droit romain, ils sont entrés en possession de l'héritage religieux, scientifique, politique des peuples modernes ; comment, en le répudiant, ils retournent peu à peu à la barbarie [1]. »

En un mot, Ozanam se proposait de prendre à partie l'histoire dans la période de transition du monde ancien au monde moderne, désirant faire voir, preuves en main, que c'est à tort que l'on accuse le christia-

[1] *Lettres*, t. II, p. 30.

nisme d'avoir étouffé le développement légitime de l'humanité; car c'est l'Église, au contraire, qui sauva tout ce qu'il y avait de légitime dans l'héritage de la civilisation ancienne, le conservant par le travail, le purifiant par la sainteté, le fécondant par le génie, et le faisant passer dans nos mains pour qu'il s'accroisse.

Le commencement des recherches qu'il eut à faire pour éclairer le grand sujet qu'il avait choisi, et que les erreurs des Hegel, des Gœthe et des Strauss avaient si profondément obscurci, ou même altéré, exigèrent de Frédéric les plus rudes travaux; aussi avouait-il lui-même que ses études et ses efforts de l'année qui venait de s'écouler l'avaient singulièrement fatigué.

Ces excès de travail ne furent, hélas! que trop multipliés! Il fut toujours impossible de les modérer : « Prenez garde, lui disait M. Victor Leclerc dès la première année de son cours, modérez cette verve qui vous emporte. Soyez toujours un orateur, mais un orateur plus calme. Cette parole vive, émue, passionnée, qui éclate et retentit après de longues méditations, cet enthousiasme dont vous n'êtes pas le maître, et qui vous domine, inquiète pour vous vos amis; songez à l'avenir; nous voulons que vous ne retranchiez rien de cet avenir qui vous est dû, nous le voulons pour vous et pour nous. »

Mais son cours n'était pas sa seule fatigue et ne suffisait pas à son zèle. De tous côtés on venait lui demander de prendre la parole dans les assemblées de charité ou des réunions d'ouvriers; jamais il ne refusait. Il présida plusieurs années une conférence littéraire. Sous

sa direction on y travaillait beaucoup, et bien des hommes de talent s'y formèrent.

Ozanam, après une année aussi laborieuse, alla prendre ses vacances et se reposer un peu en famille, à Oullins, près de Lyon, où son beau-père avait loué une maison de campagne.

A son retour à Paris, à la fin de 1841, le P. Gratry, qui était alors directeur du collège Stanislas, lui proposa de joindre à sa chaire de la Sorbonne celle de professeur de rhétorique dans ce même collège. Ce cumul lui fut facilement accordé, parce qu'il n'était encore qu'agrégé et que suppléant.

C'était sans doute un grand surcroît de travail; mais lorsqu'on est jeune, et que l'on se dévoue pour une épouse aimée, à laquelle on veut rendre la vie plus facile et plus agréable, rien ne coûte, et l'on ne doute jamais de ses forces.

Nous empruntons à l'un de ses meilleurs élèves, M. Caro, aujourd'hui académicien et professeur de philosophie à la Sorbonne, le témoignage qu'il rend à Ozanam sur son enseignement, sur ses rares qualités comme professeur :

« Il avait le secret d'intéresser tout le monde aux choses de l'esprit. Les âmes les plus stériles et les plus glacées s'ouvraient aux impressions de sa parole, et sentaient naître je ne sais quelle curiosité nouvelle qui les étonnait elles-mêmes. Ces écoliers maussades et grossiers, ces béotiens de collège, qui sont le désespoir des professeurs et la honte d'une classe, ne restaient pas toujours isolés dans leur indifférence. Quelques-uns comprenaient, d'autres croyaient comprendre, ce qui

était déjà un grand progrès. Cette action pénétrante d'Ozanam sur les intelligences les plus rebelles tenait à deux causes principales : le mouvement et l'élévation morale de son enseignement. Il avait toutes sortes de prises sur l'esprit; il le saisissait par la raison, qu'il avait forte et exercée; par l'imagination, qu'il avait heureuse, et surtout par une espèce de dialectique socratique, où il excellait, et par laquelle, interrogeant l'élève et le conduisant avec art, il lui donnait l'illusion d'avoir trouvé ce qu'il lui faisait voir. Ces formes variées et dramatiques ajoutaient un vif intérêt à ses leçons, aiguillonnaient la paresse, réveillaient la somnolence, et répandaient autour de lui une agitation qui, réglée et dirigée, devenait une féconde activité. Avec lui on aimait à penser. Il élevait doucement à son niveau les jeunes gens, encourageant leurs efforts, applaudissant de tout cœur au zèle heureux, plein d'une indulgente sympathie pour les écarts d'une imagination adolescente, ou les échecs d'une intelligence pauvrement douée; pourvu que l'on fût courageux, il était content : il adorait la bonne volonté.

« Il fallait l'entendre expliquer Virgile; il fallait le voir tenant à la main un vieil exemplaire des *Géorgiques,* lisant ce poème tout pénétré du parfum de la nature, s'animant à cette grave mélodie du vers latin, et, après les essais malheureux de quelque écolier inégal à cette grande poésie, reprenant la traduction faiblement ébauchée, rectifiant le sens indécis, condensant le style, et ramassant tout l'effort de son intelligence pour lutter de précision avec un beau vers, de grandeur avec une belle image, d'harmonie avec toute cette

poésie qui est l'harmonie même! C'était plaisir d'assister à un enthousiasme si naïf et si vrai. Dante lui avait appris à aimer Virgile avec une sorte de piété. Toute son âme passait dans ces improvisations jetées avec une verve brûlante sur le texte latin. La traduction appelait le commentaire; le commentaire d'un vers appelait le commentaire du poème tout entier. Avec tout cela, pas l'ombre de pédantisme, l'ingénuité même, et l'esprit dans toute sa naturelle vivacité, car il en avait, et du meilleur, du plus agile à la repartie, et du plus gai.

« A cette époque privilégiée de la vie d'Ozanam, où nous l'avons rencontré pour la première fois, et où sa maturité précoce retenait encore tout l'entrain et le premier élan de la jeunesse, il se livrait volontiers à cette aimable et franche gaieté d'esprit, qui est un rafraîchissement au milieu des études austères. Il s'y abandonnait avec cette sincérité d'une âme excellente et pure que les fortes douleurs n'ont pas encore touchée, et qui, pleine de la joie de sentir vivre sa pensée et son cœur, laisse de temps à autre cette joie de la vie intérieure éclater au dehors. Notre jeunesse surtout semblait lui rendre toute la sienne; ce savant, qui déjà avait publié des travaux considérables, et qui portait de grandes choses dans sa pensée, redevenait, à certaines heures, naïf et joyeux avec nous. Il avait le rire si franc, si naturel, la plaisanterie si agréable, si vivement tournée, bien que toujours tempérée par un sentiment exquis des convenances, que c'était un charme de le surprendre en ces douces gaietés. On l'y provoquait souvent, tant que cela était possible. Il résistait le plus souvent,

et l'on voyait que sa conscience, qui était d'une délicatesse extrême, se retranchait alors dans le respect de la règle, dans la sévérité du devoir, et aussi dans la gravité élevée de son enseignement. Parfois il cédait à nos innocentes provocations; quelque chose agissait alors en lui : soit le charme du beau soleil, dont il était amoureux comme un poète; soit l'influence d'un de ces rayons intérieurs qui, sortis du plus profond de l'âme, viennent s'épanouir à la surface; il fallait l'entendre alors. Que de jeunesse dans cet esprit déjà vieux par la science! Quelle candeur dans la gaieté, et, par un étrange contraste, quelle finesse dans la plaisanterie! Candide et fin, c'était bien la manière d'être d'Ozanam, quand il s'égayait, et s'il y a une contradiction, nous la mettons à la charge de la nature, qui avait conservé à Ozanam la simplicité du cœur, au milieu des raffinements littéraires de l'esprit.

« Ingénu et bon, il ne faut pas s'étonner s'il était populaire parmi tous les jeunes gens réunis et groupés autour de lui ; je n'ai jamais connu maître plus aimé. La jeunesse allait à lui par d'inévitables sympathies; et ces sympathies, des deux côtés, étaient fidèles. Par le progrès des années, ses anciens élèves devenaient presque tous ses amis. On ne se décidait pas à se passer de lui quand on l'avait connu [1]. »

Nous assistions, le 10 août 1858, au discours prononcé au collège Stanislas pour la distribution des prix par M. Carle Wescher, agrégé de l'université, profes-

[1] *Revue contemporaine* du 31 juillet 1856, dans un article intitulé : *Un Apologiste chrétien au* XIXe *siècle.*

seur de rhétorique. Le sujet était l'*éloge de Frédéric Ozanam*. Après avoir parlé des deux années de son professorat, il ajoutait :

« Telle était cette classe de rhétorique transformée en un véritable cours d'éloquence ; et quel maître fut plus capable d'en donner des leçons? on peut dire qu'il prêchait d'exemple.

« A toutes les distinctions de l'esprit, du savoir, du talent, Ozanam joignait un cœur sympathique à la jeunesse ; ses élèves l'adoraient ; ils lui témoignèrent en plus d'une occasion la vivacité de leur attachement ; j'en ai recueilli des preuves touchantes. Ces jeunes gens n'ignoraient pas que leur professeur était un maître déjà illustre dans la science, et applaudi du public. Ils étaient touchés de voir qu'il consentît à descendre jusqu'à eux : ils lui en savaient gré comme d'un sacrifice. Voici les vers qu'ils lui adressèrent un jour pour lui exprimer ce sentiment :

Guide aimable et savant, dont la voix éloquente
En élevant notre âme éclaire notre esprit,
Vous qui fuyez pour nous la foule impatiente
D'applaudir aux leçons où son maître l'instruit,
Plus tranquille au milieu d'un plus humble auditoire,
Si vous ne trouvez plus ces triomphes bruyants,
Votre cœur, respirant du fardeau de la gloire,
Y trouvera du moins des cœurs reconnaissants.
Chaque jour, recueillis dans la paix de l'école,
A vos doctes leçons tressaillant de plaisir,
Nous n'osons point troubler votre aimable parole :
Qu'il nous soit une fois permis de l'applaudir !

« La classe presque entière redoubla sa rhétorique,

pour jouir plus longtemps des leçons du professeur aimé. »

Lorsque Ozanam recueillit à titre définitif la succession de M. Fauriel, ce fut pour ses élèves une grande joie et une grande douleur : ils se félicitaient de voir leur jeune maître jouir de ses triomphes, mais ils s'affligeaient à la pensée de le perdre. Dans leur naïve candeur, ils n'imaginèrent rien de mieux que d'adresser une requête à M. Villemain, alors ministre, pour qu'il autorisât Ozanam à rester, contre l'usage, titulaire de deux chaires, l'une au collège, l'autre à la faculté. Voulant associer à leur démarche celui qui en était l'objet, ils lui écrivirent la lettre suivante, que l'un d'eux lui présenta :

« Monsieur, nous ne saurions vous exprimer avec « quelle douloureuse surprise nous avons reçu hier la « nouvelle du malheur qui nous menace. Ceux qui ne « sont près de vous que depuis quelques mois seule- « ment, ceux qui après une année de vos leçons « avaient espéré les entendre longtemps encore, ont « tous été également affligés, et j'ai reçu la triste mis- « sion de vous manifester cette universelle douleur. « Cependant tout espoir n'est peut-être pas perdu, et, « quelque indignes que nous soyons d'occuper un « temps aussi précieux que le vôtre, *nous osons vous « supplier de prendre vous-même en main notre « cause, et de nous conserver, s'il est possible, le « maître que nous avons le plus aimé...* Quelle que « doive être la décision de M. le ministre, jamais nous « n'oublierons les bontés que depuis deux ans vous

« avez eues pour nous... Veuillez en recevoir ici l'as-
« surance bien sincère, et excuser l'indiscrétion de
« notre démarche en faveur de l'affection que vous ont
« vouée tous les élèves du collège Stanislas. »

La démarche ne réussit pas, mais le cœur d'Ozanam fut vivement touché; il conserva cette lettre, et sa famille l'a recueillie précieusement.

CHAPITRE XVI

Cours d'Ozanam. — Il publie des articles dans diverses revues. — Il prononce plusieurs discours. — Son attitude pendant la lutte contre le monopole universitaire. — Mort de M. Fauriel. — Ozanam est nommé titulaire. — Il refuse la présidence de la société de Saint-Vincent-de-Paul.

(1842 à 1844)

Pendant l'année scolaire de 1842 à 1843, comme dans celle de 1843 à 1844, la chaire de rhétorique du collège Stanislas, dont nous venons de parler, ne fut pour Ozanam qu'un travail accessoire, son cours à la Sorbonne étant naturellement sa principale occupation. La première de ces deux années, il traita de l'*histoire littéraire d'Italie*, depuis l'ère chrétienne jusqu'au temps de Charlemagne. Ce travail était une étude vive et profonde de la papauté, par laquelle s'est fait ce difficile passage de l'antiquité aux temps modernes. Il s'efforça de montrer les innombrables travaux auxquels s'est livrée l'Église, pour nous préparer et nous assurer l'avenir de tout ce que nous devions avoir de science, de liberté et de civilisation.

En même temps il écrivait pour le *Correspondant*[1] un grand article sur *la tradition littéraire en Italie.* C'était le plan général et une sorte d'analyse du cours qu'il professait cette année; puis il envoyait à la Propagation de la foi un travail des plus importants sur le bouddhisme[2].

Ce dernier travail renferme des recherches incalculables; il est d'une érudition immense, et l'on conçoit qu'Ozanam déclarât lui-même que les six semaines qu'il avait consacrées à ces deux compositions avaient été des plus laborieuses qu'il eût passées dans sa vie, se refusant toute distraction et prenant sur ses nuits.

On n'est plus surpris, après ces exemples d'un travail acharné, de voir celui qui les donne choisir comme sujet d'un discours prononcé pour la distribution des prix du collège Stanislas : *la puissance du travail.* Nous renvoyons à ce discours les esprits légers qui se contentent de connaissances superficielles et qui regardent les lettres tout au plus comme un art d'agrément. Nous y renvoyons surtout ceux qui exaltent si haut les fameux principes de 89. A les entendre, c'est à eux que l'on est redevable des torrents de lumières dont les intelligences sont aujourd'hui inondées, tandis que les siècles qui les ont précédés n'étaient qu'ignorance et presque barbarie. Ils y verront que tous les

[1] *Le Correspondant* était alors l'une des revues les plus estimées parmi celles qui se consacraient à la défense de l'Église et de la religion.

[2] Voyez *Annales de la propagation de la foi*, t. XV, p. 169, et *Œuvres complètes d'Ozanam. Mélanges*, t. II, p. 219.

hommes les plus célèbres du XVIIe siècle, Condé, le chancelier de l'Hôpital, le président de Thou, d'Aguesseau, chancelier de France, Ménage, Mabillon, Bossuet, Boileau, Racine, etc., tous sortaient de la discipline savante de l'université dirigée par les ordres religieux ; de ces collèges où tout l'enseignement se donnait en latin, où les écoliers égrillards et indociles qui voulaient lire des romans, lisaient à la dérobée des romans en grec. Cette même année, 1843, Ozanam prononçait au *cercle catholique* dont nous avons parlé au précédent chapitre, un discours sur les *devoirs littéraires des chrétiens*[1].

La plus grande partie du clergé de Paris désapprouvait les emportements et les violences par lesquels les pamphlets et les journaux compromettaient alors la cause de l'Église ; Mgr Affre en gémissait plus que tout autre. Aussi, lorsque Frédéric alla le consulter sur le sujet du discours qu'on l'avait prié de prononcer dans une séance solennelle que Sa Grandeur devait présider, l'archevêque insista vivement pour qu'Ozanam traitât ces questions, sur lesquelles il paraissait lui-même bien aise d'avoir à s'expliquer publiquement.

L'orthodoxie dans l'étude, seul moyen de ne pas s'égarer et de faire progresser la science ; la production et la communication de la vérité sous une forme séduisante, la controverse ou la défense de la vérité : tels furent les trois devoirs signalés par l'orateur aux littérateurs chrétiens. Il appuya principalement sur la charité dont il faut user avant tout dans la discussion,

[1] *Œuvres complètes d'Ozanam*, t. VII, p. 129.

avec ceux qui nient, comme avec ceux qui doutent : « Beaucoup, disait-il, se ressentent amèrement de la douleur de ne pas croire ; on leur doit une compassion qui n'exclut pas l'estime. Il serait habile, quand il ne serait pas juste, de ne les point rejeter dans la foule décroissante des impies, et de distinguer entre les étrangers et les ennemis. »

Des applaudissements prolongés accueillirent ce discours et l'interrompirent plusieurs fois.

Mgr l'archevêque termina la séance par ces paroles :

« Messieurs, je craindrais d'affaiblir ce que vous venez d'entendre en le reproduisant. D'ailleurs, une analyse, quelle qu'elle fût, vous retiendrait inutilement. Je me bornerai à exprimer mes sentiments sur les dernières réflexions qui viennent de vous être présentées ; je les approuve sans aucune restriction, je les approuve de tout mon cœur, je veux me borner à une parole tirée de l'*Imitation*, qui les résume parfaitement. L'auteur de l'*Imitation*, dans sa simplicité admirable, dit que l'homme passionné ou colère entraîne (le latin dit *trahit*) le bien vers le mal, qu'il change tout en mal ; tandis que l'homme pacifique tourne tout vers le bien : *Homo passionatus etiam bonum in malum trahit et faciliter malum credit. Bonus pacificus homo omnia ad bonum convertit.*

« Je crois qu'on ne peut pas vous en dire davantage sur ce sujet, après ce que vous venez d'entendre ; ces mots en sont l'abrégé. J'ose à peine vous traduire le titre de ce chapitre, il est intitulé : *De bono homine pacifico, de l'homme bon et pacifique*. Je souhaite, ajoute Monsei-

gneur en souriant, que nous soyons tous de bons hommes de cette espèce [1]. »

Le discours d'Ozanam, si solennellement approuvé par Mgr l'archevêque, si sage, si charitable, et où l'on ne saurait découvrir aucune allusion personnelle, ne plut point à tout le monde, et trouva des contradicteurs qui ne l'avaient pas compris.

Au milieu de ces épreuves, qui du reste sont communes à tous les vrais défenseurs de la vérité, le divin Maître lui ménageait parfois de bien douces consolations. Il s'était consacré, par une vie d'études et d'abnégation, à cette mission du haut enseignement comme à un apostolat, et son éloquence était ce que Platon et Fénelon voulaient qu'elle fût : « l'expression forte et persuasive d'un cœur bien inspiré. » Aussi Dieu seul sait le bien immense qu'il fit dans ses leçons, qui lui coûtaient tant de labeurs et de si grandes fatigues. Que de courage au travail, de fortes résolutions, de travaux utiles, de belles vocations il sut inspirer à cette jeune foule qui l'écoutait ! Il était applaudi avec passion, il était encore plus aimé. Quand il sortait, chacun se précipitait pour avoir un mot de lui, pour l'entendre encore ; on lui faisait ainsi un cortège le long des allées du Luxembourg, qu'il traversait pour rentrer chez lui. Il était épuisé, mais il rapportait souvent des joies qu'il estimait bien au-dessus des plus enthousiastes applaudissements. Plusieurs pourraient comme élever la voix et dire : « Vous m'avez fait chré-

[1] *Mélanges*, t. VII, p. 158, *Œuvres complètes d'Ozanam.*

tien, » comme dans cette lettre qu'il reçut un jour après une de ses leçons à la Sorbonne :

« 4 mai 1844.

« Monsieur,

« Il est impossible de ne pas croire ce que l'on exprime si bien et avec tant de cœur; si ce peut être pour vous une satisfaction, que dis-je! un bonheur, éprouvez-le dans toute sa plénitude; avant de vous entendre je ne croyais pas; ce que n'avaient pu faire bon nombre de sermons, vous l'avez fait en un jour; vous m'avez fait chrétien!

« Recevez, Monsieur, l'expression de ma joie et de ma reconnaissance [1]. »

Nous étions nous-même présent lorsqu'il reçut cette lettre, et il nous en fit la lecture, le cœur plein d'une sainte joie.

A cette époque surgit de nouveau, plus vive que jamais, l'ardente question de la liberté de l'enseignement contre le monopole universitaire. Ozanam, quoique attaché à l'université par la chaire qu'il occupait, n'hésita pas à soutenir une lutte vigoureuse, de concert avec M. Lenormand, M. Cœur et quelques autres, contre l'enseignement des professeurs du collège de France. Pendant que MM. Michelet et Quinet attaquaient le catholicisme même sous le nom de jésuitisme, il tâcha de défendre dans trois leçons consécutives la papauté, les

[1] *Lettres*, t. II, p. 40, 2e édit.

moines, l'obéissance monastique. Il le fit devant un auditoire très nombreux, composé de ce même public qui la veille trépignait ailleurs. Pourtant il n'eut aucun tumulte, et en continuant l'histoire littéraire de l'Italie, c'est-à-dire d'une des plus chrétiennes contrées qui soient sous le soleil, il rencontra à chaque pas et n'évita jamais l'occasion d'établir l'enseignement, les bienfaits, les prodiges de l'Église.

Non content de parler haut et ferme dans sa chaire, il publia dans le *Correspondant* un article sur l'*établissement du christianisme en Allemagne*, où se trouvait l'analyse d'une de ses leçons sur les moines, qui était encore une réponse à MM. les professeurs du collège de France. Au reste, les professeurs du collège de France et ceux de la Sorbonne n'avaient rien de commun entre eux, et n'étaient par conséquent pas collègues. Néanmoins il était courageux de la part d'Ozanam, surtout n'étant que simple agrégé, de faire hautement la profession de sa foi, de réfuter hardiment les systèmes contraires soutenus par des hommes d'un talent reconnu, et occupant une des positions les plus élevées de l'enseignement.

Le R. P. Lacordaire a porté sur la conduite d'Ozanam, dans ces circonstances délicates, un jugement trop juste et trop décisif pour que nous hésitions à le reproduire :

« C'était le moment, dit-il, où les catholiques de France, pour la seconde fois, réclamaient avec énergie l'une des grandes libertés de l'âme, la liberté de l'enseignement. Le comte de Montalembert, du haut de la tribune pairiale, qui l'avait autrefois condamné dans

cette même cause, présidait à cette seconde campagne comme général, après avoir fait la première comme soldat. Sous lui, et chacun à son poste, on s'animait au devoir, et si toutes les voix n'étaient pas également dignes du combat, si l'injure et l'injustice appelaient trop souvent des représailles qu'il eût mieux valu ne pas mériter, du moins la trahison n'était nulle part. On pouvait regretter des paroles, on n'avait pas du moins à regretter le silence. Ozanam, par la position qu'il tenait de Dieu, était de nous tous le plus douloureusement placé. Catholique ardent, ami dévoué des libertés sociales, de celles de l'âme en particulier, parce qu'elles sont le fondement de toutes les autres, il ne pouvait cependant méconnaître qu'il appartenait au corps dépositaire légal du monopole de l'enseignement. Fallait-il rompre avec ce corps qui l'avait reçu si jeune et comblé d'honneurs? Fallait-il, demeurant dans son sein, prendre une part active, et nécessairement remarquée, à la guerre qui lui était faite? Dans le premier cas, Ozanam abdiquait sa chaire : pouvait-on le lui conseiller? Dans le second cas, il appelait le second résultat en se donnant le tort de l'attendre : pouvait-on encore le lui conseiller? Et cependant Ozanam, le professeur chrétien, pouvait-il se séparer de nous?

« Il est rare que, dans les situations les plus délicates, et où tout semble impossible, il n'y ait pas un certain point qui concilie tout, comme en Dieu les attributs en apparence les plus dissemblables se rencontrent quelque part dans l'harmonie d'une parfaite unité. Ozanam conserva sa chaire : c'était son poste dans le péril de la vérité. Il n'attaqua point expressément le

corps auquel il appartenait ; c'était son devoir de collègue et d'homme reconnaissant. Mais il demeura dans la solidarité la plus entière et la plus avérée avec nous tous : je veux dire, quoique je n'aie pas le droit de m'y compter, avec ceux qui défendaient de tout leur cœur la cause sacrée de la liberté d'enseignement.

« Aucun des liens qui l'attachaient aux chefs et aux soldats ne subit d'atteinte. Il était et il fut de toutes les assemblées, de toutes les œuvres, de toutes les inspirations de ce temps, et ce qu'il ne disait pas dans sa chaire ou dans ses écrits ressortait de son influence avec une clarté qui était plus qu'une confession. Aussi pas un seul moment de défiance ou de froideur ne diminua-t-il le haut rang qu'il avait parmi nous : il garda tout ensemble l'affection des catholiques, l'estime du corps dont il était membre, et, au dehors des deux camps, la sympathie de cette foule mobile et vague qui est le public, et qui tôt ou tard décide de tout [1]. »

Quelques mois plus tard, Ozanam fut soumis à une rude épreuve; le professeur titulaire dont il était le suppléant, M. Fauriel, mourut d'une mort presque subite. Cette fin prématurée fut pour Frédéric un coup de foudre. Il avait trouvé dans cet excellent homme un patron bienveillant qui lui prêtait ses lumières; sa bonté lui assurait une suppléance perpétuelle dans la chaire où ses infirmités ne lui permettaient plus de paraître ; et son affection pour celui qui le remplaçait si dignement devenait un gage incomparable de sécurité.

On conçoit les angoisses dans lesquelles Ozanam fut

[1] *Lettres*, t. II, p. 47, 1re édit.

plongé après ce triste événement. Sans doute il avait occupé sa chaire pendant quatre années avec un succès toujours croissant; mais il n'avait encore que trente et un ans, et jamais, parmi les illustrations de la Sorbonne, telles que MM. Cousin et Villemain, aucun professeur titulaire n'avait été nommé si jeune. D'ailleurs il y avait bien peu de temps qu'il avait été admis au nombre des professeurs de l'université, et plusieurs des agrégés étaient plus anciens que lui. En supposant même qu'on lui conservât sa chaire, on aurait pu le nommer seulement *chargé de cours*, en prolongeant la vacance, afin de lui donner le temps de gagner ses éperons. Il voyait parfaitement tous les dangers d'une situation provisoire dans un temps de lutte comme celui qu'il traversait, où les dispositions bienveillantes des esprits pouvaient si promptement changer. Il craignait même qu'on se contentât de le nommer professeur dans quelque faculté de province, et alors il voyait tout son avenir compromis. En effet, il aurait été privé des bibliothèques où il puisait de précieux et d'abondants matériaux pour l'important ouvrage qu'il méditait, et qu'il préparait depuis si longtemps; il voyait se briser les rapports fréquents qu'il avait avec les sommités littéraires, et avec les personnages graves et intelligents auprès desquels il trouvait des conseils éclairés et des encouragements dont sa modestie avait besoin.

En outre, il avait appris que les anciens professeurs voulaient, pour conserver à la Sorbonne sa juste célébrité, que la chaire de littérature fût occupée par un homme jouissant déjà d'une grande réputation, et qu'ils

avaient fait à ce sujet des propositions à M. Ampère. L'affection profonde de ce dernier pour Ozanam, dont il connaissait le talent, sa délicatesse et sa générosité lui firent répondre à ce choix flatteur par un refus formel en faveur de son protégé.

On voit, par tout ce que nous venons de dire, que les inquiétudes de notre frère n'étaient que trop fondées. Par surcroît, on jugeait convenable, par respect pour la mémoire de M. Fauriel, de différer la nomination de son successeur jusqu'à la rentrée des écoles, c'est-à-dire environ à cinq mois. Quelle longue attente, surtout lorsqu'il s'agit de la position et de l'existence d'une famille ! Aussi, pendant tout ce temps, combien notre bien-aimé frère ne vint-il pas nous faire la confidence de ses alarmes ! Cette pénible incertitude continua pendant toutes les vacances, et lorsque la rentrée des cours arriva, M. Villemain, ministre de l'instruction publique, donna encore l'ordre de poser l'affiche avec la qualification d'Ozanam *en blanc,* afin de prendre plus de temps pour réfléchir. Cependant la présentation du conseil académique avait été *unanime* comme celle de la faculté. Le conseil royal avait donné son avis conforme ; il semblait donc qu'il ne restât plus qu'à signer. Néanmoins il fallut encore que M. Leclerc, doyen de la faculté, y mît un zèle et une fermeté peu ordinaires pour obtenir la signature définitive du ministre. Enfin cette signature si désirée arriva ; attendue depuis si longtemps, elle fut donnée le 21 novembre 1844.

Le terme mis à tant de craintes et de sollicitudes, cette sécurité naissante, ces conditions d'indépendance, tout se réunissait pour mettre un peu

de baume dans ce pauvre cœur si douloureusement agité.

Toutefois, au milieu des joies si méritées que procurait à Ozanam sa nomination comme titulaire; au milieu des félicitations de ses nombreux amis, cette nomination même fut pour lui le signal d'une nouvelle épreuve. Elle le condamnait, en effet, à renoncer à sa chaire de rhétorique du collège Stanislas, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent. Il était si sincèrement, nous dirons même si tendrement attaché à ses élèves, que cette séparation l'affligea profondément; il fallut pourtant la subir; mais elle fut adoucie, comme nous l'avons dit plus haut, par les témoignages de la plus vive reconnaissance de la part de ces excellents jeunes gens qui avaient su apprécier leur maître.

Nous avons déjà écrit bien des pages sans parler du zèle que Frédéric continuait à déployer pour sa chère société de Saint-Vincent-de-Paul.

Au mois de juin 1844, M. Bailly, qui avait dirigé la société de Saint-Vincent-de-Paul, depuis son origine jusqu'alors, avec un zèle et une prudence incomparables, demanda instamment à être déchargé de ce fardeau. Des occupations personnelles et multipliées d'une part, et de l'autre l'extension considérable qu'avait prise la Société, ne lui permettaient plus de lui donner le temps qu'un président général est obligé de lui consacrer.

Le conseil général eut donc à s'occuper de l'élection d'un nouveau président pour veiller sur les intérêts généraux de la Société, et pour diriger ses travaux. Ozanam avait été l'un des principaux fondateurs de

cette œuvre magnifique ; il en était l'âme et la cheville ouvrière, comme l'attestent ses lettres à M. Bailly et au secrétaire général, ainsi que toute sa correspondance [1]. *Sa chère petite Société,* comme il l'appelait, fut sa préoccupation dominante et perpétuelle pendant toute sa vie : au milieu de ses plus rudes travaux, de ses anxiétés sans cesse renaissantes, comme au milieu d'une longue maladie, et jusqu'à son dernier soupir.

Aussi le conseil, qui reconnaissait tout ce que la prospérité de la Société devait à Frédéric, n'hésita pas un instant dans son choix : il le nomma président général à l'unanimité.

L'humilité profonde d'Ozanam et ses nombreuses occupations ne lui permirent pas d'accepter cette charge. Il résista à toutes les instances qu'on put lui faire ; alors on le supplia de vouloir bien au moins accepter la vice-présidence. Il avait repoussé l'honneur du premier rang ; mais il ne repoussa ni le travail ni la peine du second ; car il se crut obligé dès lors, par la position qu'on venait de lui faire, de se dévouer plus que jamais aux intérêts de la société de Saint-Vincent-de-Paul. Au reste, ce devoir était pour son cœur le plus doux qu'on pût lui imposer. Vice-président jusqu'à la fin de sa vie, il continua à en remplir les fonctions avec un zèle toujours croissant jusqu'à sa dernière heure.

[1] Voyez les ve et vi^e^ chap.

CHAPITRE XVII

Notice sur M. Fauriel. — La famille Soulacroix vient se fixer à Paris. — Naissance de la fille d'Ozanam. — Il passe ses vacances à Nogent-sur-Marne. — Affaire de M. Lenormant. — Frédéric est décoré. — Il tombe gravement malade. — Sa convalescence. — Il se prépare à faire un voyage en Italie.

(1845 à 1846)

Le successeur de M. Fauriel dans la chaire de littérature étrangère à la Sorbonne ne pouvait pas se dispenser de consacrer au moins quelques pages à la mémoire de cet homme aussi modeste que savant. Ozanam, à son concours pour l'agrégation, avait trouvé en lui un juge bienveillant et capable d'apprécier son savoir. Le lendemain de sa victoire, c'était M. Fauriel qui l'avait désigné pour être son suppléant. Il était assis depuis cinq ans dans cette chaire que son prédécesseur avait occupée pendant quinze années, en y répandant des flots intarissables d'une science universelle et profonde. Il lui appartenait donc plus qu'à tout autre de faire connaître l'éminent enseignement d'un maître qui n'avait jamais cherché à se produire. C'était même pour

Frédéric un devoir filial, il s'empressa de l'accomplir.

La notice qu'il fit paraître sur ce sujet est un des morceaux les plus remarquables sortis de sa plume; on voit que c'est son cœur qui l'a dictée, et si la convenance officielle lui imposait cette obligation, ce n'était pour lui qu'une heureuse occasion saisie avec amour pour faire mieux connaître les trésors incomparables de science cachés sous les dehors les plus simples et les plus modestes.

« M. Fauriel, dit Ozanam, est du petit nombre de ces hommes qu'on veut connaître, parce qu'ils ne s'occupèrent point d'être connus, parce qu'ils aimèrent le travail plus que la célébrité, et qu'ayant tout négligé pour servir les lettres, ils le firent de façon qu'il n'est pas permis d'ignorer leurs services. En un mot, il aimait la science pour la science, et non pour s'en faire honneur en montrant qu'il la possédait. Il s'attacha à apprendre plutôt qu'à paraître; il estima la vérité plus que la gloire; c'était un chercheur infatigable. Sa pensée dominante, celle qui lui faisait affronter les plus rudes travaux avec une opiniâtreté et une patience dignes d'un bénédictin, était de retrouver dans les langues les plus anciennes la source de nos langues, de notre littérature et de toute la civilisation moderne. Pour atteindre ce but, qu'il poursuivit avec une sorte d'acharnement, il ne recula devant aucune difficulté. Outre les langues vivantes qui ont cours aujourd'hui, il apprit l'idiome sacré des Indiens, le sanscrit, l'arabe, le provençal, le basque, les langues gallo-celtiques, etc.

« Il n'a laissé qu'un bien petit nombre d'opuscules, mais il a rassemblé une prodigieuse quantité de matériaux. Il tenait que le métier d'écrire veut du temps, et comme l'étude n'en veut pas moins, obligé de choisir, il aima mieux apprendre que paraître. Cependant ses amis, qui le connaissaient pour un maître admirable dont il fallait forcer les scrupules, obtinrent pour lui la fondation d'une chaire de littérature étrangère à la faculté des lettres de Paris. M. Fauriel se laissa nommer, non sans résistance, vers la fin de 1830; il était alors âgé de cinquante-huit ans. En 1836, les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres s'ouvrirent devant lui. Cependant un si grand esprit, et qui savait tant de choses, savait aussi se résoudre à ignorer. Il savait s'humilier devant les bornes mystérieuses qu'il trouvait à l'entrée et à l'issue de toutes ses recherches [1]. »

Au mois d'avril de la même année, Ozanam eut la consolation de voir M. Soulacroix, son beau-père, venir à Paris occuper une position éminente au ministère de l'instruction publique [2]. Ce fut pour lui une grande joie de se voir réuni à toute la famille de sa femme. Cependant ce bonheur avait son point noir; l'un des deux beaux-frères de Frédéric, du nom de Théophile, jeune homme d'une rare intelligence et d'un cœur parfait, était atteint d'une maladie grave, suite d'une chute malheureuse qu'il avait faite en se livrant aux exercices gymnastiques. A force de ména-

[1] Voir cette notice, p. 97, t. II.

[2] Il avait été nommé chef de division de la comptabilité.

gements et de précautions, il avait pu arriver à Paris sans aggravation de son mal; mais le déplorable état de ce pauvre enfant, et les inquiétudes sérieuses qui en étaient la conséquence, tempéraient singulièrement les douceurs de ce rapprochement des divers membres de la famille. On aurait dit que cette réunion tant désirée ne s'était opérée que pour partager des tristesses et des douleurs.

Malgré toutes ses sollicitudes et ses chagrins, Ozanam n'en continuait pas moins ses travaux avec une ardeur infatigable; il publiait une seconde édition de son ouvrage sur le Dante, en l'enrichissant d'un supplément de cent cinquante pages, sur les *Sources de la Divine Comédie*. Puis il envoyait un nouvel article aux *Annales de la propagation de la foi*.

Enfin arriva pour lui un de ces moments de bonheur comme il y en a peu dans la vie, et que la Providence réserve à ses fidèles serviteurs pour soutenir leur courage au milieu des épreuves semées sous leurs pas. Il devint père! il donna à son enfant le nom de Marie, qui était celui de notre mère, et en mémoire de la puissante patronne à l'intercession de laquelle il attribuait cette heureuse naissance. Frédéric et sa femme ne se contentèrent pas de se livrer à une vaine joie, ils se pénétrèrent aussitôt des devoirs que leur imposait la nouvelle dignité dont Dieu venait de les revêtir. La mère, quoique d'une santé délicate, ne voulut point céder à une étrangère l'une des plus douces obligations, celle d'allaiter son enfant; plaisir bien laborieux, mais bien vif. On jugera des sentiments du père

par le passage suivant d'une lettre qu'il écrivait à cette occasion à l'un de ses amis :

« Nourrie sur le sein de sa mère, nous ne perdrons pas les premiers sourires de notre petit ange. Nous commencerons son éducation de bonne heure, en même temps qu'il recommencera la nôtre, car je m'aperçois que le Ciel nous l'envoie pour nous apprendre beaucoup, et pour nous rendre meilleurs. Je ne puis voir cette douce figure, toute pleine d'innocence et de pureté, sans y trouver l'empreinte sacrée du Créateur, moins effacée qu'en nous. Je ne puis songer à cette âme impérissable dont j'aurai à rendre compte, sans que je me sente plus pénétré de mes devoirs. Comment pourrais-je lui donner des leçons, si je ne les pratique ? Dieu pouvait-il prendre un moyen plus aimable de m'instruire, de me corriger, et de me mettre dans le chemin du ciel[1] ? »

Il serait à désirer que tous les parents méditassent profondément ces quelques lignes.

Toutefois le bonheur d'Ozanam n'était pas sans mélange ; le triste état de son beau-frère le préoccupait vivement, et il partageait le chagrin qui régnait dans la maison de M. Soulacroix. Il faisait de fréquentes visites au pauvre malade, s'efforçant de le distraire en lui procurant d'intéressantes lectures, et en particulier des livres allemands. Théophile, en effet, savait parfaitement cette langue, et Frédéric pensait que le bon jeune homme ne se sentirait pas inutile dans ce monde,

[1] P. 90, 2e édit., *Lettres*, t. II.

s'il pouvait faire connaître à la France quelques bons ouvrages étrangers.

Notre excellent frère avait été très souffrant pendant les vacances de Pâques. Des palpitations de cœur l'avaient forcé à prendre des soins, qui étaient loin de remplacer les distractions dont il aurait eu besoin après ses nombreux travaux. Il aspirait ardemment au repos des grandes vacances. De tout l'été il n'avait guère vu d'autre verdure que celle du tapis vert autour duquel on passait les examens du baccalauréat.

A la fin du mois d'août, il alla s'établir à Nogent-sur-Marne, avec sa femme et son enfant, pour y respirer l'air de la campagne; mais ce travailleur indomptable, au lieu de faire des promenades, afin de se distraire et de réparer ses forces, se réjouissait du loisir que lui donnait cet agréable séjour, pour avancer autant que possible son volume sur l'*Histoire de la civilisation chrétienne chez les Germains;* il reprenait donc avec le plus ardent intérêt ses recherches sur l'Allemagne, étudiant dans ce but la grammaire comparée des quatorze idiomes germaniques du célèbre Jacques-Louis Grimm. Le jardin, à la vérité, était grand, l'air très pur, le temps admirable; sa femme reprenait rapidement ses forces, et son enfant se développait comme une petite fleur; cela lui suffisait. Le silence et le calme de son cabinet mettaient le comble à son bonheur, mais, hélas! ne contribuaient guère à la restauration de sa santé si fortement ébranlée.

La rentrée des écoles étant arrivée, Ozanam reprit le fardeau annuel de son enseignement. De nouveaux

soucis l'attendaient; ce n'était pourtant ni sa personne ni son cours qui devaient les lui susciter. M. Lenormant, professeur comme lui à la Sorbonne, partageait ses croyances et sa piété Une intrigue indigne, ourdie froidement par les admirateurs de MM. Michelet et Quinet, et par les calculs impies de quelques journaux révolutionnaires, avait résolu de faire fermer ce cours qui défendait énergiquement les doctrines catholiques. Le moyen stupide et brutal mis en œuvre pour atteindre ce but infernal, fut celui qu'emploient vulgairement les écoliers sans intelligence et paresseux. On trépigna des pieds, on poussa des cris sauvages pour couvrir la voix du professeur et l'obliger à descendre de sa chaire. Ce ne fut pourtant pas sans une protestation énergique de la part des jeunes auditeurs chrétiens.

Frédéric, ayant appris ce qui se passait, résolut de faire tous ses efforts pour qu'on ne séparât pas sa cause d'avec celle de M. Lenormant. Il prit même le parti d'assister à ses leçons tant qu'elles seraient troublées.

La reprise du cours ayant lieu le 8 janvier suivant (1846), Ozanam s'y rendit avec son frère Charles, alors étudiant en médecine. Le bruit commença. Frédéric, ne pouvant contenir son indignation, apostropha les perturbateurs, et les adjura, au nom de la liberté, de respecter l'exposé des opinions du professeur. Le tapage n'en continua pas moins; M. Lenormant acheva pourtant sa leçon au milieu du tumulte. Mais le lendemain, en face du parti pris des émeutiers et de leur opiniâtreté, le gouvernement, continuant à montrer sa faiblesse dès qu'il s'agissait de protéger les croyances, donna l'ordre de suspendre le cours. Frédéric éprouva un profond

chagrin en voyant un enseignement si honorable et si bienfaisant tomber par la faute de ceux dont le devoir était de défendre, là comme ailleurs, la cause de l'ordre public.

Pendant l'année 1845, M. Leclerc, doyen de la faculté des lettres, voulait proposer Ozanam au ministre de l'instruction publique, comme étant digne d'être décoré ; mais, ayant été informé des projets bienveillants de son supérieur hiérarchique, Frédéric refusa cet honneur. Il craignait qu'ayant été nommé titulaire de sa chaire, et que son beau-père venant d'être promu à une position éminente dans l'université, ces faveurs multipliées ne lui suscitassent des ennemis jaloux. Mais dès l'année suivante il fut présenté au ministre, qui le nomma chevalier de la Légion d'honneur. Il reçut à la même époque un diplôme de membre de l'académie de Munich.

Tout semblait lui réussir, même au delà de ses vœux, lorsque au mois de juillet 1846, étant allé respirer pendant quelques semaines l'air des bois de Meudon, pour se distraire des livres et des honneurs, il fut atteint d'une fièvre pernicieuse qui le conduisit bientôt aux portes du tombeau. Grâce aux soins intelligents de son médecin, M. Gouraud, grâce au tendre dévouement de sa femme, il put en revenir. Dieu dans sa bonté eut pitié de cette jeune famille, et rappela notre pauvre frère à la vie. Mais la convalescence fut très longue ; il resta pendant plusieurs mois dans un état de faiblesse où tout exercice actif, toute application d'esprit lui étaient impossibles. Une heure de travail le plus léger lui fatiguait la tête et le forçait au repos. On l'envoya alors

à Bellevue, près Paris, pour achever sa guérison. Là, quoique ses forces fussent à bout, sa charité n'en devenait que plus ardente. Ne pouvant plus aller visiter ses pauvres, il faisait acheter des pains qu'il distribuait à tous les malheureux qui venaient frapper à sa porte.

Toutefois, à dater de cette violente maladie, sa santé fut de plus en plus chancelante ; elle avait reçu un coup dont elle ne se releva jamais complètement.

Après les vacances, Ozanam, malgré une amélioration notable, était loin pourtant de pouvoir reprendre son cours. Les médecins, d'ailleurs, lui avaient prescrit une année de repos ; mais avec une activité si dévorante, une imagination si vive, comment passer toute une année oisif ? Il conçut donc le projet de faire un nouveau voyage en Italie, où l'appelaient ses goûts, ses sympathies, et la nature de ses études. Son excellence le ministre lui confia une mission scientifique et littéraire pour le pays qu'il chérissait, et auquel il voulait demander la santé, la science, avec un accroissement de sa foi.

CHAPITRE XVIII

Ozanam part pour l'Italie. — Mort de son beau-frère. — Les poète franciscains en Italie au XIIIe siècle.

(1846 à 1847)

Ozanam, à la fin de l'année 1846, partit pour l'Italie avec sa femme et son enfant. Sur sa route, il visita le midi de la France, traversa Gênes et s'arrêta quelques jours à Florence, où nous avions encore des parents. Il revit avec bonheur les chefs-d'œuvre d'art qu'il avait admirés déjà dans ses précédents voyages, se plaisant à repasser dans sa mémoire toute l'histoire de cette célèbre cité, dont chaque monument lui rappelait les faits les plus remarquables Place du Dôme, on a conservé une pierre sur laquelle Dante venait s'asseoir; et nous ne doutons pas que l'auteur de la *Philosophie du Dante* et des *Sources de la Divine Comédie* n'y ait fait plus d'un pèlerinage. Il se rendit ensuite à Rome, pour y passer l'hiver. Les joies qu'il éprouva et la douceur de la température lui firent un très grand bien. Il put assister, en effet, à plusieurs reprises, aux grandes cérémonies papales. Deux fois le Souverain Pontife daigna le recevoir en audience privée avec sa femme et sa petite

fille. Celle-ci, voyant son père et sa mère se mettre à genoux, les imita en s'agenouillant toute seule et joignit ses petites mains avec un petit air de vénération; le Pape la remarqua; il en fut tellement touché que plusieurs jours après il eut la bonté de s'en souvenir, et de dire à un prêtre français, en lui parlant de cette audience : « Ils m'ont amené leur petite fille, qui a été tout à fait charmante; cette pauvre enfant s'est mise d'elle-même à genoux devant moi, et me regardait comme si j'étais le bon Dieu ! »

La visite des catacombes fut pour Ozanam celle qui lui inspira le plus vif intérêt pendant son séjour dans la ville éternelle, la regardant comme une des plus précieuses pour sa foi. Il y descendit cinq fois, et presque toujours avec M. l'abbé Gerbet, plus tard évêque de Perpignan. Cet ecclésiastique distingué était allé à Rome passer quelques mois pour sa santé; mais il s'éprit d'un tel amour pour la ville sainte, et pour les catacombes en particulier, qu'il y resta dix ans. C'était un bonheur pour lui d'accompagner les voyageurs français dans ces cimetières des premiers chrétiens, pour leur donner des explications sur les constructions et les peintures qui s'y rencontrent. Il terminait ordinairement la visite par la lecture d'une homélie des Pères relative aux martyrs, et par la récitation des litanies.

Ozanam parcourut aussi les anciennes basiliques romaines. Il les trouva bien moins ruinées qu'on ne le dit communément; leurs mosaïques, leurs sculptures, leurs inscriptions lui représentaient d'une manière frappante les vieilles mœurs catholiques pendant les siècles

appelés barbares. Il arrivait ainsi par une suite de monuments, depuis le premier oratoire construit par saint Clément, jusqu'aux modernes merveilles du Vatican, et voyait la tradition se continuer dans le marbre ou dans la pierre, comme elle se perpétue dans l'enseignement et dans la discipline.

La sainteté de Pie IX, sa bonté, son zèle, son ardente charité, les dispositions libérales qui l'animaient pour la régénération de l'Italie, faisaient sur Ozanam une profonde impression. Les ovations surtout, avec les manifestations qui eurent lieu alors sous le spécieux prétexte de féliciter le nouveau Pontife de la voie généreuse dans laquelle il entrait, exaltèrent beaucoup trop la sensibilité de Frédéric. Ces émotions profondes, multipliées, ainsi que les recherches nombreuses qu'il fit dans les bibliothèques pour accomplir consciencieusement sa mission scientifique et littéraire, l'empêchèrent de retirer de son voyage tous les résultats avantageux qu'il aurait pu s'en promettre pour sa santé. Ce fut encore à Rome qu'il mit la dernière main à la préface de son livre sur les Germains, qu'il écrivit son *Rapport sur les écoles en Italie aux temps des barbares* et *les documents inédits* qu'il avait recueillis *pour servir à l'histoire littéraire de l'Italie, depuis le* VIIe *siècle jusqu'au* XIIIe, *avec des recherches sur le moyen âge en Italie*. C'était, pour ainsi dire, le résumé de la mission dont le ministre de l'instruction publique l'avait chargé. Toutefois il ne publia ce travail qu'en 1850. La première partie servit de préface à la seconde.

Enfin il avait acquitté sa dette : il croyait avoir un

peu de loisir, quand un grand malheur vint le frapper, troubler tous ses projets, et lui ôter pendant quelque temps la liberté de l'esprit et du cœur. Un frère de sa femme, dont nous avons parlé plus haut, était gravement malade lorsque la santé d'Ozanam l'obligea à partir pour l'Italie. On le quitta avec beaucoup de chagrin, mais avec la confiance de le trouver au retour. Hélas! on ne devait plus le revoir. Une crise imprévue l'enleva tout à coup pendant le séjour de Frédéric à Rome. Cette affreuse nouvelle lui arriva au moment où il venait de finir une neuvaine avec sa femme et la sainte mère Makrena Mieczyslawska[1], pour obtenir la guérison de leur cher malade. Il est bien vrai que les prières de la vierge polonaise ne furent pas perdues : ce bon jeune homme, après avoir eu la vie d'un martyr, mourut avec tous les sentiments d'un jeune saint. A l'âge de vingt-trois ans il quitta la terre, non pas seulement avec résignation, mais avec une joie toute divine. Il laissa le vide le plus désolant dans sa famille, dont il était l'âme, dont il faisait la douleur par ses souffrances, et la consolation par ses vertus, par sa sérénité, par sa grande intelligence. Ozanam serait immédiatement parti de Rome

[1] La révérende mère Makrena, victime de la persécution russe en Pologne, était la supérieure d'un couvent. Elle subit la prison et le martyre. Elle eut toutes les dents de devant brisées à coups de talon de bottes par l'évêque schismatique Schiemasko, qui la foulait aux pieds pour la faire apostasier.

Après sept ans d'emprisonnement, elle put s'échapper avec trois de ses compagnes, en sautant par la fenêtre de sa prison, d'une hauteur de trente pieds, sur la neige fraîchement tombée. Elles purent arriver en lieu de sûreté, et se rendirent à Rome, où elles reprirent leur vie céleste et leurs austérités.

pour aller porter quelque consolation aux parents de sa femme, si ceux-ci ne s'y fussent opposés.

Il y avait à peu près un mois et demi que ce triste événement était arrivé, lorsque Frédéric se décida à aller fouiller la magnifique bibliothèque des bénédictins du Mont-Cassin. Il y copia quelques manuscrits qui ne furent point la partie la moins intéressante de son butin littéraire. Mais l'une de ses plus grandes joies fut surtout de pouvoir faire la sainte communion sur le tombeau de saint Benoît.

Aussitôt après son retour à Rome, il reprit le chemin qui devait le conduire en France ; mais il le reprit lentement, comme un homme qui quitte à regret un pays auquel il a laissé tout son cœur. Heureusement, à cette époque, il y avait encore en Italie des voiturins qui voyageaient à petites journées, se reposant chaque nuit. Ils donnaient ainsi aux touristes le temps de contempler, d'admirer des sites ravissants et les beautés artistiques des principales villes où ils s'arrêtaient. Ce fut le moyen de transport que choisit Ozanam. Il parcourut ainsi toute l'Ombrie, les Romagnes, Ravenne, Venise, la Lombardie, et pénétra par le Splügen dans le pays de Coire jusqu'à Saint-Gall, nom qui se rattachait à ses études germaniques ; après Einsiedeln et la Suisse, il descendit le Rhin de Bâle à Cologne, puis, reprenant la route de sa patrie par la Belgique, il rentra dans Paris, rétabli, l'esprit reposé, son portefeuille bien garni de notes précieuses et de souvenirs délicieux. Ce voyage, en effet, se fit au milieu d'un perpétuel enchantement.

Son esprit curieux, enthousiaste, était vivement im-

pressionné par les monuments, les beautés de la nature et les lieux historiques dont sa vive imagination faisait revivre les scènes. Il glanait de tous côtés, enrichissant son trésor des remarques, des inscriptions qu'il relevait. Mais ce qui contribua singulièrement à sa bonne humeur et à sa gaieté constante pendant toutes ses courses, c'est qu'il les faisait en compagnie des deux personnes les plus chères qu'il eût au monde, sa femme et sa fille. Le besoin qu'il éprouvait de s'épancher et de communiquer ses impressions au milieu de tant d'objets bien capables de les refaire surgir en foule, trouvait un fidèle et intelligent écho dans celle qui partageait son bonheur ; son cœur nageait dans la joie, et cette joie si douce, si pure, contribua singulièrement au rétablissement de sa santé.

Ozanam a laissé quelques notes sur ce long voyage ; on les a consignées dans le second volume de ses lettres ; Parmi les plus intéressantes on remarque surtout celles où il parle de Florence, Pise, San-Gemignano, la Chapelle papale au Quirinal, la Messe arménienne à Saint-Basile ; puis Venise, Saint-Gall, Einsiedeln, Echallens, la vallée de Moutiers, Oberwesel et Stolzenfels. Les lettres qu'il écrivit, soit pendant son voyage, soit peu de temps après, sont également remplies de vives impressions qu'il remportait des lieux intéressants qu'il visitait.

Nous ne le suivrons point, sans doute, partout où il passa, mais nous croyons devoir faire avec lui une sainte halte à Assise. Quelles douces émotions il y éprouva ! Avec quel attendrissement il parcourut tous les sentiers sur lesquels saint François avait, pour ainsi dire, imprimé la trace de ses pas, et conviait les petits oi-

seaux à venir l'entendre ! Son amour pour les pauvres, qui retrouvait dans ce saint patriarche le type ainsi que le modèle de la pauvreté et de la charité évangéliques; la physionomie du XIIIe siècle, dont la vieille et charmante ville d'Assise a conservé l'empreinte; sa position pittoresque sur une colline qui domine l'un des plus riants bassins de l'Ombrie : tout nous invite à accompagner Ozanam dans ce pieux pèlerinage, que nous avons eu nous-même le bonheur de faire autrefois; ce fut cette délicieuse excursion qui lui inspira son gracieux travail sur les poètes franciscains.

En effet, le séraphique saint François était poète; il était parvenu à un état surnaturel, où la vulgarité de la prose devenait impuissante à exprimer l'élévation de ses sentiments et l'ardeur de l'amour divin dont il était embrasé. Lorsque l'homme a brisé par la vertu la chaîne des sens et spiritualisé en quelque sorte sa chair, la parole humaine ne trouve plus d'expressions assez délicates, assez brûlantes pour traduire ce qu'il y a de céleste dans ses sentiments. Il lui faut un langage qui se rapproche de celui des anges. De là viennent les admirables psaumes du saint roi David, et les œuvres poétiques des prophètes de l'ancienne loi. C'est aussi la langue de l'Église dans la plupart de ses chants liturgiques. La prose, si éloquente qu'elle soit, n'est après tout que l'interprète de la raison; la vie surnaturelle et l'amour divin ont besoin pour s'épancher du rythme et du chant, deux ailes qui les élèvent en quelque sorte jusqu'au ciel; aussi, tandis que l'éloquence reste dans la chaire, plus près de la porte et de la foule, l'Église donne à la poésie la première place dans son culte,

dans le chœur même de ses basiliques, et jusqu'au pied de l'autel.

Ce fut sous l'influence de ces pensées qu'Ozanam parcourut les différents sanctuaires d'Assise.

La vie du saint patriarche y est si vivement retracée, sa mémoire est encore si présente et si chère au cœur des habitants de cette pieuse cité, que l'on croirait encore le rencontrer à chaque pas, malgré les six cent cinquante ans écoulés depuis sa mort. Les guides des voyageurs eux-mêmes caractérisent cette petite ville en lui donnant le titre de *ville monastique remplie de saint François*.

On y voit tout d'abord une chapelle à laquelle on a donné le nom de *San-Francesco-il-Piccolo*, Saint-François-le-Petit. Elle a été élevée sur l'emplacement d'une étable dans laquelle naquit l'amant passionné de la pauvreté de Jésus-Christ. La mère était depuis longtemps dans les douleurs de l'enfantement, lorsqu'un pèlerin qui venait de recevoir l'aumône à la porte de cette demeure, déclara que la dame du logis serait promptement délivrée si elle se faisait porter dans une étable, parce que son enfant devait naître sur la paille. Elle obéit à ce conseil, et aussitôt elle accoucha heureusement.

« Tout près, mais en dehors de la ville, c'est la petite église de Saint-Damien, où notre saint allait souvent, après sa conversion, répandre ses prières et ses larmes aux pieds d'un crucifix, demandant avec instance de connaître les desseins de Dieu sur lui. Un jour qu'il contemplait avec un grand amour cette représentation du Sauveur en croix, tout à coup une voix sortie du

crucifix lui fit entendre trois fois ces mystérieuses paroles : « Va, François, et répare ma maison que tu « vois tomber en ruines. » Trop humble pour croire que Dieu l'appelait à réparer les ruines spirituelles de son Église, il prit ces paroles dans leur sens matériel; et pensant que Notre-Seigneur l'invitait seulement à faire restaurer la vieille église de Saint-Damien, il se mit aussitôt à l'œuvre.

« Ce fut dans une petite maison qui se trouvait à côté que l'ordre des Clarisses ou des religieuses de Saint-François prit naissance. Le patriarche séraphique ayant assigné cette retraite à sainte Claire, après lui avoir donné l'habit dans la chapelle de Notre-Dame-des-Anges, un grand nombre de jeunes personnes des meilleures familles de la ville d'Assise vinrent se joindre à elle pour y observer dans toute sa rigueur la règle de Saint-François. Jamais sainte Claire ne sortit de ce monastère, où elle rendit le dernier soupir. »

Sur le lieu occupé par la maison paternelle de saint François, on a élevé la *Chiesa nuova* (l'église neuve). On peut y voir encore, au-dessous d'un escalier, le cachot où son père l'avait emprisonné pour le forcer à renoncer au nouveau genre de vie qu'il avait embrassé.

L'église de *Sainte-Claire* fut bâtie presque aussitôt après la mort de celle qui lui donna son nom.

Une crypte renferme le corps et le tombeau de la fondatrice des Clarisses. « Il existe près de quatre mille couvents de cet ordre plus ou moins modifié, et près de cent mille religieuses. »

A trois kilomètres d'Assise se trouve Notre-Dame-des-Anges, petit sanctuaire dit de la Portioncule, construction grossière conservée sous les voûtes d'une magnifique église bâtie en 1569. C'était là surtout que le saint patriarche se plaisait à répandre son âme aux pieds de la Reine des anges. Ce fut encore dans cet oratoire privilégié, qu'après avoir reçu des grâces extraordinaires, il arrêta définitivement le genre de vie qu'il voulait embrasser, et qu'il reçut les deux premiers disciples qui s'engagèrent à le partager avec lui. Arrivé à la fin de sa vie, lorsqu'il vit la mort approcher, il se fit transporter à Sainte-Marie-des-Anges, berceau de son ordre, pour rendre l'âme au même lieu où il avait reçu l'esprit de grâce. L'église qui abrite cette précieuse chapelle renferme aussi la cellule de saint François. Tout à côté est un petit jardin où il se précipita dans les ronces pour sauver sa chasteté. Les ronces se changèrent en rosiers sans épines qui refleurissent encore chaque année.

Notre saint patriarche avait demandé par humilité qu'on inhumât son corps dans un lieu appelé la *Colline d'enfer,* car c'était l'endroit où l'on avait coutume d'exécuter les criminels. On se rendit à ses désirs; mais quatre ans après sa mort, c'est à-dire en 1230, lorsque le pape Grégoire IX le mit au nombre des saints, il décida que le lieu de son repos s'appellerait désormais la *Colline du paradis.* Les habitants d'Assise, pour mettre ce corps vénérable à l'abri des vols de reliques si fréquents au moyen âge, creusèrent le roc à des profondeurs inusitées et y cachèrent leur trésor. Une crypte entoura ce tombeau, et l'on construi-

sit au-dessus une très belle église, avec un monastère contigu qui reçut le nom de *Sagro-Convento*, le couvent par excellence.

Ozanam donne lui-même la description détaillée de ce sanctuaire et des admirables peintures dont il est enrichi. On la trouve dans son livre des *Poètes franciscains* (p. 81); mais il en parle aussi plus brièvement dans une de ses lettres dont nous transcrivons le passage suivant : « Figurez-vous une église à trois étages. L'inférieure, qui est souterraine, renferme le corps du saint; celle du milieu, de plain-pied avec le sol, est déjà plus grande, mais encore basse et obscure; les peintures dont elle est couverte expriment plutôt les mystères douloureux du Christ, et la vie mortifiée de saint François. La troisième, où l'on monte par un escalier, mais qui a une porte avec le niveau de la colline, est une construction élancée comme nos plus belles églises gothiques, percée de grandes fenêtres ogivales, toute pleine de lumière et de fresques superbes, où tout respire la gloire et l'immortalité. Les plus anciens et les plus pieux maîtres de la peinture italienne ont épuisé leur génie sur ces murailles. On n'y voit du reste ni marbres, ni pierres dures, ni rien de ce luxe fatigant qui gâte si souvent les églises d'Italie. C'est une fidèle image du saint qu'on y honore; c'est pauvre et beau[1]. »

La vue attentive de toutes ces merveilles enthousiasmait Frédéric. Mais ce qui acheva de le transporter et de le ravir, ce fut la lecture d'un tout petit

[1] *Lettres*, t. II, p. 171.

livre intitulé : *les Petites Fleurs de saint François*, et quelques poésies des premiers enfants du glorieux patriarche. Souvent il nous a parlé lui-même d'une admirable allégorie employée par notre saint, pour faire approuver par Innocent III son ordre, que ce pape trouvait trop austère au point de vue de la pauvreté.

Rien de plus poétique, de plus solidement pieux ni de plus touchant; aussi sa cause fut-elle aussitôt gagnée. Nous croyons être agréable à nos lecteurs en la transcrivant ici, et en leur faisant partager notre admiration :

« Le serviteur de Dieu alla se mettre en prière; il revint bientôt et dit : « Saint-Père, il y avait une très « belle fille, mais pauvre, qui demeurait dans un dé- « sert; un roi la vit et fut si charmé de sa beauté qu'il « la prit pour épouse. Il demeura quelques années « avec elle, et en eut des enfants qui avaient tous les « traits de leur père et la beauté de leur mère; puis il « revint à sa cour. La mère éleva ses enfants avec « grand soin, et dans la suite elle leur dit : Mes en- « fants, vous êtes nés d'un grand roi; allez le trouver « et il vous donnera tout ce qui vous convient. Et les « enfants vinrent auprès du roi. Il leur dit en voyant « leur beauté : De qui êtes-vous fils? et ils répondirent : « Nous sommes les enfants de cette pauvre femme qui « habite au désert. Et le roi les embrassant avec une « grande joie : Ne craignez rien, vous êtes mes fils; si « les étrangers se nourrissent de ma table, combien « aurai-je plus de soin de mes enfants! Ce roi, très « saint Père, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ; cette « fille si belle, c'est la pauvreté, qui, étant rejetée et mé-

« prisée partout, se trouvait dans ce monde comme « dans un désert. Le Roi des rois, descendant du ciel « et venant sur la terre, eut pour elle tant d'amour « qu'il l'épousa dans la crèche. Il en eut plusieurs « enfants dans le désert de ce monde : les apôtres, les « anachorètes, les cénobites et quantité d'autres qui « ont embrassé volontairement la pauvreté. Cette bonne « mère les a envoyés au Roi du ciel, son père, avec la « marque royale de la pauvreté, aussi bien que de son « humilité et de son obéissance. Ce grand Roi les a « reçus avec bonté, promettant de les nourrir et leur « disant : Moi qui fais lever mon soleil sur les justes et « sur les pécheurs, moi qui dispense à toute créature « ce qui lui est nécessaire, combien plus volontiers « soignerai-je mes enfants! Si le Roi du ciel promet à « ceux qui l'imitent de les faire régner éternellement, « avec combien plus d'assurance doit-on croire qu'il « leur donnera ce qu'il donne toujours avec tant de « libéralité aux bons et aux méchants [1]. »

Pour justifier encore l'inspiration poétique de saint François d'Assise et de ses premiers disciples, nous rappellerons seulement le célèbre *cantique du Soleil*, composé par le premier, et le *Stabat mater*, qui est l'œuvre du bienheureux *Jacopone di Todi*. Parmi les poésies de ce dernier, et à côté du *Stabat du Calvaire*, se trouve le *Stabat de la crèche*, où paraît la Vierge mère dans toute la joie de l'enfantement. Nous donnons volontiers ici ce morceau ravissant, édité, je crois, pour

[1] *Histoire universelle de l'Église*, par l'abbé Rohrbacher, t. IX, p. 188. (Gaume, édit. 1872.)

la première fois par Ozanam, qui l'a trouvé à la bibliothèque nationale (manuscrit n° 7785, f° 109, verso).

1. Stabat Mater speciosa
Juxtà fœnum gaudiosa
Dùm jacebat parvulus.

2. Cujus animam gaudentem,
Lætabundam et ferventem
Pertransivit jubilus.

3. O quam læta et beata
Fuit illa immaculata
Mater Unigeniti!

4. Quæ gaudebat et ridebat,
Exsultabat, cum videbat
Nati pastum inclyti.

5. Quis est qui non congauderet
Christi Matrem si videret
In tanto solatio?

6. Quis non posset collætari
Christi Matrem contemplari
Ludentem cum filio?

7. Pro peccatis suæ gentis,
Christum vidit cum jumentis
Et algori subditum.

8. Vidit suum dulcem natum
Vagientem, adoratum
Vili diversorio.

9. Nato Christo in præsepe
Cœli cives canunt lætè
Cum immenso gaudio.

10. Stabat senex cum puella
Non cum verbo nec loquela
Stupescentes cordibus.

11. Eia Mater, fons amoris,
Me sentire vim ardoris
Fac ut tecum sentiam!

12. Fac ut ardeat cor meum
In amando Christum Deum,
Ut sibi complaceam.

13. Sancta Mater, istud agas,
Pronè introducas plagas
Cordi fixas valide.

14. Tui nati cœlo lapsi,
Jam dignati fœno nasci,
Pœnas mecum divide.

15. Fac me verè congaudere,
Jesulino cohærere,
Donec ego vixero.

16. In me sistat ardor tui,
Puerino fac me frui,
Dum sum in exilio.

17. Hunc ardorem fac communem,
Ne facias me immunem.
Ab hoc desiderio.

18. Virgo virginum præclara,
Mihi jam non sis amara:
Fac me parvum rapere.

19. Fac ut portem pulchrum fantem
Qui nascendo vicit mortem,
Volens vitam tradere.

20. Fac me tecum satiari,
Nato tuo ebriari
Stans inter tripudia.

21. Inflammatus et accensus,
Obstupescit omnis sensus
Tali de commercio.

22. Fac me nato custodiri,
Verbo Dei præmuniri,
Conservari gratia.

23. Quandò corpus morietur,
Fac ut animæ donetur
Tui nati visio.

Ici doit finir la prose de Jacopone. Une main étrangère peut-être y ajouta les deux strophes suivantes :

Omnes stabulum amantes
Et pastores vigilantes
Pernoctantes sociant.

Per virtutem nati tui,
Ora ut electi sui
Ad patriam veniant. Amen.

Quand on essaye de traduire ces strophes, on sent s'échapper le charme intraduisible de la langue, de la mélodie, et de la naïveté antique.

1. Elle était là debout, la gracieuse Mère, tandis que gisait son enfant.

2. Son âme réjouie tressaillait, et, tout embrasée, était traversée d'un rayon d'allégresse.

3. Oh ! que de joie et de bonheur dans le sein de la mère immaculée de son enfant.

4. Elle riait, transportée de joie, en voyant le fruit de son sein, son enfant merveilleux.

5. Quel est l'homme qui ne se réjouirait pas, s'il voyait la Mère du Christ dans une si grande félicité ?

6. Qui pourrait ne pas partager son bonheur, s'il contemplait la Mère du Christ se jouant avec son jeune fils ?

7. Pour les péchés de la nation, elle vit le Christ au milieu des animaux et livré à la froidure.

8. Elle vit son doux enfant vagissant, mais adoré sous son vil abri.

9. Devant le Christ né dans la crèche, les citoyens du ciel viennent chanter avec une immense joie.

10. Debout se tenaient le vieillard et la Vierge, sans voix et sans parole, le cœur muet d'admiration.

11. O Mère, source d'amour, faites que j'en éprouve la vive ardeur, que je la partage avec vous.

12. Faites que mon cœur brûle d'amour pour le Christ-Dieu, pour lui plaire comme vous.

13. Obtenez-moi cette grâce, Mère sainte! enfoncez profondément ses plaies dans mon cœur.

14. Votre fils est descendu du ciel. Il a déjà daigné naître sur la paille; que je partage avec lui ses souffrances.

15. Faites que j'éprouve un véritable bonheur, en m'attachant à votre petit Jésus, tant que durera ma vie.

16. Que mon amour persiste comme le vôtre, que tout mon bonheur soit dans votre petit enfant, tout le temps de mon exil.

17. Communiquez-moi votre ardent amour, ne permettez pas que ce désir s'anéantisse en moi.

18. O Vierge, la plus noble entre toutes les vierges, ne repoussez pas ma prière, que j'emporte avec moi votre petit enfant.

19. Que je porte ce bel enfant qui vainquit la mort en naissant, et voulut nous donner la vie.

20. Faites qu'avec vous je m'en nourrisse; que je m'enivre de votre fils, que j'en trépigne d'allégresse.

21. Dans le feu de mes transports, une telle intimité anéantit tous mes sens.

22. Faites que votre fils me garde, que la parole de Dieu me défende, que sa grâce me conserve.

23. Et quand mon corps mourra, faites qu'à mon âme soit donnée la vue de votre fils.

1. Tous ceux qui aiment l'étable et les bergers s'associent pour veiller et passer la nuit.

2. Par la vertu de votre enfant, priez que tous ses élus parviennent à la céleste patrie. Ainsi soit-il [1].

[1] *Poètes franciscains*, p. 170, édit. 1855.

Telles furent les sources auprès desquelles Ozanam cueillit les lignes charmantes qu'il écrivit sur les *Poètes franciscains en Italie au* XIIIe *siècle*. Son humilité ne les jugeait pas dignes de faire un livre; l'insistance de ses amis l'y décida heureusement. Voici le jugement qu'en portait M. J.-J. Ampère, qui l'appelait un chef-d'œuvre plein de savoir et de grâce :

« J'insiste sur le mot grâce, parce que c'était un des caractères de cette imagination dont l'austérité de la vie et les labeurs de l'érudition n'avaient pas fait tomber la fleur. Ses amis le savent par ses lettres; le public peut le reconnaître en mille endroits de ses plus doctes travaux, et partout dans ses *Poètes franciscains en Italie au* XIIIe *siècle*. On est surpris qu'il soit possible de parler avec autant de charme de ces pauvres moines; cela aurait bien étonné Voltaire. Il est vraiment incroyable que le même homme ait pu en même temps se livrer aux recherches érudites consignées dans son rapport sur une mission en Italie que lui avait confiée M. de Salvandy, et écrire ce délicieux volume. Dans nos soirées de Sceaux, j'avais été initié au secret de la traduction modeste des *Petites Fleurs de saint François*, qui accompagne l'ouvrage d'Ozanam, et qui, dit-il, est l'œuvre d'une main plus délicate que la sienne : cette main est celle qui s'est trouvée assez forte pour lui présenter le dernier breuvage, et qui lui a donné la dernière étreinte [1]. »

[1] *Biographie d'Ozanam*, par J.-J. Ampère, p. 26.

CHAPITRE XIX

Ozanam au cercle catholique. — Fondation de l'*Ère nouvelle;* ses travaux dans ce journal. — Il fait son service de garde national. — Mort de Mgr Affre. — Mort de son beau-père. — Le choléra à Paris. — Éloge de Ballanche. — Voyage à Ferney.

(1848 à 1849)

Ozanam arriva à Paris dans les premiers jours du mois d'août de cette même année 1847. Après avoir employé deux mois pour mettre à jour quantité d'affaires attardées qui accablent toujours à son retour un voyageur après une longue absence, il se déroba pour une semaine aux visites importunes dont il était assailli. Il alla chez M. de Francheville, dans une sorte de château fort, garni de ses fossés et de son pont-levis, au milieu des forêts de la Brie. Il avait besoin de se recueillir dans une sorte de retraite avant de reprendre son cours et les autres travaux qui l'attendaient. Cette douce solitude, mêlée à l'affection que lui témoignaient l'aimable châtelain et sa famille, exercèrent une très heureuse influence sur son esprit, son cœur, et par là même sur sa santé.

L'année 1848, qui vit crouler en un instant le trône usurpé par Louis-Philippe, et surgir la république s'emparant du pouvoir, fut aussi celle où Ozanam prit une plus grande part aux agitations politiques de son temps.

Tout en s'occupant sérieusement de son cours et de la publication de son ouvrage sur la *Civilisation chrétienne chez les Francs*, auquel il avait travaillé plusieurs années, il suivait avec anxiété et une profonde émotion les événements si graves qui se précipitaient autour de lui. Ce fut ce qui lui inspira un discours prononcé au *cercle catholique, sur les dangers de Rome et ses espérances.* Il le fit paraître plus tard dans le *Correspondant*[1].

Ce dicours n'était pas pour lui une affaire littéraire, ni d'amour-propre, mais une affaire de cœur et de conscience. Il savait que sa sincérité déplairait; il ne céda qu'au besoin de remplir un devoir, persuadé que ses amis faisaient fausse route. En effet, les plaintes et les remontrances ne lui manquèrent pas, parce qu'il avait désapprouvé la politique étroite et violente de quelques feuilles catholiques, et la politique impopulaire et découragée du *Correspondant.* On lui trouvait des opinions trop hardies, et pourtant il reçut des adhésions les plus complètes d'un bon nombre de catholiques zélés, et l'approbation absolue du P. Lacordaire, ainsi que du vénérable M. Desgenettes, ancien curé de Notre-Dame-des-Victoires. Hélas! il s'était laissé abuser par la *conspiration des ovations* faites à Pie IX pendant son sé-

[1] T. XXI, p. 412.

jour à Rome. Celui qui ne connut jamais d'autre liberté que celle de bien faire et de s'imposer des devoirs, ne pouvait pas croire que ce mouvement ne fût l'indice d'un véritable réveil.

Ozanam était alors du parti que M. Lenormant appelait le parti de *la confiance*. Il était convaincu de la possibibilité d'une démocratie chrétienne; il la regardait comme le terme naturel du progrès politique, et restait persuadé que Dieu y menait le monde.

Dans cette persuasion, il devient l'un des plus ardents promoteurs de la fondation d'un nouveau journal destiné à poursuivre le but que nous venons d'indiquer. On lui donna le nom significatif d'*Ère nouvelle*.

Le P. Lacordaire, de son côté, se préoccupait sérieusement de ce qu'il y avait à faire pour le salut de son pays; et tandis qu'il délibérait avec lui-même, l'abbé Maret (aujourd'hui évêque de Sura) et Frédéric Ozanam frappèrent à sa porte. Ils venaient lui dire « que le trouble et l'incertitude régnaient parmi les catholiques, que les points de ralliement disparaissaient dans une confusion qui pouvait devenir irrémédiable, nous rendre hostile le régime nouveau, et nous ôter les chances d'obtenir de lui les libertés que le gouvernement antérieur nous avait obstinément refusées ».

« La république, ajoutaient-ils, est bien disposée pour nous, nous n'avons à lui reprocher aucun des actes d'irréligion et de barbarie qui ont signalé la révolution de 1793. Elle croit, elle espère en nous; faut-il la décourager? Que faire d'ailleurs? et à quel autre parti se rattacher? Qu'y a-t-il devant nous, sinon des ruines? et qu'est-ce que la république, sinon le gouvernement

naturel d'une société quand elle a perdu toutes ses ancres et toutes ses traditions[1] ? »

Il fut convenu dès lors que l'on ferait paraître l'*Ère nouvelle*, et que tous les trois y collaboreraient de concert.

Mgr Affre s'empressa de bénir et de prendre sous sa protection cette publication naissante et pleine d'espérance. Il adressa même aux hommes de talent et de zèle qui la dirigeaient la lettre suivante :

« Archevêché de Paris, 16 avril 1848.

« Au rédacteur,

« La connaissance personnelle que j'ai des principes des fondateurs de votre journal m'engage à vous donner de suite une adhésion dont je me suis abstenu vis-à-vis des journaux publiés sous le précédent gouvernement. Non seulement je suis complètement rassuré contre le danger d'une prétendue résurrection de l'*Avenir*, mais je sais que vous combattez efficacement ce que les théories de ce journal ont eu de répréhensible. Tous les catholiques ne tarderont pas, je l'espère, à en être convaincus. Mais ce qu'ils aimeront surtout dans votre feuille c'est la droiture, la franchise, et un dévouement qui fait abstraction de tous les partis, qui ne connaît et qui ne veut qu'une chose : le salut de la religion et de la patrie.

« Ce qui leur plaira et qui multipliera vos lecteurs, c'est ce dévouement simple qui, au lieu de calculer les

[1] *Le P. Lacordaire*, par le P. Chocarme, 2e édit., p. 505.

chances d'un avenir inconnu, accomplit avec fermeté et intelligence le devoir présent; ce dévouement que les menaces ne découragent pas, qui augmente avec le danger, sait sacrifier son repos, sa fortune, et, s'il le faut, sa gloire au bien de la patrie. Enfin, nous vous tiendrons tous compte de ce dévouement que la foi soutient et éclaire, parce qu'il voit dans les grandes révolutions qui changent la face du monde, l'intervention toute-puissante de Dieu. Jamais, ainsi que vous le remarquez, elle ne fut plus éclatante que dans le nouvel état politique de la France. Ayons donc confiance en Dieu plus qu'en nous-mêmes; nous puiserons dans ce sentiment le véritable courage, comme je puise dans mon cœur le sincère et affectueux dévouement avec lequel je suis tout à vous.

« DENIS, archev. de Paris [1]. »

Ozanam donna plusieurs articles fort remarqués. Quelques-uns ont été recueillis dans ses œuvres complètes. Nous nous contenterons d'en citer les titres, ils suffiront pour en faire apprécier l'importance : « Du Divorce. — Les Origines du socialisme. — Aux gens de bien. — Les Causes de la misère. — De l'Assistance qui humilie et de celle qui honore. — De l'Aumône [2]. »

Les prospectus du nouvel organe de la politique chrétienne parurent le 1er mars 1848, et sa première feuille fut distribuée le 15 avril suivant.

Les fondateurs de cette œuvre avaient déclaré tout

[1] *Lettre d'Ozanam*, t. II, p. 257, 2e édit.
[2] *Mélanges*, 2e édit., t. II, p. 161.

d'abord que leur journal n'appartiendrait à aucun parti, mais qu'il se tiendrait au-dessus d'eux, pour pouvoir leur dire la vérité à tous avec impartialité, mais toujours avec mesure et charité. Pendant quelque temps l'*Ère nouvelle* fut une des feuilles les plus répandues et les plus recherchées. Le talent de ses rédacteurs lui avait fait une place à part dans la presse quotidienne. Après les terribles journées de juin on en vendait jusqu'à dix mille exemplaires dans les rues de Paris, et les abonnements augmentaient dans la même proportion ; mais ses succès furent la cause de sa ruine. Tandis que les uns la portaient aux nues, d'autres l'accusaient d'être républicaine de la pire espèce. On s'était proposé une œuvre de pacification religieuse, on aboutissait à une guerre à outrance. De plus, certains collaborateurs voulaient donner à l'*Ère nouvelle* une couleur plus tranchée dans le sens démocratique. Toutes ces raisons, si opposées à l'esprit de paix et de charité que le P. Lacordaire avait espéré faire pénétrer dans tous les partis, le décidèrent à retirer sa collaboration à une entreprise où les luttes, chaque jour plus vives, dépassaient ses forces, sinon son courage.

Le cautionnement à fournir amena le remaniement de la propriété du journal. Le P. Lacordaire profita de cette occasion pour en abandonner la direction sans détruire l'œuvre commencée. Ce fut dans ces circonstances qu'il écrivit à Ozanam la lettre suivante :

« Mon cher collaborateur, hier, après votre départ, nous avons decidé, à la majorité de quatre voix contre trois, la cessation du journal au 31 août. La réflexion m'a encore confirmé dans cette pensée, non pas seule-

ment prise au point de vue de ma responsabilité, mais au point de vue de l'intérêt et de l'honneur de notre œuvre. C'est un sacrifice douloureux; mais il y a longtemps que je me suis habitué à consentir aux événements qui surpassent mes forces, et j'ai souvent reconnu la bonté de Dieu dans les choses qui m'avaient le plus coûté. Nous avons donné l'exemple d'une presse vraiment chrétienne, c'est-à-dire honnête, calme, impartiale, charitable; nous avons contribué à entretenir l'union des esprits en faveur de l'Église dans des temps pleins de dangers; les catholiques nous ont répondu avec empressement : c'est quelque chose pour notre conscience, si n'est pas tout pour la gloire et pour le bien. Je conserverai toujours un bon souvenir des rapports que nous avons eus pendant ces quatre mois. Veuillez de votre côté me conserver le vôtre, j'en serai bien heureux et reconnaissant.

« *P. S.* Je réclame de vous votre troisième article sur le socialisme. Tâchons de bien finir[1]. »

Quoique cette lettre semble indiquer que le nouveau journal cessa de paraître à la fin du mois d'août, sa publication n'en continua pas moins jusqu'au mois d'avril de l'année 1849. Nous lisons, en effet, dans une lettre de Frédéric, datée du 11 mars de cette même année : « Entre tous les journaux, disait-il, mes vœux sont encore pour l'*Ère nouvelle*, quoique je n'y travaille plus depuis quelques mois, à cause d'un livre que je dois finir avant le 31 mars, et qui, avec mon cours,

[1] *Lettres*, t. II, p. 259.

dévore tous mes moments. Je n'ai donc pas rompu avec ce journal, bien qu'il y arrive souvent, comme dans tous les journaux auxquels on ne travaille pas assidûment, qu'on insère des articles qui ne me plaisent pas toujours [1]. »

Ozanam collabora à cette feuille catholique dans le même esprit et dans la même mesure que le P. Lacordaire. S'il ne suivit pas son exemple, en se retirant comme lui, c'est qu'étant simple laïque, il pensait que sa collaboration n'avait pas pour lui les mêmes inconvénients que pour un religieux. D'ailleurs l'excellence de la cause qu'il défendait, son zèle et la pureté de ses intentions soutinrent ses espérances jusqu'à la fin.

Lorsque l'*Ère nouvelle* cessa de paraître, on ne manqua pas, comme toujours en pareille circonstance, d'alléguer dans le public mille raisons plus ou moins hostiles au but généreux et chrétien que s'étaient proposé les fondateurs de l'œuvre. Voici ce qu'écrivait Ozanam à l'un de ses amis à ce sujet : « Je vous remercie de ce que vous me dites d'honorable pour l'*Ère nouvelle*. Vous recevrez un exemplaire de la déclaration par laquelle nous avons pris congé de nos lecteurs. Vous y trouverez toute la vérité. Il est faux que nous nous soyons retirés sur les conseils de l'autorité ecc ésiastique. Mgr l'archevêque de Paris, son cousin l'abbé Sibour, M. Buquet, vicaire général, nous ont, au contraire, exprimé leur vif regret de voir finir ce journal, qu'ils croyaient nécessaire à la défense de la religion. Des raisons de délicatesse ne nous ont pas permis de

[1] *Lettres*, t. II, p. 252.

dire quelles hautes sympathies nous trouvions dans une partie de l'épiscopat; mais si je croyais pouvoir me tromper en politique, je ne craignais pas d'errer en religion, quand nous avions de notre côté des hommes tels que l'abbé Maret, l'abbé Gerbet, le P. Lacordaire, qui, en cessant de collaborer, n'a jamais cessé de nous encourager de ses vœux et de nous aider de ses conseils. La vérité est, cher ami, que la divine Providence ne nous a pas encore livré le secret de cette formidable année 1848, que les meilleurs esprits peuvent s'y perdre, et que le parti le plus sage, entre chrétiens, est de ne pas se haïr pour des questions si controversables[1]. »

En ces jours difficiles, tout citoyen était obligé de payer de sa personne en faisant le service de garde national. Ozanam assurément n'était pas taillé pour faire un soldat. Ce n'était pourtant pas la bravoure qui lui manquait, rien ne l'arrêtait lorsqu'il s'agissait de remplir un devoir; mais ses forces physiques ne répondaient pas à l'énergie de son courage. Sa santé altérée et délicate, sa pâleur extrême, sa vue excessivement basse étaient loin de lui donner un air martial. Peu habile à manier un fusil, cette arme paraissait tout à fait déplacée entre ses mains. Mais la guerre civile désolait la capitale. La garde nationale était debout pour faire respecter le parti de l'ordre, et quoique Frédéric eût les meilleures raisons pour se soustraire à ce dangereux service, il n'écouta que ses devoirs de citoyen. Il montait sa garde et faisait les patrouilles ordonnées

[1] *Lettres*, t. II, p. 253.

sur les boulevards; grâce à Dieu, il n'eut pas à brûler une amorce, malgré les coups de fusil tirés autour de lui. « Ma conscience était en règle, nous écrivait-il, et je n'aurais pas reculé devant le péril. Cependant je dois avouer que c'est un terrible moment que celui où l'on embrasse sa femme et son enfant, en pensant que c'est peut-être pour la dernière fois [1]. »

« Étant de service comme garde national, le dimanche 25 juin, avec M. Cornudet et M. Bailly, ils s'entretenaient ensemble des rumeurs de plus en plus sinistres auxquelles donnait lieu la prolongation de la lutte; tout à coup la pensée de l'intervention de l'archevêque jaillit de leurs angoisses, et il leur parut que ce serait un triomphe pour l'Église, si Monseigneur se faisait médiateur au milieu de cette effroyable guerre civile. Ils allèrent aussitôt en parler à M. l'abbé Buquet, qui les approuva, et leur donna une lettre qui devait leur servir de sauf-conduit pour arriver à travers les barricades jusqu'à l'archevêché.

« Mgr Affre les reçut avec sa bonté accoutumée, et après avoir écouté le projet qu'ils venaient lui exposer, il leur répondit avec une admirable simplicité : « Je « suis pressé par cette pensée depuis hier, mais com- « ment la réaliser? comment parvenir jusqu'aux in- « surgés? Le général Cavaignac permettra-t-il une telle « démarche? puis où le trouver lui-même? »

« Ces messieurs répondirent à toutes les objections par l'assurance qu'il serait accueilli partout avec vénération. « Vous avez raison, dit-il avec une sorte de

[1] *Lettres*, t. II, p. 240.

« soumission. Eh bien, je vais y aller; je vais mettre « ma soutanelle pour ne point être remarqué, et vous « me montrerez le chemin. »

« Au moment où il allait s'habiller, entre un prêtre qui raconte, avec le plus grand effroi, les détails de l'insurrection, dont il a été témoin il n'y a qu'un instant. Monseigneur l'écoute avec émotion, mais ne se laisse pas détourner de son dessein.

« En quelques minutes Monseigneur était prêt; mais, comme s'ils eussent le pressentiment du triomphe qui l'attendait, ces messieurs osèrent insister pour qu'il mît sa soutane violette, et pour que sa croix d'archevêque fût visible sur sa poitrine. Avec la même soumission avec laquelle il avait accueilli leurs premières paroles, il dit : « Vous croyez que cela est mieux? eh « bien! je vais mettre ma soutane violette. »

« Rien ne peut rendre la vénération et l'enthousiasme qui accueillirent Monseigneur sur son passage. Ce fut une marche triomphale de l'île Saint-Louis jusqu'à l'Assemblée nationale. Les troupes, la garde nationale, la garde mobile couraient aux armes et battaient aux champs; les hommes se découvraient; les femmes, les enfants s'inclinaient : c'était le plus beau spectacle du monde. L'élan était spontané, unanime; chacun comprenait instinctivement que l'archevêque paraissait au milieu de cette multitude armée pour quelque grand motif.

« Le général Cavaignac reçut l'archevêque avec respect et admiration, lui donna une proclamation aux insurgés et une dernière promesse de miséricorde s'ils mettaient bas les armes. Mais il lui fit connaître tout

le danger auquel il allait s'exposer. Il lui apprit que le général Bréa, envoyé comme parlementaire, venait à l'instant d'être pris par les insurgés.

« La résolution de Monseigneur était inébranlable, et les témoins se souviennent encore de la simplicité héroïque avec laquelle il répondit : « J'irai. »

« MM. Ozanam, Cornudet et Bailly voulurent l'accompagner ; mais il s'y refusa absolument, et comme ils continuaient à le suivre, arrivés au pont des Saints-Pères, il leur dit qu'ils devaient le laisser, que leur uniforme de gardes nationaux le gênerait dans sa mission, lui donnerait un semblant d'escorte, et qu'il devait se présenter seul. Ils le quittèrent par obéissance, mais avec la plus grande douleur.

« Chacun sait que l'archevêque, épuisé de fatigue par cette longue marche, rentra chez lui, prit un peu de repos et quelque nourriture, puis se confessa comme s'il devait mourir. Ensuite il partit pour le faubourg Saint-Antoine, accompagné de l'abbé Jacquemet, son grand vicaire, commentant en chemin ce verset de l'Écriture : *Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis*. A la place de la Bastille, un jeune homme de nos amis qui le suivait, M. Bréchemin, attacha son mouchoir à une branche d'arbre, et le précéda jusqu'à la première barricade. Le saint et héroïque archevêque y monta, tenant à sa main la promesse de grâce. Un coup de feu partit d'une fenêtre ; le vénérable prélat, frappé à mort, tomba en s'écriant : « *Que « mon sang soit le dernier versé*[1] *!* »

[1] *Lettres*, t. II, p. 241, note.

Notre frère Charles Ozanam, aujourd'hui docteur en médecine, était alors interne à l'Hôtel-Dieu. Il fut appelé auprès de l'archevêque et reçut le douloureux honneur de lui donner ses soins.

Au milieu des émotions et des secousses profondes produites par les événements si graves de cette époque, un coup des plus douloureux vint frapper encore notre pauvre frère, et compliquer cette multitude de causes qui semblaient conspirer contre sa frêle existence déjà si fortement ébranlée.

Pendant son voyage d'Italie il avait perdu son beau-frère, comme nous l'avons dit ailleurs. M. Soulacroix, son beau-père, était inconsolable de la perte de ce cher fils. Il ne voulait accepter aucune distraction qui pût le détourner de ses sombres pensées ; il les repoussait même avec une sorte d'horreur, comme s'il eût manqué à un devoir sacré. Aussi, au bout de quelques mois il tomba malade à son tour, et se coucha sur un lit de douleur dont il ne devait plus se relever. La gravité de son état se manifesta surtout au moment où l'émeute grondait le plus fortement. La maison qu'il occupait pouvait être menacée, il fallut qu'Ozanam le fît transporter hors de Paris. On le conduisit à Bellevue, près de Meudon ; mais il ne tarda pas à rendre le dernier soupir, sous le coup d'une crise foudroyante, le 24 juillet 1848.

« Il laissa à sa famille, en la quittant, toutes les consolations que laisse un chrétien mort dans la paix de Dieu et avec les œuvres d'une vie toute méritoire. La douceur de sa tendresse, qui était extrême, la sagesse de ses conseils, éclairés par toutes les lumières de la foi,

de l'expérience la plus consommée, et de la conscience la plus délicate, rendaient plus cruelle encore pour les siens cette perte soudaine et à laquelle ils étaient si peu préparés. Les épreuves de notre cher Frédéric ne touchaient pourtant pas encore à leur terme. Le choléra venait de faire son apparition à Paris. Ozanam ne tremblait point pour lui ; déjà dans sa jeunesse, lorsqu'il était étudiant, il avait affronté le fléau avec le courage que donne la joie d'une bonne conscience, mais alors il était seul. En 1848 il était époux et père. Il faudrait connaître la tendresse de son âme, il faudrait savoir avec quelle force il éprouvait ces sentiments d'époux et de père, pour avoir une idée des inquiétudes mortelles qui l'assiégeaient, pour la santé des deux êtres qui lui étaient les plus chers au monde. Il s'empressa de mettre sa femme et son enfant à l'abri de l'épidémie. Versailles jouissant à juste titre du privilège d'offrir l'air le plus salubre que l'on puisse respirer dans les environs de Paris, il le choisit pour y mettre en sûreté ses plus précieux trésors.

On peut à peine comprendre comment, accablé de tant de tristesses et de soucis, il sut néanmoins préparer les leçons de son cours, mettre la dernière main à son livre de la *Civilisation chrétienne chez les Francs* (paru au mois de mai 1849, couronné à l'Académie) ; comment il put donner à l'*Ère nouvelle* un grand nombre d'articles, s'occuper de la société de Saint-Vincent-de-Paul et du cercle catholique, où il prenait souvent la parole, enfin écrire l'éloge de Ballanche, philosophe chrétien d'un rare mérite.

Il affectionnait singulièrement cet homme distingué,

à cause de sa simplicité et de sa candeur unies à une grande élévation d'esprit, à une profondeur de vues peu commune. Aussi Ozanam n'hésitait pas à le mettre au rang des plus nobles serviteurs du christianisme qui soutiennent la croix plantée à l'entrée de notre époque, tels que de Maistre, de Bonald, Chateaubriand. Il l'aimait encore parce que Ballanche avait l'ambition de faire pénétrer les vertus chrétiennes dans les classes populaires et qu'il y travaillait.

L'année qui suivit la révolution de février fut encore singulièrement pénible pour notre Frédéric ; il en ressentit profondément les alternatives émouvantes. Cependant, outre son cours, qui se continuait avec une grande régularité, il surveillait l'impression du dernier volume de ses *Germains*, auxquels il travaillait depuis longues années ; cette œuvre importante parut à la fin de 1849, et obtint deux fois de suite, en 1850 et 1851, le prix Gobert de dix mille francs.

Il alla passer les vacances à Ferney, où sa femme avait un oncle. Sa santé laissait beaucoup à désirer ; néanmoins il avait confiance en l'avenir, et parlait avec ardeur de ses projets de travail. Jamais il ne mit dans la conversation plus de chaleur de cœur ni de cette aménité sympathique qui rendait son commerce si attrayant. Genève, et la conférence de Saint-Vincent-de-Paul qu'on y avait établie, étaient trop près de Ferney pour qu'il ne fût pas pressé de leur rendre une visite. Rien ne le délassait mieux que de s'occuper de cette chère Société, et de laisser déborder de son âme le feu de sa charité pour les pauvres. Ses confrères de Genève conservent précieusement le sou-

venir de l'allocution qu'il leur adressa dans cette circonstance. Malheureusement ce qui soulageait son cœur épuisait cette constitution déjà fort affaiblie par ses travaux incessants, et par ses souffrances morales et physiques.

CHAPITRE XX

Voyages en Bretagne, à Dieppe, en Angleterre. — Séjour des vacances à Sceaux jusqu'au commencement de l'année scolaire 1851-1852.

(1850 à 1851)

Ozanam passa tout le temps que nous venons d'indiquer dans un état intermédiaire entre la santé et la maladie. Au lieu de prendre le repos qui lui eût été nécessaire, il accomplissait tous ses devoirs et s'abandonnait à cette fièvre de travail qui devait achever si rapidement d'épuiser ce qui lui restait de force. Il avait complètement oublié les conseils si sages que lui avait donnés le doyen de la faculté des lettres, M. Victor Leclerc, dès la première année de son cours.

Hélas! au contraire, il ne conformait que trop sa conduite aux avis qu'il donnait à son tour aux jeunes gens du cercle catholique. Voici le langage qu'il leur tenait un soir : « Messieurs, tous les jours, nos amis, nos frères, se font tuer comme soldats, ou comme missionnaires sur la terre d'Afrique, ou devant les palais des mandarins. Que faisons-nous, nous autres, pendant ce temps-là? Croyez-vous donc que Dieu ait donné

aux uns de mourir au service de la civilisation et de l'Église, aux autres la tâche de vivre les mains dans leurs poches, ou de se coucher sur des roses? Ah! Messieurs, travailleurs de la science, gens de lettres chrétiens, montrons que nous ne sommes pas assez lâches pour croire à un partage qui serait une accusation contre Dieu qui l'aurait fait, et une ignominie pour nous qui l'accepterions. Préparons-nous à prouver que, nous aussi, nous avons nos champs de bataille, *où parfois l'on sait mourir*[1]. »

Fidèle à ce programme qu'il s'était tracé à lui-même avant d'engager les autres à le suivre, il se livra à un labeur sans mesure, malgré des souffrances et des malaises habituels. Ce fut alors qu'il acheva son livre des *Poètes franciscains*, qu'il donna ses *Études sur le paganisme au moment de l'invasion des barbares*, et son travail sur le *Progrès dans les siècles de la décadence latine*, les *Premiers Commencements du génie chrétien jusqu'à la fin du* XIIIe *siècle*. C'était une sorte d'introduction au livre qu'il se proposait de faire paraître sur la *Civilisation au* Ve *siècle;* c'était aussi le portique du vaste plan qu'il s'était tracé, et qu'il avait l'intention de remplir si Dieu lui accordait assez de jours, assez de santé pour l'achever. Il s'agissait, en effet, de montrer « le christianisme civilisant les barbares par son enseignement, leur transmettant l'héritage de l'antiquité, créant, avec la vie chrétienne et la vie politique, l'art, la philosophie et la littérature du moyen âge; c'est-à-dire un abîme de douze siècles

[1] *Lettres*, t. II, p. 27.

comblé par l'histoire, les ténèbres de la barbarie éclairés, les origines de la civilisation et de la culture moderne expliquées, le christianisme glorifié par ses résultats, le tableau de ce qu'il a maintenu et de ce qu'il a produit, des vérités qu'il a propagées, des sentiments qu'il a inspirés, des lois qu'il a dictées, des œuvres d'art et de poésie dont il a été la source. C'est ce magnifique ensemble qu'on doit toujours avoir devant les yeux, comme Ozanam l'avait constamment lui-même, quand on lit ses écrits [1]. »

La *Civilisation au* v^e^ *siècle* fut le sujet de son enseignement jusqu'au jour où la maladie interrompit définitivement son cours. D'après les instances de tous ceux qui l'entouraient, il faisait sténographier ses leçons; c'était la première rédaction du livre qu'il voulait publier, se réservant de remanier ensuite le tout à la fin de chaque année. Par ce moyen, il pensait donner à son style un peu de cette chaleur qui l'animait dans sa chaire pendant l'improvisation, et qui souvent, d'après lui, l'abandonnait dans le cabinet.

Ces sténographies, publiées en 1855, après la mort d'Ozanam, forment les deux premiers volumes de ses œuvres complètes. Voici ce que M. Ampère en dit dans la préface qui les précède :

« Ozanam avait fait sur cet important sujet un cours dont on possède vingt et une leçons, recueillies avec beaucoup d'exactitude par un sténographe intelligent. Les cinq premières, revues et rédigées par l'auteur, ont paru dans le *Correspondant* sous ce titre : *Du*

[1] *Civilisation au* v^e^ *siècle*, t. I, p. 7, préface par M. J.-J. Ampère.

Progrès dans les siècles de décadence et Études sur le paganisme; elles sont précédées d'un avant-propos qui est comme son testament littéraire. Ces cinq leçons, rédigées par Ozanam, me semblent former un des morceaux les plus élevés et les plus achevés qui soient sortis de sa plume.

« Quant aux leçons sténographiées, on doit regretter sans doute qu'il n'ait pu les revoir, pour y mettre le fini d'exécution qu'on remarque dans celles qu'il a rédigées. Cependant une considération tempère pour moi l'amertume de ce regret, et j'y trouve une consolation, un dédommagement. Les leçons sténographiées, qui conservent la parole même du professeur, saisie et fixée dans le feu de l'improvisation, feront connaître à ceux qui ne l'ont pas entendue cette parole pleine de mouvement, d'éclat et de force; en effet, si les leçons qu'il a revues et polies avec un soin si heureux montrent l'écrivain habile, les leçons improvisées nous rendent l'orateur inspiré, et, quelque admiration qui soit due au premier, le second était peut-être encore au-dessus. En général, les improvisations d'Ozanam se font remarquer par une correction qui surpris les hommes accoutumés à celle de nos plus grands orateurs. L'improvisation véritable offre toujours quelques inégalités; s'il s'en rencontre parfois même chez Ozanam, elles sont certes bien rachetées par la vigueur de l'expression, l'entraînement de la parole, par les traits ardents qui sans cesse illuminent et colorent ce ferme langage[1]. »

[1] Ampère, *Biographie d'Ozanam.*

Ce fut à cet ouvrage, qui parut en deux volumes, après sa mort, sous le titre de la *Civilisation au* v^e^ *siècle,* que l'Académie française accorda le prix Bordin de trois mille francs, le 26 août 1856, c'est-à-dire près de trois ans après la mort d'Ozanam.

Au milieu du travail auquel se livrait l'ardent professeur pendant ces deux dernières années, il semblait que les facultés redoublassent d'intensité à mesure que les forces physiques l'abandonnaient; encore se plaignait-il de ce qu'on l'obligeait à modérer son ardeur, gémissant de travailler si peu.

Le passage suivant d'une lettre qu'il écrivait à l'un de ses amis intimes, en juillet 1850, nous montre qu'au milieu des préoccupations multipliées que lui imposaient ses savantes études, il était encore, comme les deux années précédentes, sous les coups de diverses accusations d'hétérodoxie. Ses écrits et ses discours, pleins de charité pour les malheureux qui s'étaient égarés loin des sentiers de la foi, avaient été mal interprétés par des esprits chagrins et intolérants. Ils avaient été jusqu'à faire croire qu'Ozanam, à force de tolérance, avait perdu la foi, et ne croyait même plus aux peines éternelles de l'enfer. Leurs attaques furent poussées si loin, et ils leur donnèrent une telle publicité, que Frédéric reçut de M. Duffieux, l'un de ses meilleurs amis, une lettre dans laquelle ce dernier déplorait avec le plus profond chagrin cet incroyable égarement. Bien plus, le cardinal Sacconi, étant encore nonce de Sa Sainteté à Paris, nous dit un jour, cinq ans après la mort de notre cher professeur : « Vous êtes théologien, dites-moi donc si votre frère était bien orthodoxe? »

Voici la réponse qu'Ozanam crut devoir faire à l'ami dont nous venons de parler :

« Vous me mettez dans la triste nécessité de me rendre témoignage à moi-même; mais enfin saint Paul, injustement accusé, s'est bien rendu témoignage. *Sans doute, au rang inférieur où je suis,* j'ai voulu consacrer ma vie au service de la foi, mais en me considérant comme un serviteur inutile, comme un ouvrier de la dernière heure que le maître de la vigne ne reçoit que par charité. Il a semblé que mes jours seraient bien remplis, si, malgré mon peu de mérite, je réussissais à retenir autour de ma chaire une jeunesse nombreuse, à rétablir, devant mes auditeurs, les principes de la science chrétienne, à leur faire respecter tout ce qu'ils méprisent : l'Église, la papauté, les moines. J'aurais voulu recueillir ces mêmes pensées dans des livres, plus durables que mes leçons; et tous mes vœux devaient être comblés si quelques âmes errantes trouvaient dans cet enseignement une raison d'abjurer leurs préjugés, d'éclaircir leurs doutes, et de revenir, avec l'aide de Dieu, à la vérité catholique. Voilà ce que j'ai voulu faire depuis dix ans, sans ambition d'une destinée plus grande, mais aussi sans que j'aie eu le malheur de déserter le combat.

« Serais-je donc, cher ami, épuisé de fatigue, à trente-sept ans, réduit à des infirmités précoces et cruelles, si je n'avais été soutenu par le désir, par l'espérance, par l'illusion de servir le christianisme? Était-il donc sans péril de rechercher les questions religieuses, de réhabiliter l'une après l'autre toutes les institutions catholiques, lorsque, simple suppléant,

j'avais à ménager les opinions philosophiques de ceux qui devaient décider de mon avenir? Quand moi seul j'assistais de ma présence et de ma parole M. Lenormant assailli dans sa chaire; quand plus tard, en 1848, l'émeute passait tous les jours devant la Sorbonne? Si j'ai eu quelques succès de professeur et d'académie, c'est par le travail, par les concours, et non par d'odieuses concessions. Certainement je ne suis qu'un pauvre pécheur devant Dieu; mais il n'a pas encore permis que je cesse de croire aux peines éternelles; il est faux que j'aie cessé de croire, que j'aie renié, dissimulé, atténué aucun article de foi. Permettez-moi d'ajouter que si mes amis de Lyon avaient connu le dernier ouvrage que j'ai publié, que l'Académie couronna l'année dernière, la *Civilisation chrétienne chez les Francs*, ils auraient pu voir que j'y attaquais précisément les historiens les plus considérables de ce temps-ci, et surtout les points où ils se trouvaient contraires à la vérité catholique, à l'honneur de l'Église et de la papauté [1]. »

Aucune accusation ne pouvait blesser plus vivement ni plus douloureusement le cœur d'Ozanam que celle qui portait atteinte à sa foi. Après avoir prié et mûrement réfléchi, il crut devoir répondre à ses calomniateurs, pour prévenir et arrêter le scandale que de pareilles imputations pourraient produire. Il composa donc sa défense; mais avant de la publier, se défiant des paroles qui peuvent jaillir d'une âme profondément offensée dans ce qu'elle a de plus cher, il voulut

[1] *Lettres d'Ozanam*, t. II, p. 273 et 275, 2e édit.

avoir l'opinion d'un de ses amis intimes, M. Cornudet, alors conseiller d'État.

Celui-ci, après avoir écouté avec attention et calme la lecture de la défense de Frédéric, lui dit : « Vous êtes chrétien, pardonnez ; votre silence montrera mieux que vos paroles la vivacité de votre foi. » Aussitôt Ozanam déchira son papier et le jeta au feu. Depuis, la Providence s'est chargée elle-même de le défendre, jusqu'à engager ses adversaires à honorer sa mémoire.

De si pénibles soucis ne pouvaient manquer d'affecter profondément l'âme si droite, si délicate et si impressionnable d'Ozanam. Sa santé, déjà rudement éprouvée par le travail opiniâtre de cette année, en ressentit vivement le contre-coup. Aussi, dès le commencement des vacances, les médecins lui ordonnèrent-ils une oisiveté complète pendant deux ou trois mois, et un voyage qui, tout en assurant l'exécution fidèle de leur prescription, le distrairait des fâcheuses préoccupations dont son esprit était sans cesse agité.

Frédéric, pour obéir à la faculté, se décida à partir pour la Bretagne, où plusieurs amis l'avaient souvent engagé à leur rendre visite. Sa première expédition fut pour Saint-Gildas-de-Ruiz, à peu de distance de Vannes; il y prit quelques bains de mer, et passa surtout des heures bien douces, sous ce beau ciel, devant cet océan admirable, jouissant de cette paix complète des éléments et du cœur, entre sa femme et son enfant, qu'il voyait rayonnant de santé auprès de lui. « Il y a dans la vie, disait-il lui-même à cette occasion, de ces moments de bonheur très courts et très

vifs qui peuvent payer des années de souffrances. » Cependant il ne tarda pas de se rendre à Vannes, pour être témoin de la procession annuelle en l'honneur de saint Vincent Ferrier, dont on conserve les reliques dans cette ville. Il espérait y voir les paysans du voisinage en assez grand nombre, et dans un de ces moments de fête où le peuple breton, circonspect et réservé d'ordinaire, se livre, en laissant paraître toute l'originalité de son caractère et de ses mœurs. Le calme de ces bons habitants du Morbihan, toujours uniformément vêtus de noir, désappointa un peu sa curiosité ; mais, en revanche, l'empressement des fidèles de toutes les classes à se rendre à la pieuse cérémonie, la foi profonde et le recueillement peints sur tous les visages, à la procession comme à l'église, le dédommagèrent bien de sa déception.

Quoique peu satisfait du paysage de cette partie de la Bretagne, toute parsemée de landes incultes, il comptait parmi ses plus aimables impressions de voyage : sa visite à Gawrinis et Locmariaker, sa navigation sur le Morbihan, qu'un beau ciel inondait de lumière, sa descente dans les grottes druidiques. Ce fut au milieu de ces intéressants spectacles qui se succédaient sous ses pas, qu'il arriva au château de Truscat, chez son ami M. de Francheville. Les enchantements qu'il s'était promis en Bretagne commencèrent alors. Il débuta par la fête patronale de l'île d'Artz. « Il partit donc le matin par un temps superbe, avec son châtelain, dont le parc descendait jusqu'à la mer : une forte chaloupe leur faisait accomplir la traversée en trois quarts d'heure. Après une grande messe en musique, on célébra la

solennité champêtre par un déjeuner qui ne l'était pas trop. Le soir, procession des plus pittoresques; mais par-dessus tout le chant des litanies et la foi d'une population qui ne connaît pas le doute. L'heure du retour arrivée, de tous les côtés des barques se détachent pour emporter les bonnes gens venus à la fête des rivages voisins. La société avec laquelle Ozanam était parti s'embarque à son tour, et touche heureusement à la plage du château, sans avoir été gagnée par le mal de mer ni par le froid de la nuit tombante. M. de Francheville lui offrit encore le curieux et charmant plaisir d'une noce bretonne. »

De Truscat, Ozanam partit pour Auray. Il s'y rendit par eau, afin de jouir de la vue des paysages délicieux qui abondent dans le golfe du Morbihan et sur les bords de la rivière d'Auray, qui n'est autre chose qu'un bras de mer d'une longueur de trois lieues, aboutissant à la petite ville de ce nom. Celle-ci, admirablement située, sur un terrain très accidenté, rappelle toute l'originalité d'un village de Suisse. A une heure de là se trouve le sanctuaire de Sainte-Anne, pèlerinage national des Bretons. Frédéric visita avec une humble piété la petite église à laquelle a succédé aujourd'hui une superbe basilique, puis le beau cloître du XVIIe siècle qui se développe derrière elle, la *Scala Sancta*, et la fontaine dont les eaux passent pour être sacrées. Il était heureux surtout de se mettre à genoux au milieu des bons paysans qui s'y rendent sans cesse et qui prient avec tant de foi, tant de recueillement. Pourtant, malgré le caractère si touchant de ce pieux pèlerinage, il fallut s'en arracher. M. et Mme de la Villemarqué attendaient Ozanam à

Quimperlé. Il prit donc le chemin de Carnac, où il voulait contempler cette plaine de six lieues sur laquelle s'élèvent mille à douze cents pierres, dont les plus hautes ont une trentaine de pieds. Elles sont, pour ainsi dire, rangées en bataille, sur onze rangs également espacés. De distance en distance on voit des dolmens, des tumulus, surmontés d'un *men-hir,* c'est-à-dire d'une pierre levée.

Au milieu de cette procession de monuments qui fait le désespoir des savants modernes, Saint-Michel, dont la chapelle couronne le principal tumulus et domine toute la plaine, remplace les dieux que le paganisme y avait installés pour être les protecteurs de cet élysée barbare. Notre voyageur aperçut ensuite, en passant, la petite ville d'Hennebon, dont le site est délicieux, traversa Lorient et arriva enfin à Quimperlé.

Il n'aurait pu choisir un moment plus favorable pour s'y rendre. C'était la fête, ou, selon l'expression consacrée dans ce pays, *le Pardon* d'un village voisin, et on l'attendait pour le faire assister à la lutte, l'un des plaisirs favoris des Bretons. Ici la scène était changée, rien ne rappelait plus le Morbihan, ni la gravité de ses habitants, ni la nudité de ses rivages. Le pays était charmant, le plus frais, le plus vert qu'on puisse imaginer. Les costumes nationaux se montraient dans tout leur éclat; la gaieté épanouissait tous les visages; jamais on n'aurait cru que Vannes et Quimperlé pussent faire partie de la même province. Cette fête fut pour Ozanam l'un des plus agréables divertissements de son voyage. Ce qui le touchait surtout, c'était, au milieu de l'entrain de toute cette population, la simplicité, la

modestie et la retenue de ces braves gens qui ne s'amusaient point sans avoir demandé avis et permission à leur curé.

Enfin, après avoir visité Brest, sa rade et ses vaisseaux de guerre, puis Morlaix, Saint-Pol-de-Léon et les pèlerinages du Fol-goat, il acheva le tour du Finistère et revint à Paris, par Carhaix, Lorient, Vannes et Nantes.

L'esprit, le cœur et la piété de Frédéric avaient éprouvé dans ce voyage les plus douces impressions. Les sombres nuages qui planaient sur son âme pendant l'année scolaire précédente s'étaient dissipés; sous cette heureuse influence sa santé paraissait améliorée; la vie active qu'il avait menée pendant six semaines lui avait rendu quelques forces. Il put donc reprendre ses cours et continuer le sujet qu'il avait commencé à développer pendant l'année qui venait de s'écouler, c'est-à-dire la *Civilisation au* v^e^ *siècle*.

Bien qu'il eût commencé tous ses travaux, Ozanam semblait aller beaucoup mieux, lorsqu'au printemps sa femme et sa fille tombèrent malades. Ceux-là seuls qui ont connu la tendresse de son cœur peuvent avoir une idée de ce qu'il éprouvait alors. Nous nous rappelons qu'il nous dit plusieurs fois : « Lorsque je sens Amélie souffrir, il me semble que l'on m'arrache les entrailles. » Aussi, dès le mois de juillet, il loua à Sceaux une maison de campagne pour achever de rétablir la santé des deux personnes qui lui étaient les plus chères ici-bas. Il devait par là se créer de nouvelles fatigues : ses occupations à la faculté l'obligeaient, en effet, à se rendre souvent à Paris; mais la peine n'était rien pour

lui en comparaison du soulagement qu'il se promettait pour ceux qu'il aimait.

Frédéric, dans tous ses voyages, ne manquait jamais de visiter les conférences de Saint-Vincent-de-Paul établies dans les villes qui se trouvaient sur sa route. Comme la petite ville de Sceaux n'avait pas encore l'avantage d'être dotée d'une de ces institutions charitables, Ozanam voulut profiter de son séjour pour en fonder une. Il n'eut pas de peine à en réunir les éléments, la bourgeoisie du pays répondit avec empressement à son appel. Il ne s'éleva qu'une seule difficulté, unique dans son genre. Quelques membres de la nouvelle conférence se présentèrent chez M. le curé pour lui offrir le concours de leur zèle et de leurs aumônes, afin de venir en aide aux familles pauvres de sa paroisse. L'excellent pasteur leur déclara qu'il était fort embarrassé pour répondre à leur généreuse démarche, car il ne connaissait aucun pauvre parmi ses paroissiens. Nous croyons que jamais la société de Saint-Vincent-de-Paul n'a trouvé un pareil obstacle à l'exercice de sa charité.

Toutefois cette conférence ne resta pas inactive, elle devint d'abord l'édification de la paroisse; puis si elle ne trouva pas de misères matérielles à soulager, elle en trouva assez de spirituelles à secourir. D'accord avec M. le curé, on établit une confrérie de la Sainte-Vierge, à la tête de laquelle s'inscrivirent les demoiselles des familles les plus distinguées, afin d'exercer une heureuse influence sur les jeunes personnes du pays. Divers membres de la conférence se lièrent ensuite avec quelques habitants, dont ils s'effor-

çaient de réveiller la foi ; leur zèle ne demeura pas stérile. Parmi les fruits de salut qu'ils recueillirent, nous devons en signaler un qui produisit une impression profonde dans cette petite ville. M. Cauchy, l'un des mathématiciens les plus célèbres de notre siècle et membre de l'Institut, avait fait la connaissance d'une famille on ne peut plus honorable, humainement parlant ; mais, hélas ! le père n'était catholique que de nom, et la mère ainsi que ses six enfants étaient protestants. La piété, la bienveillance et l'assiduité de cet illustre savant triomphèrent bientôt de l'indifférence religieuse dans laquelle était plongée toute cette maison. Le père se rapprocha de Dieu, reprit toutes les saintes pratiques qu'il avait abandonnées, et devint lui-même plus tard président de conférence à Paris. La mère et les enfants firent leur abjuration solennellement dans l'église paroissiale de Sceaux ; ils y furent admis aux sacrements[1]. La conférence de Sceaux semblait au premier abord devoir s'éteindre à son berceau. Mais l'aumône matérielle n'est pas, comme nous venons de le voir, l'unique moyen qui soit au service de la société de Saint-Vincent-de-Paul pour travailler au salut des âmes,

[1] Le propriétaire de la maison où logeait l'heureuse famille qui venait de rentrer dans le giron de l'Église, disputa à M. Cauchy la gloire de cette remarquable conversion. Il prétendit qu'elle devait être surtout attribuée à la puissance très miséricordieuse de la sainte Vierge. Il fondait son dire sur ce que le principal pilier de sa maison reposait sur des fondations dans lesquelles il avait placé lui-même une médaille de l'Immaculée-Conception ; et que c'était précisément contre ce pilier que s'appuyait constamment le siège qui servait à M. Cauchy lorsqu'il venait visiter ses néophytes. Comment alors ses paroles n'auraient-elles pas triomphé sous une pareille influence ?

but principal qu'elle se propose. Elle sait recourir à toutes les inépuisables ressources que lui fournit une charité éclairée et sans bornes; c'est là qu'elle trouve le secret de tout le bien qu'elle opère autour d'elle.

Ozanam était allé à Sceaux, pensant y trouver la paix, le loisir et la santé ; mais les candidats pour le baccalauréat savaient l'y retrouver, et leurs mères éplorées venaient forcer la porte. Pourtant il n'y avait pas que les importuns qui se permissent de le tirer de la solitude ; ses frères allaient souvent le voir, et ses meilleurs amis venaient ajouter au charme de ce délicieux séjour celui du vif intérêt qu'ils lui portaient. L'un des plus assidus, des plus aimés était M. J.-J. Ampère. Il arrivait le lundi, restait jusqu'au jeudi, puis retournait à Paris pour la séance de l'Académie française, et allait terminer la semaine à Montreuil, près de Versailles, chez son ami M. de Tocqueville.

« Ce fut durant l'année 1851, écrivait M. Ampère, après la mort de notre frère, sur un banc que je vois encore dans son petit jardin de Sceaux, où il était allé, déjà bien fatigué, chercher quelque repos, entre sa femme et son enfant, qu'Ozanam me lut son tableau du *Paganisme:* derniers jours sereins de notre amitié, les derniers où l'incertitude qu'il fallait lui cacher ne vint pas en empoisonner la douceur. Qu'on me permette de leur donner un regret, et de ne pas essuyer cette larme qui tombe sur le papier tandis que j'écris... »

A Sceaux, les deux amis travaillaient beaucoup; on faisait de longues promenades, on causait indéfiniment, et, le soir, J.-J. Ampère charmait ses hôtes par

quelques lectures. C'est alors qu'il leur fit connaître *Hilda*, roman historique qui avait été applaudi [1] à l'Abbaye-aux-Bois par Mme Récamier, M. Ballanche et M. de Châteaubriand. Il leur lut aussi beaucoup de vers et un récit suédois, où il avait caché, sous le voile du roman, les principales phases de sa vie.

Quoique Frédéric se fût assez bien trouvé du temps qu'il avait passé à la campagne, les médecins l'engagèrent à changer d'air et à prendre les bains de mer à Dieppe. C'était précisément l'époque de la première grande exposition de Londres au palais de Cristal Il ne nourrissait pas une grande sympathie pour les Anglais, et sa curiosité pour l'exposition n'avait rien de bien excessif; mais on avait fatigué ses oreilles en lui répétant que le professeur de littérature étrangère manquerait à ses devoirs s'il ne saisissait pas l'occasion d'aller saluer à si peu de frais la patrie de Shakespeare. Ce qui le décida surtout à passer le détroit avec sa femme et son enfant, car jamais il ne se serait accordé un plaisir sans le partager avec elles; son ami Ampère s'offrit de les accompagner avant de s'embarquer pour l'Amérique, qu'il voulait visiter.

Il faudrait citer ici une lettre entière qu'Ozanam écrivit au docteur Dufresne, à Genève [2], pour avoir une idée des tristes impressions qu'il remporta de Londres. « L'Angleterre, dit-il, étonne et subjugue les meilleurs esprits par le spectacle de sa puissance matérielle, par la hardiesse de ses machines, par le bon marché de ses

[1] *Hilda, ou le Christianisme au* Ve *siècle*, publiée l'année suivante dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier et 1er août 1852.

[2] T. II, p. 370.

tissus. Mais il y a deux choses qu'elle se garde bien d'exposer, et que ses visiteurs d'un jour n'ont pas vues, quand ils vont publiant que le peuple anglais est le premier du monde; ces deux choses sont la misère des pauvres et la violence des passions protestantes. » Quant à lui, il ne se contenta point, pour juger de l'étendue et du degré de la misère des pauvres de Londres, du spectacle dégoûtant qu'y donnent les mendiants dans les rues les plus fastueuses. Il s'était mis en rapport, immédiatement après son arrivée, avec la société de Saint-Vincent-de-Paul, et il alla visiter des pauvres à domicile avec un membre des conférences, non pas dans les quartiers de Withechapel ou de Southwark, les plus misérables de la ville, mais dans les rues étroites et sombres qui s'ouvrent derrière Regent-Street et Oxfort-Street. Il y trouva quatorze personnes habitant ensemble dans une chambre et un cabinet. Il visita une cave occupée par deux ménages composés de neuf personnes. La taxe des pauvres et les workhouses n'y peuvent rien. Nulle part, dans tous ses voyages, même à Rome, où les étrangers se plaignent si fort des mendiants, il n'avait contemplé une misère pareille.

La seconde visite fut pour Saint-Paul; il le trouva glacial, d'une nudité incroyable. La véritable basilique de Londres est à Westminster. Des architectes catholiques l'élevèrent, aussi peut-elle rivaliser avec les belles nefs d'Amiens et de Saint-Ouen de Rouen. Le protestantisme, après en avoir chassé Dieu, impuissant à la remplir d'un peuple vivant, l'a encombrée de ses morts, non pas les plus célèbres, mais les plus riches. Les

monuments y sont entassés sans ordre et sans goût. Les anciens tombeaux des rois catholiques ont été profanés, mutilés. La châsse même de saint Édouard n'a pas été plus respectée. Aussi Ozanam, arrivé derrière le chœur, devant le sépulcre de ce grand roi, fut-il saisi d'une telle douleur, que, tombant à genoux devant ce souvenir du saint Louis d'Angleterre, il pria seul en expiation de tout ce peuple qui ne connaît plus ses saints, et au mépris de l'assistance, qui le prit sans doute pour un idolâtre, sinon pour un fou.

Il fut un peu consolé en quittant le bruit, le faste et la misère de Londres pour visiter Oxfort. « Là, une paix profonde, une ville du XVe et du XVIe siècle, toute debout, avec ses grands collèges qui ont conservé l'architecture gothique ou celle de la renaissance. On peut errer dans leurs cloîtres, dans leurs beaux jardins, sans que rien vienne rappeler la différence des temps. »

Ozanam avait plusieurs fois visité l'exposition universelle; il avait aussi parcouru le tunnel sous la Tamise, les bassins abritant des milliers de vaisseaux, les docks et leurs magasins, leurs caves gigantesques où viennent s'ensevelir les vendanges de l'Espagne et du Portugal. L'*exhibition* du palais de Cristal était loin de le séduire. Sans doute il rendait justice aux progrès de l'industrie, aux prodiges que la mécanique déployait ou qu'elle faisait encore espérer; mais la plupart des objets exposés n'étaient destinés qu'à rassasier l'amour effréné du luxe de la classe des riches, ils n'offraient qu'un vain spectacle aux désœuvrés du siècle. Ozanam y voyait un danger subtil pour les yeux déjà trop épris des biens de la terre; puis, ce qui lui semblait

un signe de réprobation, c'est que ces richesses ne servaient pas, après tout, à rendre meilleur le sort de l'humanité, le sort du grand nombre. C'est que la ville la plus riche était encore celle qui traitait le plus rudement ses pauvres. Dans ce pays aristocratique, le contact de l'indigent souille et compromet. On ne recevrait pas la monnaie d'un cocher s'il ne la pliait dans du papier. Frédéric convenait volontiers des qualités du peuple anglais. Il lui reconnaissait assurément son respect pour la loi, son amour pour son pays, son ardeur constante pour le travail, et malgré cela son respect pour le repos du dimanche. Mais ce qu'il ne pouvait lui pardonner, c'était la morgue des riches et son mépris des pauvres.

Enfin, après sept heures d'une heureuse traversée, nos voyageurs, moins leur ami Ampère, qui partait pour l'Amérique, arrivèrent à Dieppe pour y prendre les bains de mer.

Le soleil, qui semblait résolu à ne pas luire à Londres, avait déchiré tous ses voiles au moment où Ozanam avait quitté l'Angleterre pour retourner en France. Notre voyageur retrouva à Dieppe une température assez douce pour lui permettre de prendre les bains de mer que la faculté lui avait prescrits. Il profita aussi de la sérénité du ciel pour multiplier ses visites à la jetée et pour faire des promenades dans les environs. Les bords de la rivière d'Arques surtout avec ses beaux ombrages l'attiraient souvent de ce côté. Un jour même il se laissa entraîner jusqu'au vieux château qui domine la petite ville de ce nom, à six kilomètres de Dieppe. Ses forces lui permirent encore de faire cette course à pied, aller et

retour. Il est vrai que c'était, comme toujours, en compagnie de sa femme et de son enfant, cheminant toutes deux sur une monture semblable à celle de la vierge Marie fuyant en Égypte ; cette société rendait à ses jambes affaiblies l'agilité, la vigueur dont sa jeunesse avait donné plus d'une preuve, lorsque nous faisions ensemble nos voyages à pied. Au reste, ce qui contribuait encore à réveiller son ancienne ardeur pour la marche, c'était le ravissant spectacle que lui offraient cette magnifique vallée, sa petite rivière serpentant à travers de riantes prairies, formant, avec le cours d'eau de la Béthune, une sorte de ceinture à la colline au pied de laquelle est assis le joli bourg d'Arques; puis, sur le sommet, les ruines imposantes de l'antique château fort, célèbre par la victoire que Henri IV y remporta sur le duc de Mayenne en 1589. Le souvenir de ce haut fait est précieusement conservé dans l'église du village, où l'on a placé un buste du héros, quoique assurément il soit bien loin d'avoir jamais été mis au nombre des saints. Enfin, autour de ce monticule, d'immenses forêts couvrent les mamelons voisins, et dans le lointain la mer se laisse apercevoir.

Frédéric aimait passionnément la nature, parce qu'elle lui révélait la toute-puissance de Dieu; en la contemplant il oubliait ses fatigues; il l'aimait à tel point qu'à Londres, au sortir du palais de Cristal, il se réjouissait de voir les gazons verts du parc, les groupes de grands arbres, les moutons qui paissaient au-dessous, et tout ce que l'industrie n'avait pas fait.

Pendant son séjour à Dieppe, Ozanam ne manqua pas de visiter les conférences de Saint-Vincent-de-Paul

qu'on avait établies; son cœur l'y entraînait, mais de plus, comme vice-président général de la Société, il s'en faisait un devoir. A cette occasion, il adressa à ses confrères une allocution inspirée par une foi si vive, par une charité si ardente, que près de vingt ans plus tard, à l'époque où le siège de Paris nous avait chassé jusqu'à Dieppe, on se souvenait encore de ce discours, et l'impression qu'il avait laissée était si profonde, qu'un des membres des conférences nous en parlait avec la plus touchante émotion; ce membre n'était pourtant qu'un simple boulanger! Mais les nobles sentiments peuvent germer dans tous les cœurs.

Frédéric, sur la fin de septembre, retourna à Paris, puis à Sceaux pour achever ses vacances; il y passa tout le mois d'octobre.

CHAPITRE XXI

Ozanam reprend son cours. — La maladie le force bientôt à l'interrompre. — Il est atteint d'une pleurésie. — On l'envoie aux Eaux-Bonnes. — Il y établit une conférence de Saint-Vincent-de-Paul. — Il se rend à Biarritz, puis à Fontarabie et à Saint-Sébastien. — Une nouvelle thébaïde dans les Landes. — Voyage à Burgos et à Bayonne.

(1851 à 1852)

Pendant l'hiver de 1852, Ozanam se trouva mieux, quoique ses forces revinssent lentement. Il avait repris son cours et faisait passer les examens du baccalauréat. Jusqu'à Pâques il continua de se livrer à tous ses travaux avec son ardeur accoutumée; mais, hélas! cette amélioration de santé qu'il se figurait avoir obtenue, grâce aux bains de mer, n'était qu'une déplorable illusion. Sa passion pour l'étude lui faisait prendre ses désirs pour une réalité. Frédéric était seul à ne pas s'en apercevoir. Ceux qui l'entouraient l'engageaient à suspendre son cours; nous étions de ce nombre, et comme nous insistions, il nous répondit plusieurs fois avec vivacité : « Non, j'ai un devoir à remplir. Que dirais-tu d'un soldat qui refuserait de monter à la

brèche, ou qui déserterait le combat par peur de la mort? Je dois rester à mon poste... J'y mourrai, s'il faut y mourir. » Nous nous étions même entendus avec son médecin afin que le travail lui fût interdit, du moins pour quelque temps. Mais il sut si bien lui persuader que la cessation de ses occupations habituelles lui causerait un chagrin, une tristesse qui achèveraient de le tuer, qu'on dut revenir sur cette décision.

Malgré son courage et son énergie, il fallut céder à la fièvre : il se mit au lit. Cependant il apprend que son auditoire murmure de son absence, et qu'on l'accuse ainsi que certains de ses collègues d'en prendre à son aise. Aussitôt, n'écoutant ni sa famille, ni ses amis, ni les ordres du médecin qui s'efforce de l'arrêter, il se lève et court à sa chaire : « Je veux, dit-il, honorer ma profession. » Après une leçon où il fut applaudi plus que de coutume, comme si ses auditeurs avaient reconnu par un secret pressentiment qu'ils l'applaudissaient pour la dernière fois, il s'écria en terminant : « Messieurs, on reproche à notre siècle d'être un siècle d'égoïsme, et l'on dit les professeurs atteints de l'épidémie générale. Cependant c'est ici que nous altérons nos santés, c'est ici que nous usons nos forces; je ne m'en plains pas : notre vie vous appartient, nous vous la devons jusqu'au dernier souffle, et vous l'aurez. Quant à moi, Messieurs, si je meurs, ce sera à votre service. » Tels furent les adieux d'Ozanam à un auditoire qui l'avait aimé et applaudi pendant douze ans.

Il se préparait toutefois à la leçon suivante, vou-

lant la prononcer encore malgré l'opposition de tout son entourage. Mais des malaises extraordinaires vinrent entraver son zèle. Hélas! ils n'étaient que les préludes d'une pleurésie des plus graves qui ne tarda pas à se déclarer, et à mettre sa vie en très grand danger.

Ce fut pendant cette maladie, qui menaçait de devenir mortelle, qu'Ozanam, avec une fièvre ardente, trouva, dans la tendresse de son cœur et son amour de la vérité, le courage d'écrire une éloquente exposition de la foi catholique, dans une lettre de sept grandes pages, adressée à un ami de sa jeunesse pour l'arracher au doute [1].

Dès que notre pauvre malade eut repris assez de santé pour pouvoir se mettre en route, les médecins l'envoyèrent aux Eaux-Bonnes chercher un rétablissement qu'il n'y trouva pas. Pourtant il obéit, puisant par grands verres dans la source sulfureuse, grimpant ensuite sur les rochers d alentour pour digérer ce breuvage nauséabond; c'est alors qu'il visita les beautés sauvages du pic du Midi et du cirque de Gavarnie, enceinte de rochers où se précipite le Gave, d'une hauteur de quatre cent vingt mètres, en formant une magnifique cascade.

Tout travail avait été interrompu, à son grand regret, par ordre des docteurs; mais ce qu'il n'interrompit jamais, c'est l'exercice de sa charité. Pendant son séjour aux Eaux-Bonnes, il établit une conférence de Saint-Vincent-de-Paul, pour secourir les pauvres du pays et servir en même temps de point de réunion

[1] *Lettres*, t. II, p. 410, 2e édit.

pour les autres conférences, lorsque leurs membres venaient prendre les eaux. Il s'occupa aussi activement de fonder un hôpital pour les malades pauvres qui pouvaient avoir besoin de recourir à ce traitement. La société de Saint-Vincent-de-Paul aurait fourni les frais du voyage, et les malades aisés auraient subvenu à l'entretien.

Les Eaux-Bonnes n'avaient guère réussi à améliorer la santé d'Ozanam. Des pluies fréquentes contrarièrent peut-être l'effet qu'on lui en promettait. La fièvre venait encore quelquefois le visiter; sa faiblesse était toujours extrême. On lui conseilla alors de se rendre à Biarritz, où l'air est singulièrement doux. La route se fit à petites journées. Chemin faisant, il accomplit le pèlerinage de Bétharam, sanctuaire fréquenté dès le xve siècle; « la piété des peuples honore en ce lieu la Vierge au *rameau d'or*. Ce rameau d'or fut offert par une jeune fille qui, tombée dans le torrent voisin, fit un vœu à Notre-Dame, et au même instant trouva sous sa main un rameau où elle s'attacha. » A son tour, Frédéric se cramponna de toutes les forces de son âme à la branche libératrice, à celle que l'on invoque comme le salut des infirmes, la consolatrice des affligés. Hélas! il obtint bien la patience et la résignation, mais non la force et la vie. Enfin il arrivait à Biarritz, « ravi à la vue de ce petit village tout blanc et tout riant, jeté sur des rochers rougeâtres, au bord d'une mer parfaitement bleue, qui creuse et découpe le rivage en mille manières et va expirer du côté du midi, au pied des montagnes d'Espagne. » Il ne tarda pas à ressentir l'heureuse influence de ce climat bienfaisant

et de l'air de la mer. Ses forces revinrent; toutefois il s'en fallait de beaucoup qu'il fût guéri. Cette sorte d'angoisse entre un mieux qui donne l'espérance et des retours de malaises de mauvais augure, le jetait dans une profonde tristesse. Sa vive imagination, son caractère naturellement porté à la mélancolie, et à tirer de ses maux présents les conséquences les plus extrêmes pour l'avenir, lui faisaient rêver sa carrière perdue, avec sa famille abandonnée aux hasards de la plus déplorable destinée. Ce qui augmentait surtout ses tourments, c'était le désœuvrement où on l'obligeait de vivre. Sans doute, il se trouvait trop bien entouré pour que son cœur n'eût pas d'occupation. Il avait près de lui sa femme et son enfant pleines de santé; son frère Charles, le docteur, avait fait deux cents lieues pour s'assurer de l'état de sa santé, lui donner ses conseils et passer trois semaines avec lui. Il trouvait encore à Bayonne une conférence de Saint-Vincent-de-Paul très florissante, bien pénétrée du premier esprit des fondateurs, infatigable aux bonnes œuvres. Plusieurs membres de cette conférence lui avaient même fait le plus aimable accueil. Mais l'oisiveté à laquelle était condamné son esprit l'indignait contre lui-même, et lorsqu'il arrivait au bout de la journée sans avoir rien fait, c'était pour lui comme un remords; il lui semblait n'avoir pas mérité le pain qu'il mangeait, ni le lit où il se couchait. Sa foi, cependant, le soutenait au milieu de ces rudes épreuves; elle finissait toujours par lui faire accomplir un acte de sincère et profonde résignation. Toutefois, lorsqu'il écrivait à ses amis, il semblait oublier ses sombres soucis. A peine laissait-il échapper quelques gémissements, et

tout le reste de sa correspondance était empreint d'un enjouement spirituel.

Ozanam avait entendu parler à Bayonne d'une communauté de Bernardines établie depuis peu dans les Landes, au bord de l'Océan, à deux heures environ de Biarritz. La visiter était un moyen pieux de charmer les ennuis du triste loisir auquel on l'avait condamné. Ce qui excitait surtout sa curiosité, c'était l'origine touchante de ce nouveau monastère, et son installation au milieu d'un immense désert qui rappelait ceux de la haute Égypte, habités autrefois par des milliers de cénobites.

Une femme qui avait vécu dans le désordre, mais profondément repentante, en fut en quelque sorte l'instigatrice. Elle s'adressa à l'abbé Cestac, saint prêtre connu de tout Bayonne par le bien qu'il y faisait, et le conjura, avec une grande abondance de larmes, de lui trouver un asile pour l'arracher au mal. Quelques semaines plus tard, une nouvelle Madeleine alla trouver également ce bon prêtre, et la même scène se renouvela. Après plusieurs mois des plus rudes épreuves, la persévérance des pauvres repenties décida l'abbé Cestac à leur chercher une retraite définitive, d'autant que plusieurs autres pénitentes étaient encore venues se joindre aux premières. Il leur acheta de ses propres deniers, dans les Landes, un terrain stérile et inculte, y fit construire à la hâte une demeure, et les y plaça sous la direction des servantes de Marie. Cette dernière congrégation était déjà l'œuvre du futur fondateur des Bernardines; il l'avait formée avec sa sœur, aussi généreuse que lui pour l'éducation des pauvres de la campagne.

Ozanam se mit donc en route. Il rencontra d'abord l'établissement des Landes; c'était celui des servantes de Marie dont nous venons de parler. Il le parcourut et l'examina avec le plus vif intérêt. Ce n'était pourtant là que le point de départ : de nouveaux étonnements l'attendaient plus loin. Il marcha longtemps du côté de la mer, à travers les dunes, sur un sable aride qui n'offre aux regards que quelques tamaris au feuillage grêle, aux troncs tourmentés, et de petits œillets dont la fleur d'un rouge pâle rase la terre sans s'élever plus haut, comme le dernier effet d'une nature mourante. Là tout chemin disparaît; il faut alors s'orienter ou se faire conduire par un guide; c'est un océan de sables qu'on appelle les Landes. Les dunes se succèdent comme les vagues, elles sont mobiles comme elles, et sur une immense étendue l'on n'aperçoit ni verdure ni habitation.

Et cependant au milieu de ce désert, après deux heures de marche, tout à coup, devant vous, s'ouvre une oasis et une thébaïde! A quelques centaines de pas de la mer, s'élèvent deux rangées de cabanes, placées parallèlement, et séparées par un espace de seize à dix-sept mètres; c'est la demeure des Bernardines. Ces cabanes, en 1852, étaient en paille et en roseaux. Aujourd'hui la brique a remplacé ces faibles cloisons, le vent menaçant à chaque instant de les renverser. A l'extrémité de cette sorte d'avenue se trouvait la chapelle, faite de chaume, et dominant quelque peu le reste de la communauté, pour lui montrer que Dieu veille sur elle. Entre les deux rangées de cellules, sort du sable un berceau de verdure, au milieu duquel s'élève

un tertre entouré des fleurs les plus belles; une croix le domine. C'est là que repose, dans sa demeure dernière, la sœur de l'abbé Cestac, la fondatrice des servantes de Marie, celle qui s'offrit la première à s'enfermer dans cette solitude pour y veiller sur la pénitence et le repentir.

En portant ses regards autour de ces pauvres demeures, on voit de toutes parts s'étendre de vastes champs de maïs, de pommes de terre, dont la culture, fécondée par tant de sueurs, fournit une frugale nourriture aux pauvres solitaires, car elles ne connaissent plus l'usage de la viande. Ailleurs, c'est le ricin, la garance et d'autres plantes utiles. Des rideaux de peupliers garantissent les récoltes du vent de mer et de l'invasion des sables.

Aujourd'hui, le nombre des cénobites est devenu si considérable, qu'au lieu de quelques champs établis au milieu des sables, ce sont des fermes magnifiques créées à force de travail sur ces terrains arides, avec tous les bestiaux nécessaires pour une exploitation agricole. Voilà ce que sait accomplir la foi, même avec les bras de faibles femmes. Mais sous quelle inspiration cette nouvelle Thébaïde s'éleva-t-elle?

Un jour, on avait appris, au couvent des Sables, qu'un pauvre cultivateur, qui apportait habituellement des provisions, était gravement malade, et seul dans sa cabane. Quelques-unes des repenties furent envoyées pour le soigner. Ce pauvre homme mourut en leur léguant en reconnaissance sa cabane et son petit jardin. En face du ciel et de l'Océan, au milieu de la solitude de cet immense désert, ces pauvres pénitentes furent

si profondément touchées par la grâce divine, qu'à leur retour elles demandèrent avec instance la faveur de s'isoler au bord de la mer, pour y vivre dans la retraite et dans la prière, et pour y étendre le modeste héritage qu'elles avaient reçu du pauvre dont elles venaient de recueillir le dernier soupir. Le saint fondateur y consentit, mais à la condition qu'elles suivraient la règle austère des *Bernardines*, qui est la même que celle des trappistes, tout en continuant d'obéir à la supérieure des servantes de Marie [1].

Telle fut l'intéressante origine de l'œuvre admirable dont nous venons de parler. On ne demandera plus à quoi servent ces sœurs grises et voilées: par leur labeur opiniâtre, elles transforment les sables arides en fertiles campagnes. Espérons que, par l'austérité de leur vie et par la ferveur de leurs persévérantes prières, elles transformeront aussi l'indifférence et l'impiété d'un bon nombre de leurs compatriotes, en leur obtenant de Dieu la foi et la fidélité aux devoirs que le christianisme impose.

Si nous avons insisté avec quelque détail sur cette Thébaïde française, ce n'est pas seulement pour la faire connaître à ceux qui en ignorent l'existence, mais c'est surtout pour mieux faire comprendre l'heureuse influence qu'elle ne manqua pas d'exercer sur la santé d'Ozanam. Sa piété, son cœur si sensible à toutes les impressions morales, reçurent de cette visite et du touchant spectacle auquel il venait d'assister de si douces émotions, qu'unies à la douceur du climat

[1] Docteur Ozanam, *le Pays des landes, une thébaïde en France*, br. in-8°, 1857.

de Biarritz, son état éprouva une amélioration notable.

Dès lors il ne pensa plus qu'à mettre à exécution le projet, qu'il caressait depuis longtemps, de faire un voyage en Espagne, et de le commencer par le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle.

Il se mit donc en route le 22 octobre, par une chaleur de juillet, toujours accompagné de sa femme et de son enfant. Notre bon frère, le docteur Charles Ozanam, avait aussi voulu le suivre, bien moins pour partager le vif intérêt que Frédéric prenait à ce voyage, que pour veiller sur la santé si ébranlée de notre pauvre malade. Arrivés au bord de la Bidassoa, un bateau les transporta à Fontarabie, première ville forte de l'Espagne, que l'on trouve sur la rive gauche de la rivière que l'on vient de traverser, après avoir quitté Hendaye, dernier village de France sur la rive opposée. « C'est ici, dit Ozanam dans une de ses lettres, qu'on voit toute l'horreur de la guerre, et de quels maux se paye la gloire des conquérants. Hendaye n'est plus qu'un monceau de débris, au milieu duquel s'élève une blanche église, comme une croix sur un tombeau. Le canon de Fontarabie a fait ces ravages, mais les mineurs français ont fait sauter les remparts de Fontarabie, et vous y entrez comme il faut entrer en Espagne, par des ruines. Mais ces ruines sont nobles, belliqueuses, et j'ai ouï dire à de bons voyageurs qu'il fallait aller loin pour trouver une ville qui eût aussi bien conservé le caractère castillan. A peine avez-vous passé sur ces restes de bastions croulants, et sous une porte menaçante, vous voyez monter devant vous une

rue bordée de maisons antiques, toutes garnies de grands balcons, de vérandas, de loges grillées et vitrées, d'où les belles Espagnoles peuvent voir et se laisser voir autant qu'il leur convient. Au-dessus des portes, les armoiries des habitants, dans un pays où le tiers des familles est noble de légitime noblesse. De loin en loin quelques palais délabrés, mais d'une forte architecture. En haut de la rue, une église gothique du xve siècle, et le château fort de Charles V, édifice carré, d'une hauteur prodigieuse, dont les murailles ont défié nos boulets. Vous voilà aussi rêveur que moi. Entrez, si vous le voulez bien, dans l'église, dans la maison de Celui qui est le Dieu des ruines et des résurrections. Déjà vous y voyez régner cette richesse, cet éclat que l'Espagne aima toujours dans ses temples: tout y est blanc et doré. Il faut reconnaître quelque mérite dans les grands retables qui s'élèvent de l'autel jusqu'à la voûte, portant tout un paradis de tableaux et de statues. Les tableaux, bons ou mauvais, forment d'ordinaire un ensemble, et, comme on dit, un cycle religieux. Les statues, dans quelques endroits, sont si nombreuses, qu'on dirait un peuple peint et doré. Je me rends à la sculpture peinte, surtout depuis que je la sais justifiée par les exemples de Phidias et de Praxitèle; mais je ne m'accoutume pas à la sculpture habillée, à cette *Mater dolorosa* qui a une chapelle dans chaque église d'Espagne, et qui porte le costume d'Anne d'Autriche, robe de velours noir, guimpe blanche, à la main un mouchoir garni de dentelles, et de plus un poignard d'argent dans le cœur.

« Cependant le bon peuple espagnol prie très pieuse-

ment; je ne lui trouve rien de froid ni de fanatique, et dimanche à la messe nous avons vu communier beaucoup de personnes, des jeunes gens surtout, à la mine virile, à la belle ceinture rouge, avec tout le recueillement que vous trouveriez à Notre-Dame et à Saint-Sulpice [1]. »

Ozanam visita ensuite Irun, Port-du-Passage, et Saint-Sébastien, observant attentivement chacune de ces villes, ainsi que les magnifiques campagnes qui les entourent, et recueillant des notes sur tout ce qui pouvait servir aux études qu'il se proposait de faire sur l'Espagne.

Pourtant, malgré la douceur de la température et les distractions ravissantes d'un voyage auquel il aspirait depuis si longtemps, Frédéric était dans un état continuel d'inquiétude. Il éprouvait même parfois une sorte de terreur. Son agitation était si grande qu'on se vit obligé de renoncer au pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle; il avait hâte de retourner à Biarritz, où on ne tarda pas d'arriver. Il y resta quelques semaines pour se remettre. Enfin on décida de passer l'hiver dans le Midi. Il se trouvait beaucoup mieux, en effet, sous l'influence d'un air tiède et tempéré.

Les deux itinéraires, de M. Delaborde, de M. de Custine, lui avaient révélé tous les trésors et les merveilles que renferme l'Espagne. Il connaissait le livre de M. Weiss sur la décadence de ce beau pays, et un volume de Ticknor sur sa littérature. Les heures qu'il avait passées sur le territoire de cette admirable pénin-

[1] *Lettres*, t. II, p. 433, 2e édit.

sule n'avaient fait qu'accroître son désir ardent de la visiter; ce voyage lui paraissant nécessaire à ses études. Peut-être avait-il aussi quelque regret d'avoir rebroussé chemin si facilement, après avoir à peine mis le pied sur une terre qui lui promettait une si riche moisson pour ses travaux futurs. Il se sentait si bien depuis plusieurs jours qu'il crut pouvoir tenter une nouvelle excursion en Espagne; son médecin l'avait autorisé à aller jusqu'à Burgos, lui recommandant toutefois de remettre à des temps meilleurs un voyage plus complet.

Il partit donc pour cette ville, surnommée la *Mère des rois et la Restauratrice des royaumes : Madre de reyes, y Restauradura de reynos.* Il n'y arriva pas sans peine : trente-trois heures de voyage, des montagnes à traverser, des auberges médiocres, et par-dessus tout la pluie qui le prit en route. Pour arriver à ce plateau de la Castille, sur lequel s'élève la grande ville de Burgos, il lui fallut monter à une hauteur de sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et l'on y reste jusqu'à Madrid.

Malheureusement rien ne dédommage le voyageur des fatigues de la route; la nature a de la grandeur, mais elle inspire une profonde tristesse. Toute cette contrée sans arbres et dépouillée de ses moissons, où l'on ne rencontre que quelques misérables villages, n'est égayée que par de longues files de mulets, avec leurs brillants muletiers vêtus d'habits éclatants, la ceinture violette autour des reins, sur l'épaule la couverture rouge ou verte, et des chapeaux retroussés ornés de grosses houppes noires.

Malgré la pluie et le vent glacé qui soufflait sur ces montagnes, Ozanam arriva à Burgos sans accident, sans trop de fatigue et sans rhume. Il était lui-même étonné de n'avoir pas souffert.

Nous laisserons ici Ozanam décrire lui-même, avec son enthousiasme poétique, les merveilles qu'il admira dans cette ville, le cœur de l'ancienne monarchie, le séjour des rois pendant trois cents ans. Il y retrouvait tout ce qu'il avait lu sur le moyen âge espagnol, son histoire, sa littérature; en arrivant il était entré à la cathédrale, non pour la visiter, c'était trop tard, il faisait trop sombre, mais pour remercier Notre-Seigneur, la sainte Vierge et son ange gardien d'avoir si bien protégé sa course.

Dès le lendemain il y retourna, et voici ce qu'il écrivait le soir même à son frère le docteur Charles. « Ce matin, il pleut de plus belle; ce n'est pas une raison pour ne pas visiter la cathédrale. Nous y avons passé trois heures, et nous n'avons pas fini. Ici comme en Italie, une cathédrale est un monde; d'abord l'élégante façade s'élève avec ses deux flèches hautes de trois cents pieds, et si légères, si merveilleusement ouvragées, qu'on ne les croirait pas plus élevées que les tours de Notre-Dame de Paris. Ce n'est pas l'œuvre des géants, c'est l'œuvre des anges, tant c'est aérien, gracieux et tout à jour. L'intérieur, au contraire, est sévère, massif et plutôt lourd : trois grandes nefs soutenues par d'énormes piliers. Le chœur, fermé, intercepte la moitié de la nef principale; mais il se fait pardonner par ses riches boiseries. Au-dessus de l'endroit où le transept coupe la nef, s'élève une coupole d'une hau-

teur merveilleuse et travaillée avec une délicatesse infinie; c'est de la dentelle de pierres. Enfin le sanctuaire se termine par un de ces retables espagnols où l'on voit toute l'histoire sainte en bas-reliefs et tout le paradis en statues. Derrière ce sanctuaire, six autres bas-reliefs d'une sculpture remarquable, du XVIe siècle, représentant les mystères de la Passion. Vous pensez avoir achevé, vous n'avez encore rien vu. Vous n'avez pas vu les chapelles latérales avec des tombeaux d'évêques, des retables du goût le plus original, des nervures délicates à la voûte. Vous n'avez pas vu le grand cloître tout orné de sculptures magnifiques. Là s'ouvre la salle capitulaire, dernier reste du palais de saint Ferdinand. Là l'ancienne sacristie et, dans une salle voisine, le portrait du Cid, à cheval, et le grand coffre qu'il remplit de sable. Les usuriers juifs le crurent rempli d'or, et n'hésitèrent pas à prêter sur ce gage six cents écus, que le guerrier leur rendit du reste avec une fidélité non moins admirable que leur crédulité. Maintenant vous croyez partir; il vous reste à visiter la chapelle du connétable, c'est-à-dire tout simplement une des merveilles de l'Espagne et du monde, le chef-d'œuvre de la renaissance castillane. Une autre église à la suite de la grande église, avec sa coupole et ses clochetons; les festons de ses tribunes miraculeusement découpées, et les deux tombeaux du connétable et de sa femme. Ces deux statues sont des beautés du premier ordre : visages superbes, l'attente de la résurrection dans le repos de la mort, la main du guerrier encore toute frémissante sur son épée ; son armure et les ornements de sa femme chargés d'arabesques dignes

de Raphaël. Ah ! sainte Vierge ma mère, que vous êtes une puissante dame ! et, en retour de votre maison de Nazareth, que votre divin fils vous a fait bâtir d'admirables maisons. Je vous en connaissais de bien belles, depuis Notre-Dame de Cologne jusqu'à Sainte-Marie-Majeure, depuis Sainte-Marie de Florence jusqu'à Notre-Dame de Chartres. Mais c'était peu de mettre à votre services les Italiens, les Allemands et les Français. Voici que ces Espagnols, qui passent pour les plus mauvais ouvriers de la terre, quittent leurs épées et se font maçons, afin que vous ayez aussi une demeure parmi eux. Bonne Vierge, qui avez obtenu ces miracles, obtenez-nous aussi quelque chose pour nous et les nôtres. Raffermissez cette maison fragile et délabrée de nos corps. Faites monter jusqu'au ciel l'édifice spirituel de nos âmes [1]. »

Ozanam fit encore plusieurs visites à la cathédrale, dont il ne se lassait pas d'admirer les beautés. Ce n'était pourtant que le début de ses investigations. A Séville, à Tolède, il aurait trouvé de magnifiques épisodes. A Burgos il avait tout le poème de l'Espagne héroïque et sacrée ; il contemplait les murs encore en partie conservés, encore percés de portes sarrasines, où Diego Porcellos réunit au IXe siècle la première commune de Castille. Il vit le siège grossier où Laïn Calvo et Nuñez de Rabura, juges électifs comme ceux d'Israël, gouvernaient ce peuple sans rois. Il salua l'arc de Fernand Gonzalez, premier comte de Castille, dont les aventures remplissent tant de ballades. Mais, par-dessus tout, et à chaque

[1] *Lettres*, t. II, p. 445, 2e édit.

pas, la grande image du Cid. Le lieu de sa maison marqué par une pierre monumentale ; le château où il célébra ses noces avec Chimène ; la porte de l'église où il obligea le roi Alphonse VI à se purger par serment de la mort de son frère ; le coffre si célèbre qu'il remplit de sable, et sur lequel les Juifs lui prêtèrent six cents écus d'or. Enfin, ses os, qu'on a malheureusement troublés dans leur tombe, qu'on a tirés du couvent supprimé de Saint-Pierre-de-Cardeña, pour les conserver dans un cercueil de bois à la chapelle de l'Ayuntamiento

« Voilà pour les temps merveilleux et légendaires. Mais au XIIe siècle les monuments commencent, la ville des rois se bâtit avec une grandeur dont on possède les restes. »

Voici ce qu'écrivait encore Ozanam à ce sujet dans une lettre adressée à son ami Ampère : « Je ne parle pas de la cathédrale, que vous avez sans doute visitée en passant; nous y sommes demeurés cinq heures en différentes fois, et nous n'avons pas achevé de la voir ; avec ses flèches et sa coupole et ses nefs spacieuses, ce serait déjà une des belles églises de la chrétienté. Que dire de ces cloîtres, de ces chapelles grandes comme des églises, qui se groupent tout autour, et qui se peuplent d'autels, de retables et de tombeaux; tout l'éclat de la renaissance est dans cette chapelle du connétable, brillante, riche, ingénieuse, maniérée quelquefois, religieuse toujours, comme le génie espagnol. Mais ce que vous n'avez peut-être point vu, parce qu'il y faut tout un jour, c'est le monastère de *Las Huelgas* et la chartreuse de *Miraflores,* qui sont comme le Saint-

Denis et l'Escurial de la Vieille-Castille. A Las Huelgas une grande et superbe basilique de la fin du XIIe siècle, où l'austérité byzantine se mêle encore à la hardiesse élégante du style gothique ; là les sépultures de cinq rois, de six reines, de dix-neuf infants ou infantes ; là les souvenirs d'Alfonse le Noble, de saint Ferdinand, d'Alfonse le Sage, couronnés ou armés chevaliers sous ces voûtes. Là l'étendard des Maures pris à *Las Navas de Tolosa*, et encore porté processionnellement au jour anniversaire de cette victoire. La chartreuse de Miraflores, achevée par Isabelle la Catholique, n'est elle-même qu'un grand mausolée élevé à la mémoire de Juan II, de sa femme et de son fils. Au dehors, l'église a toute la forme d'un catafalque flanqué de candélabres funèbres ; au dedans elle a toute la splendeur des espérances chrétiennes. La pensée de l'immortalité bienheureuse y rayonne avec les faisceaux de pierres travaillées à jour qui jaillissent le long de l'abside, qui pendent en festons charmants au-dessus du sanctuaire. Le retable est doré du premier or que Christophe Colomb rapporta d'Amérique. Le ciseau le plus exquis a travaillé les boiseries du chœur ; c'est au milieu de ces richesses que reposent le roi Juan II et sa femme, leurs statues colossales d'albâtre couchées sur un soubassement octogone. Les têtes sont belles, l'attitude calme et chaste, les costumes chargés d'ornements. Mais le soubassement est lui même tout un monde, tout un monde de statues, de statuettes, de figures, de figurines, assises sur des trônes, enfoncées dans des niches, voilées sous des feuillages. Il y a des anges, des saints, huit personnages de l'Ancien Testament, sept figures allégo-

riques de vertus, un nombre infini de moines priant sous leurs capuchons, de docteurs méditant sous leurs manteaux; il y a des enfants jouant de la cornemuse ou folâtrant avec de jeunes animaux; il y a tout ce qu'on a pu réunir de sacré, de pur, d'innocent, pour soutenir le poids de ce roi, de cette reine qui furent chrétiens, mais qui furent pécheurs, qui ont besoin d'être entourés, défendus devant Dieu, pour qui les chartreux psalmodient jour et nuit dans leurs stalles, et pour qui tout ce peuple de pierre semble intercéder dans son silence. La grande Isabelle avait élevé ce monument à ses parents; elle n'a pas oublié non plus son jeune frère, dont le tombeau plus simple a peut-être plus de grâce et de correction. Il faut avoir vu ces lieux pour se représenter la cour de Castille au xve siècle [1]. »

Cette importante excursion offrait de grands dangers pour la santé de Frédéric. Une pluie presque continuelle, un vent glacé qui ne cessait de souffler, le mettaient dans des conditions hygiéniques très menaçantes. Cependant sa poitrine ne s'en ressentit nullement, et lui-même disait qu'il ne s'était jamais si bien porté. L'influence morale du bonheur qu'il avait éprouvé en faisant un voyage si utile pour ses études et si intéressant sous tous les rapports, avait conjuré tous les accidents qu'une température aussi rigoureuse aurait pu faire naître.

Les trois jours qu'il passa à Burgos lui parurent bien courts; du moins il put en prolonger un peu le

[1] *Lettres*, t. II, p. 451, 2e édit.

souvenir et le bonheur, en rapportant quelques lithographies, de bonnes notices sur les monuments, particulièrement un excellent mémoire sur la chartreuse, enfin des légendes et des romances populaires qu'il acheta au milieu d'une troupe de muletiers et de paysans qui en achetaient aussi.

Le retour d'Ozanam fut un des jolis moments de ses voyages en Castille ; il avait laissé un ciel pluvieux, une terre désolée ; mais à partir de Vittoria il descendit pendant près de dix heures, et à mesure qu'il s'enfonçait dans la vallée, il retrouvait la verdure, les arbres chargés de feuilles, la chaleur. Enfin il arriva heureusement à Bayonne le 22 novembre, remerciant Dieu de lui avoir donné la force de faire sain et sauf cette course, qui en trois jours de séjour à Burgos lui avait fait voir trois cents ans d'histoire.

CHAPITRE XXII

Pèlerinage d'Ozanam au pays natal de saint Vincent de Paul et à Notre-Dame de Buglose. — Il traverse tout le midi de la France pour se rendre à Gênes, où il s'embarque pour Livourne. — Séjour à Pise pendant quatre mois.

(1852 à 1853)

Depuis qu'Ozanam vivait dans une atmosphère douce et tempérée, ses forces semblaient revenir, et il se sentait infiniment mieux; aussi lui avait-on conseillé, comme nous l'avons dit, de passer son hiver dans le Midi. Le Midi, pour lui, c'était l'Italie, qu'il affectionnait comme une seconde patrie. Cependant après quelques jours de repos, avant de partir pour la Toscane, qu'il avait choisie pour son futur séjour, il voulut faire un pèlerinage à Notre-Dame de Buglose. Cette petite excursion lui procurait le bonheur de visiter le berceau de saint Vincent de Paul, ce bien-aimé patron qui avait préservé sa jeunesse de tant de dangers et qui a répandu des bénédictions si imprévues sur la société charitable dont il est le protecteur. La distance à franchir n'était que de sept à huit lieues jusqu'à Dax,

c'est-à-dire quatre heures de diligence à travers un pays accidenté et fort curieux. Arrivé à Dax, au bout de trois quarts d'heure on est à Pouy, petit village qu'on appelle maintenant Saint-Vincent-de-Paul, du nom de son glorieux fils. Ce fut là qu'il vit le vieux chêne sous lequel le petit berger Vincent s'abritait en gardant ses brebis. Le tronc de cet arbre vénérable est assez creux, assez large pour y établir un autel, comme on l'a fait quelquefois afin d'y célébrer les saints mystères. Il ne tient plus au sol que par l'écorce sur la moitié de sa circonférence, car le reste a été dévoré par le temps ; encore la partie conservée est-elle déchirée par de larges fentes d'un effet admirable pour un peintre. Ce tronc vermoulu porte cependant des branches énormes qui s'étendent de tous côtés et qui se chargent d'un feuillage épais. La vue de ce chêne séculaire représentait aux yeux d'Ozanam l'image des fondations de saint Vincent de Paul, qui ne semblent tenir à la terre par rien d'humain, et qui cependant triomphent des siècles et grandissent dans les révolutions. « Pour nous, ajoutait-il, nous sommes le gazon qui pousse à ses pieds ; il croît rapidement, il ne cesse pourtant pas d'être petit, et parce qu'il couvre beaucoup de terre, il ne dit pas : Je suis le chêne. » Le cardinal Borroméo, recevant dernièrement les députés de la société de Saint-Vincent-de-Paul, à l'occasion des noces d'or de Pie IX, ne trouva rien de mieux que de paraphraser cette magnifique pensée : « Oui, imitez, dit-il, l'herbe des champs, car plus on la foule aux pieds, plus elle s'enracine. »

On dit que, chaque année, l'arbre du saint est le premier à prendre des feuilles, et au mois de décembre

il en garde encore beaucoup. On a proposé de l'étayer contre la violence des ouragans, qui déracinent chaque année des milliers de pins; mais les gens du pays disent que ce serait douter de la Providence. A quelques pas de l'arbre est la maison où saint Vincent reçut le jour; entre l'arbre et la maison était un oratoire à la place duquel les lazaristes faisaient bâtir une chapelle, lorsque Frédéric y vint. Ils se proposaient aussi d'y joindre une maison de retraite tenue par leurs missionnaires et un hospice confié aux sœurs de Charité. Saint Vincent de Paul, assurément, devait bien plus applaudir, du haut de cieux, à ces modestes monuments, qu'à la plus riche des églises gothiques. De là Ozanam reprit la route qui conduit à Notre-Dame de Buglose, remplacée aujourd'hui par une belle église byzantine, alors déjà à moitié construite. Le vieux sanctuaire n'en était pas moins vénérable : une image de la sainte Vierge honorée de toute la contrée, une statue ancienne de saint Vincent de Paul, et surtout le concours des pèlerins, la rendaient chère à la piété des fidèles. Frédéric y fit la sainte communion. Il y avait longtemps que Frédéric ne s'était senti aussi profondément touché, et il revint rempli d'une confiance que son âme avait en vain cherchée jusqu'alors.

Au retour, M. le curé de Saint-Vincent-de-Paul l'attendait sur la route avec un domestique armé d'une échelle et d'une scie. Il lui fit aussitôt couper une branche du chêne vénéré, qu'Ozanam envoya au conseil général. On peut encore la voir dans la salle des séances, où elle est religieusement conservée.

Les médecins avaient indiqué à Frédéric la ville de

Pise, comme le séjour le plus favorable à son état. Elle lui promettait aussi des distractions qui souriaient singulièrement à ses goûts : le voisinage de Florence, où son cœur retrouvait une partie de la famille de sa mère; la ville qui, avec Rome, renferme le plus riche trésor des beaux-arts; à Pise même des monuments admirables, des peintures ravissantes; mais par-dessus tout une bibliothèque de soixante mille volumes, où il savait trouver à peu près tout ce qui lui était nécessaire pour un travail sur les *Origines des républiques italiennes*. Son ancien camarade M. Fortoul, alors ministre de l'instruction publique, qui montrait un intérêt très vif pour la santé d'Ozanam, avait pensé lui adoucir un peu les ennuis du repos en lui indiquant ce sujet comme mission littéraire. Enfin, il y avait à Pise une université qui réunissait les hommes les plus distingués, et des professeurs d'une réputation européenne. En fallait-il davantage pour charmer les tristesses de ce trop long exil?

Dès les premiers jours de décembre, Frédéric se mit en route. Le courrier le conduisit à Toulouse avec une admirable rapidité. Cette grande ville méritait bien une station. Saint Thomas d'Aquin, dont le corps repose à l'église Saint-Sernin, suffisait certainement à lui seul pour arrêter un voyageur qui avait si souvent médité ses œuvres immortelles, et qui se trouvait trop heureux de vénérer les reliques insignes de cet illustre docteur. De Toulouse à Montpellier le voyage fut plus fatigant; la brièveté des jours, à cette époque de l'année, privait notre pauvre malade de la vue du pays qu'il parcourait, et les ténèbres de la soirée, aidées par la viva-

cité de son imagination, faisaient naître dans son esprit les rêves les plus sombres; sa compagne dévouée s'avisa cependant, grâce à son ingénieuse affection, d'employer un moyen fort habile pour calmer l'agitation extrême dont il souffrait; elle éclaira l'intérieur de sa voiture, Ozanam put alors ouvrir ses livres, et bientôt ses inquiétudes s'évanouirent.

Il ne fit, pour ainsi dire, que traverser Montpellier, et se rendit à Marseille, où sa femme trouva sa mère avec une grande partie de la famille. Frédéric était heureux de pouvoir procurer cette joie à celle qui depuis plus de cinq mois soutenait son courage en l'entourant des soins les plus affectueux.

Mme Soulacroix avait un fils établi à Rome; son intention était d'aller le voir. Nulle compagnie ne pouvait lui être plus agréable que celle de sa fille, de son gendre et de sa petite-fille. Ils partirent donc ensemble et s'arrêtèrent quelques jours à Toulon, où la belle-mère d'Ozanam avait de nombreux parents, entre autres M. Magagnos, major de l'hôpital militaire, professeur de clinique, etc. Ozanam, qui jusqu'alors avait affronté impunément les fatigues de plusieurs voyages et les intempéries de la saison, fut obligé d'avoir recours à la science de cet excellent docteur. Il avait visité avec l'ardeur et le vif intérêt qu'il mettait à toutes ses investigations la rade rivale de celle de Brest, l'arsenal avec toutes les richesses de la marine française, l'escadre de la Méditerranée réunie en quelque sorte pour le recevoir, le géant de la flotte, *le Valmy,* de 130 canons, monté par onze cents hommes; il n'avait jamais rien vu de plus imposant que ce volcan mobile qui portait tant

de foudres obéissantes et de courages disciplinés; mais à force de courir, de visiter la terre ferme et les vaisseaux, ses pieds enflaient et il éprouvait des spasmes. Là-dessus, consultation du docteur Magagnos, qui ne trouve rien de dangereux dans son état, et lui permet de passer outre, à condition de prendre de la digitale.

La Providence, pour consoler le cœur d'Ozanam si éprouvé par la maladie et par l'espèce d'exil auquel elle le condamnait, semblait avoir échelonné sur sa route des parents et des amis. En se rendant à Nice, il rencontra à Cannes un cousin germain de notre mère, M. Coste, pour lequel nous avions tous une profonde affection. Cet excellent parent, fort âgé et devenu aveugle, s'était établi là pour y passer l'hiver. Il fut d'autant plus ravi de la visite de Frédéric que ce jour était le premier de l'an. Tous deux, éloignés de la famille, furent enchantés de se retrouver pour fêter ensemble le commencement de la nouvelle année.

Le soir, Ozanam était à Nice, et partait le lendemain matin de bonne heure pour Gênes. Il regardait ce voyage comme la dernière étape fatigante qu'il lui restait à faire; mais ce qui devait la lui rendre moins pénible, c'étaient les doux souvenirs qui se rattachaient à ce projet. Notre père, en effet, pendant la guerre d'Italie, en 1796, avait bien des fois parcouru le chemin de la Corniche, qui avait été le théâtre de ses premières campagnes, et il nous en avait souvent parlé. Le magnifique spectacle qu'offrait à Frédéric cette admirable route devait encore adoucir ses fatigues. Souvent, dans le lointain, les Alpes se montraient couronnées de neige;

toujours les dernières pentes allaient se perdre au bord d'une mer étincelante et d'un azur ravissant. Des forêts d'oliviers gros comme nos plus gros chênes, des bocages d'orangers et de citronniers couverts de leurs fruits, de temps à autre des bouquets de palmiers, puis enfin des forêts entières de ces arbres majestueux, qui balancent leurs feuillages superbes et vraiment dignes d'être portés le jour des Rameaux, au triomphe de Notre-Seigneur; enfin un ciel pur sans nuage et un soleil d'été : tout se réunissait pour charmer une âme aussi délicate que poétique.

Arrivé à Gênes, une de ses premières démarches fut de se mettre en relation avec les conférences de Saint-Vincent-de-Paul. La maladie qui lui interdisait le travail semblait redoubler son zèle pour son œuvre de prédilection. Il se dédommageait de ses loisirs forcés par l'ardeur qu'il mettait à étendre sa chère Societé, et à communiquer aux membres qui la composaient l'esprit dont il était animé.

Il écrivait à l'un de ses amis : « Notre petite société de Saint-Vincent-de-Paul tient une grande place dans les préoccupations et les consolations de mon voyage. J'ai vu les présidents de Toulouse et de Marseille, où les conférences comptent deux cents et quatre cents membres. J'ai vu celui de Nice, un homme aussi aimable que pieux, plein d'ardeur. Mais ce qui m'a charmé, ce qui m'a rempli le cœur d'espérances pour l'Italie, ce sont les conférences de Gênes, toutes chaleureuses et toutes sages au milieu des périls religieux de ce pays. C'est le président de ces conférences qui comprend l'œuvre comme s'il la faisait avec nous depuis vingt

ans, et qui va la propageant avec une activité infatigable dans le duché de Gênes et de Toscane [1]. »

Le 10 janvier 1853, Ozanam s'embarquait à Gênes pour Livourne sur la *Marie-Antoinette,* avec sa femme, son enfant et sa belle-mère. A peine le vaisseau quittait-il son mouillage que les vents se déchaînèrent; la lame passait sur le pont, balayait les magasins, visitait les malles, et les quatre-vingt-treize passagers se livraient aux gémissements les plus lamentables. Enfin, après une traversée d'une nuit et de la moitié d'un jour, nos pauvres voyageurs débarquèrent sous une pluie des plus furieuses, qui acheva de les tremper jusqu'aux os, corps et biens. Ce contre-temps semblait devoir exercer une influence des plus fâcheuses sur la santé si éprouvée et si délicate de Frédéric, il n'en fut rien heureusement : à part un peu de rhume, il arriva à Pise à peu près comme il était parti de Bayonne. Ses forces, que le traitement de son frère le docteur lui avait rendues, se soutenaient assez pour qu'il espérât renaître au printemps; le danger semblait avoir disparu, il se sentait presque bien portant. Rien n'avait réveillé la susceptibilité de ses anciens maux; il les tenait pour guéris et n'attendait plus que le retour complet de sa santé. Déjà il se réjouissait de voir l'hiver s'avancer, se flattant d'être de retour à Paris pour y reprendre son cours après Pâques, et se promettant de tirer parti de son voyage d'Espagne en faisant quelques leçons sur le poème du Cid. Il profita de cette amélioration pour aller passer une huitaine de jours à Flo-

[1] *Lettres*, t. II, p. 476, 2e édit.

rence, heureux d'y retrouver plusieurs membres de notre famille établis dans cette ville, et de revoir au moins quelques-uns de ces chefs-d'œuvre qu'il avait déjà admirés dans ses précédents voyages. Mais ce qui le préoccupait surtout, c'était de reconnaître par lui-même où en était la société de Saint-Vincent-de-Paul dans cette cité si bonne et si chrétienne.

Dans le cours de l'année 1847, en traversant la Toscane, Ozanam avait fait la connaissance de quelques hommes influents et zélés; il leur avait donné le règlement, le manuel, et les avait laissés disposés à faire quelque tentative, mais personne n'en voyait l'utilité, au milieu de tant d'œuvres anciennes. « Cependant, écrivait Ozanam à l'un des plus anciens membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul, les révolutions sont venues, elles ont labouré ces terres molles; leur soc a heurté et déraciné bien des institutions qui ne tenaient que par des racines desséchées, et voilà qu'aujourd'hui un prosélytisme tout nouveau multiplie nos conférences; l'autorité ecclésiastique leur prête sa protection, les religieux la recommandent, les laïques fervents s'y enrôlent. Elles fleurissent à Livourne et à Pise, elles commencent à prospérer à Florence, à Pontadera; elles s'établissent à Prato, et bientôt à Volterra, à Porto-Ferrajo; voilà sept familles de Saint-Vincent-de-Paul dans ce pays toscan, où la vie catholique languissait comme étouffée sous les chaînes dorées du joséphisme. Mais ce qui importe le plus et ce qui me touche beaucoup, c'est que le premier esprit de notre Société s'est merveilleusement communiqué à ces nouveaux frères. J'ai trouvé chez eux la simplicité, la cordialité de nos commencements. On ne

proscrit pas assurément les vieux; mais je vois avec plaisir beaucoup de jeunes gens, étudiants, employés de commerce, fils de grandes familles coudoyant quelque professeur de l'université ou le marchand drapier du coin : tout cela conduit par des présidents excellents. Je ne saurais dire l'attachement qu'on montre pour le centre de la Société, et les égards dont on a comblé le vice-président du conseil général [1]. »

Ce fut à l'occasion de l'une de ces visites à la conférence de Saint-Vincent-de-Paul de Florence, qu'il prononça, dans la séance du 30 janvier 1853, un discours très remarquable qui mérita les honneurs de l'impression, et que l'on retrouve dans les œuvres complètes d'Ozanam [2]. Frédéric y explique avec une lumineuse précision les origines et les développements de la société de Saint-Vincent-de-Paul.

Nous nous souvenons avec quelle pieuse émotion il nous parlait des rapports si doux qu'il avait eus avec ces nouveaux confrères. Il nous citait en particulier le président de la conférence de Pontadera : il ne savait assez admirer le tact et l'intelligence avec lesquels cet homme simple et sans culture dirigeait les travaux de l'œuvre qui lui était confiée, car ce n'était qu'un pauvre artisan.

Cependant, au milieu de toutes ces consolations, un contre-temps des plus graves venait troubler le bonheur qui réjouissait son âme. Le grand-duc et la grande-duchesse de Toscane, remplis de préventions contre la

[1] *Lettres*, t. II, p. 514, 2e édit.

[2] *Mélanges*, t. II, p. 39.

société de Saint Vincent-de-Paul, étaient dans l'intention de s'opposer à son établissement.

On avait indiqué à Ozanam la ville de Pise comme le séjour le plus favorable à son état pour y passer l'hiver. Heureusement il était connu, ou pour mieux dire célèbre dans ce pays. Ses travaux sur Dante y avaient été reçus avec applaudissements et traduits plusieurs fois.

Frédéric était arrivé depuis peu dans cette ville, lorsque la duchesse douairière y vint elle-même. Elle entendit parler de ce Français et des peines qu'il se donnait pour introduire en Toscane une charité qui lui paraissait suspecte. Elle l'envoya prier de la venir voir dès le soir même. Ozanam était au lit accablé par la fièvre : il se leva néanmoins et se rendit aussitôt à l'invitation. La grande-duchesse le reçut avec bonté. C'était une personne distinguée, aimant les bonnes œuvres, mais toute pleine de préjugés contre la société de Saint-Vincent-de-Paul, où elle ne voyait qu'un repaire de libéralisme, et elle affirma tout d'abord à Ozanam que jamais le grand-duc n'en autoriserait l'établissement, si l'on ne commençait par en chasser certains hommes qu'elle lui désigna. Frédéric parla longtemps et avec feu, comme il parlait toujours : il s'efforça de justifier l'admission des personnes que la cour ducale voyait de mauvais œil dans la Société. Il déclara que l'un des points fondamentaux de l'association était de faire la charité à l'exclusion de toute politique, ce qui expliquait pourquoi on admettait quiconque se présentait, pourvu qu'il fût honnête homme et chrétien.

A quelques jours de là, le grand-duc accordait à la conférence de Florence l'autorisation si longtemps refusée, et il l'étendait presque immédiatement aux conférences de Livourne et de Pise, ainsi qu'à tous ses États.

Les médecins qui avaient conseillé à Ozanam d'aller passer l'hiver à Pise, lui avaient assuré qu'il y trouverait le climat sec et chaud nécessaire à son rétablissement. Malheureusement à partir de Gênes il avait été enveloppé d'une pluie et d'un vent glacés, qui, après avoir cédé quelquefois à un rayon de soleil, finirent par rester maîtres du ciel. Pendant tout le temps de son séjour à Pise il vécut au milieu d'un véritable déluge, et ce temps détestable, en même temps qu'il le pénétrait d'humidité, l'empêchait de prendre l'exercice dont il avait besoin. L'enflure de ses jambes allait en augmentant. Après beaucoup d'hésitations on reconnut enfin, mais un peu tard, qu'il s'agissait d'une assez grave albuminurie. On lui prescrivit alors un nouveau traitement, et le progrès du mal parut s'arrêter. Mais il lui fallut s'enfermer à Pise, abandonner le projet d'accompagner sa belle-mère à Rome, renoncer aux cérémonies de la semaine sainte, à la consolation de baiser encore les pieds de Pie IX, et de visiter une fois de plus le tombeau des saints apôtres.

Cette température froide et humide répondait peu à l'idéal de ce ciel méridional qu'on lui avait promis et qu'il avait rêvé. « Les poètes cependant, écrivait-il dans un de ses rares moments de gaieté, avaient pris soin de m'en avertir. Devais-je m'étonner des neiges de Rome et des eaux du Tibre grossissant sous les orages, quand

Horace déjà s'en prenait à Jupiter de l'opiniâtreté des frimas, et croyait revoir sous Auguste le déluge de Deucalion, et lorsque Dante, au troisième cercle de l'enfer, décrit la pluie éternelle, maudite, froide et triste : *Eterna maladetta, fredda e greve?*

« Certainement, il en trouve l'image sur les bords de l'Arno, à Pise, où moi, indigne commentateur, pour l'éclaircissement de ce seul vers, j'ai vu pleuvoir pendant cinquante jours. »

Les jours qu'il passa à Pise ne furent pourtant pas sans quelque douceur. D'abord le froid n'y descend jamais aussi bas qu'à Florence, et s'il y vécut dans un bain, ce fut du moins dans un bain tiède. Ensuite, dès que le ciel suspendait ses cataractes, il avait, pour y rêver tout à son aise, un des plus merveilleux spectacles de l'univers : la place de Pise avec ses quatre monuments : la cathédrale, la tour penchée, le baptistère et le *campo-santo*, les plus héroïques souvenirs des croisades italiennes, les premiers et quelques-uns des plus heureux efforts de l'art chrétien. Trois siècles de foi, de poésie et de gloire se réveillaient là au premier rayon du soleil ; tous ces grands hommes revivaient pour lui. Lorsqu'il entrait dans la cathédrale qu'ils avaient élevée, il croyait y entrer avec eux. « Ils l'avaient bâtie en 1063, en un temps où nous n'étions encore que des barbares, cent cinquante ans avant nos belles églises gothiques, et ils donnèrent à cet édifice une grâce, une majesté incomparables. »

C'était là, en effet, qu'Ozanam se faisait conduire de préférence dans une voiture bien close lorsque apparaissait quelque beau jour. « Là, écrivait-il à Mgr Maret,

l'un de ses amis intimes, là tous les souvenirs du déluge s'évanouissent, et nous sommes vraiment pour une heure en paradis. Ah! ces vieux maîtres avaient bien compris que l'église doit être une Jérusalem céleste, et ils construisirent celle-ci avec tant de légèreté, qu'on ne saurait dire si elle s'est élevée de la terre, ou si elle pose seulement descendue du ciel. Les quatre-vingt-quatre colonnes qui portent ses cinq nefs sont élancées comme les palmiers des jardins éternels. Des anges qu'on croit peints par Ghirlandajo, mais qui vivent assurément, montent et descendent en groupes charmants le long du grand arc qui ouvre le sanctuaire, et, au fond de l'abside, le Christ est assis impassible dans sa gloire, écrasant sous les pieds de son trône le lion et le dragon. A ses côtés la Vierge et saint Jean représentant l'humanité glorifiée. Ah! c'est en présence de cette nouvelle transfiguration qu'on s'écrie de grand cœur : « Seigneur, il fait bon ici, dressons-y trois tentes. » Et il semble qu'on passerait les jours et les nuits dans cette basilique toute peuplée de souvenirs des croisades, de marbres antiques, de tombeaux fouillés par les plus fins ciseaux de la Renaissance, sans parler des admirables peintures d'André del Sarto et de Pierin del Vago, le plus fidèle disciple de Raphaël. Si, au sortir de la basilique, la pluie un moment suspendue permet de faire le tour de la place, de considérer la façade avec ses quatre étages de sveltes colonnades, le baptistère avec sa coupole byzantine, et derrière les anciennes murailles qui ont vu tant d'assauts; alors on revient l'âme assez nourrie de poésie pour essuyer encore sans murmure de longs jours

de captivité, comme les saints après leurs extases et leurs visions supportent plus patiemment les ennuis de la vie [1]. »

Après la cathédrale, c'était le *campo-santo* qui attirait le plus l'admiration de Frédéric, et qui excitait le plus vivement son intérêt; la terre apportée religieusement de Jérusalem par les croisés, placée au centre d'un ravissant cloître pour servir de sépulture aux plus illustres citoyens de Pise; les fresques naïves et charmantes de Giotto et de Benozzo Gozzoli qui décorent tous ces portiques : *Noé, le Triomphe de la mort, les Pères du désert*, etc., toutes ces merveilles sollicitaient ardemment les visites d'Ozanam; mais le temps impitoyable qui régna jusqu'à Pâques ne lui permit que rarement d'errer sous ces arcades, où soufflait presque toujours un vent humide et glacé.

Heureusement la bonne ville de Pise possédait des monuments qu'on pouvait visiter à l'abri de la pluie, et qu'on pouvait consulter au coin d'un bon feu. Nous voulons parler de son excellente bibliothèque. Tout ce que notre cher malade pouvait désirer en fait d'histoire, d'antiquités ecclésiastiques et municipales, s'y trouvait. Un savant conservateur, M. Ferrucci, latiniste des plus distingués, lui faisait les honneurs de ses richesses, et l'installait courtoisement dans un cabinet bien chauffé. Il entretenait les rapports les plus agréables avec plusieurs hommes du plus haut mérite et d'un grand savoir. Quelques personnes bienveillantes venaient aussi le visiter et jeter quelques distractions

[1] *Lettres*, t. II, p. 507, 2e édit.

dans sa solitude. Il recevait souvent des lettres de ses meilleurs amis; le bonheur de converser ainsi avec eux adoucissait singulièrement ses souffrances et les ennuis de sa longue absence. Souvent, pendant la semaine, étant de loisir, il allait entendre la messe, et prenait plaisir à s'y trouver entouré d'ouvriers, de petits artisans, de marchandes à la criée, de gens pauvres en haillons, qui en France ne vont pas à l'église, et qui hanteraient chez nous les cabarets et les guinguettes; en un mot, hélas! de tout ce qui répugne à notre délicatesse, mais enfin de ces pauvres que le Sauveur aimait. Une conférence de Saint-Vincent-de-Paul active, intelligente, s'était établie au sein de l'université, et les jeunes gens qui la composaient lui faisaient goûter les douces joies de la fraternité.

Il avait trouvé pour sa conscience un prêtre plein de charité et de lumières. Dans son intérieur la divine Providence lui prodiguait la tendresse ingénieuse, patiente, infatigable de celle qui partageait sa triste destinée, qui l'entourait des soins les plus délicats et prévenait tous ses désirs. Puis, sa petite Marie, toujours joyeuse, l'égayait par son babil italien improvisé. Tous ces secours que le Ciel lui envoyait sous toutes les formes au milieu de ses épreuves, lui faisaient dire spirituellement dans l'une de ses lettres : « Si Notre-Seigneur me fait part de sa croix, il m'en donne, comme à Rome, une parcelle bien légère, et encadrée dans un beau reliquaire, je veux dire dans des consolations et des adoucissements infinis [1]. »

[1] *Lettres*, t. II, p. 515, 2e édit.

Les médecins n'avaient pas laissé ignorer à Ozanam qu'il s'agissait d'une maladie longue et difficile à vaincre ; mais comme il n'avait pas de fièvre et qu'il gardait le sommeil et l'appétit, il croyait pouvoir songer à son retour pour la fin d'avril, et à son cours pour le 15 mai. Il savait que son mal était grave, qu'il lui faudrait beaucoup de temps pour guérir ; mais les illusions dont il se berçait lui faisaient écrire à un ami, le 3 avril : « Du reste, mon exil approche de sa fin ; d'ici à quinze jours, quand nous serons à peu près sûrs du beau temps et d'une traversée calme, nous partirons pour Marseille par mer, et nous gagnerons ensuite Paris par les chemins de fer et les bateaux à vapeur. C'est un voyage facile et sans trop de secousses. Il me sera bien doux de revoir, après une si longue absence, mes frères et tous ceux qui m'aiment à Paris [1]. »

Depuis Pâques, en effet, il lui semblait commencer à revivre, et avec le rayon du soleil qui réveille les fleurs, se réveillaient aussi ses espérances ; c'est ce qui explique comment il croyait pouvoir former le projet de reprendre prochainement ses travaux.

Mais durant les trois dernières semaines du carême, après une rechute, il devint si souffrant, qu'il pensa sérieusement à se préparer aux derniers sacrifices. On peut dire qu'il s'y préparait constamment depuis qu'il était malade, car son refrain continuel était : *Volo quod vis, volo quomodo vis, volo quandiu vis, volo quia vis;* c'est-à-dire : Seigneur, *je veux ce que vous voulez, je le veux comme vous le voulez,*

[1] *Lettres*, t. II, p. 527, 2e édit.

je le veux aussi longtemps que vous le voulez, je le veux parce que vous le voulez.

La maladie dont il était atteint le jetait dans des angoisses cruelles. De temps en temps un rayon d'espoir de guérison venait luire sur son front et relevait son courage, mais bientôt des rechutes, chaque fois plus graves, le plongeaient de nouveau dans une profonde tristesse. Il savait vivre ainsi entre la vie et la mort, tour à tour reconnaissant et résigné.

C'est ainsi qu'au milieu de ses défaillances, il passa les longues heures de ce triste hiver de Pise à relire d'un bout à l'autre l'Écriture sainte, qu'il avait étudiée toute sa vie; et sa pensée se reportant alors vers tous ceux qui languissaient comme lui, il annota les passages qui pourraient les consoler. On a rassemblé pieusement ces pages éparses, pour les publier sous ce nom : *le Livre des malades*, lectures tirées de l'Écriture sainte. Jeune, brûlant d'ardeur d'employer au service de la vérité et au salut des âmes les talents éminents qu'il avait reçus de Dieu, il se voyait frappé à mort, et malgré le déchirement de son âme, malgré l'épuisement de ses forces, le murmure n'effleurait jamais ses lèvres; elles ne s'ouvraient que pour bénir et prier. Il épanchait, en effet, son immense tristesse devant le Seigneur, dans des prières sublimes et si dignes d'un saint, que nous regardons comme un devoir de les faire connaître [1] :

« J'ai dit au milieu de mes jours : J'irai aux portes de la mort.

[1] Ampère, *Biographie d'Ozanam.*

« J'ai cherché le reste de mes années. J'ai dit : Je ne verrai plus le Seigneur mon Dieu sur la terre des vivants.

« Ma vie est emportée loin de moi, comme on replie la tente des pasteurs.

« Le fil que j'ourdissais encore est coupé comme sous les ciseaux du tisserand ; entre le matin et le soir, vous m'avez conduit à ma fin.

« Mes yeux se sont fatigués à force de s'élever au ciel.

« Seigneur, je souffre violence ; répondez-moi : mais que dirai-je? que me répondra Celui qui fait mes douleurs?

« Je repasserai devant vous toutes mes années dans l'amertume de mon cœur.

« C'est le commencement du cantique d'Ézéchias : je ne sais si Dieu permettra que je puisse m'en appliquer la fin. Je sais que j'accomplis aujourd'hui ma quarantième année, plus que la moitié du chemin de la vie. Je sais que j'ai une femme jeune et bien aimée, une charmante enfant, d'excellents frères, une seconde mère, beaucoup d'amis, une carrière honorable, des travaux conduits précisément au point où ils pourraient servir de fondements à un ouvrage longtemps rêvé. Voilà cependant que je suis pris d'un mal grave, opiniâtre et d'autant plus dangereux qu'il cache probablement un épuisement complet. Faut-il donc quitter tous ces biens que vous-même, mon Dieu, vous m'aviez donnés? Ne voulez-vous pas, Seigneur, vous contenter d'une partie du sacrifice? Laquelle faut-il que je vous immole de mes affections déréglées? N'acceptez-vous point l'holocauste de mon amour-propre littéraire,

de mes ambitions académiques, de mes projets même d'étude où se mêlait peut-être plus d'orgueil que de zèle pour la vérité? Si je vendais la moitié de mes livres pour en donner le prix aux pauvres, et, me bornant à remplir les devoirs de mon emploi, je consacrais le reste de ma vie à visiter les indigents, à instruire les apprentis et les soldats, Seigneur, seriez-vous satisfait, et me laisseriez-vous la douceur de vieillir auprès de ma femme, et d'achever l'éducation de mon enfant? Peut-être, mon Dieu, ne le voulez-vous point? Vous n'acceptez pas ces offrandes intéressées : vous rejetez mes holocaustes et mes sacrifices. C'est moi que vous demandez. Il est écrit, au commencement du livre, que je dois faire votre volonté, et j'ai dit : « Je viens, Sei-« gneur. »

« Je viens si vous m'appelez, et je n'ai pas le droit de me plaindre. Vous m'avez donné quarante ans de vie. Que les miens ne se scandalisent pas, si vous ne voulez pas faire aujourd'hui un miracle pour me guérir! A l'entrée de ma carrière, quand j'étais arrêté tout à coup par une maladie de la gorge, ne m'avez-vous pas rendu la santé? ne m'avez-vous pas donné la joie de pouvoir publier ce que je croyais la vérité? Enfin, il y a cinq ans, ne m'avez-vous pas ramené de bien loin, et ne m'avez-vous pas accordé ce délai pour faire pénitence de mes péchés et pour devenir meilleur? Ah! toutes les prières qu'alors on vous adressa pour moi furent écoutées. Pourquoi celles qu'on vous fait aujourd'hui, et en bien plus grand nombre, seraient-elles perdues? Mais peut-être, Seigneur, vous les exaucerez d'une autre manière, vous me donnerez le courage, la résignation,

la paix de l'âme et ces consolations inexprimables qui accompagnent votre présence réelle. Vous me ferez trouver dans la maladie une source de mérites et de bénédictions, et ces bénédictions vous les ferez retomber sur ma femme, mon enfant, sur tous les miens, à qui mes travaux auraient peut-être moins servi que mes souffrances.

« Si je repasse devant vous mes années avec amertume, c'est à cause des péchés dont je les ai souillées. Mais quand je considère les grâces dont vous les avez enrichies, je repasse devant vous, Seigneur, mes années avec reconnaissance.

« Quand vous m'enchaîneriez sur un lit pour les jours qui me restent à vivre, ils ne suffiraient pas à vous remercier des jours que j'ai vécu. Ah! si ces pages sont les dernières que j'écris, qu'elles soient un hymne à votre bonté!

« Vous m'avez fait avant ma naissance le plus grand de vos dons en formant vous-même le cœur de ma mère. Il vous a plu de façonner vous-même cette sainte femme, afin qu'elle me portât dans ses flancs : j'ai appris sur ses genoux votre crainte, et dans ses regards votre amour. Vous avez aussi conservé à travers des temps bien mauvais l'âme chrétienne de mon père. En passant par les révolutions, par les camps, par les adversités, il avait gardé la foi, un noble caractère, un grand sentiment de justice, une infatigable charité pour les pauvres. Je dois ici à mon pauvre père un témoignage... Quand j'eus le malheur de revoir ses comptes, pour le règlement de sa succession, je trouvai que le tiers de ses visites étaient faites sans espé-

rance de payement pour des indigents reconnus comme tels. Ajoutez qu'il aimait les sciences, les arts, le travail, qu'il nous inspirait le goût du grand et du beau. En quittant les hussards, il avait lu d'un bout à l'autre la Bible de dom Calmet, et il savait le latin comme nous autres professeurs nous ne le savons plus.

« Voilà, mon Dieu, le premier de vos bienfaits, c'est de m'avoir donné de tels parents. Vous avez fait plus encore, en leur donnant le secret de bien élever leurs fils. Au milieu de ses fatigues, put-on jamais accuser mon père de négliger nos études? Notre mère manqua-t-elle de patience, de douceur et cependant de fermeté? Elle tenait toujours le frein, et pourtant nous ne sentions jamais sa main peser sur nous. Elle nous gouvernait par la confiance, par l'honneur, par le sentiment du devoir. Aurais-je osé lire la page qu'elle me défendait dans un livre, tout en me le laissant sur ma parole?

« Pendant mon séjour de Paris, elle ne me perdit pas de vue ; elle sut par de bons renseignements tout ce que je faisais : mais je ne m'en doutais jamais, je me croyais libre, et je ne m'en trouvais que plus lié. Si un jour ma fille élève des fils, je lui recommande cette conduite : c'est ainsi qu'on inspire des sentiments généreux, qu'on donne des ailes à l'âme, et qu'on l'habitue à se porter au bien par un essor dont elle est fière, au lieu de l'y enchaîner par des liens d'une surveillance, d'une servitude humiliante qu'elle a hâte de secouer.

« Vous, qui après moi prierez pour moi, continuez aussi de prier pour mon père et pour ma mère. Vous leur devez les bonnes traditions de la maison. La béné-

diction du Seigneur est sur les familles où l'on se souvient des aïeux[1]. »

Le même jour il écrivait son testament pendant une absence momentanée de sa femme, à laquelle il voulait épargner ce nouveau sujet de tristesse. Nous en donnerons un extrait à la fin du chapitre suivant.

[1] *Lettres*, t. II, p. 532.

CHAPITRE XXIII

Ozanam part de Pise pour les environs de Livourne, à San-Jacopo. — Son voyage à Sienne pour y établir la société de Saint-Vincent-de-Paul. — Il revient près de Livourne, à l'Antignano. — Sa maladie s'aggrave. — Il part pour Marseille; il y meurt. — Ses restes sont transportés à Paris. — Ses funérailles. — Éloges divers. — Son testament.

(1853)

Dès que la première aube de mai put faire croire à Ozanam qu'enfin le printemps ne refusait pas de paraître, l'avis des médecins l'éloigna de Pise, pour l'envoyer au bord de la mer, dont l'air lui avait déjà souvent fait tant de bien. Il se dirigea du côté de Livourne. A peine arrivait-il, qu'on vint le prier de vouloir bien parler à la conférence de Saint-Vincent-de-Paul établie depuis deux ans dans cette ville. Ce discours fit une impression si profonde qu'on s'empressa de le recueillir avec un soin religieux, et qu'on a pu le faire paraître plus tard dans les œuvres complètes de Frédéric, à côté de celui qu'il prononça à Florence. Les cœurs avaient été si vivement touchés, que nous verrons plus tard plusieurs de ses nouveaux confrères lui venir en aide avec un dévouement incomparable.

A un quart d'heure de Livourne se trouve, sur le bord de la mer, au milieu des rochers, un charmant petit village du nom de *San-Jacopo*. Ce fut là qu'Ozanam alla placer son nid. On aurait cru se trouver à cent lieues de la ville marchande et prosaïque, grâce à la pureté de l'air, à la tranquillité et à la beauté du paysage. Situé en plein midi, Saint-Jacques ouvre ses joyeuses fenêtres sur la Méditerranée, « offrant à la vue tout le prestige de ses eaux qui changent à toute heure, tour à tour étincelantes sous les feux du soleil, chatoyantes et moirées sous un ciel nuageux ; c'est l'immensité, mais ce n'est pas la solitude. Des paquebots à vapeur, de grands navires de commerce, de jolies barques de pêcheurs à voiles latines l'animent, et dans le lointain on découvre la Gorgone, Capraïa, l'île d'Elbe, la Corse. Ce beau tableau s'encadre entre les montagnes de la Spezzia, que l'on voit couronnées de neige ; à droite et à gauche le Montenero avec sa madone, où pendant tout le mois de mai chaque village voisin s'empresse d'aller en pèlerinage [1]. » Aucun site ne pouvait être plus en rapport avec les besoins de notre pauvre malade. Il y retrouvait enfin ce qu'il était allé chercher en vain dans la belle ville de Pise : le soleil, la chaleur, un air doux et bienfaisant, un ciel pur et presque toujours riant, des distractions calmes et variées ; en un mot, tout ce qui pouvait réagir de la manière la plus heureuse sur une nature aussi délicate, aussi impressionnable que la sienne.

Il ne tarda pas, en effet, à ressentir l'influence de

[1] *Lettres*, t. II, p. 550.

ce délicieux séjour, et le bien-être qu'il en éprouva lui inspira la prière suivante que l'on a retrouvée dans ses papiers :

PRIÈRE

San-Jacopo, 15 mai 1853.

« Nous ne sommes pas assez reconnaissants des petits bienfaits de Dieu. Nous le remercions de nous avoir créés, rachetés et faits chrétiens, de nous avoir donné de bons parents, une femme et une enfant bien-aimées, de s'être donné tant de fois lui-même au Sacrement de l'autel. Mais après ces grâces puissantes qui soutiennent, pour ainsi dire, la trame de la vie, combien de grâces plus délicates en forment le tissu! C'est le bon camarade que je rencontrai la première année de collège, et qui m'édifia au lieu de me pervertir. C'est, quand j'arrivai à Paris, le paternel accueil de M. Ampère, et ce conseil de M. de Chateaubriand de ne pas mettre les pieds au théâtre. C'est bien moins que cela: une inspiration qui me pousse à voir mes pauvres un jour de mauvaise humeur, et qui me fait descendre de chez eux tout humilié de mes misères d'imagination, devant les effroyables réalités de leurs maux. C'est souvent une circonstance de néant, une importunité, ce semble, une visite à recevoir que je maudis, et elle me donne plus tard l'occasion de faire le bien.

« A l'heure qu'il est, le grand bienfait de Dieu serait de me guérir d'un seul coup, ainsi que le demandent pour moi mes proches, mes amis et tant de saintes âmes. Mais jusqu'à ce jour, Seigneur, vous ne l'avez pas voulu. Je ne compterai cependant pas parmi les

petites faveurs les tendres soins dont vous me faites entourer, ni les consolations religieuses qui viennent de vous avec une douceur inexprimable [1]. »

A peine Ozanam avait-il reconquis quelques forces et une demi-convalescence, qu'il se croyait presque guéri, prenant ses espérances pour une réalité; alors tout son courage, toute son ardeur lui revenaient; il se préoccupait de ses travaux passés ou futurs. Ses *Poètes franciscains*, publiés l'année précédente, avaient obtenu en Italie un très grand succès. Le célèbre cardinal Maï, qui avait beaucoup goûté la vie de Giacopone, avait fait faire à l'auteur les plus aimables compliments; et voici encore ce que Frédéric écrivait, au sujet du même ouvrage, à son ami Ampère : « On accuse les religieux d'intriguer un peu; les miens viennent de me faire entrer à l'académie de la Crusca avec toutes sortes d'honneurs, et une gracieuse lettre où on veut bien me dire que je succède à M. Fauriel. En même temps, un père Frediani, lui aussi franciscain et poète fort goûté à Florence, va publier une traduction du petit volume. Enfin, du fond de sa cellule d'Ara Cœli, le général de l'ordre m'adresse des remerciements avec un diplôme qui n'est pas pour moi le moins touchant de mes titres. Il me met au nombre des bienfaiteurs de la famille franciscaine, et m'associe aux mérites des frères mineurs, qui travaillent et prient par tout le monde.

« Me voilà donc affilié, comme notre ami Dante, à cet ordre, dont il prit l'habit en mourant et qui protège ses restes. »

[1] *Lettres*, t. II, p. 544.

L'*académie della Crusca* (ou du Crible), fondée à Florence en 1582, n'admettait que très rarement des membres étrangers dans son sein, comme semble l'indiquer son nom. Elle daigna néanmoins ouvrir ses portes au commentateur du Dante, à l'auteur des *Poètes franciscains*. Ozanam fut d'autant plus flatté de cette distinction, qu'il la reçut en même temps que le comte *Cesare Balbo*, l'auteur des *Espérances de l'Italie*, qu'il tenait en grande estime.

Ces heureuses nouvelles lui arrivèrent pendant son séjour à San-Jacopo, et jointes au bienfait de l'excellent climat dont on jouissait, il se promettait un prompt rétablissement. Il écrivait sur la fin de juin : « Ces deux mois d'accointance avec la mer m'ont déjà fait un bien inattendu. J'ai eu le plaisir de reprendre peu à peu la liberté, la facilité de vivre ; je fais sans fatigue de longues promenades; je passe des matinées sur les écueils à contempler les vagues, dont je connais maintenant tous les jeux. Les forces reviennent lentement, mais je devais m'y attendre après une si longue crise. Assurément si juillet et août, qui passent pour de grands médecins, veulent bien me traiter, je serai guéri cet automne [1]. »

Ce fut sous ces douces impressions que lui furent inspirés les vers suivants si gracieux :

Sur l'écueil de San-Jacopo, le 23 juin 1853.

Sur un écueil lointain notre nef échouée
Attend le flot sauveur qui la ramène au port,
Et la Madone, à qui la barque fut vouée,
Semble sourde à nos vœux, et l'enfant Jésus dort!

[1] *Lettres*, t. II, p. 549, 2e édit.

Pourtant voici douze ans, sous ce doux patronage,
Nous partions pleins d'espoir ; des fleurs ornaient ton front ;
Et bientôt, pour charmer, pour bénir le voyage,
A la poupe s'assit un petit ange blond.

Depuis ce temps, le ciel s'est noirci sur nos têtes,
Les vents ont ballotté notre esquif nuit et jour ;
Mais nous n'avons pas vu si cruelles tempêtes,
Climats si rigoureux où s'éteignît l'amour.

Non, non, je ne veux plus craindre sous votre garde,
Compagnes de l'exil que Dieu me prépara.
Déjà d'un œil clément la Vierge nous regarde...
Tout à l'heure l'Enfant Jésus s'éveillera.

Et sa main nous poussant sur une mer calmée,
Sans peur et sans effort nous toucherons enfin
Au bord où nos amis, foule ardente et charmée,
Signalent notre voile et nous tendent la main.

Depuis qu'il se trouvait plus capable de penser et d'écrire, il avait entrepris ce qu'il appelait son odyssée, le récit de son voyage à Burgos. Son portefeuille était garni de notes aux trois quarts rédigées, de légendes, de romances achetées dans la rue, puis enfin le poème du Cid, les vers de Jorge Manrique, quelques extraits de Tiknor. Il jugeait qu'après tout c'était un travail fort court, sans efforts, qui s'interrompt facilement, qui admet la variété et le caprice, et tel qu'il convenait à son état d'esprit. Il avait intitulé ce petit ouvrage : *Un Pèlerinage au pays du Cid.* Il ne put l'achever qu'à l'Antignano, en juillet, et dans les premiers jours d'août, peu de semaines avant sa mort, alors qu'il était si faible qu'il ne pouvait écrire plus de deux ou trois

lignes sans s'étendre sur un canapé. Les dernières pages de ce récit sont les dernières qu'il ait écrites. Après, il ne reprit plus la plume que pour tracer quelques prières qu'il répétait souvent et que l'on voulait conserver [1].

Quoique Ozanam se trouvât mieux, les médecins néanmoins lui prescrivirent de rester deux mois encore au bord de la mer. Grande difficulté pour s'y loger : le beau monde de Florence, Sienne et Livourne assiègent ces parages pendant les mois de juillet et d'août. Il n'y avait plus rien à louer à San Jacopo. La maison qu'habitait Frédéric était retenue ; les deux frères Bevilacqua, membres de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul de Livourne, qui n'avaient connu ce confrère que par le discours prononcé dans leur réunion, s'étaient mis résolument à sa disposition avec un dévouement fraternel au-dessus de tout éloge. Ils finirent, après bien des recherches, par lui trouver une charmante habitation à l'Antignano, joli village à une heure de Livourne, au pied de Montenero et à quelques minutes de la mer. Une difficulté pourtant se présentait, ce logement ne pouvait être libre que vers le 15 juillet. Ozanam trouva bien vite le moyen d'utiliser ces quelques jours.

Sienne ne possédait pas encore de conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Cependant une partie de l'université de Pise y avait été transportée, et avec elle aussi une moitié de la jeunesse toscane. Ozanam en gémissait depuis longtemps. Cette jeunesse, sans œuvres de charité, le tourmentait comme un remords personnel. Il

[1] *Un Pèlerinage au pays du Cid.* Œuvres complètes d'Ozanam, t. VII, p. 1.

profita du délai qui lui était imposé avant de pouvoir occuper sa nouvelle demeure, pour se rendre à Sienne même, afin d'y proposer et d'y établir sa chère Société. Il ne pensa pas un instant au danger que les fatigues de ce voyage pouvaient faire courir à une santé aussi délabrée que la sienne. Quoique lié avec des personnages de distinction, et en particulier avec deux religieux affectionnés des écoles, il eut la douleur de revenir sans avoir réussi. Cet échec l'attrista profondément. « Dieu, disait-il, ne veut plus bénir mes efforts. » Toutefois, malgré le découragement sensible où l'avait jeté ce qu'il croyait un refus du concours de la Providence, il résolut de lui faire encore un appel, et arrivé au bord de la mer, au petit village de l'Antignano, il écrivit une lettre de quatre pages au P. Pendola, l'un des deux religieux avec lesquels il s'était mis en rapport à Sienne, pour le supplier de tenter un dernier effort.

Après avoir témoigné à ce bon père toute sa reconnaissance pour l'accueil si généreux et si affectueux qu'il en avait reçu dans la bonne ville de Sienne, il lui parle de la société de Saint-Vincent-de-Paul en des termes si pressants, si tendres, que cette lettre seule suffirait à révéler qu'il en était bien le *véritable père*. Si Salomon reconnut à ses cris la mère légitime de l'enfant qu'il voulait partager, le lecteur impartial jugera si ces accents ne sont pas ceux aussi d'une paternité légitime profondément émue.

Voici ce qu'Ozanam écrivait de l'Antignano le 19 juillet 1853 : « Tout ce que vous avez fait pour ma petite famille et pour moi, mon révérend Père, me touche moins que l'espérance que vous m'avez donnée pour

l'œuvre Saint-Vincent-de-Paul; cette chère Société est aussi ma famille, c'est elle après Dieu qui m'a conservé dans la foi quand j'ai quitté mes bons et pieux parents; je l'aime donc et j'y tiens par le plus profond de mon cœur : j'ai été tout joyeux d'en voir la bonne semence germer et prospérer dans cette terre de Toscane.

« Mais surtout je lui ai vu faire tant de bien, soutenir dans la vertu un si grand nombre de jeunes gens, animer dans un plus petit nombre un zèle si merveilleux ! Nous avons des conférences à Québec et à Mexico; nous en avons à Jérusalem; nous avons même assurément une conférence en paradis, car plus de mille des nôtres, depuis vingt ans que nous existons, ont pris le chemin d'une meilleure vie. Comment donc n'aurions-nous pas une conférence à Sienne, qu'on appelait l'*antichambre du paradis*? Comment dans la ville de la sainte Vierge ne verrions-nous pas réussir une œuvre qui a la sainte Vierge pour première patronne? Et surtout comment ne réussirions-nous pas au collège Tolomei, où notre jeune rejeton croîtra sous votre main, à l'ombre, sans les inconvénients d'une publicité précoce?

« Vous avez des enfants riches : ô mon Père, l'utile leçon pour fortifier ces cœurs amollis, le bienfaisant spectacle de leur montrer les pauvres, de leur montrer Notre-Seigneur Jésus-Christ, non seulement dans des images peintes par les plus grands maîtres, ou sur les autels éclatants d'or et de lumière, mais de leur montrer Jésus-Christ dans ses plaies et dans ses pauvres ! Nous avons souvent parlé de la faiblesse, de la frivolité, de la nullité des hommes même chrétiens dans la no-

blesse de France et d'Italie. Mais je m'assure qu'ils sont ainsi, parce qu'une chose a manqué à leur éducation, il y a une chose qu'on ne leur a point enseignée, une chose qu'ils ne connaissent que de nom et qu'il faut avoir vu souffrir aux autres, pour apprendre à la souffrir quand elle viendra tôt ou tard : cette chose, c'est la douleur, c'est la privation, c'est le besoin. Il faut que ces jeunes seigneurs sachent ce qu'est la faim, la soif, le dénuement d'un grenier. Il faut qu'ils voient des misérables, des enfants malades, des enfants en pleurs. Il faut qu'ils les voient et qu'ils les aiment ; ou cette vue réveillera quelque battement dans leur cœur, ou cette génération est perdue. Mais il ne faut jamais croire à la mort d'une jeune âme chrétienne ; elle n'est pas morte, mais elle dort.

« Mon cher et respectable ami, je vous envoie, dans le bulletin de la société de Saint-Vincent-de-Paul, une excellente *instruction sur la formation des conférences dans les maisons d'éducation*. Assurément votre expérience n'a pas besoin d'être éclairée, et vous pourrez adapter notre petite œuvre à votre grande maison, sans cesser de nous être uni et de faire gagner à vos élèves les riches indulgences accordées à la société de Saint-Vincent-de-Paul. Bientôt, vos meilleurs jeunes gens, divisés en petites escouades de trois, de quatre, accompagnés d'un maître, vont monter l'escalier de l'indigent ; vous les verrez revenir à la fois tristes et heureux : tristes du mal qu'ils auront vu, heureux du bien qu'ils auront fait. Quelques-uns s'y porteront peut-être froidement, sans intelligence ; mais d'autres s'y embraseront d'un feu qu'ils iront porter dans des villes où les

conférences n'existent point, ou bien ils iront réchauffer les conférences plus anciennes de Florence, de Gênes ou de Milan, de Rome; et de toutes leurs bonnes actions, une part viendra s'ajouter à la couronne que Dieu prépare au P. Pendola, mais qu'il donnera, j'espère, le plus tard possible[1]. »

Ce ne fut pas assurément sans intention qu'Ozanam écrivit cette lettre le jour même de la fête de son saint patron. Presque aussitôt après le P. Pendola lui répondit : « Mon cher ami, j'ai fondé deux conférences, l'une dans mon collège, l'autre dans la ville, le jour même de la fête de saint Vincent de Paul. »

Frédéric n'en demandait qu'une; la Providence, toujours magnifique dans ses dons, lui en accordait deux!

Ce fut le dernier effort de son zèle; mais la joie qu'il éprouva de cet admirable succès ne put pas contrebalancer les effets désastreux produits par les fatigues de ce dernier voyage, et par les graves émotions qui l'avaient accompagné. Le séjour du village de l'Antignano était délicieux, la température y était douce, le paysage des plus pittoresques. Ozanam allait tous les jours s'asseoir sur les rochers au bord de la mer, et respirer cet air vivifiant qui lui avait si souvent rendu ses forces. Il était entouré de tout ce qui pouvait charmer un cœur aussi sensible, aussi tendre que le sien : sa femme ne le quittait pas d'un instant, avec un tact merveilleux elle devinait tous ses désirs pour les satisfaire; sa fille, tout en se livrant à ses innocents

[1] *Lettres*, t. II, p. 558, 2e édit.

ébats, venait de temps à autre solliciter une caresse. Les deux frères Bevilacqua, dont nous avons parlé plus haut, venaient presque tous les jours lui offrir le précieux tribut d'affection fraternelle que lui avait vouée la conférence de Livourne. Ni leurs occupations nombreuses, ni les ardeurs du soleil, ni l'heure avancée de la nuit ne pouvaient ralentir leur incomparable dévouement, et pourtant c'était presque toujours à pied qu'ils parcouraient cette longue route de Livourne à l'Antignano. L'espoir de procurer quelque adoucissement aux souffrances de leur bien-aimé confrère leur donnait des ailes. Ils lui rapportaient des médicaments, souvent même quelques friandises pour le réjouir et réveiller son appétit; au besoin, ils veillaient la nuit. On ne saurait dire toutes les inventions, toutes les délicatesses de leur zèle pour soulager ce cher malade, et pour consoler celle qui partageait ses tristesses. L'excellente famille de ces deux admirables jeunes gens s'associa elle-même à toutes leurs attentions, et ne cessa de témoigner le plus touchant intérêt à nos pauvres affligés pendant tout leur séjour. Hélas! malgré tous les soins, toutes les prévenances de l'amitié et de la plus tendre affection, malgré les conditions hygiéniques les mieux combinées, la maladie faisait des progrès alarmants. L'enflure des jambes augmentait, les forces diminuaient; Ozanam ne pouvait plus marcher qu'en s'appuyant sur une canne, et à l'aide d'un bras qu'il refusait souvent, comme l'indice d'une aggravation de son triste état. Il parlait peu; une mélancolie profonde était peinte sur ses traits. Le mal résistait à toute la science des médecins les plus distingués de Livourne; il n'y

avait plus d'illusion possible. Dès le commencement du mois d'août, nous recevions les nouvelles les plus inquiétantes sur la santé de Frédéric. Notre frère le docteur partit aussitôt et vola au secours du pauvre malade. Arrivé à Livourne, il s'entendit avec les médecins qui lui donnaient leurs soins; il lui consacra, avec le plus tendre dévouement, toutes les ressources de son art et de son cœur, jusqu'à son dernier soupir.

La grande solennité de l'Assomption approchait; c'était tout à la fois la fête de sa mère selon la grâce, et celle de cette mère chérie pour laquelle il avait toujours montré un véritable culte. Quoique sa faiblesse extrême ne lui permît plus d'avancer au delà du petit jardin qui s'étendait devant sa maison, il voulut aller à l'église célébrer le triomphe de Marie, et préluder ainsi, sans s'en douter, à celui que le ciel allait lui accorder bientôt. Il refusa le secours d'une voiture : « C'est ma dernière promenade en ce monde, dit il, qu'elle soit du moins pour aller à la maison de Dieu. » Et soutenu par le bras de celle qu'il appelait à juste titre son ange gardien, il se rendit lentement à la paroisse, à travers la foule qui se découvrait par respect à son passage. Le vieux curé de l'Antignano, qui était mourant lui-même, apprenant qu'Ozanam désirait recevoir la sainte communion avant la messe, quitta son lit de douleur pour la lui donner, ne voulant céder à aucun autre ce qu'il regardait comme un honneur auquel seul il avait droit. C'est ainsi qu'au milieu des fleurs et d'un nombreux luminaire, qui faisaient briller dans cette pauvre église comme un rayon du ciel, notre cher malade, avec l'aide de sa jeune femme,

s'avança près de l'autel et reçut avec elle le pain divin, qui devait être sa force dans les dernières luttes de sa vie, et soutenir le courage de celle qui allait bientôt le pleurer. Ce fut la dernière fois que le vieux prêtre offrit le saint sacrifice, ce fut la dernière aussi que notre bien-aimé frère put y assister.

Quant à nous, les exigences de notre ministère ne nous permirent pas de nous mettre en route avant le 15 août. A l'Antignano, on était loin de nous attendre, d'autant que nous n'avions prévenu personne de notre arrivée. Nous voulions ménager cette agréable surprise à notre cher Frédéric, qui, en nous embrassant, reprit un peu de vie et de gaieté.

Pendant le peu de jours que nous passâmes ensemble, nous le suivions à la promenade qu'il faisait en voiture au bord de la mer. Là, il mettait pied à terre, et faisait difficilement quelques pas jusqu'à un petit promontoire où se trouvait un siège qu'on lui avait préparé. Alors il entrait dans une sorte de contemplation, comme sainte Monique et saint Augustin à Ostie, puis, fixant ses regards sur le vaste horizon de la Méditerranée, il réfléchissait sans doute comme eux sur l'immensité de Dieu et sur le bonheur infini qu'il promet à ses élus.

Une nuit, l'un de ses frères le veillait et l'aperçut dans l'ombre versant des larmes : « Pourquoi es-tu si triste? lui demanda-t-il en l'embrassant; ne vois-tu pas tes frères auprès de toi? bientôt nous retournerons en France. » Mais lui, d'une voix pleine de pleurs, répondit : « Ah! cher frère, quand je songe à la passion de Notre-Seigneur, quand je songe que ce sont nos pé-

chés qui lui ont causé tant de souffrances, je ne puis retenir mes larmes. »

On ne le savait que trop, hélas! le mal était sans remède, mais on pensa qu'il serait moins amer au pauvre malade de rendre le dernier soupir au sein de la patrie, s'il était possible de le conduire jusque-là, que de mourir sur la terre étrangère. Son état était si grave que les médecins hésitèrent longtemps avant de se prononcer. On décida enfin qu'il fallait l'embarquer au plus tôt pour Marseille.

Tous les préparatifs étaient faits: on se mit en devoir de quitter l'Antignano la veille du mois de septembre. Mais avant d'abandonner sa demeure pour monter en voiture, Ozanam s'arrêta sur le seuil de la porte, ôta son chapeau, et jetant un dernier regard sur cette chambre qu'il aimait, parce qu'il y avait souffert : « Mon Dieu! s'écria-t-il, je vous remercie des souffrances et des afflictions que vous m'avez données dans cette maison; acceptez-les en expiation de mes péchés. » Puis, se tournant vers sa femme bien-aimée : « Je veux qu'avec moi tu bénisses Dieu de mes douleurs. » Et, se jetant dans ses bras, il ajoutait : « Je le bénis aussi des consolations qu'il m'a données. »

A peine fut-il monté sur le pont du vaisseau qui devait nous ramener en France, et installé sur un fauteuil, qu'il reçut une multitude de visites de la part des ecclésiastiques et des amis qui étaient allés le voir pendant sa maladie, de la part des membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul, empressés de lui serrer la main encore une fois. Mais la fatigue de ces réceptions et de ces adieux était au-dessus de ses forces;

on fut obligé, pour l'y soustraire et pour lui donner un peu de repos, de le faire descendre dans sa cabine, où il se coucha.

Il y resta jusqu'au lendemain matin. Comme nous étions, de tous les membres de la famille, le moins fatigué par le mal de mer, nous passâmes toute la nuit auprès de lui, et elle fut assez agitée. Lorsque le jour parut, nous étions à Bastia. On profita de quelques heures de relâche pour lui dresser un lit sur le pont; une fois en route, il se mit à considérer avec bonheur les beautés de la mer, aussi calme qu'un lac, et les rivages poétiques de l'Italie qu'il avait passionnément aimés et qui fuyaient derrière lui. Dès qu'il aperçut les côtes de la Provence, il éprouva une grande joie de revoir sa patrie, hélas! même pour y mourir.

Le vaisseau faisait son entrée dans le port de Marseille lorsque Ozanam aperçut sa belle-mère et la famille de sa femme, qui étaient accourues pour le recevoir. En mettant pied à terre, il leur dit : « A présent que j'ai remis Amélie entre les mains de qui elle doit être, Dieu fera de moi ce qu'il voudra. »

Il eût encore désiré revoir Paris : Paris, où tant de souvenirs l'attachaient, où ses amis et sa gloire l'eussent si pieusement accueilli. Mais ce vœu ne fut pas exaucé. Dieu, dans sa miséricorde, l'en dédommagea en lui retirant les angoisses du grand passage. Il parut ne plus souffrir autant, et toutes ses inquiétudes disparurent depuis qu'il eut touché la terre de France. Un calme qui n'était ni celui de la vie, ni celui de la mort, succéda à son agitation habituelle.

Il se coucha aussitôt en arrivant ; ce fut, hélas ! pour ne plus se relever. Quoique possédant toujours la plénitude de ses facultés, il gardait presque constamment un profond silence. Toutefois, le prêtre consolateur qui l'assistait, cherchant à l'exciter à la confiance en Dieu, il lui répondit : « Eh ! pourquoi le craindrais-je ! je l'aime tant ! » Il reçut dans ces dispositions les derniers sacrements de l'Église, dont il avait été le serviteur fidèle et l'intrépide défenseur pendant toute sa vie.

Ce devoir rempli, le coma, triste indice de l'épuisement des forces, s'empara de lui. Il se réveillait de temps à autre pour prononcer quelque oraison jaculatoire, pour remercier et bénir ceux qui le servaient, et retombait aussitôt dans son assoupissement.

A peine était-il arrivé à Marseille que les membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul, avec lesquels il s'était mis en rapport lorsqu'il se rendait en Italie, et qui dans ce court passage avaient su néanmoins l'apprécier, accoururent pour s'informer de ses nouvelles. Ils sollicitaient avec instance de le voir encore une fois, et s'offrirent même à passer les nuits à son chevet. Mais, malgré l'intérêt si touchant qu'ils témoignaient pour le pauvre malade, l'état d'Ozanam était trop grave pour qu'on pût céder à leur désir. D'ailleurs, la triste consolation de servir Frédéric jusqu'à ses derniers moments fut uniquement réservée à sa femme, à sa belle-mère, à notre frère le docteur Charles, à nous, et à sa fidèle domestique Marianne Millet, qui l'avait suivi et entouré de ses soins les plus assidus et les plus dévoués pendant tout ce long et pénible voyage. Nous passions tour à tour les nuits auprès de lui. Le 8 septembre,

jour de la Nativité de la sainte Vierge, aucun symptôme plus alarmant qu'à l'ordinaire ne s'était manifesté. Cependant, vers les sept heures et demie du soir, tandis que nous veillions à son chevet, la respiration d'Ozanam ne tarda pas à devenir laborieuse et moins régulière. Nous l'observâmes alors avec une grande attention. Il ouvrit les yeux, souleva les bras, et s'écria d'une voix forte : « Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi! » C'était presque la prière de Jésus expirant sur la croix. Ce furent ses dernières paroles; l'agonie commença. Sa femme la première, puis toutes les personnes de la maison se jetèrent à genoux. Aussitôt nous récitâmes les prières de la recommandation de l'âme, auxquelles chacun répondait comme il pouvait, au milieu des sanglots. Les prières achevées, il se fit un grand silence interrompu seulement par nos larmes. Il était huit heures moins dix minutes du soir lorsque Frédéric exhala un long soupir qui fut le dernier. Notre excellent frère n'était plus!...

La vierge Marie, pour célébrer solennellement le jour de sa bienheureuse naissance, avait voulu faire entrer dans l'éternelle gloire l'un de ses plus chers enfants.

Accablé par notre douleur et par celle de toute la famille, il fallut pourtant s'occuper de rendre les derniers devoirs à celui que nous pleurions. On demanda d'abord un modeste service, réservant pour Paris des funérailles plus dignes de lui, car on avait l'intention d'y faire transporter ses restes mortels. De nombreuses démarches étaient nécessaires pour obtenir l'autorisation et l'accomplissement de ce dessein. Heureusement

la Providence nous envoya M. Pascal, président des conférences de Saint-Vincent-de-Paul de Marseille, et pharmacien chimiste des plus distingués de cette ville. Malgré la multitude de ses occupations personnelles, il nous prodigua son assistance avec un incomparable dévouement ; et comme nous lui exprimions notre étonnement et notre reconnaissance pour tout le temps qu'il nous consacrait, il nous répondit avec une admirable simplicité : « Je travaille la nuit à mes propres affaires, pour être libre le jour de faire celles des amis qui ont besoin de moi. Mes propres malheurs m'ont appris à compatir à ceux des autres. »

Grâce à son activité, à ses intelligents efforts, nous obtînmes tout ce que nous pouvions désirer. On avait fait courir le bruit qu'Ozanam succombait à une maladie de poitrine. Les médecins les plus célèbres de Marseille, MM. d'Astros et Chapplain, examinèrent attentivement ses poumons ; ils n'y trouvèrent aucune trace de phtisie, mais ils constatèrent que le rein droit était presque entièrement détruit par une inflammation lente, et que c'était à cette terrible affection qu'il fallait attribuer sa mort. M. Pascal voulut déposer lui-même le corps dans un cercueil de plomb et l'entourer des préparations chimiques nécessaires pour empêcher la décomposition.

La famille de Mme Soulacroix, qui résidait à Marseille, nous fut à tous, et surtout à notre belle-sœur, veuve si jeune encore, du plus grand secours, par les prévenances les plus délicates et par toutes les consolations dont elle s'empressa de nous entourer.

Nous partîmes bientôt pour Paris, et les restes de

notre cher Frédéric ne tardèrent pas à y arriver après nous Nous avions tout disposé pour ses funérailles, qui eurent lieu dans l'église de Saint-Sulpice. Nous n'espérions pas une nombreuse assistance, on était à une époque où chacun est en voyage ou à la campagne. Toutefois, nos prévisions furent heureusement trompées ; un immense cortège d'ecclésiastiques, de parents, d'amis, de membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul, de pauvres, de savants, de professeurs de faculté, s'empressèrent d'assister au service funèbre. Dans toutes les âmes étaient une sympathie affectueuse, une tristesse profonde, un recueillement digne de celui qui l'inspirait. Puis on s'achemina vers une salle souterraine où le corps fut provisoirement déposé. Quelques flambeaux éclairaient cette foule, descendue par un petit escalier, sous une voûte obscure qui rappelait les catacombes. M. Victor Leclerc, doyen de la faculté des lettres, en présence de ses confrères, au milieu des disciples et des amis qui se pressaient autour du cercueil, prononça avec une vive émotion un discours qui toucha tous les cœurs ; il se terminait ainsi :

« Et maintenant il ne nous reste d'autre consolation que de croire l'entendre, du fond de cette tombe, nous dire, avec le poète : « Ne pleurez pas, la mort c'est l'immortalité qui commence, et quand j'ai paru fermer les yeux, je les ouvrais à la lumière éternelle ; » ou dans le texte qu'il est permis de citer en parlant d'un académicien de la Crusca :

Di me non pianger tu, chè i miei dì fersi,
Morendo, eterni; e nell' eterno lume,
Quando mostrai di chiuder gli occhi, apersi.

« Nous pouvons nous dire aussi, pour distraire notre douleur, qu'il a été heureux dans cette vie passagère ; qu'il y avait, dans cette destinée sitôt brisée, quelques-unes des joies les plus pures qu'il soit donné à l'homme d'espérer : une éducation saine et généreuse, un cœur formé à tout ce qu'il y a de grand et de bon, des amitiés fidèles, les douces affections de la famille, les nobles triomphes de la pensée et de la parole, peut-être un jour la gloire. Mais ce n'est pas ici, c'est plus haut qu'il avait placé son espoir et qu'il trouvera sa récompense [1]. »

A Lyon, on avait réclamé avec instance la dépouille mortelle d'un concitoyen dont les brillants débuts avaient honoré cette ville. Mais Paris avait été le principal théâtre de ses éclatants succès et de son admlrable enseignement ; Paris était le berceau de sa chère société de Saint-Vincent-de-Paul, et le témoin de sa charité sans bornes pour les malheureux ; enfin c'était à Paris qu'étaient fixés ses frères, et surtout celle qui, après avoir partagé ses joies et ses tristesses, l'avait entouré des soins les plus dévoués jusqu'à ses derniers moments : Paris l'obtint.

Personne ne pensait encore à l'établissement de l'université catholique de Paris, mais la Providence a permis qu'Ozanam reposât sous les pieds de cette jeunesse qu'il évangélisa pendant sa vie, et à laquelle il parlera encore du fond de sa tombe. Ne dirait-on pas que ce grain jeté dans une terre dont on ignorait alors la future fécondité, est devenu en quelque sorte le germe de ce

[1] Ce discours a paru dans le *Journal de l'Instruction publique*.

bel arbre qui porte déjà de si heureux fruits, et qui nous promet une génération si solidement chrétienne [1]?

[1] Ce que nous venons de dire nous paraît d'autant plus opportun, que dès 1835 Ozanam écrivait les lignes suivantes à l'un de ses amis : « Voici bientôt cinq ans que la pensée de la fondation d'une société dont le but serait de glorifier la religion par les arts, et de régénérer les arts par la religion, s'est emparée de moi et ne m'a point quitté. La puissance d'association est grande, car c'est une puissance d'amour. Au siècle passé, une réunion d'hommes jura d'écraser l'*infâme*, et ils conduisirent le christianisme jusqu'aux portes du tombeau : jusqu'aux portes seulement, car depuis que Notre-Seigneur est sorti du sépulcre, il n'y peut plus rentrer. En même temps ils avilirent la philosophie, l'éloquence, la poésie et tous les arts, car ils leur mirent de la boue dans les mains pour la faire jeter sur le christianisme, et leurs mains ont gardé trace de cette souillure. Il me paraît qu'à notre époque une alliance d'hommes chrétiens pourrait travailler avec succès à la réhabilitation de toutes ces choses saintes déshonorées. Ce but serait rempli par la fondation d'une société qui embrasserait dans un triple cadre : les artistes, et dans ce nombre je comprends tous ceux qui aiment les arts ; les gens de lettres, et sous ce titre je réunis tous ceux qui par goût ou par état s'occupent d'études religieuses, philosophiques, historiques, littéraires, et les savants ; et je rassemble dans cette catégorie tous ceux qui se livrent à l'investigation de la nature. Une société pareille aurait pour but général de développer l'intelligence humaine sous les auspices et pour la gloire du christianisme, et pour buts spéciaux : 1° de réunir tous les croyants qui s'occupent d'arts, de lettres, de sciences dans une encourageante fraternité ; 2° de procurer par des fondations de prix ou par d'autres moyens la composition d'un grand nombre d'ouvrages beaux et religieux ; 3° soutenir les jeunes artistes, littérateurs et savants en leur fournissant les moyens de cultiver les talents que Dieu leur a départis, et de les empêcher ainsi de se précipiter dans de fausses routes ; 4° assister ceux qui tombent dans la misère ou l'affliction, afin qu'on ne voie plus des Camoëns, des Gilbert mourir à l'hôpital ; afin de sauver du suicide quelque nouveau Chatterton ou quelque nouveau Léopold Robert ; 5° exercer un prosélytisme actif sur toutes les âmes qui se présentent jeunes et bonnes dans la carrière, et d'attirer ainsi sous l'étendard catholique l'élite intellectuelle ; 6° enfin, quand une législation plus large le permettra, établir des collèges, des académies, des universités catholiques. Mais, quelque beaux que ces rêves aient été, je n'ai jamais eu la prétention de les réaliser moi-même, et j'ai toujours espéré que Dieu se chargerait de faire l'œuvre, pourvu qu'on y aidât. » (*Lettres*, p. 191, 2e édit.)

Peut-être est-ce cette pensée qui inspira à Mgr Richard, coadjuteur de Son Éminence le cardinal archevêque de Paris, les paroles et la citation suivantes, à la fin du discours que Sa Grandeur prononça, le dimanche 11 novembre 1877, à l'occasion de la réouverture des cours de l'université catholique de Paris : « Chers jeunes gens, vos maîtres et moi, nous n'hésitons pas à le dire, votre vocation d'étudiants de nos universités catholiques est grande, vos consciences vous le disent plus énergiquement encore. O mes amis, ce sont les paroles d'un étudiant que je veux citer. Vous vous reconnaîtrez vous-même, en écoutant la lecture d'une page où respire l'âme pleine d'élan d'un jeune chrétien : « O mes amis, mon âme est remplie de joie, car voilà que, par la force de la raison, elle a retrouvé précisément ce catholicisme qui me fut jadis enseigné par la bouche d'une excellente mère, qui fut si chère à mon enfance, qui nourrit si souvent mon esprit et mon cœur de ses beaux souvenirs et de ses espérances plus belles encore; le catholicisme avec toutes ses grandeurs et toutes ses délices.

« Ébranlé quelque temps par le doute, je sentais un besoin invincible de m'attacher de toutes mes forces à la colonne du temple..., et voilà qu'aujourd'hui je retrouve cette colonne appuyée sur la science, lumineuse des rayons de la sagesse, de la gloire et de la beauté; je la retrouve, je l'embrasse avec enthousiasme, avec amour.

« Heureux si quelques amis viennent se grouper autour de moi! Alors nous joindrions nos efforts, nous créerions une œuvre ensemble, d'autres se réuniraient

à nous, et peut-être un jour la société se rassemblerait-elle tout entière sous cette ombre protectrice. Le catholicisme, plein de jeunesse et de force, s'élèverait tout à coup sur le monde. Il se mettrait à la tête du siècle renaissant pour le conduire à la civilisation, au bonheur. O mes amis! je me sens ému en vous parlant; car l'œuvre est magnifique, et je suis jeune! j'ai beaucoup d'espoir, et je crois que le temps viendra où j'aurai nourri, fortifié ma pensée, où je pourrai l'exprimer dignement. »

« L'étudiant qui écrivait ces épanchements de l'amitié chrétienne a noblement servi l'Église et la France. Vous l'avez nommé, chers amis, c'était Frédéric Ozanam à dix-huit ans; Ozanam, qui joignait à l'élan de la jeunesse le travail patient, obscur, subordonné aux nécessités de sa famille; qui demeura fidèle aux pratiques de la vie chrétienne; qui aima les pauvres, et mit la vertu sous la garde de la charité, en devenant le *premier membre de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul.* »

Pendant sa vie, Frédéric avait souvent exprimé le désir de reposer, après sa mort, à l'ombre du sanctuaire; il aurait presque souhaité rendre son dernier soupir sur la terre d'Italie, dans l'espoir d'obtenir plus facilement cette faveur. Il avait trop bien servi l'Église pour que ses vœux ne fussent pas exaucés; le ministre des cultes, M. Fortoul, son ancien condisciple, qui savait l'apprécier et qui avait toujours conservé pour lui une affection sincère, accorda avec empressement toutes les autorisations nécessaires pour répondre aux pieux désirs de son vieil ami.

Le bruit de la mort d'Ozanam se répandit bientôt dans toute la France, et jusqu'en Italie. Des lettres de condoléance arrivèrent de toute part à la jeune veuve. Notre saint-père Pie IX lui-même daigna lui envoyer le bref suivant :

A notre chère fille en Jésus-Christ, Amélie Ozanam, à Paris.

PIE IX, PAPE,

« A notre chère fille en Jésus-Christ, salut et bénédiction apostolique.

« Aussitôt que nous avons appris la mort prématurée de votre éminent époux, nous avons éprouvé une profonde tristesse, et votre lettre que nous avons reçue le 20 octobre dernier, notre chère fille en Jésus-Christ, est venue renouveler notre douleur. Mais tout ce que vous rappelez du zèle et du dévouement de ce cher défunt pour notre très sainte religion, nous donne assurément la douce espérance de son salut éternel, et nous ne laissons pas de lui venir en aide par nos prières auprès du Seigneur très clément. Nous demandons surtout avec instance à Dieu, l'auteur et le dispensateur de toute consolation, de vous prendre vous et votre fille sous sa protection ; et comme augure de toute sorte de vraie prospérité, ainsi que pour vous témoigner notre paternelle charité, nous vous donnons avec amour notre bénédiction apostolique.

« Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 19 novembre 1853, VIIIe année de notre pontificat.

« PIE IX, pape [1]. »

Les anciens professeurs d'Ozanam, ses collègues, ses amis et ses élèves, s'empressèrent en grand nombre de publier dans des revues ou dans des biographies spéciales ce qu'ils avaient le plus admiré en lui. Célébrer sa science et ses vertus était pour eux la seule consolation qui pût adoucir leur douleur. Parmi les auteurs les plus remarquables de ces opuscules, nous citerons seulement le P. Lacordaire, M. J.-J. Ampère, de l'Académie française; M. E. Caro, de la même Académie, son ancien élève, et aujourd'hui professeur de philosophie à la Sorbonne; M. le docteur Dufresne, de Genève; M. l'abbé Henri Perreyve, etc. Plusieurs professeurs de l'université choisirent la vie de Frédéric pour sujet de

1 *Dilectæ in Christo filiæ, Amaliæ Ozanam, Lutetiam Parisiorum.*

PIUS PP. IX

« Dilectæ in Christo filiæ salutem et apostolicam benedictionem. Cum primum nuntium audivimus præmaturæ mortis egregii tui viri, contristati nos fuimus, quem dolorem litteræ tuæ die vigesima octobris proximi ad nos datæ, dilecta in Christo filia, renovarunt. Ea porro quæ de sanctissimæ religionis studio ac pietate ejusdem defuncti commemoras, jubent utique de æterna ipsius salute bene sperare ac nostris cum apud clementissimum Dominum juvare suffragiis non prætermittimus. Ipsis annis consolationis auctori et largitori Deo te ac filiam tuam maxime commendamus, vobisque veræ cujusque prosperitatis auspicem, ac paternæ nostræ caritatis testem, apostolicam benedictionem amanter impertimur.

« Datum Romæ apud S. Petrum, die 19 Novembris anni 1853. Pontificatus nostri anno VIII.

« PIUS PP. IX. »

leur discours à l'occasion des distributions de prix. L'académie des jeux Floraux la proposa comme thème du concours de l'année 1861, et M. Poulin, licencié ès-lettres, l'un des disciples d'Ozanam, voyait le 3 mai son œuvre couronnée.

L'Académie elle-même ne lui ménagea pas non plus ses éloges les plus flatteurs. M. de Laprade, en y entrant, se faisait un titre d'avoir été son compatriote et son ami. M. Guizot, dans une mémorable séance, burinait son portrait avec cette noble éloquence qu'on lui connaît : « Ce modèle de l'homme de lettres chrétien, disait-il, digne et humble, ardent ami de la science et ferme champion de la foi, goûtant avec tendresse les joies pures de la vie, et soumis avec douceur à la longue attente de la mort, enlevé aux plus saintes affections et aux plus nobles travaux, trop tôt selon le monde, mais déjà mûr pour le ciel et pour la gloire. »

Enfin, trois ans après la mort d'Ozanam, l'Académie française lui décernait le prix annuel de haute littérature, fondé par M. Bordin, comme nous l'avons dit plus haut, et M. Villemain, à la séance du 28 août 1856, s'exprimait ainsi dans son rapport :

Extrait d'un rapport de M. Villemain à l'Académie française.

(Séance du 28 août 1856.)

« Un récent émule de Montyon vient d'établir un prix annuel de haute littérature à décerner par nous. Que le nom de M. Bordin demeure consacré par cette

noble intention et par l'application qu'elle en recevra! Aujourd'hui même, et pour le premier essai de ce prix nouveau, nous aurions pu hésiter entre plusieurs travaux remarquables par l'importance du sujet, l'étendue des recherches.

« Ce mot de haute littérature nous a paru désigner surtout ce qui est à la fois savant et inspiré, ce qui ne se sert des lettres que pour parler à l'âme, ce qui ne conçoit et n'applique l'art d'écrire que sous les formes les plus graves et les plus pures

« A tous ces titres, un talent célèbre et regretté devait préoccuper notre souvenir et fixer nos suffrages. Ce nom, ce talent c'est celui de M. Ozanam ; ce sont ses leçons publiques, sa vie justement honorée, et les derniers travaux de cette vie si courte. Lorsqu'il s'agit de pareils droits littéraires, aussi durables que purs, personne sans doute n'alléguera comme un obstacle à ce choix de si bon exemple, que l'auteur a cessé de vivre.

« La couronne du talent ne s'attache pas seulement à la personne vivante de l'auteur, elle suit sa mémoire, elle protège sa famille. Si M. Ozanam n'a pas joui lui-même de la publication de son meilleur ouvrage, formé de ses leçons recueillies au pied de sa chaire, c'est un motif de plus pour nous de rendre publiquement à son nom tous les honneurs que méritait ce travail, inédit de son vivant. Dans les longues études, et parfois les succès un peu lents imposés au culte exclusif de la haute littérature, il y a, de la part de l'auteur, désintéressement et sacrifice ; il n'y aura que plus d'équité de la part des juges à prolonger après lui la récompense

dont il était digne, et à la reporter tout entière sur ce qu'il aimait plus que lui-même.

« La jeune femme et la jeune enfant de M. Ozanam recevront, comme un dernier don de sa main, le prix dû à son rare talent, au monument inachevé de cette vocation ardente qui leur a coûté si cher. Rien, en effet, n'a surpassé la fièvre studieuse, l'effort à la fois d'application et de verve qui consumait Ozanam et dont ses écrits gardent la trace. Langues anciennes, langues modernes, du Midi et du Nord, histoire de tous les temps, littérature classique ou barbare, à ses degrés divers, science du droit religieux et civil, étude des arts, il avait tout embrassé d'un travail méthodique et pourtant inspiré, dont les échos, pour ainsi dire, se répondaient dans sa vaste mémoire et son intelligence toujours excitée. Ces signes, apparus dès l'origine, s'étaient fortifiés en s'étendant. Sa *thèse* sur Dante, travail supérieur, mais inégal, avait été surpassée par la science et la diction de ses *études* sur les Germains : et ces deux précieux fragments n'étaient pour lui que l'essai du grand travail où il voulait comprendre la ruine et la mort de l'ancien monde, et, sous la fermentation de ses débris, la naissance des sociétés modernes apparaissant de toute part, comme une terre immense et nouvelle qu'il voyait se défricher, s'animer, s'embellir à la lumière de ces vérités chrétiennes, que lui-même avait saisies d'une foi profonde et d'un cœur passionné.

« Les cruelles épreuves que la maladie vint mêler à cette vie de laborieux enthousiasme, les langueurs du corps, les inquiétudes nées de la souffrance, les

voyages, les séjours en Italie pour tâcher de guérir, n'ôtèrent rien à ce zèle de religion et de science et servirent plutôt à l'enflammer. On le voit, alors même, par les recherches si neuves de l'auteur sur les écoles d'Italie aux temps barbares et sur les *poètes franciscains* au début de la renaissance. Mais le grand titre qui, entre les premières fatigues d'Ozanam et son repos forcé, signale dans le haut enseignement un orateur, un écrivain de plus, animant le style par la parole, et relevant la parole par tous les secrets heureux de l'art, c'était le livre que nous couronnons aujourd'hui, la *Civilisation au* v^e^ *siècle,* testament de l'âme publié par les soins d'un maître célèbre [1], son émule et son ancien dans l'ardeur et la variété des plus nobles études.

« Savant et naturel, dominé d'une même pensée et rayonnant de mille souvenirs, exact et plein d'illusions charmantes, ce livre, formé de vingt leçons et de quelques notes, est une œuvre éminente de littérature et de goût. Il élève la critique à l'éloquence, et l'éloquence même il la conçoit, il la cherche, il la trouve dans sa source la plus haute, dans son type qui ne meurt jamais, ou plutôt qui renaît toujours, dans l'instinct naturel de l'âme émue par le *beau* et le *divin,* par les seules grandeurs ici-bas, la vertu, la liberté, la science, et par les grandeurs d'en haut, celles que promettent la foi et l'espérance chrétiennes.

« En retrouvant là toutes les paroles recueillies de la bouche d'Ozanam, ses impatientes analyses de la décadence antique, ses pieux hommages d'admiration et de

[1] J.-J. Ampère.

foi à la lumière nouvelle, sa ferveur studieuse qui passionne jusqu'à la grammaire, son ingénieuse tendresse qui rassemble et devine les premiers bégaiements du moyen âge, on est saisi d'une amère tristesse ; on se redit avec douleur que tant de savoir et d'intelligence, tant de dons heureux n'ont pas achevé leur œuvre, que ce rare et brillant écrivain qui grandissait en sagesse impartiale et en sentiment profond du *vrai* et du *beau*, n'a guère atteint que la moitié de la vie, et a été moissonné dans le progrès de sa force et le rêve de tous les travaux si purs qu'embrassait son ambition d'étude, et que sa pensée croissante avec le travail promettait d'accomplir. Devant de tels progrès et un tel mécompte pour les lettres, c'est une trop faible consolation, mais une grande justice, d'offrir à Ozanam, sur sa tombe, le nouveau prix fondé à *l'honneur de la haute littérature*. Jamais la condition qu'exprime ce mot ne sera mieux remplie. »

Les Lyonnais, qui n'avaient pu obtenir de posséder la dépouille mortelle d'Ozanam, voulurent néanmoins élever un monument à sa mémoire. Ses amis et ses disciples ne crurent pas qu'il y en eût un plus digne de lui que la publication de ses œuvres, en grande partie inédites. Ils ouvrirent une souscription, bientôt couverte de deux cent vingt-deux signatures. Toutes les classes de la société entendirent cet appel On voit figurer sur cette liste d'honneur des prélats, des médecins, des magistrats, des professeurs, des commerçants et un nombre assez considérable de membres de l'Institut. Enfin, ses concitoyens voulant lui donner tous les témoignages d'estime et d'affection en leur pouvoir, imposèrent son nom à une rue nouvelle du quartier des

Chartreux, et firent sculpter son buste, en marbre, pour le placer dans la salle des séances de l'académie de Lyon.

Frédéric Ozanam partage avec les hommes les plus humbles et les plus distingués le signe frappant de la vraie grandeur : « sa gloire s'accroît à mesure que sa vie s'éloigne. »

On lira, nous le croyons, avec intérêt, l'expression de ses dernières volontés :

Extrait du testament de Frédéric Antoine Ozanam, décédé à Marseille le 8 *septembre* 1853, *jour de la fête de la Nativité de la très sainte Vierge.*

« Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

« Aujourd'hui, vingt-trois avril mil huit cent cinquante-trois, au moment où j'accomplis ma quarantième année, dans les inquiétudes d'une maladie grave, souffrant de corps, mais sain d'esprit, j'ai écrit en peu de mots mes dernières volontés, me proposant de les exprimer plus complètement lorsque j'aurai plus de force.

« Je remets mon âme à Jésus-Christ mon Sauveur; effrayé de mes péchés, mais confiant dans l'infinie miséricorde, je meurs au sein de l'Église catholique, apostolique et romaine.

« J'ai connu les doutes du siècle présent, mais toute ma vie m'a convaincu qu'il n'y a de repos pour l'esprit et le cœur que dans la foi de l'Église et sous son autorité. Si j'attache quelque prix à mes longues études,

c'est qu'elles me donnent droit de supplier tous ceux que j'aime de rester fidèles à une religion où j'ai trouvé la lumière et la paix.

« Ma prière suprême à ma famille, à ma femme, à mon enfant, à mes frères et beaux-frères, à tous ceux qui naîtront d'eux, c'est de persévérer dans la foi, malgré les humiliations, les scandales, les désertions dont ils seront témoins.

« A ma tendre Amélie, qui a fait la joie et le charme de ma vie, et dont les soins si doux ont consolé depuis un an tous mes maux, j'adresse des adieux courts comme toutes les choses de la terre. Je la remercie, je la bénis et l'attends. Au ciel seulement je pourrai lui rendre autant d'amour qu'elle en mérite. Je donne à mon enfant la bénédiction des patriarches, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Il m'est triste de ne pouvoir travailler plus longtemps à l'œuvre si chère de son éducation, mais je la confie sans regret à sa vertueuse et très aimée mère. A mes frères Alphonse et Charles toute ma reconnaissance pour leur affection ; à mon frère Charles particulièrement, pour toute la sollicitude que lui a causée ma santé. A ma mère, Mme Soulacroix, à Charles Soulacroix, rendez-vous auprès de ceux que j'ai pleurés avec eux. J'embrasse dans une seule pensée tous mes parents et amis que je ne puis nommer ici. Cependant je veux que mon oncle Haraneder, mes cousins Jaillard, M. Noirot, et M. Ampère, à qui je dois tant, Henri Pessonneaux, Lallier et Dufieux, mes plus anciens amis, trouvent ici un souvenir. Je remercie encore une fois tous ceux qui m'ont rendu service. Je demande pardon de mes vivacités et de mes

mauvais exemples. Je sollicite les prières de tous les miens, de la société de Saint-Vincent-de-Paul, de mes amis de Lyon.

« Ne vous laissez pas ralentir par ceux qui vous diront : *Il est au ciel;* priez toujours pour celui qui vous aime beaucoup, mais qui a beaucoup péché. Aidé de vos supplications, chers bons amis, je quitterai la terre avec moins de crainte.

« J'espère fermement que nous ne nous séparerons point, et que je reste avec vous jusqu'à ce que vous veniez à moi.

« Que sur vous soit la bénédiction du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

« Pise, le 23 avril 1853.

« J'ajoute ici les plus tendres remerciements pour les frères Bevilacqua, M. le docteur Prato et le révérend M. Mazzucco[1], qui m'ont comblé de leur amitié. Dieu seul peut les en récompenser dignement. »

« A l'Antignano, 18 août 1753. »

[1] M. Mazzucco était alors supérieur des lazaristes de Livourne.

CHAPITRE XXIV

Ozanam ; son caractère, ses vertus. — Détails qui n'ont pu trouver place dans le récit de cette vie si pleine et si saintement remplie.

Malgré l'étendue de cette biographie, on nous permettra d'y ajouter certains traits qui aideront encore à faire mieux connaître celui que nous avons essayé de peindre en quelque sorte par lui-même, c'est-à-dire par ses œuvres. En écrivant ces pages, d'ailleurs, il nous semble le voir revivre, et plus nous prolongeons ce récit, plus cette douce illusion se continue et nous console.

Généralement on aime à se faire une idée du physique des hommes qui ont laissé après eux une certaine célébrité. On revêt alors leurs talents et leurs vertus d'une enveloppe calquée sur la beauté de l'esprit et de l'âme du sujet distingué dont on veut se représenter l'image. Malheureusement, pour les imaginations ardentes, les portraits qu'elles composent de la sorte sont

presque toujours fort éloignés de la ressemblance et de la vérité. Qui pourrait, par exemple, se figurer jamais saint Vincent de Paul sous une forme aussi lourde, aussi épaisse, aussi peu gracieuse que celle dont les peintres les plus fidèles nous offrent l'image, du moins dans sa vieillesse?

Il est donc impossible à ceux qui n'ont pas eu le bonheur de voir et de connaître Ozanam pendant sa vie, de se faire une idée de sa personne. Ses traits n'avaient d'autre expression que celle des sentiments qui agitaient son âme. De là cette mobilité qui a fait le désespoir de tous les artistes qui ont essayé de les saisir et de les reproduire. Aucun de ses portraits ne lui ressemble complètement [1].

Toutefois, si le pinceau est resté impuissant, il n'en est pas ainsi de la plume de M. Caro, aujourd'hui académicien, autrefois son élève au collège Stanislas, ainsi que nous l'avons déjà dit ailleurs. Nous nous permettrons de lui emprunter la page où il dépeint avec tant de vérité celui que nous désirons montrer à nos lecteurs tel qu'il était :

« Ozanam n'avait pour lui rien de ce qui prédispose en faveur d'un homme, ni la beauté, ni l'élégance, ni la grâce. Sa taille était médiocre, son attitude gauche et embarrassée; des traits incorrects, un teint pâle, une extrême faiblesse de vue, qui donnait à son regard quelque chose de troublé et d'indécis, une chevelure longue et en désordre lui composaient une phy-

[1] Celui que nous mettons en tête de ce livre nous a paru le plus fidèle. Il est dû à l'habile crayon d'un peintre des plus distingués de notre époque, M. Janmot, de Lyon, ami d'enfance d'Ozanam.

sionomie assez étrange; mais on ne pouvait rester longtemps indifférent à cette expression de douceur et de bonté, transmise du cœur à travers un masque un peu lourd, mais qui n'était disgracieux qu'à première vue. Que la vraie bonté est belle, et que cette beauté est rare! Joignez à cela un sourire d'une très spirituelle finesse, et à certains moments un épanouissement d'intelligence sur cette physionomie transformée, comme si elle se fût ouverte pour laisser passer un rayon de l'âme; ajoutez enfin, comme dernier trait, l'habitude de souffrir, visiblement empreinte sur ce visage maladif, mais en même temps l'habitude de souffrir avec calme, marquée dans cette expression singulière de sérénité douloureuse, qui devint chez lui dominante dans les deux dernières années de sa vie; on conviendra qu'à ce prix, l'irrégularité des traits importe peu, et que le plus difficile des hommes se résignerait à être laid de cette charmante manière. D'ailleurs, Ozanam était à mille lieues de penser à tout cela, et je gagerais bien qu'il n'a pas perdu une minute de sa vie laborieuse à se demander si sa laideur avait du charme ou n'en avait pas. C'était de tous les hommes le plus étranger et le plus indifférent à ces sortes de choses, et il avait bien raison de ne pas s'en soucier.

« Comme il y avait de la gêne dans son maintien, il y avait aussi de l'embarras, et presque de la gaucherie dans ses premières paroles. Son élocution, au début, semblait souffrir d'une sorte de timidité physique; elle était difficile, lente, et ne se dégageait qu'avec peine d'une certaine obscurité. Elle n'osait s'enhardir que peu à peu, sous la pression de cette dialectique inté-

rieure de la pensée que l'obstacle provoque ou que la sympathie échauffe. Les premiers moments étaient toujours à l'incertitude et au trouble, aussi bien dans une conversation privée, en tête à tête avec un écolier, que dans un entretien écouté, au milieu d'un salon; dans la chaire modeste du collège comme dans cette chaire de la Sorbonne, qui, de temps à autre, n'était pas sans avoir quelque air de tribune.

« Mais cette mauvaise honte cédait bientôt, non pas tant au légitime sentiment d'une supériorité qui se rend justice à elle-même, qu'au vaillant effort d'une volonté pour laquelle c'était un devoir de produire les idées avec toute la force et la chaleur qu'on doit mettre au service de la vérité; son talent était encore de la conscience. Ces singulières timidités d'une pensée qui s'effrayait d'elle-même, se marquaient visiblement dans son écriture tourmentée, inégale, surchargée de ratures. Une lettre, des notes éparses, une page destinée à la publicité, tout ce qui sortait de sa plume portait l'empreinte d'un labeur difficile, d'un goût inquiet, toujours mécontent de son œuvre, et d'une certaine indécision, hésitant entre les formes diverses et les nuances d'une idée. Il y avait de tout cela dans Ozanam quand il était de sang-froid. Mais le travail de l'idée produisait l'enthousiasme, et tous ces embarras disparaissaient : la parole et le style devenaient tout d'un coup vifs, impétueux; en un instant tout changeait de face, l'homme trop défiant de lui-même disparaissait dans l'orateur, ou dans l'écrivain sûr de la vérité. »

Malgré une constitution frêle, assez délicate et su-

jette à une infinité de petites indispositions, Frédéric avait une excellente poitrine, un timbre de voix plein et sonore. Il était infatigable à la marche, comme nous l'avons dit ailleurs. Il fallait bien encore qu'il eût une santé assez forte pour soutenir en plusieurs circonstances, et pendant plusieurs mois, des travaux de seize heures par jour, et pour y consacrer souvent une bonne partie de ses nuits. A part deux ou trois grandes maladies dont il fut atteint, il ne se trouva presque jamais forcé de suspendre ses occupations ni de garder la chambre.

Son tempérament éminemment nerveux le rendait très irritable et le portait à l'impatience ; mais toute sa vie, et même dès son enfance, il combattit avec courage ce mauvais penchant. Tout jeune encore, lorsqu'on venait à le contrarier, et qu'on le poussait à bout, il s'écriait d'une voix alarmée : « Finissez, finissez, vous allez me faire mettre en colère. » On conçoit qu'avec une disposition semblable, jointe à l'esprit de droiture et aux sentiments nobles et délicats que nos excellents parents nous avaient inspirés dès l'âge le plus tendre, Ozanam dut trouver, dans ses nombreux rapports avec des hommes de toute condition, de fréquentes occasions d'exercer sa patience. Elle lui échappait bien quelquefois comme à tout enfant d'Adam ; mais, le premier mouvement passé, il en devenait tout confus, s'en repentait amèrement, et réparait généreusement sa faute en allant humblement présenter ses excuses à ceux qu'il croyait avoir offensés. Plusieurs fois nous avons été témoin nous-même de ces scènes édifiantes ; nous n'en citerons qu'un seul exemple : Un

Italien, auquel il s'était intéressé, avait abusé de sa protection. Lorsqu'il revint se présenter à lui, Ozanam l'accueillit fort mal et le renvoya avec humeur; mais à l'instant même il en eut du remords; il prit aussitôt son chapeau, courut après lui, le rejoignit et lui donna avec l'aumône une preuve de la peine qu'il éprouvait de lui avoir parlé un peu rudement. « Il ne faut jamais, dit-il ensuite, réduire un homme au désespoir. On n'a pas le droit de refuser un morceau de pain au plus vil scélérat. Il ajoutait que lui-même un jour aurait besoin que Dieu ne fût pas inexorable pour lui, comme il venait de l'être pour une de ses créatures rachetées au prix de son sang. »

Par malheur son esprit était toujours inquiet et indécis, ce qui lui permettait rarement de jouir en paix des courts instants de bonheur si clair-semés dans sa vie. Un jour, entre autres, le voyant triste et abattu, nous lui représentions toutes les raisons qu'il avait de se trouver heureux; il nous répondit : « C'est vrai, mais c'est précisément parce que je suis trop heureux que je crains quelque malheur imminent, l'un étant presque toujours le précurseur de l'autre. »

Quoique profondément instruit en religion, la délicatesse de sa conscience allait jusqu'au scrupule, en lui inspirant une crainte exagérée d'offenser Dieu. Ses inquiétudes le rendaient malheureux et le privaient parfois de cette sainte liberté qui sait mêler une certaine aisance et une douce joie à l'accomplissement fidèle de la loi du Seigneur.

Son caractère indécis le rendait très sévère pour lui-même, quoique fort tolérant pour les autres. Lorsqu'il

avait une décision à prendre, ce qui lui coûtait infiniment, on était certain qu'il se déterminerait toujours pour le parti le plus rigoureux, estimant, à tort, qu'il était le plus sûr.

Frédéric avait hérité de l'esprit patriarcal que nous avaient inspiré nos excellents parents : il aimait avant tout la vie de famille. Nous avons cité plus haut (page 514) ses propres paroles sur la haute estime, la profonde reconnaissance et le tendre amour qu'il avait pour son père et sa mère; c'était même pour celle-ci une sorte de culte religieux. On retrouve sans cesse dans sa correspondance des expressions qui démontrent à quel degré il portait la piété filiale. On en jugera par le passage suivant d'une lettre écrite à l'un de ses cousins qui venait de perdre sa mère :

« Sans doute, rien n'est plus déchirant que cette longue absence, rien n'est plus sombre que cette solitude croissante et ce vide que la mort fait autour de nous, et dans le premier moment toute pensée de consolation semble impossible, injurieuse même pour notre tristesse. J'ai connu cet état; mais il a peu duré. Bientôt d'autres moments sont venus où j'ai commencé à pressentir que je n'étais point seul, où quelque chose d'une douceur infinie s'est passé au fond de moi; c'était comme une assurance qu'on ne m'avait point quitté, c'était comme un voisinage bienfaisant, quoique invisible; c'était comme si une âme chérie, en passant, m'eût caressé de ses ailes. Et de même qu'autrefois je connaissais les pas, la voix, le souffle de ma mère; ainsi quand un souffle réchauffant ranimait mes forces, qu'une idée vertueuse se faisait entendre à mon esprit,

qu'une salutaire impression ébranlait ma volonté, je ne pouvais m'empêcher de croire que c'était toujours elle.

« Maintenant, après deux années, après le temps qui peut dissiper les premiers égarements d'une imagination ébranlée, j'éprouve toujours ceci. Il y a des instants de tressaillement subit, comme si elle était là, à mes côtés; il y a surtout, lorsque j'en ai le plus besoin, des heures de maternel et filial entretien, et alors je pleure peut-être plus que dans les premiers mois, mais il se mêle à cette mélancolie une ineffable paix; quand je suis bon, quand j'ai fait quelque chose pour les pauvres, qu'elle a tant aimés; quand je suis en repos avec Dieu, qu'elle a si bien servi, je vois qu'elle me sourit de loin. Quelquefois, si je prie, je crois écouter sa prière qui accompagne la mienne, comme nous faisions ensemble le soir au pied du crucifix. Enfin souvent, je ne le dirais à personne, mais à toi je puis le dire, lorsque j'ai le bonheur de communier, lorsque le Sauveur vient me visiter, il me semble qu'elle le suit dans mon misérable cœur, comme tant de fois elle le suivit, porté en viatique dans d'indigentes maisons. Et alors j'ai une ferme croyance de la présence réelle de ma mère auprès de moi [1]. »

Ce fut à l'admiration des vertus de sa mère, aux exemples édifiants de sa sœur, et surtout à sa grande dévotion envers la sainte Vierge, qu'il dut, comme il l'affirme lui-même, le respect et l'estime qu'il ne cessa de professer toute sa vie pour les femmes, au point qu'il

[1] *Lettres*, t. II, p. 13, 2e édit.

prétendait que le rôle des femmes chrétiennes était « quelque chose d'analogue à celui des anges gardiens. Elles peuvent conduire le monde, mais en restant invisibles comme eux. »

Ozanam tenait à célébrer la fête de chacun des membres de la famille; c'était l'une de ses meilleures joies; et fallût-il s'imposer quelque gêne, ou même un voyage fatigant pour se trouver au rendez-vous, il n'hésitait pas un instant. Chercher quel modeste présent pourrait être agréable à la personne fêtée était pour lui l'une de ses plus douces préoccupations. Ces petites solennités domestiques lui paraissaient une sorte de devoir; il y voyait, en effet, avec raison, un moyen de resserrer de plus en plus les liens précieux que le sang avait formés.

« Quoiqu'il fût très sobre, et que souvent même il ne s'aperçût pas de ce qui lui était servi, il avait à cœur que, le dimanche et les jours de fête, il y eût sur la table quelque mets plus délicat que de coutume. C'était lui qui le commandait d'ordinaire, ou même qui l'apportait. Étranger à toute idée de luxe, peu soigneux de son vêtement, content des plus simples meubles, il attachait du prix à un bouquet de fleurs; il aimait à en avoir auprès de lui, sur son bureau.

« Le 23 de chaque mois, date chère à sa mémoire, parce que c'était celle de son mariage, il ne manquait jamais d'offrir à sa femme quelques plantes fleuries. Même à la veille de sa mort, il n'oublia point de le faire; et le 23 août qui la précéda, étant encore au village de l'Antignano, il envoya chercher une branche de myrte qu'il avait remarquée au bord de la mer,

pour la donner à celle qui, depuis douze ans, charmait et fortifiait sa vie [1]. »

Nous croyons devoir ajouter à ce que nous venons de dire sur l'amour d'Ozanam pour la vie de famille, les sentiments élevés et éminemment religieux que lui inspirait la paternité. On en jugera par les deux passages suivants que nous trouvons dans ses lettres : « Je suis père! nous avions beaucoup prié, nous faisions prier encore, jamais nous n'avions plus senti le besoin d'une assistance divine! Nous avons été exaucés au delà de nos espérances. Ah! Monsieur, quel moment que celui où j'ai entendu le premier cri de mon enfant, où j'ai vu cette petite créature immortelle que Dieu remettait entre mes mains! qui m'apportait tant de douceurs et aussi tant d'obligations! Avec quelle impatience j'ai attendu l'heure de son baptême! Nous lui avons donné le nom de Marie, qui était celui de ma mère, et en mémoire de la puissante patronne à l'intercession de laquelle nous attribuons cette heureuse naissance. Maintenant, la mère, à peu près rétablie, a la consolation d'allaiter son enfant; c'est un plaisir bien laborieux, mais bien vif. Ainsi nous ne perdrons pas les premiers sourires de notre petit ange. Nous commencerons son éducation de bonne heure, en même temps qu'il recommencera la nôtre; car je m'aperçois que le Ciel nous l'envoie pour nous apprendre beaucoup et nous rendre meilleurs. Je ne puis voir cette douce figure, toute pleine d'innocence et de pureté, sans y trouver l'empreinte sacrée du Créateur, moins effacée qu'en nous. Je ne

[1] *Biographie d'Ozanam*, par le P. Lacordaire, *Œuvres complètes d'Ozanam*, t. 1, p. 75, 1re édit.

puis songer à cette âme impérissable dont j'aurai à rendre compte, sans que je me sente plus pénétré de mes devoirs. Comment pourrai-je lui donner des leçons, si je ne les pratique? Dieu pouvait-il prendre un moyen plus aimable de m'instruire, de me corriger, et de me mettre dans le chemin du ciel [1]. »

« Je ne sais rien de plus doux sur la terre que de trouver, en rentrant chez moi, ma femme bien-aimée avec ma chère enfant dans ses bras. Je fais alors la troisième figure du groupe, et je demeurerais volontiers des heures entières dans l'admiration si, tôt ou tard, des cris ne venaient me rappeler que la pauvre nature humaine est bien fragile, que sur cette petite tête bien des périls sont suspendus, et que toutes les joies de la paternité ne sont données que pour en adoucir les devoirs [2]. »

L'amitié ne fut pas pour Ozanam le sentiment éphémère d'une jeunesse enthousiaste. Ni les années, ni le mariage, ni la célébrité n'affaiblirent en lui la vive affection qu'il avait vouée à un certain nombre d'hommes distingués par leur science, par l'élévation de leurs sentiments, et surtout par leurs vertus. Il conserva toujours un sincère attachement même pour ses amis d'enfance. Rien peut-être n'est plus touchant dans ses lettres que d'y voir son cœur s'ouvrir et déborder, sans s'épuiser jamais, pour témoigner à ceux qu'il aimait combien leur souvenir lui était précieux, et ce souvenir l'accompagnait dans ses prières, surtout à la sainte communion. Les jeunes gens étaient admis volontiers au par-

[1] *Lettres*, t. II, p. 86, 1re édit.
[2] *Lettres*, t. II, p. 89.

tage de cette riche affection, et tous diront que cet accueil leur fit beaucoup de bien. Il suffirait, pour montrer combien il était aimé, apprécié, de rappeler ici le nombre étonnant de biographies dans lesquelles chacun s'efforça de célébrer son savoir, sa bienveillance et ses vertus, sans que jamais aucune voix discordante se soit élevée pour troubler cet admirable concert. L'amour, en effet, appelle l'amour. Ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est que vivant au milieu de collègues qui ne partageaient pas tous, au moins au même degré, sa foi ni ses sentiments religieux, et à une époque agitée par les questions les plus brûlantes, il sut néanmoins, pendant douze ans, se concilier leur estime et leur amitié la plus cordiale.

La tolérance fut l'un des principaux caractères qui distinguèrent et honorèrent la vie d'Ozanam. Elle était une effusion de son ardente charité. Toutefois, lorsqu'il s'agissait du dogme ou des droits de l'Église, on le trouvait comme un mur d'airain. Jamais il ne fit sur ce sujet l'ombre d'une concession; jamais il ne dissimula ni ne chercha à atténuer un seul article de la foi. Frédéric partagea les idées libérales qui avaient cours à cette époque parmi les chrétiens les plus fervents; mais il ne dépassa jamais les bornes d'une sage modération. Il marcha sur les traces des hommes les plus distingués par leur science et leur fidèle attachement à la sainte Église, tels que Mgr Maret, Mgr Gerbet, l'abbé Combalot, le P. Lacordaire, etc. Son respect profond pour les décisions du saint-siège avait fait de lui le fils le plus soumis à la voix du Père commun de la chrétienté. Ozanam, en effet, proclamait « que *l'or-*

thodoxie est le nerf et la force de la religion, et que, *sans cette condition vitale, toute association catholique est impuissante.* Il ajoutait, dans son testament, « qu'il n'y a de repos pour l'esprit et le cœur que *dans la foi de l'Église et sous son autorité.* »

Après sa mort seulement, les exagérations et les erreurs du catholicisme libéral arrivèrent à ce point, qu'elles furent condamnées dans le *Syllabus* et plusieurs fois encore par Pie IX, le plus libéral peut-être de tous les papes.

Voici ce qu'écrivait le P. Lacordaire au sujet de la tolérance que professait Frédéric :

« Ozanam, au jour de son baptême invisible, avait reçu l'huile avec le vin, et ces deux sources nées en lui le même jour l'avaient fait croître en grâce devant Dieu et devant les hommes. On a beau lire les pages qu'il nous a laissées, on a beau se rappeler ses actes et ses discours, on n'y découvre ni la colère qui se venge, ni l'amertume qui s'accroît en se répandant, ni le mépris qui brave, ni l'ironie qui se moque sous prétexte d'instruire ou de corriger. Sans abaisser jamais l'Église devant le monde, il tient d'une main généreuse, parce que c'est la charité qui le guide, le sceptre tout-puissant de la vérité. Il plaint plus qu'il n'accuse, il pardonne plus qu'il ne condamne, et, toujours invincible sous le bouclier, il tempère dans son épée la force qu'il y sent, de peur d'achever la mort en quelque âme qui peut encore vivre[1]. »

Mais lorsqu'il s'agissait des personnes, l'indulgence

[1] *Biographie d'Ozanam*, t. I. *Œuvres complètes d'Ozanam*, 1re édit.

d'Ozanam n'avait, pour ainsi dire, plus de bornes. Si l'on disait devant lui, en parlant d'un coupable : C'est un homme perdu, il aimait à répondre : « Après cela, je crois que le bon Dieu a un secret, et, s'il a un secret, soyez sûr que c'est un secret de miséricorde. » Sa tolérance n'avait rien de commun avec la faiblesse : c'était, comme le dit avec beaucoup de raison son célèbre ami M. Ampère, « une libéralité de vues qui lui faisaient reconnaître des sympathies même en dehors du camp dans lequel il combattait; c'était une connaissance intime des hommes, qu'une patience douce et discrète finira toujours par désarmer; c'était l'imitation touchante de Notre-Seigneur, qui ne brisa jamais le roseau courbé, qui n'éteignit pas la lampe encore fumante. »

En effet, dans le discours que prononça Ozanam au cercle catholique en 1843, pour recommander la modération dans la polémique chrétienne, après avoir invité à la tolérance envers ceux qui doutent, par l'exemple de saint Basile, entretenant une touchante correspondance avec le sophiste Libanius, entourant de toute la piété filiale d'un disciple son vieux maître païen dont il ne désespéra jamais, l'orateur, fidèle à l'esprit de ce grand saint, ajoutait : « Beaucoup ressentent amèrement la douleur de ne pas croire; on leur doit une compassion qui n'exclut pas l'estime. Il serait habile, quand il ne serait pas juste, de ne les point rejeter dans la foule décroissante des impies, et de distinguer entre les étrangers et les ennemis. » Les rapports fréquents qu'il avait eus avec un grand nombre de savants lui avaient appris à connaître beaucoup d'*habitudes chrétiennes*, de *souvenirs salutaires*, de *disposi-*

tions favorables, comme il l'écrivait délicatement, chez ceux qui n'étaient pas avec lui, à estimer « ces esprits laborieux qui, sans avoir la foi, l'ont servie du moins par la droiture et la solidité de leur science ».

La lettre qu'il écrivit à M. Ernest Havet, l'un de ses collègues, offre un admirable modèle de ces principes réduits en pratique [1].

Avec un cœur si tendre et si aimant pour tous ceux qui l'entouraient, si compatissant pour ceux qui s'étaient égarés dans les sentiers de l'erreur, est-il étonnant qu'Ozanam ait eu toute sa vie un dévouement sans bornes pour les pauvres? Le germe en avait été puisé, il est vrai, dans le cœur de son père et de sa mère, qui rivalisaient de zèle pour voler au secours des indigents. Dès sa plus tendre enfance, Frédéric s'apitoyait sur le sort malheureux des petits ramoneurs dont le cri se faisait entendre pendant l'hiver. Plus tard la foi vint surnaturaliser et développer cette précieuse sensibilité, qui n'était encore qu'un simple héritage accordé par la nature. Il voyait dans les pauvres les membres souffrants de Jésus-Christ, s'étudiant surtout à apporter dans le bienfait ces ménagements qui font oublier à l'assisté son infériorité apparente. Il cherchait encore à recueillir de ses visites charitables des leçons pour sa propre conduite : tantôt il admirait la patience et la résignation de ses protégés, tantôt il voyait dans leur dénuement la condamnation du luxe et du bien-être. L'instabilité des choses humaines lui apparaissait d'une manière frappante lorsqu'il rencontrait, ce qui n'était pas rare, des

[1] *Lettres*, t. II, p. 261, 2e édit.

familles déchues de leur ancienne prospérité; et il en concluait le détachement que l'on doit avoir des biens de ce monde; puis remerciait la Providence de lui avoir épargné de semblables épreuves, à cause de sa faiblesse Ces études chrétiennes étaient précisément l'un des avantages les plus précieux qu'il faisait valoir auprès des jeunes gens appelés à faire partie de la société de Saint-Vincent-de-Paul.

Nous avons vu ailleurs que le service des pauvres fut l'une des principales préoccupations de toute sa vie, et nous avons dit avec quel zèle il travailla à établir et à développer sa chère Société; ajoutons seulement ici quelques traits qui révéleront la délicatesse ingénieuse de sa charité.

Il ne manquait jamais, le jour de l'an, d'aller donner des étrennes à ses pauvres, voulant qu'ils eussent leur part des joies que la nouvelle année répand au sein de toutes les familles; il poussait même encore plus loin ses attentions et ses prévenances. Il recueillait avec soin les jouets que sa fille avait reçus l'année précédente et les lui faisait porter aux enfants des indigents qu'il visitait. C'était pour elle une leçon de charité et un grand bonheur procuré aux pauvres petits qui les recevaient [1].

« Le matin de l'un de ces jours, celui de 1852, il dit à sa femme qu'il connaissait une famille si malheureuse, qu'elle avait été obligée de mettre au mont-de-piété sa commode de mariage, dernier reste d'une

[1] Un grand nombre de conférences ont suivi ce touchant exemple. Aux premières séances de l'année il est fait une quête *pour les étrennes des pauvres.*

ancienne aisance, qu'il avait envie de la leur rendre pour leurs étrennes du premier de l'an. Sa femme l'en dissuada par d'excellentes raisons, et il s'y rendit. Le soir venu, au retour des visites officielles, Ozanam était triste; il jeta un regard douloureux sur les jouets entassés aux pieds de sa fille, et ne voulut pas toucher aux bonbons qu'elle lui présentait. Il était aisé de comprendre qu'il regrettait la bonne œuvre manquée le matin. Sa femme alors l'ayant engagé à suivre sa première pensée, il partit aussitôt pour racheter le meuble, et, après l'avoir accompagné jusque chez ces pauvres gens, il rentra tout heureux [1]. »

Toutes les occasions qu'il avait de soulager le malheur étaient pour lui de véritables bonnes fortunes. Sa charité toutefois n'était pas aveugle, elle était large et éclairée; en voici une preuve : il ne voulait pas qu'on s'inquiétât de la foi du pauvre avant d'avoir porté secours à sa misère, et sur ce point il n'entendait pas contradiction. Un jeune pasteur protestant avait eu la généreuse pensée de confier à une société catholique une somme d'argent pour la distribuer aux pauvres, il l'avait recueillie parmi ceux de sa religion. Ozanam l'accepte avec reconnaissance, l'apporte à la conférence et raconte, tout joyeux, de quelle main il l'a reçue. Mais l'un des membres de la réunion, homme positif, après avoir fait en peu de mots l'éloge de la tolérance en matière de religion, conseilla de consacrer ce secours extraordinaire d'abord aux pauvres catholiques, puis de donner seulement le surplus aux dissidents. Il est vrai

[1] *Biographie d'Ozanam*, par le P. Lacordaire.

qu'il n'ajouta pas, « s'il en reste. » Pendant qu'il parlait, on pouvait surprendre sur le visage d'Ozanam l'étonnement et l'émotion qui l'agitaient; on devinait, au frémissement de la main dont il relevait ses longs cheveux, que son cœur ne serait bientôt plus maître de contenir son impatience : « Messieurs, s'écrie-t-il tout à coup, si cet avis a le malheur de prévaloir, s'il n'est pas bien entendu que nous secourons les pauvres, sans distinction de culte, je vais de ce pas reporter aux protestants les secours qu'ils m'ont remis; je leur dirai : Reprenez-les, nous n'étions pas dignes de votre confiance. » Il ne fut pas nécessaire d'aller aux voix. L'apôtre saint Paul n'a-t-il pas dit : « Parmi vous il n'y a ni Juifs, ni Grecs, ni esclaves, ni hommes libres, vous êtes tous un en Jésus-Christ (Galat. III, 28). »

En 1847, il y eut en Irlande une horrible famine; elle avait commencé pendant les deux années précédentes, mais en 1847 l'état de ce malheureux pays surpassait tout ce que l'imagination peut concevoir de plus effrayant. Ozanam fut chargé de plaider la cause de ce pauvre peuple devant une assemblée générale de la société de Saint-Vincent-de-Paul. Il le fit avec cette éloquence entraînante que lui inspirait son exquise sensibilité. Nous nous rappelons qu'en passant en revue tout ce dont on pourrait facilement se priver pour venir en aide à ces infortunés, il s'éleva avec énergie et une sorte d'indignation contre ces jeunes fashionables qui allaient fumer sur les boulevards pour deux ou trois francs de cigares par jour, tandis que les Irlandais, leurs frères, mouraient de faim.

Le conseil général de la Société, devant une si grande

infortune, s'empressa de s'adresser à toutes les conférences pour demander à leur piété une contribution que nul cœur n'aurait pu refuser. Quoiqu'on eût déjà fait appel deux fois à la charité de toutes les conférences pour les malheureux inondés du Rhône et de la Loire, la nouvelle quête, qui s'étendit jusque dans les régions les plus lointaines, réalisa en peu de mois 154,197 fr. Bien faible pour tant de maux, mais plus grande qu'on n'osait l'espérer, cette somme, recueillie par une Société à peine connue, sur tous les points du globe où se trouve une âme qui croit à Jesus-Christ, fut aussitôt dirigée sur l'Irlande, reçue et distribuée en grande hâte, recevant mille bénédictions.

Malgré tout le zèle qui animait Ozanam pour ses œuvres de charité, il était cependant loin de négliger pour cela les travaux de sa profession. Comment celui qui prononça, au collège Stanislas, dès le début de sa carrière, cet admirable discours sur la *puissance du travail*[1], aurait-il pu se contredire dans sa conduite? Persuadé, à juste titre, que le travail est une loi divine à laquelle personne ne peut se soustraire sans forfaire aux desseins et à la volonté de Dieu, il n'admettait pas qu'on travaillât par seule passion pour la science, ou bien encore pour le seul but de la richesse, du plaisir ou du repos, c'est-à-dire pour ne plus travailler un jour. « J'écris, disait-il, parce que Dieu ne m'ayant pas donné la force de conduire une charrue, il faut néanmoins que j'obéisse à la loi du travail, et que *je fasse ma journée*[2]. »

[1] *Œuvres complètes d'Ozanam. Mélanges*, t. II, p. 1.
[2] *Introduction à l'histoire de la civilisation aux temps barbares.*

Ozanam aimait à dire : *Je gagne mon pain;* et lorsque la maladie l'empêchait de travailler, il s'écriait avec douleur, comme son cher patron saint Vincent de Paul : « Misérable que je suis, je mange un pain que je n'ai pas gagné. » Il pensait alors à Notre-Seigneur travaillant dans l'atelier de saint Joseph, et ce souvenir lui avait inspiré quelques vers charmants où il disait :

Je suis un ouvrier, un obscur mercenaire,
Qui travaille humblement dans l'atelier du Père.

Hélas! il ne travailla que trop; ses douze ans de professorat et les nombreux ouvrages qu'il a laissés en mourant, à l'âge de quarante ans, montrent assez la justesse de cette parole du P. Lacordaire : « Ce n'est pas en vain que l'on veut devancer le temps, le temps se venge de ceux qui se passent de lui. » On peut dire en toute vérité qu'Ozanam fut un martyr du travail.

Nous disons un *martyr,* car tous ses travaux s'accomplirent sous les inspirations de la foi; et presque au seuil de l'éternité, il a pu en toute vérité se rendre ce précieux témoignage : « Si une chose me console de quitter la terre avant d'y avoir fait ce que j'ai voulu, c'est que je n'ai jamais travaillé pour les louanges des hommes, mais pour le service de la vérité. » C'est ainsi qu'il ne se rendait à son cours qu'après avoir prié à genoux, pour ne rien dire de contraire à la vérité, ou dans le seul but de s'attirer des applaudissements.

Si nous remontons à la source de cette éminente pu-

reté d'intention, nous la trouverons dans les pieux exercices auxquels il se livra toute sa vie avec une constance inébranlable. La prière, les sacrements auxquels il participait au moins tous les huit jours, la méditation des choses divines, le soutenaient dans les hauteurs surnaturelles, malgré la préoccupation incessante de ses travaux d'esprit. Chaque matin il lisait dans une bible grecque, et souvent même dans le texte hébreu, quelques versets ou quelques pages de l'Écriture sainte, suivant que l'onction de Dieu le retenait plus ou moins sur ce qu'il avait lu. C'était la première demi-heure de sa journée. Il y avait ainsi puisé une connaissance efficace de la parole de Dieu.

Il était encore à Lyon lorsqu'il s'imposa cette sainte habitude. Une circonstance singulière et piquante vint lui faire comprendre toute l'utilité de la méditation des saintes lettres et l'affermir dans cette pieuse pratique. Un ministre protestant qui avait sans doute apprécié le talent et le mérite du jeune professeur de droit commercial, pensa que s'il pouvait parvenir à le faire entrer dans le giron de son Église, il aurait fait une brillante conquête et une riche acquisition. Tout enchanté de ce beau projet, il se rend auprès d'Ozanam, brûlant d'espoir de le convertir. Après des préliminaires pleins de courtoisie et d'éloges sur la haute capacité de celui dont il comptait déjà se faire un adepte, il entama une controverse sur les textes d'une bible traduite en français en 1700, par le savant ministre David Martin. Ozanam lui opposa le texte latin de la Vulgate, autrement ancien, puisqu'il a pour auteur saint Jérôme, qui vivait à la fin du IVe et au commencement du Ve siècle.

C'est la seule traduction que le saint concile de Trente ait déclarée authentique. Alors, avec ce ton mielleux que les prétendus réformés savent si bien prendre à l'occasion, sous prétexte de tolérance, notre pasteur crut éviter sa défaite en invoquant le texte grec, qui, selon lui, avait été mal traduit. Ozanam saisit aussitôt sa bible grecque, lui expliqua mot à mot les passages contestés, et lui démontra que saint Jérôme les avait parfaitement interprétés. Le pauvre ministre, confondu, prit le parti de se rejeter sur l'original même composé en hébreu, prétendant que les traducteurs en avaient faussé le véritable sens. Frédéric, qui avait encore sur son bureau la bible hébraïque, qu'il avait lue le matin, l'ouvrit et lui prouva de la manière la plus évidente que la Vulgate avait raison, et que c'était lui qui était dans l'erreur. Le pauvre ministre, complètement déconcerté par une science si étendue et si profonde, se retira honteux et confus, *jurant, mais un peu tard,* comme le renard de la fable, *qu'on ne l'y prendrait plus.*

La piété d'Ozanam était cependant loin de se résumer en pratiques de dévotion; mais il regardait celles-ci comme de puissants auxiliaires, indispensables pour tout homme qui veut vivre chrétiennement. Il s'appliquait surtout à retracer dans sa conduite la vie de Notre-Seigneur, et celle de son cher patron adoptif saint Vincent de Paul. C'est à ces sources célestes qu'il avait puisé les grandes vertus fondamentales du christianisme : l'humilité, la charité, le sacrifice et le dévouement; ajoutons le zèle de la gloire de Dieu et l'amour de l'Église, et notre cher Ozanam sera peint tout entier. Il avait le cœur du prêtre dans une vie d'homme du

siècle ; il fut apôtre dans une existence laïque. Aussi, durant de longues années hésita-t-il entre la vie du monde et la vie religieuse ; nous avons déjà parlé plus haut de tous ses tourments à ce sujet [1], des prières ardentes qu'il avait adressées au Ciel et de tous les soins que sa piété avait mis en œuvre pour connaître la volonté divine. Sa charité ne s'étendait pas seulement aux pauvres, auxquels il consacrait au moins la dîme de ses dépenses ; une aumône qui lui coûtait bien plus encore, était celle de son temps, la seule chose dont il fût avare ; et il n'hésitait pas à la faire de la meilleure grâce du monde, lorsqu'il s'agissait de donner des conseils aux jeunes étudiants qui allaient lui en demander.

Cinq fois par semaine, c'est-à-dire tous les jours où il n'avait pas à paraître devant le public, sa porte leur était ouverte depuis huit heures jusqu'à dix heures du matin ; il s'entretenait longtemps avec eux, et, quoique dévoré souvent par l'ardeur du travail qu'il avait été obligé d'interrompre, rien ne laissait percer l'impatience ou le regret. Nous n'en citerons à ce sujet qu'un exemple : c'est un souvenir qu'on nous communiquait hier, et qu'une date de plus de vingt-cinq ans n'a pu effacer. Un jeune abbé et M. Prévost-Paradol venaient de passer ensemble leur examen de licence ès lettres avec une grande distinction. Ozanam avait été leur juge. Frappé de l'intérêt que ce dernier lui avait témoigné, le jeune ecclésiastique le pria de vouloir bien le recevoir pour lui donner ses conseils. Au jour et à l'heure indiqués,

[1] P. 329.

il était chez le professeur, et recueillait avec avidité les excellents avis qu'il lui donnait pour ses études futures. Au moment le plus intéressant de la conversation, une personne entra et dit un mot à l'oreille d'Ozanam. Aussitôt le jeune abbé se leva pour se retirer, car c'était l'heure du déjeuner, il ne voulait pas être indiscret. Son bienveillant interlocuteur le pria de se rasseoir pour écouter ce qu'il avait encore à lui dire. Deux fois encore, par délicatesse, le modeste ecclésiastique voulut se lever. Frédéric insista avec une rare bonté, lui disant en toute sincérité qu'il lui causait une véritable peine en le quittant ainsi. Cet aimable accueil d'un savant chrétien qui sacrifiait jusqu'à son repos pour lui être utile, fit une si profonde impression sur celui qui en était l'objet, qu'il nous dit : « Jamais je n'oublierai la bonne grâce avec laquelle M. Ozanam m'a reçu ; j'ai trouvé ailleurs beaucoup de courtoisie, mais chez lui j'ai rencontré la charité chrétienne exercée envers un inconnu. »

Non, le jeune abbé n'était point un inconnu pour celui qui avait apprécié ses talents et pressenti ses hautes destinées ; c'était, en effet, l'homme de Dieu que l'Église de Versailles s'applaudit d'avoir aujourd'hui pour évêque, monseigneur Goux.

Nous avons dit qu'Ozanam avait un cœur d'apôtre ; en effet, il ne négligeait aucune occasion de faire du bien. Souvent dans la discussion sa répartie était vive et spirituelle. Il nous raconta lui-même que, voyageant un jour en chemin de fer, il se trouva placé devant un conscrit qui, tout fier de son nouvel uniforme, avait entrepris une séduisante causette avec une jeune fille assise à

côté de lui. Frédéric l'invite carrément à se taire ; notre chevalier répond : « Monsieur, de quel droit me parlez-vous ainsi? je n'ai pas de leçon à recevoir de vous. — Mon ami, c'est ce qui vous trompe, car précisément je suis payé par le gouvernement pour en faire. » On voit d'ici notre pauvre recrue, tout ébahie, ouvrir de grands yeux et ne plus souffler mot.

Nous lisons dans l'éloge d'Ozanam par M. Frédéric Poulin : « Il ne savait se refuser à aucune coopération lorsqu'il s'agissait d'une œuvre de charité. On connaît cette belle *société de Saint François Xavier,* qui réunit aux avantages d'une association de secours mutuels tous les caractères d'une association chrétienne. Je l'ai entendu moi-même faire à de simples ouvriers des discours où il s'efforçait de mettre à leur portée les trésors de sa riche érudition. Mes amis, leur disait-il, chacun a son métier ici-bas ; mon métier, à moi, c'est de compulser de vieux livres : eh bien! dans la poussière des bibliothèques, je trouve parfois des leçons que le passé nous a léguées sous une forme pleine d'attraits. Laissez-moi donc vous raconter une de ces vieilles histoires qui charmaient les veillées de nos pères.

« Alors, avec une grâce que la Sorbonne eût enviée aux chapelles souterraines de Saint-Sulpice, il commençait le récit d'une de ces légendes que l'Irlande semble avoir empruntées à l'Orient et animées d'un souffle chrétien. Tous ces hommes du peuple comprenaient, admiraient, applaudissaient bruyamment. Puis venait la morale : Ces histoires, reprenait l'orateur, sont l'emblème de l'autre vie, où seront récompensées ou punies toutes les actions de celle-ci. Nous sommes tous

comme ces ouvriers des Gobelins qui, suivant les plans d'un artiste inconnu, s'appliquent à assortir les fils de diverses couleurs sur le revers de la trame. Ils ne voient pas le résultat de leur travail. C'est seulement lorsque tout est terminé qu'ils peuvent admirer à leur aise ces fleurs, ces figures, ces scènes splendides et dignes des palais des rois. Ainsi nous, mes amis, nous travaillons, nous souffrons ici-bas, sans en voir le terme ni le fruit. Mais Dieu le voit, et quand il nous révèle notre tâche, il montre à nos regards émerveillés ce que lui, le grand artiste invisible et présent partout, a fait de toutes ces fatigues, qui nous semblent si stériles; et il daigne placer dans son grand palais ces faibles œuvres de nos mains [1]. »

Toutefois Ozanam ne se bornait pas à parcourir les humbles vallées de la pauvreté, de l'ignorance et de la charité fraternelle, son âme ardente y était à l'étroit; il lui fallait des régions « plus larges et plus élevées. Il voulait que la charité servît de médiatrice aux générations de son siècle, versant la lumière que le raisonnement éperdu y répandait en vain. Saint Vincent de Paul, choisi par Ozanam et ses coopérateurs pour signe de ralliement, était lui-même un nom pacifique, un nom cher au monde et à l'Église; son prestige, tenant du ciel et de la terre, convenait à toute âme généreuse [2]. »

C'est sous l'aimable drapeau de la charité, tenu par la main de saint Vincent de Paul, qu'il espérait

[1] Ouvrage couronné à l'académie des jeux Floraux, 3 mai 1861, p. 53.

[2] *Civilisation au* v^e *siècle*, préliminaire du P. Lacordaire, 1re édit.

réunir les jeunes chrétiens de tous les partis, pour les affermir dans leur foi, obtenir le baiser de paix entre les pauvres et les riches, et ne plus faire de ces deux camps ennemis qu'une seule bergerie sous la houlette d'un seul pasteur.

Nous ne pouvons passer sous silence la prudence admirable dont fit preuve Ozanam dans les circonstances les plus difficiles et les plus délicates. Un fragment des préliminaires du P. Lacordaire, placé à la tête de la *Civilisation au* v^e^ *siècle* [1], donnera à notre affirmation l'évidence la plus éclatante.

« C'était le moment où les catholiques de France, pour la seconde fois, réclamaient avec énergie l'une des grandes libertés de l'âme, la liberté de l'enseignement. Le comte de Montalembert, du haut de la tribune pairiale qui l'avait autrefois condamné dans cette même cause, présidait à cette seconde campagne comme général, après avoir fait la première comme soldat. Sous lui, et chacun à son poste, on s'animait au devoir, et si toutes les voix n'étaient pas également dignes du commandement, si l'injure et l'injustice appelaient trop souvent des représailles, qu'il eût mieux valu ne pas mériter, du moins la trahison n'était nulle part. On pouvait regretter des paroles, on n'avait point à regretter de silence. Ozanam, par la position qu'il tenait de Dieu, était de nous tous le plus douloureusement placé. Catholique ardent, ami dévoué des libertés sociales, de celles de l'âme en particulier, parce qu'elles sont le fondement de toutes les autres, il ne pouvait cependant

[1] *Œuvres complètes d'Ozanam*, t. I, 1re édit., p. 50.

méconnaître qu'il appartenait au corps dépositaire légal du monopole de l'enseignement. Fallait-il rompre avec ce corps qui l'avait reçu si jeune et comblé d'honneurs? Fallait-il, demeurant dans son sein, prendre une part active, et nécessairement remarquée, à la guerre qui lui était faite? Dans le premier cas, Ozanam abdiquait sa chaire : pouvait-on encore le lui conseiller? Dans le second cas, il appelait le second résultat en se donnant le tort de l'attendre : pouvait-on encore le lui conseiller? Et cependant le professeur chrétien, le chrétien libéral, Ozanam, pouvait-il se séparer de nous?

« Ozanam conserva sa chaire : c'était son poste dans le péril de la vérité. Il n'attaqua point expressément le corps auquel il appartenait : c'était son devoir de collègue et d'homme reconnaissant. Mais il demeura dans la solidarité la plus entière et la plus avérée avec nous tous : je veux dire, quoique je n'aie pas le droit de m'y compter, avec ceux qui défendaient de tout leur cœur la cause sacrée de la liberté d'enseignement; aucun des liens qui l'attachaient aux chefs et aux soldats ne subit d'atteinte. Il était, et il fut de toutes les assemblées, de toutes les œuvres, de toutes les inspirations de ce temps, et ce qu'il ne disait pas dans sa chaire ou dans ses écrits, ressortait de son influence avec une clarté qui était plus qu'une confession. Aussi, pas un seul moment de défiance ou de froideur ne diminua-t-il le haut rang qu'il avait parmi nous : il garda tout ensemble l'affection des catholiques, l'estime du corps dont il était membre, et, au dehors des deux camps, la sympathie de cette foule mobile et vague qui est le public, et qui tôt ou tard décide de tout. »

Nous terminons ce coup d'œil accordé au caractère et aux vertus d'Ozanam par quelques paroles de lui qui nous révéleront jusqu'à quel point il sut rester humble et modeste au milieu de ses incomparables succès littéraires, de la multitude de ses bonnes œuvres et des éloges incessants dont il était l'objet. Voici comment il ouvrait son cœur en toute sincérité à un ami intime : « Hélas! comment se fait-il que mon âme reste dans une sorte de pétrification morale relativement à tous mes devoirs? *Ma conscience ne m'épargne point,* et placé entre le désir de faire bien et beaucoup, et une faiblesse incroyable qui m'empêche de rien faire, je passe mes journées en reproches amers pour l'inexécution de mes résolutions passées et en résolutions nouvelles que je n'exécuterai pas davantage, et qui me préparent de nouveaux reproches pour l'avenir. Je puis le dire, parce que je le dis à ma honte et à la gloire de Dieu, peut-être personne ne reçut plus que moi de généreuses inspirations; personne ne ressentit de plus saintes jalousies, de plus nobles ambitions; il n'est pas de vertu, il n'est pas d'œuvre morale ou scientifique à laquelle je n'aie été convié par cette voix mystérieuse qui retentit au fond de soi-même; il n'est pas d'affection louable dont je n'aie ressenti l'attrait, pas d'amitiés et de relations précieuses qui ne m'aient été ménagées, pas d'encouragements qui m'aient manqué, pas une brise favorable qui n'ait soufflé sur ma tige pour y faire éclore des fleurs. Il n'est peut-être pas, dans la vigne du Père de famille éternel, un cep qu'il ait entouré de plus de soins et dont il puisse dire avec plus de justesse : *Quid potui facere vineæ meæ, et non feci?*

Et moi, plante mauvaise, je ne me suis point épanoui au souffle divin; je n'ai point plongé mes racines dans ce sol qu'il remuait autour de moi, je me suis flétri et desséché. J'ai su le don de Dieu; j'ai senti l'eau vive baigner mes lèvres, et je ne les ai point ouvertes; je suis resté un être passif, je me suis enfermé dans ma lâcheté. En ce moment encore où l'appel d'en haut retentit à mon oreille, où je sens l'inspiration se retirer un peu, comme pour me menacer, mais non pour m'abandonner à jamais; en ce moment encore je ne sais pas vouloir, je ne sais pas agir, et je sens s'accumuler sur ma tête la responsabilité des faveurs que je néglige chaque jour.

« La force, ce don du Saint-Esprit, si nécessaire aux hommes de ce siècle, pour cheminer sans chute à travers tant de périls, la force n'est point en moi; je suis flottant au gré des caprices de mon imagination. La piété me semble parfois un joug, la prière une habitude des lèvres, les pratiques du christianisme un devoir que j'accomplis avec lâcheté, une dernière branche à laquelle je me cramponne pour ne pas rouler dans l'abîme, mais dont je ne sais pas cueillir les fruits nourriciers. Je vois les jeunes gens de mon âge avancer tête levée dans les voies d'un progrès réel, et moi je m'arrête et je désespère de pouvoir les suivre, et je passe à gémir le temps qu'il faudrait mettre à marcher. »

Ces sentiments d'humilité furent ceux de toute sa vie, et même il s'efforçait sans cesse de les faire pénétrer dans le cœur de la société de Saint-Vincent-de-Paul, dont l'esprit se résume dans ces deux mots : *humilité et charité.*

Notre divin Maître a tenu parole, il a prononcé, en effet, cet oracle : *Celui qui s'humilie sera exalté*[1] !

Combien d'hommes distingués et célèbres par leur science ou par le rang élevé auquel ils étaient parvenus, sont morts depuis un quart de siècle, et on n'en parle plus ! La renommée d'Ozanam, au contraire, est toujours vivante. Sa mémoire est encore présente et bénie dans l'univers entier. Elle est aimée même de ceux qui ne partagent pas sa foi.

Un libre penseur, hélas ! trop connu par son impiété, et peut-être l'un de ses anciens disciples, s'écriait encore avec enthousiasme, il y a quelques jours à peine : *Ozanam ! ah ! que nous l'aimions ! quelle belle âme !*

[1] Matth. XXIII, 12.

CHAPITRE XXV

Les œuvres littéraires d'Ozanam. — Distinctions dont il a été honoré.

Dès 1829, âgé à peine de seize ans, Ozanam avait conçu la pensée d'un ouvrage qui devait avoir pour titre : *Démonstration de la vérité de la religion catholique par l'antiquité des croyances historiques, religieuses et morales.*

« Cette œuvre, dit M. Ampère, fut l'occupation et le but de sa vie tout entière. A dix-huit ans, l'étudiant ignoré poursuivait déjà ce but vers lequel le professeur applaudi devait, vingt ans plus tard, faire le dernier pas. Déjà il méditait et commençait les études qui devaient aboutir à l'*Histoire de la civilisation aux temps barbares.* La forme de son dessein a changé, le dessein a toujours été le même : c'était de montrer la religion glorifiée par l'histoire [1]. »

Voici le plan qu'à l'âge de dix-huit ans il se propo-

[1] J.-J. Ampère, *Préface aux œuvres complètes d'Ozanam*, t. I, p. 29.

sait de suivre. Il se trouve dans une lettre écrite à l'un de ses cousins qu'il conviait à être son collaborateur :

« Depuis que j'ai réfléchi sur le sort de l'humanité, une idée principale m'a toujours frappé : de même qu'une fleur contient dans son sein les germes innombrables des fleurs qui doivent lui succéder, de même le présent, qui vient du passé, contient l'avenir. Si donc il est vrai que l'humanité va subir une recomposition nouvelle à la suite des révolutions qu'elle éprouve, il faut reconnaître que les éléments de cette synthèse définitive doivent se retrouver dans le passé ; car on ne saurait admettre que la Providence ait laissé le genre humain assis durant six mille ans à l'ombre de l'erreur et de la mort, sans lumière et sans appui.

« En appliquant cette formule à la religion, nous dirons que l'homme étant un être essentiellement religieux, et la religion étant essentiellement nécessaire à son développement intellectuel et moral, il est impossible qu'il soit resté un siècle seulement dans l'ignorance ou dans l'erreur sur un sujet aussi grave. D'un autre côté, pouvait-il par ses propres forces arriver bientôt à la vérité religieuse? Non, puisque, au bout de quatre mille ans, Aristote et Platon, les deux plus grands génies qui aient jamais existé, étaient encore bien loin de posséder des idées pures, et ce qu'il y a de mieux dans Platon, ce sont les traditions qu'il a copiées. D'ailleurs, les besoins physiques, absorbant l'attention, ne laissaient point de part aux réflexions philosophiques. Enfin il est prouvé que, sans l'éducation, l'homme reste confiné dans le monde matériel, qu'à l'éducation seule il appartient de l'élever aux idées

morales. Cette éducation, transmise de père en fils, de qui le premier père la tenait-il? De là, la preuve d'une révélation primitive.

Nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo.

« Donc, cette question de droit : *Quel est l'avenir religieux de l'humanité?* se développe, s'éclaircit, et fait place à cette question de fait : *Quelle fut la religion primitive?*

« Ici, il faut s'armer de courage et de résolution pour d'immenses recherches, car voici que nous allons faire le tour du monde. Il s'agit de décrire toutes les religions des peuples de l'antiquité et des peuples sauvages (lesquels sont aussi à notre égard *antiques*, primitifs). Il s'agit de réunir dans un vaste tableau toutes les croyances et leurs phases; j'appelle ce premier travail *hiérographie*.

« Nous avons acquis la connaissance des faits, il faut en déterminer les rapports, il faut reconnaître la généalogie, la parenté des religions diverses, comment les *croyances mères* se sont divisées en sectes, en branches multipliées; cette œuvre, je la nomme *symbolique*.

« Enfin, il reste à rechercher les causes de cette innombrable variété; il faut exprimer chaque mythe pour en découvrir l'aspect et le sens; découvrir sous le voile de l'allégorie le fait ou le mystère qui s'y cache, et, mettant d'un côté tous les éléments secondaires, variables, relatifs aux temps, aux lieux, aux circonstances, recueillir, comme l'or au fond du creuset, l'é-

lément primitif, universel : le christianisme ; ceci est l'*herméneutique*.

« Et ces trois sciences, l'une de faits, la seconde de rapports, la troisième de causes, se confondent en une seule, que je nomme *mythologie*.

« Élaborée ainsi dans un ordre analytique et rationnel, cette science, arrivée à son terme, peut se présenter sous la forme de synthèse ou d'histoire.

« Alors s'offriraient aux regards, sur les premiers plans, la création de l'homme et la révélation primitive, puis le péché et la corruption de la croyance ; enfin les développements et les subdivisions de chacune de ces sources altérées, et la permanence de la tradition de la loi mosaïque jusqu'au jour du Christ.

« Et là, si la mort ou la vieillesse ne nous ont point encore arrêtés, là s'élève la grande figure du christianisme dans toute sa splendeur. Le Christ, la philosophie de sa doctrine présentée comme la loi définitive de l'humanité, puis sa glorieuse application durant dix-huit siècles, et enfin la détermination de l'avenir.

« Magnifique trilogie, où viendraient se retracer l'origine du christianisme, sa doctrine, son établissement, ou, si tu veux, le laborieux enfantement de l'humanité, l'exposition de la loi qui doit la régir, et ses premiers pas dans la loi divine.

« Tu comprends que ce travail nécessite une connaissance assez approfondie de la géographie, de l'histoire naturelle de chaque pays, de l'astronomie, de la psychologie, de la philologie, de l'ethnographie.

« Car la connaissance des révolutions des langues et des peuples servira de donnée et de contre-épreuve

à l'histoire des révolutions religieuses ; et d'ailleurs, comme les phénomènes du monde physique et du monde social, ainsi que les passions du cœur, viennent tour à tour se réfléchir dans les croyances, il faut savoir les démêler et il faut les connaître.

« Ne te décourage pas cependant, il y a derrière nous bien du travail terminé : le *Mithridate* d'Adelung, la *Symbolique* de Creuzer, les travaux de Champollion, d'Abel Rémusat, d'Eckstein, de Schlegel et de Gœrres, nous offrent des mines riches à exploiter ; d'ailleurs nous sommes deux, et nous pourrons même nous joindre des collaborateurs. J'ai là-dessus un projet que je te communiquerai de vive voix. Enfin, *à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire,* et plus l'œuvre est difficile, plus il sera beau de l'accomplir [1]. »

« En 1831 parurent à Lyon les réflexions sur la *doctrine de Saint-Simon.* Ozanam opposait à cette doctrine, antichrétienne et nouvelle à la fois, l'Évangile et l'antiquité, cherchant dès lors d'une main novice encore, mais résolue, à saisir l'enchaînement des traditions du genre humain. C'était comme un prélude du livre auquel il devait travailler jusqu'à son dernier jour [2]. Sa logique serrée lui permettait de conclure, avec une évidence éclatante, « que le système de Saint-Simon n'était ni vrai dans ses dogmes, ni révélé dans son origine, ni bienfaisant dans ses résultats. »

La maturité des idées le disputait à la solidité des raisonnements, au point que tout le monde y fut

[1] *Lettres*, t. I, p. 18, 2e édit.
[2] Ampère.

trompé ; et le père d'Ozanam se vit adresser des félicitations qu'il déclinait pour lui-même, mais qu'il était d'autant plus fier de renvoyer à son philosophe de dix-huit ans.

Ozanam, en étudiant Bacon, avait été frappé du désaccord qui régnait entre la vie et les œuvres de ce philosophe ; il voulut démontrer alors l'impuissance de la philosophie à rendre bons ceux mêmes qu'elle fait grands. Toujours sous l'influence de cette pensée mère qu'il s'était proposée comme le but de tous ses travaux, à savoir : *La preuve de la vérité de la religion catholique par l'histoire,* il établit avec une éloquente vigueur un parallèle entre Bacon et saint Thomas de Cantorbéry, tous deux chanceliers d'Angleterre, et fait ressortir, avec une incontestable clarté, la toute-puissance de la religion pour élever jusqu'à l'héroïsme du martyre celui que le monde semblait avoir énervé par ses caresses. C'était mettre au grand jour le lien intime de l'incrédulité et du vice, et celui de la foi et de la vertu.

Ce fut le second essai de Frédéric ; il parut en 1836, et fut couronné d'un grand succès.

Le terme qu'Ozanam avait posé lui-même à ses travaux était la philosophie catholique au XIIIe siècle, personnifiée en quelque sorte par la *Divine Comédie* du Dante. Pionnier infatigable, il voulut partir de la décadence latine et des premiers commencements du génie chrétien, parcourir tout l'univers connu, défricher avec courage les siècles barbares, y recueillir à travers les ronces ou les épines les fleurs et les fruits que les orages avaient épargnés, et faire connaître cette longue

cette laborieuse éducation que l'Église donna aux peuples modernes.

Toutefois, malgré la multiplicité de ses savantes investigations, jamais il ne perdit de vue le Dante, qui était, pour ainsi dire, son point de mire. Semblable au voyageur qui étudie d'avance les beautés de la ville dont il a fait le but de sa course, et qui dirige sans cesse ses regards vers le terme de sa route, Ozanam commença ses travaux par l'étude de la philosophie du Dante; ce fut le sujet de sa thèse du doctorat ès lettres à la fin de 1838. Et l'année suivante, après avoir complété ce travail par de nombreuses recherches, Ozanam publiait *le Dante et la philosophie catholique au* XIIIe *siècle*.

Nous laissons à M. Poulin, dont nous avons déjà apprécié le talent, l'honneur de donner une idée de ce travail remarquable. « Dante avait voulu populariser sous une forme symbolique toute la philosophie de son temps. C'est cette philosophie qu'il s'agissait de démêler à travers les épisodes si dissemblables de ce poème, immense comme les trois mondes qu'il embrasse. Ozanam le fit avec une rare sagacité. Dans l'Enfer, il vit une théorie complète du mal à tous ses degrés, considéré tour à tour comme cause et comme effet, comme crime et comme châtiment. Dans le Purgatoire, c'était la lutte du bien et du mal, et le retour graduel de l'homme déchu vers les rayons de la lumière et de l'amour. Dans le Paradis enfin, le bien règne sans mélange, et l'homme se rapproche de plus en plus de la divinité, sans se confondre jamais avec elle.

« Restait à faire voir les rapports du poète avec les

philosophes ses maîtres, ses rivaux et ses disciples. Dante continuait à la fois Platon dans tout ce que celui-ci a de nobles inspirations et d'élan vers l'infini, et Aristote, dont il adopte la méthode et les classifications; il réunit dans sa personne le dogmatisme de saint Thomas, le mysticisme de saint Bonaventure, la science naturelle d'Albert le Grand; enfin, par l'indépendance et la sagesse de ses vues, il devance et prépare à la fois Bacon et Descartes en ce qu'ils ont de pratique, et Leibnitz en ce qu'il a d'universel.

« Dante avait-il bien vu, entrevu du moins tout cela? Ou bien le jeune philosophe prêtait-il à son héros l'étendue de connaissances et la largeur d'esprit qu'il avait lui-même.

« Quoi qu'il en soit, il avait tracé, sans le savoir, le plan d'une philosophie catholique vraiment complète, telle que devait après lui la réaliser un de ses amis (le P. Gratry, de l'Oratoire de l'Immaculée-Conception [1]). »

L'esprit dans lequel cette étude a été faite ressort du passage suivant emprunté au livre même que nous essayons de faire connaître : « Dante peut être compté parmi les plus remarquables précurseurs du rationalisme moderne, pour avoir donné le premier aux sciences philosophiques une direction morale, politique, universelle. Toutefois il n'alla pas aux excès qui se sont vus de nos jours, il ne divinisa pas l'humanité en la représentant suffisante à soi-même, sans autre lumière que sa raison, sans autre règle que son

[1] *Éloge de F. Ozanam*, par M. Poulin, p. 13.

vouloir. Il ne l'enferma pas non plus dans le cercle vicieux de ses destinées terrestres, comme le font ceux pour qui tous les événements historiques ne sont que les causes et les effets nécessaires d'autres événements passés ou futurs. Il ne plaça l'humanité ni si haut ni si bas. Il vit qu'elle n'est point tout entière dans ce monde, où elle passe en quelque sorte par essaims ; il alla tout d'abord la chercher au terme du voyage, où les innombrables pèlerins de la vie sont rassemblés pour toujours. On a dit que Bossuet, la verge de Moïse à la main, chasse les générations au tombeau. On peut dire que Dante les y attend avec la balance du jugement dernier. Appuyé sur la vérité qu'elles durent croire, et sur la justice qu'elles durent servir, il pèse leurs œuvres au poids de l'éternité. Il leur montre à droite et à gauche la place que leur ont faite leurs crimes ou leurs vertus; et la multitude à sa voix se divise et s'écoule par la porte des enfers ou par les chemins des cieux. Ainsi, avec la pensée des destinées éternelles, la moralité rentre dans l'histoire; l'humanité, humiliée sous la loi de la mort, se relève par la loi du devoir, et si on lui refuse les honneurs d'une orgueilleuse apothéose, on lui sauve aussi l'opprobre d'un fatalisme brutal [1]. »

Une vie du Dante, par M. Fauriel, suggéra à son jeune suppléant, naguère son auditeur, l'idée de rattacher son cours à celui de son prédécesseur par un commentaire suivi et par une explication littérale de la *Divine Comédie*. Rien d'ailleurs ne souriait mieux à ses goûts et à son admiration constante pour le poète

1 *Dante et la philosophie catholique*, t. VI, p. 32, des *Œuvres complètes*.

florentin. Aussi consacra-t-il, pendant plusieurs années, une leçon par semaine à ce poème, qui avait été l'objet de ses études favorites. Par suite de cette explication savante, une traduction de la *Divine Comédie* était née, pour ainsi dire, sous la plume de son interprète. Elle comprenait déjà trente chants de l'Enfer, tout le Purgatoire et six chants du Paradis. Le Purgatoire est la seule partie qu'on ait publiée, quoique Ozanam n'y ait pas mis la dernière main. Une sorte de prédilection l'attachait à ces chants destinés à célébrer la réhabilitation de l'homme coupable et tout rempli de consolations et d'espérances célestes.

En les publiant, on n'a fait que suivre le penchant de son cœur.

En 1847 paraissait la première partie des *Études germaniques*, et en 1849 la seconde, sous le titre de la *Civilisation chrétienne chez les Francs*. Ozanam y montre les barbares disciplinés par la culture romaine, puis civilisés par le christianisme, par l'opiniâtre et généreux labeur de l'Église ; c'est l'histoire ecclésiastique et littéraire des temps mérovingiens et du règne de Charlemagne. L'étude des peuples germains avant leur transformation religieuse, l'étude de cette transformation, voilà le double et grand objet que se proposait l'auteur, et qu'il a aussi complètement atteint que le comporte la science actuelle dans une matière si obscure et si vaste.

Les *Études germaniques* sont une exploration savante à travers les ombres d'une histoire perdue, un effort toujours merveilleux de sagacité et d'érudition pour retrouver les lois, les religions, les mœurs, le

génie des Germains à travers les débris qui nous restent de leur langue et de leur littérature, presque toujours à la lueur de quelques textes de la *Germanie* de Tacite. Après avoir dépeint la barbarie de ces races dans toute sa rudesse et sa sauvage grandeur, arrive l'époque où les armes *romaines* franchissent le sanctuaire inviolable de leurs forêts. Rome met la main de ses légions sur les terres conquises, la main de ses proconsuls sur les populations. Par ses lois elle discipline les vaincus, établissant une sorte de police qui les tient en respect. Elle traverse ce sol rebelle de routes militaires; elle le hérisse çà et là de camps retranchés qui deviendront des villes. Elle le laboure profondément par trois cents ans de guerres terribles; mais elle n'a rien à jeter dans le sillon.

Il était réservé au christianisme, à ses infatigables ouvriers d'y jeter le bon grain et d'y faire germer une moisson féconde. Les générations d'apôtres se succédaient, défrichant, sans jamais se décourager, ces terres ingrates, trop souvent bouleversées. Après les Francs de Clovis et de saint Remi, accoururent les colonies irlandaises, conduites par saint Colomban, le Bridaine intrépide de la cour de Brunehaut; puis saint Boniface amène ses Anglo-Saxons, évangélise une partie de l'Allemagne, et termine la vie du missionnaire par la mort du martyr. Charlemagne enfin refoule et dompte les Saxons eux-mêmes, ce dernier flot de l'invasion. Plus ambitieux que l'empire romain, le christianisme réussit mieux que lui; car il finit par s'assujettir non pas seulement le territoire, mais les intelligences et les volontés. A mesure qu'il s'avance,

il jette, au milieu de ces solitudes, comme autant de places fortes pour protéger ses conquêtes, des monastères et des écoles, où les sauvages enfants des forêts de la Germanie viendront s'instruire et s'adoucir.

Après avoir montré comment les écoles achevèrent et perpetuèrent l'œuvre des missions, l'auteur répond victorieusement à ces Teutons du XIXe siècle, qui se lamentent de ce que la mansuétude catholique leur ait gâté leurs farouches ancêtres. « On a vanté, dit Ozanam, la pureté de la race allemande, quand, vierge comme ses forêts, elle ne connaissait pas les vices de l'Europe civilisée. On n'a plus tari sur la supériorité de son génie, sur la haute moralité de ses lois, sur la profondeur philosophique de ses religions, qui pouvaient la conduire aux plus hautes destinées, si le christianisme et la civilisation latine n'avaient ruiné ses espérances. » Puis il détruit facilement ces illusions trop patriotiques et les réfute par cette comparaison qui fait ressortir à merveille la justesse du raisonnement : « Lorsqu'on s'enfonce dans les vallées des Vosges et du Jura, au cœur de ces âpres contrées où les vieilles mœurs germaniques se défendirent si longtemps, on est d'abord frappé de la sauvage majesté de ces lieux. Mais en y regardant de plus près, on trouve qu'une puissance plus grande que la nature, je veux dire le travail, la poursuit jusque dans ce sanctuaire, la subjugue et la met à son service, sans rien épargner de ce qui semblait créé pour la liberté et pour le repos. Quoi de plus calme que ces grands arbres qu'on croirait nés pour ne rien faire, comme les fils des anciens rois? Il faudra pourtant qu'ils descendent de leurs rochers, pour

aller servir le paysan qui leur fera porter le toit de sa maison, ou le navigateur qui en formera les flancs de ses vaissseaux. Quoi de plus libre que le torrent? Et cependant on est venu le chercher dans son lit; on l'emprisonne, on l'attache comme un esclave à la meule. Ne dites pas que ces usines déshonorent la sauvage beauté du désert : le bruit des marteaux et la fumée des forges apprennent que la création obéit à l'homme, et l'homme à Dieu. »

Au reste, voici comment Ozanam lui-même exprime et résume tout le travail de la *civilisation chrétienne chez les Germains :* « De toutes les fondations romaines on n'en voit point qui se fussent conservées, si le christianisme ne fût venu les purifier et y mettre son signe. Les défrichements commencés par les colons militaires étaient perdus sans les colonies monastiques qui en héritèrent et qui les poussèrent plus loin. Les villes restèrent debout, mais parce qu'elles eurent des saints, comme saint Aignan, saint Loup, saint Séverin, pour relever le courage des habitants et fléchir la colère des barbares. Les institutions municipales ne périrent pas, mais parce qu'au milieu de leur décadence elles furent protégées par un pouvoir nouveau, celui de l'évêque, devenu le défenseur de la cité. La monarchie impériale recommença avec Charlemagne ; mais les peuples qui avaient droit de se défier d'un pouvoir si dangereux, voulurent que cette monarchie régénérée s'appelât le saint-empire. Ils voulurent que l'empereur, au jour de son couronnement, fût ordonné diacre, c'est-à-dire serviteur des pauvres. On est moins surpris de l'autorité des lois romaines au moyen âge, quand on les trouve

déclarées saintes et vénérables par les canons de l'Église. Enfin, pendant que les lettres s'éteignaient, à l'ombre des écoles dégénérées, l'éloquence se réfugiait dans la chaire évangélique, où elle retrouvait les grands intérêts et les grands auditoires qui l'inspirent. La poésie, cet art religieux et populaire, revivait dans les hymnes sacrés et dans les légendes. Ne dédaignons pas même ce latin d'église dont on ne remarque pas assez la naïveté et la grâce : ce fut pendant plusieurs siècles le seul langage possible de l'enseignement et des affaires. L'histoire n'a peut être pas de plus beau monument que celui où le christianisme intervient de la sorte entre le monde civilisé et la barbarie, afin d'achever un rapprochement préparé de loin, mais arrêté par des ressentiments terribles. L'Église, dont la mission est de réconcilier les ennemis, conclut cette pacification ; elle en dicta les termes, elle resta gardienne du pacte sur la foi duquel la société européenne se constitua. »

« En fermant le second volume des *Études germaniques*, dit M. Caro, on ressent une sorte de vénération pour la probité courageuse de l'auteur, qui n'a reculé devant aucune recherche pour donner à ses conclusions un fondement solide. On est étonné de trouver tant d'éloquence jointe à une science si profonde. Cette réunion de deux qualités très différentes, sinon contraires, est un caractère dominant chez Ozanam, professeur ou écrivain. »

Nous avons déjà parlé (page 424) des *Poètes franciscains au* XIIIe *siècle*, publiés en 1852 ; nous n'ajouterons que peu de mots à ce que nous en avons dit. Ozanam a voulu, dans cet ouvrage, montrer les origines

poétiques de la littérature italienne, comme il avait dessein de le faire pour les autres littératures de l'Europe. Une pensée commune animait pour lui les images de ces basiliques italiennes que la vénération des peuples avait préservées du vandalisme moderne, et que desservaient d'humbles religieux, encore aussi pauvres aujourd'hui qu'il y a cinq cents ans.

« En considérant de près, dit-il dans la préface de cet ouvrage, le moyen âge italien, j'y croyais reconnaître plus visible qu'ailleurs le lien qui unit la foi et le génie, et par quelles inspirations les saints suscitèrent les grands artistes. Je voyais le saint le plus populaire de cette époque, saint François, en devenir ainsi l'inspirateur, composer lui-même des cantiques admirables, et laisser après lui toute une école de poètes, d'architectes, de peintres, qui se formèrent au tombeau d'Assise, pour se répandre jusqu'aux Alpes et jusqu'à la baie de Naples. J'ai donc voulu raconter les commencements de la poésie religieuse chez les franciscains italiens, en rattachant à ce sujet mes souvenirs et mes impressions avec la complaisance qu'on pardonne aux voyageurs pour les lieux qui les ont charmés. »

Il nous reste à entretenir le lecteur de la *Civilisation au* v^e^ *siècle, introduction à une histoire de la Civilisation aux temps barbares*. Cet ouvrage posthume parut en 1856, trois ans après la mort de l'auteur.

M. Ampère a bien voulu mettre sa haute intelligence et son généreux dévouement au service de la vieille amitié dont il honorait Ozanam. Il n'a pas cru devoir laisser sous le boisseau les vingt et une leçons

inédites de celui qui lui avait communiqué en grande partie le manuscrit du premier volume. Les cinq premières leçons, revues et corrigées par l'auteur, semblent former un des écrits à la fois les plus élevés et les plus achevés qui soient sortis de sa plume.

Quant aux leçons sténographiées, on doit regretter sans doute qu'il n'ait pu les revoir et y mettre le fini d'exécution qu'on admire dans celles qu'il a rédigées; mais elles ont le précieux avantage de conserver la parole même du professeur, saisie et fixée dans le feu de l'improvisation, et de faire connaître, à ceux qui ne l'ont pas entendue, cette parole pleine de mouvement, d'éclat et de force.

La première année de ce cours fut consacrée à retracer l'image du ve siècle. Pour en donner au moins une idée, nous aurons encore recours à M. F. Poulin, qui en crayonne avec habileté une brève analyse dans le charmant *Éloge d'Ozanam*. « A cette époque où il semble que toute civilisation va finir, l'historien trouve deux civilisations en présence : l'une païenne, l'autre chrétienne, chacune avec ses destinées, ses lois, sa littérature. D'un côté, le paganisme survit dans les esprits, les mœurs et les institutions de ce monde romain, si brillant et si corrompu ; on ne croit plus aux dieux, mais on aime trop leurs exemples pour renoncer à leur culte devenu plus voluptueux que sanglant. D'ailleurs, pour assouvir cet instinct de cruauté qui reste vivace au fond du cœur, n'a-t-on pas les luttes de l'amphithéâtre? Toutes les fêtes sont ainsi au service de toutes les concupiscences. La littérature enfin flatte les goûts de ce ramas de peuples où il y a de tout, excepté des Romains.

La poésie effeuille des roses dans les festins des heureux de la terre, et l'éloquence brûle un encens servile aux pieds des idoles d'un jour qui se succèdent sur le trône des Césars.

« Que va faire le christianisme de ce vieux monde qui meurt, mais qui veut *mourir en riant*? C'est ce que l'orateur nous apprend dans une suite de tableaux où il montre tour à tour le *droit chrétien*, éclairant de ses reflets d'abord sous les empereurs idolâtres, puis de ses rayons directs sous Constantin et ses successeurs, ce monde qu'il eût pu détruire, qu'il aima mieux transformer; les *lettres* pénétrant peu à peu dans l'Église, et l'Église les accueillant comme une préparation au christianisme; la *théologie* redressant par ses dogmes inflexibles les mille erreurs du paganisme et de l'hérésie, concentrée à cette époque dans le manichéisme d'un côté, le pélagianisme de l'autre; la *philosophie chrétienne* renouant chez saint Augustin les plus sublimes traditions de Platon, demeurées à l'état d'aspirations confuses, les éprouvant au creuset de la révélation, et les élevant à la hauteur d'une inébranlable certitude; la *papauté* arrêtant d'un mot le torrent des invasions; le *monachisme* préparant aux races nouvelles des précepteurs autant que des apôtres; les *mœurs chrétiennes* pleines de respect pour l'esclave, l'indigent et l'ouvrier, ces déshérités du monde antique; la femme réhabilitée et le mariage rendu sacré; la langue elle-même associée à ce mouvement de rénovation universelle; l'*éloquence*, l'*histoire*, la *poésie*, l'*art* enfin, baptisés pour ainsi dire, et s'essayant, non sans éclat parfois, à célébrer ce qu'ils avaient méconnu, à flétrir ce qu'ils avaient

adoré. Dans cette esquisse incomplète, nous n'avons point parlé de deux leçons restées inachevées : l'une où l'on devait voir la *civilisation matérielle* métamorphosée comme tout le reste : les demeures des anciens annoncent des hommes qui ne vivaient que de la vie publique, les nôtres sont faites pour la vie de famille. Quant aux édifices destinés à tous, au lieu de théâtres et de bains, lieux de corruption et de plaisir, le christianisme construit des écoles, des hôpitaux, des églises, pour le travail, la souffrance et la prière. Dans l'autre leçon se dessinent déjà les traits caractéristiques de chacun des peuples néo-latins : le Gaulois, habile à parler comme à combattre; l'Italien, né pour l'enseignement sacré et le gouvernement; l'Espagnol, avec son goût pour les aventures et son esprit d'apostolat. Mais surtout ce que nous n'avons pu même indiquer, c'est ce mouvement spontané, réglé pourtant, d'une pensée ardente et maîtresse d'elle-même; cette plénitude de sens et cette richesse de détail dans un espace restreint avec art; cette multitude d'aperçus neufs et profonds; cette éloquence continue qui passionne tout, jusqu'à la métaphysique, jusqu'à la grammaire; cet ensemble enfin qui fait qu'on peut dire de ce livre, « dominé par une pensée et rayonnant de mille souvenirs, » que chaque leçon est le produit de vingt années d'études habilement condensées dans une heure d'improvisation chaleureuse. Tel était ce cours qui devait durer dix années environ, embrassant chacune un des siècles si tourmentés et si dramatiques dont se compose le moyen âge. »

Nous terminons ce coup d'œil rapide jeté sur les

œuvres principales d'Ozanam par le jugement que porte M. Ampère sur un essai relatif aux *écoles et à l'instruction publique en Italie aux temps barbares*. Il a été placé à la suite du cours sur la civilisation au ve siècle, parce que l'époque à laquelle se rapporte ce travail est celle qui vient après le ve siècle, et le sujet qui y est traité forme comme une continuation de l'important ouvrage qui précède.

« Un tiers du second volume de la *Civilisation au ve siècle* est consacré aux *écoles*, et c'est peut-être la partie la plus complète et la plus neuve de ce travail, qui allait se perfectionnant toujours, à mesure que l'auteur s'éloignait lui-même de la jeunesse et s'avançait vers la maturité. Il y a notamment dans l'histoire des écoles un exposé très curieux de la singulière franc-maçonnerie littéraire de ces grammairiens qui pendant des siècles barbares inventèrent, comme un langage cabalistique pour leur usage secret, onze sortes de latin, outre le véritable. Il y est traité spécialement de ce grammairien de Toulouse qui au vi^e siècle prit modestement le nom de *Virgilius Maro*, et qui, sous d'autres noms empruntés à l'antiquité, a fait l'histoire de toute une série de maîtres inconnus qu'Ozanam a retrouvés avec des allusions aux événements contemporains qu'il a démêlées avec une rare sagacité. Il a apporté dans la discussion de cet étrange problème d'histoire littéraire, une vraie supériorité de critique et une grande nouveauté de résultats[1]. »

Dans l'exposition des œuvres les plus importantes

[1] Ampère, *Biographie d'Ozanam*, p. 21.

d'Ozanam, nous avons cru devoir suivre l'ordre chronologique dans lequel elles ont paru ; mais ce n'est pas celui qu'il aurait adopté : nous en trouvons la preuve dans une lettre qu'il écrivait à M. Foisset, magistrat, écrivain savant et habile, auquel il demandait de vouloir bien rendre compte de son ouvrage sur les origines germaniques, et, comme il le disait, d'être le *parrain de ses Germains, de ses barbares*. Dans cette lettre, Ozanam exposait succinctement, mais avec la netteté qui était un des caractères de son esprit, le but qu'il voulait atteindre, et indiquait les chemins qu'il comptait suivre.

« Paris, le 26 janvier 1848.

« Mes deux essais sur Dante et sur les Germains sont pour moi comme les deux jalons extrêmes d'un travail dont j'ai déjà fait une partie de mes leçons publiques, et que je voudrais reprendre pour le compléter. Ce serait l'histoire littéraire des temps barbares, l'histoire des lettres, et par conséquent de la civilisation, depuis la décadence latine et les premiers commencements du génie chrétien, jusqu'à la fin du IIIe siècle. J'en ferais l'objet de mon enseignement pendant dix ans, s'il le fallait, et si Dieu me prêtait vie ; mes leçons seraient sténographiées et formeraient la première rédaction du volume que je publierais, en les remaniant à la fin de chaque année. Cette façon de travailler donnerait à mes écrits un peu de cette chaleur que je trouve parfois dans la chaire et qui m'abandonne trop souvent dans le cabinet. Elle aurait aussi l'avantage de ménager mes forces en ne les divisant point et

en ramenant au même but le peu que je sais et le peu que je puis. Le sujet serait admirable, car il s'agit de faire connaître cette longue et laborieuse éducation que l'Église donna aux peuples modernes. Je commencerais par un volume d'introduction, où j'essayerais de montrer l'état intellectuel du monde à l'avènement du christianisme, ce que l'Église pouvait recueillir de l'héritage de l'antiquité, comment elle le recueillit, par conséquent les origines de l'art chrétien et de la science chrétienne dès le temps des catacombes et des premiers Pères. Tout le voyage que j'ai fait en Italie l'an passé a tourné vers ce but. Viendrait ensuite le tableau du monde barbare, à peu près comme je l'ai tracé dans le volume qui attend votre jugement; puis l'entrée des barbares dans la société catholique et les prodigieux travaux de ces hommes comme Boëce, comme Isidore de Séville, comme Bède, saint Boniface, qui ne permirent pas à la nuit de se faire, qui portèrent la lumière d'un bout à l'autre de l'empire envahi, la firent pénétrer chez des peuples restés inaccessibles, et se passèrent de main en main le flambeau jusqu'à Charlemagne.

« J'aurais à étudier l'œuvre réparatrice de ce grand homme, et à montrer que les lettres, qui n'avaient pas péri avant lui, ne s'éteignirent pas après; je ferais voir tout ce qui se fit de grand en Angleterre au temps d'Alfred, en Allemagne sous les Otton, et j'arriverais ainsi à Grégoire VII et aux croisades.

« Alors j'aurais les trois plus glorieux siècles du moyen âge : les théologiens comme saint Anselme, saint Bernard, Pierre Lombard, Albert le Grand, saint

Thomas, saint Bonaventure; les législateurs de l'Église et de l'État, Grégoire VII, Alexandre III et Innocent IV, Frédéric II, saint Louis, Alphonse X; toute la querelle du sacerdoce et de l'Empire, les communes, les républiques italiennes, les chroniqueurs et les historiens, les universités et la renaissance du droit; j'aurais toute cette poésie chevaleresque, patrimoine commun de l'Europe latine, et au-dessous toutes ces traditions épiques particulières à chaque peuple, et qui sont le commencement des littératures nationales; j'assisterais à la formation des langues modernes, et mon travail s'achèverait par la *Divine Comédie*, le plus grand monument de cette période, qui en est comme l'abrégé, et qui en fait la gloire. Voilà ce que se propose un homme qui a failli mourir il y a dix-huit mois, qui n'est pas encore bien remis, assujetti à toutes sortes de ménagements, que vous connaissez d'ailleurs plein d'irrésolution et de faiblesses.

« Mais je compte d'abord sur la bonté de Dieu, s'il veut achever de me rendre la santé, et me conserver l'amour qu'il m'a donné pour ces belles études; je compte aussi sur mon cours, où je trouverai désormais, au lieu d'une distraction, un soutien, une règle, une raison de ne pas abandonner mon plan. J'y trouverai aussi la mesure dans laquelle des questions si multipliées doivent être traitées, non pour le petit nombre des savants, mais pour le public lettré; car je n'ai jamais eu la prétention d'aller au fond de ces sujets, dont chacun suffirait à l'emploi de plusieurs vies. D'ailleurs, voici huit ans que je me prépare sans interruption, soit par mon enseignement où j'ai fait successi-

vement l'histoire littéraire d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre au moyen âge, soit par les fragments où j'ai essayé de fixer et de réunir quelques-unes de mes recherches, et de les soumettre aux bons conseils de mes amis. Maintenant que je me suis laissé aller à une confession si longue et si indiscrète, faites qu'elle me profite, et outre l'avis que vous voudrez bien me donner publiquement sur mon pauvre livre, soyez assez bon pour me dire ce que vous pensez du dessein d'y donner suite. Je vous demandais tout à l'heure d'être *impartial;* j'ai rayé le mot, sachant bien que je demandais une chose imposssible à l'amitié. Mais soyez sincère, je suis encore assez jeune pour être corrigible [1]... »

Les différents ouvrages qui ont été publiés devaient, dans l'intention de l'auteur, constituer un tout, être un livre. Ce livre, intitulé *Histoire de la Civilisation aux temps barbares,* aurait été formé par la réunion d'un certain nombre d'écrits différents quant à la forme et au cadre, mais intimement liés par l'unité du sujet et de l'idée.

Outre les travaux dont nous avons essayé de donner une légère esquisse, Ozanam a laissé un riche trésor de notes du plus haut intérêt, et qui témoignent de la vaste étendue de son érudition Ces notes sont une vraie merveille. Ce ne sont point des chiffons de papier griffonnés à la hâte, ce sont des sommaires tracés avec la plus grande netteté et la plus grande correction. L'écriture même est soignée, et comme toujours fine et ferme. Ce sont des pierres préparées d'avance qui de-

[1] Préface de M. Ampère pour les *Œuvres complètes d'Ozanam*, p. 3, 2e édit.

vaient trouver leur place dans le grand édifice qu'il se proposait d'élever. Tout l'enchaînement des idées s'y trouve. Assez souvent, parmi ces notes, on rencontre des passages entièrement rédigés et remarquables par la justesse de l'aperçu et le bonheur de l'expression.

L'ouvrage sur les origines germaniques s'arrête à Charlemagne. L'histoire de l'Allemagne jusqu'au XIIIe siècle avait été le sujet de plusieurs cours dans lesquels Ozanam avait traité la poésie chevaleresque, populaire, satirique, du moyen âge en Allemagne. Tous les matériaux de ces cours se retrouvent dans les notes presque toutes inachevées et inédites.

Une masse considérable de notes sur l'Italie montre qu'il était beaucoup plus avancé pour cette partie de sa tâche. Il avait tracé le plan d'une histoire de la commune de Milan, qui devait faire partie d'un ouvrage historique sur les communes italiennes. Son dessein était de suivre la marche de la civilisation et des lettres depuis le Ve siècle jusqu'au XIIIe, c'est-à-dire jusqu'aux poètes franciscains et à Dante, dont la figure majestueuse devait apparaître au sommet de l'édifice.

Parmi les innombrables notes qu'il a laissées, on trouve encore celles d'un cours sur l'histoire littéraire de l'Angleterre, à partir du VIe siècle, où il est traité avec détail des moines irlandais, des couvents anglo-saxons, de Bède, d'Alfred le Grand; Ozanam avait fait une étude particulière sur saint Thomas de Cantorbéry et sur Bacon, tous deux chanceliers d'Angleterre. Nous en avons parlé plus haut.

« L'Espagne ne pouvait être négligée par Ozanam; il serait arrivé ainsi au XIIIe siècle par la littérature

latine de l'Espagne chrétienne et par la riche poésie espagnole. Il avait prouvé qu'il connaissait l'idiome castillan, en expliquant dans sa chaire le romancero du Cid. Il a montré, dans le *Pèlerinage au pays du Cid*, à quel point il était en possession de l'histoire et des légendes de la poésie espagnole au moyen âge, quel enthousiasme animait cette science, savait l'embellir et la passionner; mais il n'avait pas eu le temps de beaucoup avancer la partie de son œuvre consacrée à l'Espagne, dans laquelle le pèlerinage du Cid eût sans doute trouvé place, et dont on peut le considérer comme un débris pareil aux fines moulures qui gisent sur le sol, détachées des murs de l'Alhambra[1]. »

C'est avec une profonde émotion que l'on trouve dans les pages d'*un Pèlerinage au pays du Cid* une verve, un éclat qui contrastent si fort avec la pensée qu'on lit le dernier écrit d'Ozanam, achevé deux semaines seulement avant sa mort, et après avoir passé seulement trois jours à Burgos. Tout cet opuscule est illustré de tableaux on ne peut plus gracieux et ravissants. L'érudition, la délicatesse d'appréciation, une aimable piété se mêlent tour à tour dans ce délicieux récit, qui avait été préparé pour *le Correspondant*, où il parut en octobre 1853, c'est-à-dire un mois à peine après la mort de l'auteur.

Il décrit successivement la ville des héros, la ville des rois et la ville de la Vierge. Il termine cette dernière partie par une admirable et touchante prière à

[1] Préface de M. Ampère pour les *Œuvres complètes d'Ozanam*, p. 30, 2e édit.

Notre-Dame de Burgos, dont nous avons cité un fragment à la page 489 de ce livre.

Nous n'indiquerons que pour mémoire et que pour achever l'énumération des œuvres d'Ozanam les opuscules suivants, dont nous avons déjà parlé plus haut, et qui se trouvent dans ses œuvres complètes :

Du Progrès par le Christianisme, publié en 1835.

Notice sur M. Ampère, 1836.

Droit public des biens de l'Église, 1837, où il montre la légitimité de ces biens doublement sacrés.

Origines du droit français, cherchées dans les symboles et formules du droit universel, 1837 ; publié à l'occasion d'un ouvrage de M. Michelet sur les *Origines du droit français*. Sous une forme courtoise, mais finement moqueuse, Ozanam signale les lacunes de cet essai, où le pittoresque des détails et la suffisance du ton cachent mal l'insuffisance du savoir. Seulement, lorsque cet écrivain, qui voit partout des symboles, n'en voit pas chez les Juifs, où tout est symbole, même la religion, quand il méconnaît ou ignore l'influence du christianisme sur le droit romain, alors le ton du critique s'élève, et sa science vient comme toujours à l'appui de sa foi.

Du Protestantisme dans ses rapports avec la liberté, 1838. Là, Ozanam se rencontre avec Balmès, cet écrivain universel comme lui, et qui devait comme lui mourir d'une mort prématurée [1].

Droit commercial, 1839, quarante-sept leçons.

[1] Ces différentes appréciations ont été puisées dans l'*Éloge d'Ozanam*, par M. Poulin.

Littérature allemande au moyen âge, des Nibelungen et de la poésie épique, 1841.

Notice sur la propagation de la foi, 1842.

Essais sur le bouddhisme, 1842.

Des Devoirs littéraires des chrétiens, 1843.

Les Dangers de Rome et ses espérances, 1843, discours prononcé au cercle catholique, publié dans le *Correspondant.*

Discours sur la puissance du travail, 1843, prononcé à la distribution des prix, au collège Stanislas.

Fauriel et son enseignement, 1845.

Extraits de l'*Ère nouvelle,* 1848 : Du divorce. — Origine du socialisme. — Aux gens de bien. — Causes de la misère. — De l'assistance qui humilie et de celle qui honore. — De l'aumône.

Ballanche, 1848.

Tels sont les travaux d'Ozanam publiés dans ses œuvres complètes; mais on est loin d'avoir épuisé ses cartons. « En parcourant ce vaste ensemble de notes, de leçons, d'écrits, dit M. Ampère, on croit parcourir l'atelier d'un sculpteur qui aurait disparu jeune encore, et qui aurait laissé beaucoup d'ouvrages arrivés à un inégal degré de perfection. Il y a là des statues terminées et polies avec une extrême diligence; il en est qui ne sont qu'ébauchées ou dégrossies à peine; mais toutes portent l'empreinte de la même âme et la marque de la même main. »

Des travaux si nombreux et si remarquables avaient droit à des distinctions qu'Ozanam n'avait assurément pas recherchées, mais que sa vertu, ses talents et son

labeur opiniâtre lui avaient bien méritées. Aussi elles ne lui ont pas fait défaut.

Ozanam fut nommé :

Membre correspondant de l'académie Tibérine de Rome, le 27 décembre 1841 ;

De l'académie des Arcades de Rome, le 13 janvier 1842 ;

Chevalier de la Légion d'honneur, le 6 mai 1846 ;

Membre de l'académie de Religion catholique de Rome, le 23 avril 1847 ;

Membre correspondant de l'académie royale de Bavière, le 2 janvier 1847 ;

Membre de l'académie de Lyon, le 1er janvier 1848. Celle-ci a fait sculpter en marbre le buste d'Ozanam, et l'a placé dans la salle de ses séances, comme nous l'avons dit ailleurs ;

L'Académie française et celle des inscriptions et belles-lettres lui ont décerné deux années de suite, en 1849 et 1850, le prix Gobert ;

Membre de l'académie della Crusca, à Florence, en mai 1853 ;

Enfin, le 28 août 1856, trois ans après sa mort, l'Académie française couronnait la *Civilisation au* v^e^ *siècle*, en lui accordant le prix de haute littérature, fondé par M. Bordin.

Presque sur le seuil du tombeau, nourrissant encore quelque espérance de guérison, Ozanam se plaisait à rêver son entrée à l'Académie française. On le pressait de se mettre sur les rangs ; mais bientôt il comprit qu'il devait aspirer à une gloire plus élevée et plus durable, à celle que Dieu réserve à ses élus.

La couronne accordée à ses œuvres plusieurs années après sa mort faisait regretter à ses amis que l'Académie ne pût pas accorder au moins une place d'honneur à son nom, à la suite de tant de célébrités moissonnées dans les rangs de cette illustre compagnie.

Ne pourrait-on pas appliquer à Ozanam, dès ici-bas, ces paroles de Notre-Seigneur : *Celui qui croit en moi, vivra même après sa mort* [1].

Nous voyons, en effet, sa mémoire honorée, non seulement par une multitude de biographies que ses amis les plus distinguées s'empressèrent de faire paraître, comme nous l'avons dit ailleurs, par les nombreux admirateurs de ses œuvres, mais encore par les diverses sociétés qui ont choisi son nom pour se réunir en quelque sorte sous son patronage; telles sont : la conférence Ozanam, fondée depuis vingt-sept ans par le cercle catholique du Luxembourg, à Paris : convaincue elle-même, comme le modèle qu'elle se proposait d'imiter, que *plus on est instruit, plus on est chrétien;* le cercle de Lyon; celui de Liège, établi par M. l'abbé *Bodson;* celui de Roubaix, créé par M. Wibeaux-Mothe fils, etc., qui tous se glorifient de porter le nom d'Ozanam.

Ces honneurs posthumes font revivre en quelque sorte celui qui les a mérités; ils sont une consolation pour ceux qui l'aiment, et leur rappellent ces paroles du prophète Daniel : « Ceux qui auront donné l'instruction, brilleront comme l'éclat du firmament; et ceux qui auront enseigné à un grand nombre la voie de la

[1] Évang. S. Jean, XI, 26.

justice, luiront comme des étoiles dans toute l'éternité [1]. »

Ozanam écrivait à l'âge de vingt ans : « Nous ne sommes ici-bas que pour accomplir la volonté de la Providence. Cette volonté s'accomplit jour par jour, et celui qui meurt laissant sa tâche inachevée, est aussi avancé, aux yeux de la suprême justice, que celui qui a le loisir de l'accomplir tout entière. »

[1] *Qui autem docti (idest doctores) fuerint, fulgebunt quasi splendor firmamenti; et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates.* (Daniel, XII, 3.)

APPENDICE ET CONCLUSION

« Tout ne périt point dans les institutions qui s'écroulent, dit Ozanam; il y a quelque chose de protecteur dans leurs débris, et quand il n'en resterait que l'ombre, l'ombre sert à couvrir ce qui doit naître. Les crevasses d'un vieux monument cachent le nid d'oiseaux. »

Ce qu'Ozanam dit des institutions et des monuments, nous pouvons à plus forte raison le dire des hommes éminents, surtout lorsqu'aux plus rares talents ils ont su joindre d'héroïques vertus. La mort, sans attendre les injures du temps, peut les moissonner, mais alors il nous reste plus que des ruines, et s'il ne nous est pas permis de les ressusciter ici-bas, quand Dieu les a brisés pour un temps, en reprenant leur âme, du moins nous avons leurs œuvres et leurs féconds exemples. Leur génie, plus puissant que les forces accordées communément par la Providence à notre pauvre humanité, a souvent embrassé des horizons si larges que leur

vie n'a pu suffire à les parcourir; mais lors même que leurs œuvres restent inachevées, comme la *Somme* de saint Thomas, comme ces belles cathédrales commencées, que le Ciel n'a pas laissé poursuivre jusqu'au bout, ces œuvres, quoique incomplètes, brillent encore d'un assez vif éclat pour servir de modèles aux générations qui les suivent. C'est donc à l'ombre de ceux que Dieu et leurs mérites avaient faits plus grands que nous, qu'il faut nous abriter. Cette ombre bienfaisante, en se projetant sur nous, par le récit de leur histoire, par la méditation de leurs ouvrages, couvrira et vivifiera les vertus et l'amour des sciences, qui doivent naître en nous; c'est ainsi que de ce nid, formé, pour ainsi dire, des débris de leur vie, on verra sortir une glorieuse volée d'hommes dignes de leurs aïeux. Ce n'est pas, sans doute, que tous puissent atteindre le même degré de célébrité que leurs illustres devanciers, mais tous peuvent, comme eux, rendre leurs œuvres saintes et fécondes en s'inspirant à leur tour du même esprit de foi.

Le génie et les talents sont des dons que la Providence distribue selon son bon plaisir; personne ne saurait s'en glorifier sans injustice et sans orgueil. L'usage seulement de ces précieuses faveurs appartient à l'homme; c'est un trésor que Dieu lui confie pour le faire fructifier et lui en renvoyer toute la gloire. C'est à poursuivre ce but sublime que se sont appliqués tous les grands chrétiens dont le Seigneur avait si généreusement enrichi l'intelligence et le cœur. La foi, dont ils ont fidèlement suivi les célestes clartés, venant en aide à leurs talents, ainsi qu'à leur génie, a élevé leur

âme à des hauteurs surnaturelles, d'où ils ont su faire jaillir d'éclatantes lumières que la mort elle-même n'a pu couvrir de ses voiles sombres.

Cette sorte de théorie, qui paraît peut-être un peu ascétique, était pourtant celle d'Ozanam. Les talents n'étaient, à ses yeux, que des moyens de faire connaître la vérité, et la vérité pour lui résidait uniquement dans les enseignements de la foi sous l'autorité de l'Église. Il écrivait à un ami : « Je considère comme un grand danger la mollesse qui céderait quelque chose de la sévérité du dogme dans la discussion, ou des droits de l'Église dans les affaires. »

Ces principes divins n'étaient pas pour Ozanam une lettre morte; c'était sous les ailes de la foi qu'il cherchait les inspirations. Comme nous l'avons dit plus haut, il se prosternait devant Dieu avant de monter dans sa chaire, pour implorer son assistance, et voici les touchantes paroles qu'il place à la tête du grand ouvrage qui devait embrasser tous ses travaux. « Trois femmes bénies m'assisteront : la Vierge Marie, ma mère et ma sœur; mais celle qui est pour moi Béatrix, m'a été laissée sur la terre pour me soutenir d'un sourire et d'un regard, pour m'arracher à mes découragements, et me montrer, sous sa plus touchante image, cette puissance de l'amour chrétien dont je vais raconter les œuvres; et maintenant pourquoi donc hésiterais-je à imiter le vieil Alighieri (le Dante), et à terminer cette préface, comme finit celle de son *Paradis*, en mettant mon livre sous la protection du Dieu béni dans tous les siècles? »

Ce qu'il y a de très remarquable, ce sont les rapports

étonnants qu'on peut établir entre les personnages les plus éminents qui obéissent à des convictions profondes dont une même foi est la céleste inspiration. Sous des formes et dans des conditions les plus disparates, vous rencontrez le même but, le même zèle, la même opiniâtreté au travail, la même persévérance. Chacun se trouve invinciblement dominé, et comme absorbé par le dessein pour lequel il croit avoir reçu une sorte de mission providentielle. C'est le rêve de tous ses jours, de toutes ses nuits; ni les délais, ni les entraves qui renaissent à chaque instant sous ses pas, ne peuvent le décourager dans l'exécution de ses projets; ils semblent au contraire aiguillonner son enthousiasme. Tous n'aspirent qu'à un seul triomphe, la gloire de Dieu et le salut des âmes. Ceux qui auront lu la vie d'Ozanam, et qui auront pu apprécier ses talents et ses vertus, nous pardonneront peut-être les rapprochements qui nous semblent confirmer d'une manière frappante ce que nous venons d'avancer. Ce n'est point un parallèle que nous prétendons établir entre Ozanam et les deux éminentes célébrités dont il va être question; la voix du sang ne nous aveugle pas jusqu'à nous laisser entraîner à une présomption aussi exorbitante: C'est simplement un dernier trait que nous essayons d'ajouter à cette douce et saisissante image d'un laïque apôtre.

Christophe Colomb est l'un des deux types que nous avons choisis. Il pensait avoir vu sa future découverte indiquée dans la sainte Écriture, où les prophètes annoncent « que toutes les nations des extrémités de la terre seront appelées à se réunir et à se ranger sous la bannière du Sauveur ». Ouvrir à l'Évangile les portes

d'un nouveau monde, incorporer à l'Église d'immenses régions, et propager ainsi la foi jusqu'aux confins de la terre, telle était la mission que l'illustre amiral était convaincu d'avoir reçue du Ciel. Pour compléter son plan, les richesses qu'il espérait trouver dans ces pays lointains devaient être destinées à une croisade nouvelle qui arracherait enfin le tombeau de Notre-Seigneur des mains des infidèles. Durant huit années il ne put réussir à mettre à exécution son admirable dessein. Sa persévérance opiniâtre vainquit tous les obstacles; personne n'ignore ni ses succès ni son triomphe.

François Xavier, notre second type, était élevé au collège de Sainte-Barbe, à Paris. Il eut le bonheur d'avoir pour compagnon Ignace de Loyola, son compatriote, arrivé depuis peu pour y recommencer ses études. Celui-ci, ayant bientôt remarqué l'ambition dévorante de son condisciple, lui répétait sans cesse : *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme?* Profondément frappé par cette pensée, Xavier, dans l'enthousiasme de sa charité, n'eut plus d'autre ambition que celle de sauver des âmes, et de faire régner Jésus-Christ dans le monde entier : il devint l'apôtre des Indes.

Ozanam, à son tour, mais dans un ordre de choses assurément bien plus modeste, eut aussi une pensée créatrice qui s'empara de son âme et la subjugua depuis les premiers jours de son adolescence jusqu'à son dernier soupir : faire briller d'un nouvel éclat la vérité et la divinité de la religion catholique, et la faire aimer par la pratique de la charité fraternelle. *Vérité et charité,* deux sœurs inséparables, dont l'une fait connaître

le devoir, et l'autre en adoucit les rigueurs : deux mots qui peuvent être regardés comme la devise d'Ozanam et qui renferment sa vie tout entière.

Ozanam, sans doute, n'a pas affronté les tempêtes de l'Océan, ni découvert un nouveau monde, comme Christophe Colomb; mais la pensée profonde qui le dominait lui a donné le courage de descendre dans l'abîme ténébreux du moyen âge, depuis le ve jusqu'au XIIIe siècle. Il a su en faire jaillir, en faveur de la vérité et à la gloire de l'Église, d'éclatantes lumières ensevelies jusque-là dans l'obscurité d'histoires nébuleuses. La mort est venue : elle a brisé sa plume; son œuvre est restée inachevée, comme celle de Christophe Colomb, qui ne découvrit le continent qu'à son troisième voyage, et n'en parcourut qu'une partie des côtes. Toutefois, comme lui, Ozanam a ouvert et indiqué un vaste champ presque inexploré, où l'Église pourra recueillir sinon de nouveaux enfants, du moins un nouvel aliment pour soutenir et affermir la foi de ses fils au milieu d'un siècle éminemment sceptique. A cette œuvre il a consacré ses rares talents, d'immenses travaux, et ses forces jusqu'à extinction, intimement convaincu que la Providence l'avait aussi appelé à remplir cette importante mission.

Voici, en effet, ce qu'écrivait Ozanam dans l'avant-propos de son livre sur la *Civilisation aux temps barbares :* « Je ne poursuis point la gloire qui ne se donne qu'au génie, *je remplis un devoir de conscience*. Au milieu d'un siècle de scepticisme, Dieu m'a fait la grâce de naître dans la foi. Enfant, il me prit sur les genoux d'un père chrétien et d'une sainte mère. Il me

donna pour première institutrice une sœur intelligente, pieuse comme les anges, qu'elle est allée rejoindre. Plus tard, les bruits d'un monde qui ne croyait point vinrent jusqu'à moi. Je connus toutes les horreurs de ces doutes qui rongent le cœur pendant le jour, et qu'on retrouve la nuit sur un chevet mouillé de larmes. L'incertitude de ma destinée ne me laissait pas de repos. Je m'attachais avec désespoir aux dogmes sacrés, et je croyais les sentir se briser sous ma main. C'est alors que l'enseignement d'un prêtre philosophe[1] me sauva. Il mit dans mes pensées l'ordre et la lumière; je crus désormais d'une fois rassurée, et, touché d'un bienfait si rare, *je promis à Dieu de vouer mes jours au service de la vérité qui me donnait la paix.* »

Oserons-nous maintenant hasarder un rapprochement entre le grand apôtre des Indes et l'humble professeur de la Sorbonne? Mais depuis quand serait-il présomptueux de produire un maître à côté d'un disciple qui s'efforce de l'imiter? N'est-ce pas, au contraire, le moyen le mieux choisi pour apprécier le degré de ressemblance entre le modèle et la copie? Tous deux, dans des proportions différentes, sans doute, étaient possédés par la noble passion de l'amour de Dieu et des âmes, et ne reculaient devant aucun sacrifice, même celui de leur vie. Ozanam, à la vérité, n'est pas allé prêcher les infidèles; mais son cours pendant douze années a été une véritable apologie du catholicisme au milieu d'un nombreux auditoire qui n'était pas toujours composé de chrétiens fervents, et où se rendaient souvent même des adversaires de ses doctrines.

[1] M. l'abbé Noirot, professeur de philosophie au collège de Lyon.

Il a su par son éloquence et par la vivacité de sa foi captiver la jeunesse qui accourait en foule pour l'entendre, et il fit aussi des conquêtes au milieu d'elle. Il n'avait pas comme Xavier le don des miracles, ni en particulier celui de se faire comprendre dans le même idiome par des gens de pays différents; mais il connaissait plusieurs langues, même celles auxquelles on a donné le nom de sémitiques ou orientales Il s'en fit également une arme pour la défense de la vérité et de l'Église catholique. Ozanam, non plus, n'alla pas annoncer l'Évangile dans les Indes et jusqu'au Japon; mais on peut dire sans exagération que sa charité a rayonné sur la terre tout entière, c'est-à-dire presque partout où le christianisme a pénétré.

Champion intrépide de la vérité par ses paroles et par ses livres, il a voulu l'être encore par ses œuvres. Non seulement il mit son zèle et son talent au service de la grande association de la Propagation de la foi, mais il fut l'un des principaux instigateurs et fondateurs de la société de Saint-Vincent-de-Paul, qui compte aujourd'hui des conférences jusque dans les contrées les plus lointaines. Nous voulons espérer qu'on nous pardonnera encore ce dernier raprochement : Xavier et Ozanam meurent tous deux à la fleur de l'âge, épuisés de travaux : le premier, désolé de n'avoir pu couronner son apostolat par la conquête de la Chine, dont il n'était plus éloigné que de huit lieues; le second, regrettant amèrement de n'avoir pas eu le temps d'achever le grand ouvrage qu'il avait entrepris, dont il avait déjà posé les principaux jalons et préparé les nombreux matériaux; cette œuvre, de la plus haute importance,

devait se résumer dans ces deux mots : *la civilisation par le christianisme.*

Nous venons de voir quelle est la puissance prodigieuse du talent et du génie lorsqu'ils se mettent au service de la foi. On pourrait peut-être croire que trop habitué, par la sublimité de l'état sacerdotal, à vivre dans les idées du surnaturel, nous avons exagéré la réalité de son immense influence. Nous citerons donc, en terminant, ce qu'en pensait Ozanam lui-même : « Le surnaturel, dit-il dans l'une de ses notes, tous les grands hommes y ont cru : Platon, Cicéron, Newton, Leibnitz. La nature ne suffit pas aux grands esprits, ils s'y trouvent trop à l'étroit. Ce monde, si vaste qu'il soit, est trop petit pour nous, lui qui, dans quelque temps, ne doit plus avoir à nous donner que six pieds de terre ; mais surtout si nous eûmes une mère qui aima les pauvres, qui nous aima, qui s'épuisa pour faire de nous des gens de bien ; si nous eûmes une sœur qui abandonna la terre avant d'avoir connu d'autre amour que celui de Dieu : ah ! n'avons-nous pas besoin de placer ces personnes chéries dans un monde meilleur que celui-ci ? Ne croyons-nous pas à leur assistance, si quelque heureuse inspiration vient nous visiter ? et si, cherchant à rappeler dans notre mémoire ces chères images, nous en effaçons le peu de taches que la faiblesse humaine avait pu y laisser, nous rehaussons ces traits charmants et chéris, nous n'y voyons plus rien que de brillant et d'immortel, et nous ajoutons encore un nouveau chapitre à la vie des saints. »

Que dire après des paroles si touchantes et si belles ?

En plaçant la couronne des élus sur la tête des êtres qu'il chérissait le plus ici-bas, Ozanam préludait, nous en avons l'intime et douce persuasion, au triomphe éclatant que Dieu lui réservait dans une meilleure vie, et dont la gloire qu'on lui accorda sur la terre n'était que le pâle précurseur.

FIN

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE DE FRÉDÉRIC OZANAM

Nous donnons ici, sous toutes réserves, la série de tous les noms qui la composent. Nous les empruntons à un manuscrit de notre vénéré père, qui nous a affirmé les avoir copiés sur des livres provenant de l'ancienne bibliothèque de Bourg-en-Bresse.

Ce qui pourrait être une preuve, ou du moins une vraisemblance en faveur de l'authenticité de la première partie de notre généalogie, c'est l'usage répandu chez tous les Juifs de conserver avec un religieux respect la lignée de tous leurs ancêtres, de génération en génération. Pour la seconde partie, une probabilité assez légitime nous semble ressortir du mode de numération employé; car le changement des chiffres romains contre les chiffres arabes s'est opéré en Europe au XIIIe et au XIVe siècle; et la première date en chiffres arabes pour notre généalogie est de 1283, sur le livre où nous l'avons copiée.

Ozanam, préteur de la province des Ségusiens, chef de la famille, mort l'an 43 avant Jésus-Christ, l'année d'après celle où Jules César fut assassiné.

Jacob, son fils aîné, mort l'an VI de Jésus-Christ.
Ismaël. XLV
Abimelech. XCVII
Jérémie. CLIII
Élie. CCVI
Josaphat CCLXXIV
Zacharie. CCCXXVI
Isaac CCCCI
David CCCCLXVI
Sem. . . . . DXL
Samuel, second fils du précédent, continua la lignée, son aîné étant mort; Samuel mourut en. . . . . DCIX

Ce fut ce dernier qui, ayant donné l'hospitalité à saint Didier, lorsque ce grand apôtre fuyait la persécution de Brunehaud, fut converti et reçut le baptême en 607 ou 608, c'est-à-dire à l'âge d'environ soixante-huit ans. Ses descendants suivirent la religion de leur père converti au christianisme.

Voici la suite de cette généalogie.

Petrus, né en . . . . . DLXXV
Mauritius, mort en . . . . . DCXXXII
Joseph . . . . . DCCIV
Salomon. . . . . DCCLXXI
Irénée . . . . . DCCCXLIII
Matheus. . . . . DCCCXCVII
Aldéric . . . . . DCCCCLXIV
Éloi . . . . . MXX
Augustin. . . . . MLXXV
Médard . . . . . MCLVIII
Rémy. . . . . MCCXXVII
Clodomir. 1283
Siméon 1350
Norbert 1409
Martin 1476
Antoine 1545

Noël	1617
Jacques	1620
Noël	1641
Pierre.	1676
Antoine	1716
Pierre.	1729
Benoît, notre grand-père.	1800

C'est à dater seulement de 1637 que nous possédons des papiers de famille qui pourraient servir de pièces justificatives pour ces cinq dernières générations.

Dans les archives du département de l'Ain, l'on trouve des actes passés au nom d'Ozanam qui remontent à la seconde moitié du xve siècle, c'est-à-dire aux années qui suivent 1450. Mais on ignore leur degré de parenté avec les personnages de la généalogie que nous venons de citer.

II

ECHALLENS

Nous pensons être agréable au lecteur en citant ici une note qu'écrivait Frédéric Ozanam, à l'occasion d'un voyage en Suisse, et dans laquelle il parle des impressions que lui avait fait éprouver la visite du village d'Echallens [1].

« Un de mes plus doux moments de ce voyage en Suisse, c'est la demi-heure que nous avons passée à Echallens. Nous n'avions ni calculé ni prévu cette station de notre pèlerinage. La chose s'était arrangée d'elle-même, comme tout ce qui s'arrange bien. Echallens se trouvait à moitié chemin de Lausanne à Yverdun. Je me rappelais que c'était le lieu où mon grand-père s'était retiré pendant les derniers mois de la Terreur, et dont ma mère m'avait si souvent parlé. Que n'aurais-je

[1] *Lettres*, t. II, p. 192.

pas donné pour connaître la maison qu'habita ma famille! Du moins je voyais le petit bois et les jolis sentiers où ils allaient cueillir des fraises. L'oncle chartreux marchait le premier en éclaireur, et quand il avait découvert un nid de fraises, il appelait ses joyeuses nièces : « Venez, Mesdemoiselles, c'est « tout rouge ; » et l'on revenait avec des paniers tout pleins de ces jolis petits fruits que l'on mangeait avec du lait. J'ai visité l'église, dans laquelle ma bonne mère a fait sa première communion sous la direction de ce bon curé qui lui répétait : « Nous irons les deux, nous irons les deux en paradis. » Je l'ai trouvée comme ma mère l'avait décrite, partagée, hélas! entre les deux cultes [1]. Le sanctuaire réservé aux catholiques est fermé par une grille de bois. La nef commune aux catholiques et aux protestants. D'un côté, la chaire du curé et le baptistère ; de l'autre, la chaire du pasteur et la table de la Cène. Cette chère église est bien misérable ; cependant j'y ai prié avec plus d'émotion que de coutume ; j'y ai remercié Dieu des grâces qu'il avait faites en ce lieu même à la petite exilée. J'ai prié pour ma bonne mère, parce que c'est un devoir de prier pour les morts ; mais comme je la crois heureuse et puissante dans le ciel, je lui ai demandé de veiller sur nous, de nous aider à finir heureusement ce voyage trop long, et surtout d'obtenir à ses enfants quelques-unes de ses douces vertus. Ma femme et ma belle-mère priaient avec moi, et ma petite Marie s'agenouillait bien sagement devant la grille du sanctuaire. Amélie a voulu cueillir quelques fleurs sur la petite éminence où s'élève l'église. Ces fleurs ne sont pas celles que foulait notre bonne mère en allant à la messe, mais elles leur ressemblent, et plaise à Dieu que nous lui ressemblions autant. »

[1] Aujourd'hui les catholiques ont leur église séparée : ils l'ont fait bâtir à leurs frais.

III

BONNES ŒUVRES A PARIS AVANT LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Ozanam avait raison de dire (p. 187), en son nom et au nom de ses amis, que le reproche qui leur était adressé n'était que trop mérité. Mais il aurait pu rappeler, en cette occasion, que ce blâme qu'ils acceptaient humblement pour eux, ne devait en aucune manière rejaillir sur toute l'Église, car les œuvres de zèle et de charité ont toujours été le cortège inséparable de la foi chrétienne et du catholicisme.

Ozanam et ses amis ne vinrent donc point combler dans l'Église de Dieu une lacune qui n'existait pas. A Paris même, peu de temps avant cette époque, un nombre infini de bonnes œuvres parfaitement organisées s'efforçaient de soulager les misères de toute espèce qui fourmillaient comme toujours dans la capitale. Au sein de cette ville si féconde en scandales et en héroïques vertus, M. Borderies, vicaire général de Paris, et plus tard évêque de Versailles, présidait et dirigeait encore, en 1830, une pieuse association dont les membres nombreux visitaient régulièrement les prisons et les hôpitaux, pour y porter les consolations de la religion. Ils instruisaient aussi les petits Savoyards et les préparaient à leur première communion. Les hommes les plus distingués, comme les simples étudiants, en faisaient également partie, et se trouvaient souvent employés aux mêmes œuvres. C'est ainsi que plusieurs fois nous nous sommes rencontrés au chevet des malades de l'hôpital de la Charité avec M. le duc Matthieu de Montmorency, qui savait, par son humilité et sa charité fraternelle, faire disparaître la distance que sa naissance comme sa fortune semblaient avoir mise entre lui et nous qui n'étions que de pauvres étudiants.

Le flot impétueux et inattendu de la révolution de 1830, qui fit tant de ruines sur son passage, engloutit du même coup

la célèbre congrégation du P. Ronsin et l'association des bonnes œuvres de M. Borderies. Ces deux institutions, qui avaient offert un refuge et un appui précieux à plusieurs générations de jeunes chrétiens pendant leurs études, ne se trouvant plus en harmonie avec les idées politiques et libérales que le nouvel ordre de choses venait de faire éclore, auraient peut-être pu difficilement continuer avec succès leur bienfaisante mission. La divine Providence, toujours féconde en ressources, et dont l'infinie miséricorde sait si admirablement tirer le bien du mal, développa, à l'insu même de ceux qui lui servaient d'instruments, les germes d'une nouvelle association. Celle-ci ne devait plus se renfermer dans les étroites limites de la capitale, comme celles qui l'avaient précédée. Sa charité, comme celle de son saint patron, ne devait plus reconnaître de frontières, et l'univers entier allait devenir le théâtre gigantesque de ses œuvres, de son zèle et de son dévouement.

C'était la société de Saint-Vincent-de-Paul.

IV

M. BAILLY

Nous devons à la mémoire de cet homme de bien (M. Bailly) de rappeler ici les services immenses qu'il rendit aux étudiants catholiques pendant de nombreuses années. Il établit d'abord une pension où les jeunes gens des meilleures familles, tout en conservant une sage liberté, trouvaient, avec le gîte et la table, l'avantage incalculable d'une société choisie et édifiante, et où ils pouvaient conserver les habitudes patriarcales qu'ils avaient puisées sous le toit paternel. L'excellent M. Bailly leur ouvrait, en effet, son salon : il était toujours prêt à les aider de sages et bienveillants conseils.

A cette œuvre si utile, mais dont le cercle devait nécessai-

rement être fort restreint, le zèle intelligent de M. Bailly joignit une institution dont les heureux fruits devaient s'étendre à un nombre considérable d'étudiants. Il fonda une sorte de cabinet littéraire auquel il donna le nom de *Société des bonnes études,* dont le siège était situé rue de l'Estrapade, tout près de l'École de droit. On y avait réuni une bibliothèque nombreuse où se trouvaient les meilleurs ouvrages de littérature, de droit, de médecine et de science. On y recevait sept ou huit journaux, diverses revues dont le choix avait été fait avec sagesse. Il y avait une vaste salle d'étude, ouverte de six heures du matin à dix heures du soir, éclairée et chauffée pendant l'hiver. Un petit amphithéâtre, qui pouvait contenir environ trois cents personnes, permettait de donner des séances littéraires, de faire des conférences de droit, de médecine. C'est là qu'avait lieu celles d'histoire dont nous avons parlé plus haut, quoique la société des bonnes études n'existât plus; elle avait, en effet, cessé de vivre en 1830, trois ans avant la la naissance de la société de Saint-Vincent-de-Paul. Quelquefois on y donnait des concerts auxquels pouvaient prendre part les membres de la société qui jouaient de quelque instrument. Enfin un petit jardin offrait un air pur avec de frais ombrages aux abonnés.

Un choix éclairé, sans être trop sévère, présidait à l'admission des jeunes gens qui voulaient faire partie de la Société, offrant ainsi une garantie précieuse aux étudiants dont cette œuvre voulait protéger la foi et la moralité. M. Bailly avait l'œil à tout avec une sagesse, une sollicitude toute paternelles dont on ne saurait trop faire l'éloge.

On pardonnera à notre reconnaissance cette petite digression, car nous avons recueilli nous-même notre part des avantages et des bienfaits de cette charitable et intelligente institution. Au reste, il était nécessaire de faire connaître un homme qui a joué un rôle des plus importants dans la société de Saint-Vincent-de Paul, et lui a rendu d'inestimables services. Il en était le conseiller et le modérateur. Il en fut le président pendant seize années. Toutefois on ne saurait lui attribuer la *fondation* de cette œuvre admirable. On lit, en

effet, dans les considérations qui précèdent le règlement et dont la rédaction, qui date de décembre 1835, est due à M. Bailly lui-même : « Notre petite réunion portait d'abord le titre de conférence de charité de Saint-Vincent-de-Paul ; ce fut son nom dès le commencement, et pour ne pas oublier les circonstances de son origine, *que personne en particulier ne peut se rappeler* [1]. »

En mars 1856, dans le Bulletin, page 67, M. Baudon écrivait à son tour, au nom du conseil général : « Si quelques membres ont pris à l'organisation de la Société une part plus active, n'est-il pas juste de dire qu'au fond c'est un mouvement de piété chrétienne qui nous a réunis, *que personne en particulier ne peut se rapporter l'origine de la Société.* » Personne, par conséquent, n'a le droit de se proclamer le fondateur unique. Le public seul reste libre d'apprécier chacun selon ses œuvres.

V

M. LE PRÉVOST

M. Le Prévost était intimement lié avec Ozanam. Ils fondèrent ensemble l'œuvre des Jeunes Apprentis. M. Le Prévost était chef de bureau au ministère des cultes. D'une piété et d'un zèle éminents, il avait le génie du pauvre dont parle le Psalmiste : « *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* Bienheureux celui qui a l'intelligence de l'indigent et du pauvre [2]. » Il s'efforçait, par ses exemples et ses pieux conseils, de faire pénétrer dans l'âme de ses jeunes confrères le feu de la charité qui le dévorait. Personne ne résistait à l'entraînement de son incomparable douceur.

[1] *Manuel de la société de Saint-Vincent-de-Paul*, p. 20, édit. de 1873.
[2] Psalm. XL.

Pendant qu'il se livrait avec une ardeur indicible à établir et à développer l'œuvre des Jeunes Apprentis, qui était celle qu'il affectionnait le plus, le Ciel lui enleva la compagne de sa vie. Alors son détachement des choses de la terre n'ayant plus de bornes, il renonça à la position honorable qu'il occupait au ministère des cultes, qui l'avait mis à même de rendre au clergé comme à la religion de nombreux et importants services. Il entra dans les ordres pour se consacrer entièrement à son œuvre favorite. Il ne se contenta plus de recevoir tous les dimanches, sur plusieurs points de Paris, les petits apprentis placés par ses soins chez de bons maîtres, et de leur procurer ce jour-là l'instruction religieuse, les exercices de piété pour la sanctification du dimanche, la nourriture, des divertissements honnêtes, et des promenades auxquelles il se faisait une joie de les accompagner. Il voulut que ces pauvres enfants eussent, pour ainsi dire, leur maison, c'est-à-dire un asile où il pût les retirer lorsque les circonstances le demanderaient. Là il leur donnait le vêtement, la nourriture, l'instruction primaire et religieuse, un état, et les suivait jusqu'à leur mariage. La première de ces maisons reçut le nom de Nazareth. Elle est encore située à Paris, rue Stanislas.

Toutefois M. Le Prévost ne pouvait suffire à tous ces travaux, malgré la coopération dévouée des membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul. Il se trouva ainsi conduit à instituer une nouvelle congrégation de prêtres et de laïques, qui porte le nom de *Petits Frères de Saint-Vincent-de-Paul,* dont il fut le supérieur jusqu'à ce que les infirmités le missent hors de combat. La maison mère est à Vaugirard. Cette jeune congrégation a la gloire d'avoir reçu déjà la consécration du martyre en la personne du P. Planchat, massacré le 26 mai 1871, rue Haxo, pendant la Commune.

Nous avons cru cette digression nécessaire, d'abord pour rendre hommage à la mémoire vénérée de l'un des membres les plus zélés et les plus distingués de la société de Saint-Vincent-de-Paul, mort, il y a peu de temps, supérieur honoraire de sa Société ; ensuite, et surtout, parce que ce fut l'association naissante dont nous écrivons l'histoire dans ce

chapitre qui servit, pour ainsi dire, de berceau à la nouvelle congrégation et aux œuvres si nombreuses, si intéressantes auxquelles elle se livre aujourd'hui avec une ardeur aussi intelligente qu'infatigable.

VI

SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME DE LORETTE, EN ITALIE

Peu de personnes prennent la peine d'examiner avec quelque attention, encore moins d'étudier le fait miraculeux de la translation de la *Santa Casa,* c'est-à-dire de la maison de la très sainte Vierge, que l'on vénère aujourd'hui à Lorette [1].

On dit avec un certain air de pitié, et même de doute, en secouant la tête : « C'est une vieille légende. » Plusieurs même osent nier impudemment le prodige de prime abord, et se rient de la simplicité de ceux qui l'admettent et qui y croient; c'est-à-dire qu'ils prononcent leur sentence sans avoir daigné prendre connaissance des pièces du procès. Ozanam ne croyait pas à la légère; sa foi était vive, mais éclairée; elle était le fruit de la grâce, mais aussi celui des plus sérieuses études. Quant à lui, il était profondément convaincu de la vérité de la translation de la *Santa Casa.* Ses discours, sa conduite et la touchante piété qu'il manifesta pendant les trop courts instants que nous y passâmes ensemble, en sont une preuve incontestable. Le respect que nous devons à sa mémoire nous engage à consigner ici quelques-uns des arguments sur lesquels il appuyait sa créance; ils ne seront peut-être pas inutiles à nos lecteurs pour les éclairer à ce sujet.

1° Les personnages les plus éminents, des papes, des princes, des rois, et les plus grands saints, ont visité ce sanc-

[1] Consulter l'ouvrage de *Horatii Tursellini Romani è societate Jesu historia Lauretana;* Laureti, 1837, 1 vol. in-12.

tuaire avec la conviction la plus profonde que c'était bien la véritable maison de la très sainte Vierge qu'ils allaient vénérer.

Saint François de Sales, saint Charles Borromée, qui firent ce pèlerinage, n'étaient pas assurément des esprits simples, étroits et crédules; et qui pourrait avoir la présomption d'être plus éclairé ou plus sage qu'eux relativement au sujet qui nous occupe?

2° Tous les papes qui ont occupé le saint-siège depuis 1294, époque où la *Santa Casa* fut transportée à Lorette, sous Boniface VIII, ont travaillé à répandre la vénération ainsi que la dévotion envers cette sainte maison, et un grand nombre d'entre eux, dans différentes bulles, ont parlé de sa translation comme d'un fait incontestable. On sait que ces pièces officielles ne sont pas publiées à la légère. Les auteurs les plus recommandables ont traité cette matière à fond. Le père Tursellini en a fait un volume partagé en cinq livres, intitulé : *Historia Lauretana*. Canisius donne aussi des preuves de cette translation dans son ouvrage : *De Mariâ Deiparâ Virgine*. L'illustre théologien le pape Benoît XIV la discute et la prouve de la manière la plus savante. (*De Festis B. Mariæ Virginis*, p. 2, § II et suiv.)

On voit qu'il y a loin entre une simple et vulgaire légende et un fait dont l'authenticité est sérieusement constatée par les hommes les plus compétents, les plus instruits et les plus respectables.

3° Cependant, pour échapper à toute méprise et à toute erreur, deux années après cette translation, qui eut lieu le 10 décembre 1294, les habitants du Picenum (Marche d'Ancône), lieu où la sainte Maison avait été transportée, voulurent avoir des preuves palpables de ce prodige. Ils choisirent donc parmi eux seize personnages entièrement dignes de foi et de leur confiance par leur gravité, leur instruction et leur piété. Ils les envoyèrent à Nazareth en Galilée. La maison de Marie, qui avait été vénérée en cet endroit jusqu'alors par un grand nombre de pèlerins des rangs les plus élevés, entre autres par saint Louis, en 1252, avait disparu le 8 mai 1291. Elle était restée fixée pendant près de trois ans en Esclavonie, entre

Tersacht et Fiume. C'est de là qu'elle vint miraculeusement en Italie. Elle s'arrêta successivement d'abord dans une forêt de lauriers, près Recanati, propriété d'une veuve nommée *Loretta,* d'où la chapelle a pris son nom; puis au bout de huit mois on la trouva près de là sur une colline dont le terrain appartenait à deux frères. Enfin elle fut une dernière fois déplacée et déposée à peu de distance, à deux ou trois kilomètres de la mer : c'est encore le lieu qu'elle occupe aujourd'hui.

Les commissaires, toutefois, retrouvèrent encore les fondations de la maison de la très sainte Vierge. Avant de partir de Lorette, ils avaient mesuré la dimension des murailles de la *Santa Casa,* et ils avaient emporté un échantillon de la pierre dont elles étaient formées, pierre qui ne ressemble à aucune de celles que l'on rencontre en Italie. Quelle fut leur joie lorsqu'ils constatèrent que les mesures, qu'ils avaient prises avec la plus grande précision, s'adaptaient exactement à la largeur, la longueur et l'épaisseur des fondations encore existantes, et lorsque, comparant les pierres de ces ruines, ils les trouvèrent complètement semblables à celles qu'ils avaient apportées?

Au retour des envoyés, les magistrats et les notables qui leur avaient confié cette importante mission dressèrent un procès-verbal solennel de leur récit, et y apposèrent leurs signatures à la suite de celles des seize témoins qui avaient fait le voyage de Palestine.

Nous pourrions enfin apporter comme une dernière preuve une sorte de prodige qui se perpétue depuis près de six cents ans. Ce sont les murs mêmes de la sainte Maison qui se chargent de la donner; car ils ont bravé six siècles, quoiqu'ils ne reposent sur aucune fondation, et qu'ils ne soient soutenus par aucun appui.

M. l'abbé Glaire, dans son *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques,* s'exprime ainsi (page 1303) sur ce sujet : « Quand on lit sans prévention les preuves aussi nombreuses que solides qui établissent la vérité de cette translation, il est impossible de ne pas y croire; ou bien, si on est conséquent, on doit

rejeter une foule de faits historiques qui paraissent suffisamment fondés en raison. (Voyez l'*Italia sacra*, t. I. — Jacquin et Duesberg, *Dictionnaire d'antiquités chrétiennes*, et une foule d'autres ouvrages cités par Gaët. Moroni, qui donne d'ailleurs les plus amples détails sur Lorette, vol. XXXIX, art. *Loreto*. — Schrædi, dans le *Dictionnaire de la Théologie catholique*.) »

VII

M. L'ABBÉ MARDUEL, PÈRE SPIRITUEL D'OZANAM

Il est de toute justice de faire connaître à nos lecteurs un homme qui exerça une action considérable et des plus heureuses sur l'âme d'Ozanam. Nous voulons parler de celui qui dirigea sa conscience pendant les cinq années d'études qu'il passa à Paris, et même après qu'il y fut fixé, M. l'abbé Marduel.

Ce saint prêtre était Lyonnais et d'un âge déjà avancé. Il avait été autrefois vicaire à Saint-Nizier, l'une des églises les plus importantes de la ville de Lyon. Plus tard, un de ses oncles, portant le même nom, et curé de Saint-Roch, à Paris, obtint de l'avoir pour son vicaire. C'est là que nous l'avons connu nous-même, et ses sages conseils nous avaient été si utiles pendant nos études et notre séjour à Paris, que lorsque notre frère bien-aimé s'y rendit, nous crûmes ne pas pouvoir lui rendre un meilleur service que de le lui adresser pour qu'il devînt le confident de tous les secrets de son âme.

C'était un vénérable vieillard, aux allures simples, mais on ne peut plus affable. A peine avait-on échangé quelques paroles, qu'on se trouvait à l'aise avec lui comme avec le meilleur des pères. Quoiqu'il fût très occupé, jamais il n'avait l'air pressé; il vous écoutait et vous parlait comme s'il n'avait eu

rien autre à faire. Sous son humble bonhomie, il cachait une instruction peu commune, une connaissance profonde des anciennes liturgies, une science théologique très exacte, un jugement sûr, une expérience rare acquise par un long exercice du ministère et par une étude sérieuse du monde et du cœur humain.

A toutes ces précieuses qualités, il joignait une originalité spirituelle et un attachement sans bornes aux antiques usages de la vie patriarcale. Il avait fait imprimer deux gros volumes dont le style et l'ordonnance pouvaient laisser à désirer, mais dont le fond renfermait des documents précieux, un savoir très varié, et surtout les plus sages leçons sur l'autorité paternelle, sur le respect que les enfants doivent avoir pour leurs parents. Il s'attachait particulièrement à prouver les funestes effets du tutoiement introduit dans les familles par la révolution de 1793. Ses convictions à cet égard étaient si profondes, qu'il ne faisait aucune allocution en bénissant des mariages, sans une sortie interminable, et pourtant pleine de feu, contre le tutoiement.

Il était plein de charité pour les pécheurs et fécond en industries pour les ramener à Dieu. L'extrême bonté avec laquelle il les accueillait le faisait passer pour être très indulgent; mais un jour il nous dit : « On prétend que j'ai la manche large; oui, sans doute, large à l'entrée comme les entonnoirs; mais il n'en est pas moins vrai qu'il faut toujours passer par le goulot. » Il aimait à répondre aux questions qu'on lui adressait par des comparaisons d'une extrême justesse et que l'on n'oubliait jamais. On lui demandait un jour s'il ne valait pas mieux s'abstenir de prier en route lorsqu'on avait une grande course à faire, que de prier avec des distractions continuelles. Il répliqua aussitôt « qu'un créancier préférera toujours être payé en écus rognés que de n'être pas payé du tout ».

Sa demeure était garnie de meubles de hasard, mais on y trouvait une bibliothèque considérable et riche en livres curieux, dont plusieurs assez rares. Il possédait aussi un médaillier magnifique d'une valeur de dix mille francs. On voyait encore chez lui une collection d'antiquités chrétiennes, des

instruments de musique d'un autre âge, des armes de sauvages, etc.

Sa charité pour les pauvres dépassait toutes les bornes; non seulement il donnait tout ce qu'il avait, mais il se laissa même aller une fois jusqu'à endosser une lettre de change qui montait à plusieurs milliers de francs. Le malheureux auquel il avait voulu rendre service n'ayant pu payer, le pauvre vieillard fut alors poursuivi : et, obligé de faire honneur à sa signature, il se trouva forcé de vendre son précieux médaillier. Le bruit de cette affaire ne lui permit plus de continuer ses fonctions de vicaire à Saint-Roch, que déjà d'ailleurs son grand âge lui rendait difficiles. Il alla alors passer quelques mois à Lyon, jusqu'à l'apaisement complet de cette tempête qu'il supporta en conservant toujours toute la sérénité de son âme.

Il revint ensuite à Paris, alla se loger dans un modeste appartement de la rue Massillon, près de Notre-Dame. La fabrique de Saint-Roch lui fit un petit traitement en reconnaissance de son devouement et des services qu'il avait rendus à la paroisse pendant de longues années. Mais ses malheurs n'avaient pas refroidi sa tendre charité pour les pauvres. Il continuait à donner, et à donner de telle sorte que la modique pension qui lui était fidèlement servie ne pouvait plus lui suffire pour attendre la fin de l'année : sa domestique se trouvait alors obligée de quêter pour pouvoir lui procurer les choses les plus nécessaires à la vie. Quand il n'avait plus d'argent à donner, il soustrayait une partie du pain qu'on lui servait pour son repas, et le dérobait aux yeux vigilants de sa gouvernante en le fermant à clef dans son bureau, afin de pouvoir le donner aux pauvres qui venaient lui exposer leur détresse.

Les nombreux pénitents qu'il avait dirigés pendant son vicariat de Saint-Roch surent bientôt découvrir la retraite de leur père spirituel. Ils s'y rendirent en foule, et bien d'autres encore. On trouvait dans son antichambre, attendant leur tour, des gens de toutes les conditions : des évêques, des prêtres, des pairs de France, des grands seigneurs, des professeurs, des médecins, les hommes les plus distingués ; puis

des étudiants, des ouvriers, des pauvres. Tous étaient reçus avec la même patience, la même bonté. Un sourire bienveillant courait toujours sur ses lèvres. Il confessait chez lui, et comme il sortait peu, on le rencontrait à toute heure du jour, et toujours prêt à vous entendre avec la même charité. On le trouvait presque sans cesse occupé à prier; et, comme dans les dernières années de sa vie, sa vue affaiblie ne lui permettait plus de réciter le bréviaire, il disait humblement son chapelet avec une grande dévotion. Il savait profiter des infirmités de sa vieillesse pour pratiquer la mortification. Non seulement il se soumettait avec joie aux épreuves que la Providence ne lui épargnait pas, mais il y ajoutait encore des privations volontaires. Un jour, il nous dit : « Je ne peux plus jeûner, à mon âge; eh bien, lorsque j'ai envie de prendre une prise de tabac, j'attends deux ou trois fois d'en avoir besoin, avant de puiser dans ma tabatière. » Il en agissait de même dans tout le détail de sa vie.

Sa sainteté et son union continuelle à Dieu lui méritaient des lumières surnaturelles pour la direction des âmes; et, comme il avait une grande dévotion aux anges gardiens, il priait souvent ceux des personnes qu'il confessait, afin que ses conseils portassent des fruits plus abondants. Il ne faut donc pas être surpris s'il lisait dans les âmes, s'il pénétrait si bien les besoins de chacun et si ses avis étaient empreints d'une sagesse intelligente qui se mettait à la portée de tous les esprits comme de toutes les situations. Jamais on ne sortait d'auprès de lui sans remporter le calme et la paix du cœur. Les scrupules s'apaisaient à sa douce et lumineuse parole, finissant bientôt par s'évanouir. On comprendra facilement l'empressement et l'ardeur qui conduisaient aux pieds de ce prêtre si pauvre, si simple et si vertueux cette foule de pénitents, qui allaient puiser dans son sein les eaux vives dont leur âme était altérée.

Tel était le conseiller intime auquel nous avions adressé Ozanam, qui sut assez l'apprécier pour n'en vouloir pas d'autre pendant les cinq années qu'il passa à Paris comme étudiant. Il se remit sous sa direction avec celle qu'il avait choisie

pour partager sa destinée, lorsqu'il y retourna comme professeur. La mort seule de ce saint prêtre put mettre fin à des rapports si doux et si utiles pour celui qui en recueillait les bienfaits.

On ne sera plus étonné maintenant des progrès que fit Frédéric à cette douce, à cette pieuse école pendant ses cinq années d'études à Paris. Son âme simple et droite, humble et docile, se laissa en quelque sorte pétrir comme une cire tendre entre les mains de celui qui recevait les secrets de sa conscience et qui le façonnait à son image. Sa déférence et sa soumission aux charitables avis qu'il recevait, les lumières divines qu'il en recueillait, le feu sacré qu'il y puisait, jetèrent dans son cœur des germes féconds qui se développèrent de plus en plus pendant toute sa vie. Il n'y parvint toutefois que par de généreux et persévérants efforts secondés par la grâce. Mais pour obtenir ce secours divin et nécessaire, il n'hésitait pas, malgré ses nombreux travaux, à donner un temps assez considérable à la méditation et à la prière. Quoique la délicatesse de sa conscience fût souvent pour lui une source de peines intérieures, surtout lorsqu'il approchait des sacrements, il ne laissait pourtant pas d'aller souvent demander à cette source des faveurs célestes les forces dont il sentait le besoin.

Voici ce qu'il écrivait lui-même à sa mère, au sujet de M. l'abbé Marduel et des secours puissants qu'il trouvait dans le fréquent usage des sacrements : « Une circonstance qui ne contribue pas peu à laisser chez moi le moral dans un état de perplexité, c'est que le seul conseiller intime que j'aie ici, le seul dont la sagesse et la bonté puissent à la fois me tenir lieu de père et de mère, M. Marduel, a fait un long voyage à Lyon. Il a dû revenir ce soir, et je compte le voir demain Mais il nous avait quittés depuis Pâques (il écrivait à la date du 16 mai, ce qui réduisait à un mois environ ce temps qui lui avait paru si long), de sorte que, comme je suis peu jaloux de faire de nouvelles connaissances, je suis demeuré tout ce temps abandonné à mon humeur et aux caprices de mon imagination. En vérité, s'il y a parmi les protestants quelques jeunes gens de bonne foi, éclairés et religieux, je les plains

bien de manquer d'une ressource dont ma jeunesse a tant besoin, et sans laquelle, ou je serais complètement gâté, ou consumé de mélancolie [1]. »

C'était un devoir pour nous de rendre hommage au vénérable prêtre qui guida si bien les pas d'Ozanam dans les sentiers de la vertu et surtout de la charité ; car c'est à ce saint et habile directeur que l'Église est en grande partie redevable d'avoir trouvé dans Ozanam un défenseur si intrépide et si puissant, et que les pauvres ont dû un grand nombre de secours spirituels et temporels qui leur sont prodigués depuis plus de quarante-cinq ans, dans l'univers entier, par l'admirable société de Saint-Vincent-de-Paul.

1 *Lettres d'Ozanam*, t. I, p. 113, 2e édit.

FIN DES NOTES

TABLE

—

Préface I
Préambule XI

CHAPITRE I

Les aïeux de A.-F. Ozanam 1
§ I. — Notice sur la vie de Jacques Ozanam, de l'Académie royale des sciences et professeur de mathématiques. . . . *ibid.*
§ II. — Notice sur les aïeux paternels et maternels de Frédéric Ozanam. 47

CHAPITRE II

Vie de Frédéric Ozanam, enfant et écolier. 78
§ I. — Naissance de Frédéric Ozanam. . . . . *ibid.*
§ II. — Frédéric Ozanam écolier 83

CHAPITRE III

Ozanam passe deux années dans l'étude d'un avoué à Lyon. . 122

CHAPITRE IV

Ozanam étudiant en droit à Paris 165

CHAPITRE V

Origines de la société de Saint-Vincent-de-Paul 185

CHAPITRE VI

Développement, organisation, œuvres de la société de Saint-Vincent-de-Paul 210
Chiffre des secours et charités distribués par la société de Saint-Vincent-de-Paul, depuis sa fondation jusqu'à 1876 inclusivement 229

CHAPITRE VII

Voyage en Italie 243

CHAPITRE VIII

Établissement des conférences de Notre-Dame. — Université de Louvain. — Rapports avec M. de Lamartine 258

CHAPITRE IX

Ozanam étudiant à Paris, en 1835. — Vacances. — Voyage à la Grande-Chartreuse. — Il écrit l'opuscule intitulé : *Les Deux Chanceliers d'Angleterre* 282

CHAPITRE X

Ozanam encore étudiant en 1836. — Son zèle pour le salut de la jeunesse. — Son amour pour les pauvres 299

CHAPITRE XI

Ozanam soutient sa thèse de docteur en droit. — Il apprend la mort de son père. — Ses plaidoiries. — Il est nommé professeur de droit commercial à Lyon. — Il soutient à Paris sa thèse de docteur ès lettres. — Ses innombrables travaux 310

CHAPITRE XII

Ozanam perd sa mère; ses inquiétudes sur sa vocation. — Son cours de droit commercial. — Son concours pour l'agrégation à une chaire de littérature à la Sorbonne 327

CHAPITRE XIII

Voyage d'Ozanam sur les bords du Rhin. — Son mariage . . . 346

CHAPITRE XIV

Ozanam va aux eaux d'Allevard pour sa santé. — Il entreprend aussi le voyage d'Italie et de Sicile pour ses études . . 362

CHAPITRE XV

Ozanam s'installe à Paris, reprend son cours qu'il continue pendant le courant de l'année, en professant en même temps la rhétorique au collège Stanislas 383

CHAPITRE XVI

Cours d'Ozanam. — Il publie des articles dans diverses revues. — Il prononce plusieurs discours. — Son attitude pendant la lutte contre le monopole universitaire. — Mort de M. Fauriel. — Ozanam est nommé titulaire. — Il refuse la présidence de la société de Saint-Vincent-de-Paul. 396

CHAPITRE XVII

Notice sur M. Fauriel. — La famille Soulacroix vient se fixer à Paris. — Naissance de la fille d'Ozanam — Il passe ses vacances à Nogent-sur-Marne. — Affaire de M. Lenormant. — Frédéric est décoré. — Il tombe gravement malade. — Sa convalescence. — Il se prépare à faire un voyage en Italie. 410

CHAPITRE XVIII

Ozanam part pour l'Italie. — Mort de son beau-frère. — Les poètes franciscains en Italie au XIIIe siècle 419

CHAPITRE XIX

Ozanam au cercle catholique. — Fondation de l'*Ère nouvelle;* ses travaux dans ce journal. — Il fait son service de garde national. — Mort de Mgr Affre. — Mort de son beau-père. — Le choléra à Paris. — Éloge de Ballanche. — Voyage à Ferney 437

CHAPITRE XX

Voyages en Bretagne, à Dieppe, en Angleterre. — Séjour des vacances à Sceaux jusqu'au commencement de l'année scolaire 1851-1852 453

CHAPITRE XXI

Ozanam reprend son cours. — La maladie le force bientôt à l'interrompre. — Il est atteint d'une pleurésie. — On l'envoie aux Eaux-Bonnes. — Il y établit une conférence de Saint-Vincent-de-Paul. — Il se rend à Biarritz, puis à Fontarabie et à Saint-Sébastien. — Une nouvelle thébaïde dans les Landes. — Voyage à Burgos et à Bayonne. 474

CHAPITRE XXII

Pèlerinage d'Ozanam au pays natal de saint Vincent de Paul et à Notre-Dame de Buglosse. — Il traverse tout le midi de la France pour se rendre à Gênes, où il s'embarque pour Livourne. — Séjour à Pise pendant quatre mois. 494

CHAPITRE XXIII

Ozanam part de Pise pour les environs de Livourne, à San-Jacopo. — Son voyage à Sienne pour y établir la société de Saint-Vincent-de-Paul. — Il revient près de Livourne, à l'Antignano. — Sa maladie s'aggrave. — Il part pour Marseille; il y meurt. — Ses restes sont transportés à Paris. — Ses funérailles. — Éloges divers. — Son testament. 517

CHAPITRE XXIV

Ozanam; son caractère, ses vertus. — Détails qui n'ont pu trouver place dans le récit de cette vie si pleine et si saintement remplie 551

CHAPITRE XXV

Les œuvres littéraires d'Ozanam. — Distinctions dont il a été honoré 582

Appendice et Conclusion. 613

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

I. — Généalogie de la famille de Frédéric Ozanam. 623
II. — Échallens 625
III. — Bonnes œuvres à Paris avant la société de Saint-Vincent-de-Paul. 627
IV. — M. Bailly. 628
V. — M. Le Prévost. 630
VI. — Sanctuaire de N.-D. de Lorette en Italie 632
VII. — M. l'abbé Marduel, père spirituel d'Ozanam. 635

9389. — Tours, impr. Mame.